
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01866550 5





ŒUVRES COMPLÈTES

DU

VÉNÉRABLE JEAN EUDES

V

DÉCLARATION

S'il nous arrive de donner le nom de *saint* ou de *bienheureux* au Vénérable Jean Eudes, dans les Introductions ou dans les notes qui accompagneront ses ouvrages, nous tenons à déclarer ici, conformément au Décret de Pape Urbain VIII, que nous n'employons point ces mots dans leur sens strict, et que nous n'avons nullement l'intention de devancer le jugement de la sainte Église, dont nous voulons rester toujours les enfants soumis.



MARIE AU BERCEAU

Fac-simile de la « Bambina Romana »

honorée par le V. P. Eudes.

(Voir *Introduction*, p. 14.

ŒUVRES COMPLÈTES

DU

VÉNÉRABLE JEAN EUDES

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Instituteur de la Congrégation de Jésus et Marie
de l'Ordre de Notre-Dame de Charité
et de la Société du Cœur admirable de la Mère de Dieu

AUTEUR DU CULTE LITURGIQUE DES SS. CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE

ÉDITION ENTIÈREMENT CONFORME AU TEXTE ORIGINAL
AVEC DES INTRODUCTIONS ET DES NOTES

TOME V

L'Enfance admirable de la Très Sainte Mère de Dieu.



VANNES

IMPRIMERIE LAFOLYE FRÈRES

1907

APPROBATIONS

De horum scriptorum omnium revisione actum fuit in ordinariis Sacrorum Rituum Congregationis Comitiis ad Vaticanum subsignata die habitis. Eminentissimi porro et Reverendissimi Patres sacris tuendis Ritibus præpositi, ad relationem Eminentissimi et Reverendissimi D. Card. Joannis Baptistæ Pitræ, Causæ Ponentis, scripta accurata Theologica Censura communita proponentis, post auditum voce et scripto R. P. D. Laurentium Salvati S. Fidei Promotorem, decernendum statuerunt : Nihil obstare quominus procedi possit ad ulteriora... Die 7 decembris 1878.

Facta postmodum de præmissis SS^{mo} Domino nostro Leoni Papæ XIII per infrascriptum Secretarium relatione, Sanctitas Sua sententiam Sacræ ipsius Congregationis ratam habuit et confirmavit. Die 19 iisdem mense et anno.

D. Card. Bartholinius, *S. R. C. Præf.*
Placidus Rolli, *S. R. C. Secret.*

Après avoir fait examiner l'ensemble des *Œuvres du Vénérable Jean Eudes*, éditées avec des introductions et des notes, j'en autorise la publication.

Paris, 21 février 1905.

Ange Le Doré,
Supér. de la Cong. de Jésus et Marie.

Imprimatur.
Parisiis, die 24 februarii, 1905.

G. Lefebvre,
Vic. gén.

L'ENFANCE ADMIRABLE

DE LA TRÈS SAINTE

MÈRE DE DIEU

DÉDIÉE A SAINT JOACHIM ET A SAINTE ANNE

PRÉSENTÉE A LA REINE,

ET ADRESSÉE

A toutes les Religieuses de Saint Benoît, de Sainte Ursule, de la Congrégation de Notre-Dame, de la Visitation, et à toutes les autres qui reçoivent des petites filles dans leurs Monastères, pour les élever en la crainte et en l'amour de Dieu.

Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem, propter inimicos tuos : ut destruas inimicum et ultorem.

Ps. VIII, 3.

INTRODUCTION

Les prêtres éminents qui firent revivre la piété et l'esprit ecclésiastique dans le clergé de France au XVIIe siècle furent tous de fidèles serviteurs de Marie ; mais je ne sais s'il en est un seul qui l'ait aimée avec autant de tendresse et servie avec autant de zèle que le Vénérable Père Eudes. Lui-même entendait ne le céder à personne sur ce point. « Je cède volontiers à tout le monde, disait-il, en esprit et en talent, en science et en tout le reste, mais je ne saurais supporter que personne me surpasse en respect, en confiance et en amour envers la Mère de Dieu[1]. »

La dévotion du P. Eudes à Marie remontait à sa

1. Hérambourg, *Vertus du P. Eudes*, p. 153 (Edit. 1869). Les prétentions du P. Eudes sur ce point étaient connues jusqu'au Canada. Témoin ces premières lignes d'une lettre que le P. Chaumonot, Jésuite, lui adressait de Québec, le 14 octobre 1660 : « Mon Révérend Père, j'ai été consolé d'entendre de M. Torcapel la sainte ambition que vous avez de surpasser qui que ce soit à aimer Notre-Dame. Plût à Dieu que vous pussiez communiquer cet esprit à tous les ambitieux de la terre. Oserai-je vous demander, pour l'amour de Marie que vous aimez tant, de me procurer l'avantage d'être admis, comme le dernier de vos serviteurs, au service de cette souveraine Maîtresse, ou, si vous aimez mieux, comme le plus petit de vos cadets, à l'adoption de cette Mère de miséricorde. Si vous mourez avant moi, auriez-vous la bonté de me résigner ou laisser en héritage, autant qu'il sera en votre pouvoir, une partie de la dévotion que vous avez pour elle, afin que vous continuiez, même après votre mort, de l'honorer sur la terre en ma personne ? » Cf. Hérambourg, l. c., p. 149.

plus tendre enfance. Premier né d'une mère qui ne connut les joies de la maternité qu'à la suite d'un vœu fait à la sainte Vierge, il croyait lui être redevable de la vie et se considérait comme l'enfant de son Cœur[1]. Sa pieuse mère l'avait consacré à Marie dès avant sa naissance[2]; il renouvela lui-même cette consécration, lorsque, au cours de ses études chez les Jésuites de Caen, il eut le bonheur d'être admis dans la congrégation de Notre-Dame[3]. Ses biographes[4] nous assurent que, dès cette époque, à l'exemple de quelques Saints dont il donne la liste dans l'*Enfance admirable*[5], il choisit Marie pour épouse, et dressa même un contrat d'alliance avec elle, dont la rédaction définitive datée de 1668, est toute empreinte de la plus exquise piété[6]. Quelque temps auparavant, à l'âge de quatorze ans, il avait déjà fait le vœu de chasteté parfaite entre les mains de Marie[7].

A l'Oratoire, le P. Eudes apprit du Cardinal de Bérulle[8] et du P. de Condren à ne jamais séparer Jésus et Marie dans ses pratiques de dévotion, et à honorer Jésus en Marie et Marie en Jésus. Il ne

1. *Memoriale beneficiorum Dei*, n. 3; *Royaume de Jésus*, Préface : *Enfance admirable*, 3e p., ch. 15 : *Cœur admirable*, Conclusion.

2. *Royaume de Jésus*, l. c. : *Enfance admirable*, l. c. ; *Cœur admirable*, l. c.

3. *Memoriale beneficiorum Dei*, n. 7 : *Enfance admirable*, l. c. : *Cœur admirable*, l. c.

4. Martine, *Vie du P. Eudes*, I, p. 16 : Costil, *Annales*, I, p. 15.

5. Première partie, ch. 21.

6. Martine, *Vie du P. Eudes*, II, p. 259 ; Hérambourg, *Vertus du P. Eudes*, p. 168.

7. Costil, *Annales*, I, p. 14 : Martine, *Vie du P. Eudes*, I, p. 11 : Hérambourg, *Vertus du P. Eudes*, p. 154.

8. Voir l'Introduction au *Royaume de Jésus*, p. 48 sq., p. 60 sq. Notons en passant que l'oraison à la Sainte Vierge qu'on trouve dans le *Royaume de Jésus*, 1re p., n. XXII, et dans l'*Exercice de piété*, n. V, est empruntée textuellement au Card. de Bérulle. Voir se Œuvres, édit. Migne, col. 1754.

tarda pas, d'ailleurs, à donner à la sainte Vierge une nouvelle preuve d'amour, en se plaçant sous sa dépendance par le vœu de servitude qu'il lui fit le 25 mars[1], et que, dans la suite, il renouvela tous les ans à pareille date[2].

Dans le sacerdoce, dont il fut revêtu peu après, le Vénérable vit un nouveau lien qui le rattachait plus étroitement à Marie. Il était convaincu, en effet, que le sacerdoce rapproche le prêtre de la sainte Vierge en le faisant participer à sa dignité de Mère de Dieu et de Mère des hommes[3], et il en concluait que, si Marie est la Reine et la Mère des chrétiens, elle est d'une manière toute spéciale la Reine et la Mère des prêtres[4]. C'est à elle qu'il se croyait redevable du sacerdoce[5], et ce fut une grande joie pour lui d'offrir pour la première fois le saint Sacrifice, le jour même où Marie enfanta le Sauveur et l'offrit la première au Père céleste pour le salut du monde[6]. Il a souvent remarqué, du reste, que les grâces principales qu'il avait reçues du ciel avaient coïncidé avec une fête de la sainte Vierge ; et lui-même il se plut, chaque fois qu'il en eut le pouvoir, à choisir une de ses fêtes pour accomplir les actes les plus importants de sa vie[7].

« On peut dire, écrit le P. Costil, que Marie était toujours présente à son esprit. Si on voulait l'obli-

1. *Royaume de Jésus*, Préface.

2. Hérambourg, *Vertus du P. Eudes*, ch. 11.

3. *Enfance admirable*, 1re p. ch. 26 ; *Mémorial de la Vie ecclésiastique*, 5e p., Méditation XVII. Voir notre Introduction au *Mémorial*, p. XXIV.

4. *Mémorial*, l. c. ; Office du Sacerdoce, passim.

5. *Cœur admirable*, Conclusion.

6. *Royaume de Jésus*, Préface.

7. Voir, outre les biographes du Vénérable, son *Memoriale beneficiorum Dei*, passim, et son *Manuel pour une communauté d'ecclésiastiques*, 5e part. Jours remarquables en la Cong. de Jésus et Marie.

ger, il fallait l'entretenir de ses grandeurs, et lui-même en parlait toutes les fois que l'occasion s'en présentait, mais avec tant de zèle qu'il embrasait les cœurs de ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Oh ! quelle est bonne ! disait-il. Oh ! quelle est digne de nos respects ! Oh ! qu'heureux sont ceux qui lui sont sincèrement dévots[1] ! » « Son nom, ajoute le même écrivain, était, comme celui de Jésus, un miel sur sa langue[2]. » Il ne le prononçait guère sans y joindre une épithète d'admiration ou d'amour. C'est ainsi qu'il appelait la sainte Vierge la divine Marie, la Mère admirable, la Mère de miséricorde, la Mère de la belle dilection, et surtout la Toute-Bonne. « Si j'avais un nom à donner à la Bienheureuse Vierge, écrivait-il un jour à une religieuse, je la nommerais la Toute-Bonne[3]. »

Le P. Eudes regardait la dévotion à Marie comme une marque de prédestination[4]. Aussi la prêchait-il incessamment. Il en traite dans tous ses ouvrages. Dans ses missions, il y revenait continuellement, et il était heureux quand il pouvait relever une de ses chapelles, ou faire placer sa statue aux portes des villes ou à l'angle des rues. Il essayait surtout d'inculquer cette dévotion, qu'il mettait au nombre des vertus « apostoliques[5] », aux personnes qui travaillent au salut des âmes, principalement aux prêtres. « Je supplie, écrit-il dans l'*Enfance admirable*, je supplie très instamment tous les pasteurs, tous les prédicateurs, tous les catéchistes,

1. Costil, *Annales*, I, p. 385.
2. *Annales*, l. c.
3. Costil, *Annales*, l. c. Dans son contrat d'alliance avec la B. Vierge, le P. Eudes l'appelle « toute bonne », « toute désirable » « toute charitable »... V. aussi *Enfance admirable*, 3e p., ch. 16.
4. *Royaume de Jésus*, 3e p., XI.
5. *Enfance admirable*, Dédicace à toutes les Religieuses : *Constitutions de la Congrégation de Jésus et Marie*, 4e p., ch. 9, n. 2.

tous les confesseurs, tous les ecclésiastiques, tous les religieux, tous les régents de collèges, tous les maîtres et maîtresses d'école, tous les pères et mères, toutes les personnes qui ont des serviteurs et servantes, et surtout tous les vrais enfants de la Congrégation de Jésus et Marie, de n'omettre rien de tout ce qu'ils pourront faire, par leur exemple et par leurs paroles, pour imprimer une particulière et sincère dévotion à la bienheureuse Vierge dans les cœurs des fidèles; car ils contribueront par ce moyen au salut de beaucoup d'âmes[1]. »

Un des titres de gloire du P. Eudes, c'est d'avoir propagé la dévotion au saint Cœur de Marie, et d'en avoir inauguré le culte public. Il n'avait pas encore quitté l'Oratoire, qu'il était déjà décidé à consacrer au Cœur de la bienheureuse Vierge l'Ordre de Notre-Dame de Charité qu'il voulait fonder[2]. Il le lui consacra en effet, ainsi que la Congrégation de Jésus et Marie qu'il fonda dans la suite pour s'occuper de la formation des clercs dans les Séminaires. Il institua encore en son honneur la pieuse Société des Enfants du Cœur admirable ; et à tous ces instituts il donna comme fête patronale la fête du saint Cœur de Marie, qu'il fit célébrer le 8 février avec une messe et un office propres composés par lui. Enfin, c'est au saint Cœur de Marie qu'il dédia les chapelles qu'il eut à construire pour ses Séminaires de Coutances et de Caen.

Le P. Eudes fut aussi, comme nous le verrons plus loin, un ardent propagateur de la dévotion à l'Immaculée Conception et au saint Nom de Marie. D'ailleurs, toutes les fêtes instituées en l'honneur de

1. *Enfance admirable*, 1re p., ch. 1.

2. *Constitutions des Religieuses de N.-D. de Charité*. Souhaits du P. Eudes.

la très sainte Vierge avaient pour lui un attrait spécial, et, selon le mot du P. Costil, « il institua ou reçut dans sa Congrégation toutes celles qu'on célébrait dans les autres parties du monde chrétien[1]. » Il composa même pour plusieurs d'entre elles une messe et un office propres.

A l'apostolat de la parole et de l'exemple le Vénérable voulut encore ajouter celui de la plume, et, malgré les occupations dont il était surchargé, il trouva moyen d'écrire plusieurs ouvrages en l'honneur de Marie. Nous en connaissons quatre : *L'Enfance admirable ; La dévotion au très saint Cœur et au très sacré Nom de Marie ; La dévotion au très saint Cœur de la très précieuse Vierge ;* et *Le Cœur admirable*. Tous ces ouvrages nous restent. Nous les étudierons à mesure que nous les rééditerons. Le premier, par ordre logique, est l'*Enfance admirable*. C'est elle que nous réimprimerons tout d'abord : elle remplira le cinquième volume des *Œuvres*. Ensuite viendra le *Cœur admirable*. C'est l'ouvrage le plus considérable du P. Eudes, et nous serons obligés de lui consacrer trois volumes. Il formera les tomes VI, VII et VIII des *Œuvres* du Vénérable. Nous renvoyons à la suite de cet ouvrage les deux autres livres du P. Eudes sur le saint Cœur de Marie : ils n'en sont, en effet, qu'une ébauche, et, après la publication du *Cœur admirable*, ils n'ont plus qu'un intérêt secondaire et purement historique.

Dans l'Introduction que nous consacrons à l'*Enfance admirable*, nous allons étudier : 1. L'occasion et la publication, — 2. Le sujet et la doctrine, — 3. Le côté moral, 4. Les sources de ce livre.

1. Annales, I, p. 386.

I. — OCCASION ET PUBLICATION DE « L'ENFANCE ADMIRABLE ».

Le V. P. Eudes, qui avait une dévotion singulière à l'Enfant Jésus, honorait également d'une manière toute spéciale la sainte Enfance de Marie.

Dans l'*Enfance admirable*[1], il en apporte deux raisons.

La première est que c'est grâce à ce mystère que nous avons la consolation d'appeler Marie notre sœur, et Jésus notre frère. Si, en effet, Marie n'avait pas passé par les bassesses de l'enfance, si Dieu l'avait créée immédiatement à l'âge adulte au lieu de la faire naître de saint Joachim et de sainte Anne, elle aurait pu conserver les honneurs de la Maternité divine, mais ni elle ni son Fils n'appartiendraient à la postérité d'Adam. Le sang qui coule dans leurs veines ne serait plus le nôtre. Ils seraient l'un et l'autre l'honneur et le salut du genre humain, mais ils ne seraient plus la gloire de notre race.

La seconde raison pour laquelle le Vénérable honorait spécialement l'Enfance de Marie, c'est que, suivant la parole du divin Maître, le royaume des cieux est réservé aux enfants, et que quiconque ne devient pas par grâce, du moins à un certain degré, ce que les enfants sont par nature, ne doit point s'attendre à entrer dans le royaume des cieux[2]. D'où il suit qu'il faut apporter un soin tout particulier à méditer les leçons de vertu que mettent sous nos yeux l'Enfance de Jésus et celle de sa divine Mère, d'autant plus que nous avons grand'peine à les comprendre,

1. Première partie, ch. 3.
2. « Amen dico vobis, nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum. » Matth., XVIII, 3.

et qu'au lieu de nous faire « tout petits » par vertu, nous sommes trop enclins à nous grandir par orgueil[1].

Pénétré de ces pensées, le P. Eudes consacrait un mois entier, du 8 septembre au 8 octobre, à honorer la sainte Enfance de Marie, et durant ce temps il faisait réciter tous les soirs, dans sa Congrégation, les litanies qu'il a composées en son honneur[2]. Il consacrait en outre à la sainte Enfance de Marie le huitième jour de chaque mois[3] et le lundi de chaque semaine[4]. De plus, outre la fête de la sainte Enfance qu'il introduisit dans sa Congrégation[5], il y faisait célébrer avec solennité toutes les fêtes qui ont pour objet les mystères de cette divine Enfance, la Nativité de Marie, la fête du saint Nom de Marie, la Présentation et surtout l'Immaculée Conception, à laquelle il voulait qu'on se préparât par le jeûne. Cette dévotion à la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge était ravivée chez le P. Eudes par une statue en cire représentant Marie au berceau, à laquelle il tenait beaucoup, et qu'il faisait exposer dans son oratoire, durant l'octave de la Nativité[6].

1. De là cette jolie strophe de l'hymne de Prime, dans le petit Office de la sainte Enfance composé par le P. Eudes :

Infans Maria, Joachim
Annæque proles, Seraphim
Regina, præsta servulos
Parvam sequi te parvulos.

2. *Enfance admirable*, 3e p., ch. 4 ; *Manuel*, 4e p., Pour la fête de la Nativité.

3. *Enfance admirable*, l. c.

4. *Manuel*, 2e p., pour le lundi.

5. Le P. Eudes la faisait célébrer le 12 octobre sous le rite double majeur, avec un office propre, que l'on trouvera parmi ses Œuvres liturgiques.

6. Cette statue, devant laquelle le P. Eudes avait si souvent médité les mystères de l'Enfance admirable, fut donnée aux Religieuses de N.-D. de Charité de Caen en 1721. Elles l'attribuèrent au noviciat, et chaque année, les novices l'apportaient solennellement dans l'avant-chœur pendant la fête et l'octave de la Nativité. Cf. Ory, *Les Origines de N. D. de Charité*, p. 249.

C'est pour répandre la dévotion à la sainte Enfance de Marie que le P. Eudes composa l'*Enfance admirable*. « J'ai travaillé à mettre ce livre au jour, dit-il en s'adressant à Marie, afin de vous faire connaître un peu à ceux qui le liront, et de contribuer par ce moyen au salut de quelques âmes. Je reconnais en la face du ciel et de la terre, que tout ce qu'il y a de bon, je l'ai reçu, par votre moyen, de votre Fils unique, qui est le très unique principe de tout bien ; et que je n'ai point eu d'autre intention que de lui rendre gloire en écrivant les louanges de votre admirable Enfance, parce que l'honneur de la Mère est la gloire du Fils[1]. »

Nous ne saurions dire à quelle époque le Vénérable entreprit la composition de son livre, mais il dut l'achever vers 1672 ; car c'est cette année-là qu'il obtint des docteurs Le Goulx, de Blanger, Camuset et Le Vavasseur les approbations requises pour l'impression. Le 20 avril de l'année suivante, on lui accorda un privilège royal de dix ans, dont il céda la jouissance à René Guignard, libraire à Paris. Toutefois il devait s'écouler encore trois ans avant la publication du livre, qui parut enfin le 9 avril 1676, sous ce titre :

L'Enfance admirable de la très sainte Mère de Dieu, dédié à saint Joachim et à sainte Anne, présenté à la Reine, et adressé à toutes les Religieuses de Saint Benoît, de Sainte Ursule, de la Congrégation de Notre-Dame, de la Visitation, et à toutes les autres qui reçoivent des petites filles dans leurs Monastères pour les élever en la crainte et en l'amour de Dieu. *Par le* P. J. EUDES, *Prêtre Supérieur de la Congrégation des Séminaires de Jésus et Marie*. A Paris, chez René Guignard. MDCLXXVI. Avec approbation et privilège.

1. *Enfance admirable*. 3e p., ch. 16.

L'ouvrage forme un volume in-12 de 684 pages, sans compter les 34 pages du commencement qui ne sont pas numérotées. L'impression en est à la fois très belle et très correcte. A la fin, on trouve le petit Office de l'Immaculée Conception, le petit Office de la Sainte Enfance de Marie, et les Litanies composées par le P. Eudes en son honneur.

Comme l'indique le titre, l'auteur fit hommage de son livre à la reine, Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV. Dans l'épître dédicatoire qu'il lui adressa, il fait allusion à ses bontés pour lui. La reine, en effet, lui avait témoigné beaucoup de bienveillance durant les missions qu'il avait prêchées à Versailles (1671) et à Saint-Germain-en-Laye (1673). En se conciliant, par cette démarche, les bonnes grâces de la reine, le P. Eudes espérait peut-être qu'elle lui aiderait à rentrer en grâce auprès du roi, très irrité contre lui en ce moment. De fait, Marie-Thérèse accueillit favorablement l'ouvrage du Vénérable[1] ; mais ce n'est que plus tard que celui-ci parvint à reconquérir la faveur de Louis XIV[2].

L'*Enfance admirable* ne fut pas rééditée, croyons-nous, du vivant du P. Eudes.

On rencontre parfois, il est vrai, certains exemplaires qui portent, avec le millésime 1678, le titre suivant :

L'Éducation des Filles, sur le modèle de l'Enfance admirable de la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. Dédiée à la Reine. *Par le* P. J. EUDES, *Prêtre*, *Supérieur de la Congrégation des Séminaires de Jésus et Marie.* A Paris, chez René Guignard. Avec approbation et privilège.

Mais ce n'est pas là une nouvelle édition du livre.

1 Martine, *Vie du P. Eudes*, tome 2, p. 302.
2. *Memoriale beneficiorum Dei*, n. 93 sq.

A part le titre, ces exemplaires ne diffèrent en rien de ceux qui portent la date de 1676. Le format, le nombre des pages, le papier, les fautes et défectuosités d'impression, tout est identique, preuve évidente que le libraire n'a fait que changer le titre du livre, peut-être pour en faciliter l'écoulement. Ce nouveau titre, d'ailleurs, ne convenait guère à l'ouvrage du P. Eudes, car on verra par l'analyse que nous en donnerons, qu'il n'y est question qu'accidentellement de l'éducation des filles.

L'*Enfance admirable* fut rééditée en 1834, à Clermont-Ferrand, par Thibaud-Landriot, dans la *Bibliothèque du Séminariste*, où elle forme deux volumes de 300 et 159 pages. A part l'épître à la reine, les approbations des Docteurs, les petits Offices et les Litanies de la sainte Enfance qui font défaut, l'éditeur de Clermont a reproduit tel quel le texte du P. Eudes, en se contentant, comme nous le faisons nous-mêmes, de changer l'orthographe. Seulement, pour compléter le second volume, il y a ajouté un opuscule du P. de Gallifet sur l'*Excellence et la pratique de la dévotion à la sainte Vierge*.

II. — LE SUJET ET LA DOCTRINE DE « L'ENFANCE ADMIRABLE ».

Nous avons déjà dit que l'intention du P. Eudes, en écrivant l'*Enfance admirable*, fut avant tout de contribuer à la glorification de la très sainte Vierge. Le Vénérable voulait montrer en Marie, dès ses premiers pas dans la vie, « un abîme de grâce », « un miracle de sainteté », « un prodige de sagesse », « une fournaise ardente d'amour », en un mot « un monde immense de merveilles[1]. » Il était persuadé

1. *Enfance admirable*, 1re p., ch. 1.

que la contemplation de ces merveilles comblerait de joie ses lecteurs[1] et les porterait à aimer Marie davantage, et c'est à cela surtout qu'il visait.

Pour traiter son sujet avec ampleur et méthode, il divisa son livre en trois parties, dont la première traite des mystères, la seconde des excellences, la troisième des vertus de l'Enfance admirable et des moyens à employer pour l'honorer. Pour faire connaître l'ouvrage du P. Eudes, il nous faut étudier séparément chacune de ces trois parties.

1. — Les Mystères de l'Enfance admirable.

Dans l'Enfance admirable de Marie, le Vénérable compte douze mystères, comme il y comptera douze excellences et douze vertus, comme il indiquera douze moyens de l'honorer. S'il s'arrête au nombre douze, de préférence à tout autre, c'est en honneur des douze étoiles qui formaient la couronne de cette femme de l'Apocalypse que saint Jean vit apparaître au firmament, revêtue du soleil et ayant la lune à ses pieds[2]. Dans cette femme mystérieuse, le P. Eudes voyait la très sainte Vierge[3], et il était fondé à le faire, car les Docteurs catholiques, et l'Église dans sa liturgie[4], appliquent à Marie, par accommodation, la vision de saint Jean, qui, au sens littéral, doit s'entendre, semble-t-il, de l'Église elle-même.

1. *Enfance admirable*, 1re p., ch. 1.

2. « Signum magnum apparuit in cælo : Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim. » *Apoc.*, XII, 1.

3. Voir dans le *Cœur admirable*, l. 1, ch. 1, une longue explication du texte de l'Apocalypse appliqué à la sainte Vierge. Dans son office du saint Nom de Marie, le P. Eudes s'est servi de ce texte pour en faire le capitule des Vêpres.

4. Elle le fait notamment dans l'office de l'Immaculée Conception, où le texte de saint Jean forme le 3e répons du second nocturne et le capitule de None.

Les premiers mystères que le P. Eudes relève dans la sainte Enfance de Marie, sont sa prédestination inséparable de celle de son divin Fils, les promesses qui annoncèrent sa venue, et les figures par lesquelles Dieu se plut à manifester à l'avance quelques-unes de ses perfections. Le Vénérable passe assez rapidement sur ces trois mystères.

Il s'arrête, au contraire, très longuement au suivant, qui est celui de l'Immaculée Conception de Marie.

Cela tient évidemment à la dévotion toute spéciale que le P. Eudes avait pour ce grand mystère; mais cela tient aussi à ce que, au XVIIe siècle, le glorieux privilège de Marie n'était pas unanimement professé : il comptait encore quelques adversaires, du moins parmi les théologiens. Le Vénérable commence par en marquer sa surprise; après quoi, pour montrer que Marie a été conçue sans péché, il apporte une longue série de preuves empruntées à la sainte Ecriture, à l'autorité des Pères, des Souverains Pontifes, des Universités, des Ordres religieux, des Docteurs catholiques. Et comme l'Immaculée Conception ne rencontrait guère d'adversaires que dans l'Ordre de Saint-Dominique, il se plaît à alléguer en sa faveur, outre l'autorité de saint Dominique lui-même, celle d'un grand nombre de ses enfants. A tous ces arguments le Vénérable ajoute les révélations faites à quelques Saints, notamment à sainte Brigitte, et les miracles accomplis par Dieu pour autoriser la doctrine de l'Immaculée Conception. Ensuite, il fait appel à la raison théologique et montre que la dignité de Marie demandait qu'elle fût préservée de la tache originelle. Enfin, le pieux auteur s'applique à résoudre les objections tirées soit de l'Ecriture, soit des œuvres de saint Thomas,

qu'on opposait encore de son temps aux défenseurs de l'Immaculée Conception.

On le voit, c'est une vraie thèse que le Vénérable soutient, et il le fait avec d'autant plus de chaleur que l'honneur de Marie y est engagé.

A les prendre dans leur ensemble, les preuves accumulées par le P. Eudes en faveur de sa thèse sont surabondamment probantes. Prises isolément, quelques-unes peut-être ne paraîtront pas assez rigoureuses. Je ne sais, par exemple, si, par eux-mêmes, les arguments qu'il emprunte à l'Écriture sont bien concluants. Il me semble que, de nos jours, on en apporte de meilleurs. On ne saurait d'ailleurs en être étonné. Le P. Eudes a traité la question de l'Immaculée Conception avec les ressources que lui fournissaient les théologiens de son temps. Les études faites depuis ont permis de mieux préciser le sens de certains textes de la Bible, et d'en tirer des arguments plus précis et plus rigoureux, qu'on trouve sommairement exposés dans la bulle *Ineffabilis*, et qui, d'ailleurs, ne sont décisifs qu'à la condition de joindre au texte de l'Écriture l'interprétation des Pères.

La liste des défenseurs de l'Immaculée Conception, telle que l'a dressée le P. Eudes, n'est peut-être pas non plus à l'abri de toute critique. Le Vénérable y fait entrer les noms de saint Bernard, de saint Anselme, d'Alexandre de Halès, d'Albert le Grand et de saint Bonaventure, que l'on range d'ordinaire parmi les adversaires du dogme défini par Pie IX. Le P. Eudes ne nie pas qu'ils l'aient attaqué, mais, sur la foi de Salazar, il prétend que, s'ils l'ont fait, ils se sont ensuite rétractés. Il en dit autant de saint Thomas d'Aquin. Il invoque aussi, pour défendre l'orthodoxie de ce dernier, d'autres arguments qui ne sont pas sans valeur. On verra pourtant, par les

notes que nous ajouterons au texte du Vénérable, que ces arguments ne sont pas restés sans réplique. De nos jours, beaucoup de théologiens, par ailleurs tout dévoués à saint Thomas, renoncent à les faire valoir[1].

Il semble bien, en effet, qu'à l'époque de saint Thomas d'Aquin, la question de l'Immaculée Conception n'était pas encore débarrassée d'un certain nombre d'équivoques qui l'obscurcissaient, et que, tout en posant des principes d'où découle logiquement le glorieux privilège de Marie, le Docteur Angélique et ses contemporains répugnaient à l'admettre, parce que, entre autres difficultés, il leur paraissait inconciliable avec les enseignements de l'Écriture sur la corruption générale du genre humain et l'universalité de la Rédemption[2]. Il était réservé à Scot de poser la question de l'Immaculée Conception avec la précision et la clarté qu'elle a maintenant pour nous, de répondre aux difficultés restées jusque-là sans solution, et même de tirer de la principale un argument en faveur du dogme, en montrant que, non seulement le privilège de Marie peut se concilier avec l'universalité de la Rédemption, mais que,

1. Cf. Billot, *De Incarnatione*, 2e p., c. 1, Conspectus prærogativarum B. Mariæ ex Gen. III, 15 ; Lépicier, *Tractatus de B. V. Maria*, 2e p., c. 1, a. 1, Appendix. Cependant, même à notre époque, le P. Cornoldi S. J., a défendu l'orthodoxie de S. Thomas dans une brochure intitulée : *Sententia S. Thomæ de immunitate B. V. a peccati originalis labe.*

2. « Cum autem S. Thomas, in *Summa theologica*, p. 3, q. 27, a. 2, ad 2um, dicit quod « si nunquam anima Virginis fuisset contagio originalis peccati inquinata, hoc derogaret dignitati Christi secundum quod est universalis omnium Salvator », reipsa affert rationem quæ probat Virginem non fuisse in sua origine immunem a peccato *vi conceptionis* : at vero, præter immunitatem ab originali *vi conceptionis*, est et exemptio ab eodem, vi privilegii ex privilegiis Christi Salvatoris concessi, quam nec S. Thomas, nec alii coævi Doctores scholastici, Deo ita permittente, satis consideraverunt. » Billot, l. c.

pour être parfaite, la Rédemption de Jésus-Christ doit avoir pour effet de préserver au moins la sainte Vierge de la contagion universelle.

Après s'être fait le champion de l'Immaculée Conception, le P. Eudes s'occupe des origines de la fête établie pour l'honorer. Il en attribue l'institution aux Normands. Il croit même pouvoir affirmer que le premier évêque qui la fit célébrer dans sa cathédrale fut Geoffroy de Membray, évêque de Coutances. Originaire de Normandie, c'est dans cette province surtout que le P. Eudes exerça son apostolat, et c'est aussi en Normandie qu'il institua sa Congrégation et fonda la plupart de ses Séminaires. Le diocèse de Coutances lui était particulièrement cher. Il y avait souvent prêché. A Coutances même, il avait fondé un Séminaire, et y avait bâti une chapelle, la première qui ait été dédiée au saint Cœur de Marie. Évidemment, ce fut un bonheur pour le P. Eudes de rappeler aux églises de Normandie, et spécialement à celle de Coutances, l'honneur qu'elles avaient eu d'inaugurer dans le monde la fête de l'Immaculée Conception. En cela, d'ailleurs, il ne faisait que suivre une opinion très répandue, et que défendait, entre autres, « le docte » Salazar, l'un des théologiens sur lesquels il s'appuyait avec le plus de confiance.

Cette opinion, toutefois, était déjà combattue à l'époque du P. Eudes, et maintenant on ne peut plus la soutenir. Il paraît certain, en effet, que la fête de l'Immaculée Conception a commencé en Orient. On l'y célébrait dès le huitième siècle. Elle avait lieu le 9 décembre chez les Grecs, les Maronites et les Arméniens, le 8 dans le rite syriaque et syro-chaldéen, le 13 chez les Coptes. Quelquefois on l'appelait *La Conception de sainte Anne*, d'autres fois on l'intitulait *La Conception de la bienheureuse Vierge Marie*, ou même *La Conception immaculée de Marie*. Mais,

comme le prouvent les sermons prononcés en cette circonstance et les textes liturgiques parvenus jusqu'à nous, l'objet de la fête était partout la sainteté éminente dont Marie fut favorisée dès le moment de sa Conception.

Même en Occident, il ne paraît pas que les églises de Normandie aient été les premières à établir la fête de l'Immaculée Conception. On la célébrait en Angleterre avant l'invasion normande, et c'est de là que, après la conquête, elle passa en Normandie et dans le reste de la France. On a même prétendu de nos jours, que l'honneur d'avoir inauguré cette fête dans l'Eglise d'Occident revient à l'Irlande. Elle aurait existé dans ce pays au moins deux cents ans avant l'époque de Guillaume le Conquérant, et c'est de l'Irlande que l'Angleterre l'aurait reçue.

Le P. Eudes termine son étude sur l'Immaculée Conception par l'exposé des privilèges dont Marie fut favorisée à son entrée dans le monde. Il en signale douze, dont les principaux sont la possession de la grâce sanctifiante à un degré tel que, dès ce moment, Marie était plus sainte que « le plus haut Séraphin et le premier de tous les Saints au dernier point de leur sainteté[1] » ; la jouissance de la justice originelle, la confirmation en grâce, l'usage immédiat de la raison joint à une science infuse très étendue, et l'union actuelle avec Dieu, que Marie commença dès lors à aimer de tout son cœur. Privilèges admirables qui déconcertent notre intelligence, mais que les théologiens sont unanimes, ou à peu près, à accorder à la sainte Vierge.

La conséquence de ces privilèges, remarque justement le P. Eudes, c'est que la vie de Marie, même avant sa naissance, fut un exercice continuel de

1. *Enfance admirable*, 1re p., ch. 14, et passim.

toutes les vertus et surtout de la divine charité, ce qui fit du sein de sa glorieuse mère « un paradis de délices et un ciel de gloire » pour l'auguste Trinité[1].

A propos de la naissance de Marie, le Vénérable commente longuement le vingt-quatrième chapitre de l'*Ecclésiastique* et le huitième des *Proverbes*, où il est question de la Sagesse éternelle, mais que l'Église applique, par accommodation, à la très sainte Vierge. Ce commentaire remplit quatre chapitres de l'*Enfance admirable*. Il est aussi remarquable par la richesse et la profondeur de la doctrine. que par la facilité et la simplicité du langage ; et, par ailleurs, la piété la plus suave ne cesse d'y régner. On y trouvera, sur la ressemblance parfaite de Marie avec Jésus ; sur sa royauté universelle ; sur sa miséricorde, dont les effets se font sentir partout ; sur l'espèce d'omniprésence dont elle jouit par sa science, sa puissance et sa bonté qui s'étendent à tout ; sur les riches présents qu'elle a reçus de la très sainte Trinité, du Père dont elle est la « Fille unique » et qui l'associe à sa paternité et à sa puissance, du Fils dont elle est « la Mère unique » et qui se donne à elle avec sa sagesse, du Saint-Esprit dont elle est « l'Epouse unique » et qui lui fait part de sa bonté ; sur la place toute spéciale qu'elle occupe dans le plan de la création et de la rédemption ; sur les grâces dont nous lui sommes redevables ; et spécialement sur la charité qu'elle nous communique ; on y trouvera, dis-je, sur ces questions et sur d'autres encore, de belles considérations dont une froide analyse ne saurait donner une idée. Rarement, je crois, on a écrit de plus belles pages à la gloire de Marie.

Dans un ouvrage consacré à l'Enfance de la sainte Vierge, il devait être question du Nom béni qui lui

1. *Enfance admirable*. 1re p., ch. 10.

fut donné quelques jours après sa naissance. Le P. Eudes s'y arrête d'autant plus volontiers qu'il était rempli de vénération pour ce Nom auguste, qu'il croyait venu du ciel, et dont il aimait à scruter les sens cachés.

Dans le petit livre qu'il avait publié en 1648 sur le saint Cœur de Marie, il prêchait déjà la dévotion à ce Nom vénéré, et il en donnait, d'après les Pères et les Docteurs, seize interprétations diverses. Il les avait fait entrer dans les hymnes d'un office composé par lui en honneur de ce saint Nom, dont on célébrait la fête en quelques endroits le 22 septembre[1]. Je crois qu'à cette époque on la célébrait à cette date dans la Congrégation de Jésus et Marie[2]. Plus tard le Vénérable la renvoya au 25 septembre, et il compléta la messe qu'il faisait chanter en son honneur par l'addition d'une séquence[3].

La dévotion au saint Nom de Marie n'occupe pas moins de cinq chapitres de l'*Enfance admirable*. Dans les deux premiers, le P. Eudes reprend, en y en ajoutant une nouvelle, les seize interprétations qu'il avait données précédemment du Nom de Marie. Seulement, il les range dans un ordre nouveau, les développe davantage et les fait suivre d'élévations très pieuses, qui enlèvent à cet exposé sa sécheresse primitive. Dans les deux chapitres suivants, le Vénérable s'étend complaisamment sur l'excellence et la vertu du Nom de Marie, ce qui lui fournit une nou-

1. La fête du saint Nom de Marie fut établie d'abord en Espagne, dans le diocèse de Cuença, en 1513. Ce fut Innocent XI qui l'étendit à toute l'Église en 1683, en action de grâces de la victoire remportée par Sobieski sur les Turcs.

2. C'est la date donnée par le P. Eudes dans son livre *De la dévotion au T. S. Cœur et au T. S. Nom de la B. Vierge*, p. 167 (Ed. de 1663), ainsi que dans le *Catéchisme de la mission*, ch. 11.

3. *Enfance admirable*, 1re p., ch. 22. Cf. *Offices* dressés en l'honneur de N. S. et de sa T. S. Mère.

velle occasion de célébrer les grandeurs de la sainte Vierge, et notamment la prédilection dont elle est l'objet de la part du Père éternel, et les bienfaits qu'elle répand sur la terre. Le dernier chapitre roule principalement sur les moyens à employer pour honorer le Nom de Marie. Le P. Eudes en recommande huit, dont les principaux sont l'invocation fréquente de ce Nom béni, la célébration de la fête établie en son honneur, et la récitation du *Benedictum sit*.

Les derniers mystères de l'Enfance admirable de la sainte Vierge, sa vie durant trois ans auprès de saint Joachim et de sainte Anne, sa sortie de la maison paternelle, sa présentation au temple, le séjour qu'elle y fit et la vie qu'elle y mena nous sont très peu connus. La sainte Ecriture n'en parle point. On trouve, il est vrai, dans certains écrivains ecclésiastiques, des détails assez circonstanciés sur quelques-uns d'entre eux. Le P. Eudes les rapporte et les commente avec sa piété ordinaire. Ils n'en restent pas moins très incertains. Il n'est nullement certain, par exemple, comme le déclare Benoît XIV, que, durant son séjour au Temple, la sainte Vierge ait été autorisée à pénétrer dans le Saint des Saints, ni, non plus, qu'un Ange lui apportât chaque jour la nourriture dont elle avait besoin[1]. Mais, quoi qu'il

1. « Si quæ vulgo sunt scripta, huc referre liceat, B. Virgo triennis præsentata fuit in Templo, ubi vitam egit usque ad ætatem nubendo idoneam, quo tempore Angelorum opera cibo recreata est...Ut igitur ab incertis certa secernamus, negamus de Præsentatione dubitari quicquam posse : ea vero quæ veluti ejus adjuncta a nonnullis narrantur, fatemur multas rationes suppetere quamobrem in dubium revocentur. Consulendus est Gottus, *De veritate Religionis christianæ*, cap. 3, ubi postquam omnem rem accurate pertractavit, concludit, nullam excitandam de Præsentatione controversiam ; de tempore autem, quo in Templum adducta sit, quomodo ibi educata, cui præsentata fuerit, de his omnibus nihil nos explo-

en soit de la vérité historique de ces détails, on ne saurait mettre en doute le fond même des mystères exposés par le Vénérable, ni l'exactitude doctrinale des enseignements qu'il développe à propos de circonstances historiquement douteuses. C'est ainsi, par exemple, qu'à l'occasion du séjour de Marie dans le Saint des Saints, il nous montre en elle le sanctuaire le plus auguste de la Divinité, la véritable arche d'alliance, le propitiatoire du monde, l'oracle des chrétiens ; et qui ne voit que, si l'on peut élever des doutes sur l'entrée de Marie dans le Saint des Saints, la doctrine du Vénérable n'en reste pas moins, sur tous ces points, d'une incontestable vérité ?

La première partie de l'*Enfance admirable* se termine par trois chapitres où le pieux auteur exhorte les femmes chrétiennes, spécialement celles qui font profession de piété et les religieuses, à conformer leur conduite à celle de Marie durant son Enfance. Il suffit pour le moment de les signaler ; nous y reviendrons plus tard.

2. — Les Excellences de l'Enfance admirable.

Les excellences que le P. Eudes relève tout d'abord dans la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge sont la noblesse de ses parents, leur éminente sainteté, la ferveur de leurs prières, dont la conception de Marie fut le fruit, et enfin l'annonce qui leur fut faite, par saint Gabriel, de leur miraculeuse fécondité. Les quatre chapitres consacrés à ces questions contiennent tout ce que l'on peut dire de plus beau à la louange de saint Joachim et de sainte Anne. On

ratum habere... Optimo sane consilio Præsentationem tantummodo tuetur, reliqua vero non item. Franciscus Hieronymus Saxius. *De laudibus Mariæ.* » Benedictus XIV, *De Festis B. Mariæ Virginis.* CLXXVI, CLXXVIII.

sait que le Vénérable leur portait une grande dévotion. Il avait même composé en leur honneur des litanies qui sont restées en usage dans sa Congrégation, et dont ces quatre chapitres nous aident à comprendre les détails.

Dans le quatrième, le P. Eudes s'arrête également à célébrer les louanges de saint Gabriel. Il le regardait comme « l'Ange du saint amour », parce qu'il eut mission d'annoncer à la terre le mystère de l'Incarnation, et qu'il fut l'Ange gardien de la Mère de belle dilection. Le P. Eudes était convaincu que saint Gabriel protège d'une manière spéciale les dévots serviteurs de Marie, et il pensait que ceux-ci, de leur côté, doivent avoir pour lui un culte tout particulier, en reconnaissance des services qu'il a rendus à Marie durant son passage ici-bas, et des honneurs qu'il lui rend maintenant au ciel. Dans ses litanies des saints Anges, le P. Eudes accorde une belle place à saint Gabriel. Pour comprendre les titres qu'il lui décerne, il faut recourir au chapitre de l'*Enfance admirable* que nous analysons. C'est là, et là seulement, croyons-nous, qu'on en trouvera l'explication.

Dans le chapitre suivant, le P. Eudes montre que la naissance de Marie fut, comme le chante l'Église, un sujet de joie pour l'univers entier, et même pour les trois Personnes de la Très Sainte Trinité. L'occasion était favorable pour traiter des joies de la sainte Vierge elle-même. Le Vénérable ne manque pas de le faire ; et comme il souhaitait qu'on honorât Marie dans tous les états de sa vie, il ne manque pas non plus d'inviter les fidèles à honorer ses sept allégresses, en honneur desquelles il recommande certaines pratiques de dévotion empruntées à sainte Mechtilde et à saint Thomas de Cantorbéry.

Les excellences relevées jusqu'ici par le P. Eudes

dans la sainte Enfance de Marie sont extrinsèques à sa personne. Toutes se rapportent aux circonstances qui ont accompagné sa conception et sa naissance. Désormais, c'est sur Marie elle-même que le Vénérable fixe notre attention, et il nous entretient successivement de la beauté incomparable de son corps virginal, de la perfection de sa sainte âme, de la science éminente qui lui fut communiquée par le Saint-Esprit dès le moment de sa conception, de la plénitude de grâce dont son Cœur fut dès lors enrichi, et de la sainteté admirable de sa vie, même durant son Enfance. Plusieurs de ces questions avaient été touchées dans la première partie. Ici, le P. Eudes les traite avec plus d'ampleur et pour ainsi dire *ex professo*. Il a soin, d'ailleurs, d'appuyer ses assertions sur l'autorité des théologiens catholiques et sur des preuves de raison dont il est difficile de contester la solidité. Nous n'analyserons pas en détail les enseignements contenus dans les cinq chapitres que le Vénérable consacre à ces questions. La lecture en est aussi facile qu'édifiante, et c'est pourquoi nous préférons laisser au lecteur le soin de les étudier lui-même.

Dans les deux derniers chapitres de cette seconde partie, le P. Eudes établit que, dès son enfance. Marie était déjà, du moins moralement, Reine de l'Univers et Mère de Jésus-Christ et de tous les membres de son corps mystique. Dans la pensée de Dieu, en effet, elle était déjà ornée de tous ses titres, et les privilèges admirables dont elle fut favorisée dans sa conception et durant son Enfance avaient pour but de la préparer à la dignité suréminente qui lui était destinée. Le Vénérable n'avait donc pas tort de compter la Royauté et la Maternité de Marie parmi les excellences de sa sainte Enfance, et en le faisant, comme on le verra dans son livre, il croyait être l'interprète de la liturgie catholique.

3. — Les vertus de l'Enfance admirable, et les moyens de l'honorer.

La troisième partie de l'*Enfance admirable* a pour objet les vertus qui ont brillé d'un éclat particulier dans la sainte Enfance de Marie, et les moyens à employer pour l'honorer comme il convient. Elle contient, en outre, huit méditations sur la sainte Enfance.

Le P. Eudes ne s'arrête guère aux vertus de Marie. Il n'aurait pu le faire sans grossir démesurément son livre. D'autres, d'ailleurs, l'avaient fait avant lui, et il n'aurait pu que répéter ce qu'ils en avaient dit. Il aima mieux renvoyer à leurs ouvrages, et en particulier à celui d'Abelly[1] qu'il avait déjà recommandé dans le *Mémorial de la vie ecclésiastique*[2]. Pour lui, il se borne à indiquer la perfection incomparable des vertus de Marie, à décrire sommairement les principales, et à montrer de quelle manière on les peut imiter. Quelques pages lui suffisent pour cela, mais ces quelques pages sont d'une netteté, d'une précision et d'une richesse doctrinale qu'on ne peut manquer d'admirer.

Entre autres moyens à employer pour honorer la sainte Enfance de Marie, le Vénérable recommande aux parents de lui consacrer leurs enfants, surtout leurs petites filles. Dans ce but, il propose un acte de consécration à Marie, rédigé spécialement pour les enfants, qu'on trouve à la fin de son livre. A ce propos, il fait l'éloge des congrégations de la sainte Vierge établies dans les collèges des Pères Jésuites, et il exprime le désir qu'on en établisse de semblables dans tous les couvents où l'on reçoit des petites filles. A défaut de ces associations, il insiste du

1. *La tradition de l'Église touchant la dévotion à la sainte Vierge.*
2. Partie quatrième, n. V.

moins pour que les religieuses et toutes les personnes qui s'occupent de l'instruction des filles, inspirent à leurs élèves une tendre dévotion à Marie et surtout à sa sainte Enfance.

Un autre moyen d'honorer la sainte Enfance, qui ne peut manquer de produire d'excellents fruits, c'est d'en faire l'objet de fréquentes méditations. C'était bien l'avis du P. Eudes. Aussi conseille-t-il de prendre quelquefois comme sujet de méditation les enseignements contenus dans son livre, spécialement ceux qui sont renfermés dans quelques chapitres qu'il indique. Cela est d'autant plus aisé que tous les chapitres de l'*Enfance admirable* se terminent par une courte élévation sur le sujet traité, dans laquelle le P. Eudes a su exprimer avec son onction ordinaire les sentiments que doit faire naître la contemplation des grandeurs et des vertus de Marie.

Toutefois, le Vénérable crut bon de placer à la fin de son livre une série de méditations spéciales, dont il recommande de faire usage le 8 de chaque mois, jour qu'il conseille de consacrer à la sainte Enfance de Marie. Ces méditations sont au nombre de huit. Le P. Eudes a pensé qu'elles suffiraient pour toute l'année, à cause des fêtes qui tombent le 8 du mois et qui naturellement font l'objet de la méditation du jour. Déjà, en effet, le 8 septembre, le 8 décembre et, pour les enfants du Vénérable, le 8 février sont occupés par une fête en honneur de Marie, et il doit arriver souvent que le 8 d'un des neuf mois qui restent soit occupé par une fête notable. Quoi qu'il en soit, les méditations du P. Eudes sont fort belles. On y trouve, avec la moelle des enseignements de l'auteur sur l'Enfance admirable, des vues très justes et très pratiques sur les vertus chrétiennes.

III. — LE COTÉ MORAL DE « L'ENFANCE ADMIRABLE ».

L'*Enfance admirable* est avant tout un ouvrage doctrinal, où le P. Eudes a traité avec beaucoup d'érudition et de piété toutes les questions qui se rapportent à la première période de la vie de la très sainte Vierge. Mais, alors même qu'il traite une question doctrinale, le Vénérable ne le fait point à la manière d'un théologien uniquement préoccupé de la vérité qu'il veut exposer. Le P. Eudes était apôtre jusqu'au fond de l'âme. Le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, deux causes qui en réalité n'en font qu'une, inspirait toutes ses entreprises. Dans l'*Enfance admirable*, on constate d'un bout à l'autre que, s'il a en vue la gloire de Marie, il songe également au bien des âmes qui liront son livre. Il déclare lui-même que c'est dans le but de contribuer au salut des âmes qu'il en a entrepris la composition. Aussi les enseignements moraux, dont les fidèles ont besoin pour se sanctifier, occupent-ils une large place dans cet ouvrage. Je me suis même demandé parfois si, à tout prendre, ils n'en forment pas la meilleure partie.

Une des pensées dominantes de l'*Enfance admirable*, c'est que « Marie est avec Jésus, en tous les états de sa vie, le modèle et la règle de notre vie[1]. » « La vie toute pure et toute sainte de Marie, écrit le P. Eudes, est un divin miroir dans lequel vous verrez la beauté éclatante de toutes les vertus, et un modèle parfait de votre vie et de vos mœurs, sur lequel vous devez former vos actions et prendre règle de ce que vous avez à faire[2]. » « La vie de Marie,

1. *Enfance admirable*, 1re p., ch. 3.
2. *Enfance admirable*, 1re p., ch. 28.

écrit-il ailleurs, est une illustre école de sainteté et une excellente règle de perfection[1]. » « Dieu a voulu, dit-il encore, que sa très digne Mère passât par l'état d'enfance, afin de nous donner par ce moyen un exemplaire et une règle de la vie que tous les chrétiens doivent mener, qui sont obligés par les lois de l'Évangile d'être des enfants en innocence, en simplicité, en humilité, en obéissance, en pureté, en douceur, en mansuétude[2]. » Et par manière de conclusion, le Vénérable ajoute ces paroles qui pourraient servir d'épigraphe à son livre : *Étudiez soigneusement votre règle*[3].

Il est vrai que Jésus est aussi notre modèle, notre exemplaire, la règle de notre vie ; mais Marie est la parfaite image de Jésus, et il y a avantage pour nous à considérer les exemples qu'elle nous donne, parce que, dit le Vénérable avec saint Anselme, « les vertus de la Mère ont je ne sais quoi de plus doux, de plus humain et de plus conforme à notre faiblesse, que les vertus du Fils, dont la hauteur et l'éclat nous effraient et nous éblouissent[4]. »

C'est donc avec la préoccupation constante de nous montrer en Marie un modèle à imiter, que le P. Eudes traite de ses grandeurs et de ses vertus. Il veut être pratique, et, pour l'être pleinement, il ne perd pas de vue, si je puis ainsi dire, les devoirs des fidèles et les défauts de ses contemporains. On saisit sur le vif cette préoccupation de l'auteur en maints endroits de son livre. Voici, par exemple, en quels termes il décrit l'attitude de Marie lors de sa Présentation au Temple : « La voilà qui fait sa première entrée dans le Temple ; elle sait que c'est la maison

1. *Enfance admirable*, 3e p., ch. 3.
2. *Enfance admirable*, 3e p., ch. 10. Cf. 1re p., ch. 3.
3. *Enfance admirable*, l. c.
4. *Enfance admirable*, 3e p., ch. 1.

de Dieu, qui n'est pas moins sainte que le ciel, et qui ne mérite pas moins de vénération que le ciel, puisque le Dieu du ciel y est aussi présent et y fait autant sa demeure que dans le ciel. Aussi elle se comporte dans ce lieu saint avec un merveilleux respect, piété et dévotion. Vous ne voyez rien en elle de puéril et d'enfantin... Elle ne tourne point la tête ni la vue de côté et d'autre. Elle ne regarde personne... elle ne parle à personne qu'à Dieu... Elle s'humilie profondément, s'estimant très indigne d'être dans ce saint lieu, et elle y est toujours, non debout ou assise, non pas sur des coussins ou des carreaux de soie, quoiqu'elle soit princesse et d'une race royale[1] ; non pas aussi élevée et perchée sur des bancs ou des chaises; mais à genoux sur le pavé du Temple, ou même prosternée sur sa face pour adorer son Dieu[2]. » Qui ne voit que, dans tout ce tableau, le P. Eudes vise les défauts qu'il reprochait si vivement aux fidèles de son temps dans son *Traité de l'honneur dû aux lieux saints* et dans plusieurs autres de ses ouvrages[3] ?

Dans les trois chapitres qui terminent la première partie de l'*Enfance admirable*, le P. Eudes nous dépeint à grands traits, mais avec un relief saisissant, les désordres qu'il déplorait chez les femmes de son temps, et qui, malheureusement, se retrouvent plus ou moins à toutes les époques de l'histoire. Il s'en prend d'abord à ces femmes « plus païennes que chrétiennes », qui, après avoir fait vœu, au baptême, de renoncer à Satan, à ses pompes

1. Le lecteur n'a pas oublié que l'ouvrage où le P. Eudes faisait ainsi la leçon aux « princesses de race royale », était dédié à Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France.

2. *Enfance admirable*, 1re p. ch. 25.

3. *Traité de l'honneur dû aux lieux saints*, n. II ; *Constitutions de la Congrégation de Jésus et Marie*, 3e p., ch. 4.

et à ses œuvres, vivent absolument comme si elles avaient promis le contraire. Il flétrit ensuite la conduite des soi-disant dévotes, qui ont la folle prétention de vouloir marier la dévotion avec l'amour du monde. Puis, il en vient aux religieuses infidèles à leur vocation, dont toute la vie contraste avec l'esprit de leur état et les engagements de leur profession. Ces trois chapitres, écrits dans un style très oratoire, constituent une véritable peinture de mœurs, et nous montrent qu'au XVIIe siècle, à côté des exemples admirables dont l'histoire nous a conservé le souvenir, bien des désordres s'étalaient au grand jour, dans le monde comme dans le cloître. En rappelant ces faits, le P. Eudes ne visait d'ailleurs que l'amendement des coupables, qu'il invitait à rentrer dans le chemin du devoir en s'attachant à imiter les vertus de Marie.

En divers endroits de son livre, et surtout au commencement des divers chapitres de la seconde partie, le pieux auteur a cru devoir, à l'occasion des grandeurs de la sainte Vierge, rappeler les principes fondamentaux de la vie chrétienne. C'est ainsi qu'on y trouve, sur la liberté des vocations sacerdotales et religieuses, les funestes conséquences de l'absence de vocation, la condition dans laquelle l'homme doit opérer son salut depuis la chute, l'excellence de la pauvreté, l'usage des richesses et des grandeurs, la vanité des titres nobiliaires, l'efficacité de la prière, le danger des avantages naturels tant du corps que de l'esprit, l'amour de la croix, les funestes effets de la science acquise, quand elle n'a pas pour compagne l'humilité, les devoirs des parents envers leurs enfants, des enseignements à la fois très justes et très élevés, exprimés avec beaucoup de précision et de piété. Les pages où se rencontrent ces enseignements nous ont paru bien

belles. Qu'on nous permette d'en extraire, à titre d'exemple, cette pensée qui nous a particulièrement frappé par sa profondeur et sa simplicité, à savoir que « la croix est à la fois l'origine et la fin de la grâce[1]. » Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu le rôle de la croix dans la vie surnaturelle expliqué d'une manière si précise et si heureuse.

J'ai déjà signalé les méditations que le P. Eudes a placées à la fin de l'*Enfance admirable*, et dans lesquelles il a su condenser en quelques lignes tout ce qu'il y a d'essentiel à savoir sur la nature et la pratique des vertus chrétiennes. Si j'y reviens, c'est afin de montrer qu'à prendre l'ouvrage du Vénérable dans son ensemble, on y trouve en somme une théorie à peu près complète de la vie chrétienne ; et cette théorie est d'autant plus agréable à étudier, qu'elle se mêle constamment à l'exposé des grandeurs et des vertus de Marie, dont elle n'est qu'un heureux commentaire.

On voit par là que si, comme nous l'avons dit ailleurs, le P. Eudes ne sépare jamais la loi évangélique de la personne et de la vie de Jésus, il ne la sépare pas non plus de la personne et de la vie de la sainte Vierge. A côté des préceptes de l'Evangile, qui sont la règle abstraite de notre vie, vous trouverez toujours chez lui les exemples de Jésus et de Marie, qui en sont la règle vivante : et réciproquement, jamais il ne permet que nous contemplions Jésus et Marie, sans dégager de leurs exemples la loi qui doit régir notre conduite personnelle.

1. *Enfance admirable*, 2ᵉ p., ch. 7.

IV. — LES SOURCES DE « L'ENFANCE ADMIRABLE ».

Pour achever notre étude sur l'*Enfance admirable*, il nous reste à indiquer les principales sources où le P. Eudes a puisé les matériaux de son livre.

En tête de ces sources, il faut placer la liturgie catholique. On a dit qu'elle est la règle de la croyance en même temps que de la prière. Nul n'en était plus convaincu que le P. Eudes. Aussi étudia-t-il avec soin les offices dont l'Église se sert pour célébrer les fêtes de la sainte Vierge. L'usage qu'il en fait prouve qu'il en avait scruté les moindres détails. C'est ainsi, par exemple, que la qualification de Mère de Dieu donnée à Marie dans l'office de la Nativité, lui fournit l'occasion et le moyen de montrer que, dès sa naissance, la sainte Vierge était déjà, du moins moralement, la Mère du Verbe incarné et des membres de son corps mystique. Il est même possible que tout le chapitre où il traite cette question, lui ait été inspiré par ce détail de l'office de la Nativité.

Toutefois, ce qui, dans la liturgie mariale, attira surtout l'attention du P. Eudes, ce sont les textes scripturaires qui, au sens littéral, se rapportent à la Sagesse increéée, et que l'Eglise applique à Marie par accommodation. Le Vénérable y vit une preuve remarquable de la ressemblance parfaite et de l'union étroite qui existent entre le Verbe incarné et sa divine Mère. Il étudia ces textes avec un soin particulier, et nous avons vu qu'il consacra à commenter quelques-uns d'entre eux jusqu'à quatre chapitres de son livre.

Après la liturgie, la principale source où puise le P. Eudes, ce sont les Pères et les Ecrivains ecclé-

siastiques du Moyen-Age. Il les cite souvent, et, à la lecture de son livre, on voit qu'il n'ignorait rien de ce qu'ils ont écrit de plus remarquable à la gloire de Marie. Je n'essaierai pas de dresser la liste complète des auteurs cités par lui : elle serait trop longue. Ceux dont les noms reviennent le plus souvent sous sa plume sont saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire de Nysse, saint Epiphane, saint Méthode, saint Jean Damascène, saint Germain de Constantinople, saint André de Crète, saint Bernard, saint Anselme, Albert le Grand, saint Thomas, saint Bonaventure, saint Pierre Chrysologue, saint Bernardin de Sienne, saint Laurent Justinien, saint Ildephonse, Gerson et Raymond Jourdain, abbé de Celles, « qui, par humilité, s'est nommé l'Idiot[1] ». Je ne voudrais pas soutenir que le P. Eudes ait lu par lui-même tous les ouvrages qu'il cite. Ses travaux apostoliques ne lui en laissaient pas le temps. D'ailleurs, il est visible, en certains endroits, qu'il emprunte ses citations à la *Theologia Mariana* de Véga. Toutefois, il n'est pas douteux qu'il ne se soit lui-même livré, quand les circonstances le lui permettaient, à de laborieuses recherches.

Une autre source à laquelle le Vénérable a souvent recours, ce sont les mystiques. Dans le *Royaume de Jésus*, il s'était déjà inspiré des révélations de sainte Gertrude, de sainte Mechtilde et de sainte Catherine de Sienne. Dans l'*Enfance admirable*, il est rare qu'il cite sainte Gertrude et sainte Catherine de Sienne. Il invoque plus souvent le témoignage de sainte Mechtilde. Mais les révélations dont il se sert le plus, sont celles de sainte Brigitte. En préparant cette introduction, j'ai relevé vingt-six passages où il s'appuie sur ces révélations, et il est vraisemblable

1. *Enfance admirable*, 1re part., ch. 18.

que je ne les ai pas tous notés. Les révélations de sainte Brigitte avaient été qualifiées par Cajetan de fictions et de rêveries [1]. Pour légitimer l'usage qu'il en fait, le P. Eudes observe, à plusieurs reprises, qu'elles ont été approuvées par plusieurs Papes et deux Conciles généraux [2], et que, dans l'oraison de la sainte, l'Église proclame que Dieu a daigné lui révéler ses secrets [3].

Enfin pour la composition de l'*Enfance admirable* le Vénérable utilisa un certain nombre d'ouvrages récents. Il en parut beaucoup sur la sainte Vierge dans la première moitié du XVIIe siècle, et le P. Eudes les avait tous entre les mains, ou peu s'en faut. Nous savons, en effet, par le P. Costil, que c'était lui faire grand plaisir que de lui offrir ou de lui signaler un ouvrage sur la sainte Vierge. Il en avait réuni un grand nombre dans la bibliothèque du Séminaire de Caen, et dans cette riche collection, au dire du P. Costil, il y en avait de très rares [4].

Les ouvrages modernes dont le P. Eudes s'est le plus servi sont le *Trisagion Beatæ Mariæ* d'Hadrianus Lyræus [5], le *Nomenclator Marianus* d'Honorat

1. « Temeritatis nota gravi notandus est Cajetanus, *De Concep.* c. 5, dum eas revelationes vocat figmenta ac muliercularum deliria. » Vega, *Theologia Mariana*, n. 391.

2. *Enfance admirable*, 1re p., ch. 6, 8, etc.

3. *Enfance admirable*, 1re p., ch. 9. « Deux Conciles généraux, celui de Constance et celui de Bâle, et trois grands Papes, Boniface IX, Martin V et Urbain VI, ont autorisé les livres de sainte Brigitte, après les avoir fait examiner diligemment par plusieurs grands Docteurs : et toute l'Église même ne les autorise-t-elle pas lorsque, dans l'oraison qu'elle dit à Dieu au jour qu'elle fait la fête de cette sainte, elle lui parle ainsi : *O Dieu, qui avez révélé les secrets du ciel à la bienheureuse Brigitte par votre Fils unique* ». *Cœur admirable*, Préface. Cf. *Breviarium romanum*, die 8 octobris.

4 Costil, *Annales*, I, p. 387.

5. « Hadrianus Lyræus, de la Compagnie de Jésus, a mis depuis peu en lumière un livre intitulé *Trisagion B. Mariæ*, imprimé à Anvers en l'année 1648, qui ne parle que des raretés et grandeurs

Nicquet[1], le *Traité de l'Immaculée Conception* de Théophile Raynaud[2], *La Triple Couronne* du P. Poiré[3], la *Défense de l'Immaculée Conception* de Salazar[4] et la *Theologia Mariana* de Christophe de Véga[5]. Les deux derniers sont d'emblée ceux qui lui ont été les plus utiles.

incomparables qui sont renfermées dans le Nom très auguste de Marie. » Eudes, *La dévotion au T. S. Cœur et au T. S. Nom de Marie*, p. 64 (Édit. de 1663).

1. Honorat Nicquet, Jésuite, mort en 1667, est auteur de plusieurs ouvrages estimés sur la très sainte Vierge : *Nomenclator Marianus*, seu Nomina SS. Virg. ex Scriptura, SS. Patribus petita, etc. in-4° Rouen, 1664. — *Iconologia Mariana*, seu Judicium de imaginibus B. V. in-8, Rouen, 1667. — *Le Serviteur de la Vierge* ou Traité de la dévotion envers la glorieuse Vierge Mère de Dieu, in-12, Rouen, 1659. Dans le *Cœur admirable*, liv. 7, ch. 3, le V. P. Eudes range cet auteur parmi les serviteurs du très saint Cœur de Marie.

2. Théophile Raynaud, né en 1583 à Sospello, dans le comté de Nice, entra à l'âge de 19 ans dans la Compagnie de Jésus, dont il fut l'un des écrivains les plus féconds. Ses œuvres forment 20 volumes in-f° (Lyon, 1662-1669), et comprennent quatre-vingt-treize ouvrages de valeur bien inégale. Il mourut à Lyon en 1663, à l'âge de 80 ans.

3. *La Triple Couronne de la bienheureuse Vierge, Mère de Dieu*, tissue de ses principales grandeurs d'excellence, de pouvoir et de bonté, et enrichie de diverses inventions pour l'aimer, l'honorer et la servir, par le R. P. François Poiré de la Compagnie de Jésus. Paris, 1630, 1633, 1643. *Les Grandeurs de Marie*, publiées en deux volumes in-4° par la Mère de Blémur en 1681, ne sont qu'un remaniement de la *Triple Couronne*. Né à Vesoul en 1584, le P. Poiré mourut en 1637. Les Bénédictins de Solesmes ont réédité la *Triple Couronne* en 1858.

4. Ferdinandi Quirini de Salazar, Conchensis, e societate Jesu, in Complutensi collegio sacrarum litterarum interpretis, *Pro immaculata Deiparæ Virginis Conceptione defensio*. Ad Philippum III, Hispaniarum et Indiarum catholicum regem. 1 vol. in-f°. Complutí, 1618.

5. *Theologia Mariana*, hoc est Certamina litteraria de B. V. Dei Genitrice Maria, quæ tam apud Theologos Scholastici pulveris, quam apud sacrorum Voluminum Interpretes exagitari solent : Opus verbi divini præconibus perutile : Auctore Christophoro de Vega Tubalensi ex Aragoniæ Provincia Societatis Jesu, Theologiæ quondam professore ; Lugduni, Sumpt. Philip. Borde, 1653. 1 vol. in-f° en deux parties. Cet ouvrage a été réédité à Naples en 1856 en 2 vol. in-4°.

Au « docte et pieux[1] » Salazar, le Vénérable a emprunté une partie de sa thèse sur l'Immaculée Conception. C'est d'après cet auteur, comme il le dit lui-même, qu'il a dressé par siècles la liste des Pères et des théologiens favorables au privilège de Marie, et c'est lui encore qu'il a pris pour guide en racontant les origines de la fête établie en son honneur.

Quant à la *Theologia Mariana* de Véga, c'est la source principale où le P. Eudes a puisé. Il trouvait cet ouvrage « excellent[2] ». Souvent il y renvoie dans le cours de son livre, et même, quand il n'y renvoie pas, il lui arrive assez fréquemment de s'en inspirer. Il y trouvait, en effet, sur toutes les questions qui se rapportent à Marie, avec un corps de doctrine très complet, une ample provision d'arguments, de citations et de faits qui en font, encore aujourd'hui, un trésor d'une incomparable richesse. Tout n'est pas or d'ailleurs dans cet immense répertoire, non plus que dans les autres ouvrages dont le P. Eudes s'est servi, et il lui est arrivé, nous l'avons vu, d'y puiser des assertions discutables et des faits d'une authenticité douteuse.

Quelque profit, du reste, que le P. Eudes ait tiré des auteurs qu'il avait entre les mains, l'*Enfance admirable* est avant tout le fruit de ses méditations et de sa piété envers Marie. Lui-même nous déclare qu'il y a plus travaillé du cœur que de la main[3]. Il ne l'aurait pas dit, que la lecture de son livre suffirait à nous en convaincre. Les pensées qu'il y développe sont si pieuses, les sentiments d'admiration et d'amour qu'il y exprime sont si vifs, la chaleur de son style est si persuasive, qu'on ne peut manquer

1. *Enfance admirable*, 1e p., ch. 8.
2. *Enfance admirable*, l. c.
3. *Enfance admirable*, 3e p., ch. 16.

de voir dans cet ouvrage, comme l'a remarqué le docteur Le Goulx[1], les épanchements d'un cœur tout dévoué à Marie et consumé du désir de la faire aimer.

1. Approbation de l'*Enfance admirable*

APPROBATION DES DOCTEURS

I

Je soussigné, Prêtre, Docteur en la sacrée Faculté de théologie de Paris, et Curé de la paroisse de Saint-Aquilin de la ville d'Évreux, certifie avoir lu et examiné un livre intitulé *L'Enfance admirable de la très sainte Mère de Dieu*, composé par le Révérend Père Jean Eudes, Supérieur de la Congrégation de Jésus et Marie, dans lequel je n'ai rien trouvé de contraire à la foi catholique, apostolique et romaine, mais des recherches très pieuses et très curieuses, avec un style si ardent et si efficace pour porter les cœurs à la dévotion singulière envers la très sainte Vierge, Mère de Dieu, que je suis persuadé que les lecteurs avoueront que l'auteur de ce traité est entièrement consacré au service de Jésus et de sa sainte Mère, et consommé du désir de les faire aimer et servir. C'est le témoignage que j'en rends.

A Évreux, le 24e jour de juillet 1672.

François Le Goulx.

II

Nous soussignés, Docteurs en théologie de la maison et société de Sorbonne, certifions avoir lu le livre de *L'Enfance admirable de la très sainte Vierge*, composé par le Révérend Père Jean Eudes, Supérieur de la Congrégation des Séminaires de Jésus et Marie, que nous avons trouvé rempli de saintes et pieuses pensées.

Donné en la maison de Sorbonne, le premier jour de septembre 1672.

De Blanger.
Camuset.

III

Je soussigné, Docteur en théologie de la Faculté de Paris, Chanoine et Théologal de Lisieux, certifie avoir lu et examiné un livre composé par le Révérend Père Jean Eudes, Supérieur général des Séminaires de la Congrégation de Jésus et Marie, intitulé *L'Enfance admirable de la très sainte Mère de Dieu*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi catholique ; ains l'ai jugé très digne d'être imprimé pour l'utilité publique et la particulière satisfaction des âmes dévotes au service de la très sainte Mère de Jésus.

A Lisieux, ce neuvième jour de décembre, l'an 1672.

Le Vavasseur.

PRIVILÈGE DU ROI

Par grâce et privilège du Roi en date du 27e jour d'avril 1673, signé *Desrieux*, il est permis au R. P. EUDES, Prêtre, Supérieur de la Congrégation des Séminaires de Jésus et Marie, de faire imprimer, pendant le temps de dix années, un livre intitulé *L Enfance admirable de la sainte Mère de Dieu ;* avee défenes à tous Imprimeurs, Libraires et autres d'en imprimer, vendre ni débiter pendant le dit temps, sans le consentement de l'Exposant, à peine de 1500 livres d'amende, de confiscation des exemplaires, et de tous dépens, dommages et intérêts.

Et le dit R. P. Eudes a cédé son droit du dit Privilège à René Guignard, suivant l'accord fait entre eux.

Registré sur le livre de la Communauté des Marchands Imprimeurs-Libraires de Paris, le 27 février, 1675.

Signé THIERY, *Syndic.*

Achevé d'imprimer le 9 avril 1676.

A LA REINE[1]

MADAME,

Deux raisons considérables m'obligent d'offrir à Votre Majesté ce livre qui traite des excellences incomparables et des vertus très éminentes de l'admirable Enfance de la Mère de Dieu.

La première est le très auguste Nom de Marie, que Dieu a choisi de toute éternité pour le donner à celle qui devait être Mère de l'Homme-Dieu, en la plénitude des temps : et dont il a voulu aussi honorer Votre Majesté, pour marquer par là que Marie-Thérèse, Reine de France, est consacrée à Marie, Mère de Jésus, Reine de l'Univers ; qu'elle lui appartient d'une manière spéciale; et qu'elle remplit dignement les significations merveilleuses de ce beau nom de Marie.

Car si Marie signifie Dame *et* Souveraine, *Votre Majesté ne porte pas ce nom en vain, puisque étant épouse du plus grand Roi de la terre, elle est conséquemment la plus glorieuse Reine qui soit en ce monde.*

Si Marie veut dire Illuminatrice *et* Illuminante, *qui ne sait et qui ne voit que Marie-Thérèse est comme un Astre brillant que Dieu a mis au milieu de la France, pour l'éclairer par les rares exemples d'une piété sans seconde.*

La seconde raison, MADAME, *c'est la dévotion très singulière que Votre Majesté a toujours eue envers la Reine du Ciel: dévotion qui est un riche trésor de l'auguste*

1. Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, devenue reine de France par son mariage avec Louis XIV en 1660. Elle mourut en 1683. Tous les historiens s'accordent à louer la pureté de ses mœurs et son éminente piété.

Maison d'Autriche, et qui est le précieux héritage que vos glorieux ancêtres ont laissé à Votre Majesté. Aussi est-ce un des plus éclatants fleurons de la Couronne de France, qui regarde et révère cette sacrée Impératrice de l'univers comme sa très honorée patronne, sa très puissante protectrice, et son refuge ordinaire en toutes ses nécessités publiques et particulières. Et Votre Majesté a bien su enchâsser dans son cœur royal ce très précieux diamant de la vraie dévotion à la bienheureuse Vierge, qui fait le plus bel ornement des deux Couronnes de France et d'Espagne.

Tous les jeûnes de Votre Majesté aux veilles des fêtes de la Mère de Dieu, toutes les saintes communions qu'elle fait en ses solennités, et toutes les libéralités qu'elle exerce vers les pauvres en ces mêmes jours, sont autant de voix qui publient hautement que cette dévotion de Votre Majesté vers cette divine Mère n'est pas extérieure et apparente seulement, mais si solide et si véritable, que nous avons sujet de croire qu'elle attire et qu'elle attirera toujours de plus en plus la protection et la bénédiction du ciel, non seulement sur Votre Majesté et sur la maison royale, mais aussi sur toute la France.

Mais ce qui fait voir encore davantage la sincérité et l'excellence de cette dévotion de Votre Majesté, c'est le soin qu'elle prend d'imprimer en elle une image vivante des saintes vertus de cette incomparable Mère de Dieu. Car cet entier éloignement qui se voit en Votre Majesté des désordres qui règnent dans le monde, cette rare pureté de vie et de mœurs, cette assiduité infatigable dans la prière, cette fréquente réception des Sacrements, sont-ce pas les quatre éléments de la vie chrétienne et les quatre fondements de toutes les vertus ?

Après cela, MADAME, *à qui pourrais-je offrir ce livre composé à l'honneur de la Reine des Anges, qu'à une Reine très pieuse, qui tâche de se parer, par une soigneuse imitation, des plus excellentes perfections de cette admirable Princesse, étant bien persuadée que ce qui fait l'or-*

nement et la gloire d'une reine chrétienne, ce ne sont pas les vanités et les pompes du monde auxquelles elle a renoncé en son baptême, mais les véritables vertus qui ont élevé la Reine du ciel au plus haut trône de la gloire.

Je supplie donc Votre Majesté, MADAME, *d'avoir agréable ce petit présent que j'ose me donner l'honneur de lui faire, pour lui marquer ma reconnaissance sur toutes les bontés dont il lui a plu de m'honorer*[1]*, et pour lui témoigner le très grand désir que j'ai qu'elle se sanctifie toujours davantage par l'imitation de la Mère de tous les Saints. C'est à quoi pourra contribuer la lecture de ce livre, où j'espère que Votre Majesté trouvera des choses qui ne lui seront pas désagréables, et qui allumeront de plus en plus dans son cœur le feu sacré du divin amour dont il est déjà embrasé pour le Fils unique de Marie et pour sa très aimable Mère.*

Plaise à cet adorable Sauveur et à cette divine Mère de prendre une pleine, absolue et éternelle possession de ce cœur royal, et de faire qu'il soit tout selon le Cœur de Dieu. Il n'est point de vœux ni de prières que l'on fasse avec plus de ferveur que celles qui se font tous les jours à cette fin par celui qui est, dans un très profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet,

JEAN EUDES, *Prêtre.*

---

1. En 1671, le P. Eudes avait prêché à Versailles une mission qui fut défrayée par le Roi. En 1673, à la demande du Roi et de la Reine, il donna les exercices de la mission à Saint-Germain-en-Laye. C'est sans doute dans ces deux circonstances que le Vénérable reçut de Marie-Thérèse les marques de bienveillance auxquelles il fait allusion. Quand il écrivait cette dédicace à la Reine, le P. Eudes avait la douleur d'être tombé dans la disgrâce du Roi.

A SAINT JOACHIM ET A SAINTE ANNE

C'est à vous, ô bienheureux saint Joachim, ô bienheureuse sainte Anne, que nous avons l'obligation, après Dieu, de cette admirable Enfant, qui sera éternellement l'objet des admirations des hommes et des Anges, et qui est toute nôtre et plus à nous qu'aux Anges. C'est par vous que Dieu nous a donné cette incomparable Enfant, qui contient en soi tous les trésors et toutes les merveilles du temps et de l'éternité. C'est vous qui êtes le père et la mère de celle qui est la Fille unique du Père éternel, la très sainte Mère du Fils, la très digne Épouse du Saint-Esprit, la Reine du ciel et de la terre, la Mère de tous les chrétiens, l'Impératrice de l'univers. C'est de vous qu'elle a pris naissance. C'est le fruit de vos larmes et de vos prières. C'est un soleil qui est né de deux étoiles ; ou, pour mieux dire, ce sont deux beaux astres, qui n'étant qu'un de cœur et de corps, nous ont enfanté deux admirables soleils, Jésus et Marie.

Oui, Jésus et Marie, le Roi et la Reine du Ciel, vous reconnaîtront et vous aimeront éternellement comme leur père et leur mère. Tous les habitants de la céleste Jérusalem vous révéreront et loueront à jamais comme le père et la mère de leur Roi et de leur Reine, et comme leur vrai père et leur véritable mère. C'est aussi en cette qualité que tous les chrétiens vous doivent respecter et servir en la terre. C'est en cette qualité que nous désirons vous honorer dans notre petite Congrégation.

Agréez, s'il vous plaît, ô grand saint Joachim, ô glorieuse sainte Anne, l'offre que je vous fais de ce petit

ouvrage, qui est un abrégé des excellences merveilleuses de la sainte Enfance de votre bien-aimée fille Marie, comme une petite marque de dépendance que nous désirons avoir de vous, en qualité de vos très indignes enfants ; comme une protestation que nous faisons de vouloir vous rendre toutes les vénérations, honneurs et soumissions que Dieu veut que nous vous rendions ; et comme une reconnaissance des obligations non pareilles que nous vous avons de nous avoir donné une si bonne et si puissante Reine, et une Mère si pleine d'amour et de bénignité.

Offrez, s'il vous plaît, ce livre à votre fils Jésus, et le priez d'y donner sa sainte bénédiction, et de s'en servir pour mettre dans les cœurs de ceux qui le liront une dévotion singulière à la sainte Enfance de votre divine Marie, afin de sauver quelques âmes par ce moyen, puisqu'il n'y en a point de plus puissant pour aller au ciel, que de gagner les bonnes grâces de la Reine du ciel. Offrez-le aussi à cette grande Princesse, votre chère fille, et la priez d'y donner pareillement sa sainte bénédiction, et d'imprimer en ceux qui le liront une image parfaite de l'innocence, de l'humilité, de la simplicité, de l'obéissance, de la charité, de la douceur, de la modestie et des autres vertus de sa bienheureuse Enfance, afin qu'ils soient du nombre de ceux dont le Fils de Dieu a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des ieux est à eux*[1].

---

[1] « Sinite parvulos, et nolite eos prohibere ad me venire : talium est enim regnum cœlorum. » Matth. XIX, 14.

A TOUTES LES RELIGIEUSES

De saint Benoît, de sainte Ursule, de la Congrégation de Notre-Dame, de la Visitation, et à toutes les personnes qui s'emploient à l'instruction des petites filles, pour leur apprendre à craindre et aimer Dieu.

C'est une faveur très signalée, dont la divine Bonté vous a honorées, mes chères Sœurs, de vous avoir appelées à une profession en laquelle vous êtes associées avec les hommes apostoliques qui travaillent au grand œuvre du salut des âmes, *qui est*, dit le grand saint Denis, *la chose la plus divine de toutes les choses divines*[1].

Car l'emploi que vous avez au regard des petites filles qui sont dans vos monastères, pour leur apprendre à vivre en la crainte et en l'amour de Dieu, est une fonction tout à fait apostolique, à laquelle la divine Providence vous applique, par un privilège spécial et par une bonté toute particulière, dont vous ne pourrez jamais lui rendre assez de grâces.

Mais sachez, mes chères Sœurs, que cette grande faveur vous oblige à deux grandes choses, dont la première est que vous travailliez à acquérir les vertus apostoliques, c'est-à-dire, une profonde humilité, un parfait dégagement de vous-mêmes et de toutes choses, un grand zèle pour le salut des âmes, une charité cordiale, une singulière douceur et mansuétude, un ardent amour vers Dieu

1. « Omnium divinorum divinissimum est, Deo cooperari in conversione errantium et peccantium. » *De cœl. Hierarch.*, cap. 3.

et une dévotion très particulière vers la très sainte Vierge.

La seconde, que vous fassiez tout ce que vous pourrez pour mettre l'esprit du christianisme dans les cœurs de ces enfants, afin qu'elles ne sortent point de vos mains qu'elles ne soient vraiment chrétiennes. Pour cette fin vous devez faire sept choses.

Premièrement, leur apprendre toutes les choses qu'un chrétien doit croire pour vivre en chrétien, qui sont contenues dans les catéchismes.

Secondement, leur graver dans le cœur la haine du péché, spécialement de trois sortes de péchés, à savoir : En premier lieu, des péchés qui sont directement contre Dieu, comme la profanation des saints lieux, par les irrévérences qui s'y commettent en plusieurs manières ; la profanation des saints jours, c'est-à-dire des dimanches et des fêtes, et le mauvais usage des Sacrements. En second lieu, des péchés contraires à la charité, comme les haines, les vengeances, les envies, les médisances, les paroles injurieuses et piquantes, les railleries et moqueries, les larcins, les tromperies, les mensonges et autres semblables. En troisième lieu, des péchés contraires à la pureté, en pensées, en volontés, en paroles et en actions ; et de toutes les choses qui combattent cette vertu angélique, comme les bals, les danses, les comédies, la lecture des romans ou d'autres livres semblables, les mouches qu'on met sur le visage, la nudité du sein, des épaules et des bras.

Troisièmement, leur imprimer dans l'âme une haute estime et un grand amour pour toutes les vertus chrétiennes, spécialement pour l'humilité, pour l'obéissance, pour la patience, pour la chasteté, et surtout pour la charité vers le prochain et l'amour vers Dieu.

Quatrièmement, leur graver dans l'esprit et dans le cœur une haute opinion et une ardente affection pour les maximes évangéliques, qui nous prêchent le mépris des

honneurs, l'amour des abjections et humiliations, le détachement des biens temporels, l'affection de la pauvreté et des pauvres, l'horreur des plaisirs et des délices du monde, l'amour de la croix et des mortifications, la dilection des ennemis, et la profession que les vrais chrétiens font d'aimer ceux qui les haïssent, de bénir ceux qui les maudissent, de faire du bien à ceux qui leur font du mal, et de prier Dieu pour ceux qui les persécutent et calomnient.

Cinquièmement, leur bien apprendre à rendre comme il faut leurs devoirs à Dieu, à deux genoux, le matin et le soir ; à faire un saint usage des sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie ; à se comporter révéremment dans les églises ; à y entendre la sainte messe avec les dispositions extérieures et intérieures qui sont requises ; à assister aux prédications et catéchismes avec la modestie et dévotion convenables, et à lire saintement les livres de piété.

Sixièmement, les instruire très soigneusement sur la profession de leur Baptême, et sur les vœux et les promesses solennelles qu'ils y ont faites à Dieu de renoncer à Satan, aux œuvres de Satan, aux pompes de Satan, et de suivre Jésus-Christ dans le chemin par lequel il a marché, c'est-à-dire, dans sa vie et dans ses vertus, puisque la vie chrétienne n'est autre chose qu'une profession et une continuation de la vie de Jésus-Christ, dit saint Grégoire de Nazianze, *professio vitæ Christi*[1] ; leur faire bien entendre l'importance et l'obligation de ces promesses du Baptême, et que l'accomplissement de ces mêmes promesses n'est pas seulement une chose de perfection et de conseil, mais d'obligation et de commandement ; et que, sans cela, il est impossible de vivre en chrétien et d'espérer le paradis.

Ne leur souffrir pas de violer ces saints vœux ; car les

1. *Ad Harmonium.* Cf. *Royaume de Jésus*, 2 part., XXXVIII.

saints Pères les appellent ainsi, et saint Augustin dit que le vœu du Baptême est le plus grand de tous les vœux, *votum maximum nostrum*[1] ; ne leur souffrir pas, dis-je, de les violer, du moins pendant qu'elles sont dans vos saints monastères, en suivant les pompes de Satan, qui ne sont autres que les pompes du monde, en leurs habits, en leurs cheveux, en leur jupes traînantes, en la nudité de leur sein, de leurs épaules et de leurs bras. Car ce serait une chose monstrueuse et scandaleuse de voir l'idole de Dagon avec l'arche du Dieu vivant, les pompes sataniques dans les lieux saints, des amazones du diable (car saint Jérôme les appelle ainsi[2]), parmi les épouses de Jésus-Christ.

Quoi, mes chères Sœurs, voudriez-vous souffrir que l'ennemi juré de votre adorable Époux fît ainsi triompher ses pompes diaboliques dans sa maison et en sa présence ? N'auriez-vous point d'horreur que vos mains consacrées à Dieu servissent d'instrument à Satan pour habiller ces enfants mondainement, pour friser et ajuster leurs cheveux selon la vanité du monde ; pour leur mettre des mouches sur le visage ; pour faire voir la nudité de leurs bras, et pour les parer et attiffer à la mode des femmes et filles mondaines ? Ne serait-ce pas vous rendre coupables avec elles de l'apostasie des vœux solennels de leur baptême ? Quelle serait votre condamnation, à l'heure de votre mort, si la divine Providence, vous ayant mis ces pauvres enfants entre les mains pour en faire des chrétiennes et des servantes de Dieu, vous en faisiez des païennes et des esclaves du diable ? Lisez, je vous en prie, l'épouvantable châtiment de la divine justice sur une dame romaine, pour avoir habillé une fille chrétienne mondainement, rapporté par saint Jérôme, l'un des quatre Docteurs de la sainte Église, dont le récit est couché au

1. *Epist.* 149, *Ad Paulinum*, n. 16. Cf. *Royaume de Jésus*, l. c.
2. « Habet in castris suis amazonas. » *Lib.* 2. *adv. Jovin.*

chapitre 29e de la première partie de ce livre. Si vous prenez la peine de lire ce chapitre tout entier, avec le 28e qui le précède et le 30e qui le suit, vous y trouverez des choses qui vous feront voir que ce que je vous dis ici n'est pas de peu de conséquence.

Mais si vous vouliez avoir un petit livre, intitulé : *Le Contrat de l'homme avec Dieu par le saint Baptême*[1], vous y trouveriez des choses qui vous consoleraient, et qui vous serviraient beaucoup pour apprendre à vos petites filles à être chrétiennes.

Plût à Dieu que toutes les religieuses qui en prennent dans leurs monastères, voulussent se conformer à la conduite que les religieuses de la Visitation de Sainte-Marie tiennent au regard de leurs pensionnaires, spécialement en ce qui regarde la manière de les habiller. Il n'y a rien de si modeste, ni même rien de si propre. Vous n'y voyez ni cheveux, ni mouches, ni nudités, ni rien de mondain; mais vous diriez qu'elles sont revêtues de la propreté et de la modestie même.

La septième et la principale chose que vous ayez à faire, mes chères Sœurs, au regard de vos petites filles, si vous désirez en faire des prédestinées, c'est de leur mettre bien avant dans le cœur une particulière dévotion à la très sacrée Mère de Dieu, et spécialement à sa sainte Enfance. Pour cet effet, recommandez-leur la lecture de ce livre, et les disposez à se dédier et consacrer à cette aimable Enfant, en la manière qui est écrite au chapitre pénultième de ce même livre.

C'est pour cette fin que je vous le présente à toutes, suppliant de tout mon cœur mon très adorable Jésus et ma très aimable Marie de verser abondamment leurs saintes bénédictions sur celles qui le liront pour l'amour d'eux, avec désir d'en faire un saint usage, et de les faire entièrement et parfaitement selon leur Cœur.

1. *Œuvres*, tome 2, page 195.

L'ENFANCE ADMIRABLE

DE LA TRÈS SAINTE

MÈRE DE DIEU

PREMIÈRE PARTIE

Contenant les raisons du titre de ce livre, les obligations que nous avons d'honorer cette aimable Enfant, et douze merveilleux Mystères qui appartiennent à sa sainte Enfance.

CHAPITRE PREMIER

Les raisons du titre de ce livre.

Ne vous étonnez pas, mon cher lecteur, si j'ai donné pour titre à ce livre : *L'Enfance admirable de la très sainte Mère de Dieu*. Car, en effet, cette sainte Enfance est toute pleine de merveilles.

Cette Vierge incomparable n'est pas seulement admirable dans les grandeurs de sa divine maternité, et dans les glorieux apanages de cette très sublime dignité, qui sont sa souveraine puissance, sa très éminente sainteté et sa gloire inénarrable ; mais elle est aussi admirable dans les bassesses et dans les faiblesses de son Enfance. Elle n'est pas seulement admirable dans ses hautes qualités de Fille aînée du Père éternel, de Mère du Fils, d'Épouse du Saint-Esprit, de Temple de la très sainte Tri-

nité, de Reine des hommes et des Anges, d'Impératrice du ciel et de la terre ; mais encore en qualité de fille de Joachim et d'Anne. Elle n'est pas seulement admirable en la conception du Verbe éternel, en sa naissance, et lorsqu'elle le porte sur son sein virginal ; mais aussi elle est pleine de merveilles en sa propre conception, en sa naissance, et lorsqu'elle est attachée aux mamelles de sa mère.

Je vois les Anges tout transportés, lorsqu'en la voyant monter glorieuse et triomphante dans le ciel, ils disent avec étonnement : *Quelle est celle-ci qui, sortant des déserts de la terre, s'élève avec tant de magnificence vers le ciel, toute remplie de délices, et appuyée sur son bien-aimé*[1]? Mais j'entends aussi les mêmes Anges qui, l'apercevant, au point de sa naissance, comme une belle aube du jour qui commence à paraître, et qui peu à peu devient luisante comme une lune, puis éclatante comme un soleil, s'écrient avec ravissement : *Quelle est celle-ci qui s'avance peu à peu, comme une aurore naissante*, quasi aurora consurgens, *belle comme la lune, choisie comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille*[2]?

Nous oyons le Père éternel, qui se plaint amoureusement qu'elle a blessé son cœur des traits embrasés de son très pur amour ; et, selon la version des Septante, qu'elle a ravi son cœur, c'est-à-dire, son Fils unique et bien-aimé, lorsqu'elle l'a attiré dans son sein virginal : *Rapuisti cor meum*[3].

Or, par quel moyen l'a-t-elle ravi ? Elle l'a ravi non pas seulement par un regard de ses yeux, *in uno oculorum tuorum*, c'est-à-dire, par les grands actes de vertu qu'elle

1. « Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ? » *Cant.* VIII, 5.

2. « Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata ? » *Cant.* VI, 9.

3. *Cant.* IV, 9.

a faits, étant déjà beaucoup avancée dans les voies de la grâce, ce qui est signifié par le regard des yeux qui sont une des plus nobles parties du corps humain, mais aussi par un des cheveux de son cou, *in uno crine colli tui*, c'est-à-dire, par les plus petites choses qu'elle a faites pour Dieu dans la petitesse de son âge et dans les commencements de sa grâce.

Mais n'avez-vous jamais pris garde de quelle manière son divin Époux, le Saint-Esprit, fait son portrait, dans le chapitre septième des Cantiques, où, la dépeignant depuis les pieds jusqu'à la tête, et faisant l'éloge de toute ce qu'il y a de plus noble et de plus excellent en elle, comme sont les yeux, le cou, la poitrine, la tête, il commence par ses pieds et par sa chaussure, qui représentent le commencement de sa vie, et les premiers pas qu'elle a faits dans les voies de Dieu en son Enfance, dont il ne parle qu'avec des termes de ravissement : *Quam pulchri sunt*, dit-il, *gressus tui in calceamentis*, *filia Principis*[1] : « O fille du grand Prince du ciel, que votre chaussure et vos premières démarches sont belles et ravissantes ! » Remarquez qu'il ne parle point avec admiration de ces bienheureuses entrailles qui doivent porter le Fils du Père éternel, ni de ces bénites mamelles qui le doivent allaiter, ni de ces saintes mains qui le doivent emmailloter, ni de ces yeux sacrés qui seront baignés de larmes à son sujet, ni de cette langue angélique qui sera employée à le louer, ni de ce Cœur plus que séraphique qui l'aimera plus ardemment que tous les cœurs des hommes et des Anges ensemble. Mais les démarches de ses pieds et sa chaussure, c'est-à-dire, les premières actions et les premiers pas du commencement de sa vie, et les choses qui paraissent les plus viles et les plus abjectes en elle, telles que sont les bassesses de son Enfance, c'est ce qui est l'objet de ses ravissements, c'est ce

1. *Cant.* VII, 1.

qui lui fait dire avec admiration : « Que votre chaussure, ô fille du Prince, et que vos démarches sont belles et admirables ! »

Non, il n'y a rien dans cette glorieuse Enfant qui ne soit digne d'admiration. Elle est admirable dans sa prédestination éternelle, dans les saintes figures qui l'ont précédée et représentée, dans les divins oracles qui l'ont prédite et annoncée. Vous êtes admirable, ô Vierge non pareille, dans votre conception immaculée, qui est un abîme de prodiges ; admirable dans les neuf mois de votre résidence au ventre sacré de votre bénite mère, dont tous les moments sont miraculeux ; admirable en votre naissance, qui n'en a jamais eu de semblable, après celle de votre Fils ; admirable en votre auguste nom de Marie, qui est un monde de merveilles ; admirable en votre demeure de trois ans en la maison de vos parents, dont tous les moments contiennent autant de miracles ; admirable en votre sortie de la maison de votre père et de votre mère, pour vous aller offrir solennellement à Dieu dans son temple, n'ayant que trois ans, qui est un effet extraordinaire et miraculeux de l'amour inconcevable que vous avez pour sa divine Majesté ; admirable en cette oblation et présentation, qui est pleine de prodiges ; admirable dans le séjour que vous avez fait au sanctuaire du temple, ce qui ne s'est pu faire que par un ordre miraculeux de la divine Providence ; admirable dans les exercices et occupations merveilleuses que vous avez eues pendant votre résidence dans ce même temple.

Que dirai je davantage ? Je vois encore, dans cette bénite Enfant, plusieurs excellences et perfections merveilleuses, et qui seront éternellement l'objet des admirations et des louanges de tous les habitants du ciel. Car si nous cherchons son origine et son extraction, nous trouverons qu'elle est merveilleusement illustre et glorieuse devant Dieu et devant les hommes, puisqu'elle est sortie de plusieurs ducs, de plusieurs rois, dont le saint roi

David est le premier, et de plusieurs Patriarches éminents en sainteté.

Si nous regardons le père et la mère par lesquels Dieu nous l'a donnée, nous verrons que ce sont deux prodiges de vertu et de sainteté, et qu'elle est le fruit miraculeux de leurs saintes prières. Si nous faisons réflexion sur les circonstances de sa conception et de sa naissance, nous connaîtrons qu'elle a été annoncée miraculeusement à ses parents, par un Archange qui a été envoyé de Dieu exprès pour cet effet, et qu'elle a été formée par un miracle de sa divine puissance, dans les entrailles d'une mère qui était stérile.

Si nous jetons les yeux sur son corps virginal, nous le verrons orné d'une beauté ravissante, mais miraculeuse, parce qu'elle imprime l'amour de la pureté dans les cœurs de ceux qui la voient.

Si nous considérons son intérieur, nous verrons son esprit éclairé d'une lumière qui n'en a jamais eu de semblable dans les enfants d'Adam ; son âme remplie d'une grâce qui surpasse toutes les grâces des hommes et des Anges, comme il sera montré ci-après ; et son Cœur plus embrasé du divin amour que les cœurs des Séraphins.

Enfin, quelle merveille de voir une Enfant d'un jour, qui est Mère d'un Dieu et Mère de tous les enfants d'un Dieu, ainsi que nous le ferons voir dans ce livre ! Quel prodige de voir que la petite Marie, fille de Joachim et d'Anne, qui vient de naître, est déjà Reine du ciel et de la terre, comme nous le verrons ci-après ! Quel miracle de voir une Enfant qui ne sait pas encore parler, et qui est un prodige de science et de sagesse, qui est un abîme de grâce, qui est un miracle de sainteté, qui est une fournaise ardente d'amour et de charité, qui est le plus haut trône de toutes les vertus, qui est le sanctuaire du Saint-Esprit et de tous ses dons, qui est le temple le plus sacré de la très sainte Trinité, et qui, en un mot, est un monde immense d'une infinité de choses grandes et merveilleuses !

Après cela, vous ne serez pas surpris, mon cher lecteur, de ce que j'ai nommé ce livre *L'Enfance admirable de la très sainte Mère de Dieu*, puisqu'il contient toutes ces merveilles.

Il est composé de trois parties, dont la première comprend douze grands Mystères, qui appartiennent à la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge.

La seconde contient douze Excellences merveilleuses de cette bienheureuse Enfance.

La troisième renferme douze Vertus très éminentes de cette incomparable Enfant, et ensuite douze Moyens de l'honorer en sa très honorable Enfance, et plusieurs Méditations sur ce sujet.

Si vous aimez cette très aimable Enfant, et si vous prenez la peine de lire ce qui est contenu dans ce livre, cette lecture vous donnera de la joie en la vue de toutes les merveilles que Dieu a faites en elle et par elle, vous excitera à en bénir sa divine Majesté, augmentera dans votre cœur la dévotion que vous lui portez, vous poussera à imiter ses vertus, et vous portera à imprimer ces mêmes sentiments dans les cœurs des autres : ce qui contribuera au salut de plusieurs âmes, qui est le but et la fin pour lesquels j'ai entrepris ce travail.

Car, grâces à mon Dieu, je n'ai point d'autre prétention que de faire connaître et aimer mon très adorable Jésus et ma très adorable[1] Marie, et de coopérer au salut de quelques âmes, qui les servent et honorent en ce monde, et qui soient dignes de les bénir et glorifier éternellement en l'autre. Ce que je ne puis faire par aucun moyen plus efficace et plus doux qu'en leur persuadant d'avoir une dévotion spéciale à la très sacrée Mère de Dieu. Car c'est le sentiment et le langage de tous les saints Docteurs, que, comme ceux qui ne servent point

1. A l'époque où écrivait le V. P. Eudes, le mot *adoration* n'avait point le sens exclusif de culte de latrie.

cette grande Princesse, ne peuvent pas prétendre que son Fils Jésus, qui l'aime tant, leur donne place dans sa maison qui est le paradis : il est impossible aussi que ceux qui lui ont une véritable dévotion, puissent périr.

C'est pourquoi j'exhorte de tout mon cœur, et je supplie très instamment tous les pasteurs, tous les prédicateurs, tous les catéchistes, tous les confesseurs, tous les ecclésiastiques, tous les religieux, tous les régents des collèges, tous les maîtres et maîtresses d'école, tous les pères et mères, toutes les personnes qui ont des serviteurs et servantes, et surtout tous les vrais enfants de la Congrégation de Jésus et Marie, de n'omettre rien de tout ce qu'ils pourront faire, par leur exemple et par leurs paroles, pour imprimer une particulière et sincère dévotion à la bienheureuse Vierge dans les cœurs des fidèles Car ils contribueront, par ce moyen, au salut de beaucoup d'âmes ; et ces paroles que le Saint-Esprit fait dire à cette Mère de bonté, s'accompliront au regard d'eux : La vie éternelle ne peut manquer à ceux qui font ce qu'ils peuvent pour me faire connaître et aimer des autres : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt* [1].

CHAPITRE II

Que tous les chrétiens sont obligés d'avoir une dévotion spéciale à tous les états et mystères de la vie de la très sacrée Vierge.

Une infinité de raisons nous obligent d'avoir un zèle très ardent pour honorer tous les états et tous les mystères de la vie de notre très aimable Sauveur, entre lesquelles j'en remarque cinq principales, dont la première est qu'il n'y a rien en lui, non pas même dans les

1. *Eccli.* XXIV, 31.

bassesses de son enfance, qui ne soit très grand, et qui ne mérite les mêmes adorations qui appartiennent à la divine Majesté.

La seconde, que cet adorable Fils de Dieu a rendu et rendra éternellement à son Père une gloire infinie, même par les plus petites choses qui se sont passées en lui durant le cours de sa vie mortelle sur la terre ; à raison de quoi tout ce qui est en lui mérite d'être adoré et glorifié infiniment par toutes les créatures de la terre et du ciel.

La troisième, qu'il n'a rien fait en ce monde que pour notre salut, et par un amour incompréhensible envers nous.

La quatrième, que tout ce qui est en lui est source de grâce, de vie et de bénédiction pour nous.

La cinquième, que tous ses mystères et toutes ses actions sont la règle que nous devons suivre, et le modèle sur lequel nous devons former nos mœurs et nos déportements. A raison de quoi saint Paul veut que nous le regardions continuellement : *Aspicientes*, dit-il, *in auctorem fidei, et consummatorem Jesum*[1] : « Ayons toujours devant les yeux l'auteur et le consommateur, le principe et la fin de notre foi et de notre religion, qui est Jésus », pour lui rendre nos adorations et nos devoirs dans tous les états et mystères de sa vie, pour en tirer les fruits que nous devons, et pour le suivre et imiter dans les exemples de vertu et de sainteté qu'il nous y a donnés. Autrement, si nous ne le faisons pas, ce sera le principal sujet de notre condamnation au jour du jugement et à l'heure de notre mort. Car alors, tous les mystères et toutes les choses que notre Rédempteur a faites pour notre salut en la terre, qui sont maintenant autant de fontaines de grâce et de miséricorde pour nous, si nous n'y rendons les hommages et les reconnaissances que nous devons,

1. *Hebr.* XII, 2.

seront autant de bouches terribles qui prononceront contre nous l'arrêt de notre perdition.

Or, toutes ces raisons qui obligent les chrétiens d'honorer tous les états et mystères de la vie de leur Sauveur, les engagent aussi, à proportion, de révérer tous les mystères et tous les états de la vie de sa divine Mère :

1. Parce qu'il n'y a rien en elle, non pas même dans les petitesses de son Enfance, qui ne soit très noble et très saint, et qui ne mérite les honneurs qui sont dus à celle qu'un Dieu a choisie pour être sa Mère.

2. D'autant que cette Reine de tous les Saints, ayant été plus remplie de grâce et de sainteté, même dans les premiers moments de sa vie, que les plus grands Saints dans les derniers de leurs jours, ainsi que nous verrons ci-après, et ayant toujours fait toutes ses actions, même les plus basses, selon l'étendue de la grâce qui était en son âme, elle a toujours rendu un très grand honneur à Dieu dans les plus petites choses qui se sont passées en elle. A raison de quoi tout ce qui est en elle mérite des vénérations très singulières.

3. Parce qu'elle n'a rien fait, en tous les états de sa vie, que pour coopérer avec son Fils à l'ouvrage de notre salut, ou pour se disposer à cette merveilleuse coopération.

4. Parce qu'étant la Mère de grâce, et la source, après Dieu, de toutes les bénédictions du christianisme : *Omnia bona venerunt nobis pariter cum illa*[1], tout ce qui est en elle porte grâce et bénédiction pour ceux qui la servent et honorent.

5. D'autant que Dieu nous l'ayant donnée pour être notre Reine et notre Mère, outre que nous devons révérer tout ce qui est d'une si grande Reine et d'une si digne

1. *Sap.* VII, 11.

Mère, nous sommes en obligation de suivre et d'imiter les exemples de vertu et de sainteté dont tous les états et mystères de sa vie sont remplis.

Autrement, ce sera encore un terrible sujet de condamnation contre nous à l'heure de la mort.

CHAPITRE III

Les desseins de la bonté incomparable du Fils de Dieu vers nous dans la sainte Enfance de sa bienheureuse Mère, qui nous obligent d'avoir une vénération et dévotion spéciale pour cette admirable Enfant.

Le Fils unique de Dieu ayant dessein non seulement de se faire homme pour le salut des hommes, mais même de se faire enfant, et d'entrer dans la vie humaine non pas comme Adam y est entré, mais par voie de naissance, afin d'avoir une Mère sans père dans la terre, comme il a un Père sans mère dans le ciel : il pouvait créer une Vierge dans un âge parfait, telle qu'était la première femme en sa création, de laquelle il aurait pu naître. Mais l'excès de son infinie bonté vers nous l'a obligé d'en user autrement ; car il a voulu naître d'une Mère qui fût fille d'Adam, et par conséquent qui fût venue au monde par voie de naissance, et qui ainsi eût passé par l'état de l'enfance : afin d'honorer par ce moyen toute la postérité d'Adam de trois merveilleux avantages, et de trois faveurs très signalées.

La *première* est que, par cette naissance de la glorieuse Vierge, la divine Bonté nous donne deux grands Saints, saint Joachim et sainte Anne, que nous n'aurions point en qualité de père et de mère de celle qui est la Mère de notre Sauveur ; et conséquemment que nous n'aurions

point dans la haute sainteté dont ils sont doués, et dans le pouvoir qu'ils ont de nous aider et favoriser auprès de leur sainte Fille et de leur adorable Fils, qui est Jésus. Ce sont deux beaux astres dans le ciel de l'Église, qui y répandent des lumières et des influences de grâce très salutaires, dont nous serions privés.

La *seconde* faveur que Dieu nous fait, en nous faisant naître cette sainte Enfant, est qu'il met dans la race d'Adam une Mère de Dieu, qui est notre sœur, et qui, avec cela, est remplie d'une sagesse nonpareille, d'une bonté inconcevable et d'une puissance admirable, pour savoir, pour vouloir et pour pouvoir aider, protéger et favoriser tous ses frères et toutes ses sœurs dans tous leurs besoins et nécessités.

Je dis que Dieu nous fait cette très grande faveur par la naissance de cette sainte Enfant. Car, s'il avait voulu naître d'une Mère qui ne fût point venue au monde par voie de naissance, comme la première femme, elle n'aurait point été fille d'Adam, et par conséquent la race d'Adam n'aurait point été honorée d'une Mère de Dieu qui fût sortie de son sang, et la Mère de Dieu n'aurait point été notre sœur. Et ainsi c'est à la naissance de cette divine Enfant, qui s'appelle Marie, que nous avons l'obligation de cette incomparable faveur.

C'est aussi par la naissance de cette merveilleuse Enfant, que nous avons un *troisième* avantage qui surpasse infiniment les deux premiers, et que nous possédons un trésor immense, à savoir, un Homme-Dieu, qui est notre frère, étant sorti de la race d'Adam. Ce qui ne serait pas, s'il était né d'une Mère qui ne fût pas venue au monde par voie de naissance, et par conséquent qui ne fût pas fille d'Adam. Car cela étant, il ne serait pas lui-même de l'extraction d'Adam, et ainsi il ne serait pas notre frère.

Après ces vérités, quelle vénération et quelle dévotion devons-nous avoir pour la sainte Enfance de la bienheu-

reuse Vierge, à laquelle nous avons l'obligation de ces trois grandes faveurs ?

Mais ce n'est pas tout : le Fils de Dieu a voulu encore que sa très digne Mère ait passé par l'état de l'enfance, afin que la Mère portât en soi une image vivante et une ressemblance parfaite de tous les états de la vie de son Fils, et qu'elle fût, avec son Fils, en tous les états, le modèle et la règle de notre vie.

Elle a été semblable à son Fils dans l'état de sa vie cachée, depuis l'âge de douze ans jusqu'à trente, étant alors dans une vie cachée avec lui.

Elle lui a été semblable dans l'état de sa vie solitaire et pénitente dans le désert, étant pour lors dans une solitude conforme à la sienne.

Elle lui a été semblable dans l'état de sa vie conversante avec les hommes, depuis sa sortie du désert jusqu'à sa mort, le suivant et accompagnant partout.

Elle a porté dans son Cœur une vive ressemblance de sa très douloureuse et ignominieuse Passion.

Aussi a-t-il voulu qu'elle passât par toutes les bassesses, faiblesses et nécessités de l'enfance, comme il y devait passer après elle, afin que Marie Enfant fût une image vivante et très accomplie de Jésus Enfant, et qu'elle fût avec son Fils, dans l'état de son Enfance, un exemplaire et une règle de la vie que tous les chrétiens doivent mener, qui sont obligés par les lois évangéliques, d'être des enfants en innocence, en simplicité, en humilité, en obéissance, en pureté, en douceur et en mansuétude. *Soyez comme des enfants qui viennent de naître*, dit le Saint-Esprit par la bouche du Prince des Apôtres, *sans malice*, *sans tromperie*, *sans dissimulation*, *sans envie*, *sans détraction*[1]. *Je vous dis en vérité* (c'est notre

1. « Deponentes igitur omnem malitiam, et omne dolum, et simulationes, et invidias, et omnes detractiones, sicut modo geniti infantes, rationabile, sine dolo lac concupiscite. » I Pet. II, 1, 2.

Sauveur qui parle), *que si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux*[1].

Regardons souvent ce divin exemplaire ; étudions soigneusement cette sainte règle, afin de la suivre fidèlement.

Voilà les desseins de la bonté infinie de Dieu au regard de nous, dans la sainte Enfance de la glorieuse Vierge. Voilà les raisons pour lesquelles il a voulu qu'elle ait passé par l'état de l'enfance ; ce qui nous oblige à lui en rendre des grâces immortelles, et à concevoir un grand désir d'honorer cette admirable Enfant en toutes les manières qu'il nous sera possible.

Enfin, cet adorable Jésus, Fils de Marie, et cette aimable Marie, Mère de Jésus, étant unis ensemble par le mystère ineffable de l'Incarnation d'une manière la plus divine et la plus étroite qui fut ni qui sera jamais, nous ne devons jamais les séparer dans nos devoirs et exercices de piété et de religion. C'est pourquoi, comme il n'y a point aujourd'hui de véritable chrétien qui n'ait beaucoup de vénération pour la divine Enfance de son Rédempteur[2], il n'y en a point aussi qui ne soit obligé

1. « Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum. » Matth. XVIII, 3.

2. La dévotion au saint Enfant Jésus, déjà chère à un grand nombre d'âmes pieuses, prit un véritable essor au XVII[e] siècle, grâce à l'apostolat des RR. PP. de Bérulle et de Condren, et surtout de la Vén. Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite de Beaune, qui institua une Confrérie ou Association en l'honneur de la sainte Enfance du Sauveur. Le Vén. P. Eudes embrassa lui-même avec ardeur et propagea cette dévotion. Non seulement il l'inspira à ses Instituts, mais il composa une brochure destinée à la répandre dans le peuple. Il fit célébrer dans ses Séminaires, la fête de la divine Enfance de Jésus par un office et une messe de sa composition. Il avait même composé sur ce sujet un livre aujourd'hui malheureusement perdu. Il se publia d'ailleurs à cette époque un certain nombre d'ouvrages sur Jésus Enfant. Voici ceux dont nous avons pu recueillir les titres :

1° *Les Saintes Faveurs du petit Jésus*, par le P. Etienne Binet,

d'avoir une singulière dévotion à la sainte Enfance de la sacrée Mère de son Sauveur.

C'est à quoi je désire vous porter, mon cher lecteur, par les choses que j'ai à vous dire dans ce livre, dans lequel je vous mettrai devant les yeux les trésors inestimables de grâce, de perfection et de sainteté dont la divine Bonté a enrichi cette divine et admirable Enfant, pour établir par ce moyen, dans votre esprit, une haute estime de l'état de son Enfance, et pour imprimer dans votre cœur un grand désir de l'honorer, et d'embrasser les moyens dont vous pourrez vous servir à cet effet, que vous trouverez à la fin de ce livre.

CHAPITRE IV

Douze grands Mystères qui appartiennent à la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge.

Le premier est sa prédestination éternelle.

Le second contient les promesses que la divine Miséricorde nous a faites de nous la donner, avec les oracles des divines Écritures qui nous l'ont annoncée.

Jésuite, in-12, Paris, 1659. C'est une 3e édition. Le P. Binet mourut en 1639.

2° *Jésus Enfant, modèle du jeune âge*, par le P. Claude de Bussey, Jésuite; in-12, Paris 1660.

3° *La dévotion du saint Enfant Jésus au berceau*, pratiquée par saint Elzéar et sainte Delphine, par le P. Borely, Cordelier, in-12, Paris, 1664.

4° *Le Petit Office du saint Enfant Jésus, et l'Institut de sa famille*, par Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, par le P. Amelotte de l'Oratoire, in-16, Paris, 1664. Réédité par les Oratoriens de Caen en 1668

5° *L'Enfance chrétienne*, Considérations et pratiques diverses pour honorer l'Enfant Jésus, Verbe incarné, par M. Blanlo, professeur au Séminaire de Saint-Sulpice, Paris, 1665.

6° *La Dévotion au saint Enfant Jésus*, où sont contenues diverses

Le troisième comprend les figures et les tableaux que le Saint-Esprit nous en a mis devant les yeux dans l'ancienne Loi.

Le quatrième, sa Conception merveilleuse et immaculée.

Le cinquième, sa résidence et ses saintes occupations dans les bienheureuses entrailles de sa mère, sainte Anne.

Le sixième, sa Naissance pleine de merveilles.

Le septième, son glorieux Nom de Marie, apporté du ciel, et les choses grandes et incomparables qu'il contient en soi.

Le huitième, sa demeure de trois ans dans la maison de son père et de sa mère.

Le neuvième, sa sortie du monde et de la maison de ses parents.

Le dixième, sa Présentation au temple.

Le onzième, sa demeure dans le *Sancta Sanctorum*, c'est-à-dire, dans le plus saint lieu du temple.

Le douzième, ses occupations et exercices dans le temple.

Considérons attentivement ces douze mystères, pour nous exciter à y rendre l'honneur et à en tirer le fruit que nous devons.

---

belles considérations et méthodes d'honorer sa sainte Enfance, par un prêtre, chapelain de l'insigne Collegiale de Saint-André à Douai, (le P. Joseph), Douai 1671.

7° *La Dévotion à la sainte Enfance de Jésus*, contenant l'Office, le chapelet, avec des réflexions et douze méditations pour le 25 de chaque mois de l'année, in-16, Paris, sans date. C'est une réédition de l'ouvrage du P. Amelotte avec quelques additions.

CHAPITRE V

Le premier Mystère qui appartient à la sainte Enfance de la très sacrée Mère de Dieu.

C'EST sa Prédestination éternelle ; car c'est la première chose que le Saint-Esprit nous met devant les yeux, par ces paroles qu'il lui fait dire au commencement de l'épître qui se lit en la messe que l'on célèbre au jour de sa Naissance : *Ab æterno ordinata sum*[1]. Aussi est-il vrai de dire que cette aimable Enfant qui s'appelle Marie, fille de Joachim et d'Anne, est prédestinée et choisie de Dieu de toute éternité, pour faire en elle et par elle les plus grandes merveilles qu'il a dessein de faire en la terre et au ciel.

Cette Prédestination est ennoblie et relevée de plusieurs avantages très signalés, dont le premier est qu'elle a pour son origine et son principe, l'amour infini du Père éternel au regard de son Fils Jésus, son amour immense au regard de Marie sa Fille bien aimée, et sa charité inconcevable au regard de nous.

Car l'amour incompréhensible que ce Père adorable a pour son Jésus, l'a porté à lui choisir une Mère de toute éternité, qui fût digne de lui, et à la préparer dès son Enfance à une telle dignité, commençant dès lors à l'enrichir de toutes les vertus et saintetés qui étaient convenables à celle qui devait concevoir, enfanter, nourrir et gouverner celui qui est le Saint des saints et la sainteté même.

L'amour ineffable de ce Père saint au regard de sa Fille Marie, qui est le premier objet de son amour après son Fils bien-aimé, et qu'il aime tant, qu'elle-même déclara

1. *Prov.* VIII, 23.

un jour à sainte Mechtilde, de l'Ordre de Saint-Benoît, qu'il avait arrêté, en beaucoup d'occasions, le torrent des vengeances de son ire, qui était près de se déborder sur le monde, pour l'amour de cette incomparable Marie, même auparavant qu'elle eût pris naissance dans la terre[1] ; cet amour, dis-je, qu'il a pour elle, l'a obligé de la prédestiner, dans son conseil éternel, pour être la Mère, la nourrice, la gouvernante de son Verbe incarné, la Reine des Anges, la Souveraine du ciel et de la terre, l'Impératrice de l'univers ; et de jeter dans son âme, dès le premier moment de son Enfance, les fondements d'une grâce et d'une perfection proportionnées à la hauteur en quelque façon infinie de ces admirables qualités.

La charité nonpareille de ce Père des miséricordes au regard de nous, lui a fait concevoir de toute éternité le dessein de faire naître en la terre cette Vierge incomparable, pour nous donner par elle un Rédempteur, et pour l'associer avec lui dans l'œuvre de notre Rédemption, et conséquemment de commencer à la revêtir, dès les premières années de sa vie, des qualités requises à une si excellente prédestination. Voilà l'origine de cette même prédestination, qui est le premier avantage qui la relève infiniment par-dessus les prédestinations de tous les élus.

En voici un autre très considérable, c'est la ressemblance parfaite qu'elle a avec la prédestination de Jésus, dont elle est une image très accomplie. Car, comme cet homme qui s'appelle Jésus, est choisi de Dieu, de toute éternité, pour être le commencement de ses voies et de ses desseins : *Initium viarum Domini*[2], c'est-à-dire, le

1. « Deus me super omnem creaturam dilexit in tantum, ut amore mei multoties pepercerit mundo, etiam antequam nata essem. » *Lib. spec. gratiæ*, part. 1, cap. 19.

2. « Dominus possedit me in initio viarum suarum. » *Prov.* VIII, 22.

premier en excellence et le plus merveilleux ouvrage de ses mains : aussi le Saint-Esprit, parlant par la bouche de l'Église, prononce ces mêmes paroles : *Initium viarum Domini*, à la louange de cette incomparable Fille qui s'appelle Marie, parce que, après l'Homme-Dieu, c'est le plus admirable chef-d'œuvre qui soit sorti du conseil éternel de sa divine Majesté : *Æterni consilii opus*, dit saint Augustin[1].

Comme Jésus a été élu uniquement entre mille, *electus ex millibus*[2], c'est-à-dire élu entre tous les enfants d'Adam, pour être uni hypostatiquement à la personne du Verbe éternel : aussi Marie est l'unique qui a été élue entre mille, c'est-à-dire, entre toutes les filles d'Ève, pour être associée d'une manière la plus intime et la plus haute qui puisse être, avec le Verbe incarné : *Electa ut sol, ille, inquam, solis Conditor*, dit saint Bernard : « Votre élection, ô divine Vierge, et votre prédestination sont semblables à celles du soleil, c'est-à-dire, de ce Soleil éternel qui a créé le soleil temporel. » *Ille enim electus est ex millibus virorum, tu electa es ex millibus feminarum* : « Il est choisi entre tous les hommes, et vous êtes élue entre toutes les femmes. Jésus est la merveille des ouvrages de son Père, et Marie est le chef-d'œuvre des miracles de Jésus » : *Ille electus ex omnibus quæ sunt, tu electa ex omnibus quæ per ipsum sunt.*

Comme Jésus, dit saint Paul, a été prédestiné pour être Fils de Dieu, en la vertu et puissance de son Père : *Prædestinatus est Filius Dei in virtute*[3], c'est-à-dire, par un effet admirable de cette divine puissance, qui a formé sa sainte humanité du très pur sang de la Vierge, et qui l'a unie avec la personne du Verbe divin, au moment de l'Incarnation : ainsi Marie, ayant été choisie dans le conseil éternel de la très sainte Trinité, pour être la Mère du Fils de Dieu, a été créée et formée dans les entrailles

1. *Sermo de Annunt.* — 2. *Cant.* V, 10. — 3. *Rom.* I, 4.

d'une mère stérile, par une rare merveille de la toute-puissance divine, et a été unie dès lors d'une union très sainte et très parfaite, en qualité de Fille très chère et d'Épouse très aimée, avec celui qui l'avait choisie pour être sa très digne Mère, et a été revêtue, dès ce temps-là, de la vertu du Très-Haut, pour former et faire naître dans son Cœur celui qu'elle devait former et faire naître longtemps après dans ses bénites entrailles.

Comme Jésus a été prédestiné pour être Fils de Dieu, par l'opération du Saint-Esprit, au mystère de l'Incarnation, *secundum Spiritum sanctificationis*[1] (c'est encore saint Paul qui parle) : ainsi Marie a été animée et possédée du même Esprit, dès le premier instant de sa vie, qui l'a remplie de ses grâces, et l'a sanctifiée toujours de plus en plus, durant le cours de son Enfance, pour la disposer à concevoir et enfanter le Verbe éternel, et à être Mère de Dieu.

Comme Jésus a fait voir la gloire et la majesté de la divine filiation à laquelle il a été prédestiné, *ex resurrectione mortuorum*[2], dit encore le divin Apôtre, c'est-à-dire, par les grands miracles qu'il a opérés, spécialement en ressuscitant les morts, et en se ressuscitant soi-même, ce qui n'appartient qu'à une puissance aussi grande qu'est celle du Fils de Dieu : ainsi l'excellence de la prédestination de notre sainte Enfant Marie à la divine maternité, se manifeste clairement par les choses grandes et merveilleuses que Dieu a opérées en elle, quand il l'a fait naître miraculeusement d'une mère qui naturellement ne pouvait être mère ; quand il l'a préservée du péché originel en sa Conception immaculée ; quand il l'a remplie de lumière et de grâce dès le premier instant de sa vie ; quand il a rempli tout l'univers de joie en sa naissance ; quand il l'a honorée du nom admirable de Marie ; et quand il a fait en elle et par elle plusieurs autres

1. *Rom.* I, 4. — 2. Ibid.

merveilles, qui ne conviennent qu'à la grandeur d'une Mère de Dieu.

Comme la fin de la prédestination de Jésus est de nous le donner pour être notre Sauveur, notre médiateur entre son Père et nous, notre Père, notre exemplaire, notre trésor, notre gloire, notre paradis, notre esprit, notre cœur, notre vie, notre tout : aussi, la fin de la prédestination de Marie est de nous la donner pour coopérer avec son Fils à notre rédemption, pour être notre médiatrice entre lui et nous, pour être notre Mère, notre nourrice, notre gouvernante, notre vie, notre consolation, notre espérance, *vita, dulcedo et spes nostra* ; pour être notre lumière dans nos ténèbres, *lux mundi*, dit saint Laurent Justinien [1] ; notre force dans nos faiblesses, notre secours dans nos misères, notre refuge dans toutes nos nécessités, et notre modèle dans nos mœurs et dans nos actions ; et pour exercer tous ces offices au regard de nous-mêmes par le mystère de son Enfance, dans lequel l'Église la regarde, la reconnaît et la salue comme Mère du Fils de Dieu, et comme Mère de tous les enfants de Dieu : *Salve sancta parens*, et conséquemment comme ayant toutes les qualités susdites au regard d'eux. O Mère admirable de Jésus, votre Fils est tout nôtre, et vous êtes toute à nous ; tous vos états, tous vos mystères, toute votre vie, depuis le premier moment jusqu'au dernier, sont à nous. Je ne m'étonne pas si vous avez tant de bonté et tant de miséricorde pour les pécheurs, et si la sainte Église chante ces paroles :

Peccatores non abhorres,
Sine quibus numquam fores
Tanto digna Filio :

« Vous n'avez point horreur des pécheurs, sans lesquels vous ne seriez point Mère d'un Fils qui est Dieu. » Mais je

1. *Sermo de Nativ.*

m'étonne, et je ne puis assez m'étonner de ce que la plupart des hommes n'ont que de l'ingratitude, et une horrible ingratitude, pour votre Fils et pour vous, et de ce que, au lieu des reconnaissances et des services qu'ils vous doivent, ils ne vous rendent que toutes sortes d'injures et d'outrages. Oh ! que je sois tout à Jésus et à Marie, comme Jésus et Marie sont à moi ! Oh ! que tout mon être et toute ma vie, avec toutes ses dépendances et appartenances, soient consumés à servir et honorer Jésus et Marie ! Mais qui me donnera que j'aie tous les esprits et tous les cœurs du ciel et de la terre, pour les employer à louer et aimer le Fils unique de Marie, et la très digne Mère de Jésus ?

J'ajouterai encore à ce que j'ai dit, pour faire voir la parfaite ressemblance qu'il y a entre la prédestination de l'Homme-Dieu et celle de la Mère de Dieu, que, comme celle-là est le premier principe de toutes les autres prédestinations des vrais enfants de Dieu, celle-ci pareillement en est la seconde cause. « Personne n'est sauvé que par vous, ô très sainte Vierge, dit saint Germain, Patriarche de Constantinople : *Nullus est qui salvus fiat, o Sanctissima, nisi per te*[1]. « C'est à bon droit, dit saint Bernard, que toutes les créatures jettent les yeux sur vous, ô bienheureuse Vierge, car c'est en vous, et par vous, et de vous, que la très douce main du Tout-Puissant a réparé tout ce qu'elle avait créé[2]. »

Toutes ces choses font voir que la prédestination de notre divine Enfant est une image accomplie de celle de Jésus.

Mais je puis passer outre ; car j'ose dire qu'il y a une si étroite union entre ces deux prédestinations, que, comme le Fils et la Mère ne sont qu'un, n'ayant qu'un esprit, qu'un Cœur et qu'une volonté, ils n'ont aussi,

1. *De zona B. Virg.* cap.11.

2. « Merito in te respiciunt oculi totius creaturæ, quia in te, et per te, et de te benigna manus Omnipotentis quidquid creaverat recreavit. » D. Bern. *Serm.* 2 *de Pent.*

en quelque manière, qu'une même prédestination. Car Jésus ne se trouvant point, dans le dessein éternel de Dieu, que comme Fils de Marie, et Marie n'y ayant point de place que comme Mère de Jésus, on peut dire qu'ils n'ont qu'une même prédestination. De là vient que l'Église et les saints Docteurs appliquent à la Mère du Sauveur les mêmes paroles que le Saint-Esprit a employées pour nous exprimer l'élection et la prédestination éternelle de son Fils : *Ab æterno ordinata sum*[1]. *Dominus possedit me in initio* (*vel initium*) *viarum suarum*[2].

Voulez-vous, mon très cher frère, que, comme la prédestination de Jésus et de Marie sont inséparables, la vôtre soit aussi jointe inséparablement avec la leur ? Ne séparez point le Fils d'avec la Mère, ni la Mère d'avec le Fils dans vos dévotions. Comme vous devez adorer le Fils dans tous les mystères de sa vie, honorez aussi la Mère dans tous les mystères qui se sont passés en elle pendant qu'elle a été en ce monde. Comme vous devez honorer Jésus dans l'état de sa divine Enfance, ayez aussi une dévotion spéciale pour la sainte Enfance de la Mère de Jésus.

CHAPITRE VI

Le second Mystère qui appartient à la sainte Enfance de la Mère du Sauveur, [qui contient les promesses que Dieu nous en a faites].

C'EST la promesse que la divine Bonté nous a faite de nous donner ce trésor immense de toutes sortes de biens. Car quand il plaît à Dieu de faire quelque faveur signalée aux hommes, c'est la conduite ordinaire de sa

1. *Prov.* VIII, 23. — 2. Ibid. 24.

très débonnaire sagesse, de leur annoncer, quelquefois longtemps auparavant, la grâce dont il les veut honorer, pour leur en marquer par ce moyen l'excellence, pour les porter à la désirer, à la demander, à se préparer pour la recevoir, à la conserver, et à en faire tout l'usage qu'ils doivent.

Ayant résolu de donner aux enfants d'Abraham la terre de promission, il en donne la parole à leur père quatre cents ans auparavant. Sa divine justice ayant asservi les Juifs à la tyrannie de Nabuchodonosor, roi de Babylone, en punition de leurs crimes, et sa miséricorde les voulant délivrer de cette captivité, il leur en fait la promesse soixante-dix ans avant que de les faire jouir de ce bonheur[1].

Le grand Dieu ayant fait deux créatures très nobles, au commencement du monde, l'Ange et l'homme, l'Ange dans le ciel et l'homme sur la terre, et tous deux s'étant précipités et perdus dans l'abîme du péché, la divine Justice, par un secret et terrible jugement, ordonne que l'Ange demeurera dans sa perdition ; et la Miséricorde, par un excès de clémence, en veut tirer l'homme. Pour cet effet, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation désire que son Fils unique et bien-aimé, qui est Dieu comme lui, et qui n'est qu'un même Dieu avec lui, consubstantiel, coéternel et égal à lui en puissance, en gloire et en majesté, se fasse homme mortel et passible, pour affranchir les hommes de la mort éternelle, et pour les faire vivre d'une vie immortelle et bienheureuse.

Mais il ne lui suffit pas qu'il soit homme, il veut qu'il soit Fils de l'homme, afin que les enfants des hommes deviennent enfants de Dieu. Il veut qu'il soit Fils de l'homme par une naissance temporelle, comme il est Fils de Dieu par une naissance éternelle. Il veut qu'il ait une

1. Jér. XXV, 12.

Mère vierge sans père sur la terre, comme il a un Père vierge sans mère dans le ciel ; et il veut aussi nous donner cette Vierge pour être notre Mère. Il veut que, comme son Fils est la figure et le caractère de sa substance, *figura substantiæ ejus* [1], et l'image très parfaite de sa divinité, *imago Dei invisibilis* [2] : qu'aussi sa Mère porte en soi une image et une ressemblance très accomplies de lui-même.

On verra un jour le Fils dans l'impuissance, dans l'indigence et dans toutes les bassesses de l'enfance : et on verra aussi la Mère en cet état avant son Fils. Le Fils sera conçu aux entrailles sacrées de sa Mère, *in splendoribus sanctorum* [3], dans la lumière et dans la gloire de toutes les saintetés de sa divine Majesté : et la conception de la Mère sera toute immaculée et toute sainte. L'Enfance du Fils sera ornée de la grâce increéée et de la sainteté essentielle : et l'Enfance de la Mère sera remplie d'une vertu et d'une sainteté nonpareilles. Jésus Enfant cachera, dans la pauvreté de son Enfance, tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu : et Marie Enfant portera dans son Cœur tous les dons et toutes les richesses du Saint-Esprit. Jésus Enfant rendra des adorations et des honneurs infinis à son Père : et Marie rendra plus de gloire à Dieu, dans l'état de son Enfance, que les plus grands Saints dans la plénitude de leur âge. Enfin, Jésus Enfant sera le Père de tous les siècles, *Pater futuri sæculi*, et le Rédempteur de l'univers : et Marie Enfant sera la Mère de tous les enfants de Dieu, l'espérance, la joie, l'amour et les délices du ciel et de la terre.

Voilà les desseins du Père des miséricordes, voilà les grands dons qu'il nous veut faire, voilà les trésors immenses dont il nous veut enrichir. Mais afin que nous en fassions état, que nous les désirions ardemment, que

1. *Heb.* I, 3. — 2. *Col.* 1, 15. — 3. *Ps.* CIX, 3.

nous les demandions instamment, que nous nous préparions soigneusement à les recevoir, que nous les conservions fidèlement, que nous lui rendions nos reconnaissances, et que nous en fassions tout l'usage que nous devons pour sa gloire et pour notre salut, il nous les annonce plusieurs années, voire plusieurs siècles auparavant, et en mille manières, par les oracles des divines Écritures, dont je ne rapporterai ici que ceux qui regardent le sujet dont il est question, qui est la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge.

En voici un, que le Saint-Esprit a prononcé par la bouche du Prophète-Roi : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem* [1]. « Vous avez reçu, ô Seigneur, une louange parfaite de la bouche des enfants, et des enfants qui sont encore attachés à la mamelle de leur mère. » Quels sont ces enfants, je vous prie, dont il est fait mention ici ? Je sais bien que notre Sauveur a appliqué ces paroles aux enfants des Hébreux, qui, au jour de son entrée en Jérusalem, criaient dans le temple, à sa louange : *Hosanna filio David !* Mais comme les paroles de Dieu sont participantes de sa divine fécondité, et qu'elles contiennent plusieurs mystères et plusieurs intelligences, on peut dire avec grande raison que celles-ci nous mettent premièrement et principalement devant les yeux ces deux admirables Enfants, Jésus et Marie, qui ont rendu infiniment plus de louange et plus de gloire à Dieu en un moment, que tous les Anges et tous les Saints ensemble ne lui en rendront éternellement ; deux Enfants qui dans les bassesses de leur Enfance, sont si relevés en perfection et en sainteté, et si remplis de merveilles inénarrables, qu'ils sont l'objet des admirations de tout l'univers, mais spécialement d'un grand roi, d'un grand prophète et d'un grand saint tout ensemble. Car le saint roi et le divin prophète David, jetant les yeux de son

1. *Ps.* VIII. 3.

esprit prophétique sur ces deux Enfants, plus de mille ans auparavant qu'ils soient en la terre, et sur les louanges infinies et la gloire immense qu'ils doivent donner à Dieu, s'écrie, tout ravi et tout transporté qu'il est : *Domine, Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra*[1] ! « O Seigneur, notre souverain Seigneur ! que votre nom est admirable en toute la terre ! » *Quoniam elevata est magnificentia tua super cælos*[2] : « D'autant que votre gloire et votre grandeur est infiniment élevée par-dessus tous les cieux. » Par quel moyen ? Par la louange très parfaite que vous recevrez de la divine bouche de deux Enfants. Qui sont ces deux Enfants, sinon Jésus et Marie, puisqu'on ne peut point dire que la divine Majesté ait jamais reçu une louange parfaite de tout point, que celle qui lui a été rendue par la sacrée bouche de ces deux incomparables Enfants ? O divins Enfants, il n'appartient qu'à vous de louer et glorifier Dieu dignement. C'est à vous qu'il faut dire : *Laudate, pueri, Dominum, laudate nomen Domini*[3] : « O admirables Enfants, louez le Seigneur, louez le nom du Seigneur autant qu'il mérite d'être loué. »

Voici un autre oracle qui nous met encore devant les yeux l'état de la sainte Enfance de la Reine des Anges : *Soror nostra parva est, et ubera non habet. Quid faciemus sorori nostræ in die quando alloquenda est*[4] ? « Notre Sœur est petite, et elle n'a point de mamelles. Que ferons-nous à notre Sœur, au jour que nous aurons à lui parler ? »

Toutes ces paroles sont pleines de grands mystères. Mais qui est-ce qui parle ici ? Ce sont les trois Personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui parlent par la bouche de la seconde, qui est le Verbe et la parole du

1. *Ps.* VIII, 1. — 2. Ibid. 2. — 3. *Ps.* CXII, 1. — 4. *Cant.* VIII, 8.

Père, et qui regarde notre petite mais très grande Marie comme sa Fille et sa Mère, son Épouse et sa Sœur. A raison de quoi, comme il n'a qu'une essence et qu'il n'est qu'un même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit, ces trois adorables Personnes appellent cette sacrée Vierge leur Sœur.

Mais pourquoi disent-ils qu'elle est petite ? C'est qu'ils la regardent dans son Enfance. Car, encore que, considérée dans ses plus tendres années, voire dans ses premiers jours et dans ses premiers moments, elle soit très grande devant Dieu en grâce et en sainteté, elle est petite néanmoins en cet état, en comparaison de ce qu'elle sera lorsqu'elle concevra et enfantera le Grand des grands et le Roi des rois.

Ils disent aussi qu'elle est petite, et qu'elle n'a point de mamelles, parce qu'ils regardent en elle les deux principales vertus qui ont commencé à la préparer, dès son Enfance, à être Mère d'un Dieu : c'est-à-dire, son humilité très profonde, qui l'a rendue toujours très petite devant ses yeux ; et sa pureté virginale, qui fait qu'elle n'a point de mamelles, non plus que toutes les vierges, qui en ont comme si elles n'en avaient point.

Quel est ce jour auquel ces adorables Personnes disent qu'elles ont à parler à leur petite Sœur ? C'est le jour auquel le Père lui veut donner son Verbe et sa Parole pour être son Fils, après qu'elle l'aura revêtu de sa chair virginale. Ce qu'elle a fait, n'ayant encore que quatorze ans, c'est-à-dire, à la sortie de son Enfance.

Mais que veulent dire ces paroles : *Que ferons-nous à notre Sœur, au jour auquel nous aurons à lui parler ?* C'est pour nous montrer que, pour la préparer à l'admirable mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, qui se doit opérer par elle, en elle, d'elle et avec elle, *per ipsam, et in ipsa, et de ipsa, et cum ipsa*, dit le bienheureux Pierre Damien[1], Dieu veut faire en elle de grandes choses, la

1. *Serm. de Annunt.*

remplir d'une merveilleuse sainteté, et la parer de toutes les vertus et perfections qui sont convenables à celle qui doit concevoir en ses entrailles celui qui est le Saint des saints.

Quand un grand monarque appelle dans son conseil tous les princes de son royaume, pour délibérer sur quelque affaire, on juge aussitôt qu'elle est d'une haute conséquence. Voici le Roi des rois qui tient un conseil composé des trois Personnes éternelles de la très sainte Trinité, et de tous leurs divins attributs, c'est-à-dire, de la toute-puissance de Dieu, de son immense sagesse, de sa bonté infinie, de sa miséricorde ineffable, de son amour incompréhensible, et de ses autres perfections, pour traiter de la plus importante affaire et de la plus grande merveille qui fut et qui sera jamais, qui est de faire un Homme-Dieu et une Vierge Mère de Dieu.

Quel est le résultat de ce conseil ? Le voici. C'est que, pour rendre cette Vierge, qui est encore dans son Enfance, digne de l'accomplissement de ces deux grands chefs-d'œuvre en elle et par elle, il a été conclu que le Père éternel lui communiquera, d'une manière admirable, sa divine paternité, pour la rendre Mère du même Fils dont il est Père ; que le Fils la rendra participante du zèle très ardent qu'il a pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes ; que le Saint Esprit embrasera son Cœur extraordinairement des flammes de son amour ; et que toute la Divinité la revêtira de sa sagesse, de sa force, de sa bonté, de sa pureté, de sa sainteté et de ses autres divines perfections. O Vierge incomparable ! ô admirable Enfant ! que choses grandes doivent être dites et pensées de vous ! *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei*[1].

Voulez-vous encore entendre parler la bouche adorable de Dieu sur cette Enfant toute divine et tout aimable ? Écoutez ce qu'il a dit dès le commencement du monde.

1. *Ps.* LXXXVI, 3.

après le péché du premier homme, en parlant au serpent: *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius ; ipsa conteret caput tuum*[1] : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta semence et la sienne ; elle te brisera la tête. » Quelle est cette femme dont Dieu parle ici ? Tout le monde demeure d'accord que c'est la très sainte Vierge. Quelle est la semence du serpent? Ce sont tous les infidèles et tous les impies: comme celle de cette divine femme est son Fils Jésus, et tous les vrais chrétiens.

Mais quelle est la tète du serpent, qui sera brisée par la Mère de Jésus ? La tête du serpent, c'est la superbe, qu'elle a vaincue par son humilité, qui est la première vertu qu'elle a pratiquée dès le premier moment de sa naissance, comme nous verrons ci-après.

La tête du serpent, c'est la concupiscence de la chair, qu'elle a terrassée par le vœu de virginité qu'elle a fait dès son Enfance, comme nous le ferons voir dans la suite de ce livre.

La tête du serpent, c'est le péché originel, qu'elle a écrasé dès le premier instant de sa vie.

Je pourrais mettre en avant plusieurs autres oracles des saintes Écritures, qui nous marquent les qualités, les vertus et les mystères de la merveilleuse Enfance de la très sacrée Vierge, que Dieu nous a promise et annoncée par lui-même dès la naissance du monde, et ensuite par la bouche des Prophètes. A raison de quoi elle est appelée, par saint Jérôme, *Vaticinium Prophetarum*, « la fin et le but de tous les oracles des Prophètes » ; et par saint André de Crète, *Summa divinorum oraculorum*, « l'abrégé des divins oracles. » Et saint Bernard nous déclare qu'elle a été bien connue des Patriarches et des Prophètes : *Patriarchis et Prophetis præcognita*[2] ; et que toutes les

1. *Gen.* III, 15. — 2. Epist. 174.

divines Écritures parlent d'elle et sont faites pour elle, aussi bien que tout le monde : *De hac, et ob hanc, et propter hanc omnis Scriptura facta est : propter hanc totus mundus factus est*[1].

J'entends le Sauveur du monde qui dit que le patriarche Abraham a désiré ardemment de voir son jour, c'est-à-dire, de le voir au jour et au temps qu'il a demeuré en la terre pour y opérer le salut du monde ; et qu'il l'a vu avec grande joie, c'est-à-dire qu'il l'a vu en la lumière de Dieu, et par la révélation qui lui en a été faite : *Abraham exultavit ut videret diem meum : vidit, et gavisus est*[2].

J'apprends aussi de la bouche d'un Ange, parlant dans les livres de sainte Brigitte, approuvés de trois Papes, Urbain VI, Martin V, Boniface IX[3], que, comme le Fils de Dieu a tant aimé sa très aimable Mère de toute éternité, que la vue et la connaissance qu'il en a eue avant tous les siècles, lui a donné un très grand contentement : aussi, une des plus grandes consolations qu'il ait données à ses amis de l'ancienne Loi, c'est-à-dire, aux saints Patriarches et aux saints Prophètes, a été de leur mettre devant les yeux cette incomparable Vierge, qui devait naître un jour en la terre pour y donner naissance au Rédempteur de tous les hommes[4].

Que c'est la consolation que sa divine Majesté donna particulièrement au saint patriarche Abraham, lorsqu'il

1. D. Bern. *In Salve.* — 2. Joan. VIII, 56.

3. Voir dans le tome IV des Œuvres, p. 173, ce que nous avons dit touchant l'approbation des Révélations de sainte Brigitte.

4. « Unde vere probatur Deum Matrem suam ab initio ita dilexisse, quod sicut ipse, antequam aliquid crearetur, ex ea maxime gratulatus est, ita etiam amicis suis, ex hoc quod ipsa nasceretur, magnam consolationem impendit. Et sic utique, sicut primo Angelis, et deinde primo homini, ita et postea Patriarchis, ex gloriosa Matre nascitura magna dabatur exultatio. » *In Sermone Angelico, cap.* 8. — Le *Sermo angelicus* de Sainte Brigitte, est une série de Leçons pour l'Office, destinées à chacun des jours de la semaine, et ayant pour objet l'excellence de la très sainte Vierge. La sainte les écrivit sous la dictée d'un Ange. Cf. *Revelationes cælestes S. Birgittæ*, in-f°, p. 712 sq.

lui fit connaître que cette merveilleuse fille devait naître de sa race, dont il reçut une joie beaucoup plus grande que de la naissance de son fils Isaac et de tous ceux qui devaient sortir de lui, quoiqu'ils dussent être en aussi grand nombre, selon la promesse de Dieu, que les étoiles du ciel, parce qu'il avait beaucoup plus d'amour pour sa très chère fille Marie que pour tous ses autres enfants ensemble[1].

Qu'Adam même ayant fait une grande pénitence de son péché, qui lui causait une douleur beaucoup plus violente, pour la considération de l'offense et de l'injure qu'il avait faite à son Créateur, que pour le dommage qu'il en avait reçu, et que Dieu, par une bonté infinie, le voulant consoler, lui rendit comme présente, devant les yeux de son esprit, la naissance d'une fille qui sortirait de sa race, et qui serait la Mère de celui qui le retirerait, lui et sa postérité, du profond abîme de misères où il s'était précipité avec tout le genre humain[2].

Que Dieu voulant remplir les sièges du ciel, qui étaient demeurés vides par la chute de Lucifer et de sa malheureuse troupe, et voulant consoler les bons Anges sur le désastre arrivé à la nature angélique, il leur fit voir un trône magnifique, si proche de sa divine Majesté, qu'il ne

1. « Unde bene credibile fore dignoscitur etiam Abrahæ divinitus fuisse præostensum, quod una filiarum suæ stirpis immaculata Virgo Dei Filium parturiret. Creditur quoque Abraham de hac futura filia magis quam de Isaac filio suo exultasse, atque majori charitate ipsam quam Isaac suum filium dilexisse... Præscius itaque Abraham hanc Virginem quæ Deum pareret, de generatione sua debere procedere, plus de ipsa sola consolatus est quam de omnibus filiis et filiabus suæ stirpis. » *Ibid.*

2. « Gravius quoque eum (Adam) pœnituit offendisse suum Factorem, quam seipsum injecisse in pœnis gravissimis cruciandum... Majorem autem consolationem nequaquam potuisset Adam percipere quam si certificaretur quod Deus ex ejus generatione nasci dignaretur... Gaudebat autem quia de tuo corpore, o Virginum humanissima, corpus illud venerabile nasciturum præsciebat, quod ipsum suamque progeniem ad vitam cælicam potenter reducere debebat. » *In Sermone angelico, cap.* 7.

pouvait pas y en avoir de plus proche, et qu'il leur fit connaître que ce trône était préparé pour une fille d'Adam, qui devait naître un jour en la terre, dont la seule pensée lui était plus agréable et lui donnait plus de contentement que la vue de toutes les autres créatures qui devaient être. A raison de quoi ces bienheureux Esprits se trouvèrent plus remplis d'affection pour elle que pour eux-mêmes ; et voyant qu'elle serait plus proche de la Divinité qu'eux, ils en eurent une plus grande joie que de leur propre gloire[1].

Que Dieu leur fit voir encore sur ce trône une couronne infiniment riche et éclatante, et qu'il n'y en aurait jamais de pareille, après celle du Roi des rois ; et que cette couronne était préparée pour cette admirable fille qui serait Reine de l'univers, dans laquelle Dieu serait plus glorifié que dans toutes les autres créatures ; et qu'ils se réjouirent davantage de ce que Dieu la devait créer que de leur propre création[2].

C'est ainsi que la naissance et l'enfance, et toute la vie de cette précieuse Vierge, ont été connues plusieurs

1. « Noverunt etiam... charitate sua illas cælestes mansiones, ad suam gloriam suique exercitus consolationem iterum velle replere, a quibus inobedientes angeli pro superbia et invidia sua miserabiliter corruerant. Intuebantur quoque... sedem quamdam reverendam, ipsi Deo ita propinquam, quod impossibile videbatur aliam sedem sibi fieri propiorem ; et hoc tamen adhuc increatum esse noverunt, cui ab æterno sedes illa extitit præparata... O omnium consolatio Virgo Maria, hoc ipsum tu es ad quod Angeli a principio suæ creationis tanta arserunt charitate, quod licet ex suavitate et claritate quam ipsi in Dei visione et appropinquatione habebant, ineffabiliter lætabantur, plurimum tamen ex eo gavisi sunt quod tu ipsi Deo eis propinquior fieri debebas, et ex eo quod majorem charitatem, majoremque suavitatem, quam ipsi habebant, tibi noverunt reservari. » *Sermo angelicus, cap. 4.*

2. « Videbant etiam super sedem illam, coronam quamdam tantæ pulchritudinis tantæque dignitatis, quod nullius majestas, nisi solius Dei, ipsam debebat excellere. Unde, quamvis noverunt Deum magnum honorem et gaudium ex hoc veraciter habere quod ipsos creasset, majorem tamen honorem et majus gaudium ex hoc Deo debere provenire, quod tu ad tam sublimem coronam creari debebas. Et ideo ipsi Angeli de hoc magis exultabant, quod te Deus creare volebat, quam ex eo quod ipsos creaverat. » *Ibid.*

siècles auparavant qu'elle fût au monde, par les saints Prophètes, par les saints Patriarches et par les saints Anges. C'est ainsi qu'elle nous a été promise et annoncée par les divins oracles ; c'est ainsi qu'elle a toujours été l'amour, la joie et les délices du ciel et de la terre, des hommes et des Anges, et de Dieu même.

O grand Dieu, soyez béni éternellement du dessein que vous avez eu de toute éternité, de nous donner ce trésor immense de toutes sortes de biens ! Soyez béni à jamais des promesses qu'il vous a plu de nous en faire ! Que tous les hommes, tous les Anges et toutes les créatures vous louent et vous glorifient incessamment de les avoir accomplies très fidèlement ! O très sacrée Vierge, ô très aimable Enfant, que j'ai de joie de vous voir ainsi connue, aimée, prêchée, annoncée au ciel et en la terre, avant même que vous soyez au monde ! Oh ! qui me donnera que toutes les parties de mon corps soient changées en bouches et en langues, et que toutes ces langues aient des voix assez fortes pour se faire entendre aux quatre coins du monde, afin que je fasse retentir sans cesse vos louanges par tout l'univers ?

CHAPITRE VII

Le troisième Mystère de la sainte Enfance de la Mère de Jésus, qui contient les figures et tableaux que Dieu nous a donnés de cette divine Enfant, avant qu'elle fût au monde.

Il est vrai que Dieu nous défend de faire aucune image ou ressemblance des choses qui sont au ciel ou en la terre, pour les adorer et pour leur rendre les honneurs souverains, qui n'appartiennent qu'à sa divine Majesté. Mais tant s'en faut qu'il trouve mauvais que nous fassions et que nous ayons des figures ou des peintures des per-

sonnes spécialement qu'il nous commande d'honorer et d'aimer, qu'au contraire il est le premier à nous en faire lui-même et à nous en donner. Car qu'est-ce, je vous prie, que toute la Loi ancienne, soit naturelle, soit écrite, et toutes les choses qu'elle contient, sinon des figures et des portraits des très dignes personnes de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très sacrée Mère, et des divers états et mystères de leur vie ? *Omnia in figura contingebant illis* [1].

Le Père éternel a tant d'amour pour son Fils unique et bien-aimé, et pour sa très aimable Mère, qu'il ne se contente pas de nous annoncer leur naissance et leur vie en la terre dès le commencement du monde ; mais il veut nous les dépeindre lui-même en mille manières, et en exposer les peintures et les images aux yeux de tout le monde, pour les faire connaître à tous les hommes, et pour exciter tous les enfants d'Adam à les aimer, à les désirer, et à se préparer pour les recevoir.

Tous les livres sacrés de la loi de Moïse sont pleins de ces figures et de ces tableaux ; et tous les saints Pères prennent plaisir, dans leurs écrits, à nous les découvrir, à les mettre dans leur jour, et à nous en faire voir l'éclat et la beauté.

Saint Germain, Patriarche de Constantinople, saint Laurent Justinien, saint Grégoire Thaumaturge, saint Grégoire de Nysse, saint Théodore, évêque d'Ancyre, saint André de Crète, saint Éphrem, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Ildefonse, saint Pierre Chrysologue, le bienheureux Pierre Damien, et plusieurs autres, nous annoncent que le Paradis terrestre, l'arbre de vie, l'arche de Noé, la verge de Moïse la colonne de feu qui conduisait le peuple d'Israël dans les déserts, le tabernacle de Moïse, le temple de Salomon, la porte close de ce même

1. I *Cor.* X, 11.

temple, la montagne de Daniel, d'où fut tirée une pierre qui renversa la statue de Nabuchodonosor, la montagne de Sion, l'Arche du Testament, le Propitiatoire, le jardin fermé, la fontaine scellée, la colombe sans tache, le lys entre les épines, l'olivier chargé de beaux fruits, la vigne fertile, le haut cyprès, le palmier élevé, le térébinthe étendu, la verge d'Aaron, la toison de Gédéon, le buisson ardent : ces Saints, dis-je, nous annoncent que toutes ces choses sont des crayons de la bienheureuse Vierge, qui est le paradis des délices du nouvel Adam ; qui est l'arbre planté de la main de Dieu, pour porter le fruit de vie et de vie éternelle ; qui est l'arche du véritable Noé, par le moyen de laquelle il a sauvé le genre humain ; qui est la verge du vrai Moïse, par laquelle il a fait tant de merveilles ; qui est la colonne de feu que Dieu a donnée à son peuple, pour le conduire dans les ténèbres de ce monde ; qui est le tabernacle vivant de la Divinité, et le temple sacré de la très sainte Trinité ; qui est la porte close à tout autre qu'au Fils de Dieu ; qui est la montagne merveilleuse d'où a été tirée la pierre angulaire de l'Église, laquelle a renversé la tyrannie de Satan ; qui est la montagne de Sion, où Dieu a choisi sa demeure ; qui est l'Arche de sanctification, laquelle a porté en soi le pain des Anges et tous les trésors de la nouvelle Loi ; qui est le Propitiatoire et le lieu de refuge où tous les pécheurs ont recours pour obtenir le pardon de leurs crimes ; qui est le jardin fermé et la fontaine scellée où le serpent infernal n'a jamais eu d'entrée ; qui est la colombe sans fiel, c'est-à-dire, sans péché, et le lys tout blanc d'innocence ; qui est l'olivier de paix, chargé des fruits célestes de toute sorte de vertus ; qui est la sacrée vigne produisant le vin qui sanctifie les vierges ; qui est un cyprès, dont la hauteur et l'excellence s'élève par-dessus tous les cieux ; qui est un palmier triomphant et orné d'un nombre innombrable de victoires, que sa force et sa patience lui ont acquises ; qui est un térébinthe, dont la charité couvre toute

la terre; qui est la verge d'Aaron, qui porte la belle fleur du champ, et le très agréable fruit de vie, Jésus-Christ Notre-Seigneur; qui est la toison de Gédéon, qui a reçu en soi toute la rosée du ciel, c'est-à dire, toute la plénitude de la grâce, dont toute la terre a été ensuite arrosée; qui, enfin, est le buisson ardent qui enfante le feu essentiel et éternel, sans en être aucunement offensé.

Les mêmes saints Docteurs nous déclarent encore qu'Ève, Sara, Rébecca, Axa, fille de Caleb et femme d'Othoniel, dont il est parlé au premier chapitre du livre des Juges; Jahel dont il est fait mention au chapitre quatrième du même livre; Judith, Abigail, sont autant d'images vivantes de celle qui est la véritable Mère des vivants; de celle qui est la Mère du vrai Isaac, c'est-à-dire, de celui qui est le ris et la joie de sa mère, et le souverain bonheur de l'univers; de celle qui a revêtu notre vrai Jacob de peaux de chevreaux, c'est-à-dire, de la ressemblance de la chair du péché, pour nous obtenir par ce moyen la bénédiction du Père céleste; de celle qui est la digne Épouse du vrai Othoniel, qui veut dire le Dieu de mon cœur, c'est-à-dire, du Saint-Esprit, qui a toujours été le Dieu du Cœur virginal de Marie; de celle qui a percé et écrasé la tête de Sisara, c'est-à-dire, du serpent infernal: à raison de quoi elle est bénite entre toutes les femmes; de celle qui, étant la générale des armées du grand Dieu, a mis à néant les ennemis de notre salut: à raison de quoi nous lui pouvons dire, mais avec beaucoup plus de raison, ce qui a été dit à la généreuse Judith: O divine Marie, *vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, et l'honneur du peuple de Dieu*[1]; de celle, enfin, qui, par la vertu de ses prières et par le mérite de son humilité et de ses autres vertus,

1. « Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri. » *Judith*, XV, 10.

apaise la colère de Dieu, et l'oblige de révoquer l'arrêt de condamnation prononcé par sa divine justice contre le genre humain.

Mais vous attendez de moi que je vous fasse voir des figures et des tableaux de la très sainte Vierge, considérée dans l'état de son Enfance ; c'est mon dessein. En voici trois principaux.

Le premier est la petite nuée du prophète Élie, dont il est parlé au troisième livre des Rois[1] en cette façon : Le peuple d'Israël ayant été affligé, l'espace de trois ans et demi, d'une cruelle famine causée par une sécheresse extraordinaire, le prophète Élie, en ayant compassion, se prosterne par terre sur le mont Carmel, et, après avoir supplié la divine Miséricorde avec une profonde humilité et une grande ferveur, il envoie son disciple du côté de la mer, d'où les nuées et la pluie avaient coutume de venir, pour voir s'il en apercevrait quelque marque. Il y va jusques à sept fois, ensuite de quoi une petite nuée vient à paraître, grande comme le vestige du pied d'un homme, *nubecula parva quasi vestigium hominis*[2], laquelle, sortant de la mer et s'élevant en l'air, s'étend peu à peu et se grossit de telle sorte qu'elle couvre toute la terre, sur laquelle elle répand une pluie très abondante qui en bannit la sécheresse et la stérilité, et y apporte une affluence générale de toutes sortes de biens.

Voilà la petite nuée d'Élie, qui, selon le témoignage du Vénérable Jean, quarante-quatrième Patriache de Jérusalem[3], est un vrai tableau de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge. Car il assure que Dieu révéla au prophète Élie qu'une petite enfant, *quædam infantula*, à savoir la bienheureuse Marie, représentée par cette petite

1. III *Reg.* XVIII, 44 sq. — 2. III *Reg.* XVIII, 44.
3. *Lib. de Instit. Monac.* cap. 32.

nuée, prendrait naissance de la nature humaine corrompue par le péché, et désignée par la mer.

Voici les rapports qu'il y a entre cette mystérieuse nuée et cette divine Enfant. La nuée d'Élie a été attendue et désirée des Israélites durant les trois ans et demi de la sécheresse : et la petite Marie a été attendue et désirée longtemps de ceux qui attendaient la venue du Messie, et qui savaient qu'il devait naître d'une Vierge. La nuée d'Élie est un effet des prières de ce grand Prophète : la naissance de Marie est le fruit des prières de plusieurs saints Patriarches et Prophètes, et spécialement de saint Joachim et de sainte Anne, comme nous verrons ci-après. Cette nuée sort de la mer, dont les eaux sont amères ; mais au même temps qu'elle en sort, elle perd cette amertume, et ne porte que des eaux fort douces : cette sainte Enfant prend naissance de la nature humaine, qui est toute corrompue et toute remplie du fiel et de l'amertume du péché ; mais dès le moment de sa Conception, elle est entièrement affranchie de ce fiel et de cette corruption, et est remplie des eaux de la grâce divine, pleines d'une douceur incroyable.

Cette nuée est semblable aux vestiges du pied d'un homme, pour nous donner à entendre que le Fils de Dieu doit descendre en notre divine Marie et s'y faire homme, pour répandre la pluie céleste de ses grâces sur les hommes. La nuée du Prophète ne s'aperçoit qu'à la septième fois qu'il envoie son serviteur pour la découvrir : notre bénite Enfant ne prend naissance que dans le septième âge du monde. La nuée d'Élie, fort petite en son commencement, devient peu à peu si grande, qu'elle arrose toute la terre de ses eaux : la fille de Joachim et d'Anne est petite en son Enfance aux yeux des hommes, mais elle arrive peu à peu jusques à une telle plénitude de grâce, et elle étend si loin sa vertu et sa charité, qu'elle remplit tout l'univers de ses eaux vives et vivifiantes. Enfin, la nuée du Carmel est une

source de fertilité pour la terre des Israélites, de rafraîchissement pour leurs corps, de consolation pour leurs esprits, et d'abondance de blé, de vin, de fruits et de toute sorte de biens : et la naissance de la Reine des Anges remplit tout le monde de joie, et est l'origine d'une immensité de biens, et un trésor inépuisable de toutes sortes de bénédictions pour tous les enfants de Dieu : *Thesaurus inexhaustus hominibus*, dit Richard de Saint-Laurent, pénitencier de Rouen, qui vivait il y a quatre cents ans.

La seconde figure de la sainte Enfance de la Reine du ciel, c'est la sœur du grand prophète Moïse, qui nous la représente en trois choses.

Premièrement, en son nom de Marie, en quoi elle a cet avantage, qu'elle est seule qui porte ce beau nom de Marie dans les saintes Écritures, avant la divine Marie, Mère de Jésus.

Secondement, dans les qualités qu'elle porte au regard de son frère Moïse.

Pour entendre ceci, remarquez que le cruel Pharaon, roi d'Égypte, ayant commandé qu'on mît à mort tous les enfants mâles qui sortiraient des Israélites, et la mère du petit Moïse, le voulant sauver, l'exposa dans un petit berceau de joncs, le mettant parmi des joncs et des glayeux qui étaient dans l'eau, proche de la rive du fleuve du Nil, dans l'espérance qu'elle avait que quelqu'un le voyant en aurait pitié et le tirerait du péril où il était : Ce qui arriva de la sorte ; car la fille de Pharaon s'étant rencontrée en ce lieu-là, et ayant entendu cet enfant qui pleurait, elle se le fit apporter. Et quoiqu'elle reconnût que c'était un enfant des Hébreux, elle le trouva si agréable, qu'elle prit la résolution de le faire nourrir, et même de l'adopter pour son fils, parce que, étant mariée depuis longtemps, elle n'avait point d'enfants. Alors Marie, la sœur du petit Moïse, âgée, selon Josèphe, de dix ou douze ans, qui, n'étant pas loin, observait ce que deviendrait son petit frère, et qui avait

été instruite de sa mère de ce qu'elle devait dire et faire, au cas qu'il se trouvât quelque personne qui le voulût prendre, se présenta à la princesse égyptienne, et s'offrit de lui trouver une nourrice. A quoi s'étant accordée, elle lui fit venir aussitôt sa propre mère, qui prit ordre de cette princesse de nourrir et d'élever cet enfant. En suite de quoi on peut dire que Marie, sœur de Moïse, n'est pas seulement sa sœur, mais sa mère en quelque façon, sa nourrice et sa libératrice, puisqu'elle a beaucoup contribué à lui redonner la vie qui était comme perdue pour lui, à lui procurer une nourrice, et à le délivrer de la fureur de Pharaon.

C'est ici la seconde chose en quoi elle représente notre admirable Marie, qui est la sœur, la mère, la nourrice et la libératrice de notre véritable Moïse, Jésus-Christ notre Sauveur, qu'elle a conçu, enfanté, nourri, élevé et sauvé de la rage de l'exécrable Hérode, ayant été instruite dès son enfance, par le Saint Esprit, de tout ce qu'elle devait dire et faire pour se disposer à de si grandes choses.

En *troisième* lieu, Marie, sœur de Moïse, représente encore notre incomparable Marie en sa virginité. Car plusieurs saints Pères nous enseignent qu'elle est la première de l'ancienne Loi qui a embrassé, par état, la virginité, que notre bienheureuse Vierge a tant aimée qu'elle en a fait vœu dès son enfance, et même selon plusieurs grands théologiens, dès lors qu'elle a eu l'usage de raison, c'est-à dire, dès le moment de sa conception : parce qu'elle a connu que le vœu de virginité était plus agréable à Dieu que le simple propos ou dessein de la garder. C'est la première qui a fait ce vœu, et elle est seule qui l'a fait dès le premier moment de sa vie. A raison de quoi on peut bien dire avec le Saint-Esprit, parlant par la bouche de l'Église, qu'elle est *Virgo singularis*, « Vierge toute singulière » ; avec saint Ildefonse [1], que c'est « la

1. *Serm.* I. *de Assumpt.*

Vierge admirable » ; avec saint Basile de Séleucie [1], que c'est « le Paradis très fleurissant de la virginité » ; avec saint Ambroise [2], que c'est « la porte-enseigne de la virginité et le temple de la pudeur » ; avec saint Jean Damascène [3], que c'est « le trésor de la virginité » ; avec saint Cyrille Alexandrin [4], que c'est « la couronne de la virginité » ; avec saint Méthodius [5], que c'est « la gloire de la virginité » ; avec le bienheureux Alain de la Roche [6], que c'est « le miroir de la chasteté » ; avec saint Ildefonse [7], que c'est « le faîte et l'exemplaire de la parfaite virginité » ; avec Albert le Grand [8], que c'est « la Mère des vierges » ; avec saint Épiphane [9], que c'est « la Princesse et le modèle de toutes les vierges » ; et avec toute la sainte Église, que c'est « la Vierge des vierges, la Reine des vierges et la Vierge par excellence. »

La troisième figure de notre aimable Enfant, c'est la reine Esther. Voulez-vous voir la ressemblance qu'il y a entre Esther et Marie ? Considérez ce que je vais dire.

Esther veut dire celle qui est cachée : Marie a toujours été cachée aux yeux du monde, spécialement durant le temps de son Enfance, lorsqu'elle était dans la maison de son père et de sa mère, et lorsqu'elle faisait sa demeure dans le temple. Esther était douée d'une rare beauté : nous verrons ci-après quelle a été la ravissante beauté, tant corporelle que spirituelle, de Marie. Esther est choisie entre mille autres, par le grand Assuérus, pour être son épouse, et est plus aimée de lui que toutes les femmes et filles de son royaume : Marie est choisie du Roi des rois pour être son épouse et sa mère, et pour être le premier objet de son amour après son Père éternel.

Esther est si humble et a tant en horreur les enseignes

1. *Orat.* 39. — 2. *De Inst. Virg.* cap. 5.
3. *Orat.* 1, *de Nat. Virg.* — 4. *Homil.* 6 *contra Nestor.*
5. *In Hypap.* — 6. *In* I, *Cant.*
7. *Sermo de Assumpt.* — 8. Cap. 82. — 9. Heres. 78.

de l'orgueil et de la superbe du monde, qu'elle parle à Dieu en cette façon : *Seigneur, qui savez toutes choses, vous connaissez que j'ai si fort en haine la gloire du monde, que la couronne que je suis obligée de porter sur ma tête lorsqu'il me faut paraître en public, qui est une marque d'honneur et de grandeur pour moi, m'est en abomination*[1]. Marie, dit saint Bernard, qui est la première, la plus noble et la plus relevée de toutes les créatures, s'est toujours regardée et traitée comme la dernière : *Merito facta est novissima prima, quæ prima cum esset omnium, sese novissimam faciebat*[2].

Esther aime tant son Créateur, qu'elle lui proteste que, *depuis qu'elle est sous la puissance d'Assuérus, elle n'a pris aucune joie ni divertissement qu'en lui seul*[3]. Marie a tant d'amour pour son Dieu, que, depuis le premier moment de sa vie jusques au dernier, elle n'a rien aimé que lui, et n'a jamais pris aucun contentement ni récréation, non pas même dans sa plus petite enfance, qu'à suivre en tout et partout sa très adorable volonté, et à chercher tous les moyens possibles de lui plaire. Aussi est-elle seule entre toutes les créatures qui peut dire, par la bouche de la sainte Église : *Congratulamini mihi, quia cum essem parvula placui Altissimo* : « Réjouissez-vous avec moi, mes enfants, d'autant que, étant encore toute petite, j'ai toujours été agréable au Très-Haut », parce que je me suis toujours étudiée à lui plaire.

Esther a terrassé la puissance et l'orgueil insupportables du superbe Aman ; elle l'a fait pendre et étrangler au gibet qu'il avait préparé à Mardochée, son père par adoption, et elle a délivré son peuple de la sanglante

1. « Tu scis necessitatem meam, quod abominer signum superbiæ et gloriæ meæ, quod est super caput meum in diebus ostentationis meæ. » *Esth.* XIV, 16.

2. *Sermo* 3, *in hæc verba* : Signum magnum.

3. « Et nunquam lætata sit ancilla tua, ex quo huc translata sum usque in præsentem diem, nisi in te Domine, Deus Abraham. » *Esth.* XIV, 18.

boucherie à laquelle il était destiné, et l'a fait triompher de tous ses ennemis. C'est par l'entremise de Marie que le cruel et l'unique ennemi de tout le genre humain, qui est le péché, a été détruit, et qu'il a été mis à mort en la croix qu'il avait préparée à son Fils ; et que l'arrêt de mort éternelle prononcé contre nous a été révoqué, et que Dieu nous a donné puissance de vaincre et d'anéantir tous les ennemis de notre salut.

Enfin, Esther nous est représentée dans les saintes Écritures, comme « une petite fontaine qui, croissant peu à peu, devient un grand fleuve, et se convertit en lumière et en soleil[1] ». Marie, qui, dans son Enfance, est petite aux yeux des hommes, et plus petite encore à ses propres yeux par son humilité, devient par après si grande par sa divine maternité, qu'il n'y a rien par-dessus elle que Dieu, et que tout ce qui n'est point Dieu est presque infiniment au-dessous d'elle : *Supra te solus Deus*, dit saint Anselme, *infra te quidquid non est Deus*[2]. De sorte qu'encore que, dans son Enfance, elle soit très grande devant Dieu en grâce et en sainteté, il y a néanmoins autant de différence entre Marie Enfant et Marie Mère d'un Enfant-Dieu, qu'il y en a entre une petite fontaine et une mer immense, entre une petite étoile et un grand soleil.

Voilà les figures et les images que Dieu nous a données de la sainte Enfance de la très glorieuse Vierge. Voulez-vous, mon cher lecteur, en augmenter le nombre? Travaillez à exprimer en vous, par une soigneuse imitation, l'image de la vie et des mœurs de cette admirable Enfant. Écoutez-la qui vous dit ce que son Fils a dit le premier à chaque âme fidèle : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum*[3] : « Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, et comme un sceau sur votre

1. « Parvus fons, qui crevit in fluvium, et in lucem solemque conversus est. » *Esth.* X, 6.
2. *De Excellent. Virg.* — 3. *Cant.* VIII, 6.

bras » ; c'est-à-dire, imprimez en votre intérieur et en votre extérieur les vertus que Dieu m'a fait la grâce de pratiquer intérieurement et extérieurement, dans l'état même de mon Enfance, spécialement l'humilité, l'obéissance, la simplicité, la charité, la pureté d'esprit et de corps, la patience, la modestie, la douceur et la mansuétude.

C'est ce que je veux, ô ma divine Mère, pour moi et pour tous mes frères et mes sœurs ; car je désire très ardemment que l'image des vertus de votre merveilleuse Enfance soit gravée dans les cœurs de tous les hommes. Je vous les offre tous, avec le mien très indigne, à cette intention. Offrez-les, s'il vous plaît, à votre Fils, et le priez d'employer la puissance de son bras pour anéantir tout ce qui y peut mettre empêchement, et pour y imprimer une ressemblance parfaite des saintes qualités de votre sacrée Enfance, pour sa seule gloire et pour son très unique contentement.

CHAPITRE VIII

Le quatrième Mystère de la sainte Enfance de la Mère du Sauveur, qui est sa Conception immaculée.

Je ne m'étonne pas si le misérable Calvin et ses sectateurs ont l'audace et l'insolence de soutenir que la très sacrée Mère de Dieu a été infectée, en sa Conception, du venin et de la corruption du péché originel, et, par conséquent, qu'elle a été engagée dans la possession et dans l'esclavage de Satan, et qu'elle a été l'objet de la colère et de la malédiction de Dieu. Car ce n'est pas merveille, si ceux qui ont fait banqueroute à la vérité pour prendre le parti du mensonge et de l'erreur, ne peuvent pas avoir d'affection pour celle qui est la Mère de la Vérité éternelle, et l'ennemie irréconciliable du père du

mensonge. Ce n'est pas merveille, si les partisans du serpent ont aversion pour cette divine Femme qui lui a brisé la tête. Ce n'est pas merveille, si ceux qui sont animés et conduits par l'esprit du dragon infernal, se déclarent ennemis de cette grande Reine, contre laquelle il est plein de rage, parce qu'elle lui arrache tous les jours quantité d'âmes d'entre les griffes.

Je ne m'étonne pas aussi s'il y a eu autrefois quelques saints Docteurs qui n'ont pas eu les sentiments que l'Église a maintenant touchant la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge, parce que la vérité de ce mystère n'était pas alors en son jour comme elle l'est aujourd'hui, la lumière de la foi que Dieu a donnée à son Église n'étant pas semblable à un soleil dans son midi, mais à une belle aurore qui s'avance peu à peu sur l'horizon de la même Église. De là vient qu'il y a plusieurs vérités qui ont été disputées, dans la naissance de la foi, entre les premiers chrétiens, dont tout le monde demeure maintenant d'accord.

Mais c'est un grand sujet d'étonnement de voir qu'aujourd'hui il se trouve encore des catholiques faisant profession de piété, qui veulent croire et le persuader aux autres, que la Mère du Saint des saints a été conçue dans la corruption originelle des enfants d'Adam. Aujourd'hui, dis-je, après que le Saint-Esprit[1], regardant

1. Le Vénérable commence ici une véritable thèse en faveur de l'Immaculée Conception. Bien qu'elle soit développée *modo oratorio*, et sans un ordre absolument rigoureux, il est facile d'en suivre la trame. Il donne d'abord quelques preuves tirées de l'Écriture sainte ; puis celles qui se rattachent aux enseignements et aux institutions de la sainte Église, invoquant successivement le témoignage des Conciles, des Souverains Pontifes, des Pères et écrivains ecclésiastiques de tous les siècles, des Universités catholiques, des Docteurs et Théologiens, des Ordres religieux, d'un grand nombre de révélations et de miracles opérés dans l'Eglise en faveur de ce mystère, et des fêtes autorisées et célébrées en son honneur. Viennent ensuite les preuves de raison ou de convenance ; puis, dans les sections 1 et 2, les réponses aux objections. Voir ci-dessus, *Introduction*, p. 19.

cette très digne Vierge longtemps auparavant qu'elle fût conçue, et la regardant, non pas seulement dans une partie, mais dans tout le cours de sa vie, depuis le premier moment jusqu'au dernier; et la voyant parée de quatre qualités très avantageuses, dont la première est la qualité d'Épouse du même Saint-Esprit : *Veni sponsa mea*[1]; la seconde, la qualité de Cité du grand Dieu : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei*[2]; la troisième, la qualité de Fille du Roi éternel : *Quam pulchri sunt gressus tui in calceamentis, filia Principis*[3]! la quatrième, la qualité de femme forte : *Mulierem fortem quis inveniet*[4]? Le Saint-Esprit, dis-je, la voyant ornée de ces quatre qualités, déclare en la face du ciel et de la terre, dans ses divines Écritures :

Premièrement, qu'elle est toute belle : *Tota pulchra es, amica mea* ; toute immaculée, *immaculata* ; et sans aucune tache, *et macula non est in te*[5], telle que doit être l'Épouse d'un Dieu, et son unique Épouse : *Una est columba mea*[6], « ma colombe » sans fiel et sans péché, en comparaison de laquelle toutes les autres âmes ne sont que ses servantes; et que l'éclat de cette beauté et sainteté est si merveilleux, qu'il mérite d'être l'objet des ravissements de sa divine Majesté : *Quam pulchra es, amica mea ! quam pulchra es*[7] *!*

Secondement, que la très sainte Trinité l'ayant choisie et préparée comme une sainte Cité, dans laquelle elle voulait faire sa demeure plus saintement et plus dignement que dans le ciel empyrée, et y mettre le plus haut trône de sa gloire et de son amour, sa divine Majesté a établi les fondements de cette glorieuse cité sur le sommet des saintes montagnes : *Fundamenta ejus in montibus sanctis*[8], c'est-à-dire, qu'elle a élevé cette bienheureuse Vierge, dès le commencement et dès le premier moment

1. *Cant.* IV, 8. — 2. *Psal.* LXXXVI, 3. — 3. *Cant.* VII, 1.
4. *Prov.* XXXI, 10. — 5. *Cant* IV, 7. — 6. *Cant.* VI, 8.
7. *Cant.* IV, 1. — 8. *Psal.* LXXXVI, 1.

de sa vie, au-dessus de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus parfait en la terre et au ciel.

Troisièmement, qu'étant la Fille du Père céleste, et sa Fille unique, comme nous verrons ci-après, qui a toujours été en sa possession dès le commencement de ses voies : *Dominus possedit me ab initio viarum suarum*[1] ; elle a aussi toujours été autant semblable à ce Père adorable qu'elle le pouvait être, par la plénitude suréminente des grâces très abondantes qu'il lui a communiquées ; et toutes ses démarches, depuis la première jusqu'à la dernière, ont toujours porté très excellemment le caractère et l'image des voies du Saint des saints, comme on le verra ci-après.

En quatrième lieu, qu'étant cette Femme forte dont parle Salomon, qui est la générale des armées du grand Dieu, et la capitale ennemie du serpent infernal, et plus terrible à toutes les troupes de l'enfer qu'une grosse et puissante armée rangée en bataille n'est formidable à un petit nombre de faibles ennemis : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*[2] ; elle a écrasé entièrement la tête du serpent, *ipsa conteret caput tuum*[3], c'est-à-dire, qu'elle a vaincu parfaitement toutes sortes de péchés, le mortel, le véniel et l'originel, qui sont particulièrement désignés par cette horrible tête du dragon infernal.

Après donc tous ces oracles du Saint-Esprit ; mais outre cela, après que la sainte Église, qui est toujours animée et conduite du Saint-Esprit, a dédié et consacré un Ordre particulier de Religieuses à ce très saint mystère de la Conception immaculée de la Mère du Rédempteur, en la ville de Tolède, en l'an 1484, dont la fondatrice fut Béatrix de la Forest[4], demoiselle portugaise, qui demeura

1. *Prov.* VIII, 22. — 2. *Cant.*, VI, 3. — 3. *Gen.*, III, 15.

4. Béatrix de Silva, ou, comme traduit le P. Eudes, de la Forest, après avoir vécu quelque temps à la cour de Castille, se retira dans le couvent des Dominicaines de Tolède, où elle passa quarante ans.

quarante ans dans le monastère sans être vue d'aucune personne séculière que de la reine de Castille, Élisabeth de Portugal, et de l'infante sa fille : Ordre qui fut confirmé par le Pape Innocent VIII, et ensuite enrichi de plusieurs grâces et privilèges par Alexandre VI, Jules II et Léon X, qui en approuvèrent la Règle, dans le chapitre troisième de laquelle il est porté, que *l'âme de cette divine Vierge a été sainte dès le moment qu'elle a été unie à son corps* ; comme aussi ils autorisèrent la manière d'y faire la profession religieuse, dont voici les termes : *Moi, sœur N., pour l'amour et le service de Notre-Seigneur, et de l'Immaculée Conception de sa sainte Mère, je fais vœu, etc.*

Après que plusieurs Conciles généraux et provinciaux ont prononcé à l'avantage de la grâce originelle de celle qui a toujours été pleine de grâce, déclarant qu'elle est immaculée ; entre autres, le second Concile de Nicée, qui fut le septième général, tenu à Constantinople, lequel fulmine anathème contre ceux qui ne confessent pas que la sainte et toujours Vierge Marie soit véritablement et proprement Mère de Dieu, et qu'elle soit élevée au-dessus de toutes les créatures visibles et invisibles : *Si quis non confitetur sanctam semper Virginem Mariam, proprie et vere Deiparam, quavis visibili et invisibili creatura superiorem, anathema sit*[1]. Le Concile d'Oxford, tenu en Angle-

sans se laisser voir à personne du dehors. Elle en sortit en 1484, pour fonder l'Ordre de la Conception de Notre-Dame, qui fut approuvé en 1489 par Innocent VIII. Les religieuses de cet Ordre portaient une robe et un scapulaire blancs avec un manteau bleu, et faisaient profession en se servant de la formule indiquée par le P. Eudes. Béatrix mourut le 1er septembre 1490. Voyant qu'il n'y avait point en France de religieuses de cet Ordre, Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, persuada aux Clarisses du faubourg Saint-Germain d'en prendre la règle et l'habit. On comprend que, dans un livre dédié à Marie-Thérèse, le P. Eudes n'ait point manqué de mentionner cet Ordre, et de tirer de son approbation par le Pape Innocent VIII et plusieurs de ses successeurs, un argument en faveur de l'Immaculée Conception. V. Migne, *Dictionnaire des Ordres Religieux*, verbo Conception de Notre-Dame.

1. *Conc.* 2 *Nic.* Act. 3 et 6.

terre en l'an 1200, et celui de Cantorbéry, en l'an 1320, qui autorisent la fête de la Conception immaculée de cette divine Marie. Mais surtout le saint Concile de Trente, qui déclare manifestement qu'il n'entend point la comprendre dans le décret du péché originel [1].

Après que le glorieux apôtre saint André nous a marqué si évidemment, étant proche de la mort, son sentiment en ces paroles : *Comme le premier Adam a été formé de la terre, auparavant qu'elle fût maudite, aussi le second Adam a été formé de la terre virginale, qui n'a jamais su ce que c'est que malédiction* [2].

Après que l'apôtre saint Jacques le Mineur a fait une célèbre mention, dans sa Liturgie, de la Mère de son divin Maître, comme de celle qui est *très sainte*, qui est *immaculée*, qui est *bénite par-dessus toutes les créatures*, qui est *plus honorable que les Chérubins*, *et plus glorieuse que les Séraphins*, qui a *toujours été bienheureuse et irrépréhensible en toutes manières* [3].

Après que saint Thésiphon [4], disciple de saint Jacques le Majeur, nous a laissé par écrit qu'il a appris de la bouche de ce grand Apôtre que la grâce que Dieu a faite à cette aimable Marie, de l'exempter du péché originel, est une doctrine enseignée par les Apôtres en ces termes : *Illa Virgo, illa Maria, illa Sancta præservata fuit a peccato originali, in primo instanti suæ Conceptionis* :

1. « Declarat tamen hæc sancta Synodus, non esse suæ intentionis comprehendere in hoc decreto ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam Virginem Mariam, Dei Genitricem. » *Sessio* 5, De Peccato orig.

2. « Sicut Adam formatus ex terra, antequam esset maledicta, ita et secundus Adam ex terra Virginea nunquam maledicta. » Abdias in gestis D. Andreæ, l. 4. Cf. Vega, *Theol. Marial.* Palæstr. 36, cert. 6.

3. « Commemorantes sanctissimam, immaculatam, gloriosissimam Dominam nostram... honorabiliorem quam Cherubim, et gloriosiorem quam Seraphim... in omnibus modis irreprehensam. » *Liturg.* S. Jacobi, in Bibliotheca Patrum.

4. Sur ce témoignage de S. Thésiphon Cf. Vega, *Theol. Mar.* Pal. 3, cert. 5, nº 258.

« Cette Vierge, cette Marie, cette Sainte a été préservée du péché originel au premier instant de sa Conception. » *Nequaquam Angelus Virgini diceret : Ave, gratia plena, si in originali peccato fuisset concepta* : « Jamais l'Ange ne dirait à la Vierge : Je vous salue, pleine de grâce, si elle avait été conçue en péché originel », dit le même saint Thésiphon.

Après que les Souverains Pontifes Alexandre V, Sixte IV, Alexandre VI, Jules II, Léon X, Paul V et Grégoire XV ont autorisé cette très pure Conception, qu'ils ont recommandé d'en célébrer la fête, qu'ils en ont approuvé l'office, et que même quelques-uns d'entre eux ont défendu très expressément, et à peine d'excommunication, de rien dire contre cette doctrine, ni de bouche, ni par écrit, ni en public, ni en particulier.

Et après que, en l'année 1661, le huitième de décembre, le Pape Alexandre VII, ayant renouvelé par un nouveau décret les Constitutions de ses prédécesseurs, à la recommandation de cette très pure Conception, a déclaré que c'est ici proprement le sujet de la solennité que la sainte Église célèbre en l'honneur de ce très saint mystère. En suite de quoi il prononce des peines très rigoureuses contre tous ceux qui diront ou enseigneront le contraire, en quelque façon que ce soit.

Après que tous les États et tous les Ordres de l'Église ont embrassé, avec tant de ferveur et tant de joie, la dévotion de ce merveilleux mystère.

Après qu'un grand nombre de saints Pères, qui ont paru dans tous les siècles de l'Église, se sont déclarés en faveur de la très parfaite innocence de la Reine du ciel, en diverses manières, la plus grande partie ayant soutenu ouvertement et manifestement qu'elle a été conçue sans péché, et les autres ayant appuyé cette doctrine par des paroles qui, étant bien expliquées, disent la même chose. Voici les uns et les autres, selon le té-

moignage du docte et pieux Salazar[1] de la Compagnie de Jésus, qui rapporte leurs paroles, et qui marque les lieux d'où il les a tirées :

Au premier siècle : Saint Jacques le Majeur, saint Jacques le Mineur, saint Marc l'Évangéliste, saint Ignace martyr, saint Denys l'Aréopagite.

Au deuxième siècle : Saint Justin martyr, et saint Irénée.

Au troisième siècle : Saint Hippolyte martyr, saint Cyprien, saint Denys Alexandrin, Chrysippus.

Au quatrième siècle : Saint Athanase, saint Éphrem, saint Basile le Grand, saint Ambroise, saint Grégoire de Nysse, saint Jérôme, saint Sophronius Patriarche de Jérusalem, et saint Chrysostome.

Au cinquième siècle : Saint Augustin, saint Maxime, Sedulius, saint Cyrille Alexandrin, Proclus, saint Basile de Séleucie, Eusèbe Émissène, saint Pierre Chrysologue.

Au sixième siècle : Saint Fulgence, Anastase Sinaïte, André de Crète.

Au septième siècle : Hésychius de Jérusalem, saint Antioche, saint Éloi évêque de Noyon, saint Ildefonse archevêque de Tolède.

Au huitième siècle : Saint Jean Damascène, et Paulin évêque d'Aquilée.

Au neuvième siècle : Saint Nicéphore, Patriarche de Constantinople.

Au dixième siècle : George de Nicomédie, le très sage Idiot[2], saint Fulbert, évêque de Chartres.

Au onzième siècle : Saint Pierre Damien cardinal, saint Anselme, saint Bruno.

1. Salazar, *Pro Immaculata Conceptione defensio*, cap. 42.

2. C'est à tort que le P. Eudes, sur la foi de Salazar, place ici Raymond Jourdain, surnommé le *savant Idiot*. Il appartient au XIVe siècle, car il était prévôt d'Uzès en 1381, comme le reconnaissent aujourd'hui tous les biographes, après Théophile Raynaud.

Au douzième siècle : Saint Bernard, l'abbé Rupert, Richard de Saint-Victor, Pierre Lombard maître des sentences, Pierre de Blois.

Au treizième siècle : Saint Dominique, Honorius d'Autun, Alexandre de Halès, Hugues cardinal, saint Bonaventure, Raymond Lulle.

Au quatorzième siècle : Jean Duns Scot, le plus grand et le plus ardent défenseur de la Conception immaculée de la Reine du ciel, et le bienheureux Jean Taulère.

Au quinzième siècle : Saint Vincent Ferrier, saint Bernardin de Sienne, Alphonse Tostat, Denys le Chartreux, Jean Pic de la Mirandole. Joignez ici tous les Prélats en grand nombre du Concile de Bâle, qui, au rapport d'Abulensis, étaient tous dans un même sentiment pour la Conception immaculée.

Au seizième siècle : Saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence.

Après qu'un grand nombre de Cardinaux, de Patriarches, d'Archevêques et d'Évêques de toutes les parties de la chrétienté ont soutenu le parti de cette très sainte Conception, ainsi que vous le pouvez voir chez Théophile Raynaud, au traité qu'il a fait de cette même Conception.

Après que tous les saints Ordres religieux de saint Antoine, de saint Basile, de saint Benoît, de Cîteaux, de Prémontré, des Chartreux, des Camaldules, de saint François d'Assise, de saint François de Paule, de saint Dominique, de la Compagnie de Jésus, des Barnabites, des Théatins et autres, ont témoigné tant de zèle et d'ardeur pour défendre la très sacrée Mère de Dieu de l'injure qu'on lui veut faire, en disant qu'elle a été du rang des enfants d'ire et de malédiction.

Après que la fameuse Université de Paris, et ensuite celles de Cologne, de Cracovie, de Mayence, de Valence, de Salamanque, de Conimbre, de Barcelone, de Séville, et presque toutes les autres Universités de la chrétienté, ont fait des décrets qui portent que personne ne sera

reçu au degré de Docteur en la sacrée Faculté de Théologie, qu'il ne s'oblige par serment de soutenir l'innocence de la Conception de cette divine Marie.

Après que plus de cinq cents célèbres Docteurs de France, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Écosse, de Pologne, de Portugal et de Flandre, ont appuyé et affermi la vérité de cette très pure Conception par un si grand nombre de très beaux et très savants livres, la seule Compagnie de Jésus ayant employé à cette fin plus de soixante de ses enfants, qui ont bravement défendu l'honneur de la Reine du ciel en ce sujet, par leurs doctes et pieux écrits.

Après que le saint Ordre du glorieux Patriarche saint Dominique a produit encore un grand nombre de savants théologiens, qui ont marché par le même chemin que les précédents, dont en voici plusieurs, au rapport de Véga, jésuite[1] :

Le même saint Dominique, dans le petit livre qu'il a fait contre les hérétiques Albigeois, *de Sacramento Corporis Christi*, duquel plusieurs grands auteurs assurent que c'est un ouvrage de ce grand Saint, et qu'ayant été jeté par trois fois dans le feu, il en sortit toujours tout entier : ce que vous pouvez voir chez Salazar[2] ;

Saint Vincent Ferrier[3], Albert le Grand[4], Joannes de Viterbio[5], Joannes Taulerus[6], Natalis Hervæus Brito, général de l'Ordre de Saint-Dominique[7], Guillelmus Pépin[8], Armandus de Bellovisu, maître du sacré Palais à Avignon[9], Petrus Lavinius[10], Joannes Bromiardus[11],

1. *Theologia Mariana*, n° 234.
2. Salazar, *Pro Immaculata Conceptione*, cap. 42, sæculo 13, Cf. Vega, l. c., n. 235.
3. *Serm.* 2, *De Nativitate B. Virginis.*
4. *In Biblia Mariana, super Evang. Lucæ* ; et in *Lib. de Laud. Virg. super* Missus est.
5. *Lib. de Immacul. Concept.* — 6. *Serm. de Purificat. B. Virg.*
7. *In cap.* 5, II *ad Cor.* — 8. *Rosario aureo, Serm.* 15.
9. *Collat.* 4, 34, 45 et 78. — 10. *In Opere de Beatiss. Virgine.*
11. *Verbo* Maria, *art.* 10.

Joannes Herold, cognomento Discipulus[1], Rupertus, sive Robertus Holcot[2], Joannes Viguerius[3], Jacobus de Voragine[4], Ambrosius Catharinus[5], Antonius Navarrus[6], Balthasar Arias[7], Dominicus Waltanus[8], Petrus Auratus[9], Vincentius Justinianus[10], Nicolaus Coëffeteau[11], Louis de Grenade, Laurentius Guttierez[12].

Palaüs et Alvarus Pizarrus écrivent que saint Raymond de Barcelone, général de l'Ordre de Saint-Dominique, et saint Hyacinthe, et saint Pierre martyr, ont prêché la Conception immaculée à Séville, en Espagne, en l'année 1265.

Outre cela, lisez l'excellent livre de Véga[13], jésuite, et vous y verrez cinq généraux de l'Ordre de Saint-Dominique, et douze maîtres du sacré Palais, qui soutiennent le parti de cette très innocente Conception. Vous y trouverez aussi une liste imprimée à Rome, en l'année 1619, de quarante-huit auteurs du même Ordre, qui tiennent la même route que les précédents. Vous y verrez encore un grand nombre d'autres très savants Docteurs de la même famille de Saint-Dominique, qui sont dans les mêmes sentiments.

De plus, vous y verrez un Manuel de l'Ordre de Saint-Dominique, imprimé à Séville en l'année 1524, dans lequel vous trouverez un décret qui fut fait dans un

1. *Serm.* 5 *de Sanctis.* — 2. *Lect.* 161 *in Sapientiam.*
3. *Cap.* 18 *Institut.* § 5, v. 2. — 4. *Serm.* 6. *de Annunt.*
5. *In Opere tripertito de Concept.* — 6. *Serm.* de *Concept. B. Virg.*
7. *Homil. de Concept.* — 8. *Exposit. Evang.* 2 part. conc. 2.
9. In libro cui titulus est : *Imago Virtutis in vita B. Virg.* cap. 1, 2 et 3 ; là où il rapporte saint Thomas pour la Conception Immaculée, de son 4e Opuscule, et sur le premier des Sentences, dist. 44, art. 3, ad. 3. Car ces lieux-là, dit Salazar, n'étaient point encore changés. (Note du V. P. Eudes.)
10. *In Lib. pro Immac. Concept.*
11. *In Tabella Innocentiæ et Gratiarum Deiparæ collatarum.*
12. *Sermo de Concept. immac. B. Virg.* Cette longue liste avec les références indiquées en note est empruntée, du moins en grande partie, à Véga, l. c., n. 234 sq.
13. *Theolog. Mar.* n. 236, 237.

Chapitre provincial du même Ordre, dans la même ville, en la susdite année, auquel assistèrent Albertus de las Casas, provincial, Dominicus de Guzman, Melgario, et plusieurs autres très savants religieux, lesquels, considérant que saint Thomas a dit qu'il faut plutôt suivre l'autorité de l'Église que l'opinion de saint Jérôme ou de quelque Docteur que ce puisse être, et reconnaissant que celle qu'ils avaient tenue jusqu'alors contre l'innocence de la Conception de la Mère de Dieu, n'était bonne à rien qu'à causer des troubles et des scandales, arrêtèrent entre eux, et firent un décret de suivre désormais en ceci la conduite de l'Église, qui est dans le sentiment qu'elle a été préservée du péché originel. Ce sont les termes de leur décret, qu'ils confirmèrent l'année suivante, 1525, dans un autre Chapitre tenu en leur couvent de Valladolid.

Après les révélations que Dieu a faites, sur cette très pure Conception, à plusieurs Saints et Saintes, pour disposer les esprits des fidèles à la croyance de ce mystère, selon le témoignage de saint Anselme, qui en rapporte plusieurs dans l'épître qu'il a écrite pour cette fin à tous les Évêques d'Angleterre, épître dont la vérité est reconnue par le fameux Gerson [1], par le grand cardinal Baronius, et par plusieurs autres célèbres auteurs, et même par un concile tenu à Cantorbéry, en Angleterre, en l'an 1320. A quoi il faut ajouter sainte Élisabeth, reine de Hongrie, à laquelle Dieu révéla la même chose, au rapport de Pelbartus [2]; et sainte Brigitte, dont les livres sont approuvés de quatre Papes et des deux Conciles généraux, à laquelle la bienheureuse Vierge dit un jour ces paroles : *C'est une chose véritable*, lui dit-elle, *que j'ai été conçue sans péché originel* ; *mais cela n'a pas été si tôt connu de tous*, *parce que Dieu a permis que plusieurs*, *même de ses amis*, *en*

1. *In. Serm. de Concept.*

2. Lib. 4 *Stellarii*, part. 1, art. 3. Pelbart de Temeswar est un pieux écrivain du XV[e] siècle.

aient douté, afin que par ce moyen chacun fît paraître son zèle, jusqu'à ce que la vérité fût tout à fait éclaircie[1].

Après beaucoup de miracles que Dieu a opérés pour autoriser la grâce extraordinaire qu'il a faite à la très digne Mère de son Fils, au premier moment de sa vie, entre lesquels saint Anselme en raconte quelques-uns en la susdite épître, et Théophile Raynaud[2].

Après les châtiments rigoureux que la divine Justice a exercés sur quelques-uns de ceux qui se sont rendus contraires à la dévotion de ce mystère, dont vous en pouvez voir plusieurs dans le livre qui a été fait sur ce sujet par Jean Carthagena, de l'Ordre de Saint-François[3], et dans le Traité de la Conception, de Théophile Raynaud, Jésuite[4].

Après douze raisons très puissantes, alléguées par le très savant et très pieux Suarez[5].

Après la célébration solennelle de cette très pure Conception dans toute l'Église, pour laquelle Sixte IV, qui vivait en l'an 1472, donna à tous ceux qui la célébreraient des indulgences aussi amples que celles qui ont été données par Urbain IV pour la célébration de la fête du Très Saint Sacrement. Et depuis, elle a été confirmée par tous les Souverains Pontifes qui ont succédé à Sixte IV; et on la fait maintenant avec octave, par toute la France[6], et en plusieurs autres royaumes.

Sur quoi je vous prie de considérer que l'Église n'a

1. « Veritas est, quod ego concepta fui sine peccato originali... Sed Conceptio mea non omnibus nota fuit, quia voluit Deus... quod amici sui pie dubitarent de Conceptione mea, et quilibet ostenderet zelum suum, donec veritas calesceret in tempore præordinato. » *Revel. S. Brig.* lib. 6, cap. 49 et 55.

2. *De Concept.* n. 54.

3. *Homiliæ de sacris arcanis Deiparæ*, lib. 1. homil. 19, § 4.

4. *De Concept.* n. 55.

5. In 3 part., q. 27, art. 2, disp. 3, sect. 5.

6. A la demande de Louis XIV, Clément IX (1667-1669) permit de célébrer l'octave de l'Immaculée Conception par toute la France. Innocent XII étendit cette faveur à l'Église universelle en 1693.

jamais fait et ne peut faire aucune fête d'une chose qui n'est pas sainte. D'où il faut conclure que, puisqu'elle célèbre tous les ans et par tout l'univers la fête de la Conception de la bienheureuse Vierge, aussi bien que celle de sa Nativité, on doit croire que l'une et l'autre sont saintes et exemptes de tout péché.

Après donc toutes ces choses, est-il possible qu'il se trouve encore des catholiques qui soutiennent le contraire? Est-il possible, qui que vous soyez qui êtes dans ce sentiment, que vous vouliez vous opposer à ceux qui tiennent la première place de notre Rédempteur en la terre? Est-il possible qu'un si grand nombre de Souverains-Pontifes, de saints Pères, d'Évêques, d'Universités, de Docteurs, n'aient aucun pouvoir de fléchir votre esprit? Est-il possible que vous ne redoutiez point les châtiments de Dieu, que vous méprisiez les miracles qu'il a faits, et que vous vous moquiez des révélations autorisées par l'approbation de plusieurs saints et savants Prélats? Est-il possible que vous résistiez au Saint-Esprit, parlant par un Concile universel? Est-il possible que vous condamniez la très sage conduite de toute l'Église dans la célébration d'une fête qu'elle a instituée, et que tous les fidèles solennisent avec tant de ferveur? Ne savez-vous pas ce que dit saint Augustin, que contester et disputer contre une chose qui se fait en tout l'univers, par l'ordre et la recommandation de toute l'Église, c'est la plus insolente folie qui se puisse penser? *Quod per universum orbem commendat Ecclesia, hoc quin ita faciendum sit, disputare, insolentissimæ insaniæ est*[1].

Aimez-vous mieux suivre les sentiments du détestable Calvin et des autres hérétiques qui sont pleins d'aversion contre la très sainte Mère de Dieu, que tout le monde chrétien dans la vénération qu'il a pour la sainteté de sa Conception?

1. *Ep.* 118 *Januar.*

Comment se peut-il faire que votre esprit se porte à croire que les diables, qui ont été créés en grâce, aient été plus avantagés de Dieu en leur création, que la Reine des Anges en sa Conception ? Quand Dieu a créé les démons, ne prévoyait-il pas qu'après avoir reçu de lui tant de faveurs, ils se révolteraient aussitôt contre leur Créateur ; qu'ils attireraient tout le monde dans leur rébellion ; qu'ils rempliraient la terre de crimes et de criminels, et qu'ils combleraient l'enfer de misérables, lesquels blasphémeraient contre lui éternellement? Au contraire, quand il a donné naissance à la Reine du ciel, dans les bénites entrailles de sa mère sainte Anne, n'avait-il pas dessein de la donner à son Fils bien-aimé, pour être sa Mère, et sa digne Mère, *digna digni* ; de donner par elle un Sauveur à tout le monde ; de la rendre coopératrice avec lui du salut de toutes les âmes ? Et ne savait-il pas que non seulement elle ne commettrait jamais contre lui la moindre offense vénielle en toute sa vie, mais qu'elle l'aimerait et glorifierait davantage elle seule que tous les Anges et tous les hommes ensemble ? Comment pouvez-vous donc vous persuader que la Mère du Saint des saints, qui, de toute éternité, est le plus digne objet de l'amour de la très sainte Trinité, ait été moins favorisée, au moment de sa Conception, que ceux qui devaient être ses ennemis irréconciliables ne l'ont été en leur création ?

Quelle apparence de croire que Dieu, qui a donné sa grâce au premier homme et à la première femme en leur création, quoiqu'il sût très bien qu'ils devaient être la source d'un nombre innombrable de péchés, et la cause de la perdition d'une infinité d'âmes, ait permis que celle qu'il a choisie de toute éternité pour être la Mère de son Fils, la véritable Mère de tous les vivants, et, selon le langage de saint Bernard, *l'inventrice de la grâce, la médiatrice du salut, et la restauratrice des siècles* [1],

1. « Magnifica gratiæ inventricem, mediatricem salutis, restauratricem sæculorum. » *Ep.* 174.

ait été conçue dans le péché et dans sa disgrâce ?

Dites-moi, je vous prie, ne demeurerez-vous pas d'accord qu'un fils est obligé, de droit naturel et de droit divin, d'honorer et d'aimer sa mère, et par conséquent, de la garantir, s'il est en son pouvoir, des maux qui lui peuvent arriver ? Dieu n'a-t-il pas imprimé ces sentiments même dans les bêtes les plus féroces ? Si donc un fils voyait sa mère près de tomber dans un affreux précipice ou dans un cruel esclavage, et que, la pouvant facilement préserver de ce malheur, il ne le voulût pas faire, ne diriez-vous pas avec raison qu'il serait plus dénaturé et plus cruel que les lions et que les tigres ? Faites réflexion, après cela, sur l'offense atroce que vous faites au Fils unique de la Vierge Mère, de croire qu'il ait pu et qu'il n'ait pas voulu empêcher sa très digne Mère de tomber dans l'abîme d'un péché qui est la source de tous les malheurs de la terre et de l'enfer, et dans l'infâme servitude du prince des ténèbres.

Ne savez-vous pas que le Saint-Esprit nous déclare, par la bouche de saint Paul, que tous ceux qui sont conçus dans la coulpe originelle sont enfants d'ire et de perdition ? Ah ! que vous a fait cette tant aimable Marie, pour la charger de cet effroyable opprobre, qu'elle ait été l'objet de la haine et de la malédiction de Dieu ? Et que vous a fait son Fils adorable, pour lui faire cette horrible injure qu'il soit né d'une Mère, laquelle ait été en l'appartenance de Satan ?

Quelle confusion pour vous, au jour du jugement, quand tous les enfants de cette divine Mère vous accuseront d'avoir eu moins de respect pour elle que le perfide Luther, qui a enseigné qu'elle a été exempte du péché originel[1] !

Craignez-vous point qu'ils vous reprochent que le plus impie de tous les hommes, et le plus grand ennemi

1. *Serm. de Concept. Mariæ.*

du Roi et de la Reine du ciel, qui est le détestable Mahomet, aura eu plus de vénération que vous pour cette grande Princesse, puisqu'il a dit, dans son Alcoran, que Satan ne l'a point touchée en sa naissance, non plus que son Fils, et, par conséquent, qu'il n'a eu non plus de pouvoir ni d'atteinte sur elle, que sur ce Fils adorable : et que vous aurez soutenu qu'elle a été conçue dans l'esclavage et dans la possession de ce monstre infernal ?

Section I.

Réponse aux objections.

Je sais bien que vous mettrez en avant plusieurs textes de l'Écriture sainte, qui disent que tous les hommes ont péché en Adam ; qu'ils ont été conçus dans l iniquité ; que personne n'est exempt de la souillure du péché, et autres paroles semblables. Mais on vous répond que ce sont des règles générales, qui ont leur exception au regard de la Mère du Saint des saints ; que l'Église, à qui il appartient de juger du véritable sens des saintes Écritures, n'entend point comprendre la très pure Vierge dans ces paroles générales, puisqu'elle n'a point dessein de la comprendre dans le décret du péché originel.

Je sais bien aussi que vous m'alléguerez une prétendue révélation de sainte Catherine de Sienne, contraire à celle de sainte Brigitte [1]. Mais, outre que les révélations de sainte Brigitte sont autorisées de quatre Papes et de deux Conciles généraux, l'on peut faire parler plusieurs graves auteurs, qui font voir clairement que cette révélation a été supposée pour détruire celle de sainte Brigitte.

Ambrosius Catharinus, de l'Ordre de Saint-Domi-

1. Sur cette prétendue vision, voir Vega, *Theologia Mariana*, n. 388 sq., dont le P. Eudes semble s'être inspiré dans tout ce passage.

nique [1], est un de ceux qui assurent que la révélation de sainte Catherine n'est pas véritable.

Nicolaus Lancicius, de la Compagnie de Jésus, écrit qu'en l'année 1630, il a vu à Rome les Révélations de sainte Catherine, imprimées à Venise par Lazare Zoardi, en l'année 1504, plus de cent ans après la mort de la Sainte ; imprimées, dis-je, en vieux langage italien, et les avoir lues et relues soigneusement, et n'y avoir rien trouvé du tout de la dite révélation [2].

Martinus Delrio, de la même Compagnie de Jésus, écrit deux choses remarquables sur ce sujet [3]. La première est que ni le bienheureux Père Raymond, confesseur de sainte Catherine, ni aucun de ses autres confesseurs, qui ont très diligemment recueilli et transmis à la postérité toutes ses révélations, n'ont fait aucune mention de celle-là.

La seconde est que cet auteur déclare qu'il a vu et lu un livre à Mayence, dans une bibliothèque de la dite Compagnie, qui avait été mis en lumière par autorité publique, dans lequel il était rapporté que, en l'année 1509, on arrêta dans la Suisse, en la ville de Berne, qui pour lors était encore catholique, à l'instance des habitants de cette ville, quatre hommes d'une même profession, qui non seulement publiaient que c'était une hérésie de croire que la bienheureuse Vierge eût été conçue sans péché, mais qui soutenaient leur opinion avec tant de passion et d'opiniâtreté, qu'ils employaient plusieurs faussetés, fourberies, impiétés, prestiges et enchantements diaboliques, pour attirer autant de personnes qu'ils pouvaient dans leur parti. A raison de quoi le Pape Jules II envoya un légat exprès en la ville de Berne, qui, ayant examiné soigneusement cette cause, et ayant trouvé ces quatre hommes convaincus des crimes dont on les accusait, les

1. Lib. 4. *contra Cajet.*, p. 356. — 2. *Opusc.* 11, p. 49.
3. *De disc. mag.*, lib. 4, cap. 1, quæst. 3, sect. 5.

fit dégrader et livrer aux bras séculiers. En suite de quoi ils furent condamnés au feu par les juges séculiers, et furent brûlés effectivement le 23 de mai de la susdite année, en la présence de plusieurs milliers de personnes.

Je sais bien encore que vous produirez plusieurs saints Docteurs qui ont eu une opinion contraire à l'Immaculée Conception de la Mère du Sauveur. Mais on vous répondra :

Premièrement, que plus de mille ans se sont écoulés sans qu'il se soit trouvé personne, parmi les anciens Pères de l'Église, qui ait dit ouvertement aucune chose contre la pureté de cette Conception ; et que, au contraire, les plus saints et les plus doctes qui aient été en tous les siècles, l'ont autorisée.

Secondement, que quand Dieu a permis qu'il se soit rencontré, dans le douzième siècle et dans les autres suivants, quelques saints Docteurs qui l'aient combattue, ç'a été pour obliger son Église à bien examiner la chose, afin d'en rendre par après la vérité plus ferme et plus éclatante. Ç'à été pour donner occasion aux serviteurs de sa très chère Mère, d'exercer le zèle qu'ils ont pour son honneur, et d'enrichir le christianisme d'un grand nombre d'excellents livres, qui annonceront à tout l'univers, jusqu'à la fin des siècles, les louanges de cette Mère incomparable. Ç'a été pour enflammer davantage les cœurs des fidèles en la dévotion de sa Conception immaculée, et pour les animer à en faire la fête avec plus d'ardeur. Ç'a été, enfin, pour donner sujet à l'esprit humain de s'humilier, et de reconnaître que ses lumières ne sont bien souvent que des tenèbres, et qu'il se trompe aisément en ses pensées et en ses sentiments. A raison de quoi il ne doit pas s'y attacher, mais être très facile à s'en départir, qui est la marque de la vraie humilité.

C'est ce qu'a fait saint Anselme, qui d'abord ayant cru

que la Mère de Dieu avait été conçue en péché originel, s'est détaché par après de cette opinion[1], et s'est rendu le défenseur de l'innocence de sa Conception, ainsi qu'il paraît dans l'épître dont j'ai parlé ci-dessus, et dans ces paroles qu'il a écrites sur le chapitre cinquième de la seconde épître aux Corinthiens. « Tous, dit-il, sans en excepter personne, sinon la Mère de Dieu, sont morts dans leurs péchés, ou originels, ou bien commis par leur propre volonté » : *Omnes mortui sunt in peccatis, nemine prorsus excepto, dempta Matre Dei, sive originalibus, sive voluntate additis.*

C'est ce qu'a fait saint Bernard, qui conclut la lettre qu'il écrit aux Chanoines de Lyon, contre la fête qu'ils faisaient en l'honneur de la Conception de la sacrée Vierge, par ces paroles : *Tout ce que j'ai dit se doit entendre sans préjudice des sentiments de ceux qui auraient plus de lumière que moi, et spécialement de l'Église romaine, à l'autorité et examen de laquelle je soumets tout ce que j'ai avancé sur ce sujet, étant prêt de corriger tout ce qui ne serait pas conforme à son jugement*[2]. Et ce grand saint fit bien voir, par effet, que son cœur était d'accord avec sa langue ; car il fit en sorte, auprès du Pape Innocent II, selon le témoignage du cardinal Baronius en ses Annales *(Anno 1136)*, que la chose ayant été examinée, ce Souverain Pontife ordonna que l'Église ferait la fête de la Conception de la Mère de Dieu.

Mais si vous désirez voir plus clairement comme il changea tout à fait de sentiment, après avoir écrit la susdite lettre, écoutez ce qu'il dit au sermon treizième *de*

1. Dans ce passage et les suivants, où il est question d'une rétractation de saint Bernard, d'Alexandre de Halès, d'Albert le Grand et de saint Bonaventure, le P. Eudes s'appuie sur l'autorité de Salazar, l. c., ch. 42.

2. « Quæ autem dixi, absque præjudicio sane dicta sint sanius sapientis. Romanæ præsertim Ecclesiæ auctoritati atque examini totum hoc, sicut et cætera quæ ejusmodi sunt, universa reservo : ipsius, si quid aliter sapio, paratus judicio emendare. » *Epist. 174.*

Cœna Domini : Il n'y a aucun, dit-il *entre les enfants des hommes, ni grand ni petit, quelque éminente sainteté qu'il ait, et quelque privilège qu'il puisse avoir, qui n'ait été conçu dans les péchés, excepté la Mère de celui qui est l'immaculé*[1]. Et au sermon quatrième sur le *Salve Regina*, il assure encore qu'elle a été *préservée de tout péché originel et actuel*[2].

C'est ce qu'a fait encore Alexandre de Halès, maître de saint Thomas, duquel plusieurs auteurs très dignes de foi rapportent[3], qu'ayant premièrement soutenu la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge, et ayant été tenté par après de faire le contraire, comme il se préparait à cela, il fut soudain frappé d'une violente maladie, qui lui ayant fait reconnaître sa faute, il rentra dans son premier sentiment et y persévéra jusqu'à la fin de sa vie, et fit même un livre sur ce sujet.

C'est ce qu'ont fait aussi Albert le Grand et saint Bonaventure, lesquels ayant été contraires à la doctrine de la très pure Conception de la Reine des Anges, se sont désistés de leur première opinion sur ce sujet, et ont enseigné et prêché hautement que, par une grâce particulière de Dieu, elle a été préservée du péché originel, et que ce privilège n'a été accordé qu'à son Fils et à elle.

1. » Non est in filiis hominum magnus vel parvus, tanta præditus sanctitate, nec tantæ religionis privilegiatus honore, qui nec in peccatis fuerit conceptus, præter Matrem immaculati. » Ce sermon qui se trouve parmi les œuvres de S. Bernard, est attribué par Mabillon, à Oger, abbé de Lucède, au diocèse de Verceil. Cf. *Opera S. Bern.* edit. Benedict.

2. « Ex omni parte (vicit peccatum), hoc est ex parte originalis, et ex parte actualis peccati. » Dans l'édition des Bénédictins, les sermons sur le *Salve Regina* sont attribués à Bernard, archev. de Tolède.

3. De Aponte, in *Lib. Sap.*, cap. 1, num. 4, digr. 2.

SECTION II.

Réponse à ce qu'on allègue de saint Thomas[1].

Vous ne manquerez pas d'alléguer saint Thomas comme un de ceux qui ont enseigné que cette divine Mère a contracté la souillure du péché originel. Mais on vous dira, premièrement, que cela n'est pas si certain qu'il n'y ait lieu d'en douter. Car, quelle apparence qu'un si saint Docteur se soit opposé au sentiment de son père saint Dominique, qui, selon le témoignage de plusieurs célèbres auteurs[2], a enseigné et prêché le contraire ; et d'Alexandre de Halès, dont il a été le disciple ; et de son grand maître saint Augustin, qui, dans le livre qu'il a fait *de la Nature et de la Grâce*, contre l'hérésiarque Pélagius, qui niait le péché originel, et qui assurait que l'on pouvait vivre sans aucun péché actuel ; après avoir dit qu'il n'y a aucune créature humaine qui n'ait été sans péché, il excepte ensuite la sainte Vierge, protestant que, quand il s'agit des péchés, il n'entend point parler d'elle en aucune façon. « Car nous savons, dit-il, que parce qu'elle a mérité de concevoir et d'enfanter celui qui n'a jamais eu de péché, elle a reçu une grâce très abondante pour vaincre entièrement le péché[3]. » Et, dans les livres qu'il

1. Voir dans l'*Introduction*, § II, n 1, ce que nous avons dit de l'opinion de saint Thomas et de ses contemporains sur la question de l'Immaculée Conception. Ainsi que nous l'avons annoncé en cet endroit, nous allons mettre en note la réponse faite aux arguments du P. Eudes par ceux qui rangent saint Thomas parmi les adversaires de l'Immaculée Conception. Notons, en passant, que les arguments mis en avant par le Vénérable sont empruntés, pour la plupart à Salazar, *Pro immaculata Conceptione*, ch. 42, et à Vega, *Theologia, Mariana*, n. 242 sq.

2. Suarez, In 3 p. disp. 3, sect. 5.

3. « Excepta sancta Virgine Maria, de qua, propter honorem Domini, nullam prorsus, cum de peccatis agitur, haberi volo quæstionem. Unde enim scimus quod ei plus gratiæ collatum fuit ad vin-

a faits contre Julien, évêque de Capoue, il assure comme une maxime indubitable, « que celui qui, dans le cours de sa vie, n'a fait aucun péché actuel, ni mortel, ni véniel, doit être censé n'avoir point aussi contracté le péché originel[1]. » D'où il faut conclure que la bienheureuse Vierge en a été exempte, puisque c'est une chose constante, par le commun consentement des saints Pères, du sacré Concile de Trente[2], et, par conséquent, de toute l'Église, qu'elle n'a jamais fait aucun péché, ni mortel, ni véniel.

Si vous prétendez que saint Thomas ait parlé contre cette très pure Conception, dans ses *Commentaires* sur le chapitre troisième de l'Épître aux Galates, leçon sixième, et dans la troisième partie de sa *Somme*, question 27, article 2, on vous répondra que tant s'en faut que ce saint Docteur ait écrit les choses qui se lisent aujourd'hui dans ces livres sur ce sujet, que l'on voit tout le contraire dans plusieurs anciennes impressions.

Car, premièrement, dans ses *Commentaires* sur le chapitre troisième de l'Épître aux Galates, leçon sixième, il dit : *Que tous les enfants d'Adam sont conçus en péché, excepté la très pure et très digne Vierge Marie, qui a été entièrement préservée de tout péché originel et véniel.* Ces paroles se voient dans les impressions des dits Commentaires, qui se gardent depuis plus de six vingts ans dans la bibliothèque de la Compagnie de Jésus, à Vienne en Dauphiné : et dans l'édition de l'an 1529, qui est chez les

cendum ex omni parte peccatum, quæ concipere ac parere voluit, quem constat nullum habuisse peccatum. » *Lib. de Natura et Gratia*, cap. 36, n. 42.

1. « Nullus est hominum qui peccatum grandioris ætatis accessu, quia nullus est hominum qui peccatum non habuerit infantilis ætatis exordio. » *Contra Julianum*, lib. 5, cap. 15.

2. « Si quis dixerit hominem semel justificatum... posse in tota vita peccata omnia, etiam venialia vitare, nisi ex speciali Dei privilegio, quemadmodum de beata Virgine tenet Ecclesia, anathema sit. » *Conc. Trid.* sess. 5, can. 23.

Pères Minimes de Toulouse ; et chez Henrique, Jésuite, *lib. 3 Summæ*, *cap.* 11, *littera M* ; et chez Pineda, *in cap. 7 Ecclesiastis*, *v.* 29, *n.* 8 ; et dans l'impression de Paris de l'année 1542, qui se garde dans la bibliothèque du Collège de Bourges, de la même Compagnie, là où Honorat Niquet, Jésuite, assure avoir vu et lu les mêmes Commentaires de saint Thomas sur l'Épître aux Galates, des susdites impressions de Venise et de Paris, dans lesquelles saint Thomas parle en la manière que je viens de dire[1].

Secondement, le même saint Thomas, en sa troisième Partie, quest. 27, art. 2, parle en cette manière : *La bienheureuse Vierge a été sanctifiée dès le ventre de sa mère, lorsque son âme a été unie avec son corps.* Ces paroles se lisent dans un livre fort ancien, qui se garde dans un couvent de Saint-François, proche les murailles de Séville. Et ledit Honorat, religieux très vertueux et très digne de foi de la Compagnie de Jésus, assure qu'il a vu et lu un livre dans leur bibliothèque de Bourges, que j'ai vu et lu aussi dans la bibliothèque du collège de Caen, de la même Compagnie, et dans celle de notre séminaire de Coutances, et que l'auteur de ce livre, nommé *Joannes Bromiardus*, qui vivait en l'an 1260, selon les chroniques de l'Ordre de Saint-Dominique, alléguant saint Thomas dans sa troisième Partie, quest. 27, article 2, sur la Con-

1. « Textus certe *spurius* sunt illa verba ex commentario in Epist. ad Galatas, c. 3, lec. 6, ubi S. Thomas ex Eccles. VII, 29, deducit omnes homines præter Christum habuisse peccatum originale ; dein additur : « Excipitur purissima et omni laude dignissima Virgo Maria. » Ad hæc Remigius Florentinus, in edit. Venet. 1562, notat : « Advertas, humanissime lector, jam in quibusdam Venetiis 1555 impressis codicibus, post expositam Salomonis auctoritatem, hanc fuisse appositam particulam : *Excipitur*... quam a quodam temere adjectam nihil dubium fore credimus. Nam nec in manuscriptis, nec etiam alibi impressis codicibus (quas viderim, nam multos legi), hæc particula reperitur, et in eo Parisiis impresso, a Fr. Joanne Alberto Castrensi a mendis purgato, non invenitur. » Pesch, *Prælectiones dogmaticæ*, tom. III, n. 328.

ception de la bienheureuse Vierge, lui fait dire les mêmes paroles que nous venons de rapporter, à savoir qu'elle a été exempte du péché originel et du péché véniel[1].

En troisième lieu, Bernardinus de Bustis[2], Salmeron[3], et Canisius[4], écrivent qu'autrefois saint Thomas, écrivant sur la Salutation angélique[5], parlait en cette façon : « Marie a toujours été très pure de toute sorte de coulpe, parce que ni le péché originel, ni le mortel, ni le véniel, n'ont jamais eu aucune part en elle » : *Maria purissima fuit quantum ad omnem culpam, quia nec originale, nec mortale, nec veniale peccatum incurrit.* Et le Cardinal de Turrecremata, quoiqu'il tienne l'opinion opposée, reconnaît néanmoins que ces paroles sont de saint Thomas. Et cependant on trouve maintenant tout le contraire dans ce lieu du même Saint, aussi bien que dans les autres précédents sur l'Épître aux Galates, et dans sa troisième Partie.

Quelle conséquence peut-on tirer de toutes ces choses, sinon que tous ces lieux de saint Thomas, dans lesquels on voit maintenant une doctrine opposée à celle qui y

1. Voici le texte de Bromiard : « In eadem quæstione 27, a. 2, ponit S. Thomas sanctificationis Mariæ excellentiam, quantum ad temporis prioritatem, in hoc quod sanctificata fuit in sua animatione. » Le P. Pesch, qui cite ces paroles, ajoute : « Sed hoc dictum Bromiardi nullius est auctoritatis, et ab aliis gravissimis testibus refutatur. » A l'appui de son opinion il invoque en note l'autorité de Bernard de Rubeis, O. P., dans sa *Dissertation sur les principales éditions de la Somme*, ch. 4, n. 2. Voici les paroles du célèbre Dominicain : « Insigne corruptionis, quod afferri solet, argumentum præterire piaculum foret, quod ex quodam Bromiardi Ordinis Prædicatorum loco desumitur. » Il cite ensuite le texte de Bromiard, et il ajoute : « Verba partim in articulo 2 ejusdem quæstionis prostant, partim de suo adjecit ipse vel alius quispiam Bromiardi interpolator... Invicem diligentius textum articuli compara cum verbis Bromiardi : non illum interpolatum corruptumque dixeris ; sed ista ita composita, ut perperam ac mala fide textum exprimant. » V. Pesch, l. c., n. 333.

2. *Lect. 1 Octavæ Officii Conceptionis.*

3. *In Epist. ad Rom.*, disp. 51.

4. *Lib. 1 de B. Virg.* cap. 6. — 5. *In opuscul.* 4.

était dans les anciennes impressions, sinon qu'on y a apporté de l'altération et du changement ?

Aussi lisons-nous chez Théophile Raynaud[1], de la Compagnie de Jésus, que dans une impression qui se fit à Anvers, des œuvres de saint Thomas, en l'année 1613, chez un libraire nommé *Joannes Keerbergius*, celui qui la faisait faire fut accusé devant le Pape Paul V, par un docteur d'Espagne appelé Bernardus de Thoro, qui s'employait pour lors à Rome pour l'affaire de la Conception immaculée de la Reine du ciel : accusé, dis-je, d'avoir corrompu ce que saint Thomas a dit en faveur de cette très pure Conception, dans ses Commentaires sur le premier livre des Sentences, dont nous avons parlé ci-dessus ; et que Sa Sainteté l'en ayant repris et puni sévèrement, il changea le feuillet qui contenait ce qui était dépravé.

Après cela, si vous nous faites voir quelque autre lieu, dans les livres de saint Thomas, où il semble parler contre la Conception immaculée de notre divine Mère, nous aurons droit de le soupçonner de corruption, vu particulièrement que ce saint Docteur s'explique si clairement dans ses *Commentaires sur le premier des Sentences*, où il dit que la bienheureuse Vierge a été pure de tout péché, et qu'elle a possédé le souverain degré de la pureté, c'est-à-dire, qu'elle est, comme dit saint Anselme,

1. *Tract. de Concept.* Textus *dubius* est, qui invenitur in brevissima *Expositione in Salutationem angelicam*, ubi in c. 1 hæc habentur : « Ipsa purissima fuit et quantum ad culpam, quia ipsa Virgo nec originale, nec mortale, nec veniale peccatum incurrit. » Sed plurimæ editiones cum multis codicibus illud « nec originale » non habent ; in aliis vero codicibus invenitur. Ergo ab aliis aut additum aut omissum est. Prius illud est multo probabilius, quia S. Thomas brevi ante dicit : « Christus excellit B. Virginem in hoc quod sine originali conceptus et natus fuit, Beata autem Virgo in originali concepta, sed non nata » ; et iterum : « Peccatum aut est originale, et de isto fuit mundata in utero ; aut mortale aut veniale, et de istis libera fuit. » Ideo plurimi critici, ut Turrecremata et De Rubeis (De gestis et scriptis S. Thomæ, diss. 8, c. 2) illud « nec originale » ut spurium additamentum rejiciunt ». Pesch, l. c., n. 328.

la plus éclatante pureté qui se puisse imaginer, après la pureté infinie de Dieu : *Pervenit ad summum puritatis*[1].

Et sur le *premier* encore *des Sentences*, il parle le même langage qu'il a tenu dans les lieux susallégués, avant le changement qu'on y a fait. Voici ses paroles : *Potest aliquid creatum inveniri, quo nihil purius esse potest in rebus creatis. Et talis fuit puritas beatæ Virginis, quæ a peccato originali et actuali fuit immunis :* « On peut trouver quelque créature si pure, qu'il ne puisse rien être de plus pur parmi les choses créées. Telle a été la pureté de la bienheureuse Vierge, qui a été exempte de tout péché originel et actuel[2]. »

Ou bien, si saint Thomas paraît contraire à saint Thomas, on peut dire, et ceci est bien probable, qu'il a voulu imiter saint Anselme, Albert le Grand, saint Bonaventure, et son maître Alexandre de Halès, qui après avoir été dans l'opinion de ceux qui tiennent que cette Vierge

1. « Augmentum puritatis est secundum recessum a contrario, et quia in B. Virgine fuit depuratio ab omni peccato, ideo pervenit ad summum puritatis, sub Deo tamen, in quo non est aliqua potentia deficiendi, quæ est in qualibet creatura, quantum in se est. » S. Thomas, In 1, dist. 17, q. 2, a. 4. L'Immaculée Conception de Marie n'est pas affirmée explicitement dans ce texte. Il est vrai qu'elle découle logiquement du principe posé par saint Thomas ; mais, comme nous l'avons dit dans notre *Introduction*, § II, n. 1, il semble que, tout en posant des principes qui contenaient implicitement le dogme de l'Immaculée Conception, le Docteur angélique et ses contemporains répugnaient pourtant à l'admettre, arrêtés qu'ils étaient par des difficultés dont ils ne voyaient pas la solution.

2. *In 1 Sent.*, dist. 44. q. 1, a. 3. Pour que ce texte fût aussi décisif que le croit le P. Eudes, il faudrait établir que, dans la pensée de S. Thomas, l'immunité du péché originel a été accordée à Marie dès le premier instant de sa Conception, et il est bien difficile de le faire. Dans d'autres endroits, en effet, saint Thomas entend par immunité du péché originel, l'exemption actuelle du péché de nature en ceux qui, l'ayant contracté, en ont été purifiés par le Baptême. C'est ainsi qu'il dit, dans son Commentaire sur le 2e livre des Sentences, dist. 31, q. 1, a. 2, ad. 1 : « Oportet quod per actum [generationis] etiam naturæ infectio originalis in prolem transeat, quamvis etiam pater sit *a culpa originali immunis.* » Cf. Lépicier, *Tract. de B. V. Maria*, p. 2, c. 1, a. 1, Appendix, § II-IV.

très sainte a été conçue en péché, ont changé de sentiment, et se sont rétractés en ceci, comme saint Augustin l'a fait en plusieurs autres choses. Et certainement ce n'est pas faire tort à ce Docteur angélique, de dire qu'il ait bien voulu marcher sur les pas de l'humilité du plus savant et du plus saint de tous les oracles de l'Église. Et. en effet, Joannes Vitalis assure qu'il a vu et lu la rétractation que saint Thomas écrivit sur ce sujet avant que de mourir[1].

Quoi qu'il en soit, on ne peut pas se persuader, sans faire un tort notable à la très profonde humilité de ce saint Docteur, que, s'il était maintenant en la terre, il souffrît qu'on préférât sa pensée au sentiment des Souverains Pontifes, des Conciles généraux, de toutes les Universités catholiques, et de l'Église universelle. Oh ! que de bon cœur il renoncerait à son propre sens, pour se soumettre à l'Esprit-Saint qui conduit l'Église, vu qu'il enseigne lui-même qu'il faut plus déférer à l'autorité de l'Église, qu'à ce qui a été avancé par saint Jérôme, par saint Augustin, et par quelque Docteur que ce soit, parce que la doctrine des Docteurs catholiques n'a aucun poids que celui que l'Église lui donne : *Magis standum est auctoritati Ecclesiæ, quam Hieronymi, vel Augustini, vel cujusque Doctoris, quia et ipsa doctrina catholicorum Doctorum ab Ecclesia auctoritatem habet*[2]

Après toutes ces vérités si puissantes et si considérables, ne vous rendrez-vous point à une doctrine si claire et si bien établie, et qui est si importante à l'hon-

1. Il semble que le P. Eudes cite ici Salazar. Voici le texte de ce théologien : « Joannes Vitalis, in Tractatu de pura Conceptione, affirmat serio retractationem hujus doctrinæ (quæ scilicet habetur in Summa theologica, 3. p., q. 27, a. 2) ab ipso D. Thoma ante obitum rescriptam, a se visam, et relectam. Sed vereor ne levitatis insimuler. si hoc credam. » *Pro Immaculata Conceptione*, cap. 42. On voit par les dernières paroles de Salazar, que la rétractation de S. Thomas est fort douteuse, pour ne pas dire davantage.

2. In 2 p., q. 10, a. 12.

neur de la Mère du Sauveur, et par conséquent de son Fils bien-aimé, puisqu'il est vrai, selon le langage du Saint-Esprit, que le fils tire sa gloire de l'honneur de ses parents, et que leur déshonneur est son ignominie : *Gloria hominis ex honore patris sui, et dedecus filii pater sine honore*[1]. Il en faut dire autant de la mère.

Si vous avez si peu d'amour pour un tel Fils et pour une telle Mère, que leur honneur, dans une chose de si haute conséquence, ne vous touche point, je vous dirai qu'au moins vous devez vous laisser toucher à la considération de votre propre intérêt. Car si, après tout ce qui est contenu dans ce chapitre, vous demeurez attachés au sentiment de ceux qui se persuadent, et qui veulent persuader aux autres, que la Mère de grâce et d'amour a été dans la disgrâce et dans la haine de Dieu, et par conséquent dans l'appartenance de Satan, au moment de sa Conception, quelle faveur et quelle protection pouvez-vous espérer, en votre vie et en l'heure formidable de votre mort, d'un Fils qui a tant d'ardeur pour l'honneur de sa Mère, et d'une Mère qui est si zélée pour la gloire de son Fils ? Ne savez-vous pas qu'ils aiment ceux qui les aiment : *Ego diligentes me diligo*[2], disent l'un et l'autre ; et que la mort est la maison, la demeure et le partage de ceux qui ne les aiment pas : *Qui non diligit, manet in morte*[3] ?

N'entendez-vous pas le grand saint Anselme, qui, dans l'épître qu'il écrit à tous les Évêques d'Angleterre, pour les porter à faire la fête de la très pure Conception de la Reine des Anges, leur parle en cette façon : « Si nous voulons, mes très aimés frères, parvenir au port du salut éternel, et jouir des dons ineffables et des faveurs inénarrables que le Fils unique et bien-aimé de Marie fait à ceux qui honorent et qui aiment sa très digne et très aimable Mère, nous devons célébrer dignement, autant

1. *Eccl.* III, 13. — 2. *Prov.* VIII, 17. — 3. I Joan. III, 14.

qu'il nous est possible, la fête de sa très sainte Conception » : *Fratres dilectissimi, si portum salutis volumus apprehendere, Dei Genitricis Conceptionem dignis obsequiis et officiis celebremus, ut ab ejus Filio digna mercede remuneremur.*

Section III

En quel temps et en quel lieu la fête de la Conception immaculée de la très sainte Vierge a commencé à être célébrée.

Il n'y a rien au monde de plus pernicieux ni de plus détestable que la nouveauté dans la doctrine de la foi : car c'est la source de l'impiété, de l'hérésie et d'une infinité de maux qui en procèdent. Mais, dans les choses qui servent à la sanctification de la vie et des mœurs des fidèles, non seulement la nouveauté ne porte aucun mauvais effet, mais elle contribue beaucoup au maintien et à l'accroissement de la piété chrétienne.

Quelle plus grande et plus sainte nouveauté se peut-on figurer, que celle qui est marquée dans ces divines paroles : *Induite novum hominem*[1] : « Revêtez-vous du nouvel homme » ? Et n'entendez-vous pas le Saint-Esprit, qui nous invite si souvent à chanter de nouveaux cantiques à la louange du grand Dieu : *Cantate Domino canticum novum*[2] ? Et la divine Épouse, qui dit à son adorable Époux qu'elle lui a gardé tous les fruits de son jardin, tant les vieux que les nouveaux : *Omnia poma, nova et vetera, dilecte mi, servavi tibi*[3] ?

Qu'est-ce que l'on fait dans les dévotions publiques de l'Église, qui n'ait eu sa nouveauté, quand on a commencé à le faire ? S'est-il passé aucun siècle, depuis la naissance de la même Église, dans lequel le Saint-Esprit qui la gouverne, ne lui ait communiqué quelque nouvelle lu-

1. *Eph.* IV, 24. — 2. *Psal.* XCVII, 1. — 3. *Cant* VII, 13.

mière, et ne lui ait suggéré quelque nouvelle pratique de piété, ou quelque nouveau moyen d'enflammer de plus en plus le feu sacré du divin amour dans les cœurs de ses enfants ? N'est-ce pas pour cette fin que le même divin Esprit lui a inspiré d'établir toutes les fêtes qui se célèbrent durant le cours de l'année ? N'est-il pas vrai que toutes ces fêtes n'ont pas été établies tout d'un coup, mais peu à peu et en divers temps, et qu'elles ont été nouvelles en leur commencement ?

Ne savez-vous pas que c'est depuis l'an 1261 que l'on solennise la fête du très saint Sacrement de l'Autel, et que celle du Saint Nom de Jésus, qui se fait en plusieurs églises, est aussi fort récente ? Mettez en ce même rang la fête de la Visitation de Notre-Dame, établie par Urbain VI, en 1385 ; la fête de la Présentation, insérée au Calendrier romain par le Pape Paul II, en 1464 ; la fête du saint Mariage de la très sacrée Vierge avec saint Joseph, approuvée par Paul III, en 1546 ; la fête de l'Attente de l'accouchement de la même Vierge, par le Pape Grégoire XIII ; la fête de Notre-Dame de la Victoire, le 7 d'octobre, par le Pape saint Pie V ; la fête des Grandeurs de Jésus et des Grandeurs de sa divine Mère, que l'on fait dans la Congrégation de l'Oratoire de France. Joignez-y aussi les nouvelles fêtes d'un grand nombre de Saints et de Saintes canonisés depuis peu.

Toutes ces nouveautés ne sont-elles pas saintes, désirables, et avantageuses à l'Église et aux âmes des fidèles qui font bon usage des grâces qui en procèdent? Car, une des plus grandes faveurs que Notre-Seigneur fasse à son Église, c'est lorsqu'il lui donne quelque nouvelle solennité à célébrer, soit en l'honneur de quelqu'un de ses Saints, dans lesquels il veut être glorifié ; soit en l'honneur de quelqu'un de ses mystères ou grandeurs ; soit en l'honneur de quelque mystère, qualité, vertu ou action de sa très sainte Mère, en laquelle tout est si digne, si grand et si admirable, que quand tous les Anges et les Saints du

ciel et de la terre emploieraient toutes leurs forces pour célébrer, durant toute l'éternité, autant de fêtes très solennelles, comme elle a eu de pensées, dit de paroles et fait d'actions pendant qu'elle était en la terre, ils ne pourraient jamais rendre tout l'honneur qui est dû à la moindre de ses pensées ou à un seul de ses pas, sa dignité infinie de Mère de Dieu rendant tout ce qui est en elle digne, en quelque façon, d'un honneur infini.

Le fondement de cette vérité est, parce que toutes les fêtes qui se célèbrent ici-bas dans l'Église militante, sont des figures et des commencements de la merveilleuse et perpétuelle solennité qui se fait là-haut dans l'Église triomphante. Ce sont autant de fontaines de grâces et de bénédictions que le ciel verse en ces jours-là plus abondamment sur la terre. Ce sont des jours de sainteté, auxquels les chrétiens s'efforcent de rendre quelque honneur plus particulier à Dieu, à sa très sainte Mère et à ses Saints, et se rendent dignes, par ce moyen, de recevoir de lui plus abondamment les effets de ses miséricordes.

C'est pourquoi le Saint-Esprit, qui gouverne l'Église en toutes choses, lui inspire toujours, de temps en temps, la célébration de quelque nouvelle solennité ; et, pour l'ordinaire, il commence à faire cette grâce à une église particulière, et par après, il la communique à toutes les autres.

C'est ainsi que la fête de la Conception immaculée de la glorieuse Vierge a été établie dans l'Église. Voyons maintenant en quel lieu et en quel temps elle a commencé à être célébrée.

Quelques-uns disent qu'elle a eu son commencement en Espagne, dès le temps de l'apôtre saint Jacques le Majeur ; mais cette opinion ne peut pas subsister, pour les raisons que vous pouvez voir chez Salazar [1].

1. *De Concept.* cap. 35, § 2, n. 10.

Il y en a d'autres qui croient qu'elle a commencé dans la Grèce, en l'an 1145 ; mais il y a plusieurs auteurs qui révoquent cela en doute, parce qu'on l'y faisait non pas le huitième, mais le neuvième de décembre ; ce qui donne sujet de croire que les Grecs ne faisaient pas alors la fête de la très pure Conception de la Mère du Sauveur, mais seulement celle de sa Sanctification.

Il y en a encore d'autres qui tiennent qu'elle a commencé en France, dans la ville de Lyon, du temps de saint Bernard, fondés sur l'épître que ce grand Saint écrivit sur ce sujet aux Chanoines de Lyon. Mais cela ne peut pas être ; car cette épître n'a été écrite que trente ou quarante ans après celle que saint Anselme écrivit aux Évêques d'Angleterre, pour les porter à établir la même fête dans leurs diocèses. De sorte qu'elle n'a été célébrée à Lyon que trente ou quarante ans après qu'on avait commencé à la célébrer en Angleterre, et cinquante ou soixante ans après l'avoir commencée en la province de Normandie, comme nous verrons ci-après.

Plusieurs autres sont d'avis que cette fête a commencé en Italie, dans la ville d'Aquilée, et ensuite dans la Hongrie, et qu'elle y a été établie par un grand serviteur de Dieu et de la bienheureuse Vierge, qui était frère du roi de Hongrie, et très zélé pour l'honneur de cette divine Vierge ; duquel saint Anselme rapporte, dans la susdite épître, qu'ayant été poussé par ses parents de se marier, comme il était sur le point de le faire, la Reine des Vierges lui apparut, qui lui fit quitter ce dessein, et l'exhorta de célébrer tous les ans la fête de sa Conception immaculée, le huitième de décembre, et de s'employer à la faire célébrer aux autres, l'assurant que, s'il le faisait, elle lui donnerait une belle couronne au royaume de son Fils. Ce qu'ayant promis, il se déroba, et se cacha pour un temps dans un monastère voisin ; et peu après, il se transporta en Italie, sous la

conduite de la Mère de Dieu, là où il mena une vie si sainte et si exemplaire, que l'archevêque d'Aquilée étant mort, on le mit en sa place. Ensuite de quoi il ne manqua pas de célébrer tous les ans la fête qui lui avait été recommandée, et d'employer tout le pouvoir et tout le crédit qu'il avait acquis par sa naissance royale et par sa vertu éminente, pour la faire célébrer dans la Hongrie et dans les autres diocèses de l'Italie ; d'où elle passa, quelque temps après, dans la Grèce, tant par le commerce qui était alors entre la ville de Constantinople et celle d'Aquilée, que par le moyen de la belle oraison que le très pieux empereur Léon, surnommé le Philosophe, avait faite sur ce mystère de la très sainte Conception de la Mère du Sauveur, qui contribua beaucoup à la faire recevoir dans l'Église grecque.

Section IV

Continuation du même sujet.

Après les différentes opinions qui précèdent, le grand et fidèle serviteur de la Reine du ciel, Salazar, écrit[1] qu'ayant soigneusement étudié et examiné cette affaire, touchant le commencement de la fête susdite, ce qu'il trouve de plus certain, est que la révélation faite à l'abbé Elsime est la première origine de son établissement, en la manière qui est rapportée par saint Anselme, dans son épître aux Évêques d'Angleterre, dont voici la substance :

Les péchés des Anglais étant montés jusqu'au ciel, Dieu suscita Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, pour en faire la punition, et pour les obliger de s'amender et de s'attacher plus étroitement à son service. En l'année 1066, ce vaillant prince, ayant composé une

1. *De Concept.*, cap. 35, § 5, n. 30.

grosse et puissante armée, vint fondre sur l'Angleterre, et après plusieurs combats très sanglants et plusieurs victoires signalées, il l'assujettit entièrement à sa puissance, au grand bonheur des Anglais, dont il corrigea les mauvaises mœurs.

Mais les Transylvains, qui avaient quelque prétention sur ce royaume, ne pouvant souffrir qu'un étranger s'en fût emparé, dressèrent une grande armée navale pour aller contre lui. De quoi le duc étant averti, il envoya promptement l'abbé Elsime, de l'Ordre de Saint-Benoît, du monastère de Reims, homme plein d'esprit et en opinion de sainteté, pour lui rapporter ce qui se passait. Le malin esprit ne manqua pas de lui dresser des embûches sur le chemin ; car il éleva une si furieuse tempête, que lui et ses gens croyaient tous être perdus. Mais Dieu fit tout réussir à sa gloire. Car, comme ceux qui étaient dans le vaisseau réclamaient à chaudes larmes l'assistance de la Mère de Dieu, voici paraître en l'air un vénérable Prélat[1], qui dit à Elsime qu'il était là de la part de la Reine du ciel, qui lui promettait la délivrance du péril où ils étaient, au cas qu'il voulût célébrer tous les ans la fête de sa Conception immaculée, le huitième de décembre. Ce que l'abbé ayant très volontiers accepté, la mer se calma tout soudain, et il rapporta en Angleterre tout ce qu'il avait vu et appris : ce qui devait merveilleusement animer les Anglais à la célébration de cette très pure Conception ; et néanmoins il est certain qu'ils ne la célébrèrent que longtemps après, ainsi que nous l'allons voir.

Mais les Normands commencèrent aussitôt à la solenniser ; à raison de quoi on l'appelle ordinairement *la Fête des Normands*, et non sans cause :

Premièrement, parce qu'entre plusieurs révélations qui, selon saint Anselme, ont été faites à diverses personnes, à peu près en même temps, sur ce sujet, ce saint Prélat

1. Saint Nicolas.

donne le premier rang à celle qui s'adressa au saint abbé Elsime, laquelle tendait à donner les prémices de cette fête à la Normandie.

Secondement, parce que l'ambassade venue du ciel, et de la part de la Reine du ciel, pour en recommander la célébration, a été envoyée, et le miracle de la tempête apaisée a été fait en faveur des Normands.

En troisième lieu, parce qu'elle a été révélée à un homme député et envoyé par les Normands, employé dans les affaires et pour les intérêts des Normands, qui, selon le sentiment de Salazar, était Normand de nation, et qui agissait au nom et de la part du duc de Normandie, à qui il importait beaucoup qu'il fît heureusement son voyage, afin de lui rapporter des nouvelles assurées de la chose pour laquelle il l'avait envoyé.

Et il ne faut pas s'étonner si la bienheureuse Vierge lui fit cette faveur ; parce que ce duc lui portait une dévotion toute singulière, qui l'excita à faire de grandes choses, tant dans l'Angleterre que dans la Normandie, pour la gloire de son Fils et pour son honneur.

Il fit tenir plusieurs conciles en Angleterre, pour la réformation de l'Église anglicane : entre autres, il en fit tenir un à Wincester, en l'an 1069, du consentement du Pape, en présence des cardinaux Ermenfroy, Jean et Pierre, appelés exprès de Rome pour réformer l'Église d'Angleterre. Il donnait les évêchés et autres bénéfices, par le conseil des prélats, et aux plus gens de bien. Par son moyen, la discipline monastique, qui était presque anéantie dans l'Angleterre, fut remise en sa splendeur, et les religieux devinrent autant de miroirs de vertu et de sainteté. Scholiand, tiré par son ordre du monastère du Mont Saint-Michel, et fait abbé de Saint-Pierre de Cantorbéry, avança beaucoup les affaires de cette réformation. La dévotion de ce conquérant au regard de la Mère de Dieu se manifesta particulièrement en ces dernières paroles, qu'il prononça à la fin de sa vie : *Je me recommande*

à la bonne Vierge, Mère de Dieu, et la supplie très humblement de me réconcilier, par ses prières, avec son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Outre cela, ce qui donne encore cette fête aux Normands, c'est que tous les évêques de cette province, selon le témoignage de l'*Histoire de Normandie*, qui avaient suivi leur duc en Angleterre, et qui étaient tous alors en sa cour, ayant appris la volonté du ciel par la bouche de l'abbé Elsime, qui, après avoir été choisi du prince pour être employé dans une commission très importante, était sans doute regardé et estimé comme un homme plein de sagesse et de sainteté, se rendirent facilement à ce qui lui avait été révélé de la part de la Reine des Anges, et ne manquèrent pas de se transporter dans leurs évêchés, ou, pour le moins, de donner les ordres nécessaires à leurs grands-vicaires pour l'établissement de cette fête dans leurs diocèses. Et de là vient que, dans les cathédrales de Normandie, on voit plusieurs chapelles consacrées à l'honneur de ce mystère.

Mais particulièrement le bon Geoffroy, évêque de Coutances, ainsi appelé parce qu'il possédait excellemment toutes les qualités d'un bon pasteur, ce bon prélat, dis-je, fut un des premiers à faire éclater le zèle très ardent qu'il avait pour l'honneur de la Conception immaculée de sa divine Maîtresse. Car il est constant qu'il était en Angleterre, en la cour du conquérant, lorsque l'abbé Elsime y fit le récit de ce qu'il avait appris sur la mer, de la bouche de saint Nicolas. Ensuite de quoi, comme il avait une dévotion toute extraordinaire pour la très sacrée Mère de Dieu, à laquelle il avait dédié, en l'année 1056, sa très belle église de Coutances, qui est un ouvrage admirable en toutes ses parties, qu'il avait bâtie par ses soins et à ses frais, qu'il avait meublée richement de vases sacrés, de livres et d'ornements, et qu'il avait dotée de plusieurs terres, rentes et revenus, il choisit tout au plus tôt une des principales chapelles de cette église, qu'il

consacra à l'honneur de la Conception immaculée de la Mère du Sauveur.

Et Dieu, de son côté, voulant approuver la dévotion de ce très fidèle serviteur de la Reine des Anges, et autoriser cette nouvelle fête, fit un grand nombre de miracles, que j'ai lus plusieurs fois dans les archives de cette cathédrale.

De sorte que l'on peut dire, avec grand fondement, que la première église cathédrale de Normandie, dans laquelle on a commencé à célébrer la fête de la très pure Conception de la Mère du Rédempteur, c'est celle de Coutances. Voire même, il est très probable, eu égard à toutes les choses qui ont été dites ci-dessus, que non seulement la cathédrale de Coutances est la première de cette province, mais aussi de tout le monde, qui a été honorée de la célébration de cet admirable mystère. Car il est certain que, nonobstant la révélation et les miracles susdits, cette fête ne fut célébrée dans l'Angleterre que longtemps après, puisque trente ans après, comme nous l'avons déjà dit, il fut nécessaire, pour l'y établir, que saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, écrivît une lettre, comme primat d'Angleterre, à tous les évêques de ce royaume, pour les exhorter fortement et les presser vivement de célébrer cette très pure Conception.

Mais il ne fut point besoin d'exhorter notre bon Geoffroy, évêque de Coutances. Ce fut lui qui attira les autres évêques de Normandie à rendre cet honneur à sa divine Mère, par ses exhortations et par ses exemples, dédiant une chapelle et un autel à l'honneur de sa très sainte Conception, longtemps auparavant que saint Anselme eût écrit l'épître susdite. Car le bon Geoffroy était déjà décédé quand elle fut écrite, parce qu'il sortit de ce monde en l'année 1093, et elle ne peut avoir été écrite au plus tôt qu'en l'an 1096, puisqu'elle ne l'a été que trente ans après ladite révélation, selon le savant auteur du livre de la

Triple Couronne de la Vierge[1] ; ce qui est conforme à ce que dit l'auteur des *Chroniques de la Mère de Dieu*, qui écrit que la fête de la Conception immaculée commença à être célébrée en Angleterre environ l'an 1097.

D'où l'on voit qu'elle a été plus tôt solennisée en Normandie qu'en Angleterre, et qu'il est très probable que l'église de Coutances a été privilégiée en ceci par-dessus toutes les autres églises, non seulement d'Angleterre et de Normandie, mais aussi de toute la France et de tout l'univers.

J'ai dit toutes ces choses, afin de faire voir aux Normands, et spécialement à ceux du diocèse et de la ville de Coutances, les obligations très grandes qu'ils ont en ceci à Notre Seigneur et à sa très sainte Mère, et afin de les exciter à les en remercier, à regarder la fête de la très pure Conception de la Mère de Dieu comme leur fête propre et particulière, et à la célébrer toujours avec une dévotion extraordinaire. Bénite soyez-vous à jamais, ô Vierge très sacrée, pour toutes les faveurs que vous avez jamais faites à la ville et au diocèse de Coutances, et à tous les Normands, spécialement de les avoir choisis pour leur départir les premières grâces et bénédictions de la fête de votre Immaculée Conception ! Plaise à votre Fils bien-aimé de leur faire la grâce d'être toujours les premiers à procurer votre honneur, à défendre vos intérêts, à publier vos louanges, à imiter la sainteté de votre vie et l'excellence de vos vertus, et à se montrer partout vos véritables enfants, afin de vous obliger à faire voir que vous êtes leur très bonne et très puissante Mère.

Mais si tous les Normands sont obligés de célébrer cette fête avec une affection toute particulière, les Religieuses Bénédictines de l'abbaye de Sainte-Trinité de Caen sont dans une obligation beaucoup plus grande de la solenniser avec une dévotion extraordinaire. Car, si c'est la

1. Le R. P. Poiré, S. J. *La Triple Couronne*, Traité 1, ch. 8, § 1, n. 26

fête des Normands, et si la Normandie a été la première à la célébrer, comme il a été dit, ces saintes filles ont un droit particulier de se l'approprier, et de disputer l'honneur et la bénédiction de sa première célébration à toutes les autres églises, non seulement de Coutances et de toute la Normandie, mais aussi de toute la chrétienté. Ce n'est pas au bon Geoffroy, fondateur de la cathédrale de Coutances, que l'ambassadeur de la Reine du ciel a été envoyé pour lui déclarer sa volonté ; mais ç'a été au fondateur et à la fondatrice de l'abbaye de Sainte-Trinité de Caen qu'il a été adressé, par l'entremise de l'abbé Elsime.

On peut bien dire que l'église de Coutances est la première entre les cathédrales qui a reçu cette fête. Mais on peut dire aussi que l'église de Sainte-Trinité de Caen l'a reçue et l'a commencée du moins au même temps, si ce n'a été plus tôt, que celle de Coutances. Car qui peut douter que le duc Guillaume et la duchesse Mathilde, fondateur et fondatrice de la susdite abbaye, ayant appris les premières nouvelles qui furent apportées du ciel à la terre par saint Nicolas, pour annoncer cette nouvelle fête, n'en donnassent avis en même temps à l'Abbesse et à ses filles ? En suite de quoi, l'évêque de Bayeux, qui était Odo, frère du conquérant, et qui était pour lors en Angleterre, ayant donné de grand cœur toutes les permissions qui dépendaient de lui, elles ne manquèrent pas, le huitième jour du prochain mois de décembre, de faire cette solennité.

Oh ! qu'elles l'embrassèrent de grand cœur ! oh ! qu'elles la célébrèrent avec grande joie et avec une merveilleuse dévotion ! Car cette illustre abbaye était alors et est encore aujourd'hui remplie d'un grand nombre de saintes filles, qui ne prétendent céder à qui que ce soit, en ce qui est du zèle et de l'ardeur qu'une âme chrétienne et religieuse doit avoir pour la tout admirable et la tout aimable Mère de Dieu. Elles la regardent, l'honorent et l'aiment comme leur Dame souveraine, leur très bonne Mère et leur très puissante protectrice. Elles ont tant de

vénération pour sa divine maternité, pour tous les mystères de sa vie, pour toutes ses très excellentes qualités, pour tout ce qui est en elle, et spécialement pour son très aimable Cœur, qui est la source de toute sa gloire et de toutes ses grandeurs, qu'elles souffriraient moins de douleur si on leur arrachait le cœur de la poitrine et l'âme du corps, que si on leur voulait arracher du cœur la dévotion toute spéciale qu'elles ont pour ce Cœur maternel de leur très douce Mère. Car elles l'honorent et chérissent comme un Cœur qui a toujours eu et qui aura éternellement plus d'amour pour leur adorable Époux et pour elles, que tous les cœurs du ciel et de la terre, après le divin Cœur de Jésus.

Demeurez, mes très chères Sœurs, demeurez toujours dans ces très louables sentiments. Conservez chèrement ce très précieux trésor. Imprimez dans vos cœurs, par une soigneuse imitation, une image parfaite de toutes les vertus qui règnent dans le Cœur de votre aimable Mère, afin que vous soyez tout à fait selon le Cœur de Dieu et de la Mère de Dieu, et que vous soyez les véritables filles du très sacré Cœur de Jésus Fils de Marie, et de Marie Mère de Jésus.

CHAPITRE IX

Douze Privilèges merveilleux de la Conception immaculée de la très sainte Mère de Dieu.

Quand la divine Bonté veut honorer une créature de quelque grâce extraordinaire, elle ne va jamais seule, mais elle est toujours accompagnée de plusieurs autres avantages. C'est une faveur de Dieu extraordinaire pour la très précieuse Vierge, que son immaculée Conception, laquelle est suivie de plusieurs grands privilèges, entre lesquels j'en remarque douze principaux.

Le premier est qu'elle a été conçue miraculeusement et par une vertu surnaturelle. C'est le sentiment de saint Épiphane, de saint Jean Damascène, de saint Grégoire de Nysse, de saint Jérôme et de plusieurs autres saints Docteurs. Car sainte Anne était stérile, et n'avait point eu d'enfants depuis vingt ans qu'elle avait épousé saint Joachim[1].

Le second, que comme le corps adorable de Jésus a été parfaitement formé, non pas en quarante jours[2], comme les corps des autres enfants mâles, mais en un moment c'est-à-dire, au moment de son Incarnation, qui s'est faite le 25 de mars : aussi le très pur corps de Marie a été formé et organisé parfaitement, selon le sentiment de plusieurs grands théologiens[3], non pas en quatre-vingts jours, comme les corps des autres enfants de son sexe, mais en fort peu de temps, et au jour de sa Conception immaculée, qui s'est faite le 8 de décembre. Car il a été formé et organisé parfaitement au même jour que son âme a été créée, et qu'étant prévenue et sanctifiée par la grâce, elle a commencé à l'animer. Or, il est constant qu'elle a été créée et unie à son corps le 8 de décembre. Car voilà ce que l'Église appelle la sainte et immaculée Conception de la bienheureuse Vierge. Voilà le mystère qui s'est accompli en ce saint jour, puisque c'est en ce même jour que l'Église célèbre la fête de cette Conception immaculée, et qu'elle chante : *Hodie concepta est beata Virgo Maria, ex progenie David.*

Et certainement ce n'est pas merveille, que les lois communes de la nature n'aient pas été observées en la formation du corps de celle qui est appelée par saint Jean

1. Cf. Vega, *Theologia Mariana*, n. 603.

2. Le V. P. Eudes suit ici l'opinion admise de son temps relativement à l'époque de l'union de l'âme au corps pour les enfants des deux sexes.

3. Vega, *Theol. Mariana*, n. 603 ; Joan. Bapt. Novar. Cleric. reg., *De Em. Virg.* cap. 3, quæst. 7.

Damascène « un abîme de merveilles » : *Miraculorum abyssus* ; et « la merveille des merveilles » : *Miraculum miraculorum* [1] ; par saint Éphrem « le plus grand miracle de l'univers » : *Præstantissimum universi orbis terræ miraculum* [2] ; et par saint André de Crète « la source, après Dieu, de tous les miracles qui ont jamais été faits » : *Omnium miraculorum quæ facta sunt quomodocumque effectrix* [3].

Le troisième privilège est que non seulement la glorieuse Vierge a été préservée du péché originel en sa Conception, mais qu'elle a été ornée de la justice originelle, et confirmée en grâce dès le premier moment de sa vie, selon plusieurs grands théologiens [4], afin d'être plus digne de concevoir et d'enfanter le Sauveur du monde : privilège qui n'a jamais été accordé à aucune créature, soit angélique, soit humaine ; mais qui n'appartient qu'à la Mère du Saint des saints, après son Fils Jésus.

Le quatrième privilège est que, selon saint Bernardin de Sienne et plusieurs autres saint Docteurs [5], elle a eu l'usage de raison actuellement, dès le moment de sa Conception. Car on ne peut pas douter que la Mère ne soit plus privilégiée que le serviteur : je veux dire que

1. *Oratio* 1, *De Nativitate B. Virg.*

2. *Oratio de Deipara.* — 3. *Orat.* 2, *De Ass.*

4. Vega, *Theol. Mar.*, n. 1184. « Quærenti utrum B. Virgo fuerit confirmata in bono statim post ejus conceptionem, an tantummodo post Christi Incarnationem, respondemus certius affirmari Deiparam, in illo momento quo anima in ejus corpus infusa est, et, ut mox dicemus, gratia pro modo suo repleta, hujus impeccabilitatis privilegio fuisse donatam ; nec in hac re standum est Angelici Doctoris sententiæ, volentis tantummodo post Christi Incarnationem B. Virginem hoc privilegio fuisse donatam : siquidem hoc ipse adserebat cohærenter sententiæ suæ de exclusione fomitis in Deipara nonnisi post Incarnationem facta : quam sententiam minime probandam esse superius diximus. » Lépicier, *Tract. de B. V. Maria*, p. 2, c. 1, a. 3, n. 13.

5. Vega, *Theol. Mar.*, n. 956. Cf. Terrien, l. c., p. 10. Lépicier, l. c., p. 2, c. 1, a. 4, n. 6.

saint Jean-Baptiste, duquel le saint Évangile nous annonce qu'il tressaillit de joie dans le ventre de sa mère, lorsque la sainte Vierge la salua ; d'où saint Ambroise conclut que l'usage de raison lui fut donné en cet instant-là : *Habebat intelligendi sensum, qui exaltandi habebat affectum*[1].

Si vous demandez de quelle façon il a été donné à la très sainte Vierge dès le premier instant de sa vie, on vous dira que cela s'est fait, ou bien parce que Dieu a tellement élevé son entendement par sa divine vertu, qu'il l'a rendu capable d'agir indépendamment des sens et des organes du corps ; ou bien parce qu'il a tellement fortifié les organes et les sens, qu'il les a mis en état de coopérer aux fonctions de l'entendement.

Le cinquième privilège de cette merveilleuse Conception est que non seulement notre divine Enfant a eu actuellement l'usage de la raison naturelle dès le premier instant de sa vie ; mais que dès lors, elle a été remplie de la lumière de la foi, et d'une lumière surnaturelle et infuse si abondante, que saint Bernardin de Sienne[2] et Albert le Grand[3] assurent qu'elle a connu parfaitement et les créatures et le Créateur, avec tout le bien qui se doit faire et tout le mal qui se doit éviter.

Mais les mêmes Bernardin et Albert le Grand, avec l'abbé Rupert, saint Bernard, saint Antonin, Denys le Chartreux, Jean Gerson, Suarez et plusieurs autres, passent bien plus outre ; car ils ne craignent point de dire que cette admirable Vierge a joui de la claire vision de Dieu, au moins quelquefois en sa vie.

Si cela est, on peut bien croire (et c'est ici le sixième privilège), qu'il lui a fait cette faveur au moment de sa Conception. Car une des raisons que ces saints Docteurs apportent, pour prouver qu'elle a vu la face de Dieu à

1. *Lib.* 1, *In Luc.* — 2. *Tract. de B. Virg.* serm. 4, a. 1, cap. 4.
3. *Lib. de B. Virg.*, cap. 71. Cf. Vega, l. c., n. 960 sq.

découvert quelquefois durant sa vie, est parce que plusieurs demeurent d'accord que cette grâce a été faite à Moïse, et à saint Paul lorsqu'il a été ravi au troisième ciel, et qu'on ne doit pas douter que la Reine ait été moins favorisée que ses sujets, ni croire que les serviteurs aient été plus privilégiés que la Mère. Or, il est constant, selon le sentiment commun des saints Docteurs, que la bienheureuse Vierge a été plus remplie de lumière, de grâce et de sainteté, au moment de sa Conception, et qu'elle a plus aimé Dieu, et conséquemment qu'elle a été plus aimée de Dieu, que Moïse et que saint Paul, considérés même dans la fin de leur vie. C'est pourquoi il y a grand sujet de croire qu'elle n'a pas été moins favorisée de sa divine Majesté au commencement de sa vie, que ces Saints l'ont été dans un âge plus avancé. C'est le sentiment de plusieurs grands théologiens[1].

Le septième privilège de sa sainte Conception est que le Père éternel l'ayant regardée, dès ce moment, comme celle qu'il avait choisie pour être la Mère de son Fils, a jeté dans son âme les fondements d'une grâce proportionnée à cette dignité infinie de Mère de Dieu : grâce

1. Vega, *Theol. Mar.*, n. 1862. « B. Virgo aliquando in vita sua mortali Deum essentialiter vidit. Sane sicut Moysi et Paulo visio Dei per essentiam modo transeunti aliquando probabiliter fuit concessa, ita probabilissimum ducimus B. Virginem idem privilegium solemnioribus vitæ suæ mortalis temporibus, non permanenter, sed modo transeunti obtinuisse, verbi gratia, in Incarnatione Domini, in Nativitate, in Resurrectione et in Ascensione... Hujus autem rei rationem reddit S. Thomas (3, 27, 1) : *Rationabiliter creditur quod illa quæ genuit Unigenitum a Patre plenum gratiæ et veritatis, præ omnibus aliis majora privilegia gratiæ acceperit* ». — Accedit quod sicut nemo fuit qui in hac vita mortali tanta pateretur, quanta passa est B. Virgo, ita nemini tanta consolatio danda fuit, quanta B. Virgini data est : unde et perfectius et frequentius ipsa vidit divinam Essentiam quam ipsimet Moyses et Paulus viderunt. *Credendum est*, ait S. Bernardus (*serm.* 2, *de Virg.*) *Christum frequenter Matrem suam ad montem myrrhæ et ad collem thuris sublimasse, in cellam vinariam occultasse, et gloriam deificam et supercœlestem revelasse.* » Lépicier, *Tract. de B. V. Maria*, p. 2, c. 1, a. 7, n. 3.

laquelle, considérée même dans son commencement, dans sa racine et dans ses fondements, surpasse la grâce consommée du premier des Séraphins et du plus grand de tous les Saints : *Fundamenta ejus in montibus sanctis*[1].

Le huitième privilège est que toutes les vertus, avec tous les dons et les fruits du Saint-Esprit, et les huit béatitudes évangéliques, se sont trouvées dans le Cœur de cette divine Enfant dès le moment de sa Conception, et en ont pris une entière possession, et y ont établi leur trône en un très haut degré et proportionné à l'éminence de sa grâce.

Le neuvième privilège est qu'étant remplie de lumière et de grâce au moment de sa Conception, elle s'est toute convertie et tournée vers Dieu. Je dis toute, c'est-à-dire, d'esprit, de cœur, de volonté, de pensée, et de toutes les puissances de son âme ; et qu'elle s'est offerte, donnée et consacrée entièrement à la gloire de sa divine Majesté.

Le dixième est qu'elle a commencé, dès ce moment, à adorer, louer, glorifier et aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, et selon toute l'étendue de la grâce qui était en elle. A raison de quoi on peut dire véritablement que, comme cette grâce surpassait celle des premiers Anges et des plus grands Saints, elle a aussi adoré Dieu plus parfaitement, elle l'a loué et glorifié plus dignement, et elle l'a aimé plus ardemment au premier moment de sa vie, que n'ont fait les premiers d'entre les Saints aux derniers de leurs jours ; comme aussi qu'elle a été plus aimée de Dieu, et qu'il l'a honorée de plus rares faveurs que toutes ses créatures.

Le onzième privilège est que non seulement cette bienheureuse Enfant a été remplie d'une grâce qui n'en a point de semblable, dès le premier instant de sa vie ;

1. *Ps.* LXXXVI, 1.

mais que l'auteur même de la grâce, c'est-à-dire, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont fait leur entrée dans son âme dès le premier moment qu'elle a été unie à son corps, et qu'ils y ont établi leur demeure et leur règne si parfaitement, qu'ils y ont toujours régné absolument et souverainement, et sans aucun empêchement.

Le douzième privilège de l'admirable Conception de cette merveilleuse Enfant, est exprimé par ces paroles qu'elle dit un jour à sainte Brigitte, dont les révélations sont approuvées de l'Église, puisque, dans l'oraison qu'elle dit au jour de sa fête, elle déclare que c'est Dieu qui lui a révélé ses secrets [1]. Voici donc ses paroles : « On peut bien dire que l'heure de ma Conception est l'heure dorée et précieuse, *hora aurea et pretiosa*, parce que c'est le commencement du salut du monde. » Oh ! que ces paroles sont bien véritables. puisque cette bénite heure nous a donné celle qui est la Mère de notre Sauveur, et la première source, après Dieu, de notre salut éternel. » A raison de quoi saint Bernard l'appelle *l'inventrice de la grâce, la médiatrice du salut, la restauratrice des siècles* [2].

Grâces éternelles vous en soient rendues, ô très adorable Trinité, et de toutes les faveurs dont vous avez comblé cette Vierge incomparable en sa merveilleuse Conception ! Que le ciel et la terre, les Anges et les hommes, et toutes les créatures vous en louent et bénissent éternellement !

Oh ! que j'ai de joie, ma très aimable Mère, de vous voir toute pure, toute immaculée, toute belle, toute sainte et toute admirable dès le premier pas de votre vie ! Certainement mon cœur en est si ravi, que si vous n'étiez parée de toutes ces beautés et de toutes ces excel-

1. « Domine Deus noster, qui beatæ Birgittæ per Filium tuum unigenitum secreta cælestia revelasti... » Die 9 octobris.

2. *Epist.* 174. Voir ci-dessus, page 114, note 1.

lences, et que je les possédasse, je voudrais m'en dépouiller pour vous les donner ; voire même, si vous ne les aviez pas, et qu'il fût nécessaire, pour vous les faire avoir, que je fusse anéanti, j'y donnerais très volontiers mon consentement.

CHAPITRE X

Le cinquième Mystère de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est sa demeure et ses occupations dans les bénites entrailles de sainte Anne.

C'EST un grand sujet d'humiliation pour toutes les mères des enfants d'Adam, de savoir que, pendant qu'elles sont enceintes, elles portent dans leurs flancs un enfant qui, étant dans le péché originel, est ennemi de Dieu, l'objet de son ire et de sa malédiction, et en l'appartenance du démon, et, par conséquent, que leur ventre est un enfer ; car là où est le péché, là est l'enfer : *Infernus sequebatur eum*[1]. De là vient que, quand on présente un enfant au baptême, la première chose que l'Église fait, c'est de l'exorciser, pour le délivrer de la possession de Satan.

Il n'y a que deux mères qui aient été tout à fait exemptes de cette malédiction.

La première, est la très sacrée Vierge Mère de Dieu, dont la sainte Église fait retentir tous les jours ces paroles par tout l'univers : *Beata viscera Mariæ Virginis, quæ portaverunt æterni Patris Filium* : « Bienheureuses les entrailles virginales de Marie, qui ont porté le Fils du Père éternel. »

La seconde est sainte Anne, la digne mère de cette même Vierge, de laquelle on peut bien dire aussi : *Bien-*

1. *Apoc.* VI, 8.

heureuses les entrailles d'Anne, qui ont porté la Mère du Fils de Dieu. Oui, grande sainte, bienheureux votre ventre sacré ; car on peut dire véritablement que c'est une arche de bénédiction et de sanctification, qui contient en soi un trésor inestimable ; que c'est un saint temple, dans lequel Dieu est merveilleusement honoré ; et que c'est un ciel de gloire et un paradis de délices pour la très sainte Trinité.

C'est une arche de bénédiction, parce que ces bénites entrailles de sainte Anne portent une belle étoile qui enfantera un soleil, le Soleil de justice, Jésus-Christ notre Seigneur et notre Dieu, lequel nous délivrera de la malédiction éternelle et nous comblera de toutes sortes de bénédictions.

C'est une arche de sanctification, qui renferme en soi celle qui est un abîme de grâce et un prodige de sainteté.

C'est une arche qui cache en soi le plus riche trésor du ciel et de la terre.

« O Anne, Mère digne de tout respect, s'écrie un Ange » chez sainte Brigitte[1], que vous avez porté un riche tré- » sor dans vos entrailles, lorsque Marie, qui devait être » Mère de Dieu, y était résidente ! Certainement, c'était » le premier et le plus digne objet de l'amour de Dieu » entre les pures créatures. C'est pourquoi sainte Anne » peut être appelée, à bon droit, la trésorière du grand » Dieu, parce qu'elle cachait et portait dans ses flancs le

1. « O Anna, Mater veneranda, quam pretiosum thesaurum in tuo bajulasti utero, quando Maria quæ Mater Dei fieri debebat, in ipso quievit. Vere sine omni ambiguitate credendum est, quod materiam illam statim, quando in Annæ utero concepta et collecta fuit, de qua Maria formari debebat, ipse Deus plus diligebat quam omnia humana corpora a viro et muliere generata et generanda per mundum universum. Unde venerabilis Anna nuncupari potest omnipotentis Dei gazophylacium, quia ipsius thesaurum super omnia sibi amabilem in suo utero recondebat. O quam prope erat jugiter cor Dei huic thesauro ! O quam pie et alacriter huic thesauro oculos suæ Majestatis infixit, qui postmodum in Evangelio suo sic ait : *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* » *Sermo angel.* cap. 10.

» plus cher et le plus désirable trésor de sa divine Ma-
» jesté. Oh ! que le Cœur de Dieu était proche de ce pré-
» cieux trésor ! Oh ! avec quel contentement les yeux
» de celui qui a dit longtemps après : *Là où est votre*
» *trésor, là est votre cœur*, étaient-ils collés continuelle-
» ment sur cet aimable trésor ! »

Je passe outre, et je dis que le bienheureux ventre de sainte Anne est un saint temple, dans lequel notre sainte Enfant rend de plus grands honneurs à Dieu qu'il n'en a jamais reçu par aucun homme ni par aucun Ange. Car, comme elle est pleine de lumière et de grâce, et même du Saint-Esprit, et beaucoup plus que le petit saint Jean-Baptiste, qui, selon le témoignage de l'Évangile, en a été rempli dès le ventre de sa mère ; ce divin Esprit qui la possède, l'anime et la conduit, ne la laisse pas oiseuse, mais il l'occupe continuellement en dix sortes d'exercices très pieux et très saints.

Le premier est la contemplation ; le second l'humiliation ; le troisième l'adoration ; le quatrième la louange de Dieu ; le cinquième l'action de grâces ; le sixième l'amour ; le septième la résignation ; le huitième l'oblation et le sacrifice ; le neuvième la pénitence pour les péchés d'autrui ; le dixième la prière et l'oraison.

Premièrement, elle est dans un exercice continuel de contemplation, par la lumière de la foi, qui est en elle plus vive et plus forte qu'elle ne fut jamais en aucun esprit. A raison de quoi saint Bernardin de Sienne nous annonce qu'elle a été élevée à un si haut degré de contemplation dès le ventre de sa mère, que dès lors elle contemplait Dieu plus parfaitement qu'aucun Saint n'a jamais fait en la perfection de son âge : *Ad tantam contemplationem sublimata est, ut perfectius, etiam in ventre matris, contemplaretur Deum, quam unquam fuit contemplatus aliquis in perfecta ætate*[1].

1. *Sermo* 13, de Exalt. B. V. in gloria, c. 3.

Secondement, elle s'humilie très profondément devant Dieu, en la vue de la grandeur infinie de sa Majesté, en la vue de son propre néant, et en la vue de tous les péchés dont elle aurait été capable si Dieu ne l'avait prévenue de sa grâce. Car étant pleine de lumière, elle voyait très clairement que, parce qu'elle était fille d'Adam, elle aurait contracté le péché originel, si la divine Bonté ne l'en avait préservée par une faveur extraordinaire ; et qu'ensuite elle aurait été capable de tous les péchés qui se peuvent commettre par tous les autres enfants d'Adam. Ce qui la portait à se plonger dans un abîme sans fond d'humiliation, duquel elle n'est jamais sortie, non pas même depuis qu'elle est au ciel, là où elle est encore plus humble qu'elle n'était en la terre.

Troisièmement, elle est dans un exercice perpétuel d'adoration vers Dieu, l'adorant dans tout ce qu'il est en lui-même, et hors de lui-même en toutes ses créatures, et lui rendant des adorations plus parfaites que toutes celles qu'il a jamais reçues, soit en la terre, soit au ciel.

Quatrièmement, elle bénit, loue et glorifie Dieu incessamment en toutes ses divines perfections, et en toutes ses œuvres de nature, de grâce et de gloire ; et elle lui donne des louanges qui n'en ont jamais eu de semblables, parce que, comme j'ai déjà dit, elle le loue et le glorifie selon toute l'étendue de la grâce qui est en elle, qui surpasse la grâce du premier de tous les Anges et du plus grand de tous les Saints.

Cinquièmement, elle rend grâces à Dieu incessamment de toutes les faveurs qu'elle a reçues et qu'elle reçoit sans cesse de son infinie bonté, comme aussi de toutes les grâces corporelles et spirituelles, naturelles et surnaturelles qu'il a faites à toutes ses créatures.

Sixièmement, elle est dans un exercice continuel d'amour vers son Dieu, qu'elle aime plus ardemment que le plus embrasé des Séraphins, pour la raison que j'ai déjà dite.

Septièmement, elle se soumet, se résigne et s'abandonne totalement et sans aucune réserve à toutes les volontés de Dieu, afin qu'il dispose d'elle et de tout ce qui lui appartient en temps et en éternité, en la manière qui lui sera la plus agréable. Oh ! qu'elle dit d'un grand cœur, et avec une résignation incomparablement plus parfaite, ces paroles que l'une de ses plus saintes filles, qui est sainte Gertrude, devait dire longtemps après elle : *Je demande, mon Seigneur, et je désire de tout mon cœur que votre très louable volonté s'accomplisse en moi et en toutes vos créatures, en la manière qui vous sera la plus agréable*[1].

Huitièmement, elle s'offre, se donne et se sacrifie continuellement à Dieu, comme une très pure et très sainte hostie, qui est tout embrasée et consumée dans le feu sacré du divin amour.

Neuvièmement, le Saint-Esprit lui faisant connaître, d'un côté, les obligations infinies que les hommes ont de servir et d'aimer Dieu, et, d'autre part, les offenses innombrables qu'ils commettent contre lui, elle s'humilie devant sa divine Majesté, au nom de tous ses frères et de toutes ses sœurs, c'est-à-dire, au nom de tous les enfants d'Adam ; elle demande pardon pour eux, et elle s'offre à la divine Justice, pour porter la pénitence de leurs péchés en la manière qu'il lui plaira. Car si Moïse demandait à Dieu d'être effacé du livre de vie, par le zèle du salut de ceux que Dieu avait mis sous sa conduite ; si saint Paul désirait d'être anathème pour le salut de ses frères, et s'il s'est trouvé plusieurs autres Saints qui, pour apaiser l'ire de Dieu sur son peuple, se sont offerts à souffrir toutes sortes de peines et de supplices : qui peut douter que cette très bénigne Enfant que sainte Anne porte dans ses entrailles, laquelle a plus de charité incomparablement qu'il n'y en a jamais eu dans les cœurs des plus

1. « Peto, Domine, et toto corde desidero, ut tua laudabilissima voluntas secundum optimum beneplacitum tuum in me perficiatur. » *Legat. div. piet.*, lib. 3, cap. 11.

grands de tous les Saints, ne se soit offerte à la divine Justice pour souffrir tout ce qui lui plairait, afin d'obtenir miséricorde pour les pécheurs ? Et si elle-même a assuré sainte Mechtilde, ainsi que nous l'avons vu ci-dessus, que Dieu l'a tant aimée de toute éternité, qu'auparavant même qu'elle fût au monde il a fait de grandes miséricordes au genre humain pour l'amour d'elle, qu'a-t-il fait en faveur de ses mérites, lors même qu'elle était encore dans le sacré ventre de sa sainte mère, et qu'elle s'offrait, dans l'ardeur de son incomparable charité, à faire pénitence pour les fautes des autres, pour commencer, par ce moyen, à exercer l'office de Mère du Sauveur de tous les hommes ?

Dixièmement, comme elle voit en la lumière du Saint-Esprit, dont elle est merveilleusement éclairée, les misères inénarrables et les nécessités innombrables, tant spirituelles que corporelles, dont la terre est remplie, sa charité immense la sollicite et la pousse à prier sans cesse pour tous les besoins de toutes les créatures, et à commencer, par ce moyen, à exercer la qualité de Mère de miséricorde.

Voilà les saintes et divines occupations de notre admirable Enfant dans les flancs de sa mère. Voulez vous, mon cher lecteur, faire quelque chose qui lui soit bien agréable ? Offrez-vous à elle, et la priez de vous associer avec elle dans tous ces honneurs qu'elle rend à Dieu, durant les neuf mois qu'elle demeure dans les bénites entrailles de sa mère, et efforcez-vous de l'imiter dans tous ses saints exercices.

J'ai encore une chose à vous dire : C'est que le bienheureux ventre de sainte Anne est un paradis de délices et un ciel de gloire pour la très sainte Trinité ; voire même qu'il est plus saint en quelque manière que le ciel, et que Dieu y est plus glorifié que dans le ciel empyrée.

Pour entendre ceci, sachez, premièrement, que la grâce et la sainteté ne sont qu'une même chose.

Secondement, souvenez-vous de ce qui a été dit ci-dessus, que la bienheureuse Vierge, selon le sentiment de plusieurs saints Docteurs, a eu plus de grâce et de sainteté dès le moment de sa Conception, que le plus élevé de tous les Anges et le premier de tous les Saints n'en ont eu dans le plus haut point de leur perfection.

Troisièmement, remarquez, que, comme cette sacrée Vierge a eu l'usage de raison dès le premier instant de sa vie, et que, selon plusieurs grands théologiens, il n'a point été interrompu en elle, et qu'elle n'a jamais été oiseuse, et que la grâce n'a point été inutile en elle, beaucoup moins qu'en saint Paul, qui dit : *Gratia Dei in me vacua non fuit*[1] ; et qu'elle agissait toujours, dans tous ses exercices, par le mouvement du pur amour de Dieu, et selon toute l'étendue de sa grâce : de moment en moment cette même grâce doublait toujours de moitié. Que s'ensuit-il de là ? Écoutez, vous aller voir une chose prodigieuse.

Il s'ensuit de là que, dans les premiers jours de la vie de cette divine Enfant, sa grâce et sa sainteté s'est tellement multipliée et est montée jusqu'à un si haut degré, que, selon la supputation qui en a été faite par de savants théologiens, elle surpassait presque infiniment la grâce et la sainteté de tous les Saints qui ont été et qui seront, quand même chacun de ces Saints aurait acquis dix millions de degrés de grâce. Voyez les choses merveilleuses que le R. P. Honorat Niquet dit là-dessus, dans le livre dont j'ai déjà parlé, intitulé *Nomenclator Marianus*, au livre 4, chap. 16, § 3. Or, si cette merveilleuse Enfant a été presque infiniment plus sainte dans les premiers jours de sa vie que tous ces Saints ensemble, jugez combien elle les a surpassés en sainteté à la fin du premier mois, à la fin du second, et ainsi des autres.

Après cela, n'est-il pas vrai que le béni ventre de sainte Anne, qui porte ce trésor immense de grâce et de sainte-

1. I *Cor.* XV, 10.

té, est comme un ciel plus saint en quelque façon que le ciel empyrée ? N'est-il pas vrai, par conséquent, que Dieu est plus glorifié dans ce ciel, que dans le ciel qui est la demeure des Anges et des Saints ? N'est-il pas vrai aussi que c'est un paradis de délices pour la très sainte Trinité, qui prend plus de complaisance incomparablement dans l'âme et dans le Cœur de cette aimable Enfant, et dans les saints exercices qu'elle fait avec une telle perfection et sainteté, que dans tous les Saints qui sont et qui seront dans le paradis ?

« O bienheureux ventre de sainte Anne, s'écrie saint Jean Damascène[1], qui enfante un ciel vivant plus grand que tous les cieux ! » O très sainte Enfant, qui êtes environnée, dans ce ventre maternel, d'une armée innombrable d'Anges ! O admirable Enfant, vous êtes un monde de merveilles ; vous êtes un abîme de miracles ; vous êtes ce qu'aucune langue ne peut dire, et ce qu'aucun esprit, ni humain, ni angélique, ne peut comprendre ! O Dieu tout bon et tout puissant, que toutes vos bontés, toutes vos puissances et toutes vos perfections infinies vous bénissent et vous louent éternellement, pour les choses grandes que vous avez faites en cette incomparable Enfant ! *Benedicite omnes virtutes Domini Domino*[2]. Oh ! que j'ai de joie de la voir si sainte, et de vous voir tant honoré en elle, durant les neuf mois qu'elle a fait sa demeure dans les bénites entrailles de sa bienheureuse mère ! Mais, mon Dieu, que j'ai de confusion quand je fais réflexion sur les premiers neuf mois de ma vie, sans parler du reste ! Que j'ai de douleur d'avoir été si longtemps dans un état qui me rendait votre ennemi, et qui vous déplaisait infiniment ! Pardon, mon Dieu, pardon, s'il vous plaît ; car je déteste tellement ce malheureux état, que, si cela dépendait de mon choix, j'aimerais mieux

1. « O beatum ventrem, qui vivum cælum cælis ipsis latius peperit ! » *De Nat. B. Mariæ Virg.*, orat. 1.
2. Dan. III, 61.

n'avoir jamais été, que d'avoir été dans un état d'inimitié et de rébellion contre vous, tel qu'était celui-là.

O mon Créateur, je vous offre tout l'honneur et la gloire, l'amour et les louanges qui vous ont été rendus par votre Fils Jésus pendant qu'il a été dans le ventre virginal, et par sa très sacrée Mère, pendant qu'elle a été dans les bénites entrailles de sa sainte mère, en satisfaction et réparation de l'état de péché où j'ai été depuis le moment auquel mon âme a été créée et unie à mon corps, jusqu'au moment de mon baptême. O Jésus, ô Marie, Mère de Jésus, offrez vous-même, s'il vous plaît, pour moi cette satisfaction et réparation à la divine Majesté.

CHAPITRE XI

Le sixième Mystère de la sainte Enfance de la Reine du ciel, qui est sa Naissance.

Entre plusieurs choses grandes et merveilleuses qui sont contenues dans les mystères de la Conception et de la Naissance de la Mère de Dieu, en voici une qui lui est très glorieuse. C'est que, dans les leçons qui se disent au premier Nocturne de l'office de sa Conception. tirées du vingt-quatrième chapitre de l'Ecclésiastique, et dans l'épître de la messe que l'on célèbre au jour de sa Naissance, tirée du chapitre huitième des Proverbes, la sainte Église, ou, pour mieux dire, le Saint-Esprit qui la conduit en toutes choses, applique à notre sainte Enfant, la regardant dans sa Conception et dans sa Naissance, les mêmes éloges et les mêmes qualités qu'il donne à la Sagesse éternelle, qui est le Fils de Dieu. Pourquoi cela? Pour nous faire voir la très parfaite ressemblance qu'il y a entre le Fils et la Mère.

Je sais bien que chaque âme fidèle porte en soi l'image

et la ressemblance de l'homme céleste, c'est-à-dire, de Jésus homme et Dieu tout ensemble : *Portemus imaginem cælestis*[1]. Mais la Mère de Jésus la porte en un degré de perfection qui excelle autant par-dessus les autres, que sa dignité infinie de Mère de Dieu surpasse tout ce qu'il y a de plus grand dans toutes les créatures.

De là vient que, comme le Fils de Dieu est appelé le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et l'image de sa bonté : *Speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius*[2], parce que le Père éternel exprime en lui si excellemment toutes ses divines perfections, qu'il n'a qu'une même puissance, une même sagesse, une même bonté, une même divinité avec lui : aussi la Mère de Dieu est nommée, par la bouche de l'Église, le miroir de justice, *speculum justitiæ*, c'est-à-dire, le miroir de celui qui est la justice et la sainteté même ; parce que le Soleil de justice, qui est son Fils, dépeint et imprime si parfaitement en elle tous ses états, tous ses mystères, sa vie, ses mœurs et ses vertus, que le grand saint Denys proteste qu'ayant eu le bonheur de la voir, pendant qu'elle était sur la terre, il aperçut en elle un éclat de majesté et de sainteté si admirable, que si la foi ne lui eût enseigné qu'il n'y a qu'un Dieu, il l'aurait adorée comme une divinité[3] : tant il est vrai que cette divine Mère est une image très parfaite de son Fils, qui est Dieu comme son Père : *Divinæ bonitatis infinita imago*, dit saint Thomas[4] : « C'est une image infinie, c'est-à-dire, infiniment parfaite de la divine Bonté. »

1. I *Cor.* XV, 49. — 2. *Sap.* VII, 26.
3. « Ego oculis non tantum mentis, sed corporis vidi, perspexi, atque propriis oculis intuitus sum Deiformem, atque super omnes cælicos Spiritus, sanctissimam Matrem Christi Jesu Domini nostri... Testor qui aderat in Virgine Deum, si tua divina concepta mente non me docuissent, hanc ego vere Deum esse credidissem... » *Epist. ad Paulum.* Cette lettre citée par un certain nombre de Pères et d'auteurs ecclésiastiques, est attribuée à saint Denys l'Aréopagite.
4. *Opusc.* de Char.

Voulez-vous voir les chefs principaux de la merveilleuse ressemblance qu'il y a entre le Fils et la Mère, considérée même dans l'état de son Enfance ? Écoutez-les parler tous deux ensemble, dans les premières leçons de l'office du jour auquel l'Église célèbre la Conception de la Mère, et dans l'épître de la messe du jour de sa Naissance. Écoutez la voix du Fils et de la Mère, qui n'ont qu'une même voix, comme ils n'ont qu'un même Cœur, une même âme et un même esprit : *Cor unum et anima una*[1].

1. Voici le Fils et la Sagesse éternelle qui parle : « Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, c'est-à-dire, de son divin entendement, qui est la bouche adorable par laquelle il produit son Verbe et sa parole » : *Ego ex ore Altissimi prodivi*[2].

Voici pareillement la Mère qui parle et qui dit la même chose : *Je suis sortie de la bouche du Très-Haut*, c'est-à-dire, de son entendement et de sa pensée ; parce que la même pensée que le Père de Jésus a eue de toute éternité de faire naître son Fils d'une Vierge, est aussi le principe de la naissance de sa Mère. Car au même instant (s'il y avait des instants dans l'éternité) que ce Père divin a eu dessein d'envoyer son Fils au monde, et de le donner à la bienheureuse Vierge pour être son Fils, il a eu dessein pareillement de lui donner cette sacrée Vierge pour être sa Mère ; et ainsi le Fils et la Mère sont sortis de la bouche du Très-Haut. On peut dire aussi qu'ils sont sortis de son Cœur, vu spécialement qu'il y a une version qui porte : *Ego ex Corde Altissimi prodivi :* « Je suis sortie du Cœur du Très-Haut[3] ». Car le même Cœur et le même amour du Père éternel qui l'a porté à nous donner un Homme-Dieu, l'a poussé aussi à nous donner une Mère de Dieu.

2. Le Fils de Dieu, qui est la Sagesse éternelle, nous

1. *Act.* IV, 32. — 2. *Eccli.* XXIV, 5.
3. Agnell. Episc. Raven., *Epist. ad Arminium*, quæ extat tom. 3, Biblioth. SS. Patrum.

déclare qu'il est le Fils aîné de Dieu, étant né dans son sein adorable avant tous les siècles et avant toutes les créatures : *Ego primogenita ante omnem creaturam*[1].

La Mère de Dieu en dit autant, parce que, après son Fils, elle tient la première place de toute éternité dans le sein et dans le Cœur de Dieu. C'est là qu'elle était cachée durant toute l'éternité. C'est de là qu'elle est sortie en la plénitude des temps. C'est pourquoi le saint martyr Méthodius l'appelle le trésor de l'amour du Père éternel : *Salve amoris Dei Patris thesaure*[2].

3. C'est moi, dit le Fils de Marie, qui suis le premier auteur de toutes les lumières, tant corporelles que spirituelles, qui sont au ciel ; et qui, couvrant toute la terre, comme une nuée toute pleine d'eau, la rends fertile et féconde, et la dispose à porter toutes sortes d'herbes, d'arbres, de fleurs et de fruits : *Ego feci ut in cælis oriretur lumen indeficiens, et sicut nebula texi omnem terram*[3].

C'est moi, dit la Mère de Jésus, qui suis la Mère du soleil et de la lumière, et qui, après mon Fils, suis un second soleil, *electa ut sol*[4], qui éclaire la terre et le ciel, les hommes et les Anges de mes lumières : *Hæc Angelos et homines illustrat*[5]. Et c'est moi qui, comme une nuée toute pleine des eaux célestes de la grâce, fais déborder de tous côtés les torrents de mes miséricordes.

4. Je fais ma demeure, dit le Fils de Dieu, dans les lieux très hauts : *Ego in altissimis habitavi* ; et mon trône est dans une colonne de nuée : *Et thronus meus in columna nubis*[6]. Quels sont ces très hauts lieux ?

C'est, premièrement, le ciel empyrée, dans lequel le Fils de Dieu découvre plus clairement à ses Anges et à ses Saints les grandeurs de sa puissance, de sa gloire et de sa magnificence. Et il a encore une autre demeure in-

1. *Eccli.*, XXIV, 5. — 2. *Orat. in Hypapante.*
3. *Eccli.*, XXIV, 6. — 4. *Cant.* VI, 9.
5. Petr. Dam. *Sermo de Assumpt.* — 6. *Eccli.* XXIV, 7.

finiment plus élevée et plus glorieuse, qui est le sein et le Cœur adorable de son Père : *Unigenitus, qui est in sinu Patris* [1]. Mais quelle est cette colonne de nuée qui porte son trône? C'est le sein virginal et le Cœur sacré de sa très sainte Mère.

Cette divine Vierge peut bien dire aussi qu'elle fait sa demeure aux lieux très hauts, et que son trône est dans la colonne de nuée ; car elle est si élevée en grâce, en sainteté, en dignité et en gloire par-dessus tous les Anges et tous les Saints, qu'ils la perdent de vue, s'il faut ainsi dire, puisque saint Jean Damascène assure qu'entre son trône et les premiers trônes des Anges et des Saints, il y a une distance en quelque manière infinie : *Dei Matris et servorum Dei infinitum est discrimen* [2]. Enfin, elle n'a qu'une même demeure avec son Fils, qui est le sein et le Cœur du Père éternel ; et son trône est dans la colonne de nuée, c'est-à-dire, dans le Cœur de son Fils. Car la colonne de nuée qui conduisait le peuple de Dieu dans le désert, était une figure, selon le langage des saints Pères, du Fils et de la Mère.

5. *C'est moi toute seule*, dit la Sagesse éternelle, c'est-à-dire, à l'exclusion de toutes les autres créatures, mais non pas à l'exclusion de la très sainte Vierge, comme nous allons voir, *qui ai fait le tour du ciel, qui ai pénétré la profondeur des abîmes, qui ai marché sur les flots de la mer, qui ai été par toute la terre, qui ai établi ma principauté sur toutes les nations, et qui ai rendu tous les hommes, grands et petits, dépendants de ma puissance et de mon empire* [3]. C'est-à-dire, c'est moi qui possède tout, qui suis partout, qui comprends tout, qui vois tout, qui gouverne tout, qui préside à tout, qui dispose de tout selon mon bon plaisir.

1. Joan. I, 18. — 2. *Orat.* 1 de Dorm. Virg.
3. « Gyrum cæli circuivi sola, et profundum abyssi penetravi, in fluctibus maris ambulavi ; et in omni terra steti, et in omni populo ; et in omni gente primatum habui. » *Eccli.* XXIV, 7, 8, 9.

La très sainte Vierge peut-elle dire ces mêmes choses? Oui, elle les peut dire après son Fils qui est la Sagesse éternelle, et le Saint-Esprit les lui fait dire en effet au jour de sa Conception, et beaucoup davantage les peut-elle dire au jour de sa Naissance, et avec vérité. Car étant la Fille aînée du Père éternel, et sa première et principale héritière, tout ce qui est à son Père est à elle. Et étant la Mère du Fils et l'Épouse du Saint-Esprit, tout ce qui appartient à son Fils et à son Époux lui appartient. Le grand Monarque du monde l'ayant constituée Reine et Dame souveraine de tous ses états, il lui a donné une puissance absolue sur toutes les choses qui dépendent de lui, afin d'en disposer comme bon lui semble. Et afin qu'elle puisse gouverner son empire avec justice et équité, il l'a remplie d'une lumière si grande et si pénétrante, qu'elle voit tout et connaît tout ce qui se passe dans l'univers.

C'est par cette puissance et par cette lumière, et par son immense charité, qu'elle est en quelque manière partout, au ciel, en la terre, et même dans les enfers. Le ciel n'est-il pas rempli de joie et de félicité par son moyen? La terre n'est-elle pas pleine des effets de sa bonté? N'est-elle pas la consolation des affligés, le refuge de tous les misérables, l'avocate de tous les pécheurs? Il n'y en a pas un, pour perdu et abandonné qu'il soit, qui ne doive espérer d'obtenir, par son moyen, une entière abolition de ses crimes, s'il la supplie d'intercéder pour lui, et qu'il se veuille convertir. Elle a même de la charité pour plusieurs qui veulent toujours persévérer dans leurs péchés. Car elle dit un jour à sainte Brigitte[1] « que la rage du démon contre les hommes est si horrible, que quand il

1. « Vellet diabolus ut homo habens voluntatem peccandi quamdiu vixerit, diu viveret, ut post mortem magis doleret. Et ideo gratia mea dirumpit laqueum quem vides, id est abbreviat vitam carnis miseræ contra voluntatem diaboli, ne fiat dolor ex judicio justitiæ, ita horribilis ut desiderat inimicus. » *Revel. extrav.* cap. 89.

en voit quelqu'un qui est tout à fait plongé dans l'impiété, il désire qu'il vive longtemps, afin qu'en multipliant ses crimes en la terre, il augmente ses supplices pour l'enfer ; mais qu'elle a tant de pitié, qu'elle obtient quelquefois de Dieu que sa vie soit abrégée, afin qu'en faisant moins de péchés, il souffre moins de tourments dans les enfers. »

Ses bontés descendent jusque dans l'abîme, l'obligeant de visiter souvent les âmes prisonnières de la divine Justice dans le Purgatoire, pour les consoler, pour les fortifier et pour les soulager de telle sorte dans leurs peines, qu'elle dit un jour à sainte Brigitte[1], « qu'elle était la Mère de toutes les âmes qui brûlent dans les feux du Purgatoire, et que les peines qu'elles méritent pour leurs péchés sont diminuées et mitigées en chaque heure, par ses prières. » Et une autre fois elle lui dit encore[2] « qu'il n'y avait aucune peine, dans ce feu très ardent, qui ne fût rendue plus douce par son moyen, et plus facile à supporter. »

Enfin, comme le Père éternel a donné la justice et le jugement à son Fils : *Deus judicium tuum regi da, et justitiam tuam Filio regis*[3], il a donné la miséricorde à sa Fille ; et elle en est si pleine, qu'elle pénètre même jusques au plus profond des abîmes de l'enfer : *Profundum abyssi penetravi*[4]. Cette pensée n'est pas de moi, mais d'un grand Prélat qui a été évêque de Lorette[5], qui dit que Dieu n'ayant jamais fait aucune grâce à personne que par l'entremise de cette Mère de grâce, il faut conclure que c'est par son moyen qu'il exerce une miséricorde envers les

1. « Sum etiam Mater omnium qui sunt in Purgatorio, quia omnes pœnæ quæ debentur purgandis pro peccatis suis, in qualibet hora, propter preces meas, quodammodo mitigantur. » *Lib.* 4, cap. 138.

2. « Nulla etiam pœna est in Purgatorii igne, quæ propter me non remissior erit et lenior ad ferendum, quam aliter esset. » *Lib.* 6, cap. 10.

3. *Psal.* LXXI, 1. — 4. *Eccli.* XXIV, 8.

5. Rutil. Benson., in *Psal.* 86, cap. 32.

misérables damnés, qui est de ne les punir pas autant qu'ils le méritent, selon la doctrine de saint Thomas[1].

C'est ainsi que cette grande Reine comprend tout, et est partout par sa lumière, par sa puissance et par sa charité. Et elle est seule entre toutes les créatures qui soit ainsi partout, et qui ait tant de bonté et tant de pouvoir qu'elle puisse secourir tous ceux qui implorent son aide, aussi promptement comme si elle était présente en personne en tous les lieux où elle est invoquée. Ce qui arrive effectivement et plus souvent qu'on ne pense, selon ces belles paroles de saint Germain, Patriarche de Constantinople[2] : « Votre esprit, ô Marie, est immortel, et votre chair virginale n'a point souffert de corruption dans le sépulcre. Vous voyez toutes choses, vous observez toutes choses, et vous honorez tous les habitants de l'univers de vos très bénins regards. Et encore que nos yeux soient retenus et empêchés de vous voir, si est-ce que vous ne laissez pas de vous rendre présente à ceux que vous jugez dignes de votre faveur, et de leur faire sentir la douceur de votre sainte présence. »

6. Écoutons encore ce que cette aimable Marie nous dit, après son Fils Jésus. Voici les paroles du Fils, qui sont aussi celles de la Mère : « J'ai cherché, parmi toutes les nations qui relèvent de mon empire, des âmes et des cœurs pour y faire ma demeure et y prendre mon repos : *In omnibus requiem quæsivi, et in hæreditate Domini morabor*[3]. Mais c'est dans l'héritage du Seigneur, c'est-à-dire, dans les cœurs qui sont tout à fait en la possession du

1. « Et tamen in damnatione reproborum apparet misericordia ; non quidem totaliter relaxans, sed aliqualiter allevians, dum punit citra condignum. » 1. P., quæst. 21, art. 4, ad. 1.

2. « Spiritus tuus æternum vivit, et caro tua corruptionem passa non est. Omnes visitas, et in omnes, o Dei Mater, visitatio tua : ut licet oculi nostri teneantur ne te videant, tu tamen in medio omnium libenter moraris, et te non indignis quotidie manifestas teipsam. » *Serm.* 2, *de Dorm. Virg.*

3. *Eccli.* XXIV, 11.

Seigneur, que je veux établir mon séjour. *C'est l'ordre que j'ai reçu de celui qui est le Créateur de toutes choses, et qui est reposant et régnant dedans mon Cœur, comme dans son tabernacle, et qui veut que je fasse ma demeure chez ses élus, chez Jacob et Israël*[1], c'est-à-dire, chez ceux qui ont supplanté et vaincu le diable, le monde et la chair, et qui s'étudient à connaître et aimer Dieu par l'exercice de l'oraison.

7. Ensuite cette divine Mère, parlant toujours après son Fils qui est la Sagesse éternelle, dit qu'elle a été créée avant tous les siècles et de toute éternité : *Ab æterno et ante sæcula creata sum* ; et qu'elle n'aura jamais de fin : *Et usque ad futurum sæculum non desinam*[2], parce qu'en effet elle est de toute éternité dans l'esprit et dans le Cœur de Dieu, comme la plus digne, la plus aimable et la plus aimée de toutes les créatures ; et qu'elle sera éternellement honorée dans le ciel, comme la Mère du Roi du ciel et de la terre, comme la Dame souveraine de l'univers.

8. Elle ajoute qu'elle a rendu ses services et ses honneurs à Dieu dans sa sainte maison : *In habitatione sancta coram ipso ministravi*[3], c'est-à-dire, dans le temple de Jérusalem, pendant le temps qu'elle y a demeuré avec les saintes vierges.

9. Elle assure qu'elle a affermi et établi pour toujours son séjour, son repos, sa puissance et son empire en la montagne de Sion, et en la sainte cité de Jérusalem : *In Sion firmata sum, etc.* ; et au milieu d'un peuple qui a l'honneur d'être le partage du grand Dieu : *In populo honorificato, etc.*[4], c'est-à-dire, dans la sainte Église de son Fils, et au milieu de cette nation sainte que le Fils de Dieu a tant honorée que de se l'acquérir au prix de son sang, et de la choisir pour son cher partage, son pré-

1. « Tunc præcepit et dixit mihi Creator omnium : et qui creavit me, requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israel hæreditare. » *Eccli.* XXIV, 12, 13.

2. *Eccli.* XXIV, 14. — 3. *Ibid.* — 4. *Eccli.* XXIV, 15, 16.

cieux héritage et son bien-aimé trésor, qui possédera toujours le Cœur du Fils et de la Mère, malgré toutes les rages de l'enfer.

10. Elle nous déclare encore que son établissement est en la plénitude des Saints : *In plenitudine Sanctorum detentio mea*[1] ; c'est-à-dire, que Dieu a mis en elle une mer immense de grâce, qui contient en soi et qui surpasse beaucoup toutes les grâces de tous les Saints ensemble. *C'est à bon droit*, dit saint Bernard[2], *qu'elle est établie en la plénitude des Saints, puisqu'elle a la foi des Patriarches, l'esprit des Prophètes, le zèle des Apôtres, la constance des Martyrs, la tempérance des Confesseurs, la chasteté des Vierges, la fécondité des mariés, et la pureté des Anges.* O Vierge sainte, s'écrie saint André de Crète, plus sainte que tous les Saints ! ô très saint trésor de toute sainteté ! *O sancta, et sanctis sanctior, et omnis sanctitatis sanctissime thesaure*[3] *!*

CHAPITRE XII

Continuation du même sujet.

11. Le Saint-Esprit, continuant à faire parler la très sacrée Vierge, dans les premières leçons de l'office de sa Conception immaculée, lui fait dire, après son Fils, *qu'elle est semblable aux cèdres du Liban*[4], pour nous marquer la très sublime éminence de sa dignité et de sa sainteté.

1. *Eccli.* XXIV, 16.

2. « Merito in plenitudine Sanctorum detentio ejus, cui nec fides defuit Patriarcharum, nec spiritus Prophetarum, nec zelus Apostolorum, nec constantia Martyrum, nec sobrietas Confessorum, nec castitas Virginum, nec fœcunditas Conjugatorum, nec puritas Angelorum. » Apud Cornel. a Lapide, in hæc *Eccli.* verba.

3. *De Dormitione Virg.* — 4. « Quasi cedrus in Libano. » *Eccli.* XXIV, 17.

12. *Qu'elle est semblable aux cyprès*[1], pour montrer que la corruption du péché n'a jamais eu aucune part en elle ; et que, comme les feuilles du cyprès guérissent les morsures du serpent, c'est par le moyen de ces paroles que la sainte Vierge a dites à l'archange saint Gabriel : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum*[2], que les plaies de nos péchés, qui sont les morsures envenimées du serpent infernal, sont guéries.

13. *Qu'elle est semblable à la palme*[3], pour désigner sa force et sa patience dans les tribulations, et toutes les victoires signalées qu'elle a remportées contre les ennemis de notre salut.

14. *Qu'elle ressemble à la rose*[4], qui est le symbole de la beauté nonpareille de son âme et de son corps, de sa pudeur virginale, de son incomparable charité, et de la très agréable odeur de sa bénignité, par laquelle elle attire à soi tout le monde.

15. Qu'elle ressemble à une belle olive : *Quasi oliva speciosa*[5], ce qui représente qu'elle est vraiment la Mère de miséricorde, et la Reine de paix.

16. *Qu'elle ressemble au platane*[6], qui est un arbre dont les feuilles sont fort grandes, et qui étend beaucoup ses branches, afin de mettre à couvert les voyageurs et de les garantir de l'ardeur du soleil : pour donner à entendre que la sacrée Vierge est le refuge général de tous ceux qui ont recours à elle, qu'elle les reçoit sous l'ombre de sa protection, et qu'elle les met à couvert parmi les ardeurs des persécutions, des tribulations, des tentations, des colères de la divine Justice, et des autres misères de cette vie.

17. *Qu'elle ressemble à la canelle*[7].

1. « Quasi cypressus. » *Ibid.*
2. Luc., I, 38. — 3. « Quasi palma. » *Eccli.* XXIV, 18.
4. « Quasi plantatio rosæ. » *Ibid.* — 5. *Eccli.* XXIV, 19.
6. « Quasi platanus. » *Ibid.*
7. « Sicut cinnamomum. » *Eccli.* XXIV, 20.

18. *Au baume le plus précieux*[1].

19. *A la myrrhe la mieux choisie*[2].

20. *Et à quatre autres sortes de senteurs aromatiques*[3], dont le thymiame, qui s'offrait à Dieu tous les matins et tous les soirs dans le temple de Salomon, était composé: pour montrer que toutes les vertus très excellentes dont cette Reine des Anges est ornée, et toutes les actions très saintes de sa vie répandent de toutes parts une très suave et très agréable odeur, qui embaume et qui réjouit les hommes et les Anges, et le Roi même des Anges et des hommes. *La très douce odeur de Marie*, dit saint Bonaventure[4], *est comme l'odeur de la canelle, en sa conversation et en son action; comme l'odeur du baume, en sa dévotion et en sa contemplation; et comme l'odeur de la myrrhe, en ses mortifications et en ses souffrances.*

21. Le Saint-Esprit fait encore dire à la bienheureuse Vierge : *Qu'elle est semblable à un térébinthe*[5], qui est un arbre qui représente premièrement Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa croix, parce que, comme Jacob brisa et enfouit les idoles que Rachel avait apportées dans la maison de son père, sous un térébinthe, ainsi notre Sauveur a détruit et anéanti les idoles et l'idolâtrie de la gentilité sous l'arbre de sa croix et de sa Passion. Mais ce térébinthe représente aussi la sainte Vierge crucifiée et souffrante avec son Fils, pour coopérer avec lui à l'anéantissement des idoles et de l'idolâtrie. « Le Fils et la Mère étaient crucifiés ensemble dit saint Laurent Justinien, le Fils en son corps, et la mère en son Cœur » : *In corpore Filius, in corde crucifixa erat Mater*[6].

22. Enfin cette divine Mère dit, après que son Fils l'a

1. « Et balsamum aromatizans. » *Ibid.* -- 2. « Quasi myrrha. » *Ibid*
3. « Et quasi storax, et galbanus, et ungula, et gutta. » *Eccli.* XXIV, 21.
4. *In Spec. B. Virg.*, cap. 7.
5. « Ego quasi terebinthus. » *Eccli.* XXIV, 22.
6. *Sermo de agon. Christi*, cap. 17.

dit premièrement de lui-même : *Qu'elle est semblable à une vigne qui porte un fruit très doux et très agréable, et dont les fleurs sont des fruits d'honneur et d'honnêteté*[1]. Quel est le fruit de cette vigne, sinon Jésus-Christ Notre-Seigneur ? Quelles sont ces fleurs, sinon l'humilité, la virginité et la charité de Marie, Mère de Jésus, qui nous ont produit ce fruit adorable, dont le sang précieux et l'amour sacré sont ce vin merveilleux qui réjouit le cœur de l'homme chrétien ; ce vin qui germe les vierges ; ce vin qui enivre les fidèles, qui leur fait mépriser le monde et toutes les choses du monde ; ce vin qui leur fait oublier tous leurs propres intérêts, pour n'en avoir point d'autres que ceux de Dieu ; ce vin qui éclaire leurs esprits, pour leur faire discerner la vérité d'avec le mensonge, ce qui plaît à Dieu d'avec ce qui lui déplaît ; ce vin qui les rend fervents en l'amour de leur Créateur et en la charité de leur prochain ; ce vin qui les rend forts et constants au milieu des tribulations ; ce vin qui les rend invincibles à tous les efforts du diable, du monde et de la chair ; ce vin, finalement, qui les endort au regard des choses terrestres et temporelles, et qui les tient dans une vigilance continuelle au regard des choses célestes et éternelles ? O sacrée Mère de Dieu, vous voyez la disette extrême que nous avons de ce vin. Dites donc pour nous à votre Fils ce que vous lui avez dit aux noces de Cana : *Vinum non habent*[2] : « Mon Fils, ils n'ont point de vin ». Et cela suffira.

Après que cette très précieuse Vierge nous a fait voir la merveilleuse ressemblance qu'elle a avec son Fils, dans toutes les qualités et perfections qui sont représentées par les choses susdites, elle nous déclare ce qu'elle nous est et les grandes choses qu'elle nous veut donner avec lui,

1. « Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris : et flores mei fructus honoris et honestatis. » *Eccli.* XXIV, 23.
2. Joan. II, 3.

par les paroles suivantes qu'elles nous dit aussi avec lui :

Je suis la Mère de la belle dilection, et de la crainte, et de la connaissance, et de la sainte espérance. C'est en moi que se trouve toute la grâce de la voie et de la vérité, et toute l'espérance de la vie et de la vertu[1].

Si nous considérons bien ces paroles de notre admirable Mère, nous y trouverons quatre grands et inestimables trésors qui nous y sont donnés par son moyen.

Le premier c'est *la foi*, qui est un trésor de lumière et de connaissance, et de lumière admirable par laquelle nous voyons et nous connaissons Dieu en sa divine essence, en ses adorables perfections, en ses trois Personnes éternelles, en tous ses mystères, en tout ce qu'il est dans l'humanité sainte de son Fils, en la très sacrée Vierge, en son Église triomphante, militante et souffrante, et en toutes ses œuvres. Et nous voyons tout ce que la foi nous fait voir en toutes ces choses, non pas, à la vérité, si clairement et si manifestement, mais (ce qui est admirable) aussi certainement et infailliblement comme Dieu le voit ; car la fausseté ne peut non plus se trouver dans la lumière de la foi, que dans Dieu même. Et il est autant impossible que la foi se trompe, comme il est impossible que Dieu ne soit pas Dieu.

Le second trésor, c'est *l'espérance*, qui est un trésor de joie et de consolation indicible. Car, quelle joie d'espérer, et d'une espérance certaine et qui ne souffre jamais de confusion, étant appuyée et fondée sur la parole d'un Dieu et sur la vérité éternelle : d'espérer, dis-je, qu'un jour nous verrons la face de Dieu ; que nous posséderons Dieu et toutes les gloires, trésors et félicités inénarrables que Dieu possède ; que nous ne serons qu'un avec Dieu ; que nous mangerons à la table de Dieu ; que nous

1. « Ego Mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. » *Eccli.* XXIV, 24, 25.

serons rois d'une royauté éternelle ; que nous jouirons du même royaume que le Père éternel a donné à son Fils ; que nous serons assis dans le trône du Fils de Dieu : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo*[1]. Et qu'enfin nous serons par grâce et par participation ce que Dieu est par nature et par essence, et qu'il ne tiendra qu'à nous que nous ne possédions tous ces grands biens, et qu'il nous est plus facile de parvenir à cette possession que de n'y parvenir pas, puisque le chemin du ciel est plus doux que celui de l'enfer : *Jugum meum suave est, et onus meum leve*[2]. Est-il pas vrai que cette espérance est un merveilleux trésor ? Est-il pas vrai qu'une telle espérance nous devrait faire mourir de joie ?

Le troisième trésor, c'est *la crainte de Dieu,* qui est un trésor d'une infinité de grâces, de faveurs et de bénédictions corporelles et spirituelles, temporelles et éternelles, que Dieu donne à ceux qui le craignent et qui le servent, selon mille et mille témoignages qui nous en sont donnés par les saintes Écritures. « La crainte du Seigneur est un précieux trésor, dit le Saint-Esprit » : *Timor Domini ipse est thesaurus*[3]. « La crainte du Seigneur remplit le cœur de joie, de consolation et de délices » : *Timor Domini delectabit cor, et dabit gaudium et lætitiam, etc*[4].

Le quatrième trésor, c'est *la belle dilection*, c'est-à-dire, le saint amour de Dieu et la vraie charité du prochain, qui est un trésor immense qui contient des richesses incompréhensibles. Car l'amour de Dieu fait que nous commençons dès ce monde à posséder Dieu, et que nous le possédons, non pas comme un trésor dans un coffre qui est hors de nous, mais comme un trésor que nous portons toujours dans notre cœur et dans le plus intime de notre âme, et que toutes les puissances du ciel, de la terre et de l'enfer ne sauraient nous ôter si nous ne voulons.

1. *Apoc.* III, 21. — 2. Matth. XI, 30. — 3. Isa. XXXIII, 6.
4. *Eccli.* I, 12.

La vraie charité du prochain nous met en possession de tous les véritables biens, c'est-à-dire, de tous les biens spirituels, célestes et éternels qui sont en l'univers. Car elle nous unit plus étroitement avec tous les saints membres du corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire, avec tous les Anges et avec tous les Saints de l'Église triomphante, de la militante et de la souffrante, que les membres d'un corps ne sont unis les uns avec les autres. A raison de quoi je puis dire avec vérité à tous ces Saints : *Omnia vestra mea sunt* : Tout ce qui est à vous est à moi. Tout ce que vous avez pensé, dit, fait et souffert en la terre pour le service de Dieu, est à moi. Tous vos jeûnes, mortifications, aumônes, prières, sacrifices, communions, sont à moi. Tout l'honneur, la gloire, l'amour et les louanges que vous rendez à mon Dieu dans le ciel, sont à moi ; et j'ai droit de faire usage de toutes ces choses, et même de tout l'être créé qui est au ciel, en la terre et en l'enfer, comme d'une chose qui est à moi, pour l'offrir à mon Seigneur, et pour en faire un sacrifice à sa louange et à sa gloire. Oh ! que nous sommes riches ! *Omnia vestra sunt*[1]. Oh ! que nous perdons de ne savoir pas user des biens infinis que nous possédons !

Or, qui est-ce qui nous a ainsi enrichis ? A qui est-ce que nous avons l'obligation de ces quatre grands trésors ? C'est à vous, après votre Fils Jésus, très sainte Mère de Dieu. Car c'est vous qui êtes la Mère d'amour et de charité, la Mère de crainte, la Mère de lumière et de connaissance, la Mère de sainte espérance. C'est en vous que l'on trouve toute *la grâce de la voie et de la vérité*, c'est-à-dire, tout ce qu'il y a de bon, de saint, de riche, de précieux et de désirable en la terre et au ciel. C'est en vous que l'on rencontre toute *l'espérance de la vraie vie*, de la vie éternelle, qui consiste à connaître, aimer et posséder Dieu, et de toutes les vertus qui sont nécessaires pour

1. I *Cor.* III, 22.

parvenir à cette possession. Enfin, c'est par vous que nous sommes affranchis de tous les maux, et que nous possédons toutes sortes de biens : *Omnia bona venerunt nobis pariter cum illa*[1].

C'est pourquoi, après nous avoir dit ces choses, elle crie ensuite : « Venez à moi tous tant que vous êtes qui m'aimez : *Transite ad me omnes qui concupiscitis me ;* et je vous repaîtrai de mes fruits et vous remplirai et rassasierai de mes biens : *Et a generationibus meis implemini*[2]. Venez à moi, car mon esprit est plus doux que le miel, et mon héritage est plus savoureux que le rayon du miel : *Spiritus meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum*[3] ; c'est-à-dire, les trésors que je donne à mes enfants, qui sont mes héritiers, et les fruits dont je les repais, non seulement les enrichissent et les nourrissent, mais encore ils les comblent de douceurs et de consolations. Tous les siècles seront remplis de la mémoire et du souvenir de ma débonnaireté : *Memoria mea in generationes sæculorum*[4]. Car on chantera par toute la terre, à ma louange, la bénignité, la clémence, la miséricorde et la douceur dont Dieu m'a remplie : *O benigna, o clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria !*

O très aimable Marie, que vos paroles sont douces et charmantes ! O enfants des hommes, il y a longtemps que ces saintes paroles de la Reine du ciel retentissent par toute la terre. Il y a longtemps qu'elles frappent à vos oreilles. Jusques à quand les fermerez-vous à cette aimable voix ? Jusques à quand votre cœur sera-t-il si dur, que de ne pouvoir être amolli par une voix si puissante ? Jusques à quand chercherez-vous de la douceur et de la consolation où il n'y en eut et n'y en aura jamais de véritable ? Hélas, je vois toute la terre pleine de misères et de misérables qui me font mourir de pitié ! Mais

1. *Sap.* VII, 11. — 2. *Eccli.* XXIV, 26. — 3. *Ibid.* 27.
4. *Eccli.* XXIV, 28.

pourtant ils ne méritent pas qu'on en ait compassion. Pourquoi? Parce qu'ils veulent bien être misérables. N'est-ce pas vouloir être misérable que de pouvoir sortir facilement de sa misère et ne le vouloir pas? Voici un moyen très puissant et très facile que la divine Bonté nous a donné pour nous affranchir de toutes sortes de maux, et pour nous combler de toutes sortes de biens : C'est la très sainte Mère de miséricorde. Écoutez parler saint Éphrem sur ce sujet :

« C'est par vous, ô Vierge sacrée, que nous sommes
« réconciliés avec Jésus-Christ votre Fils et notre Dieu.
« Vous êtes l'espérance de ceux qui semblent avoir
« perdu tout sujet d'espérer. Vous êtes l'unique avocate
« des pécheurs. Vous êtes le refuge de ceux qui sont
« privés de tout secours. Vous êtes le port assuré de ceux
« qui sont en péril de naufrage parmi les flots et les tem-
« pêtes de la mer de ce monde. Vous êtes la libératrice
« des prisonniers, la mère des orphelins, la rédemption
« des captifs, la consolation des malades et de tous les
« affligés. Vous êtes la force des solitaires et des reli-
« gieux, et l'espérance des séculiers. Vous êtes la cou-
« ronne et la gloire des vierges. Vous êtes la joie du
« monde. Vous êtes la Reine et la patronne des hommes
« et des femmes. Vous êtes la clef du royaume des cieux.
« Vous êtes l'honneur, la protection et le salut assuré de
« tous les chrétiens qui ont recours à vous avec une
« affection sincère et véritable[1]. »

1. « Per te reconciliati sumus Christo Deo nostro, Filio tuo dulcissimo. Tu peccatorum, et auxilio destitutorum unica Advocata es, atque adjutrix. Tu portus naufragantium tutissimus ; tu mundi solatium ; tu orphanorum susceptio ; tu captivorum redemptio atque liberatio ; tu ægrotantibus exsultatio, mœstorumque consolatio, et omnium salus. Tu monachorum ac solitariorum stabilimentum, et spes sæcularium. Tu virginum gloria, corona ac gaudium. Tu mundi lætitia, o Domina princeps atque Regina præstantissima... Non nobis est alia quam in te fiducia, o Virgo sincerissima... Ave virorum pariter atque mulierum Regina et Patrona... Ave portarum cælestis

Écoutez saint Bernard : « Pourquoi est-ce, dit-il, que « la fragilité humaine craindra de se présenter devant « Marie? Il n'y a rien en elle d'austère, rien de terrible. « Elle est toute bénigne, et elle n'a que du lait et de la « douceur pour ceux qui ont recours à elle ; elle est toute « pleine de clémence, de grâce, de mansuétude et de « miséricorde ; elle est toute à tous ; sa très abondante « charité fait qu'elle se comporte comme si elle était « redevable aux sages et aux fous ; elle ouvre le sein de « sa miséricorde à tous, afin que tous participent à la « plénitude de ses grâces[1]. »

Voulez-vous ouïr le Père éternel même ? Voici ce qu'il dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « C'est un pri- « vilège, dit-il, que ma divine bonté a donné à Marie, la « glorieuse Mère de mon Fils unique, parce qu'il s'est « incarné en elle, que quiconque, pour grand pécheur « qu'il soit, a recours à elle avec respect et dévotion, « ne tombera point dans la possession éternelle du dé- « mon. Car je l'ai choisie et préparée, et l'ai mise au « monde pour attirer à moi les hommes par son moyen, « et spécialement ceux qui sont séparés de moi par le « péché[2]. »

Conformément à cela, voici ce qu'elle dit un jour à

paradisi reseramentum... Ave firma salus universorum Christianorum ad te sincere ac vere recurrentium. » S. Ephrem, *De laudib. B. Virg.*

1. « Quid ad Mariam accedere trepidet humana fragilitas ? Nihil austerum in ea, nihil terribile : tota suavis est, omnibus offerens lac et lanam... plena pietatis et gratiæ, plena mansuetudinis et misericordiæ .. Denique omnibus omnia facta est, sapientibus et insipientibus copiosissima charitate debitricem se fecit. Omnibus misericordiæ sinum aperit, ut de plenitudine ejus accipiant universi » S. Bern. *Serm. in illud* : Signum magnum.

2. « Matri unigeniti Filii mei Mariæ Virgini datum est a bonitate mea, ut propter incarnati Verbi reverentiam, quicumque etiam peccator ad eam debita cum veneratione recurrit, nullo modo rapiatur a dæmone. Hæc est enim a me electa, parata et posita tanquam esca dulcissima ad capiendos homines, ac potissimum peccatores. » *Dialog.* § 139, n. 2.

sainte Brigitte : « Je suis la Reine du ciel ; je suis la Mère « de miséricorde ; je suis la joie des justes et la voie des « pécheurs pour aller à Dieu. Il n'y a aucune peine en « purgatoire qui ne soit rendue plus douce et plus sup- « portable par mon moyen ; il n'y a aucun pécheur, pour « maudit qu'il puisse être, qui soit tout à fait privé des « effets de ma miséricorde pendant qu'il demeure sur la « terre, parce que je fais en sorte que les tentations des « démons ne soient pas si fortes contre lui comme elles « seraient. Il n'y a aucune personne, pour aliénée de « Dieu qu'elle soit, si elle n'est tout à fait dans le plus « profond de l'abîme de la malédiction, qui ne puisse, « par mon moyen, retourner à sa divine Majesté et ob- « tenir miséricorde[1]. »

Cela étant ainsi, qui me donnera maintenant une voix assez forte pour me faire entendre à tous les habitants de l'univers, spécialement à tous les chrétiens qui sont engagés dans le péché, ou dans quelque peine ou affliction temporelle, et pour leur dire :

Mes frères, mes très chers frères, je ne doute point que ces paroles si douces et si charmantes de notre très bonne Mère ne vous touchent le cœur, et qu'elles ne vous donnent le désir d'avoir recours à elle dans l'état présent où vous êtes? Mais qu'attendez-vous ? pourquoi différez-vous ? Venez, venez promptement vous jeter à ses pieds ; jamais elle n'a rejeté personne, elle ne commencera pas par vous. C'est votre Mère qui a tout pouvoir au ciel et en la terre. C'est votre Mère qui a entre ses mains tous les trésors de son Fils Jésus. C'est votre Mère qui est

1. « Ego sum Regina cæli ; ego Mater misericordiæ, ego justorum gaudium et aditus peccatorum ad Deum. Nullo etiam pœna est in purgatorii igne, quæ propter me non remissior erit et lenior ad ferendum, quam aliter esset. Nullus est adeo maledictus, qui quandiu vivit, careat misericordia mea, quia propter me levius tentatur a dæmonibus quam aliter tentaretur. Nullus ita alienatus est a Deo, nisi omnino fuerit maledictus, qui, si me invocaverit, non revertatur ad Deum, et habebit misericordiam. » *Revelat.* lib. 6, cap. 10.

tout cœur et tout amour vers vous, et qui a tant de bonté qu'elle prend un singulier contentement à faire du bien à ceux qui l'invoquent humblement et avec une confiance filiale. Venez donc à elle, et elle vous recevra et traitera comme ses enfants ; elle vous obtiendra pardon de tous vos péchés, pour énormes qu'ils soient, pourvu que vous les détestiez et que vous soyez dans une véritable volonté d'y renoncer. Elle vous éclairera dans vos ténèbres ; elle vous soutiendra dans vos faiblesses ; elle vous fortifiera dans vos tentations ; elle vous consolera dans vos afflictions ; elle vous fera manger à sa table, et elle vous repaîtra de sa propre chair et de son propre sang : *Car la chair de Jésus*, dit saint Augustin, *c'est la chair de Marie*[1] ; et on peut dire aussi que le sang de Jésus, c'est le sang de Marie. C'est pourquoi elle dit ici : *Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient*[2] : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. » Enfin, elle vous délivrera de toutes sortes de maux, et vous comblera d'une infinité de biens. « Ceux qui m'écoutent, dit-elle, et qui m'obéissent, ne seront point jetés dans la confusion éternelle : *Qui audit me non confundetur*. Et ceux qui, dans leurs actions, se conduisent par moi, ne pècheront point : *Qui operantur in me non peccabunt*. Et ceux qui m'honorent, et qui portent les autres par leurs paroles et par leurs exemples à m'honorer, auront la vie éternelle : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt*[3].

1. « Caro Christi, caro Mariæ. » D. Aug. *Sermo de Assumpt. B. Virg.*

2. *Eccli.* XXIV, 29. — 3. *Ibid.* 30, 31.

CHAPITRE XIII

Explication de l'Épître de la Messe que l'on célèbre en la fête de la Naissance de la bienheureuse Vierge ; et comme elle est le commencement des voies de Dieu.

Après que le Saint-Esprit, faisant parler la sainte Vierge dans les premières leçons de l'office qui se fait en la fête de sa Conception, lui a appliqué toutes les merveilleuses qualités qui sont attribuées au Fils de Dieu, il continue à la faire parler dans l'Épître de la messe qui se célèbre en la fête de sa Naissance, et qui est tirée du chapitre huitième des Proverbes, et à lui faire dire d'elle ce que la Sagesse éternelle, qui est ce même Fils, dit de soi-même dans le chapitre susdit, pour faire voir encore la parfaite ressemblance qu'elle a avec lui, même dès son enfance et dès sa naissance.

Voici donc comme elle parle : « Dieu m'a possédée au commencement de ses voies : *Dominus possedit me in initio viarum suarum*[1]. Ou, selon la version des Septante, Dieu m'a créée et m'a faite le commencement de ses voies : *Dominus creavit me initium viarum suarum.* »

Pour entendre ceci, il faut savoir auparavant ce que c'est que les voies de Dieu. Sur ce sujet, je vous dirai qu'il y en a de deux sortes, à savoir : les voies de Dieu en lui-même, et les voies de Dieu hors de lui-même.

Quelles sont les voies de Dieu en lui-même ? J'en remarque quatre principales. Premièrement, la voie du Père éternel, par laquelle il sort en quelque façon de soi-même, pour venir chez son Fils, par la communication qu'il lui fait de son essence et de toutes ses divines excellences. Secondement, la voie du Fils, par laquelle

1. *Prov.* VIII, 22.

étant sorti de son Père, il retourne chez son Père en lui rapportant tout ce qu'il a reçu de lui. Troisièmement, la voie du Père et du Fils, par laquelle ils viennent chez le Saint-Esprit, par la communication qu'ils lui font de leur divine essence et de toutes leurs perfections essentielles. Quatrièmement, la voie du Saint-Esprit, par laquelle étant procédé du Père et du Fils, il retourne au même instant (s'il y avait des instants dans l'éternité) dans le Cœur du Père et du Fils, qui est son origine, leur rapportant tout ce qu'il a reçu d'eux.

Or, la bienheureuse Vierge se trouve au commencement, s'il faut ainsi dire, de toutes ces voies de Dieu en lui-même, en la manière que je vais dire. Car, comme le Père éternel est Père de toute éternité de son Fils : aussi il a dessein de toute éternité d'associer avec lui la très sacrée Vierge dans sa divine paternité, et de la rendre Mère du même Fils dont il est Père. Comme ce Père divin donne naissance de toute éternité à son Fils bien-aimé, dans son sein adorable : aussi il a eu dessein de toute éternité de le faire naître dans le sein virginal de Marie.

Comme le Fils se rapporte de toute éternité à son Père, le contemplant, aimant et glorifiant comme son Père : aussi il regarde et aime de toute éternité l'adorable Marie comme sa Mère.

Comme le Père et le Fils produisent de toute éternité le Saint-Esprit, qui est leur Cœur et leur amour, et le lien indissoluble qui les unit ensemble : ils ont dessein aussi de toute éternité de donner un jour ce même Esprit à la très sainte Vierge, pour être son Esprit et son Cœur, pour être le lien sacré de la merveilleuse alliance qu'ils veulent faire avec elle, et pour opérer en elle la plus grande merveille de leur divin amour.

Comme le Saint-Esprit regarde sans cesse le Père et le Fils, et les aime et glorifie de toute éternité comme son principe et son origine : aussi il regarde et aime de toute éternité la glorieuse Vierge, comme celle qu'il a choisie

pour être avec lui l'origine du mystère d'amour et de charité, qui est le mystère de l'Incarnation, et pour être la source avec lui de tous les effets de son amour vers les hommes.

Voilà comme la sacrée Vierge se trouve au commencement des voies de Dieu dans lui-même. O divine Vierge, soyez aussi avec le Père et le Saint-Esprit au commencement de toutes nos voies, c'est-à-dire, de tous nos desseins et de toutes nos œuvres, pour les conduire et pour les bénir, et pour nous aider à faire toutes nos actions au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, c'est-à-dire, en la force et en la vertu du Père, en la sagesse du Fils, et en la charité du Saint-Esprit.

Voyons maintenant les voies de Dieu hors de lui-même, par lesquelles il sort de soi-même pour venir à nous et pour nous faire aller à lui. Quelles sont ces voies? Elles sont en grand nombre. Car les voies de Dieu, ce sont toutes les pensées et tous les desseins qu'il a au regard de ses créatures, par lesquelles il sort en quelque façon de lui-même pour venir en elles.

Les voies de Dieu, ce sont les actions et les opérations de ses divins attributs, par lesquelles il sort de lui-même pour se communiquer à ses créatures, et pour opérer diversement dans la diversité de ses œuvres.

Toutes les perfections de Dieu, qui sont distinctes entre elles et non pas différentes, ont néanmoins leurs voies différentes, parce qu'elles opèrent hors de Dieu des effets différents. Autre est la voie de la puissance, autre est la voie de la sagesse, autre est la voie de la bonté ; autre celle de la miséricorde, autre celle de la justice, autre celle de l'amour et de la charité.

Toutes ces divines perfections ont leurs voies différentes dans l'ordre de la nature, dans l'ordre de la grâce, dans l'ordre de la gloire ; dans le ciel, dans la terre, dans l'enfer ; dans l'œuvre de la création du monde, dans sa con-

servation et dans son gouvernement ; dans l'œuvre de la rédemption des hommes, de leur vocation, de leur justification et de leur glorification.

Les voies de Dieu dans le ciel, ce sont des voies d'amour et de charité. Les voies de Dieu dans la terre, ce sont des voies de grâce et de miséricorde. Les voies de Dieu dans le purgatoire, ce sont des voies de justice. Les voies de Dieu dans l'enfer, ce sont des voies d'ire et de vengeance.

Outre cela, les voies de Dieu, ce sont ses divins commandements, par lesquels il nous manifeste ses volontés, et nous montre le chemin pour aller au ciel.

Les voies de Dieu, selon saint Ambroise[1], ce sont les vertus chrétiennes, par la pratique desquelles il vient faire sa demeure dans nos âmes, et nous fait aller à lui.

Les voies de Dieu, selon saint Cyrille l'Alexandrin[2], ce sont les Saints qui, par leur exemple et par leurs instructions, nous conduisent à Dieu. Voilà ce que c'est que les voies de Dieu.

Or, la très sainte Vierge se trouve au commencement de toutes ces voies. Car, si les pensées et les desseins de Dieu sont les voies de Dieu, elle est le premier objet de son esprit et de sa pensée ; ses premières pensées, ses premiers et plus grands desseins sont pour elle.

Si les opérations des divines perfections sont les voies de Dieu, n'est-elle pas le chef-d'œuvre incomparable de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de son amour, de sa charité ; dans la nature, dans la grâce, dans la gloire, dans la création, dans la rédemption, dans la justification, dans la glorification ?

1. « Viæ Domini velut quidam tramites bonæ vitæ sunt quæ diriguntur a Christo... Via castitas, via fides, via est abstinentia. Est namque via virtutis, est et via iniquitatis... Principium itaque nostræ virtutis est Christus. » *De fide*, lib. 3, cap. 4.

2 « Vias sanctos viros, Prophetas scilicet et legislatores appellarunt, quia possunt monendo ad eum ducere. » *Thesaurus*, lib. 5. cap. 3.

Si les divins commandements sont les voies de Dieu, n'est-elle pas la première, voire l'unique à les observer parfaitement?

Si les vertus chrétiennes sont les voies de Dieu, ne les a-t-elle pas toutes pratiquées avec une perfection qui n'a rien de semblable ?

Si les Saints sont les voies de Dieu, n'est-elle pas la Reine de tous les Saints?

O Vierge admirable, que vous avez bien raison de dire que Dieu vous a possédée au commencement de ses voies ! Car il vous regarde de toute éternité comme la première, la plus noble et la plus aimable de toutes ses créatures. Vous tenez la première place dans son esprit et dans son cœur. Vous êtes le premier objet de son amour. Ses premières et plus ardentes affections sont pour vous. Il a dessein de vous élever infiniment par-dessus toutes les choses créées. Il veut vous faire des faveurs plus signalées qu'à tous les hommes et à tous les Anges. Il a dessein de vous faire la Dame souveraine de toutes ses œuvres.

Non seulement il vous regarde comme la première et la plus digne de toutes ses créatures ; mais il vous regarde et vous aime comme l'unique de son Cœur, en plusieurs manières.

Le Père éternel vous regarde comme sa Fille unique et uniquement aimée. Oui, Fille unique ; car vous êtes l'unique qui êtes conçue et née de toute éternité dans son sein paternel, avec toutes les primautés et privilèges que je viens de dire. Vous êtes l'unique qui êtes née et même conçue dans la plénitude des temps, d'une naissance et d'une conception toute pure, tout immaculée et toute sainte, et qui est une image parfaite de la naissance et de la conception temporelle et éternelle de votre Fils bien-aimé. Vous êtes l'unique qui ressemblez parfaitement à votre Père, étant Mère sans père d'un Homme-

Dieu, comme il est Père sans mère d'un Dieu ; étant Vierge et Mère, comme il est Vierge et Père ; et ayant un amour pour votre Fils, qui est une participation et une image excellente de l'amour infini que ce Père divin a pour ce même Fils. Vous êtes l'unique qui n'avez jamais offensé ce Père adorable, mais qui lui avez toujours obéi, et qui l'avez toujours aimé, servi et honoré depuis le premier instant de votre vie jusques au dernier. Vous êtes aussi l'unique héritière de tous les trésors et de tous les biens généralement de votre Père, c'est-à-dire, de toutes ses grâces et faveurs qui sont partagées entre les autres Saints, et que vous seule possédez en plénitude : *Cæteris per partes, Mariæ vero tota se infudit plenitudo gratiæ*[1]. C'est ainsi que le Père éternel vous regarde et vous aime de toute éternité, ô très aimable Marie, comme la Fille unique de son Cœur, comme le trésor de son amour : *Amoris Dei Patris thesaurus*[2]. Enfin, c'est par vous, après votre Fils, que tous les autres enfants de ce Père divin portent cette glorieuse qualité, dont il soit loué et glorifié infiniment et éternellement.

Le Fils de Dieu vous regarde aussi, avant tous les siècles, comme celle qu'il a choisie pour être sa Mère et sa très unique Mère. Il est vrai qu'il donne cette même qualité à toutes les âmes chrétiennes qui font la volonté de son Père ; mais pourtant vous êtes la Mère unique en plusieurs manières. Car vous êtes l'unique qui avez fait naître le Fils de Dieu dans votre Cœur et dans vos entrailles. Vous êtes l'unique qui l'avez fait naître dans votre Cœur dès le premier instant de votre vie. Vous êtes l'unique qui l'avez fait naître pour nous le donner en qualité de Rédempteur. Vous êtes l'unique qui l'avez allaité et nourri du lait sacré de vos saintes mamelles, et qui avez fait une chose plus agréable à sa divine Majesté, et plus méritoire pour vous, en lui donnant votre

1. D. Hieron. *Serm. de Assumpt.* — 2. S. Methodius, *in Hypap.*

lait virginal, selon le sentiment de plusieurs saints Docteurs[1], que les Martyrs en répandant leur sang pour la foi chrétienne, parce que vous aviez plus d'amour pour lui en cette action tant de fois réitérée, que les Martyrs dans l'effusion de leur sang. Vous êtes l'unique qui avez sacrifié ce Fils unique et uniquement aimé pour le salut du monde. Enfin, si les autres âmes fidèles sont ses mères, ce n'est que par une participation de votre divine maternité, et c'est par votre moyen qu'elles possèdent un tel bonheur. C'est ainsi que le Fils de Dieu regarde de toute éternité cette incomparable Vierge comme sa très unique Mère, dont il soit béni infiniment et pour jamais.

Le Saint-Esprit la regarde encore, avant tous les siècles, comme sa très unique Épouse. Les autres âmes fidèles portent aussi cette qualité ; mais la bienheureuse Vierge la porte d'une manière si excellente, qu'en comparaison d'elle, ce ne sont que de petites servantes, et qu'elle est véritablement l'unique Épouse. Car elle est seule qui ait cette qualité dès le premier instant de sa vie. Elle est seule qui n'a jamais constristé son divin Époux par aucun péché, mais qui a toujours été très étroitement unie avec lui, et qui a toujours suivi toutes ses inspirations et obéi à toutes ses volontés. Elle est seule qui a toujours été parfaitement semblable à son Époux en pureté, en sainteté, en amour et en charité. Elle est seule qui n'a jamais eu qu'un cœur, qu'un esprit et qu'une volonté avec son Époux. Elle est seule dans laquelle le Saint-Esprit a formé et fait naître un Homme-Dieu, qui est le Fils de Dieu et le Fils de l'homme tout ensemble. Elle est seule dans laquelle et par laquelle le Saint-Esprit a fait naître tous les enfants de Dieu d'une nouvelle naissance, qui les rend enfants de Dieu et enfants de la Mère de Dieu. Enfin, c'est par elle que toutes les autres âmes fidèles sont épouses du Saint-Esprit.

1. Cf. Salazar, *De Concept. Virg.* cap. 40, § 2.

C'est ainsi, ô Mère admirable, que vous êtes de toute éternité la Fille unique du Père, la Mère unique du Fils, l'Épouse unique du Saint-Esprit, et que vous êtes tout cela dès votre enfance et dès votre naissance, en la manière qui sera dite ci-après. C'est ainsi que Dieu vous possède au commencement de ses voies.

Mais voici bien davantage : C'est que non seulement cette très précieuse Vierge se trouve au commencement des voies de Dieu ; mais elle en est le commencement, le principe et la cause, après la Sagesse éternelle. Car ce mot *initium* le porte ainsi, selon l'interprétation de plusieurs célèbres théologiens.

N'est-elle pas, après son Fils Jésus, la source de tous les desseins de bonté et de miséricorde que Dieu a de toute éternité sur toutes ses créatures, et de tous les effets que la divine Charité a opérés sur le genre humain, puisqu'elle est la Mère de celui qui en est le premier principe ? Ne savez vous pas que c'est pour elle principalement que Dieu a créé ce grand monde ? N'oyez-vous pas saint Bernard qui dit : *Propter hanc totus mundus factus est*[1] ? ce que nous verrons plus clairement ci-après. Ne savez-vous pas ce que dit saint Bernardin de Sienne[2], que c'est plus pour elle que pour tous les autres enfants d'Adam, que le Fils de Dieu est venu en ce monde, qu'il s'est incarné et qu'il a opéré tous ses autres mystères ; et, par conséquent, que l'œuvre de l'Incarnation, de la Rédemption, de la justification, et de la glorification est plus pour elle que pour tout le genre humain ? Ne vous souvient-il pas de ce qui a été dit ci-dessus, que les rigueurs de la divine Justice sont adoucies par son moyen dans le purgatoire, et que l'ire de Dieu

1. *Sermo* 1 *super* Salve.

2. « Plus pro ea redimenda in mundum venit, quam pro omni alia creatura. » *Sermo* 61, art. 1, cap. 4.

n'exerce pas dans l'enfer toutes les vengeances qu'elle pourrait y exercer justement sur les réprouvés ?

Outre cela, cette grande Princesse n'est-elle pas l'honneur et la perfection de tout ce qui est dans l'ordre de la nature, puisque c'est en elle et par elle que le Créateur du monde s'est uni à l'homme, qui est un abrégé de tout ce qui est dans le monde naturel ?

N'oyez-vous pas saint Jean Damascène, qui nous annonce que c'est par elle que toute la nature, qui avait été dépravée par le péché, a été renouvelée : *Per illam naturam omnem Creator innovavit* ? Et saint Anselme, qui dit que c'est par elle que toutes les créatures ont été rétablies dans leur première condition : *Per hanc omnis creatura in statum suæ conditionis est instituta* [1] ? Et saint Bonaventure, qui lui parle en cette façon : « C'est par votre disposition, ô Vierge très sainte, que le monde subsiste, à la fondation duquel vous avez coopéré avec Dieu dès le commencement » : *Dispositione tua, Virgo sanctissima, perseverat mundus, quem et tu cum Deo ab initio fundasti*[2].

Enfin, cette Mère de grâce n'est-elle pas la source, après Dieu, de tout ce qui est dans l'ordre de la grâce ? Et n'est-elle pas la Reine et la couronne de la gloire, et la cause de toutes les joies que les Bienheureux possèdent dans le ciel : *Causa nostræ lætitiæ* ?

C'est ainsi, ô admirable Marie, que vous êtes le commencement des voies de Dieu, et que vous avez conséquemment une merveilleuse ressemblance avec votre Fils bien-aimé. Qu'il soit béni éternellement de vous avoir communiqué si excellemment toutes ses divines perfections, et d'avoir commencé à vous les communiquer dès le moment de votre naissance et même de votre conception, comme nous verrons ci-après.

1. *De Excell. Virg.* cap. 1. — 2. *In Psal.*

CHAPITRE XIV

Continuation de l'explication de l'Épître de la messe que l'on célèbre en la fête de la Naissance de la bienheureuse Vierge.

Cette divine Vierge, continuant à parler dans la susdite Épître, nous déclare qu'elle a été ordonnée de toute éternité : *Ab æterno ordinata sum* [1]. Ce qui marque sa prédestination éternelle, dont nous avons parlé au commencement de ce livre.

Après cela elle dit : *Que la terre n'était point encore, ni les abîmes, ni les collines, ni les montagnes, ni les fontaines, ni les fleuves, qu'elle était déjà conçue et enfantée* [2]. Que veut dire cela, sinon que Dieu, qui l'a ordonnée et prédestinée de toute éternité pour être la plus noble et la plus digne de toutes ses créatures, la regardant de toute éternité selon ce qu'elle devait être au moment de sa conception et de sa naissance, l'a préférée à toute l'Église, qui est un abîme de lumières et de grâces ; et qu'il l'a plus estimée et aimée que tous ses Anges et tous ses Saints, dont les premiers sont représentés par les montagnes et par les fleuves, et les autres par les fontaines, par les collines et par la terre ? Car les plus élevés d'entre les Saints sont des montagnes de perfection et des fleuves de grâce ; et les autres moindres sont des collines qui sont au-dessous des montagnes, et des fontaines qui ne portent pas les eaux de la grâce en la plénitude que les fleuves la possèdent. Ce sont des terres de

1. *Prov.* VIII, 23.

2. « Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret. Nondum erant abyssi, et ego jam concepta eram ; necdum montes gravi mole constiterant : ante colles ego parturiebar : adhuc terram non fecerat, et flumina, et cardines orbis terræ. » *Eccli.* XXIV, 23-26.

bénédiction qui portent des fruits de vertu et de sainteté. Mais la glorieuse Vierge est une terre sainte qui est élevée au-dessus de tous les cieux. C'est une terre qui a fait descendre le ciel en la terre, et qui a changé la terre en un ciel, voire qui a élevé la terre par-dessus le ciel. C'est une terre qui a enfanté un ciel, et le ciel des cieux. C'est une terre qui nous a produit le fruit de vie, et un fruit qui nous est infiniment plus précieux que tout ce qui est en la terre et au ciel : *Terra dedit fructum suum*[1].

Ce n'est pas une colline seulement, mais une montagne par l'éminence de sa sainteté : une montagne dont les racines et les fondements sont posés sur le sommet des plus hautes montagnes, c'est-à-dire, dont les premières grâces qui lui ont été données en sa naissance et en sa conception, excellent par-dessus les plus hautes perfections des plus grands Saints : *Mons in vertice montium*[2].

C'est une fontaine qui arrose toute la terre, et qui fait rejaillir ses eaux jusqu'au ciel. C'est une fontaine qui produit une mer immense, c'est-à-dire Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est un océan sans fond et sans bornes de toutes sortes de biens et de bénédictions.

C'est ce fleuve merveilleux qui réjouit la cité de Dieu : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei*[3]. Fleuve de vin céleste, fleuve d'eau de vie, fleuve de paix, fleuve de lait, fleuve de miel, fleuve de délices. Car je puis dire véritablement qu'il n'y a personne au monde qui sache ce que c'est que la paix de l'âme, la joie du cœur, les véritables délices et le paradis en terre, sinon ceux qui boivent souvent des saintes eaux de ce fleuve, c'est-à-dire, ceux qui servent, qui honorent et qui aiment ardemment la très aimable Marie.

Enfin, c'est l'abîme des abîmes ; c'est une mer immense, qui non seulement comprend toutes les eaux des grâces

1. *Ps.* LXVI, 7. — 2. Isa. II, 2. — 3. *Ps.* XLV, 5.

qui sont dans la mer de l'Église, mais qui les surpasse en quelque manière infiniment. C'est un abîme d'humilité, dit saint Ildefonse [1]. C'est un abîme de lumière, un abîme de sagesse, un abîme de grâce, dit saint Bernard [2]. C'est un abîme de miracles, dit saint Jean Damascène [3]. C'est un abîme de bonté, qui a attiré en soi et dans la terre un abîme de miséricorde et de charité. Oh ! que je me perde pour jamais dans cet abîme ! Oh ! que je me plonge comme une goutte d'eau dans cette mer, pour être tout transformé en ses divines eaux, et pour n'être plus qu'un avec ma très sainte Mère, en unité d'esprit, de cœur et de volonté !

Ensuite de cela, elle nous assure qu'elle était présente avec le Créateur de l'univers, quand il compassait les cieux et qu'il réglait les mouvements de ces globes célestes ; quand il environnait les abîmes de tant de cercles si précieux qui sont autour du centre du monde, et qu'il limitait l'étendue des régions élémentaires ; quand il formait l'air et les vents, et qu'il tenait suspendues en l'air les sources de la pluie et de la rosée, qui sont les nuées ; quand il donnait des bornes à la mer, et qu'il lui défendait d'outrepasser les limites qu'il lui avait marquées ; quand il jetait les fondements de la terre, et qu'il la suspendait en l'air. J'étais présente, dit-elle, à toutes ces choses, et j'étais avec celui qui les faisait, les faisant et les disposant avec lui : *Cum eo eram cuncta componens* [4].

Comment est-ce que cela s'entend ? En quelle manière cette sacrée Vierge était-elle avec Dieu en la création du monde, et en quelle manière a-t-elle tout fait avec lui ?

Elle était avec lui, parce qu'il la portait toujours dans son esprit et dans son cœur, et qu'il regardait soigneu-

1. « Abyssus humilitatis. » *De Parturit. Virg.* cap. 2.

2. « Abyssus luminis. » *Serm. de Verb. Ap.* « Abyssus sapientiæ, abyssus gratiæ. » *Serm.* 1 *in Signum magnum.*

3. « Abyssus miraculorum. » *Serm.* 1 *de Nat. Virg.*

4. *Prov.* VIII, 30.

sement toutes les perfections naturelles et surnaturelles qui étaient partagées diversement entre toutes les créatures, pour les ramasser et réunir un jour toutes ensemble en celle qu'il destinait pour être la Dame souveraine de l'univers. A raison de quoi saint Épiphane l'appelle le mystère du ciel et de la terre : *Cæli, terræque mysterium*[1], parce que Dieu a mis en cette Vierge merveilleuse, comme dans un abrégé, tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'excellent en la terre et au ciel. Marie, dit Arnould de Chartres, est un abrégé de tous les ouvrages de Dieu, car Dieu a mis en elle seule toutes les perfections qu'il a distribuées par le menu à ses autres créatures : *Maria creaturis constat omnibus : quidquid enim Creator singulis distributor justus contulit, Matri adornandæ congessit.*

Non seulement elle était avec Dieu, quand il faisait le monde, mais aussi elle faisait tout en quelque manière avec lui.

Premièrement, parce qu'entre les causes pour lesquelles Dieu a fait le monde, la divine Marie est une des principales, puisque saint Bernard nous a déclaré ci-dessus que le monde a été fait pour elle. Il est vrai que quand Dieu a créé ce grand univers, il avait devant ses yeux tous les hommes en général qui devaient être jusqu'à la fin des siècles, et chacun en particulier, et qu'il créait pour chacun en particulier ; mais regardant la très précieuse Marie comme la première et la plus noble de toutes ses créatures, et l'aimant plus elle seule que toutes les choses du monde, il est constant qu'il l'a plus fait pour elle que pour tous les Anges et pour tous les hommes ensemble.

Secondement, on peut dire avec beaucoup de fondement que, sans elle, le monde n'aurait point été fait, et que Dieu étant près de le faire, et prévoyant qu'il se révolterait bientôt contre son Créateur et se perdrait, il

1. *Serm. de Laud. Virg.*

l'aurait laissé dans le néant, si sa divine Sagesse ne lui avait mis devant les yeux cette Vierge incomparable, par le moyen de laquelle il devait être réparé. C'est le sentiment de plusieurs grands théologiens[1].

Outre cela, saint Bernardin de Sienne assure qu'en suite du péché du premier homme, toute la nature humaine devait être réduite dans le néant, et que Dieu l'a conservée pour la considération de notre divine Vierge[2]. Ce qu'on peut dire aussi de tout le monde, puisque, n'ayant été fait que pour l'homme, il devait être anéanti avec l'homme.

Mais écoutons-la encore parler : Tout mon plaisir, dit-elle, et toute ma joie était en Dieu, et je lui donnais aussi un grand sujet de contentement : *Delectabar per singulos dies, ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum*[3].

Pour entendre ceci, remarquez premièrement, que cette sacrée Vierge n'a jamais pris aucune satisfaction pendant qu'elle a été en la terre, qu'à suivre en tout et partout la très sainte volonté de Dieu. Secondement, que cette disposition et cet état de son Cœur et de son âme étaient aussi présents devant Dieu dès le commencement des siècles, voire de toute éternité, comme si déjà elle eût été au monde ; et que le Saint-Esprit la fait parler ainsi, afin de nous exciter, par son exemple, à aimer Dieu comme elle l'a aimé, et à mépriser toutes les fausses joies du monde, pour mettre tout notre contentement à contenter celui qui est tout cœur et tout amour vers nous. Troisièmement, remarquez que, comme

1. « Nisi ex amore Mariæ, et Jesu Filii ejus, mundum minime condidissem. » Interpretes apud Salazar, in *Cap.* 8. *Proverbiorum*, n. 260.

2. « Adam et Eva, ex propria transgressione, non solum mortis, sed et annihilationis exterminium meruerunt ; sed propter præcipuam reverentiam et singularissimam dilectionem quam habebat ad Virginem, præservavit ». D. Bernardin. *Serm.* 64, art. 1, cap. 2.

3. *Prov.* VIII, 30, 31.

elle a mis toutes ses délices à plaire à Dieu, que Dieu aussi l'a tant aimée, qu'elle-même dit un jour à sainte Mechtilde[1], et c'était en la fête de sa Naissance, que la très sainte Trinité avait tant pris de complaisance en elle de toute éternité, la regardant même dans sa naissance et dans son enfance, que toutes les actions de son enfance étaient comme un jeu très agréable devant les yeux de sa divine Majesté, et que cela était exprimé en ces paroles : *Ludens coram eo.*

Je ne m'étonne pas, ma toute bonne Mère, si votre Cœur virginal n'a jamais pris ses délices qu'en celui qui en est la très unique source ; mais permettez-moi de vous dire que je suis surpris de ces paroles que vous dites ensuite : Et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes : *Et deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Quelles délices pouvez-vous prendre avec des monstres d'ingratitude qui vous ont causé tant de douleurs, qui vous ont fait répandre tant de larmes, qui ont massacré si cruellement votre bien aimé Fils, et qui le crucifient encore tous les jours? Quelles délices pouvez-vous avoir avec ceux qui trouvent tant d'ennui et d'amertume à converser avec votre Fils et avec vous, et qui mettent tout leur plaisir dans les faux passe-temps du monde? Mais c'est que vous n'avez qu'un même Cœur et un même sentiment avec votre Jésus. L'amour infini qu'il a pour les hommes, quoiqu'ils s'en rendent infiniment indignes, l'oblige de dire le premier que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes ; et l'excès de votre charité vous porte à dire et à faire la même chose. Oh ! que de bon cœur je me donne à cet amour et à cette charité, pour protester en la face du ciel et de la terre, que je veux

1. « In tanta denique jucunditate et exultatione Nativitatem et infantiam meam dignata est (sancta Trinitas) prævidere, ut omnis actus pueritiæ meæ coram eo delectabilis ludus videbatur, juxta illud : *Ludens coram eo omni tempore.* (*Prov.* VIII, 30). *Liber spec. gratiæ*, lib. 1, cap. 29.

mettre toutes mes délices avec mon très aimé Jésus et ma très chère Marie, et pour les supplier de faire en sorte que hors de là je ne trouve que des amertumes et des supplices.

Mais vous avez encore quelque chose à nous dire, ô Mère admirable ! Parlez donc, s'il vous plaît, car ceux qui vous aiment vous écouteront.

Or sus donc, dit-elle, écoutez-moi, mes enfants bien-aimés : *Nunc ergo, filii, audite me.* Bienheureux ceux qui cheminent par les voies que je vous ai tracées et que je vous ai enseignées. Entrez dans l'aimable école où je désire vous instruire : C'est là que vous apprendrez la science des Saints, et la vraie sagesse. Gardez-vous bien de rejeter mes instructions. Heureux est l'homme qui m'écoute, et qui se trouve du matin à ma porte, c'est-à-dire, qui commence de bonne heure à me chercher, et qui me rend tous les jours quelque service. Celui qui me trouvera pourra dire véritablement qu'il aura trouvé le souverain bonheur de la vraie vie ; et il recevra du Seigneur toutes les grâces nécessaires et convenables à son salut, avec une telle abondance, qu'il marchera avec facilité et avec joie dans les voies du ciel[1].

Oui, Vierge sainte, car vous êtes la trésorière générale de toutes les grâces. Jamais Dieu n'en a donné aucune qui n'ait passé par vos bénites mains ; et, depuis le *fiat* que vous avez dit pour consentir au mystère de grâce et d'amour qui a été opéré en vous et par vous lorsque le Fils de Dieu s'y est incarné, cet admirable *fiat* a été rendu si recommandable devant la divine Majesté, qu'elle

1. « Beati qui custodiunt vias meas. Audite disciplinam, et estote sapientes, et nolite abjicere eam. Beatus homo qui audit me, et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. » *Prov.* VIII, 32-35.

n'a accordé ni accordera aucune grâce à personne, et qu'elle n'entérine ni entérinera aucune requête sans y voir auparavant le *fiat* de Marie.

Voilà comme le Saint-Esprit fait parler cette divine Marie au jour de sa naissance ; voilà comme il lui fait dire d'elle les mêmes choses que son Fils dit de soi-même, et comme il lui applique les mêmes éloges et les mêmes qualités qui appartiennent à la Sagesse éternelle. Il est vrai qu'il y a cette différence, que le Fils les a par nature et par essence, et en un degré infiniment plus relevé que sa Mère ; et qu'elle ne les possède que par grâce et par participation, mais en un degré très sublime et très excellent.

Vous me demanderez peut-être comment est-ce que le Saint-Esprit peut appliquer véritablement à cette sacrée Vierge toutes ces merveilleuses excellences dès le jour de sa naissance et même de sa conception ? C'est qu'il la regarde dès lors selon ce qu'elle est dans les grands desseins que Dieu a sur elle, et qu'il regarde en elle le principe, la racine et le fondement de ces grandes choses. Quel est ce principe et ce fondement ? C'est la grâce très éminente que Dieu a mise dans son âme dès le moment de sa conception, et qui y était beaucoup plus excellente au point de sa naissance : grâce proportionnée aux très hauts desseins que Dieu a dès lors sur elle, et à l'élection qu'il en a faite pour être la Mère de son Fils ; grâce qui la rend plus sainte, dès le premier instant de sa vie, que le plus haut Séraphin et le premier de tous les Saints au dernier point de leur sainteté. La Vierge Mère de Dieu, dit saint Bernardin de Sienne, a jeté les premiers fondements de sa sainteté sur le plus haut degré de toute la sainteté humaine et angélique : *Ubi est summa plenitudo sanctitatis humanæ et angelicæ, ibi Virgo Dei Mater prima suæ sanctitatis jecit fundamenta*[1] ;

1. *Serm.* 11, art. 3, cap. 1.

grâce encore qui l'élève, dès le premier moment de sa vie, au-dessus de toutes les choses créées, et qui l'approche de Dieu et l'unit avec Dieu d'une manière inexplicable ; grâce qui la fait entrer dans la plus digne et la plus étroite alliance avec le Père, avec le Fils et avec le Saint-Esprit, qui fut ni qui sera jamais ; grâce, enfin, qui commence à la rendre très semblable à celui qui doit être bientôt son Fils, et dont elle sera bientôt la Mère, et qu'elle a déjà formé et fait naître dans son Cœur. O Vierge incomparable, ô admirable Enfant, si vous renfermez en vous tant de merveilles dès le moment de votre naissance, et même de votre conception, que sera-ce quand vous aurez conçu et enfanté celui qui est la première source et le souverain auteur de toutes les merveilles ? Oh ! que l'un de vos serviteurs a bien raison de s'écrier, en disant : « O trois fois sacrée sainte Mère de Dieu, quiconque dira de vous toutes les choses les plus illustres et les plus glorieuses qui se puissent dire et penser, ne se trompera point [1]. » Oh ! que c'est à bon droit que la sainte Église prononce anathème, dans un Concile général, contre celui qui ne voudra pas reconnaître que vous êtes plus relevée en dignité et en sainteté que toutes les créatures visibles et invisibles : *Si quis non confitetur sanctam semper Virginem Mariam, proprie ac vere Dei Genitricem, sublimiorem esse omni visibili et invisibili creatura, anathema sit* [2].

Grâces infinies et éternelles soient rendues à la très sainte Trinité, d'avoir fait en vous choses si grandes et si admirables, même dès votre Enfance !

---

1. D. Basil. Seleuc. *Orat. de Annunt.* — 2. *Concil. gen.* 7, act. 5.

CHAPITRE XV

Qu'il est très probable que la Naissance de la très sacrée Vierge a été sans aucune douleur de sa bienheureuse mère sainte Anne.

C'est le sentiment de plusieurs grands théologiens[1], qui en apportent beaucoup de raisons, dont je mettrai ici les principales.

1. C'est une chose constante que, si l'homme et la femme fussent demeurés dans l'état d'innocence auquel Dieu les avait créés, la femme n'aurait pas produit ses enfants avec douleur, comme elle fait, puisque c'est en punition de son crime que la divine Justice a prononcé contre elle cet arrêt : *In dolore paries*[2] : « Tu enfanteras avec douleur. » C'est pourquoi la naissance de notre admirable Vierge n'étant point souillée de la coulpe originelle, ne doit point porter les effets de cette condamnation. Aussi est-elle comparée par le Saint-Esprit à la naissance d'une étoile, qui dissipe les ténèbres et qui apporte la joie : *Orietur stella ex Jacob*[3]. Et saint Ildephonse dit hautement que notre incomparable Marie n'est point née comme les autres enfants d'Adam : *Maria non sic est nata, sicut solent pueri et puellæ nasci*[4].

2. Si l'état d'innocence eût donné cet avantage aux mères qui auraient enfanté pour lors, d'être exemptes des peines qu'elles souffrent maintenant, combien davantage la naissance de la Mère d'un Dieu doit-elle donner ce privilège à celle qui l'a fait naître, puisque cette merveilleuse naissance est une source de grâces et de bénédictions pour tout le genre humain, beaucoup plus grandes

1. De Vega, in *Theol. Mar.* n. 830 ; Novatus, cap. 4, quæst. 3.
2. *Gen.* III. 16. — 3. *Num.* XXIV, 17. — 4. *Serm. de Nat. Virg.*

et plus abondantes que celles qui étaient contenues dans l'état d'innocence.

3. Si Dieu a tiré la première femme du côté de l'homme, sans qu'il en ait senti aucune peine, pourquoi ferons-nous difficulté de croire qu'il ait fait naître la seconde Ève, qui lui est infiniment plus chère et plus précieuse que la première, des bénites entrailles de sa glorieuse mère sainte Anne, sans aucune douleur ?

4. Comme la bienheureuse sainte Anne a été remplie d'une joie inconcevable en la conception miraculeuse et immaculée de sa très sainte fille Marie, ainsi qu'elle-même l'a déclaré à sainte Brigitte[1], comme nous avons vu ci-devant, il y a aussi grand sujet de croire que la naissance de cette divine Enfant a été semblable en ceci à sa conception.

5. Les douleurs que les autres mères souffrent en la production de leurs enfants, sont les apanages de la sensualité et de la concupiscence charnelle ; à raison de quoi les saints Pères disent que la Mère du Sauveur l'a enfanté sans aucune douleur, parce qu'elle l'avait conçu sans aucun plaisir sensuel. Or, la sensualité n'a eu aucune part dans la très pure conception de notre sainte Enfant, ainsi qu'elle-même l'a encore fait connaître à sainte Brigitte[2], comme nous verrons ci-après. C'est pourquoi il est très probable que sa naissance a été sans aucune douleur.

6. Josèphe, au chap. 9 du livre 2 des Antiquités Judaïques, assure que Jochabed, mère de Moïse, ne souffrit que peu ou point de douleurs lorsqu'elle enfanta ce saint Prophète. Thomas à Kempis, en la vie de sainte Lidu-vine[3], en dit autant de la naissance de cette sainte.

1. « Tanta matri meæ advenit lætitia, ut impossibile esset dictu. » *Revel.* lib. 1, cap. 9.

2. « Voluptas in eis mortua erat. » *Revel.* lib. 1, cap. 9.

3. *Part.* 1, cap. 1. Le P. Eudes cite ce fait et le précédent d'après Vega, *Theol. Mar.*, n. 835. Le P. Lépicier cite lui aussi quelques-uns

Anne, duchesse d'Ustronie, reçut une pareille grâce par les prières du bienheureux Stanislas Kostka, de la Compagnie de Jésus, comme il est rapporté en sa vie imprimée à Rome. Le Révérend Père Jean de Jesus Maria, Carme déchaussé, rapporte, dans un livre qu'il a écrit des actions illustres de sainte Thérèse, qu'une femme proche de son accouchement, ayant imploré le secours de cette Sainte, enfanta sans aucune douleur.

Or, si par l'intercession de ces Saints, Dieu a opéré ces merveilles en des mères qui ont produit leurs enfants dans un état de péché et de perdition, n'est-il pas aisé de se persuader qu'il n'a pas moins privilégié la sainte mère de la Reine de tous les Saints, par les mérites de celle qu'elle a conçue et enfantée dans la plénitude des grâces : *In plenitudine sanctorum*[1] ?

7. J'entends la sainte Église qui chante en la Nativité de notre bienheureuse Enfant : *Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, a rempli tout le monde de joie.* Si tout l'univers a été rempli de joie, lorsque sainte Anne a produit cette divine Enfant, serait-il bien possible que la fille et la mère, non seulement n'eussent eu aucune part en cette réjouissance universelle, dont elles étaient la source, mais que cette naissance eût été un sujet de douleur et de larmes pour la mère et pour la fille : pour la mère, n'y ayant peut-être point de plus sensibles douleurs en ce

des faits invoqués ici par le P. Eudes. Voici ses paroles : « Nullum dolorem B. Virginis nativitas attulit sanctæ Annæ : non decebat enim ut nativitas illa quæ toti mundo afferebat gaudium, sanctæ Annæ afferret dolorem, ita quod in hoc casu dici debeat fuisse derogatum pœnæ a Deo latæ : *In dolore paries filios.* Quod confirmatur ex S. Bernardi regula : *Quidquid aliis, licet paucissimis, est concessum, non est credendum gloriosæ Virgini fuisse negatum.* Atqui plurium sanctorum matribus partum sine dolore concessum fuisse historia testatur, ut matri sanctæ Theresiæ, sanctæ Ludwinæ, necnon sancti Stanislai Kostka. Ergo multo magis Deiparæ matri hoc fuisse concessum credendum est. » *Tract. de B. V. Maria*, p. 2, c. 2, a. 1, n. 11.

1. *Eccli.* XXIV, 16.

monde, que celles de l'enfantement ; pour la fille, car ayant l'usage de raison, avec un amour indicible pour sa très aimable mère, quel supplice aurait-elle souffert, se voyant être la cause des douleurs très violentes d'une mère qu'elle aimait beaucoup plus qu'on ne peut penser ?

Tous les oracles de l'Église, qui sont les saints Pères, nous annoncent que Dieu a mis au monde cette Vierge admirable, pour nous affranchir par son moyen de toutes sortes de maux, et pour nous combler de toutes sortes de biens. Comment donc serait-il possible de croire que la divine Bonté eût permis que cette très douce Enfant eût été cause de faire souffrir l'une des plus sensibles douleurs qu'on puisse endurer en la terre, telle qu'est la douleur de l'enfantement, en la personne du monde qu'elle aimait le plus, et à qui elle avait davantage d'obligation ?

Non, non, ma très bonne Mère, quoique les enfants d'Adam vous aient fait souffrir les plus cruels tourments qui se puissent imaginer, vous n'avez jamais néanmoins affligé ni contristé personne ; au contraire, vous avez offert et sacrifié le précieux sang et la vie adorable de votre Fils unique et bien-aimé, pour ceux-là même qui lui ont arraché l'âme du corps avec des cruautés horribles. Et vous avez tant de bonté pour tous les hommes, que votre grand contentement est de faire du bien à tous, et que c'est vous donner de la joie de vous demander des grâces et des faveurs.

O ma toute bonne et toute aimable Mère, faites-moi participant de votre incomparable bénignité, et m'obtenez la grâce de votre Fils, qu'à votre imitation je ne fasse ni dise jamais rien qui cause de l'affliction ou de la tristesse à mon prochain ; mais que tout mon contentement soit de faire du bien à tous, selon tout mon pouvoir, pour l'amour de votre Fils et de vous.

CHAPITRE XVI

Trois sortes de dons très signalés qui se font en la Naissance de la bienheureuse Vierge, et ce qu'il faut faire en l'honneur des neuf mois qu'elle a demeuré dans les bénites entrailles de sa mère.

Nous avons encore à considérer trois sortes de dons très rares et très précieux, qui se font au jour de la naissance de la très sacrée Vierge.

Premièrement, les dons incomparables que la très sainte Trinité lui fait. Secondement, les dons inestimables qu'elle fait à la très sainte Trinité. Troisièmement, les dons inconcevables que Dieu nous fait en elle et par elle. Ensuite de quoi nous verrons ce que nous devons lui donner.

Quels sont les dons que les trois Personnes divines font à notre bienheureuse Enfant, au moment de sa naissance ? Ce sont des dons infiniment précieux. Car, outre que le Père, le Fils et le Saint-Esprit lui font les mêmes dons en substance, qu'ils lui ont faits au moment de sa conception, mais avec un accroissement qui va presque jusqu'à l'infini, le Père éternel, la regardant comme sa Fille unique et uniquement aimée, la constitue l'héritière générale de tous les biens qu'il possède, tant en lui-même que hors de lui-même, dans la nature, dans la grâce et dans la gloire. Mais spécialement il lui fait cinq dons incompréhensibles. *Premièrement*, il lui communique son adorable paternité, commençant à la revêtir de la divine vertu par laquelle il produit son Fils dans son sein paternel, pour la disposer à le faire naître dans son sein virginal ; et conséquemment il lui donne ce même Fils, pour être son Fils unique, comme il est son Fils

unique ; et il lui donne le pouvoir de le faire naître dès lors dans son Cœur. *Secondement*, il lui donne tous ses autres enfants, afin qu'elle soit leur mère, leur nourrice et leur gouvernante, comme elle doit être la mère, la nourrice et la gouvernante de son Fils Jésus. *Troisièmement*, il lui communique l'amour paternel qu'il a pour son Fils aîné et pour tous ses autres enfants. *Quatrièmement*, il lui communique encore le nom et la qualité qu'il porte de Père des miséricordes et de Dieu de toute consolation, la faisant Mère de miséricorde, Mère de tous les misérables, et Consolatrice de tous les affligés qui auront recours à elle dans leur affliction. *Cinquièmement*, comme la puissance est attribuée spécialement à ce Père tout-puissant, il la communique aussi d'une manière toute spéciale à cette admirable Vierge, lui donnant un pouvoir si général et si merveilleux, que les saints Pères en parlent en la manière que vous allez ouïr.

« Dieu vous a donné une si grande puissance, dit saint Anselme, qu'il n'y a rien qui ne vous soit possible avec lui » : *Te sic Deus exaltavit, ut omnia secum possibilia esse donaverit*[1].

Dieu l'ayant rendue Mère du Fils, dit le docte et pieux Eusèbe Émissène, *il lui a donné une souveraine autorité au ciel et en la terre*[2].

Il n'y a rien qui soit capable de résister à votre puissance, dit George, archevêque de Nicomédie, *rien qui se puisse opposer à votre force. Toutes choses se rendent à votre commandement, toutes choses se soumettent à votre empire, toutes choses servent au pouvoir que Dieu vous a donné*[3].

1. *De Exc. Virg.* cap. 12.
2. *Homil. in fer.* 6. IV *Temp. Adv.* Il est reconnu aujourd'hui que les homélies attribuées à Eusèbe d'Emèse sont de saint Brunon ou Bruno, évêque de Ségni, qui vivait sous Pascal III vers l'an 1100.
3. « Nihil tuæ resistit potentiæ, nihil repugnat tuis viribus. Omnia cedunt tuo jussui, omnia tuo obediunt imperio, omnia tuæ potestati serviunt. » *Orat.* de Obl. B. Virg. in templo.

Voilà les dons que le Père éternel a faits à notre divine Enfant. Passons outre.

Le Père et le Fils lui donnent leur divin Esprit et leur très aimable Cœur, pour être son esprit et son cœur.

Le Fils de Dieu lui donne quatre grandes choses. *Premièrement*, il lui communique son infinie sagesse d'une manière très éminente. *Secondement*, il lui communique sa divine filiation d'une manière si excellente, qu'il la fait la Fille unique de son Père, comme il en est le Fils unique, en la manière qui a été dite ci-dessus[1]. *Troisièmement*, il se donne lui-même à elle en qualité de Fils, et il lui donne une puissance et une autorité de mère sur lui. *Quatrièmement*, lorsqu'il se soumet à son autorité, il y assujettit aussi toutes les choses qui dépendent de lui. « Le Fils de Marie, dit saint Jean Damascène, a asservi toutes les choses créées à l'empire de sa Mère » : *Filius Matri res omnes conditas in servitutem addixit*[2]. *Jésus est le souverain Seigneur*, dit un saint Abbé[3] ; *Marie est la Dame souveraine de toutes les créatures. Quiconque fléchit les genoux devant le Fils, le fait aussi devant la Mère*, quoique différemment.

Le Saint-Esprit lui fait pareillement trois grands dons. *Premièrement*, il se donne lui-même à elle en qualité d'époux. *Secondement*, il ne lui donne pas seulement quelque partie de ses biens pour son douaire, mais il la fait entrer en communauté de biens avec lui ; il lui donne tout sans aucune réserve. Il lui met en main la clef de tous ses trésors, avec un plein pouvoir d'en enrichir ses enfants, et de les distribuer *cui vult*, dit saint Bernard, *quando vult, et quomodo vult*[4] : « à qui il lui plaît, quand il lui plaît, et en la manière qu'il lui plaît. »

1. Chap. 13. — 2. *Orat.* 2 *de Ass.*
3. « Christus Dominus : Maria Domina. Constituta quippe est super omnem creaturam, et quicumque Filio curvat genu, Matri quoque pronus supplicat. » Arnoldus Carnot. *De Laud. Virg.*
4. *Sup. Salve.*

Troisièmement, comme le Père lui communique sa puissance, et le Fils sa sagesse, le Saint-Esprit aussi la rend participante, en un très haut degré, de son incompréhensible bonté. C'est pourquoi, comme elle a tout pouvoir de secourir et de favoriser ceux qui l'invoquent, et qu'elle est très industrieuse à trouver toutes sortes de moyens pour coopérer au salut des hommes, elle est aussi toute transformée en bonté et en douceur pour ceux qui s'adressent à elle avec humilité et confiance. *Marie ne manque point de puissance*, dit saint Bernard, *parce qu'elle est la Mère du Tout-Puissant ;* ni *d'industrie, parce qu'elle est la Mère de la Sagesse ;* ni *de bonté, puisqu'elle est la Mère de miséricorde*[1].

Voilà les dons que les trois Personnes éternelles font à la bienheureuse Vierge, en sa naissance. Je sais bien qu'elle n'en a pas encore pour lors le parfait usage ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient en elle radicalement, et qu'ils ne lui appartiennent véritablement, comme les pierreries, les beaux meubles, les riches domaines qui seraient donnés par un grand roi à une petite princesse qui viendrait de naître, ou qui lui appartiendraient par le titre de sa naissance, seraient à elle réellement, quoiqu'elle n'en jouît pas encore parfaitement.

N'est-il pas vrai que cette divine Princesse dont nous parlons, est née pour être la Fille unique du Père éternel, pour être la Mère du Fils de Dieu, pour être l'Épouse du Saint-Esprit, pour être la Reine du ciel et de la terre ; et qu'elle n'est née que pour cela, puisque sans cela elle ne serait point au monde ? Et par conséquent, outre que toutes les choses susdites lui sont données par la magnificence royale du souverain Monarque de l'univers, n'est-

1. Nous n'avons pas trouvé dans les Œuvres de Saint Bernard, de texte précis correspondant à ces paroles ; mais elles sont le résumé des idées qu'il exprime dans ses beaux sermons sur la très sainte Vierge.

il pas vrai qu'elles lui appartiennent encore par les droits de sa naissance, comme les apanages et les ornements qui sont dus à des qualités si nobles et si relevées, comme sont celles que je viens de dire ?

Voyons maintenant les dons rares et extraordinaires que cette sainte Enfant fait à Dieu, au point de sa naissance. Pour dire beaucoup en peu de paroles, c'est qu'elle donne à Dieu tout ce qu'elle a reçu de sa divine libéralité. Elle lui fait un don qui n'a rien de semblable en tous les siècles passés. Elle lui donne une chose qui lui est incomparablement plus agréable que tout ce qui lui a été donné au ciel et en la terre, depuis que le monde est monde. N'est-il pas vrai que cette précieuse Enfant vaut mieux que dix mille mondes? Or, elle se donne toute à Dieu, à l'instant de sa naissance, et avec beaucoup plus d'amour et de perfection, qu'au moment de sa conception ; elle lui donne son corps, son âme, son Cœur, sa vie, son esprit, tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle peut, tout ce qu'elle est, et tout ce qu'elle pourra éternellement.

Voulez-vous savoir maintenant ce que la divine Bonté nous donne au jour de la naissance de notre divine Mère ? Elle nous fait trois dons inestimables.

Quel est le premier? Mettez-vous devant les yeux toutes les grâces et tous les dons que Dieu fait à cette sacrée Vierge, lorsqu'elle vient à naître au monde, et sachez que c'est à vous qu'il fait tous ces mêmes dons et toutes ces mêmes grâces, parce qu'il les lui fait afin de la rendre digne de vous donner un Sauveur et de coopérer avec lui à votre salut, et afin de la rendre assez puissante, assez sage et assez bonne pour faire office de Reine, d'Avocate, de Protectrice au regard de vous et de tout le genre humain.

Quelle est la seconde chose que Dieu nous donne au jour de la naissance de notre précieuse Enfant ? C'est un

don inconcevable qui nous doit combler d'une joie indicible. C'est qu'il nous donne cette très aimable Enfant, et qu'il nous la donne en la qualité la plus honorable et la plus avantageuse pour nous qui puisse être, c'est-à-dire, en qualité de Mère, ainsi que nous verrons ci-après, et qu'il remplit son Cœur d'un amour maternel qui n'en a jamais eu de pareil, dont on verra les effets en son temps.

Quel est le troisième don que la divine libéralité nous fait en la naissance de la Mère de grâce ? Le voici. Représentez-vous tous les biens temporels et éternels qui procèdent du mystère de l'Incarnation, et sachez qu'ils nous sont donnés au moment de la naissance de celle qui, après Dieu, en est la source, puisque Dieu nous la donne elle-même en cet heureux moment. N'oyez-vous pas saint Jean Damascène qui lui parle en cette façon : *Vous êtes, ô Vierge sacrée, la fontaine éternelle de la véritable lumière ; vous êtes le trésor inépuisable de la vie immortelle ; vous êtes une source très abondante de bénédiction ; enfin, vous êtes la cause et la mère de toutes sortes de biens, que nous possédons par vous*[1].

« C'est la cause de tout le bien qui est au monde, » dit Albert le Grand : *Causa totius boni*[2]. *Radix omnium bonorum*, dit Chrysippus, prêtre de Jérusalem, « la racine de toutes sortes de biens [3]. » « C'est par elle, dit le savant Idiot, c'est en elle, c'est d'elle que le monde possède et possédera tous les biens qu'il a reçus de Dieu » : *Per ipsam, et in ipsa, et ab ipsa habet mundus, et habiturus est omne bonum*[4]. Que vous rendrons-nous, ô très sainte Mère de Dieu, pour tant de richesses que nous avons reçues par vous ?

Voici ce que nous lui devons rendre ; voici ce qu'elle

1. « Tu fons veri luminis, et inexhaustus ipsiusmet vitæ thesaurus, uberrimaque benedictionis scaturigo, quæ cuncta nobis bona conciliasti. » *Orat.* 1 *de Dorm. Virg.*
2. *Super* Missus est.
3. *Sermo de S. Maria.* — 4. *In Prol. Cont. B. V.*

désire et qu'elle attend de nous ; voici le don que ses vrais enfants lui doivent faire. C'est notre Reine et notre Mère qui fait son entrée dans le monde au jour de sa naissance : allons nous prosterner à ses pieds, pour lui rendre nos respects et pour lui offrir nos dons en cette manière :

O divine Enfant, prosterné à vos pieds sacrés, en toute l'humilité et dévotion qu'il m'est possible, je vous salue et vous honore comme ma Reine et ma Mère tout ensemble Je rends grâces infinies à mon Dieu de vous avoir donnée à moi en cette qualité, et de toutes les faveurs qu'il vous a faites en votre naissance. Je lui rends grâces aussi de ce qu'en vous donnant toutes choses, il m'a, par conséquent, donné à vous.

Oh ! que c'est de bon cœur que je ratifie cette donation, et qu'en union du même amour avec lequel le Fils de Dieu mon Sauveur, s'est donné lui-même à vous avec tout ce qui lui appartient, je vous donne aussi mon corps, mon cœur, mon âme, ma vie, avec toutes ses dépendances et appartenances, tout ce que j'ai, tout ce que je puis, tout ce que je suis et tout ce que je serai à jamais : vous protestant que je ne veux être, soit dans le temps, soit dans l'éternité, ni vivre, ni faire, ni dire, ni penser, ni souffrir rien que pour la gloire de votre Fils et pour votre honneur. Offrez-moi, s'il vous plaît, à lui, et le priez qu'il emploie le bras tout-puissant de son infinie bonté pour détruire en moi tout ce qui lui déplaît, et pour y établir parfaitement et pour jamais le règne absolu du divin amour de Jésus et de Marie.

Pour la conclusion de ce chapitre, je dirai une chose bien remarquable, qui est que la bienheureuse sainte Mechtilde, ayant supplié la très sainte Vierge, en la fête de sa Naissance, de lui faire connaître ce qu'elle ferait ce jour-là pour l'honorer, elle lui recommanda de dire autant de fois la salutation angélique comme elle avait demeuré de jours dans les bénites entrailles de sa mère

sainte Anne[1]. Et je trouve aussi dans les livres de sainte Gertrude[2], sœur de sainte Mechtilde, et qui demeurait avec elle dans un même monastère, que la même Vierge très sacrée l'assura que ceux qui pratiqueraient cette dévotion, seraient rendus participants éternellement dans le ciel, d'une manière spéciale, de toutes les joies qu'elle a eues dans ce monde, et qu'elle aura pour jamais en l'autre, à cause de toutes les vertus à la pratique desquelles la très sainte Trinité disposait toujours de plus en plus son âme, pendant qu'elle était dans le ventre sacré de la même sainte Anne.

Si donc vous désirez faire une chose bien agréable à notre divine Mère, souvenez-vous de dire tous les jours, durant l'octave de la fête de sa Naissance, trente-cinq *Ave Maria*, et il se trouvera qu'au dernier jour vous en aurez dit autant qu'elle a demeuré de jours dans les bienheureuses entrailles de sa mère. Et dites-les en l'honneur de tout ce qui s'est passé dans son âme sainte, en chaque jour durant ce temps-là, pour la remercier de toute la gloire qu'elle a donnée à Dieu, et pour la prier de vous associer avec elle dans tout l'honneur et dans toutes les louanges qu'elle a rendus à sa divine Majesté durant ces neuf mois, afin de réparer par ce moyen le déshonneur que vous lui avez rendu par l'état du péché où vous avez été pendant que vous demeuriez au ventre de votre mère. Mais ajoutez à la fin de chaque dizaine un *Pater*, pour remercier la très sainte Trinité de toutes les grâces qu'elle a faites à cette sainte Enfant, et par elle, à sainte Anne, à saint Joachin et à tout le monde.

1. « Lege mihi tot *Ave Maria* quot dies fui in utero matris meæ. » *Lib. spec. gratiæ*, part. 1, cap. 29.

2. *Legatus divinæ pietatis*, lib. 4, cap. 12, et cap. 51. Voir ces textes et la pratique de cette dévotion, dans le *Manuel*, tome 3 des *Œuvres* du V. P. Eudes, pages 402 et 424.

CHAPITRE XVII

Le septième Mystère de le sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est le très saint Nom de Marie.

C'est une maxime infaillible, dit Albert le Grand[1], et tous les autres saints Docteurs en demeurent d'accord, que non seulement toutes les faveurs dont Dieu a honoré ses Saints ont été accordées à la Reine de tous les Saints, et que la Mère n'a pas été moins privilégiée que les serviteurs ; mais que tout ce qui peut contribuer à sa gloire lui a été donné avec autant d'excellence par-dessus tous les habitants du ciel, qu'elle les surpasse en dignité et en sainteté. C'est pourquoi, si le nom du patriarche Isaac a été révélé par un Ange à son père Abraham, et si le nom de saint Jean-Baptiste a été annoncé par un messager du paradis à son père Zacharie et à sa mère sainte Élizabeth, on ne doit pas douter que le sacro saint Nom de Marie ne soit venu du ciel, dont il a été apporté par le bienheureux Archange saint Gabriel, qui a toujours été employé dans toutes les choses qui appartiennent au mystère adorable de l'Incarnation, lequel s'est accompli dans les sacrées entrailles de la divine Marie Ç'a été par un ordre exprès de la très sainte Trinité, que ce glorieux Archange a été envoyé du ciel à saint Joachim et à sainte Anne, pour leur déclarer que sa divine Majesté leur voulait donner une Fille, et que son nom serait Marie, qui ensuite lui fut imposé, quelques jours après sa naissance, par le même saint Joachim, selon le commandement qu'il en avait reçu de la part de Dieu par la bouche de l'Ange.

C'est le sentiment de saint Jérôme[2], de saint Jean Damascène[3], de saint André de Jérusalem[4], et de plusieurs

1. In *Bibl. B. Mar.* ad cap. 1 *Cant.* — 2. *De Nat. Virg.*
3. *Orat.* 2 *de Nat. B. Virg.* — 4. *Orat. in Salut. ang.*

autres saints Docteurs. D'où il faut inférer que ce saint Nom de Marie étant venu du ciel, et par l'ordre du souverain Monarque du ciel et de la terre, il est sorti par conséquent du Cœur adorable de la très sainte Trinité, et a été tiré du trésor de la Divinité : *De thesauro Divinitatis*, dit saint Pierre Damien, *Mariæ Nomen evolvitur* [1].

L'homme s'étant perdu misérablement, et le Père des miséricordes cherchant le moyen de le sauver, voilà le Nom de Marie qui paraît dans les trésors de sa divine sagesse, et qui se présente aux yeux de son infinie bonté, à la vue duquel ce Dieu de toute consolation fait un décret, dans son divin conseil, que ce grand œuvre de la rédemption des hommes et de la réparation du monde se fera par Marie, en Marie, de Marie et avec Marie ; afin que, comme rien n'a été fait sans le Verbe incarné, rien ne soit réparé sans la Mère du Verbe incarné. C'est à peu près le discours de ce saint Cardinal, qui nous fait voir que le sacré Nom de Marie est sorti du trésor de la divine Charité, où il était caché de toute éternité.

Après cela, il ne faut pas s'étonner si ce précieux Nom contient en soi toutes les merveilles que nous allons voir dans les chapitres suivants.

---

1. *De Annunt.*

CHAPITRE XVIII

Dix-sept interprétations du saint Nom de Marie, tirées, par les saints Pères et par quelques Docteurs signalés, de son étymologie hébraïque, syriaque, grecque et latine[1].

La première interprétation du saint Nom de Marie est de saint Ambroise, qui dit[2] que *Maria* signifie *Deus ex genere meo* : « Dieu né de ma race ». Ce qui donne à entendre que Dieu ayant pris naissance de la très noble race de Marie, fille de Joachim et d'Anne, il s'ensuit qu'il y a une Mère de Dieu dans cette race royale. Or, cette Mère ne peut être autre que cette bienheureuse Marie, parce que la Mère de Dieu doit être Vierge : *Ecce Virgo concipiet, et pariet*[3] ; et cette divine Marie est Vierge, et la Reine des vierges, et la première qui a fait vœu de virginité, dont Dieu soit loué et glorifié éternellement.

La seconde interprétation est de saint Jérôme[4], de saint Athanase[5], de saint Anselme[6] et de plusieurs autres, qui nous apprennent que *Maria* veut dire : *Domina maris* : « Dame de la mer » ; ce qui marque la grande puissance de la bienheureuse Vierge. « Le Fils et la Mère n'ont qu'une même puissance, dit Richard de Saint-Laurent. Le Fils étant tout-puissant, rend la Mère toute-puissante » :

1. On a beaucoup écrit sur le saint Nom de Marie. L'ouvrage le plus récent et le plus complet est celui de Bardenhewer, *Der Name Maria*, 1895. Il indique jusqu'à soixante-sept significations ou interprétations de ce Nom béni dans les diverses langues orientales. Celles que donne ici le V. P. Eudes sont les plus communes et les plus plausibles.

2. *Lib. de Inst. Virg.* cap. 5. — 3. Isa. VII, 14.

4. *Lib. de Nom. Hebr.*

5. *In Ev. de S. Deip.* — 6. *De Exc. Virg.* cap. 9.

Eadem potestas Matris et Filii, quæ ab omnipotente Filio omnipotens est effecta[1].

O Marie, soyez véritablement notre Marie, c'est-à-dire, soyez notre Dame souveraine et absolue : *Dominare in medio inimicorum tuorum*[2]. Établissez votre domination et votre règne au milieu de nos âmes, malgré tous vos ennemis, qui sont notre propre volonté, notre amour-propre, notre propre esprit et toutes nos passions déréglées. Soyez la Reine de nos cœurs, pour les conduire et les régir en toutes choses, selon la volonté de votre Fils.

La troisième interprétation est de saint Éphrem[3], de saint Épiphane[4] et de saint Thomas[5], qui nous enseignent que *Maria* porte dans sa signification, *illuminata*, *illuminatrix*, *illuminans*, « illuminée, illuminatrice, illuminante ».

O Marie, soyez-nous Marie, soyez notre soleil, éclairez nos ténèbres. Ne permettez pas que nous nous endormions dans la mort du péché, mais faites que nous connaissions son horreur pour le haïr et le fuir, que nous connaissions Dieu pour le craindre et l'aimer, que nous connaissions le monde pour le mépriser, et que nous nous connaissions nous-mêmes pour nous humilier.

La quatrième interprétation est des mêmes saints Éphrem, Épiphane et autres que je viens d'alléguer, qui disent que *Maria* et *lumen Dei*, c'est-à-dire « lumière de Dieu », c'est la même chose.

O Marie, lumière de Dieu, lumière qui êtes une très excellente participation de la Lumière essentielle, lumière qui êtes la Mère de la Lumière éternelle, soyez la lumière de nos esprits, et ayez pitié de tant de misérables aveugles qui se précipitent dans les horribles ténèbres du péché et de l'enfer.

1. *De Laud. B. V.*, lib. 4. — 2. *Psal.* CIX, 2. — 3. *Orat. de Laud. Virg.* — 4. *Sermo de Laud. Virg.* — 5. *Opusc.* 8.

La cinquième interprétation est d'un saint abbé de Saint-Évron, au diocèse de Lisieux, en Normandie, qui, par humilité, s'est nommé l'Idiot, mais dont le vrai nom est Raymond Jourdain [1], qui dit que *Maria* signifie *Doctrix*, *Magistra maris*, *populi* [2], celle que Dieu a mise au monde pour enseigner les hommes, pour être la maîtresse des peuples, désignés par les eaux de la mer : *Magistra gentium*, dit saint Augustin [3], afin de leur apprendre la science des Saints, la science du salut et la doctrine du ciel, non seulement par son exemple, mais aussi par ses paroles : ce qu'elle a fait même au regard des Apôtres, après l'Ascension de son Fils. A raison de quoi elle est appelée par un Ange, chez sainte Brigitte, la « Maîtresse des Apôtres [4] » ; et par saint Augustin et par saint Chrysostome, la « Maîtresse de la piété et de la vérité [5] » ; et par le dévot abbé Rupert, la « Maîtresse de la religion et de la foi, [6] et la Maîtresse dès maîtres [7] » ; et par le pieux abbé Blosius, la « Maîtresse des Évangélistes [8] » ; et par saint Grégoire le Grand, la « Maîtresse de tous les Docteurs [9] » ; et par Richard de Saint-Laurent, la « Bouche de l'Église, *Os Ecclesiæ* ; et par toute l'Église,

1. C'est par erreur que le V. P. Eudes désigne ici le pieux Raymond Jourdain comme abbé de Saint-Évron, ou plutôt Saint-Évroul au diocèse de Lisieux. Théophile Raynaud, qui a publié ses œuvres, affirme qu'il fut prévôt d'Uzès en 1381, et plus tard abbé de Celles dans le diocèse de Bourges. Le P. Eudes a reconnu lui-même son erreur ; car dans le *Cœur admirable*, il donne toujours le titre d'*abbé de Celles* au savant Idiot.

2. *Lib. de Cont. B. Virg.* cap. 5.— 3. *Sermo* 6. *de Temp.*

4. « Magistra Apostolorum. » *In Serm. angel.* cap. 19.

5. « Magistra pietatis, religionis. » *In Hor. ani.* Cette référence, que nous retrouverons plusieurs fois, est l'indication d'un ouvrage qui a pour titre : *Hortulus animæ suavissimis floribus refertus*, composé par Christophe Ischirius, et imprimé à Louvain en 1551. Le P. Eudes y a puisé plusieurs citations de Pères de l'Eglise, et spécialement de saint Jean Chrysostome.

6. « Magistra religionis et fidei. » *In Cant.* lib. 5.

7. « Magistra magistrorum. » *Ibid.* lib. 4.

8. « Magistra Evangelistarum. » *In 1 Prec.*

9. « Magistra Doctorum. » *Homil. in Ev.*

« la Reine des Apôtres et la Reine des Évangélistes. »

O divine Maîtresse, bienheureux ceux qui étudient en votre école! Oh ! que je sois du nombre de vos disciples, et que j'apprenne à vos pieds la philosophie des enfants de Dieu, et la théologie du paradis !

La sixième interprétation est d'un excellent auteur appelé Angelus Caninius[1], qui nous assure que *Maria* veut dire *exaltata*, *eminens*, *sublimis*, *excelsa*, « exaltée, éminente, sublime, élevée » ; ce qui exprime la hauteur incroyable de sa dignité, de sa sainteté, de sa puissance et de sa gloire, qui est si haute qu'il n'y a rien au-dessus d'elle que Dieu seul, duquel elle est très proche : *Deo proxima*, dit saint Thomas ; et que tout ce qui n'est point Dieu est presque infiniment au-dessous d'elle. Grâces infinies et éternelles soient rendues à celui qui l'a faite et si grande et si admirable !

La septième interprétation est du Révérend Père Adrianus Lyræus, de la Compagnie de Jésus, qui a fait un excellent livre sur le saint Nom de Marie, intitulé : *Trisagion Marianum*[2], là où il nous apprend que *Maria*, selon l'étymologie hébraïque, ne signifie pas seulement *sublimis*, *excelsa*, « sublime et relevée » (ce qui marque la grandeur de la Mère de Dieu) ; mais qu'il veut dire aussi *stilla*, *vel gutta maris*, « une goutte d'eau de la mer » ; ce qui désigne sa très profonde humilité. Et certainement ces deux choses sont bien jointes ensemble ; car c'est votre humilité, ô Reine du ciel, qui vous a élevée à la dignité suprême de Mère de Dieu. Vous êtes regardée et traitée comme la dernière de toutes les créatures, et Dieu, qui exalte ceux qui s'humilient, vous a donné la

1. Angelus Caninius Anglarensis. *Institutiones linguæ Syriacæ, Assyriacæ atque Thalmudicæ una cum Æthiopicæ atque Arabicæ collatione* ; in 4, Parisiis. 1554.

2. Adrien de Lyère, S. J. *Trisagion Marianum*, seu trium mundi ordinum cultus ; in f°, Anvers, 1648. *Lib.* 1, *Hono.* 21, *Modul.* 6.

première place de son empire. Vous vous êtes abaissée au-dessous de toutes choses, et il vous a élevée au-dessus de toutes les pures créatures.

O très humble Vierge, rendez-nous participants de votre humilité ; faites que nous détestions l'orgueil et la vanité, et que nous aimions l'humiliation en tout lieu, en tout temps et en toutes choses, selon ce divin commandement : *Humilia te in omnibus*[1]; non pas afin d'être exaltés et glorifiés ensuite, mais afin que Dieu soit glorifié et exalté en nous. Car celui qui s'exalte abaisse Dieu, et celui qui s'abaisse exalte Dieu.

La huitième interprétation est de Rutilius Benzonius[2], qui a été évêque de Lorette, et de plusieurs autres, qui nous déclarent que *Maria* signifie *Dei imitatrix*, « l'imitatrice de Dieu par excellence » ; car il ne s'est jamais vu et il ne se verra jamais aucune créature qui ait imité son Dieu si parfaitement dans ses adorables perfections, comme notre incomparable Marie. C'est pourquoi saint Chrysostome dit que c'est un abîme des immenses perfections de Dieu : *Abyssus immensarum Dei perfectionum*[3] ; et saint André de Crète, que c'est un abrégé des incompréhensibles perfections de la Divinité : *Compendium incomprehensibilium perfectionum Dei*[4].

O ma divine Mère, je désire de tout mon cœur porter en moi l'image de vos rares vertus, par une soigneuse imitation, comme vous portez l'image des perfections de votre Père céleste. Obtenez-m'en la grâce, s'il vous plaît, et anéantissez en moi tout ce qui y peut mettre empêchement.

La neuvième interprétation est de Canisius[5], de la Compagnie de Jésus, et d'autres auteurs, qui assurent que *Maria* signifie : *Pluvia temporanea maris*, « pluie de

1. *Eccli.* III, 20. — 2. *Lib.* 2 sup. *Magn.* cap. 22, 65.
3. *In Hor. ani.* Voir ci-dessus, page 210, note 5.
4. *Orat. de Assumpt.* — 5. *Lib.* 1, cap. 1.

la mer, qui vient au temps et en la saison convenable » ; ce qui nous fait voir que la sacrée Vierge est notre consolation dans les afflictions de cet exil, parmi les périls de la mer orageuse de ce monde. Car elle est comme une douce pluie qui tempère les ardeurs du feu de la tribulation, et qui adoucit, au temps et en la manière qui est convenable, les amertumes des misères de cette vallée de larmes, et qui, arrosant la terre de nos cœurs, la rend fertile et abondante en fleurs et en fruits de bons désirs et de saintes actions.

O sainte et sacrée pluie, venez fondre dans nos âmes et sur nos cœurs ; éteignez-y tout autre feu que celui que notre Sauveur est venu allumer en la terre, et les noyez dans les torrents sacrés de vos divines eaux.

CHAPITRE XIX

Continuation du même sujet.

La dixième interprétation du Nom de Marie est de saint Pierre Chrysologue, qui nous enseigne[1] que *Maria* veut dire *mare, vel maria*, « la mer, ou les mers ». Ce qui donne à entendre que, comme Dieu ayant assemblé toutes les eaux en un lieu, les a appelées *maria* ; aussi ayant mis toutes les grâces dans la bienheureuse Vierge' il l'a nommée *Maria*, pour nous faire connaître que c'est « un océan et un abîme de grâces » : *Abyssus gratiæ*, dit saint Jean Damascène[2] ; « une mer immense de miséricordes », dit saint Chrysostome : *Mare spatiosum misesicordiarum*[3] ; « une mer dans laquelle le véritable Pha-

1. *Serm.* 146. — 2. *Orat.* 2 *de Ass.* — 3. *In Hor. ani.*

raon a été englouti et noyé », comme on le chante dans les hymnes grecs[1].

O grande mer, qui fera que vos eaux se débordent sur toute la terre, pour faire un second déluge qui abîme tous les Pharaons dont elle est aujourd'hui toute couverte ? Mais qui me donnera que je sois plongé dans vos abîmes, non pas comme un Pharaon, mais comme une petite goutte d'eau qui soit toute perdue avec vous dans la mer du divin amour, et qui ne se retrouve jamais en elle-même ?

La onzième interprétation est de saint Jean Damascène[2] et d'Albert le Grand[3], qui nous apprennent que *Maria* signifie : *amarum mare,* « une mer amère ». Pourquoi est-ce que la très précieuse Vierge, qui est un océan de douceur et de bénignité, est appelée une mer amère ? C'est pour nous représenter, premièrement, qu'elle a été toute plongée dans une mer de fiel et d'amertumes au temps de la Passion de son Fils : *Magna est velut mare contritio tua*[4]. Secondement, qu'étant pleine de miséricorde vers les hommes, elle est remplie de rigueur et d'amertume vers les démons. *Comme la mer Rouge*, dit saint Bonaventure, *a été très amère et très formidable aux Égyptiens qui y ont été engloutis, ainsi Marie est pleine d'amertume et de terreur pour les démons*[5]. Car la pieuse et humble invocation du saint Nom de Marie découvre leurs embûches et leurs pièges, dissipe leurs tentations, renverse leurs desseins, détruit leur ouvrage, brise les chaînes des âmes qu'ils tiennent captives, et les arrache de leurs griffes. En un mot, la prononciation du seul Nom de Marie fait trembler tout l'enfer et met en fuite et en déroute

1. *Hymn. græc. apud Buteon.*, p. 122.

2. *Lib.* 4, *cap.* 15. — 3. *In cap.* 1 *Luc.* — 4. *Thren.* II, 13.

5. « Quemadmodum mare rubrum amarum fuit Ægyptiis in ipso submersis..., o quam amara et timenda est hæc Maria dæmonibus! » *In Spec. B. Virg.*, lect. 3.

toutes les puissances infernales : *Terribilis ut castrorum acies ordinata*[1].

Oh ! que nous sommes lâches, que nous sommes coupables de nous laisser vaincre à ces cruels ennemis de nos âmes, vu que, d'un côté, ils sont très faibles, et que, d'autre part, Dieu nous a donné des armes si puissantes pour les combattre. Ayez toujours le sacro-saint Nom de Marie dans le cœur, et souvent dans la bouche, et vous serez plus redoutable à tout l'enfer, qu'une armée bien rangée, bien aguerrie et bien conduite n'est formidable à une petite troupe de faibles ennemis.

La douzième interprétation est de saint Jérôme[2] et de saint Épiphane[3], qui nous annoncent que *Maria* veut dire autant que *myrrha maris*, « myrrhe de la mer ». Mais que veut dire cela ? Y a-t-il de la myrrhe dans la mer ? Qu'est-ce que la myrrhe de la mer ? Plusieurs célèbres auteurs disent que c'est une pierre précieuse qui se trouve dans la mer, qui s'appelle myrrhe, parce qu'elle a l'odeur de la myrrhe, et qu'on en faisait autrefois des tasses ou des coupes à boire, qui étaient de plus grand prix que des coupes d'or. Or, qu'est-ce que ceci nous représente dans notre admirable Marie, sinon que c'est la très précieuse coupe du grand Roi, dans laquelle elle lui a présenté un nectar si délicieux, composé du vin de son amour et de sa charité, et du miel de sa douceur et de son humilité ; qu'elle l'a saintement enivré, et de telle sorte, qu'oubliant toutes les grandeurs de sa divinité, il s'est plongé dans les bassesses et dans les misères de notre humanité, pour en retirer ceux qui étaient ses ennemis, et pour les élever jusques au trône de sa divine Majesté ?

O Marie, qu'avez vous fait ? quelles obligations vous a tout le genre humain ? quelles louanges vous peut-il donner ? quelles actions de grâces vous peut-il rendre qui soient dignes d'un tel bienfait ? Mais n'oserai-je

1. *Cant.* VI, 9. — 2. *Lib. de Nom. Hebr.* — 3. *Orat. de Laud. Virg.*

vous supplier, ma divine Mère, de me donner un peu de ce précieux vin dont vous avez enivré mon Rédempteur, afin que, en étant enivré comme lui, je m'oublie entièrement moi-même pour l'amour de lui, comme il s'est oublié soi-même pour l'amour de moi, et que je ne pense plus qu'à mon Jésus, que je n'aime plus que mon Jésus, et que je ne vive plus que pour servir et honorer mon adorable Jésus et ma tout aimable Marie.

La treizième interprétation est des Révérends Pères Canisius [1] et Salazar [2], de la Compagnie de Jésus, qui assurent que *Maria* s'interprète *jaculatrix maris*, « celle qui lance des dards et qui jette des flèches sur la mer, l'archer de la mer ». Ce qui convient très bien à la très sainte Mère de Dieu. Car c'est une généreuse guerrière ; c'est la Générale des armées du grand Dieu, qui combat incessamment sur la mer de ce monde, étant armée de dards et de flèches qu'elle lance et décoche continuellement contre le péché, contre les hérésies, contre les démons et contre tous les ennemis de Dieu.

O puissante archère, décochez les flèches de votre indignation contre tous les ennemis de notre salut, contre cette armée innombrable de dragons infernaux dont la terre est pleine, qui dévorent tant d'âmes rachetées du précieux sang de votre Fils. Lancez vos dards dans nos cœurs, pour y tuer l'amour du monde et l'amour désordonné de nous-mêmes. O divine archère, j'entends le Roi du ciel qui se plaint amoureusement de vous, disant : *Vous avez blessé mon Cœur, ma Sœur, mon Épouse, vous avez blessé mon Cœur* [3]. Ou, selon une autre version : *Vous avez décoché vos flèches dans mon Cœur* : *Sagitasti Cor meum*. Ah ! de grâce, puisque vous n'avez pas épargné le Cœur du Père, ne pardonnez pas à celui de l'enfant. Tour-

1. *Lib.* 1 *de Virg.* — 2. *In Cant.*
3. « Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum. » *Cant.* IV, 9.

nez, tournez vos flèches vers mon cœur, transpercez-le des dards enflammés du divin amour, afin que, mourant entièrement à tout ce qui est créé, et ne vivant plus qu'à mon Dieu et dans les langueurs de sa sainte dilection, j'aille sans cesse criant à tous les habitants de la sainte Jérusalem : « Allez, allez, dites hardiment à mon bien-aimé Jésus, et à ma très aimable Marie aussi, que je languis d'amour pour eux[1]. »

La quatorzième interprétation est de saint Épiphane[2], qui assure que *Maria* signifie *spes maris*, « l'espérance de ceux qui voguent sur la mer orageuse de ce monde ». Ce qui est conforme à ce que le Saint-Esprit lui fait dire d'elle-même en ces termes : *Je suis la Mère de la sainte espérance; c'est en moi que se trouve toute l'espérance de la vie et de la vertu*[3]. Aussi saint Augustin ne craint pas de lui dire qu'elle est l'unique espérance des pécheurs, c'est-à-dire, après Dieu : *Tu es spes unica peccatorum*[4]. Et saint Éphrem nous déclare qu'elle est même l'unique espérance des désespérés, et le très puissant secours de tous ceux qui implorent son aide : *Beatissima Virgo, unica spes desperatorum, et ad illam recurrentium auxilium potentissimum*[5]. « Mes petits enfants, dit saint Bernard, c'est ici l'échelle des pécheurs pour monter au ciel ; c'est ici ma très grande confiance, c'est tout le sujet de mon espérance » : *Filioli mei, hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia, hæc tota ratio spei meæ*[6].

O Vierge très bénigne, bienheureux ceux qui sont dans une entière défiance d'eux-mêmes, et qui ont mis toute leur confiance en vous, après Dieu ; car étant très puissante, très sage et très bonne, vous pouvez, vous sa-

1. « Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut nuntietis ei quia amore langueo. » *Cant.* V, 8.

2. *Tract. de laud. Virg.*

3. « Ego Mater... sanctæ spei... In me omnis spes vitæ et virtutis. » *Eccl.* XXIV, 24, 25.

4. *Serm.* 18 de SS. — 5. *Orat. ad Virg.* — 6. *Serm. de Nat. Virg.*

vez et vous voulez secourir et favoriser si à propos et si efficacement ceux qui s'adressent à vous avec une confiance filiale, que jamais aucun n'a été frustré ni confondu de son attente.

La quinzième interprétation est de saint Jérôme[1], de saint Bernard[2] et de plusieurs autres, qui disent que *Maria* signifie *stella maris* « l'étoile de la mer ». Car Dieu nous a donné cette divine étoile pour nous éclairer parmi les nuages ténébreux de la mer de ce monde, et pour nous conduire, parmi les périls innombrables qui s'y rencontrent, au port désirable du salut éternel. C'est une étoile qui est si resplendissante, dit saint Pierre Damien[3], que, comme le soleil venant à paraître éteint tous les autres flambeaux du ciel, ainsi le merveilleux éclat de la sainteté et de la gloire de Marie fait tellement éclipser tout ce qu'il y a de plus brillant dans les Anges et dans les Saints, qu'ils sont devant elle comme s'ils n'étaient point.

C'est une étoile qui est la Fille et la Mère du Soleil éternel ; c'est une étoile qui est née d'un soleil, et qui a enfanté un soleil. Hélas ! que ferions-nous sans cette belle étoile, parmi tant d'orages, tant d'écueils, tant de gouffres, tant de pirates, tant de monstres, tant de périls, tant de ténèbres dont la mer sur laquelle nous voguons est remplie ? « Otez le soleil du ciel, dit saint Bonaventure[4], que sera-ce du monde ? Otez Marie, qui est le flambeau de la nuit très obscure de cette misérable vie, que nous arrivera-t-il ? Où nous trouverons-nous, sinon dans l'ombre de la mort et dans des ténèbres très-épaisses ? »

« Et partant, dit saint Bernard[5], vous qui flottez au

1. *In Ps.* 118. — 2. *Serm. de Nat. B. Virg.* — 3. *In Serm. de Ass.*

4. « Tolle corpus hoc solare quod illuminat mundum, ubi dies ? Tolle Mariam hanc maris stellam, quid nisi caligo involvens, umbra mortis, ac densissimæ tenebræ relinquuntur ? » S. Bern. citat. à S. Bonav. *In spec. B. V.* lect. 3.

5. *Hom.* 2 *super* Missus est. Cf. Office du S. Nom de Marie composé par le P. Eudes, 8e Leçon.

» milieu des tempêtes de la mer du siècle présent, ayez » toujours les yeux fixés sur cette étoile. Si les vents » des tentations s'élèvent contre vous, si vous rencontrez » les écueils des tribulations, regardez votre étoile, ap- » pelez Marie à votre secours. Si vous êtes agités des » flots de la superbe, de l'ambition, de l'envie, de la dé- » traction, regardez votre étoile, invoquez Marie. Si la » colère, ou l'avarice, ou la passion de la chair vous » menacent du naufrage, jetez les yeux sur Marie. Si » l'horreur de vos crimes, le désordre de votre cons- » cience, la terreur des jugements de Dieu commencent » à vous jeter dans le gouffre de la tristesse et du dé- » sespoir, tournez vos pensées vers Marie. En tous vos » périls, en toutes vos angoisses, pensez à Marie, invoquez » Marie. Que Marie soit toujours dans votre cœur et dans » votre bouche ; et afin que vous obteniez la faveur de » ses prières, n'abandonnez pas l'exemple de sa sainte » conversation. »

La seizième interprétation est du même Lyræus, que j'ai allégué ci-dessus comme auteur de la septième, qui nous apprend que *Maria*, selon l'étymologie grecque, veut dire *aquæductus*, « conduit d'eau », conformément à ces paroles que le Saint-Esprit fait dire à sa divine Épouse : *Ego sicut aquæductus exivi de paradiso*[1] : « Je suis comme un canal portant l'eau qui sort du paradis » ; paroles qui sont attribuées par saint Bernard à la Mère de grâce en cette manière[2] : Jésus est dans l'Église comme la première fontaine de la grâce ; la bienheureuse

1. *Eccli.* XXIV, 41.

2. « Quis vero fons vitæ, nisi Christus Dominus ?... Derivatus est fons usque ad nos, in plateis derivatæ sunt aquæ... Descendit per aquæ-ductum (Mariam) vena illa cælestis, non tamen fontis exhibens copiam, sed stillicidia gratiæ arescentibus cordibus nostris infundens, aliis quidem plus, aliis minus. Plenus equidem aquæ-ductus, ut accipiant cæteri de plenitudine, sed non plenitudinem ipsam. » *Serm. de Nat. B. Virg.*

Vierge y est comme le canal des grâces qui sont données aux fidèles. Tous les Saints sont des ruisseaux qui contiennent chacun leur portion de la même grâce. Toutes les grâces sont dans la fontaine comme dans leur première origine. Elles se trouvent aussi dans les ruisseaux, là où elles sont partagées à proportion de la capacité de chaque ruisseau ; mais elles sont entièrement et sans réserve dans le canal qui les reçoit de la fontaine pour les communiquer diversement aux ruisseaux, et pour les communiquer de telle sorte qu'il n'en perd rien du tout, les conservant entièrement en soi-même, comme le flambeau qui, en faisant part de sa lumière, la garde toute pour lui.

Nihil nos Deus habere voluit, quod per Mariæ manus non transiret : « C'est un décret arrêté dans le conseil de la divine Majesté, dit saint Bernard[1], que sa bonté ne départira jamais aucune grâce à personne qui ne passe par les mains de Marie. » Pourquoi est-ce, mon Dieu, que vous le voulez ainsi ? qui vous a porté à faire ce décret? C'est votre amour vers cette très aimable Vierge, et votre charité vers nous : Votre amour vers elle, pour obliger tous les hommes à la reconnaître et honorer comme la source de leur salut après vous ; votre charité vers nous, pour nous donner, par son moyen, un accès plus facile à la première fontaine de notre bonheur éternel, dont vous soyez béni, loué et glorifié éternellement.

La dix-septième et dernière interprétation est de Théodore, surnommé le nouveau Confesseur, qui salue la sainte Vierge en cette façon : *Ave Maria, quasi dicas,* Μυρία, *propter innumerabilem tuorum encomiorum copiam*[2] : « Je vous salue, Marie, qui, selon ce mot grec, Μυρία, fort semblable à votre Nom, contenez en vous dix mille, c'est-à-dire, un nombre innombrable de grandeurs et de mer-

1. *Serm. 3. in Vig. Nat. Dom.*
2. *Orat. de Nat. Virg.*

veilles. » *Innumera enim de te si quis dicat, nunquam te digne collaudaverit* : « Car, qu'on dise de vous, et qu'on ne cesse de dire, ajoute ce saint auteur, toutes les perfections et toutes les louanges imaginables, on ne pourra jamais vous louer dignement. »

Voilà les choses grandes et admirables qui sont contenues dans le merveilleux Nom de Marie, dont j'ai dû parler en ce livre, parce qu'elles appartiennent à sa divine Enfance, puisqu'elles sont comprises dans un Nom qui lui a été donné dans les premiers jours de son Enfance, et par l'ordre de Dieu, qui sait beaucoup mieux que le premier homme donner des noms propres et convenables à chaque chose. Ajoutez à cela que l'Église faisant en plusieurs lieux, comme nous verrons au chapitre suivant, la fête de ce saint Nom, qui contient toutes ces merveilles, et la faisant au temps qui est consacré à la bienheureuse Enfance de la Mère de Dieu, dont ce même Nom est un des principaux mystères, il était bien à propos d'ouvrir ici ce trésor inestimable, et de l'exposer aux yeux des enfants de cette glorieuse Vierge, pour les exciter à solenniser cette fête avec plus de ferveur.

J'appelle son sacré Nom de Marie un trésor inestimable, et vous aller voir dans le chapitre qui suit que ce n'est pas sans raison.

CHAPITRE XX

Le saint Nom de Marie est le trésor de l'amour du Père éternel.

J'ai déjà rapporté ci-dessus, en deux endroits, ces belles et saintes paroles du bienheureux martyr saint Méthodius, qui salue ainsi notre aimable Marie : *Salve, amoris*

Dei Patris thesaure[1] : « Je vous salue, Marie, qui êtes le trésor de l'amour de Dieu le Père. » Mais je les trouve si douces et si charmantes pour ceux qui les prononcent, et si avantageuses à cette divine Marie, que je voudrais la saluer sans cesse en cette façon. Et afin d'exciter tout le monde à la saluer en cette manière, je voudrais aller criant et prêchant par toute la terre, que Marie, fille de Joachim et d'Anne, est le trésor de l'amour du Père éternel. Et si on me demandait ce que cela veut dire, je répondrais que Marie est le trésor de l'amour du Père des miséricordes, en quatre manières.

Premièrement, parce que Marie est un trésor qui contient en soi, selon le commun langage des saints Docteurs, tout ce qu'il y a de plus riche, de plus beau, de plus rare, de plus précieux et de plus désirable au ciel et en la terre, dans le temps et dans l'éternité, dans la nature, dans la grâce, dans la gloire, et dans toutes les pures créatures; et que ce trésor, qui a été caché de toute éternité dans l'amour et dans le Cœur du Père céleste, et qu'il nous a un peu découvert en la plénitude des temps, est encore maintenant et sera éternellement caché dans ce même Cœur, et beaucoup plus caché qu'il n'est pas manifesté.

Car Marie signifiant Mère de Dieu, selon la première interprétation, qui est de saint Ambroise, a tant de richesses et tant de merveilles, dans ce trésor immense de la divine Maternité, que tout ce que les esprits humains et angéliques en connaissent est peu de chose en comparaison de ce qu'ils ne connaissent pas. N'oyez-vous pas saint Augustin qui crie qu'il n'y a point de cœur qui soit capable de les concevoir, ni de langue qui les puisse exprimer : *Nec cor concipere, nec lingua valet exprimere*[2]? Et saint André de Crète, qui dit qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse louer dignement les miracles qu'il a faits en

1. *In Orat. de Hypap.* — 2. *Serm. de Ass. Virg.*

elle : *Deus solus pro dignitate potest laudare miracula quæ fecit in illa*[1] ?

N'entendez-vous pas saint Bernardin de Sienne, qui nous annonce que : « Comme les perfections de la Divinité sont incompréhensibles à tout entendement, ainsi les excellences et les grâces qui accompagnent cette divine Maternité sont si éminentes, qu'il n'y a que l'esprit de Dieu, et de l'Homme-Dieu, et de la Mère de Dieu, qui les puisse comprendre ; et que, pour la disposer à cette haute dignité, il a fallu qu'elle ait été élevée à une certaine, s'il faut ainsi dire, égalité avec Dieu, par une certaine infinité de grâces et de perfections » : *Oportuit, ut sic dicam, ipsam elevari ad quamdam quasi æqualitatem divinam, per quamdam infinitatem perfectionum et gratiarum*[2] ?

N'est-ce pas ce que saint André de Crète nous veut donner à entendre, quand il dit que « cette Vierge admirable est une déclaration, c'est-à-dire, une expression et une image des mystères cachés de la divine Incompréhensibilité » : *Declaratio occultorum et profundorum divinæ incomprehensibilitatis*[3] ? N'est-ce pas aussi ce que le Docteur angélique saint Thomas veut dire, quand il nous déclare que c'est « une image infinie de la divine Bonté », c'est-à-dire, qui représente infiniment bien, avec une perfection infinie, la grandeur immense de la divine Bonté : *Divinæ bonitatis infinita imago*[4] ?

N'est-ce point encore ce que saint Pierre Chrysologue nous veut faire connaître, quand il dit que « la grandeur de Marie est en quelque façon la mesure de la grandeur et de l'immensité de Dieu, et que celui qui ne connaît pas bien celle-là, ne peut pas connaître celle-ci » : *Tanta est Virgo, ut quantus sit Deus satis ignoret, qui hujus Virginis mentem non stupet, animam non miratur*[5] ? Et

1. *Orat.* 1 *de Dorm. Virg.* — 2. *Sermo* 61 *de B. Virg.*
4. *Orat.* 2 *de Assumpt.* — 4. *Opusc. de Char.* — 5. *Serm.* 104.

certainement on peut dire que la divine Maternité est la juste mesure de la toute-puissance divine, puisqu'il est très vrai que Dieu, qui peut bien faire un monde plus grand que celui-ci, un ciel plus étendu, un soleil plus éclatant, ne peut pas faire une plus digne et plus noble mère, que la Mère d'un Dieu.

Vous voyez donc comme notre divine Marie est un trésor caché dans l'esprit et dans le Cœur du Père éternel, puisqu'il n'y a que lui seul qui en connaisse le prix et la valeur.

Voilà la première manière en laquelle la très précieuse Vierge est le trésor de l'amour du Père éternel.

Pour bien entendre la seconde, remarquez qu'il y a trois amours dans le Cœur adorable de ce Père divin, qui ne sont pourtant qu'un seul amour : le premier est l'amour infini qu'il a pour son Fils Jésus ; le second est l'amour immense qu'il a pour son Saint-Esprit ; le troisième est l'amour très ardent qu'il a pour tous ses Anges, pour tous ses Saints et pour toutes ses créatures : *Diligis omnia quæ sunt, et nihil odisti eorum quæ fecisti* [1].

Or, la très aimable Marie est un trésor qui contient en soi tous ces amours. Car, premièrement, ce Père saint la regardant comme la Mère de son Fils, et comme celle par conséquent qui n'est en quelque façon qu'une même chose, s'il faut ainsi dire, avec son Fils, n'ayant qu'une même chair, un même sang, une même nature, un même esprit, un même cœur, une même volonté, il l'aime du même cœur et du même amour duquel il aime son Fils. N'oyez-vous pas ce même Fils, lequel parlant de ses membres, c'est-à-dire, de tous les fidèles, à son Père, lui dit : *Dilexisti eos sicut et me dilexisti* [2] : « Vous les avez aimés du même amour dont vous m'avez aimé ? » Si ce Père divin aime ainsi les serviteurs de son Fils, combien davantage sa Mère ?

1. *Sap.* XI, 25. — 2. Joan. XVII, 23.

Secondement, la regardant comme celle qui, étant l'Épouse de son Saint-Esprit, n'est par conséquent en quelque manière qu'une même personne avec lui, ainsi que l'épouse n'est qu'une avec son époux, il l'aime du même amour duquel il aime ce divin Esprit, qui est son cœur et son amour.

Troisièmement, non seulement il l'aime du même amour dont il aime tous ses Anges, tous ses Saints et toutes ses créatures ; mais, comme elle seule a plus d'amour pour lui que tous les Anges et tous les Saints ensemble, il en a plus aussi pour elle incomparablement que pour toutes les choses qu'il a faites. Et ainsi elle contient en soi tous les amours du Cœur adorable de ce Père divin.

Quelle est la troisième manière en laquelle cette Vierge tout aimable est le trésor de l'amour du Père éternel ? La voici. C'est qu'il la faut regarder en la qualité que le Saint-Esprit lui donne par la bouche de l'Église et par la bouche des saints Pères [1], l'appelant un « vaisseau d honneur et de gloire, un vaisseau travaillé de la main de la Sapience, un vaisseau choisi de Dieu, un vaisseau de grâce et de dévotion, un vaisseau très pur et très précieux, un vaisseau de vie et de salut, un vaisseau de sanctification, en un mot, un vaisseau admirable ». Or, c'est dans ce vaisseau que le Père éternel a mis son plus précieux trésor, qui est son Fils bien-aimé et le premier objet de son amour. Il l'a mis dans son sein virginal et dans son Cœur maternel. Ce trésor infiniment précieux au Père de Jésus, a été caché l'espace de neuf mois dans les sacrées entrailles de Marie, et il a toujours été et sera éternellement renfermé dans son Cœur maternel. Avouez donc qu'elle est le trésor de l'amour du Père éternel.

Voulez-vous savoir la quatrième manière en laquelle

1. Adam de Saint-Victor, saint Éphrem, saint Épiphane, saint Anselme, saint Ildefonse.

cette sacro-sainte Marie est encore le trésor de l'amour de ce Père tout aimable ? Souvenez-vous de ce qui a été dit, que ce Père des miséricordes a ramassé et renfermé en elle tous les effets de bonté et d'amour qui sont sortis et sortiront jamais de son Cœur paternel, c'est-à-dire, qu'il l'a remplie et comblée elle seule de tous les dons, grâces, faveurs, pouvoirs, privilèges, perfections, gloires et félicités qu'il a départis à tous ses Anges et à tous ses Saints. A raison de quoi elle est appelée par saint Pierre Damien « le trésor de toutes les grâces de Dieu » : *Thesaurus gratiarum Dei*[1] ; et par saint André de Crète « le très saint trésor de toute sainteté » : *Thesaurus sanctissimus omnis sanctitatis*[2].

Il y a plus ; c'est que, non seulement elle possède, tous les dons et toutes les grâces de Dieu pour elle-même, mais elle a la possession et la disposition de tous les trésors et de toutes les richesses de la très sainte Trinité, pour les distribuer à ceux qui s'adressent à elle afin de lui demander quelque aumône ou quelque faveur. De là vient qu'elle est appelée par le bienheureux Raymond Jourdain, *la trésorière des grâces de Dieu*[3] ; et que saint Bonaventure dit que « c'est une Mère très riche, *Mater ditissima*, qui a la clef de tous les trésors de la très sainte Trinité, *quæ clavem thesaurorum sanctissimæ Trinitatis tenet*[4]. »

C'est en ces quatre manières que notre très aimable Vierge est le trésor de l'amour du Père éternel.

Cela étant ainsi, voulez-vous trouver le trésor des trésors, qui est le Cœur infiniment aimable de ce Père d'amour ? Souvenez-vous de ces paroles de son Fils : *Là où est votre trésor, là est votre cœur*[5] ?

1. *Serm. de Nativ. B. Virg.* — 2. *Orat. 2 de Ass.*
3. *In Prol. Contemp.* — 4. *In Spec. B. Virg.*
5. « Ubi thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit. » Luc. XII, 34.

Cherchez donc ce Cœur paternel dans Marie, et vous l'y trouverez, puisque Marie est son trésor. Aimez, servez et honorez Marie de tout votre cœur, et vous gagnerez et posséderez entièrement le Cœur du Père éternel. Il vous aimera et vous bénira en toutes façons, et elle vous dira, après son Fils Jésus : « Mon Père vous aime, parce que vous m'aimez » : *Ipse Pater amat vos, quia vos me amastis*[1].

CHAPITRE XXI

Le saint Nom de Marie est le trésor et le cœur de l'Église.

Voici deux autres qualités que les saints Docteurs donnent au sacré Nom de Marie, qui sont pleines de consolation pour nous.

La première lui est attribuée par saint Épiphane, qui nous annonce que « Marie est le trésor prodigieux et admirable de l'Église » : *Thesaurus ecclesiæ stupendus*[2]. C'est « un trésor inépuisable de grâce et de bénédiction, dit Richard de Saint-Laurent, pour tous les enfants des hommes qui en veulent bien user » : *Thesaurus inexhaustus hominibus*[3]. C'est un trésor de joie et de jubilation pour l'Église triomphante. C'est un trésor de bonté et de salut pour l'Église militante : *Thesaurus bonitatis*, dit saint Bonaventure[4] : *Thesaurus salutis*, dit un autre saint Docteur[5]. C'est un trésor de miséricorde incomparable, et pour l'Église militante et pour la souffrante : *Thesaurus misericordiæ incomparabilis*, dit saint Cyrille le Jérosolymitain[6].

1. Joan. XVI, 27. — 2. *Orat. de Laud. Deiparæ.*
3. *Lib. 4 de Laud. Virg.* — 4. *Super Salve.*
5. Theostericas in *Can. Concil.* — 6. *Serm. de B. Virg.*

Écoutons parler plusieurs autres saints Pères sur ce sujet.

« Le nom de Marie, dit saint Antoine de Pade, est une jubilation au cœur, un rayon de miel à la bouche, et une douce musique à l'oreille » : *Nomen Mariæ jubilus in corde, mel in ore, melos in aure*[1].

« Bienheureux celui qui aime votre Nom, ô Marie (c'est » saint Bonaventure qui parle), car ce saint Nom est une » fontaine de grâce qui rafraîchit l'âme altérée, et qui lui » fait porter des fruits de justice[2]. »

« O Mère de Dieu, dit le même Saint, que votre Nom » est glorieux et admirable ! Celui qui le porte dans son » cœur sera affranchi des frayeurs de la mort. Il ne faut » que le prononcer pour faire trembler tout l'enfer et » chasser tous les démons. Quiconque veut posséder la » paix et la joie du cœur, qu'il honore votre saint » Nom[3]. »

« Le Nom de Marie, dit saint Pierre Chrysologue, est » un Nom de salut pour ceux qui sont régénérés ; c'est » l'enseigne des vertus ; c'est l'honneur de la chasteté ; » c'est le sacrifice agréable à Dieu ; c'est la vertu d'hos- » pitalité ; c'est le collège de sainteté ; enfin c'est un » Nom tout à fait maternel[4]. »

« O Marie, s'écrie saint Germain de Constantinople, » votre grandeur n'a point de bornes, et on ne se ras- » sasie jamais de penser à vous : *Tuæ magnitudinis non* » *est finis ; te cogitandi nulla satietas*[5].

1. *Dom. in Quadr.*

2. « Beatus vir qui dilegit Nomen tuum, Maria Virgo : gratia tua animam ejus confortabit. Tanquam aquarum fontibus irrigatum uber : in eo fructum justitiæ propagabis. » *In Psal. Virg.*

3. « Gloriosum et admirabile est Nomen tuum. Qui illud retinent, non expavescent in puncto mortis... Nomen ejus et memorabile illius sit in medio cordis nostri ; et non nocebit nobis ictus malignantis. » *Ibid.*

4. « Nomen hoc renascentibus salutare, hoc virginitatis insigne, hoc pudicitiæ decus, hoc indicium castitatis... » *Serm.* 142 et 146.

5. *Serm. 2 de Dormit. B. V.*

« O grande, ô débonnaire, ô très louable Marie, s'écrie
» aussi saint Bernard, votre saint Nom ne peut passer par
» la bouche sans embraser le cœur. Ceux qui vous aiment
» ne sauraient penser à vous sans une consolation et
» une joie particulières. Vous n'entrez jamais sans dou-
» ceur dans la mémoire de ceux qui vous honorent[1]. »

« Chose admirable ! il arrive quelquefois, dit saint
» Anselme, qu'on obtient plutôt le salut par l'invocation
» du Nom de Marie que par celle du Nom de Jésus. D'où
» vient cela ? Est-ce que Marie est plus grande et plus
» puissante que Jésus ? Non ; car Jésus n'a pas reçu
» sa grandeur et sa puissance de Marie : c'est Marie
» qui a reçu la sienne de Jésus ; mais c'est que le Fils
» de Dieu, étant le Seigneur et le Juge souverain, doit
» traiter un chacun selon ses mérites et selon l'ordre de
» la justice, qui demande que les prières d'un criminel
» ne soient pas écoutées. Mais quand il invoque le Nom
» de la Mère de miséricorde, encore que ses péchés le
» rendent indigne de toute grâce, il est exaucé néan-
» moins par les mérites de Marie[2]. »

« O Marie, dit le saint abbé Raymond Jourdain, qui
» s'est nommé l'Idiot, la très sainte Trinité vous a don-
» né un Nom qui, après celui de votre Fils, est par des-
» sus tous les noms ; Nom à la prononciation duquel il

1. « O multum amabilis Maria, tu nec nominari quidem potes, quin accendas ; nec cogitari, quin recrees affectum diligentium te ; tu nunquam sine dulcedine divinitus tibi insita memoriæ portas ingrederis. » *In deprec. ad B. Virg., et in laude quæ seq. post Serm. in* Signum magnum.

2. « Velocior est nonnunquam salus, memorato Nomine Mariæ, quam invocato Nomine Domini Jesu unici Filii ejus ; et id quidem ideo non fit, quod ipsa major et potentior eo sit, neque ipse magnus et potens est per eam ; sed illa per ipsum... Filius ejus Dominus est et Judex omnium, discernens merita singulorum. Dum igitur ipse a quovis suo Nomine invocatus non statim exaudit, profecto id juste facit. Invocato autem Nomine Matris, etsi merita invocantis non merentur ut exaudiatur, merita tamem Matris intercedunt ut exaudiatur. » *Lib. de Excell. Virg.* cap. 6.

» faut que toutes les créatures qui sont au ciel, en la » terre et dans l'enfer fléchissent les genoux, et que » toute langue confesse et honore la grâce, la gloire et » la vertu du saint Nom de Marie. Car, après le Nom de » votre Fils, il n'y en a point qui soit si puissant pour » nous assister en nos besoins, ni de qui nous devions » plutôt attendre les secours dont nous avons besoin » pour notre salut éternel. Ce Nom a plus de vertu que tous » les noms des Saints, pour conforter les faibles, pour » guérir les malades, pour éclairer les aveugles, pour » amollir les cœurs endurcis, pour encourager ceux qui » sont las et fatigués, pour fortifier ceux qui combattent, » et pour renverser la tyrannie des démons [1]. »

En voici un autre qui nous dira quelque chose sur le sacré Nom de Marie, qui mérite bien d'être entendu. C'est le bienheureux Alain de la Roche, de l'Ordre de Saint-Dominique, qui avait une dévotion extraordinaire pour la très sacrée Mère de Dieu ; laquelle aussi, comme elle est tout cœur et tout amour vers ceux qui l'aiment fortement, lui fit la grâce de le prendre pour son époux, et de lui mettre elle-même une bague au doigt, pour marque de la sainte alliance qu'elle voulait avoir avec lui : grâce digne de la charité inconcevable de la Mère de belle dilection, qui veut imiter la bonté infinie de son Fils Jésus, lequel veut bien être l'époux d'une âme pécheresse et misérable ; grâce que cette Reine du ciel a faite aussi à saint Robert, abbé de Cîteaux ; à saint Ed-

1. « Dedit namque tibi Virgini Mariæ tota sancta Trinitas Nomen quod est super omne nomen, post Nomen benedicti Filii tui : ut in Nomine tuo omne genu flectatur, cælestium, terrestrium et infernorum, et omnis lingua confiteatur hujus sanctissimi Nominis gratiam, gloriam et virtutem. Non enim est aliquod aliud nomen datum sub cælo hominibus, post dulce Nomen Jesus, ex quo tanta salus hominibus refundatur. Quia plusquam omnia Sanctorum nomina Nomen tuum reficit lapsos, languidos sanat, illuminat cæcos, penetrat duros, recreat fessos, ungit agonistas, et putrefacit jugum diaboli. » *Lib. Contempl.*, part. 4, cont. 1.

mond, archevêque de Cantorbéry ; au bienheureux Herman, de l'Ordre de Prémontré, et à d'autres encore. Or, ce bienheureux époux de la Reine des Anges, rapportant trente-trois éloges des saints Noms de Jésus et de Marie, qu'il atteste lui avoir été révélés par la très sacrée Vierge, exprime le dix-septième en ces termes : « Ces » saints Noms, Jésus et Marie, sont deux fournaises d'a» mour et de charité, qui donnent la torture et la gêne » aux démons, qui mortifient les passions de la sen» sualité, qui purifient les âmes pieuses, et qui en» flamment le feu d'une sincère dévotion dans les » cœurs des fidèles [1]. »

Mais voici cette même Vierge, qui parle elle-même à sainte Brigitte, en cette façon [2] :

« Mon Fils, dit-elle, a tant honoré mon Nom, qui est Ma» rie, que les Anges l'entendant prononcer se réjouissent » et rendent grâces à Dieu des choses grandes qu'il a » faites en moi et par moi. Les âmes qui sont en purga» toire en reçoivent une grande consolation, comme un » malade arrêté dans un lit, lorsqu'il entend quelques pa» roles qui le soulagent notablement. Les Anges gardiens » oyant ce Nom s'approchent davantage de ceux qui leur » sont donnés en garde, et redoublent le soin qu'ils en » ont. Tous les démons aussi redoutent ce Nom de Ma-

1. In *Psal.* seu *Ros.*, p. 2, cap. 7.

2. « Hoc nomen cum Angeli audiunt, gaudent in conscientia sua, et regratiantur Deo, qui per me et mecum talem gratiam fecit... Illi qui in Purgatorio sunt, ultra modum gaudent, tanquam æger in lecto jacens, si audierit ab aliquibus verbum solatii... in animo statim exultat. Angeli etiam boni, audito hoc nomine, statim appropinquant magis justis quibus dati sunt ad custodiam, et gaudent de profectu eorum... Omnes etiam dæmones verentur hoc nomen et timent. Qui audientes hoc nomen Maria, statim relinquunt animam de unguibus quibus tenebant eam... sed iterum advolant et revertuntur ad eam quasi sagitta velocissima, nisi aliqua emendatio subsequatur. Nullus etiam tam frigidus ab amore Dei est, nisi sit damnatus, si invocaverit hoc nomen hac intentione ut nunquam reverti velit ad opus solitum, quod non discedat ab eo statim diabolus... » *Revel.* lib. 1, cap. 9.

» rie, et tremblent quand ils l'entendent prononcer, et
» sont contraints de s'enfuir et de quitter l'âme qui
» était en leurs griffes ; mais si elle ne s'amende point
» ils retournent bientôt. Enfin, il n'y a aucun pécheur,
» pour glacé qu'il soit en l'amour de Dieu, s'il n'est tout
» à fait perdu, que le diable n'abandonne, s'il invoque
» mon Nom, avec résolution de quitter son péché. »

Dites-moi, mon cher lecteur, toutes ces choses font-elles pas voir clairement que notre divine Marie est un prodigieux trésor de l'Église triomphante, de la militante et de la souffrante ?

Voici encore davantage : c'est qu'elle n'est pas seulement le trésor, mais qu'elle est le cœur de la même Église. C'est le saint prêtre Hésychius, lequel expliquant ces paroles du psaume 44, *Eructavit cor meum*, etc., dit que la divine Marie est le cœur de l'Église : *Cor Ecclesiæ*. Oui, c'est le vrai cœur de la sainte Église. Car qu'est-ce que le cœur ? N'est-ce pas le principe de la vie ? Et n'oyez-vous pas saint Jean Damascène qui nous annonce que Marie est la fontaine d'où la vie est sortie : *Fons ex quo vita orta est* [1] Et la sainte Église qui nous annonce que c'est par Marie que la vie nous est donnée : *Vitam datam per Virginem*, etc. ; et qu'elle est notre vie, notre consolation et notre espérance : *Vita, dulcedo et spes nostra*. Et le Saint-Esprit qui lui fait dire que c'est en elle que l'on trouve toute l'espérance de la vie : *In me omnis spes vitæ* [2].

Mais écoutons saint Germain de Constantinople : « Comme la respiration, dit-il, est non seulement le signe,
» mais aussi la cause de la vie : de même quand vous
» voyez des chrétiens qui ont souvent le saint Nom de Marie
» en la bouche, c'est une marque qu'ils sont vivants de
» la vraie vie. Et même l'affection singulière qu'on a pour

1. *Orat. 2 de Assumpt.* — 2. *Eccli.* XXIV, 25.

» ce sacré Nom, donne la vie aux morts, la conserve dans
» les vivants, et les remplit de joie et de bénédiction[1]. »

Oh ! qu'est-ce que Marie Mère de Jésus ? C'est la joie de tous les prêtres, dit saint Éphrem : *Lætitia omnium sacerdotum*[2]. C'est la gloire de tout l'ordre ecclésiastique, dit saint Jean Damascène : *Gloria sacerdotum*[3]. C'est le soleil et la lumière des religieux, dit saint André de Crète : *Lumen monachorum*[4]. C'est la magnificence du peuple chrétien, dit saint Germain le Patriarche : *Magnificentia populi christiani*[5]. C'est l'esprit et la vie des chrétiens, dit le même Saint : *Spiritus et vita christianorum*[6].

En un mot, qui dit Marie, dit le très précieux trésor de la très sainte Trinité, comme parle Origène : *Thesaurus Trinitatis*. Qui dit Marie, dit le plus éclatant ornement de la maison de Dieu. Qui dit Marie, dit la gloire, l'amour et les délices du ciel et de la terre. Enfin, qui dit Marie, dit le trésor, le cœur, l'esprit, l'âme, la vie, l'amour, le paradis, les délices et toute l'espérance, après Jésus, du dernier de tous les hommes, du plus indigne de tous les prêtres, et du plus infidèle de tous les serviteurs de cette grande Princesse, qui est celui qui écrit ces choses, et qui voudrait signer de la dernière goutte de son sang tout ce qu'il écrit à la louange de cette admirable Marie ; mais qui le voudrait écrire et imprimer dans les cœurs de tous les hommes qui sont et qui seront sur la terre, aux dépens de cent millions de vies, s'il les avait, pour exciter tout le monde à aimer et servir cette aimable Marie, et à bénir et louer incessamment celui qui a rendu son Nom si aimable et si admirable.

1 « Sicut continua respiratio non solum est signum vitæ, sed etiam causa : sic Mariæ Nomen, quod in servorum Dei ore assidue versatur, simul argumentum est quod vere vivant, simul etiam hanc vitam efficit et conservat, omnemque eis lætitiam, et opem ad omnia impertitur. » *Orat. de Deipar.*

2. *Orat. 1 de Laud. B. V.*

3. *Orat. 1 de Nat. Virg.* — 4. *In Depos. zonæ S. Mar.*

5. *Orat. de dorm. Virg.* — 6. *In Encomio zonæ Virg.*

Oh ! qui me donnera que je puisse graver dans tous les cœurs ces belles et saintes paroles du vénérable Thomas à Kempis[1] ? « C'est ce qui fait trembler, dit-il, tout l'en-» fer, que le Nom auguste de la Reine du ciel. C'est la » terreur de tous les malins esprits, que le Nom véné-» rable de Marie. Ils le redoutent et le fuient comme un » feu dévorant, n'osant paraître dans les lieux qui sont » éclairés de la lumière de ce beau Nom ; car c'est un so-» leil qui chasse toutes les ténèbres infernales. Voulez-» vous mettre en déroute et en fuite toutes les troupes » diaboliques ? Vous n'avez qu'à prononcer avec dévotion » le terrible Nom de Marie. C'est un effroyable coup de » tonnerre qui les terrasse, qui les précipite en un moment » dans les abîmes, qui brise toutes les machines de leur » malice, qui anéantit toutes leurs embûches, et qui dis-» sipe toutes leurs tromperies : *Tanquam ad tonitruum* » *de cælo factum, sic prosternuntur ad sanctæ Mariæ vo-* » *cabulum.* Plus vous prononcez souvent et invoquez af-» fectueusement cet aimable Nom, plus vous chassez » promptement et éloignez davantage de vous ces cruels » ennemis de votre salut.

» C'est pourquoi le glorieux Nom de Marie, dit encore » ce saint auteur, doit être en singulière vénération à » tous les fidèles. Ce doit être, après Dieu, le premier et » le continuel objet de leur amour et de leur dévotion. » Il doit être aimé ardemment et chéri tendrement de » toutes les personnes religieuses. On le doit beaucoup » recommander aux séculiers. On doit sans cesse le faire » retentir aux oreilles des affligés. Enfin, on le doit invo-» quer dans tous les périls dont cette malheureuse vie » est remplie : *Mariæ Nomen omnibus fidelibus veneran-*

1. « Expavescunt cœli Reginam spiritus maligni, et diffugiunt audito Nomine sancto ejus, velut ab igne. Horrent sanctum et terribile Nomen Mariæ ; non audent apparere, nec possunt sua ludibria exercere, ubi noverint Nomen clarere sanctæ Mariæ. Tanquam ad tonitruum... » *Serm. 4 ad Nov.*

» *dum, devotis semper amandum, religiosis amplectendum,*
» *sæcularibus commendandum, peccatoribus prædican-*
» *dum, tribulatis insonandum, in periculis omnibus in-*
» *vocandum.* »

CHAPITRE XXII

Plusieurs autres excellences du saint Nom de Marie, et huit moyens dont on peut se servir pour l'honorer.

Après toutes les choses qui sont écrites ci-dessus des excellences merveilleuses du sacro-saint Nom de Marie, n'est-il pas vrai, mon cher lecteur, que ce sacré Nom mérite bien d'être honoré, et que nous devons rechercher toutes sortes de moyens pour lui rendre tous les honneurs possibles ?

Je m'en vais vous en proposer huit principaux.

Mais auparavant je vous dirai encore plusieurs choses, pour enflammer de plus en plus dans votre cœur le désir d'aimer et d'honorer un Nom que Dieu a tant aimé et tant honoré.

La première est, qu'après que sa divine Majesté a porté ce très aimable Nom dans son Cœur adorable de toute éternité, il n'a pas attendu à le manifester aux hommes, lorsque le temps a été venu de l'imposer à notre sainte Enfant ; mais il l'a fait connaître plusieurs siècles auparavant, et même dès le commencement du monde. Car, premièrement, j'entends les oracles des Sibylles, par la bouche desquelles le Saint-Esprit a prédit beaucoup de choses du Sauveur du monde et de sa très sainte Mère, pour disposer les gentils à croire en eux : j'entends, dis-je, ces oracles, et spécialement ceux de la Sibylle Érythrée [1],

1. *Lib. 8. Oracul.* Cf. Vega, *Theol. Mar.*, n. 1364.

qui nous annoncent la naissance d'une nouvelle lumière en la terre, et que cette lumière naîtra du ventre d'une Vierge qui s'appellera Marie.

Mais, outre cela, je trouve dans les Annales ecclésiastiques du cardinal Baronius, en l'année 780, une chose qui est attestée, dit ce grand homme, de tous les historiens grecs et latins : C'est qu'en cette année-là, un certain homme, fouillant dans les longs murs de Thrace, trouva un tombeau de pierre où il y avait un homme couché, et des lettres écrites qui contenaient ces paroles : *Le Christ naîtra de la Vierge Marie ; je crois en lui. O soleil, tu me verras derechef sous l'empereur Constantin et l'impératrice Irène.* On ne sait point qui était cet homme. Quelques-uns pensent que c'était Mercure Trismégiste ou Platon ; mais, quoi que c'en soit, il est constant qu'il était là longtemps avant la naissance du Fils de Dieu et de sa très sainte Mère.

J'apprends aussi de Jean de Leydes, de l'Ordre des Carmes, dans les chroniques qu'il a écrites des comtes de Hollande[1], une chose très remarquable, qui est attestée par un Docteur en théologie, nommé Jean *de domo Villarii*, qui en a été témoin oculaire, et qui écrivit à un autre Docteur en Flandre, qu'en l'année 1374, il s'était trouvé en la vallée de Josaphat, à la découverte d'un tombeau sous terre, où il y avait le corps tout entier d'un homme fort grand, qui avait la barbe et les cheveux fort longs, avec une tablette qui contenait ces paroles en lettres hébraïques : *Je suis Seth, le troisième fils d'Adam. Je crois en Jésus-Christ Fils de Dieu, et en la Vierge Marie sa Mère, qui doivent sortir de mes reins*[2].

Voici une autre chose que j'ai à dire, qui fait voir combien le sacré Nom de Marie est précieux et honorable devant Dieu. C'est qu'il a renfermé dans ce saint Nom, selon la remarque de quelques Docteurs signalés, les

1. *Lib.* 31, *cap.* 25. — 2. Cf. Vega, *Theol. Mar.*, n. 1364.

noms de cinq femmes des plus illustres de l'ancien Testament, dont les quatre premières sont des figures excellentes de cette incomparable Marie, et la cinquième est sa mère. Car les premières lettres des noms de ces saintes femmes composent le nom de Marie. La première de ces femmes c'est Marie, sœur de Moïse ; la seconde c'est Anne, mère du prophète Samuel ; la troisième c'est Rébecca, femme du saint patriarche Isaac, et mère du saint patriarche Jacob ; la quatrième c'est Judith, la cinquième c'est Anne, femme de saint Joachim, et mère de notre bienheureuse Marie.

De plus, je vois encore plusieurs célèbres Docteurs qui remarquent que la divine Majesté a enclos, dans les cinq lettres du glorieux Nom de Marie, les plus rares excellences dont il l'a ornée. Car la première lettre, qui est une M, signifie qu'elle est Mère de Dieu, Mère de tous les chrétiens, Mère spécialement des vrais pauvres, Mère des orphelins, Mère d'amour. Mère de grâce, Mère de miséricorde, Médiatrice entre Dieu et les hommes.

La seconde lettre, qui est un A, marque qu'elle est l'Avocate des pécheurs, l'Asile de tous les affligés, l'Aide de ceux qui l'invoquent, l'Ancre de notre espérance, l'Arche de sanctification, l'Aurore qui précède le Soleil de justice.

La troisième lettre, qui est une R, désigne qu'elle est Reine des hommes et des Anges, Reine du ciel et de la terre ; un Rayon de la Divinité, selon saint Bernard : *Radius Deitatis*[1] ; le Repos de la très sainte Trinité, selon saint Bonaventure : *Requies sanctissimæ Trinitatis*[2] ; la Rose sans épines, le Refuge des misérables, la Réparatrice des siècles

La quatrième lettre, qui est un I, donne à entendre qu'elle est l'Inventatrice de la grâce, comme parle saint Bernard ; l'Image infinie de la divine Bonté, comme

1. *In medit. super* Salve. — 2. *In spec. B. V.*

dit saint Thomas ; l'Illuminatrice des aveugles ; l'Idée de toute vertu ; l'Impératrice de l'univers.

La cinquième lettre, qui est encore un A, donne à connaître quelle est un Abîme de merveilles, Admirable en toutes choses, Aimable par-dessus toutes les choses créées, et l'Amour de tous les cœurs qui aiment son Fils Jésus.

Après tant d'éminentes perfections du Nom admirable de Marie, et tant de faveurs que nous en avons reçues, que ferons-nous pour lui rendre nos honneurs et nos reconnaissances ?

Voici huit moyens dont nous pouvons nous servir pour cette fin.

1. Célébrer avec dévotion la fête de ce très auguste Nom, qui se fait le dix-septième de septembre dans l'Ordre des Révérends Pères Carmes déchaussés, et des Révérendes Mères Carmélites ; et, au même jour, chez les Révérends Pères Mathurins, qui, outre cela, en font encore l'office semi-double tous les samedis qui ne sont point occupés d'un office de neuf leçons. On solennise aussi cette fête le 25 de septembre, dans la Congrégation des Séminaires de Jésus et Marie, avec un office propre et des hymnes particuliers, et une séquence en la messe, qui contiennent plusieurs beaux éloges du sacré Nom de Marie [1].

2. Réciter tous les jours, ou du moins quelquefois, à votre dévotion, le *Magnificat* et les psaumes suivants,

1. On trouvera cet office dans les Œuvres liturgiques du V. P. Eudes. — La fête du saint Nom de Marie commença en Espagne, dans le diocèse de Cuença, où on la célébra dès 1513. Elle ne tarda pas à se généraliser en Espagne. On l'y célébrait le 22 septembre, 14 jours après la Nativité, parce que, chez les Juifs, les filles recevaient leur nom le quatorzième jour après leur naissance. Le 25 novembre 1683, le Pape Innocent XI étendit cette fête à toute l'Eglise, en action de grâces de la victoire remportée par Jean Sobieski sur les Musulmans qui menaçaient Vienne. On la célèbre le dimanche dans l'octave de la Nativité. Cf. *Bened. XIV*, *De festis B. Mariæ*.

dont les premières lettres composent le Nom de Marie : *Magnificat* ; *Ad Dominum cum tribularer clamavi* ; *Retribue servo tuo*, jusqu'à ce verset exclusivement : *Adhæsit pavimento anima mea ; In convertendo ; Ad te levavi animam meam.*

J'ai vu plusieurs auteurs qui attestent que le Pape Grégoire XIII a donné cent jours d'Indulgence, en l'année 1580, pour chaque fois qu'on pratiquera cette dévotion en l'honneur du glorieux Nom de Marie[1]. Et je trouve des auteurs fort célèbres, et entre autres Jean Molan[2], qui rapportent des miracles très signalés que Dieu a faits en faveur de plusieurs qui ont pratiqué cette dévotion, ayant fait sortir de leurs bouches, de leurs yeux, de leurs oreilles, cinq belles roses miraculeuses après leurs décès, sur chacune desquelles était écrite une lettre du saint Nom de Marie, avec le premier verset du psaume qui commence par la même lettre. Ce qui fait voir manifestement combien le Fils unique de Marie a agréable qu'on honore ainsi le très auguste Nom de sa très digne Mère.

Au lieu des cinq psaumes, on pourrait dire : *Magnificat ; Alma Redemptoris* ; *Regina cæli* ; *Inviolata ; Ave Regina cælorum.*

3. Faire en sorte que les premières paroles que vous prononcerez, le matin en vous éveillant et le soir en vous endormant, soient : *Jesu*, *Maria*, afin que Dieu vous fasse la grâce de mourir avec ces saints Noms dans la bouche et dans le cœur. Le Pape Pie V a donné sept jours d'Indulgence à tous ceux qui sont de la Confrérie du saint Rosaire, toutes fois et quantes qu'ils prononcent le Nom de Jésus et de Marie[3].

1. Cette concession n'est pas mentionnée dans le *Traité des Indulgences* de Béringer.

2. *In Nat. SS. Belgii*, ad diem 30 novembris.

3. Il y a 25 jours d'Indulgence *toties quoties* pour la simple invocation du saint Nom de Jésus, sans qu'il soit besoin de faire partie d'aucune Confrérie ; et autant pour l'invocation du saint Nom de Marie. De plus, Indulgence plénière à l'heure de la mort pour ceux qui au-

4. Quand vous prononcez ou que vous oyez prononcer ces adorables Noms, vous découvrir ou faire la révérence ; et si vous êtes découvert, faire inclination de tête. C'est l'ordre que l'Église donne à ses enfants dans la célébration des divins offices.

5. Quand il vous arrive quelque mauvaise pensée ou tentation, invoquer les saints Noms de Jésus et de Marie, en disant : « O Jésus, soyez-moi Jésus ! O Marie, soyez-moi Marie ! » Ou bien : *Jesu, Maria* ! L'Histoire ecclésiastique[1] nous apprend que Chosroès, roi des Perses, qui était chrétien en son âme, remporta une victoire signalée contre les Juifs, par les mérites de la très sainte Vierge, du Nom de laquelle les Perses s'étaient servis pour le mot de guerre. Que ce puissant Nom, qui est si formidable aux démons, soit votre mot de guerre dans les combats que vous avez à donner contre eux, et vous les vaincrez et mettrez en fuite.

6. Porter sur votre cœur les très aimables Noms de Jésus et de Marie, écrits ou imprimés sur du papier, ou sur une médaille, ou sur quelque autre chose, pour témoignage du désir que vous aurez que ces deux sacrés Noms soient toujours gravés dans votre cœur, et pour marque d'une protestation continuelle d'amour, de soumission, de fidélité et de louanges vers Jésus et Marie.

7. Si vous nourrissez des enfants qui ne parlent point encore, leur dire et redire si souvent *Jesu, Maria*, que vous leur graviez ces deux Noms dans le cœur, et que ce soient les premières paroles qui sortent de leur bouche ; et cela leur portera bénédiction.

8. Avoir dévotion aux paroles que je vais mettre ci-après, par lesquelles, après avoir béni le très aimable

ront eu la pieuse habitude d'invoquer le saint Nom de Jésus, pourvu qu'à cette heure suprême ils l'invoquent au moins de cœur, s'ils ne le peuvent faire de bouche. (Clément XIII, 5 Sept. 1759, confirmant ces Indulgences déjà accordées par Sixte V et Benoît XIII.)

1. Annat. anno 591.

Cœur et le très doux Nom de Jésus et de Marie, on demande leur bénédiction, qu'on ne peut pas manquer de recevoir, puisque le Père éternel a promis à son Fils de bénir tous ceux qui le béniront : *Benedicam benedicentibus tibi*[1].

Il y a trois ans d'Indulgence à chaque fois qu'on les prononce, qui a été accordée par le Pape Clément IV, à la prière qui lui en fut faite par saint Louis, roi de France, comme il est rapporté dans les Annales ecclésiastiques[2], et selon le témoignage de Wernérus Rolevinck, Chartreux[3]. Or voici ses paroles, auxquelles je vous conseille d'avoir dévotion, et de les dire le matin et le soir, au commencement de vos actions les plus importantes, et à la fin de vos prières, pour bénir le sacré Cœur (qu'on y a ajouté), et le saint Nom de Jésus et de Marie, et pour demander leur bénédiction dans les occasions susdites :

Benedictum sit Cor amantissimum, et dulcissimum Nomen Domini nostri Jesu Christi, et gloriosissimæ Virginis Mariæ Matris ejus, in æternum et ultra.

Nos cum Prole pia benedicat Virgo Maria. Amen.

On les peut abréger en disant :

Benedictum sit Cor amantissimum et dulcissimum Nomen Jesu et Mariæ, in æternum et ultra.

Nos cum Prole, etc.

Je trouve dans la vie du bienheureux Henri Suso, de l'Ordre de Saint-Dominique, qu'il a écrite lui-même, qu'un jour il vit le malin esprit, avec un visage affreux et des yeux étincelants de rage, qui tenait un arc en sa main et des flèches de feu, dont en ayant décoché une contre un religieux, il le renversa par terre comme mort. Il en prétendait faire autant à ce saint homme ; mais ayant

1. *Gen.* XII, 3. — 2. En l'an 1269.

3. *In fasc. temp.* — Voir ce que nous avons dit à ce sujet dans le *Manuel*, tome III des *Œuvres*, page 274, note 2. Le Pape Pie X a accordé 300 jours d'Indulgence une fois le jour, et une Indulgence plénière une fois le mois à tous ceux qui récitent journellement cette prière (30 nov. 1905).

levé les yeux au ciel et dit ces paroles : *Nos cum Prole pia benedicat Virgo Maria*, le démon disparut.

Il y a des personnes qui écrivent, ou font écrire ou imprimer les paroles susdites : *Benedictum sit Cor amantissimum, etc.*, sur du papier, ou sur quelque autre chose, et qui les portent sur leur cœur, après avoir fait une protestation à Dieu, qu'ils renouvellent de fois à autre, que leur volonté et intention est que tous les battements et mouvements de leur cœur soient autant de voix de ce même cœur, qui bénissent incessamment le très aimable Cœur et le très vénérable Nom de Jésus et de Marie, et qui leur demandent sans cesse leur sainte bénédiction, de laquelle nous avons une extrême et perpétuelle nécessité.

Je vous exhorte, mon très cher frère, de ne pas négliger ces petites industries de piété que l'amour de Jésus et de Marie suggère aux cœurs qui les aiment ardemment ; car elles sont très agréables au Fils et à la Mère, et très utiles à ceux qui les pratiquent pour l'amour d'eux. Il n'y a rien de petit, mais tout est grand dans les choses qui se font par l'amour et pour l'amour du très adorable Jésus, Fils de Marie, et de la très aimable Marie, Mère de Jésus, qui écrivent dans leur Cœur jusques aux moindres pensées qu'on a pour leur service.]

Pour la conclusion de ce chapitre, je dirai qu'il est rapporté dans la vie de saint Pierre Thomas, Patriarche de Constantinople et Martyr, du saint Ordre des Carmes, qui avait une dévotion merveilleuse à la très sacrée Mère de Dieu, qu'après sa mort on trouva le saint Nom de Marie imprimé dans son cœur, ce qui fut vu de beaucoup de personnes.

Le bienheureux Alain de la Roche[1] rapporte que l'on trouva aussi ce même Nom écrit en lettres d'or dans le

1. *Cap.* 57.

cœur du bienheureux Jean, frère convers du saint Ordre de Cîteaux, son corps ayant été ouvert après sa mort, par le commandement de saint Bernard.

O ma toute bonne et tout aimable Marie, qui me donnera que votre sacré Nom soit ainsi écrit en lettres d'or dedans mon cœur? Mais qui fera qu'il soit gravé dans tous les cœurs des hommes qui sont et qui seront, et que toutes les créatures qui sont au ciel, en la terre et dans l'enfer fléchissent les genoux pour adorer et glorifier à jamais le très auguste Nom de Jésus, et pour révérer et louer éternellement le très digne Nom de Marie! Oh! que de bon cœur je m'offre et me donne au Fils et à la Mère, pour faire et pour souffrir à cette fin tout ce qu'il leur plaira, et aussi longtemps qu'il leur plaira, sans aucune réserve ni limitation.

CHAPITRE XXIII

Le huitième Mystère de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est sa demeure de trois ans dans la maison de son père et de sa mère, et ses occupations durant ce temps-là.

C'est l'opinion commune des saints Docteurs, que la bienheureuse Vierge a demeuré trois ans seulement, depuis sa naissance, dans la maison de son père et de sa mère, saint Joachim et sainte Anne. Mais qui nous pourrait dire quelle a été la vie et les déportements de cette divine Enfant durant ces trois années? Saint Joachim et sainte Anne ont bien été témoins des actions extérieures de toutes les vertus qu'elle possédait en un degré très éminent. Son Ange saint Gabriel, qui était toujours avec elle, qui ne la perdait jamais de vue, qui lui

inspirait beaucoup de saintes pensées, qui enflammait sans cesse le feu sacré du divin amour dans son Cœur, a bien connu quelque chose de la perfection de son intérieur. Mais il n'y a que Dieu seul qui connaisse parfaitement et qui puisse pénétrer jusques au fond de cet océan de grâce et de sainteté.

S'il est permis néanmoins d'en parler en bégayant, nous pouvons dire avec vérité que tous les moments de ces trois années sont autant d'abîmes de merveilles. Car si nous faisons réflexion sur ce qui a été dit ci-dessus, dans le chapitre 9, que cette sainte Enfant a toujours eu l'usage de raison, depuis le premier moment de sa vie ; qu'elle a été remplie d'une lumière surnaturelle, qui lui faisait connaître le mal qu'elle devait fuir et le bien qu'elle devait faire ; qu'elle a eu plus de grâce, au premier instant de sa vie, que le plus grand de tous les Saints en son dernier moment ; que cette grâce n'a point été oiseuse en elle ; qu'elle a toujours fait toutes ses actions extérieures et tous ses actes intérieurs d'humilité, de charité, d'amour de Dieu, d'adoration, de louange, d'action de grâces et les autres, selon toute l'étendue de la grâce qui était en elle : à raison de quoi cette même grâce doublant de moment en moment, elle en était plus remplie dans les premiers jours de sa vie, quand même elle n'en aurait eu qu'un seul degré à l'instant de sa conception immaculée, et qu'elle n'aurait doublé que de quart d'heure en quart d'heure, elle en était, dis-je, plus remplie dans les premiers jours de sa vie que tous les Saints ensemble à la fin de leurs jours, comme nous le ferons voir plus clairement ci-après ; si, dis-je, nous faisons bien réflexion sur toutes ces choses, nous n'aurons point de peine à nous persuader que cette admirable Enfant a plus avancé dans les voies de Dieu, en chaque pas qu'elle a fait durant ces trois ans, que tous les Saints n'ont fait durant tout le cours de leur vie ; et qu'elle a plus aimé et glorifié Dieu en chaque

moment, qu'ils n'ont fait dans un grand nombre d'années.

Oui, en chaque moment, car elle était toujours unie très intimement d'esprit et de cœur à son Dieu ; elle était dans un exercice continuel de très haute contemplation, de très pur et très ardent amour, d'adoration et de louange très parfaite, et selon toute l'étendue de sa grâce qui surpassait toutes les grâces de tous les Saints. Sa charité aussi incomparable vers son prochain, et son zèle très embrasé pour le salut des âmes l'appliquaient à prier Dieu incessamment pour tous les besoins corporels et spirituels du genre humain, et surtout pour l'avancement du grand œuvre de la rédemption du monde, et pour presser la divine Miséricorde d'envoyer bientôt le Rédempteur, dont la venue a été avancée en effet par ses prières et par ses mérites, selon le sentiment de plusieurs saints Docteurs. Voilà quelque chose de son intérieur durant les trois années susdites.

Pour l'extérieur, j'y remarque trois choses très considérables :

La première est que je vois cette bienheureuse Enfant attachée aux bénites mamelles de sa glorieuse mère sainte Anne. Mais comme elle a l'usage de raison, et qu'elle est remplie du Saint-Esprit, qui est son maître et son directeur, et qui lui apprend intérieurement ce qu'il devait enseigner extérieurement longtemps après à tous les fidèles, par la bouche de saint Paul en ces termes : *Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu et en son nom*[1]. Elle pratique si excellemment cette leçon, que l'on peut dire qu'elle rend plus de gloire à Dieu en suçant le lait de ces sacrées mamelles, que les

1. « Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite. » 1 *Cor.* X, 31 ; « in nomine Domini... » *Col.* III, 17.

plus grands Saints n'ont fait par tous leurs jeûnes, parce qu'elle fait cette action plus saintement et avec plus d'amour vers Dieu qu'ils n'ont fait toutes leurs abstinences. O bienheureuses mamelles de sainte Anne, qui nourrissent ce corps virginal qui doit donner un corps au Verbe éternel !

La seconde chose qui est à remarquer ici, est qu'un saint patriarche de Jérusalem, qui s'appelait François Ximène, écrit [1] que Dieu révéla à un saint solitaire de la Thébaïde, que notre divine Enfant s'abstenait de prendre la mamelle de sa mère en plusieurs jours de la semaine ; ce qui est aussi rapporté par Nicéphore et par d'autres [2]. Et cela est facile à croire, puisque Dieu a fait cette grâce à saint Nicolas, à saint Sisinius et à d'autres Saints, comme il est rapporté dans leur vie par de graves auteurs qui l'ont écrite.

La troisième chose qui est très remarquable entre celles qui se sont passées dans notre merveilleuse Enfant pendant les trois susdites années, et qui doit porter toutes les personnes religieuses à faire grand état de leurs saints vœux et à les garder fidèlement, c'est qu'elle a déclaré à sainte Brigitte, qu'auparavant que ses parents l'eussent présentée dans le temple, et, par conséquent, lorsqu'elle était encore chez eux, elle avait fait vœu de virginité et de pauvreté. Et à sainte Mechtilde, « qu'elle avait toujours vécu dans une si parfaite obéissance à son père et à sa mère, que jamais elle ne leur avait donné la moindre occasion de mécontentement [3] », parce qu'elle savait très bien qu'ils lui tenaient la place de Dieu, et que la divine Volonté, pour laquelle elle avait un très grand amour, lui était manifestée par eux. Voici ce qu'elle dit à sainte

1. *Lib.* 2, *cap.* 27. — 2. Fulb. *in cap.* 1 *Matth.*

3. « Ab infantia enim... tam subjecta et obediens eram parentibus meis, quod eos in nullo unquam contristavi. » *Lib. spec. gratiæ*, part. 1, lib. 29.

Brigitte[1], dont les Révélations ont été approuvées, comme j'ai déjà dit, par trois Papes, Urbain VI, Martin V et Boniface IX :

« Dès lors que j'eus connaissance de Dieu, tout au » commencement de ma vie, je commençai à craindre » beaucoup tout ce qui était contraire à son honneur et » à mon salut, et à satisfaire soigneusement à tous mes » devoirs vers sa divine Majesté. Et sachant qu'il était » mon Créateur et le juge souverain de toutes mes actions, je lui consacrai dès lors tout mon cœur et toutes » mes affections, et j'entrai dans un grand désir de veiller » sans cesse sur moi-même, afin d'éviter en mes actions » et en mes paroles tout ce qui lui serait désagréable. Et » connaissant qu'il avait donné sa loi et ses commandements à son peuple, et qu'il avait fait tant de merveilles » en sa faveur, mon cœur fut embrasé d'un très ardent » désir de n'aimer rien que lui ; ensuite de quoi toutes » les choses du monde n'avaient pour moi que de l'amertume. Et ayant connaissance qu'il devait racheter le » monde et prendre naissance d'une Vierge, je fus tellement transportée d'amour vers lui, que mon esprit était » toujours occupé des excès de ses bontés, et ma volonté » uniquement attachée à la sienne. Et afin de converser » davantage avec mon Créateur, je m'éloignais autant » que je pouvais de la conversation des créatures, et

1. « Ego a principio, cum audirem et intelligerem Deum esse, semper sollicita et timorata fui de salute et observantia mea. Cum autem audissem ipsum Deum esse Creatorem meum, et Judicem de omnibus actibus meis, intime dilexi eum, et omni hora timui, et cogitavi ne eum verbo vel facto offenderem. Deinde cum audissem eum dedisse legem populo et præcepta sua, et fecisse cum eis tanta mirabilia, proposui firmiter in animo meo nihil nisi ipsum diligere, et amara mihi erant mundana vehementer. Post hæc, audito etiam quod ille idem Deus redempturus esset mundum, et nasciturus de Virgine, tanta circa eum charitate affecta fui, quod nihil nisi Deum cogitabam, nihil volebam nisi ipsum. Ego elongavi me, quantum potui, a colloquiis et præsentia parentum et amicorum. Et omnia quæ habere potui, dedi indigentibus ; nihilque nisi victum tenuem et vestitum reservavi. Nulla nisi Deus placuerunt. Ego semper in

» même de mes parents et amis. Et, pour me dégager de » toutes choses, je donnais aux pauvres tout ce que » je pouvais avoir, ne me réservant rien que les choses » absolument nécessaires pour le vivre et pour le vêtir ; » car je ne prenais plaisir en chose du monde qu'en mon » Dieu. Mon cœur était rempli d'un grand désir de vivre » jusqu'au temps que le Fils de Dieu devait naître en la » terre, et d'être la servante de celle qui serait sa Mère, » quoique je susse très bien que j'en étais indigne. Je fis » vœu aussi dans mon cœur de garder une perpétuelle » virginité, et de ne posséder rien en ce monde, le tout » sous le bon plaisir de sa divine volonté, parce que je » ne désirais rien, sinon que sa très sainte volonté fût » accomplie en toutes choses, et non pas la mienne. Car » comme je croyais fermement que rien ne lui était im- » possible, et qu'il avait tant de bonté qu'il ne voulait » rien que ce qui m'était le plus avantageux, j'anéantis- » sais entièrement toutes mes volontés et tous mes dé- » sirs à ses pieds, n'en voulant point d'autre que la » sienne, et le laissant désirer pour moi ce qui lui était » le plus agréable. Et le temps étant arrivé auquel les » vierges étaient offertes à Dieu dans le temple, j'y fus » présentée par mes parents, et y demeurai avec une » parfaite confiance que Dieu, qui est tout-puissant, et » qui savait bien que je ne voulais ni ne désirais rien » que de lui plaire, me conserverait ma virginité, si le » vœu que j'en avais fait lui plaisait ; sinon, qu'il ferait » ce qui lui serait le plus agréable. »

corde meo optavi ut viverem ad tempus nativitatis ejus, si forte fieri mererer ancilla indigna Matris Dei. Vovi etiam in corde meo, si esset ei acceptabile, observare virginitatem ; nihil unquam possidere in mundo ; si autem aliter vellet Deus, fieret voluntas ejus et non mea : quia credebam eum omnia posse, et velle nihil nisi mihi utile ; ideo ei omnem voluntatem meam commisi. Instante vero tempore quo, secundum constitutionem, Virgines præsentabantur in templo Domini, affui et ego inter eos, propter obedientiam parentum meorum, cogitans mecum Deo nihil esse impossibile. Et quia sciebat me nihil desiderare, nihil velle nisi se, posset me servare in virginitate, si ei placeret ; sin autem, fieret voluntas ejus. » *Revel.* lib. 1, cap. 10.

« Je suis celle, dit encore la très sacrée Vierge parlant » à sainte Brigitte dans une autre occasion[1], je suis celle » que Dieu a aimée, et qu'il a portée dans son Cœur de » toute éternité (c'est-à-dire d'une manière extraordi- » naire), et avec laquelle le Saint-Esprit a toujours été » dès mon enfance. J'ai toujours été remplie du Saint- » Esprit dans mon enfance. Et à mesure que j'ai avancé » en âge et que mon corps a pris accroissement, le Saint- » Esprit m'a toujours remplie de plus en plus, et d'une » plénitude si abondante qu'il n'a laissé en moi aucun » vide ni aucune place pour le péché. C'est pourquoi je » suis celle qui n'ai jamais commis aucun péché ni mor- » tel, ni véniel ; car j'étais tellement possédée de l'amour » de mon Dieu, que je ne prenais plaisir en chose du » monde qu'en l'accomplissement de sa très sainte vo- » lonté. Car, comme Dieu, qui m'a créée par sa puissance » et qui m'a remplie de la vertu de son Saint-Esprit, » était tout feu et tout flamme d'amour vers moi, mon » Cœur aussi était embrasé des flammes et des feux de » son divin amour. »

Voilà quelque chose de l'état extérieur et intérieur de notre divine Enfant, pendant qu'elle était en la maison de ses parents. J'ai dit *quelque chose :* car tout ce qu'on en peut dire et penser de grand, de saint et d'admirable n'est rien en comparaison de ce qui en est.

O très sainte Trinité, soyez louée et magnifiée à jamais,

1. « Ego sum illa quæ ab æterno in charitate Dei fui, et ab infantia mea Spiritus sanctus perfecte erat mecum... Ego ab infantia mea plena eram Spiritu sancto, et juxta corporis et ætatis meæ accrescentiam, tam affluenter me totam replevit Spiritus sanctus, quod nihil in me vacuum reliquit ad peccati alicujus introitum. Et ideo ego illa sum quæ nunquam peccatum commisi veniale, nec mortale. Ego quippe in charitate Dei tam ardens eram, quod nihil mihi placuit nisi perfectio voluntatis Dei. Fervebat enim in Corde meo ignis divinæ charitatis. Deus quoque super omnia benedictus, qui me sua potentia creavit, et Spiritus sancti virtute replevit, ad me ardentem charitatem habuit. » *Revel.* lib. 3, cap. 8.

par tous vos Anges, par tous vos Saints et par toutes vos créatures, pour toutes les faveurs que vous avez faites à cette sainte Enfant, spécialement durant les trois années qu'elle a demeuré en la maison de son père et de sa mère! O admirable Enfant, soyez bénite et glorifiée éternellement pour tout l'amour et la gloire que vous avez rendue à sa divine Majesté durant ce temps-là! O bienheureux saint Joachim, ô bienheureuse sainte Anne, quelle consolation pour vous, quels transports de joie, quels ravissements, voyant tant de vertu, tant de perfection, tant de merveilles dans votre petite Marie! Quelles louanges en rendiez-vous à Dieu, qui vous avait donné un si riche trésor! Quels effets de grâce et de sainteté la vue, la présence, la conversation, l'exemple, les prières de votre sainte fille opéraient-ils dans vos âmes, durant ces trois ans que vous la possédiez si particulièrement! Que de lumières pour votre esprit, que d'ardeurs célestes et divines pour votre cœur, en la présence de cette Marie illuminatrice et illuminante, de cette brillante étoile de la mer, de cette belle aube du jour, de ce merveilleux soleil! Si saint Zacharie et sainte Élisabeth sont remplis du Saint-Esprit, selon le témoignage de l'Évangile, par une participation de la plénitude de leur enfant, le petit Jean-Baptiste, qui en est plein étant encore au ventre de sa mère, combien davantage en êtes-vous remplis par le moyen de votre divine Enfant, qui le possède dans une plénitude, laquelle surpasse presque infiniment celle du petit saint Jean?

Mais qui pourrait dire les soins, les affections, les diligences que vous apportez pour la nourriture et pour l'éducation d'une Enfant qui vous est si chère, et que vous savez être choisie de Dieu pour être la Mère du Sauveur du monde! Avec quelle joie, avec quelle ardeur lui rendez-vous tous les offices qu'un très bon père et une très bonne mère peuvent rendre à leur enfant, et à une telle enfant? Oh! combien tout le genre humain vous en est-il obligé! Oh! que le ciel et la terre et toutes les créatures

vous en bénissent éternellement ! Offrez-nous, s'il vous plaît, à votre très chère Fille qui est votre fille et votre mère tout ensemble, et la priez de nous rendre participants de l'esprit et des vertus de sa sainte Enfance.

CHAPITRE XXIV

Le neuvième Mystère de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est la sortie de la maison de son père et de sa mère, pour s'aller présenter à Dieu dans le temple de Jérusalem.

Saint Évodius, patriarche d'Antioche et successeur de saint Ignace martyr, saint Grégoire de Nysse, saint Jean Damascène, saint Bonaventure, saint Antoine, et généralement tous les Docteurs catholiques tiennent que la très sacrée Vierge n'avait que trois ans, quand elle sortit de la maison de son père et de sa mère, pour s'aller présenter à Dieu dans le temple de Jérusalem.

Cette sortie a beaucoup de rapport avec trois autres sorties très remarquables que je trouve dans les saintes Écritures, dont la considération nous servira pour nous faire voir ce qu'il y a de rare et de merveilleux dans celle-là. La première est la sortie funeste et malheureuse d'Adam du paradis terrestre. La seconde, la sortie sainte et bienheureuse d'Abraham de son pays natal et du milieu de sa parenté. La troisième, la divine et admirable sortie du Fils de Dieu du sein adorable de son Père : *Exivi a Patre, et veni in mundum*[1].

Voyons les rapports qu'il y a entre ces trois sorties et la sortie de notre aimable Enfant de la maison de son père et de sa mère : et nous verrons, par ce moyen, plu-

1. Joan. XVI, 28.

sieurs choses qui rendent cette sortie précieuse et glorieuse devant Dieu et devant les hommes.

Adam était dans un paradis terrestre, dans un lieu de grâce et de sanctification : la petite Marie était aussi dans un autre paradis terrestre, dans une maison de vertu et de bénédiction. Adam était dans un lieu de délices : Marie était pareillement dans une maison où elle n'avait que de la consolation du côté de son saint père et de sa sainte mère, qui la chérissaient plus que la prunelle de leurs yeux, et qui ne recevaient aussi de sa part que toute sorte de contentement.

Mais Adam a perdu sa grâce et sa sainteté, dans son paradis terrestre, par la suggestion maligne du serpent infernal, et par sa propre infidélité : et Marie a conservé et augmenté la sienne, dans la maison de ses parents, par le bon exemple qu'ils lui ont donné, par les soins qu'ils ont pris de son éducation, et par sa fidélité à suivre les desseins de Dieu sur elle. Adam est chassé du paradis terrestre, par un arrêt très équitable de la divine Justice : Marie sort de la maison de saint Joachim et de sainte Anne, par un ordre très adorable de l'infinie bonté de Dieu.

La sortie d'Adam du paradis est très funeste et très déplorable pour lui et pour toute sa postérité : mais la sortie de Marie de la maison paternelle est très heureuse et très avantageuse pour elle et pour tout le genre humain, puisqu'elle en sort pour se disposer à nous donner un Rédempteur, par un entier dégagement de soi-même et de toutes choses, et par une parfaite soumission à la divine Volonté.

Venons au saint patriarche Abraham. Je le vois sortir de son pays, quitter sa parenté et la maison de son père, par le commandement exprès que Dieu lui en fait, et pour les grandes récompenses qu'il lui promet. Mais il n'est pas besoin de faire aucun commandement à notre divine Marie, ni de lui offrir des récompenses pour la porter à

quitter son père, sa mère, son pays et tous ses parents : c'est assez qu'elle sache qu'elle fera une chose bien agréable à sa divine Majesté ; elle ne veut point d'autre récompense que de lui plaire.

Ce n'est pas merveille qu'Abraham, qui connaît et qui aime Dieu, et qui par conséquent ne peut avoir que de l'aversion et de la haine contre ce qui déshonore Dieu, abandonne un pays rempli d'idolâtrie, et quitte des parents qui sont des idolâtres et des ennemis de Dieu. Mais c'est une chose prodigieuse de voir une fille qui sort d'une maison où Dieu est incessamment adoré et glorifié, et qui quitte un père et une mère qui sont des saints et des plus grands saints qui aient été en la terre.

Abraham sort de son pays et de sa parenté, étant âgé de soixante-quinze ans : mais la petite Marie se sépare d'un père et d'une mère qu'elle aime très ardemment et dont elle est beaucoup plus aimée qu'on ne peut dire, dans ses plus tendres années et dans un âge auquel leur présence et leur assistance lui seraient très nécessaires.

Abraham sort voirement de la maison de son père ; mais il mène avec lui ce qu'il a de plus cher, sa femme Sara et son neveu Lot ; et il emporte tous ses biens : *Tulit universam substantiam quam possederant*[1]. Mais notre incomparable Enfant n'emporte rien du tout de la maison de ses parents. Ils l'accompagnent jusques au temple ; mais ensuite elle y demeure privée entièrement de la douceur de leur sainte conversation, et séparée de toute sa parenté.

Après tout néanmoins, la sortie d'Abraham et la sortie de Marie, fille d'Abraham, hors de leur pays, conviennent parfaitement en une chose. C'est que, comme la sortie d'Abraham hors de la maison de son père lui a mérité d'être le père d'un nombre innombrable d'enfants, le père des croyants et le père même du Messie : aussi la sortie

1. *Gen*. XII, 5.

de la fille d'Abraham de la maison de ses parents, l'a disposée à être la Mère de tous les enfants de Dieu, et la Mère de Dieu même : tant il est vrai que Dieu rend non seulement au centuple, mais mille et mille fois au centuple, tout ce que l'on quitte pour l'amour de lui.

Voici une troisième sortie infiniment plus considérable que les deux précédentes : c'est la sortie admirable que le Fils de Dieu a faite du sein adorable de son Père pour venir en ce monde : *Exivi a Patre, et veni in mundum*[1], avec laquelle la sortie de notre divine Enfant de la maison paternelle a beaucoup plus de rapport qu'avec les deux autres ; car il est convenable qu'il y ait une parfaite ressemblance entre le Fils et la Mère. Voici les rapports :

C'est l'amour infini du Fils de Dieu vers son Père et vers les hommes qui le tire de son sein paternel pour le faire venir en la terre, afin d'y faire connaître et aimer son Père et d'y opérer le salut des hommes : amour si tendre et si ardent, que ce très aimable Sauveur dit un jour à sainte Mechtilde, que pendant qu'il était en ce monde, le souvenir de cet amour immense qui l'avait fait sortir du sein de son Père, pour venir chercher les pécheurs en la terre, lui tirait les larmes des yeux toutes les fois qu'il y pensait ; mais c'étaient des larmes d'amour et de tendresse vers nous. C'est aussi l'amour dont le Cœur sacré de la petite Marie est embrasé pour son Dieu, qui la tire du sein de son père et de sa mère, et qui la fait aller au temple de Jérusalem, sachant qu'elle fera une chose bien agréable à son Père céleste, lequel lui inspire ce sentiment pour la disposer à être la compagne et la coopératrice de son Fils dans le grand œuvre du salut des pécheurs.

Comme le Verbe éternel sort du sein adorable de son Père, qui est le premier et le plus saint de tous les saints

1. Joan. XVI, 28.

temples, dans lequel il donne des louanges et des gloires infinies et éternelles à son Père, pour venir dans le sein et dans le Cœur virginal de sa Mère, qui est un autre sanctuaire dans lequel il rend des adorations et des honneurs immenses à la très sainte Trinité : aussi notre très digne Enfant sort de la maison de son père, qui est un vrai temple, où elle a loué, adoré et glorifié Dieu très saintement, avec saint Joachim et sainte Anne et un million d'Anges qui l'y accompagnaient, durant trois ans et neuf mois qu'elle y a demeuré ; pour aller dans le temple de Jérusalem, afin d'y continuer ses louanges et ses adorations avec les saintes vierges qui y faisaient leur demeure.

Comme le Fils de Dieu sort du sein de son Père, qui est un séjour de gloire et de félicités incompréhensibles pour lui, et vient en la terre, où il ne trouve que des peines et des supplices effroyables, qu'il embrasse néanmoins de bon cœur pour le salut des hommes : aussi notre petite Vierge sort de la maison de son père et de sa mère, qui est une demeure de joie et de délices pour elle, et vient en Jérusalem, où elle aura à souffrir des douleurs et des angoisses inconcevables, qu'elle portera très volontiers, pour coopérer avec son Fils à la rédemption de l'univers.

Quoique le Père éternel nous donne son Fils avec une bonté immense, et qu'il l'abandonne aux tourments et à la mort de la croix pour notre salut, avec une charité incompréhensible, il est vrai pourtant que l'amour infini qu'il a pour ce Fils bien-aimé lui causerait une douleur infinie, s'il en était capable, lorsqu'il sort de son sein pour se venir plonger dans les souffrances qui l'attendent ici-bas. De même, quoique saint Joachim et sainte Anne consentent volontiers d'être privés de la très douce présence de leur unique et très chère Enfant, parce qu'ils ont fait vœu de la donner à Dieu qu'ils aiment mieux qu'eux-mêmes : on ne peut pas douter néanmoins que

cette privation ne leur soit aussi sensible et très douloureuse, que cette aimable Enfant leur est chère et précieuse. Car c'est leur trésor, leur gloire et leurs délices ; c'est leur cœur, leur âme, leur vie, leur amour et toute leur consolation. Mais connaissant que Dieu l'appelle ailleurs, ils la lui donnent de tout leur cœur.

Où êtes-vous, pères et mères qui vous opposez à sa divine volonté, quand il appelle vos enfants à l'état ecclésiastique ou à la profession religieuse ? Oh ! que vous êtes cruels contre vos enfants, puisque vous leur ravissez le plus grand bonheur qui leur puisse arriver ! Que vous êtes cruels contre vous-mêmes, puisque vous massacrez vos âmes et que vous leur donnez une mort éternelle, en voulant ravir à Dieu l'autorité et le pouvoir que sa souveraineté lui donne de disposer comme il lui plaît de ses créatures, qui sont infiniment plus à lui qu'à vous qui ne les avez que de lui !

Mais revenons à notre sujet. Il est certain que le Fils de Dieu pouvait sauver le monde sans sortir du sein de son Père, et sans venir en la terre comme il est venu. Pourquoi donc, mon Sauveur, sortez-vous de ce sein adorable, plein de gloire et de délices pour vous ? Pourquoi voulez-vous venir en cette terre de péché et de malédiction, où vous ne trouverez que des douleurs et des souffrances ? C'est pour nous donner de plus grandes marques de l'amour infini qu'il a pour son Père et pour nous. De même il semble qu'il n'est point nécessaire que la fille bien-aimée de Joachim et d'Anne sorte de la maison de son père et de sa mère pour aller faire sa demeure dans le temple de Jérusalem et parmi les vierges qui y sont, vu spécialement qu'il y a plus de vertu, plus de piété et de sainteté dans la maison de saint Joachim et de sainte Anne, que dans la communauté de ces vierges. Cette sainte maison est un vrai temple où Dieu est adoré, loué et glorifié nuit et jour plus saintement que dans le temple de Jérusalem ; car saint Joachim et sainte Anne

sont les deux plus saintes personnes qui soient dans le monde. Cette bienheureuse maison est la demeure des Anges et du Roi même des Anges, et un vrai paradis. Il n'y a aucun lieu en la terre où notre sainte Enfant puisse être plus dignement, plus saintement et plus agréablement pour elle, eu égard au très grand amour que son père et sa mère lui portent, et à l'affection très ardente qu'elle a pour eux. Mais connaissant qu'elle fera une chose plus agréable à Dieu d'en sortir, l'amour incomparable dont son Cœur est embrasé pour sa divine Majesté l'oblige de le faire.

Mais est-il nécessaire, ô divine Enfant, que vous le fassiez sitôt ? Qu'y a-t il qui vous presse tant de vous séparer d'un si bon père et d'une si bonne mère qui ont tant de tendresse pour vous ? Quel mal y a-t-il d'attendre encore quelques années, afin que vous soyez plus forte ? Quelle apparence qu'une enfant à l'âge de trois ans se puisse passer des soins et de la conduite de son père et de sa mère ? Je sais bien qu'il n'en va pas de vous comme des autres enfants, et que le Saint-Esprit vous conduit et vous protège d'une manière extraordinaire. Je sais bien aussi qu'ils vous ont vouée à Dieu pour le servir dans son temple ; mais quel service lui pouvez-vous rendre dans un âge si tendre et si faible ? Donnez-leur donc la consolation, et à vous aussi, de demeurer encore un peu de temps avec eux. Non, car Dieu l'appelle, et elle le veut suivre fidèlement et sans aucun retardement.

Voici encore un rapport entre la sortie du Fils de Dieu du sein de son Père, et la sortie de la petite Marie de la maison de ses parents. C'est que, comme le Verbe incarné est sorti du sein de son Père et s'est privé, depuis le moment de son incarnation jusqu'à sa résurrection, d'une gloire infinie et de toutes les choses de ce monde qui lui appartenaient par une infinité de titres, afin de nous prêcher premièrement par son exemple ce qu'il devait nous

enseigner de bouche par après, en ces paroles : *Quiconque ne renonce point à toutes choses, ne peut point être mon disciple* ; *et quiconque veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive*[1]. Il inspire aussi celle qu'il a choisie pour être sa Mère et la nôtre, d'en faire de même, c'est-à-dire de quitter son père, sa mère, sa maison, son pays, tous ses parents, de renoncer au monde avant que de le connaître, et à toutes les choses du monde, et, qui plus est, à soi-même et à toutes ses inclinations, pour être notre exemple après son Fils, et spécialement pour être le modèle d'un nombre innombrable de saintes filles que la divine Bonté a choisies et appelées pour suivre cette grande Princesse, qui est la Fille aînée du souverain Monarque de l'univers. Oh ! que bienheureux sont ceux qui suivent cette très aimable Enfant, et qui commencent à la suivre dès leur enfance ! Oh ! qu'il est bien vrai ce qu'a dit le Saint-Esprit, que c'est un grand bonheur à l'homme de commencer à porter le joug du Seigneur dès son adolescence, voire dès son enfance : *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua*[2] ! Oh ! que c'est une chose avantageuse de quitter le monde avant que de l'avoir connu et que d'avoir bu de son venin ! Arrière cet abus et cette erreur insupportable qui est dans l'esprit de plusieurs, qui disent qu'il est bon que ceux qui se doivent consacrer à Dieu goûtent le monde avant que de le quitter. Oh ! combien d'âmes se sont égarées en suivant cette pernicieuse maxime ! Combien de personnes qui étaient appelées de Dieu à la profession ecclésiastique ou religieuse, se sont perdues pour avoir trop tardé à suivre l'inspiration de Dieu, et pour avoir trop demeuré dans le monde, qui, étant le corps du

1. « Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. » Luc. XIV, 33. — « Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. » Matth. XVI, 24.

2. *Thren.* III, 27.

dragon infernal, selon saint Ambroise : *Corpus draconis*, et par conséquent plein de venin, empoisonne tous ses sectateurs, mais spécialement ceux qui, pour la tendresse de leur âge, sont plus susceptibles de ses impressions malignes et envenimées !

Bienheureux donc ceux qui le quittent de bonne heure, et qui portent leur innocence baptismale dans la maison de Dieu ! Bienheureux les pères et les mères qui imitent saint Joachim et sainte Anne à l'égard de leurs enfants ! Malheur à ceux qui font le contraire, et qui mettent obstacle à la vocation de leurs enfants ! Malheur à ceux qui usurpent le pouvoir et l'autorité de Dieu, auquel seul il appartient de faire la vocation de ses créatures, c'est-à-dire de choisir la condition en laquelle il veut que nous le servions ! C'est pourquoi le saint Concile de Trente prononce anathème contre les pères et mères, et autres personnes qui empêchent les filles ou les veuves d'embrasser la profession religieuse, ou qui les y engagent contre leur volonté, et n'y étant pas appelées de Dieu [1]. C'est ici une des causes principales d'une infinité de désordres qui sont dans le monde, et de la perdition d'un très grand nombre d'âmes. Car là où il n'y a point de vocation de Dieu, il n'y a point de grâce ; où il n'y a point de grâce, il n'y a point de vertu ; où il n'y a point de vertu, tous les vices et tous les dérèglements y abondent. C'est aussi ce qui ruine les familles, même temporellement. Car il arrive, par un très juste jugement de Dieu, que ce que les pères et mères prétendent faire en ceci pour l'avantage de leurs maisons contre l'ordre et la vocation de Dieu, tourne à

1. « Anathemati sancta Synodus subjecit omnes et singulas personas... si quomodocumque coegerint aliquam virginem vel viduam, aut aliam quamcumque mulierem invitam... ad ingrediendum monasterium, vel ad suscipiendum habitum cujuscumque religionis, vel ad emittendam professionem... Simili quoque anathemati subjicit eos qui sanctam virginum vel aliarum mulierum voluntatem veli accipiendi, vel voti emittendi quoquo modo sine justa causa impedierint. » *Sess.* 25. De Regularib. cap. 18.

leur ruine corporelle et spirituelle, temporelle et éternelle.

C'est ce qui perd encore les plus saintes communautés. Car ceux et celles qui y entrent sans vocation n'y sont ordinairement que des pierres de scandale et des sources de dérèglements. C'est pourquoi les supérieurs et supérieures ne sauraient trop examiner la vocation des personnes qui se présentent pour entrer dans leurs communautés ; et ils doivent extrêmement craindre de se laisser aller aux mouvements de l'intérêt et à la considération des avantages humains et temporels.

CHAPITRE XXV

Le dixième Mystère de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est sa Présentation à Dieu dans le temple de Jérusalem.

Depuis près de mille ans que le temple de Jérusalem est bâti, on y a fait quantité de fêtes très solennelles ; mais jamais on n'y en a célébré aucune avec tant de sainteté et de solennité comme celle qui s'y fait lorsque la très précieuse Vierge y est offerte et présentée à Dieu par ses parents et par elle-même.

Le sujet principal de cette solennité, c'est le mystère de sa Présentation, qui contient quantité de choses grandes et merveilleuses.

Je vois dans ce mystère et dans cette fête sept sortes de personnes, qui sont les plus nobles, les plus saintes et les plus dignes personnes de l'univers, qui rendent ce mystère très honorable et cette fête tout à fait admirable.

J'y vois, premièrement, la petite et incomparable Marie, qui est la plus excellente personne qui soit au monde, après les trois Personnes éternelles.

Secondement, j'y vois saint Joachim et sainte Anne, qui sont les plus honorables personnes qui soient en la terre, puisqu'ils sont le père et la mère de celle qui doit être la Mère de Dieu.

Troisièmement, j'y vois plusieurs de leurs parents, de leurs alliés et de leurs voisins, entre lesquels il y a grande apparence que saint Joseph y est, parce qu'étant de la ville de Nazareth, d'une même tribu, parent, voisin, et ami sans doute de saint Joachim et de sainte Anne, vu qu'ils faisaient tous profession d'une piété particulière, on ne peut pas douter qu'il n'ait pris grande part à leur joie et à la faveur que Dieu leur a faite de les avoir affranchis de l'opprobre de la stérilité, et de leur avoir donné une fille, et une telle fille, et qu'il ne les ait accompagnés dans le voyage qu'ils ont fait en Jérusalem pour la présenter à Dieu dans son temple.

Quatrièmement, je vois ici les prêtres du temple, qui sont en office et dans l'exercice actuel de leur ministère; et entre autres saint Zacharie, qui sera bientôt le père du précurseur du Messie, se trouve dans le temple en cette occasion, ainsi que nous verrons ci-après.

Cinquièmement, j'y vois sainte Anne la prophétesse, qui est canonisée dans le saint Évangile pour sa rare piété et pour sa grande sainteté. Car elle avait quatre-vingt-quatre ans quand Notre Seigneur fut présenté dans le temple, et il y avait plus de cinquante ans qu'elle y demeurait.

Sixièmement, j'y vois saint Gabriel, l'Ange gardien de la Reine des Anges, avec tous les Anges gardiens de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Joseph, de la ville de Nazareth, de la ville de Jérusalem et de toute la Judée; et peut-être même avec tous les autres Anges. Du moins est il bien croyable qu'il y en a un grand nombre de tous les neuf chœurs qui composent l'armée innombrable de ces Esprits célestes; et spécialement je me persuade facilement que ceux que la divine Providence destine à la

garde des personnes qu'elle prévoit devoir appartenir particulièrement à cette Reine du ciel par une dévotion singulière au regard d'elle, se trouvent en cette solennité et y ont une part toute spéciale, pour commencer à la servir et à l'honorer au nom et de la part de ceux dont ils seront un jour les Anges tutélaires.

Septièmement, je vois ici, dans la lumière de la foi, les trois adorables Personnes de la très sainte Trinité.

Mais voyons ce que font toutes ces saintes et divines personnes, dans cette grande solennité de la Présentation de notre bienheureuse Enfant.

Que fait, premièrement, cette divine Marie ? Qu'est-ce qui se passe en son extérieur et en son intérieur ?

La voilà qui fait sa première entrée dans le temple. Elle sait que c'est la maison de Dieu, qui n'est pas moins sainte que le ciel, et qui ne mérite pas moins de vénération que le ciel, puisque le Dieu du ciel y est aussi présent et y fait autant sa demeure que dans le ciel. Aussi, se persuadant qu'elle est autant devant la face de Dieu comme les Anges qui sont dans le ciel empyrée, elle se comporte dans ce lieu saint avec un merveilleux respect, piété et dévotion. Vous ne voyez rien en elle de puéril ni d'enfantin ; vous n'y voyez que des marques d'un profond recueillement et une modestie angélique. Elle ne tourne point la tête ni la vue de côté et d'autre ; elle ne regarde personne ; ses yeux sont modestement baissés. Elle est dans un profond silence ; elle ne parle à personne qu'à Dieu. Cette divine Enfant qui est dans ce temple est elle-même un vrai temple, un temple vivant, le temple de la Divinité, et un temple plus auguste et plus saint incomparablement que ce temple matériel. Et néanmoins elle s'humilie profondément, s'estimant très indigne d'être dans ce saint lieu. Et elle y est toujours, non debout ou assise, non pas sur des coussins ou des carreaux de soie, quoiqu'elle soit princesse et d'une race royale :

non pas aussi élevée et perchée sur des bancs ou des chaires, mais à genoux sur le pavé du temple, ou même prosternée sur sa face pour adorer son Dieu. Voilà quelque chose de son extérieur.

Mais qui pourrait dire ce qui se passe dans son intérieur ? Tout son esprit, tout son cœur, toute sa volonté, toutes les puissances et toutes les affections de son âme sont appliqués à Dieu pour le contempler, pour l'adorer, pour le louer, pour l'aimer, pour le glorifier, pour s'offrir, se donner, se consacrer et se sacrifier entièrement à sa divine Majesté. Elle lui rend des adorations et des louanges plus saintes et qui lui sont plus agréables que toutes celles qui lui ont été rendues dans ce temple, depuis près de mille ans qu'il est bâti. En un mot, vous diriez, à la voir, que ce n'est pas un enfant ni une créature humaine, mais un Séraphin incarné qui a pris la forme d'un enfant.

Que font ici saint Joachim et sainte Anne, le père et la mère de cette admirable Enfant ? Ils adorent, louent et glorifient Dieu avec leur sainte fille. Ils lui rendent mille et mille grâces de leur avoir donné un si précieux trésor. Ils l'offrent et la présentent à sa divine Majesté avec une humilité, une dévotion et un amour qui ne se peut exprimer.

Que fait saint Joseph et les autres parents, amis et voisins de saint Joachim et de sainte Anne ? Ils se réjouissent de la grâce que Dieu leur a faite. Ils le bénissent d'avoir rendu cette Enfant si parfaite. Ils admirent sa vertu et sa sainteté, et ils ont bien plus sujet de dire d'elle ce que les voisins de saint Zacharie et de sainte Élisabeth disaient du petit saint Jean-Baptiste en sa naissance : *Quelle sera cette Enfant, dans laquelle la toute-puissante main de Dieu fait déjà de si grandes choses*[1] ?

1. « Quis, putas, puer iste erit ? Etenim manus Domini erat cum illo. » Luc. I, 66.

Que font les prêtres qui sont en office dans le temple? Ils reçoivent avec joie et admiration cette sainte Enfant, comme une victime sacrée qu'ils offrent à Dieu, avec une dévotion extraordinaire que le Saint-Esprit excite dans leur cœur, sans leur faire connaître le secret de ce mystère, si ce n'est peut-être à saint Zacharie, qui était de l'ordre sacerdotal et qui était pour lors dans l'exercice de son ministère, selon le sentiment de saint Germain, patriarche de Constantinople, et de George, archevêque de Nicomédie, qui écrivent que, s'étant trouvé dans le temple en cette occasion, ce fut lui qui reçut notre divine Enfant, laquelle était sa parente, et qui la mit dans la Communauté des vierges qui vivaient ensemble dans une maison jointe avec le temple, après avoir offert à Dieu cette sainte et immaculée hostie, dont l'oblation rendit plus de gloire à sa divine Majesté que tous les sacrifices qui lui avaient jamais été offerts dans ce temple.

Que fait sainte Anne la prophétesse, qui vivait si saintement parmi les vierges et les veuves qui étaient retirées dans le temple, et qui apparemment en avait la conduite? Elle considère attentivement tout ce qui se passe; elle a les yeux et le cœur tellement collés sur cette aimable Enfant, qu'elle ne la perd point de vue. Et comme elle attend avec des désirs très ardents la consolation d'Israël, c'est à-dire le Sauveur du monde, et qu'elle sait que sa venue est proche, selon les oracles des Prophètes, et qu'il doit naître d'une Vierge, et qu'étant prophétesse, elle est remplie de la lumière du Saint-Esprit, elle conçoit une grande espérance que cette petite Vierge pourra être sa mère. A raison de quoi elle entre dans des sentiments très particuliers de respect et d'affection vers elle, qui lui donnent le désir d'en prendre un soin extraordinaire pendant qu'elle sera dans le temple.

Que font saint Gabriel et tous les autres Anges qui sont ici, dont nous avons parlé ci-dessus? Ils sont très

attentifs à considérer tous les mystères qui s'y passent. Ils ont les yeux fixés sur cette petite et séraphique Marie, et sur tout ce qu'elle fait.

Saint Gabriel se réjouit et rend grâces à Dieu de la faveur très singulière dont il l'a honoré de lui avoir donné la garde de celle qui doit être la Mère, la nourrice, la gouvernante et la gardienne du Roi des Séraphins. Tous les autres Anges se conjouissent et bénissent Dieu avec lui de l'avoir choisi entre eux pour un si glorieux emploi.

Tous les Anges gardiens de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Joseph, de la ville de Nazareth, de la cité de Jérusalem et de toute la Judée font grande fête et donnent mille louanges à Dieu au sujet de cette admirable Enfant, qu'ils regardent et honorent comme la vraie Judith qui doit couper la tête du superbe Holopherne, et qui sera la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur du peuple de Dieu, mais spécialement de ses parents et de celui qui aura le bonheur et la gloire d'être son époux.

Les Séraphins sont surpris de voir dans le Cœur de cette Enfant une fournaise d'amour divin plus embrasée que dans leurs propres cœurs.

Les Chérubins s'étonnent de voir une fille d'Adam dans les ténèbres de la terre, toute remplie et environnée des plus belles lumières du ciel.

Les Trônes l'admirent comme le plus haut trône de la Divinité qui soit en la terre et au ciel.

Les Dominations la révèrent comme celle qui porte en son Nom de Marie la qualité de Dame souveraine de l'univers, et qui l'est en effet, même dans l'état de son Enfance, comme nous verrons ci-après, quoiqu'elle n'ait pas encore l'usage de sa souveraineté.

Les Vertus l'honorent comme celle qui est le plus digne sanctuaire de toutes les saintes vertus.

Les Puissances la respectent comme celle à laquelle toute puissance est déjà donnée au ciel et en la terre, et

qui a plus de pouvoir auprès du Tout-Puissant que tous les habitants du ciel.

Les Principautés lui portent honneur comme à la plus grande Princesse du royaume de Dieu.

Les Archanges sont ravis de voir tant de merveilles dans cette petite créature.

Les Anges glorifient Dieu d'avoir rendu une Enfant de trois ans plus pure, plus sainte et plus agréable à sa divine Majesté que tous les Esprits célestes.

Les Anges que Dieu a marqués pour la garde de ceux qu'il a prévu devoir appartenir plus particulièrement à cette Vierge admirable, par la dévotion spéciale qu'ils auront pour elle, commencent ici à la servir et à l'honorer en leur nom et de leur part, comme leur Reine, leur Mère, leur protectrice, leur espérance et leur consolation.

Enfin, tous les Chœurs angéliques rendent grâces à la très sainte Trinité de s'être fait un ciel en la terre, et d'avoir changé la terre en un ciel, voire de l'avoir élevée par-dessus le ciel, lorsqu'elle y a mis une petite fille qui s'appelle Marie, dans laquelle et par laquelle sa divine Majesté est plus aimée et glorifiée que dans le ciel empyrée. C'est ainsi que tous les Anges célèbrent cette fête.

Ouvrons encore les yeux de la foi pour contempler ici les trois Personnes éternelles de la très adorable Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et pour considérer et adorer ce qu'ils y font. Oh ! de quel œil regardent-ils cette admirable Enfant qui est le premier objet de leur amour ! Quelle complaisance prennent-ils en son humilité, en sa piété, en son amour et en toutes ses actions qu'elle fait avec tant de perfection !

Il me semble que j'entends la voix du Père éternel, qui dit d'elle ce qu'il dira un jour de son Fils Jésus : *C'est ici ma fille bien-aimée, en laquelle j'ai mis ma*

complaisance. Et la voix du Fils, qui crie : *C'est ici ma très aimable Mère, que j'ai choisie de toute éternité entre une infinité d'autres.* Et la voix du Saint-Esprit qu'il fait retentir par tout l'univers : *C'est ici ma très digne et très chère Épouse, que j'aime plus que toutes les pures créatures.* Oh ! combien cette sainte et immaculée hostie qui leur est offerte aujourd'hui dans ce temple leur est-elle agréable ! Que rendent-ils à saint Joachim et à sainte Anne pour ce très précieux don qu'ils leur ont fait, puisqu'ils rendent au centuple et mille fois au centuple tout ce qu'on leur donne ! Oh ! quelle abondance de lumière, quelle profusion de grâces répandent-ils dans les esprits et dans les cœurs du père et de la mère, et encore plus de la fille !

O grand Dieu, qui faites descendre le feu du ciel pour consumer le sacrifice d'Élie, le sacrifice d'un bœuf qui vous est offert par ce saint prophète, quels feux, quelles flammes, quels embrasements allumez-vous sur l'autel des sacrés cœurs de Joachim, d'Anne et de Marie, trois cœurs qui ne font qu'un cœur, pour consumer la sainte victime qu'ils vous offrent ! Je vois, d'un côté, cette aimable Enfant qui se présente, se donne, se consacre et s'immole entièrement et de tout son cœur à la gloire de votre divine Majesté ; et, d'autre part, je vois que vous la recevez, vous l'acceptez, vous vous l'appropriez, vous en prenez possession, vous l'unissez à votre divinité de la plus étroite union qui fut jamais, vous la logez dans votre sein et dans votre cœur, pour la préparer à faire en elle et par elle les plus grandes merveilles de votre toute-puissante bonté, pour la disposer à être la Mère de notre Rédempteur, et à coopérer avec lui à l'œuvre de notre rédemption ; comme aussi à être notre vraie Mère, à laquelle vous communiquez votre puissance, votre sagesse et votre bonté, afin qu'elle puisse, qu'elle sache et qu'elle veuille nous affranchir de toutes sortes de maux, et nous combler de toutes

sortes de biens. Grâces infinies et immortelles vous en soient rendues, ô très adorable Trinité !

O divine Enfant, je me donne à vous de tout mon cœur, avec tous mes frères et toutes mes sœurs : employez vous-même, s'il vous plaît, la grande puissance que Dieu vous a donnée, pour prendre une entière et parfaite possession de nous, afin de nous présenter et de nous immoler avec vous à l'honneur et à la gloire de la très sainte Trinité.

CHAPITRE XXVI

Le onzième Mystère de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est sa demeure dans le temple de Jérusalem.

Saint Joachim et sainte Anne ayant accompli le vœu qu'ils avaient fait à Dieu de lui consacrer l'enfant qu'il leur donnerait, s'il leur faisait cette faveur. pour le servir dans son temple. s'en retournent chez eux. Et la petite Marie demeure dans le temple, n'étant âgée que de trois ans, sous le joug et la conduite de la Supérieure des vierges qui y vivaient en communauté ; mais avec un privilège tout particulier et extraordinaire qui n'a jamais été accordé à aucune fille ni femme, qu'à celle-ci qui est la Reine des vierges et la gloire de toutes les femmes.

Quel est ce privilège ? C'est que le bienheureux Évodius, successeur des Apôtres, patriarche d'Antioche, saint Germain, patriarche de Constantinople, et Nicéphore, dans son Histoire ecclésiastique[1], assurent qu'elle faisait sa

1. « Maria trimula cum esset, in templo est præsentata, et ibi in Sanctis Sanctorum traduxit annos undecim. » Evodius apud Canisium, lib. 1, cap. 12. — « Virgo, ut res divina intacta et sacrosancta,

demeure dans le *Sancta Sanctorum*, dans le Saint des Saints, qui était la partie du temple la plus sacrée et la plus vénérable. Il y a beaucoup d'apparence, néanmoins, qu'elle n'y demeurait pas toujours, mais que la porte lui en était ouverte toutes fois et quantes qu'elle le souhaitait, et qu'elle y entrait souvent pour y adorer Dieu et pour y faire ses exercices de piété.

Je sais bien qu'il n'était permis qu'au grand-prêtre d'entrer dans le Saint des Saints, et une fois par an seulement. Mais je sais bien aussi que cela n'a pas toujours été observé, puisque saint Épiphane et Eusèbe écrivent que cette loi n'a point eu de lieu au regard de saint Jacques, surnommé le frère du Seigneur, auquel il était permis d'entrer dans le sanctuaire pour y faire ses prières, à raison de sa grande sainteté[1].

C'est pour cette même raison que notre divine Enfant a joui de ce même privilège. Car, comme elle était un exemplaire de toutes sortes de vertus, dit le saint prêtre Épiphane de Constantinople[2], et que ses éminentes perfections jetant des rayons de tous côtés la rendaient ad-

in templi sanctiore loco, et in adytis ipsis vivebat. » Niceph., lib. 1, cap. 7. — « Mansit autem de cætero in Sanctis Sanctorum, seu in templi penetralibus, ambrosium nutrimentum per angelum accipiens usque ad secundam ætatem. » S. Germanus, *in Oratione de Virg. oblatione*; apud Vega, *Theol. Mar.*, n. 706. « Sur l'offrande de la sainte Vierge au temple, voici le jugement porté par Benoît XIV : « Ut ab incertis certa secernamus, negamus de Præsentatione dubitari posse. Ea vero quæ velut adjuncta a nonnullis narrantur, fatemur multas rationes suppetere quamobrem in dubium revocentur. » *De Festis B. M. V.*, c. 14, n. 4. Le Pape, dans la dernière partie du texte, entend parler des détails minutieux donnés par les Apocryphes sur les travaux de la Sainte Vierge au Temple, son commerce journalier avec les Anges, comment elle recevait d'eux une nourriture céleste, comment elle avait ses entrées libres dans le Saint des Saints, etc. Ce dont il ne veut pas qu'on doute, c'est la substance même du fait. » Terrien. *La Mère de Dieu*, tome 2, p. 25.

1. « Huic (S. Jacobo) uni licebat ingredi in Sancta Sanctorum. » D. Hieron. in *Breviario rom.* die 1. Maii, lect. 5.

2. *In Vita B. Virg.*

mirable et aimable à un chacun, les prêtres, touchés de l'éclat d'une sainteté si merveilleuse et si extraordinaire, se portaient volontiers à la favoriser de cette grâce extraordinaire ; joint que cela se faisait par un ordre particulier de la divine Volonté qui les poussait à lui donner cette permission. Pourquoi ? Parce que Dieu voulait que cette sainte Enfant fît sa demeure plus ordinaire dans le *Sancta Sanctorum*, pour sept raisons très considérables.

Premièrement, Dieu le voulait ainsi, pour joindre la vérité avec la figure, afin de faire paraître la beauté et l'excellence de la vérité par l'opposition de son ombre, comme le peintre met des ombres dans son tableau, afin de donner par ce moyen plus de lustre et d'éclat aux principales pièces du tableau. Pour bien entendre ceci, il faut savoir que le temple de l'ancienne Loi n'était qu'une ombre et une figure d'un nouveau temple que Dieu a bâti dans la nouvelle Loi, qui est la sainte Église. Quelle était la partie la plus digne et la plus vénérable de cet ancien temple de Jérusalem ? C'était le *Sancta Sanctorum*. Quelle est la partie la plus auguste et la plus sacrée du temple de la nouvelle Jérusalem, qui est l'Église ? C'est notre divine Vierge. C'est le vrai sanctuaire du nouveau temple qui a été bâti par le véritable Salomon, dont le sanctuaire de l'ancien temple n'était que l'ombre et la figure. Car, comme le premier sanctuaire contenait ce qu'il y avait de plus rare dans le temple de Salomon, et était plus digne et plus saint que tout le reste du temple : aussi notre divine Marie contient en soi tout ce qu'il y a de plus précieux dans la sainte Église, et est plus sainte elle seule que toute l'Église ensemble.

Comme Dieu faisait sa demeure plus particulièrement dans le sanctuaire du temple de Jérusalem : aussi le Cœur sacré de la petite Marie est dès maintenant un sanctuaire dans lequel la très sainte Trinité fait sa résidence plus saintement et plus agréablement que dans cet ancien sanctuaire, voire même que dans le ciel ; et son corps virginal

est aussi un sanctuaire dans lequel toute la plénitude de la Divinité habitera bientôt corporellement. Et son Cœur et son corps sont un merveilleux sanctuaire qui sera dédié et consacré par l'entrée et par la demeure que le souverain Pontife y fera, qui n'y entrera pas seulement une fois par an pour y rester une heure de temps ou environ, mais qui demeurera neuf mois dans ce corps immaculé, et toujours dans ce Cœur très sacré où il est déjà, et d'où il ne sortira jamais.

Secondement, Dieu veut que cette aimable Enfant soit l'unique, entre toutes les personnes de son sexe, qui fasse son séjour ordinaire dans le sanctuaire du temple de Dieu, pour nous donner à entendre par là qu'elle est l'unique qui est logée, dès le moment de sa Conception immaculée, dans le Sanctuaire des sanctuaires, c'est-à-dire dans le Cœur adorable de la très sainte Trinité, comme étant la Fille unique du Père éternel, la Mère unique du Fils et l'Épouse unique du Saint-Esprit, en la manière qui a été dite ci-dessus, au chapitre douzième.

En troisième lieu, Dieu veut que la clef de la porte du sanctuaire soit entre les mains de notre sainte Enfant, pour montrer que c'est par elle que la porte du sanctuaire des grâces et des miséricordes divines, et l'entrée du paradis nous sera ouverte. A raison de quoi elle est appelée par l'Église et par les saints Pères[1] : « La porte de la lumière, la porte de la vie, la porte des cieux, la clef du paradis » : *Porta lucis, janua vitæ, porta cælorum, clavis cælorum et regni Christi.* »

En quatrième lieu, Dieu veut qu'elle soit dans le *Sancta Sanctorum*, et qu'elle occupe la place où était l'Arche d'alliance, pour signifier par là qu'elle est la vraie Arche de sanctification, dont l'autre n'était que la figure, laquelle renferme dès maintenant dans son Cœur, et renfermera bientôt dans ses bénites entrailles, la véritable

1. Petr. Dam., *Sermo* 3 *de Nat. Virg.* ; S. Éphrem, *De Laud. Mariæ.*

manne du ciel, qui est le Verbe incréé qu'on appellera bientôt le Verbe incarné. Cette sainte Arche contient aussi en soi la verge de Moïse, c'est-à-dire la vertu et la puissance du Très-Haut, qu'il a déjà commencé à lui communiquer et qu'il lui communiquera encore plus abondamment, afin qu'elle opère avec lui des merveilles si prodigieuses, que tous les miracles que Moïse a faits avec sa verge, dans l'Égypte, dans la mer Rouge et dans les déserts, n'en sont que les figures et les ombres. Cette même Arche conserve encore en soi les vraies tables de la Loi, qui ne sont autres que son Cœur très sacré dans lequel le Saint-Esprit a écrit en lettres d'or toutes les lois évangéliques.

En cinquième lieu, Dieu veut que cette très bénigne Enfant soit dans le Saint des Saints, et qu'elle y occupe la place du Propitiatoire qui était sur l'Arche d'alliance, pour nous donner à connaître que l'ire de Dieu, qui est enflammée contre le genre humain depuis tant de siècles, sera apaisée par son moyen ; que ce sera par son entremise qu'il se rendra propice aux pécheurs et qu'il se réconciliera avec eux. A raison de quoi elle est appelée par les saints Docteurs « le Propitiatoire du monde » : *Commune propitiatorium*, dit saint André de Crète[1] ; *Totius sæculi propitiatorium*, dit saint Anselme.

En sixième lieu, Dieu veut que cette incomparable Enfant soit dans le Sanctuaire, et qu'elle tienne la place de l'Oracle, qui était avec le Propitiatoire sur l'Arche, entre les chérubins, [et] qu'on appelait ainsi parce que c'était là que l'on s'adressait à Dieu pour le consulter dans les difficultés qui se présentaient, et pour apprendre de sa bouche adorable ses divines volontés ; et c'était là aussi qu'il faisait ses réponses et qu'il donnait ses ordres. Il veut donc que la petite Marie occupe le lieu où était cet Oracle, pour nous marquer qu'il nous l'a donnée

1. *Orat. 2 de Dorm. Virg.* — 2. *Lib. de Concep. Virg.*

pour être notre vrai Oracle, dont celui-là n'était que l'ombre et la figure. Car, en effet, c'est par elle qu'il nous veut donner celui qui est la Vérité éternelle et la source de toutes les vérités. C'est par elle qu'il veut détruire toutes les erreurs et toutes les hérésies, qui sont les ennemies de la vérité : *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

C'est par elle, dit saint Cyrille d'Alexandrie[1], que tous les Prophètes nous ont prédit la venue du Sauveur. C'est par elle que les Apôtres nous ont annoncé les vérités évangéliques. C'est par elle que nous possédons tous les oracles des divines Écritures, puisque saint Bernard nous déclare que toute l'Écriture sainte a été faite pour elle, comme il a été dit ci-dessus. C'est par elle que Dieu a mis au milieu de nous l'Oracle des oracles, c'est-à-dire, le très saint Sacrement, qui est dans l'Église chrétienne ce que l'Oracle du sanctuaire de Jérusalem était dans l'Église judaïque, mais d'une manière beaucoup plus avantageuse ; car celui-là n'était qu'en un seul lieu de la Judée, et celui-ci est dans toutes les églises du christianisme. Et si, dans nos besoins et perplexités, nous avions recours à notre Oracle, c'est-à-dire à Jésus dans le très saint Sacrement, en esprit d'humilité et de confiance, nous en recevrions avec abondance toutes les lumières et toutes les grâces qui nous seraient nécessaires et convenables pour connaître et pour suivre les volontés de Dieu.

C'est ainsi que son infinie bonté nous a donné cette admirable Marie pour être notre Oracle. Ayez-y recours en vos doutes et anxiétés, et vous en expérimenterez des douceurs et des bontés inconcevables.

En septième lieu, Dieu veut que cette petite Vierge, non seulement entre une fois par an dans le *Sancta*

1. « Salve, Maria Deipara, propter quam Prophetæ clamant... » *Homil. contra Nestor.*

Sanctorum, comme le grand prêtre, mais qu'elle soit plus privilégiée que les grands-prêtres, ayant pouvoir d'y entrer tous les jours et d'y demeurer aussi longtemps qu'elle veut, pour nous donner à entendre qu'encore qu'elle n'ait pas le caractère et l'office de la prêtrise, elle en a néanmoins et avec éminence la puissance, l'esprit, la grâce et la sainteté, puisqu'elle formera bientôt de son très pur sang le Corps adorable de Jésus dans ses sacrées entrailles, et qu'étant au pied de la croix, elle offrira ce Corps sacré et ce précieux Sang en sacrifice au Père éternel pour sa gloire et pour le salut des hommes. J'ai dit avec éminence, car elle est la source, après son Fils, de toutes les grâces qui sont attachées au sacerdoce et qui en procèdent, et elle a plus de sainteté et plus de puissance auprès de Dieu, que tous les prêtres ensemble, tant de l'ancien que du nouveau Testament.

Enfin, cette admirable Enfant est si sainte que, selon le grand archevêque de Nicomédie[1], elle devait avoir sa demeure et être élevée dès son enfance, non pas seulement dans le Saint des Saints, mais dans le Ciel des cieux.

Voilà les raisons pour lesquelles Dieu a voulu que notre bienheureuse Enfant ait eu le privilège d'entrer dans le *Sancta Sanctorum* quand elle voulait, et d'y demeurer autant qu'elle voulait : dont il soit béni, loué et glorifié éternellement ; et qu'il nous fasse la grâce de nous comporter saintement, à son imitation, dans les lieux saints.

1. « Oportebat Virginem non in sanctis sanctorum tabernaculis, sed in ipso cælo cæli in prima ætate educari, eam quæ his conspecta sit latior, et puritate antecelluit. » Georg. Nicom. in *Orat. de Præsent. B. Virg.*

CHAPITRE XXVII

Le douzième Mystère de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui comprend ses occupations et exercices dans le temple.

Jamais la très sacrée Mère de Dieu n'a su ce que c'est que l'oisiveté, non pas même dans les plus tendres années de son enfance. De soixante-trois années qu'elle a vécu sur la terre, jamais elle n'en a employé un seul moment inutilement. Mais elle a tout employé pour le service et pour la gloire de son Dieu, et en la manière qui était la plus agréable à sa divine Majesté, et selon la conduite de son adorable volonté. Car le Saint-Esprit, qui la possédait et dirigeait en toutes choses, lui inspirait l'ordre et la règle qu'elle devait suivre dans l'emploi de son temps, et elle l'observait très fidèlement. Nous ne savons pas celle qu'elle a gardée dans les autres états de sa vie ; mais les saints Pères nous apprennent celle qu'elle a suivie pendant sa demeure dans le temple de Jérusalem.

Voici comme saint Jérôme en parle : « Lorsque la bienheureuse Vierge, dit-il, étant encore dans son enfance, demeurait dans le temple avec les autres filles de son âge, elle menait une vie fort réglée. Car, depuis le grand matin jusques à Tierce, elle s'entretenait avec Dieu dans l'oraison. Depuis Tierce jusques à None, elle s'appliquait à quelque ouvrage des mains. Depuis None jusques au soir, elle retournait à ses prières, qu'elle ne quittait point jusqu'à ce que l'Ange, qui lui apportait tous les jours son repas, vînt à paraître. Et ainsi elle s'avançait toujours de plus en plus en l'amour de son Dieu[1]. »

1. « Hanc sibi regulam beata Virgo statuerat, ut a mane usque ad horam tertiam orationibus insisteret. A tertia usque ad nonam, ex-

Saint Bonaventure, qui a pris ceci, partie de saint Jérôme, partie de ce que la glorieuse Vierge a révélé sur ce sujet à sainte Élisabeth, fille d'André roi de Hongrie, dit[1] qu'elle se levait ordinairement à minuit, et qu'étant levée elle se prosternait devant le lieu où l'Arche avait été, qui était le trône de Dieu, et que là elle demeurait longtemps en oraison, rendant des grâces infinies à Dieu, lui donnant une infinité de louanges et de bénédictions, et faisant plusieurs actes de foi, d'espérance, de charité et de religion. Ensuite de quoi elle avait coutume de lui demander sept choses principales. La première était la grâce de l'aimer de tout son cœur et de toutes ses forces. La seconde la faveur d'aimer son prochain autant que Dieu le commande, et tout ce qu'il désire que nous aimions pour l'amour de lui. La troisième, la force de haïr tout ce qui lui déplaît. La quatrième, l'humilité, la patience, la débonnaireté et les autres vertus qui la devaient rendre

terno opere se occuparet. A nona vero iterum ab oratione non recedebat, quousque illi Angelus appareret... » *Epist. ad Heliodorum.*

1. « Surgebam enim semper in noctis medio, et pergebam ante altare templi, et tanto desiderio, et tanta voluntate, et tanta affectione quanta poteram et sciebam, petebam gratiam ab omnipotenti Deo observandi illa tria præcepta et omnia alia mandata legis. Et sic stando ante altare, septem petitiones Domino faciebam, quæ sunt hæc : Primo enim petebam gratiam, qua possem implere dilectionis præceptum, scilicet ipsum diligere ex toto, etc. Secundo, petebam gratiam, qua possem diligere proximum secundum voluntatem et beneplacitum suum, et ut faceret me amare omnia quæ ipse amat et diligit. Tertio, petebam ut me faceret odire et fugere omnia quæ odit. Quarto, petebam humilitatem, patientiam, benignitatem et mansuetudinem, et omnes virtutes per quas efficerer gratiosa ante conspectum suum. Quinto, petebam ut faceret me videre tempus in quo esset nata illa beatissima Virgo, quæ debebat Filium Dei parere; et ut conservaret oculos meos, ut possem eam videre : linguam, ut possem eam laudare : manus, ut possem ei servire : pedes ut possem ire ad servitium suum : genua ut possem adorare Dei Filium in gremio suo. Sexto, petebam gratiam obediendi mandatis et ordinationibus Pontificis templi. Septimo, petebam ut templum et universum populum suum ad servitium suum conservaret ». D. Bonav. in *Medit. vitæ Christi*, cap. 3.

agréable à son bien-aimé. La cinquième, la grâce et l'honneur de voir de ses yeux, d'ouïr de ses oreilles et de servir de ses mains celle qui devait être la Mère de son Créateur, ainsi qu'elle l'avait appris des divines Écritures. La sixième, le secours nécessaire pour obéir ponctuellement à toutes les volontés de ses Supérieurs. A la septième, elle recommandait à Dieu le sanctuaire qu'il avait choisi, les officiers et les ministres du temple, et tout son peuple, le suppliant de les conserver tous et d'augmenter en eux le zèle de son service.

Après ce premier exercice, elle prenait un peu de repos, puis elle retournait à la prière, et ensuite elle s'occupait en quelque ouvrage manuel, selon qu'il lui était ordonné, pour le service du temple, ce qu'elle entendait en perfection.

Après midi, elle reprenait ses exercices spirituels de la lecture et de l'oraison, jusqu'à ce que l'Ange lui apportât sur le soir ce qui lui était nécessaire pour son manger. Après avoir pris sa réfection, elle bénissait et adorait Dieu ; et s'étant entretenue quelque temps avec les bienheureux Esprits qui la venaient voir, elle prenait un peu de sommeil, qui pourtant, selon le sentiment de plusieurs saints Pères, n'interrompait pas ses doux et affectueux colloques avec Dieu.

De tout ceci nous apprenons que notre sainte Enfant a eu cinq sortes d'exercices et d'occupations principales dans le temple. Car, premièrement, elle passait la meilleure partie de son temps en l'oraison.

Secondement, elle en mettait quelque partie en la lecture des saints Livres. *Elle n'était jamais moins seule que quand elle était seule*, dit saint Ambroise ; *car comment est-ce qu'elle était seule, ayant tant de Livres, tant d'Archanges, tant de Prophètes avec elle*[1] ? *Elle s'appliquait*

1. « Tum sibi minus sola videbatur, cum sola esset. Nam quemadmodum sola, cui tot libri adessent, tot Archangeli, tot Prophetæ ? » *De Virginibus*, lib. 2.

souvent à lire et méditer les oracles des Prophètes, dit saint Germain de Constantinople.

Troisièmement, elle s'employait, dit le même Saint, à travailler en laine, en lin et en soie, pour le service du temple.

En quatrième lieu, elle avait tous les jours quelques saints entretiens avec les Esprits bienheureux, des choses célestes et divines, selon le témoignage de saint Ambroise, que nous venons d'alléguer. Et c'est le sentiment aussi de saint Germain et de plusieurs autres.

En cinquième lieu, elle employait un peu de temps, mais le moins qu'elle pouvait, à prendre son repas, que les Anges lui apportaient, au rapport de saint Ambroise[1], de George archevêque de Nicomédie[2], de Cédrenus[3], et de Métaphraste qui dit[4] que saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, avait vu de ses propres yeux un Ange apportant la portion à notre sainte Enfant. Et saint Jérôme dit[5] qu'il n'y a pas sujet de s'en étonner, puisque Dieu a bien fait cette faveur plusieurs fois à un saint abbé nommé Apollon, qui vivait du temps de l'empereur Théodose l'ancien.

Après avoir pris sa réfection, elle prenait un peu de repos, durant lequel néanmoins elle était dans une contemplation plus relevée, dit saint Bernardin de Sienne, même dès le ventre de sa mère, que n'ont jamais été les plus hauts contemplatifs.

Voilà les occupations de notre bienheureuse Enfant dans le temple de Jérusalem, dans lesquelles nous voyons qu'elle a employé très excellemment tous les moyens par

1. *De Virginibus*, lib. 2. — 2. *Homil. de oblat. Virg.*

3. *In Compend. hist.*

4. « Cum ea, ut solebat, versante in adytis, vidit Zacharias quemdam sermocinantem, qui erat inusitata specie, et ei præbentem alimentum ; erat autem qui apparebat angelus. » *De Præsent. B. Virg.*

5. *Epist. ad Heliod.*

lesquels on peut honorer Dieu en ce monde, qui sont neuf principaux, dont :

Le premier est de parler à Dieu dans l'oraison, et de lui parler avec l'humilité, le respect et l'attention convenables.

Le second, d'écouter Dieu qui nous parle continuellement par ses inspirations, par les saints livres que nous lisons, par ses divins commandements, par la bouche de nos supérieurs et des prédicateurs, et par toutes les créatures qui sont autant de langues qui nous crient sans cesse que nous aimions leur Créateur et le nôtre. *Le ciel et la terre*, dit saint Augustin, *et toutes les choses qui sont au ciel et en la terre, ne cessent de me dire que j'aime mon Dieu.* Écouter donc Dieu qui nous parle en tant de manières, et obéir à sa voix, et faire bon usage de ce qu'il nous dit.

Le troisième, de mettre notre récréation et notre joie à parler et à entendre parler de Dieu dans nos entretiens avec le prochain.

Le quatrième, d'agir pour Dieu et de faire tout pour lui et avec une très pure intention de lui plaire.

Le cinquième, de n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, et de mettre tout notre contentement à vouloir tout ce qu'il veut et à ne vouloir rien que ce qu'il veut.

Le sixième, de quitter tout et de se quitter soi-même pour l'amour de Dieu.

Le septième, de donner et de sacrifier tout à Dieu.

Le huitième, de souffrir tout pour Dieu.

Le neuvième, de mourir ou d'être disposé à mourir pour Dieu.

Notre divine Enfant glorifie Dieu par tous ces moyens en une manière très parfaite pendant qu'elle est dans le temple.

Car, premièrement, elle emploie la meilleure partie de

son temps à parler à Dieu dans l'oraison, et à lui parler avec une humilité, un respect et une dévotion qui n'en a jamais eu de semblable.

Secondement, elle a toujours les oreilles ouvertes à la voix de son Dieu qui lui parle par ses inspirations, par ses commandements, par ceux qui la gouvernent, et par la lecture des saints Livres ; et elle obéit très exactement à tout ce qu'il lui ordonne, et fait un très saint usage de tout ce qu'il lui dit.

En troisième lieu, elle fait sa récréation après son repas, et met toute sa joie à parler et à entendre parler de Dieu, dans les entretiens qu'elle a avec les saints Anges ; et si elle suivait les sentiments de son amour et de son zèle, elle en parlerait à tout le monde, et elle irait par tout l'univers pour le prêcher et pour le faire connaître et aimer à tous les habitants de la terre.

En quatrième lieu, elle ne fait rien que pour Dieu et pour le service de son temple ; et elle n'a point d'autre prétention en tout ce qu'elle fait, que de plaire à son Dieu.

En cinquième lieu, elle n'a point d'autre volonté en quoi que ce soit, que celle de Dieu ; et elle met toute sa félicité et son paradis à lui laisser vouloir pour elle et pour toutes ses créatures ce qui lui est le plus agréable.

En sixième lieu, elle a tout quitté pour Dieu, son père, sa mère, son pays, ses parents, soi-même, tout, sans aucune exception.

En septième lieu, elle s'est donnée et sacrifiée, et elle se donne et sacrifie à Dieu continuellement et entièrement, corps, âme, cœur, esprit, vie, tout ce qu'elle peut, tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle est, sans aucune réserve.

En huitième lieu, comme elle sait que le Fils de Dieu doit venir en ce monde pour sauver les hommes, et qu'elle voit, dans la lecture des Prophètes, les supplices très atroces qu'il doit souffrir pour tous les enfants d'Adam et pour elle en particulier, l'amour très ardent qu'elle a pour ce très aimable Sauveur lui fait souffrir dès lors des

douleurs inconcevables, et lui fait désirer de porter toutes les souffrances qu'il doit endurer, afin de l'en affranchir, si tel était son bon plaisir.

En neuvième lieu, comme elle apprend aussi, dans les divines Écritures, dont, selon saint Augustin[1] et les autres saints Pères, elle savait les secrets, qu'il doit mourir d'une mort très cruelle pour l'amour des hommes et pour l'amour d'elle, l'amour incroyable qu'elle a pour lui la porte à s'offrir à Dieu d'un grand cœur, pour souffrir toutes les morts imaginables, afin d'en délivrer ce très adorable Rédempteur, qu'elle aime plus infiniment que soi-même. Oh ! qu'elle dit de bon cœur dès lors, avec abondance de larmes et avec un amour et une douleur inimaginable, ce qu'elle a dit depuis au temps de la Passion de son Fils, ne le connaissant pas encore alors comme son Fils, mais comme son Rédempteur et comme son Époux : *Amor unice, Redemptor carissime, quis dabit mihi ut moriar pro te, Sponse dilectissime?* « O mon très unique amour, ô mon très aimé Rédempteur, mon très cher Époux, qui me donnera que je meure pour vous et de cent mille morts ? »

C'est ainsi, ô très aimable Enfant, que vous employez tous les moyens possibles pour honorer et glorifier Dieu pendant que vous demeurez dans son temple. Gloire, louange et bénédiction éternelle au Père, au Fils et au Saint-Esprit, pour toutes les faveurs qu'il vous ont faites en ce temps-là et en toute votre vie ! Offrez-leur, s'il vous plaît, tout l'honneur que vous leur avez rendu par le saint emploi que vous avez fait de votre temps, en réparation et satisfaction du mauvais usage que j'ai fait de celui qu'ils m'ont donné, tant en mon enfance qu'en tout le

1. « Revolve, Maria, propheticam lectionem, neque enim te scientia divinorum potest præterire librorum, quæ ipsam plenitudinem paritura es Prophetarum ; recole in libro Isaiæ prophetæ Virginem quam legisti, et gaude, quia tu esse meruisti. » D. August. *Serm.* 9 *de Temp.*

reste de ma vie, et les priez de me donner la grâce d'employer entièrement tous les moments qui me restent, pour leur seule gloire et pour leur très pur amour.

CHAPITRE XXVIII

Exhortation aux filles et femmes chrétiennes, pour les porter à imiter la petite Marie dans le saint emploi qu'elle fait de son temps.

Après vous avoir mis devant les yeux, mes très chères sœurs, le très saint usage que notre aimable Enfant a fait de tout son temps pendant qu'elle était dans le temple de Jérusalem, trouvez bon que je m'adresse à vous pour vous exhorter et pour vous supplier de ne rejeter pas un très beau miroir que le Roi du ciel vous veut donner. Quel est ce miroir ? Écoutez le grand saint Ambroise, il vous le dira. « Ayez toujours devant les yeux, ce dit-il[1], « la vie toute pure et toute sainte de la bienheureuse Marie. C'est un divin miroir dans lequel vous verrez la » beauté éclatante de toutes les vertus, et un modèle parfait de votre vie et de vos mœurs, sur lequel vous devez former vos actions, et prendre règle de ce que vous » avez à faire et à ne pas faire, des défauts que vous devez » éviter, et des vertus qu'il vous faut pratiquer, en imitant soigneusement l'exemple de cette divine Vierge. »

C'est en cette imitation, mes chères sœurs, que consiste votre gloire, votre bonheur et votre salut éternel. N'est-ce pas une grande gloire à une chétive créature de

1. « Sit igitur vobis, tanquam in imagine descripta, virginitas vitaque beatæ Mariæ, de qua velut in speculo refulget species castitatis et forma virtutis. Hinc sumatis licet exempla vivendi, ubi tanquam in exemplari magisteria expressa probitatis, quid corrigere quid effugere, quid tenere debeatis, ostendunt. » *De Virginib.* lib. 2.

marcher sur les pas de la Reine du ciel ? N'est-ce pas un grand honneur et bonheur tout ensemble à la fille d'une si sainte Princesse, de se rendre semblable à sa Mère ? Votre salut éternel ne dépend-il pas du vœu et de la promesse solennelle que vous avez faite à Dieu dans votre baptême, de suivre Jésus-Christ, et conséquemment sa très sainte Mère, qui est inséparable d'avec son Fils, et qui a toujours tenu le même chemin par lequel il a marché ? Jetez donc souvent les yeux sur votre beau miroir, regardez l'exemple de votre Reine, voyez les perfections de votre Mère, voyez comme elle règle et dispose son temps, et comme elle emploie saintement tous ses moments ; puis considérez ce que vous faites. O Dieu ! quelle dissemblance entre la Mère et les filles !

Je parle, premièrement, de plusieurs qui se disent chrétiennes, mais qui sont plus païennes que chrétiennes ; qui sont plutôt les filles du prince de l'enfer que de la Reine du ciel ; qui ont fait vœu en leur baptême de renoncer à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, et qui vivent comme si elles avaient promis tout le contraire. Qui sont celles-là ? Ce sont celles dont il est écrit que la vanité dévore tous leurs jours et toutes leurs années, et qu'elle les fait courir si promptement à la mort, qu'elles meurent avant que d'avoir commencé à vivre : *Defecerunt in vanitate dies eorum, et anni eorum cum festinatione*[1]. Ce sont celles qui ne songent qu'à se divertir et à passer leur temps dans les plaisirs et dans les dérèglements du monde, et qui en un moment, et lorsqu'elles y pensent le moins, se voient précipiter malheureusement dans les enfers. Ce sont celles qui passent plus de la moitié de leur vie à dormir et à manger, et le reste à s'idolâtrer devant un miroir, à jouer de grosses sommes d'argent, à baler, à danser, à lire des romans, à cajoler, à fréquenter les comédies, à faire des visites

1. *Ps.* LXXVII, 33.

mondaines, où l'on fait métier de railler, de se moquer du prochain et de déchirer sa réputation par les médisances et calomnies. Ce sont celles que saint Jérôme appelle *les amazones du diable*[1], qui s'arment de pied en cap pour faire la guerre à la chasteté, et qui, par leurs cheveux frisés avec tant d'artifice, par leurs mouches, par la nudité de leurs bras, de leurs épaules et de leurs gorges, tuent cette princesse du ciel dans les âmes qu'elles massacrent aussi avec la leur toute la première. Ce sont celles qui ne vont dans les églises que pour les profaner et pour y déshonorer Dieu devant sa face, et en la présence de toute sa cour. Car, au lieu de se prosterner devant sa divine Majesté pour l'adorer humblement, vous les voyez perchées sur des bancs ou sur des chaires, comme si le pavé de l'église n'était pas digne de les porter, et comme si elles n'y venaient que pour se faire voir, et pour faire parade des pompes du monde, dans le lieu même où elles ont promis à Dieu d'y renoncer[2].

Au lieu d'entendre la sainte messe ou la parole de Dieu avec silence et respect, et de pleurer leurs crimes, dont elles sont chargées, vous les voyez rire, causer et faire causer les autres. Au lieu de paraître devant Dieu qui est leur Roi et leur Juge qui les jugera bientôt en sa rigueur, au lieu, dis-je, de paraître devant sa face en esprit d'humilité et d'abaissement, elles font porter insolemment leur queue, traitant le Monarque du ciel avec moins de respect qu'un prince de la terre, dans la maison duquel elles n'oseraient se présenter en cet état.

Ce sont celles encore qui ont tellement perdu la pudeur, qu'elles n'ont pas honte de se servir de valets au lieu de filles de chambre, pour s'habiller et se désha-

1. « Habet in castris suis (diabolus) amazonas, quæ exerta mamma, nudo brachio, viros ad libidinem provocant. » *Lib. 2 adv. Jovin.*

2. Voir le *Traité du Respect dû aux saints lieux*, tome 2 des Œuvres complètes.

biller le matin et le soir; et celles que l'on voit assises au soir, dans les ténèbres, sur des boutiques, avec de jeunes muguets, ou se promener avec eux jusqu'à dix et onze heures du soir, ce qui donne occasion à beaucoup de péchés.

Le grand mal est que toutes ces personnes mondaines sont dans un tel aveuglement, qu'elles font toutes ces choses et beaucoup d'autres sans scrupule, et se moquent des prédicateurs et des autres qui les avertissent.

Pauvres insensées, n'oyez-vous point le Fils de Dieu qui vous déclare qu'au terrible jour du jugement, il vous fera rendre compte de chaque parole inutile que vous aurez dite[1]? Cela étant ainsi, quel compte vous demandera-t-il de tant de temps si mal employé? Ne savez-vous pas qu'en suite du péché dans lequel vous êtes nées, et des péchés actuels que vous avez commis, vous n'auriez pas droit de vivre un moment, si le Fils de Dieu ne vous l'avait acquis par son sang et par sa mort? Oui, tous les moments de votre vie ont coûté le sang adorable et la mort douloureuse de l'Agneau immaculé; ce qui vous devrait obliger de chérir et estimer tous ces moments comme une chose qui a coûté un prix infini à votre Sauveur, et qu'il vous a donnée avec un amour infini, afin que vous l'employiez à le servir et aimer, et à gagner la belle et bienheureuse éternité.

N'entendez-vous pas le Saint-Esprit qui vous dit, par la bouche de saint Paul, que vous n'êtes point à vous, mais que vous êtes à celui qui vous a achetées par un grand prix[2]? Oui, sachez que le Fils de Dieu a acheté, par le prix infini de son précieux sang, votre être, votre vie, votre corps, votre âme, vos pensées, vos paroles,

1. « Dico autem vobis, quoniam omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii. » Matth. XII, 36.

2. « An nescitis quoniam... non estis vestri? Empti enim estis pretio magno. » I *Cor.* VI, 19, 20.

vos actions, vos années, vos mois, vos semaines, vos jours, vos heures, vos moments? D'où il s'ensuit que vous n'avez point droit de faire aucun usage de ce qui est en vous ou à vous, ni d'employer un seul moment de temps que pour lui ; et que, quand vous employez quelqu'une de ces choses pour le monde ou pour vos passions, vous faites un larcin, dérobant à votre Rédempteur une chose qu'il a achetée au prix de son sang.

Quand vous ne feriez point d'autre mal que de passer votre temps inutilement, au lieu de l'employer en bonnes œuvres, que deviendrez vous, puisque la Vérité éternelle vous proteste que tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté dans le feu éternel[1] ?

Mais comptez-vous pour rien la promesse solennelle que vous avez faite à Dieu en votre baptême, à la face de son Église, de renoncer à Satan, au péché et au monde, et de suivre Jésus Christ comme les membres doivent suivre leur chef? Et ne savez-vous pas que vous serez jugées à l'heure de la mort sur cette promesse, et que, si vous ne l'avez gardée, ce sera le sujet de votre condamnation? Or, dites-moi, je vous prie, est ce garder cette promesse que de vivre comme vous faites? Est-ce marcher par le chemin par lequel Jésus-Christ et sa sainte Mère, et tous ses Saints ont marché? Est-il allé une personne dans le paradis, de celles qui ont suivi cette route? Pas une, si elle ne l'a quittée avant que de mourir. Au contraire, c'est le grand chemin de l'enfer, par lequel une infinité d'âmes y sont arrivées, qui y brûlent maintenant et y brûleront éternellement.

J'entends une voix qui crie, dans l'Apocalypse : « Malheur à la terre et à la mer, car le diable y est descendu, ayant été chassé du ciel, tout embrasé de fureur qui le porte à faire tout le mal qu'il pourra contre Dieu

1. « Omnis arbor. quæ non facit fructum bonum, excidetur et in ignem mittetur. » Matth. VII. 19.

et contre les hommes, sachant qu'il a peu de temps[1]. » Si ce dragon compte les siècles et les milliers d'années pour un temps bien court, eu égard à la manie qu'il a de faire commettre beaucoup de crimes et de perdre un grand nombre d'âmes, quelle affection devriez-vous avoir d'employer autrement que vous ne faites le peu de temps que vous avez pour travailler à la grande affaire de votre salut, puisque cette vie ici n'est qu un moment?

N'oyez vous point cet Ange dont il est encore parlé dans l'Apocalypse, qui, ayant mis un pied sur la terre et l'autre sur la mer, pour montrer qu'il va parler au nom de celui qui commande à la terre et à la mer, et ayant levé la main au ciel, jure par le grand Dieu vivant au siècle des siècles, qu il n'y aura plus de temps : *Juravit per viventem in sæcula sæculorum, quia tempus non erit amplius*[2] ? Ce jurement s'accomplira bientôt au regard de vous. Le jour est proche auquel il sera vrai de dire qu'il n'y aura plus de temps pour vous. L'heure viendra bientôt qui sera la fin de votre temps et le commencement de votre éternité, et en laquelle, si vous ne vous convertissez, on dira de chacune de vous : *Abiit in domum æternitatis suæ*[3] : « Elle est partie cette mondaine, cette libertine, elle s'en est allée dans la maison de son éternité, et d'une malheureuse éternité. » Il n'y a plus de temps pour elle, il n'y a plus qu'une éternité de supplices effroyables. Elle a bien passé son temps, et il est bientôt passé pour elle; mais cette épouvantable éternité ne finira jamais Et enfin voici l'épitaphe qu'il faudra mettre sur votre tombeau : *Duxit in bonis dies suos, et in puncto descendit ad inferna*[4] : « Cette misérable a consommé tout son temps dans les plaisirs et vanités

1. « Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam, sciens quod modicum tempus habet. » *Apoc.*, XII, 12.
2. *Apoc.*, X, 6. — 3. *Eccl.* XII, 5.
4. « Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad æterna descendunt. » Job. XXI, 13.

du monde, et en un moment, lorsqu'elle y pensait le moins, elle a été précipitée dans les enfers. »

Si vous désirez éviter cet effroyable malheur, faites pénitence pendant qu'il en est encore temps, changez de vie, regardez le miroir que Dieu vous a donné, suivez l'exemple de la petite Marie dans le saint emploi qu'elle a fait de son temps, et vous aurez plus de vrai et solide contentement en une heure, que celles qui suivent le monde n'en peuvent avoir en toute leur vie.

CHAPITRE XXIX

Pour celles qui font profession de dévotion.

Entre les filles et femmes qui font profession spéciale de dévotion, il y en a plusieurs qui portent leur miroir partout avec elles, je dis ce divin miroir dont il est parlé au commencement du chapitre précédent ; qui prennent grand plaisir à le regarder souvent, et qui s'étudient soigneusement à imprimer en leur intérieur une vive ressemblance de celle dont elles portent l'image en leur extérieur par la qualité de leur sexe.

Mais pourtant le nombre de celles-ci est fort petit, en comparaison de beaucoup d'autres qui se mettent au rang des dévotes, et qui n'ont que le masque et l'apparence de la vraie dévotion.

Qui sont celles-là ? Ce sont celles qui veulent placer l'arche du vrai Dieu avec l'idole de Dagon, et marier la dévotion avec l'amour du monde, duquel le Saint-Esprit crie par la bouche de saint Jean : *N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde ; car quiconque aime le monde, ne peut point aimer Dieu, ni être aimé de Dieu*[1].

1. « Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. » Joan., II, 15.

Ce sont celles qui veulent bien communier souvent, qui est une très bonne chose quand on en tire quelque fruit, mais qui ne travaillent point à se corriger de mille défauts dont elles sont pleines.

Qui désirent manger souvent à la table de Dieu et boire dans la coupe du Seigneur, comme dit saint Paul[1], mais qui ne veulent pas perdre leur part de la table de Satan, ni de la coupe des démons ; ne faisant aucun effort pour mortifier leurs passions, mais se laissant aller facilement à suivre leurs inclinations et à contenter l'immortification de leurs sens.

Elles témoignent de l'empressement pour recevoir souvent dans leur bouche le corps adorable et le précieux sang du Fils de Dieu, et ensuite elles sont aussi promptes à se railler, à se moquer du prochain, à parler à son désavantage, à dire même quelquefois des paroles à double entente, et à chanter des airs mondains et des chansons profanes, comme si elles n'avaient mangé qu'un pain commun et ordinaire.

Ce sont celles qui ne voudraient pas manquer à entendre tous les jours la sainte messe, mais qui ne veulent pas aussi se priver de la satisfaction qu'elles prennent à la comédie, quoique toute l'Église l'ait toujours condamnée comme une chose très pernicieuse, de la manière qu'elle se fait ordinairement.

Ce sont celles qui lisent quelquefois des livres de piété, mais qui passent les nuits à lire des romans ou autres livres semblables, dont la lecture est défendue expressément par plusieurs saints Conciles, parce que ces livres sont pleins de venin qui empoisonne les âmes des personnes qui les lisent. Ce qui a fait dire au grand Gerson, l'un des plus clairs flambeaux de la célèbre Université de Paris, parlant d'un faiseur de romans, que, s'il savait

1. « Non potestis calicem Domini bibere, et calicem dæmoniorum. Non potestis mensæ Domini participes esse, et mensæ dæmoniorum. » 1 *Cor.*, X, 20, 21.

qu'il fût mort sans faire pénitence de ce péché, il ne prierait non plus Dieu pour lui que pour Judas[1].

Ce sont celles dans les chambres et dans les cabinets desquelles vous voyez quelques tableaux de dévotion ; mais vous y voyez aussi des peintures et quelquefois même des figures peu honnêtes, pour les postures indécentes et pour les nudités qui s'y voient, qui sont cause que l'on commet mille péchés. A raison de quoi un concile général, tenu à Constantinople en l'an 692, défend ces figures et ces peintures sous peine d'excommunication, parce qu'elles sont, dit-il, *oculorum præstigiatrices, mentis corruptrices, et sufflammationum ad turpes voluptates incitatrices* : c'est-à-dire, « qu'elles enchantent les yeux, qu'elles corrompent les âmes, et qu'elles enflamment le feu infernal de la concupiscence charnelle. »

Ce sont celles qui se rendent assez assidues aux prédications de la sainte parole de Dieu ; mais qui ne font pas de scrupule d'aller au bal et à la danse, dont le démon est l'auteur, et qui est une occasion d'une infinité de péchés et de la damnation de quantité d'âmes. Ce qui fait dire à saint Éphrem que *la danse est la joie des diables et la tristesse des Anges*[2] ; et à saint Chrysostome, que c'est *barathrum diaboli*[3], « le gouffre du diable », qui engloutit quantité d'âmes dans les enfers ; et à saint Augustin, comme aussi à un sacré concile de l'Église, qui est le troisième concile de Tolède, que c'est un plus grand péché de danser, spécialement aux fêtes, que de labourer la terre en ces jours-là[4]. C'est pourquoi le grand saint Ambroise crie, parlant à toutes les mères[5] : *Ap-*

1. *Serm.* 4 *Adv.* — 2. *Serm.* Quod luducris.

3. *Hom.* 69 in Matth. 13 et 14.

4. « Melius est die dominica arare, quam choreas ducere. » D. Aug. *In Psal.* 91.

5. « Videtis quid docere, quid etiam dedocere filias debeatis. Saltet, sed adulteræ filia. Quæ vero pudica, quæ casta est, filias suas religionem doceat, non saltationem. » *De Virginib.* lib. 3.

prenez, dit-il, *femmes chrétiennes, ce que vous devez faire aimer à vos filles, ce que vous devez leur faire haïr. Que celles qui voudront danser dansent, pourvu qu'elles sachent que cela n'appartient qu'à la fille de l'adultère Hérodias. Mais une mère chaste et pudique doit enseigner la piété et la vertu à ses filles, et non pas la danse.* Et saint Augustin appelle le lieu où l'on danse : *Turpissimam diaboli caveam*[1], « la très sale caverne du diable. »

Ce sont celles encore qui font des aumônes et des œuvres apparentes de charité, et même quelquefois des fondations pieuses et d'autres choses semblables ; mais qui ne payent pas leurs dettes, ni le salaire qui est dû à leurs serviteurs et servantes, et à de pauvres ouvriers ; ni ce qu'elles ont pris chez les bouchers, boulangers, confituriers et autres semblables, pour l'entretien de leur table ; et chez des drapiers, merciers, carrossiers et autres, pour se vêtir pompeusement, pour habiller leurs laquais, pour faire rouler leurs carrosses, pour meubler leurs maisons, et pour l'employer en d'autres excès et vanités : ce qui crie vengeance devant Dieu.

Ce sont celles qui, au lieu d'aimer la retraite et le silence, qui est le caractère de la vraie dévotion, aiment fort à courir de côté et d'autre, et à faire des visites mondaines et inutiles, n'ayant d'ailleurs aucun soin de l'éducation de leurs enfants, ni de l'instruction de leurs domestiques, sans avoir égard à ces paroles terribles de saint Paul : *Quiconque n'a pas soin des siens, spécialement de ses domestiques, a renié la foi et est plus coupable devant Dieu qu'un infidèle*[2].

Qui savent bien causer des matières de dévotion ; mais qui savent bien aussi détracter et s'entretenir des défauts de leur prochain, qui est une des plus certaines marques de la fausse dévotion.

1. *Serm.* 215 de Temp.

2. « Si quis autem suorum, et maxime domesticorum curam non habet, fidem negavit, et est infideli deterior. » I *Tim.* V, 8.

Qui paraissent des anges dans l'église ; mais qui sont des démons dans leur maison, étant toujours en colère contre leurs domestiques, qu'elles malédifient beaucoup par leurs chagrins et criailleries, qui leur rendent la dévotion odieuse.

Qui demeurent longtemps dans les lieux de dévotion ; mais qui abandonnent le soin qu'elles doivent prendre des affaires domestiques de leur famille.

Qui sont toujours pendues aux oreilles d'un directeur, à qui elles font perdre beaucoup de temps ; mais qui sont sans respect et sans obéissance à leurs maris et à leurs parents.

Qui avalent doux comme lait le venin des flatteries et des louanges, dont elles s'empoisonnent les unes les autres ; mais qui ne sauraient souffrir une parole de travers, et qui ressentent vivement les moindres offenses qu'on leur fait.

Qui sont pleines d'estime et de complaisance au regard d'elles-mêmes ; mais qui crèvent d'envie et de jalousie au regard des autres.

Qui protestent qu'elles ne veulent rien faire qui déplaise à Dieu ; mais aussi elles ne veulent pas déplaire au monde. Car pourquoi est-ce qu'elles veulent être vêtues mondainement, porter sur elles des senteurs agréables, prendre grand soin de la beauté de leur visage et de leurs mains, et faire parade de la nudité de leurs bras, lors même qu'elles se présentent à la sainte table, sans se soucier de ce que dit saint Chrysostome, que les nudités, même des figures mortes, et beaucoup davantage des vivantes, sont le siège et le trône du démon : *Nudæ figuræ dæmon assidet*[1] ? Pourquoi, dis-je, font-elles toutes ces choses, si ce n'est pour plaire au monde, quoique plaire à Dieu et au monde soient deux choses ordinairement incompatibles ? *Si je plaisais encore aux hommes,*

1. *In Psal.* CXIII.

dit saint Paul, *je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ*[1].

Enfin, ce sont celles qui se persuadent d'être bien sages, et qui néanmoins sont véritablement folles, puisqu'elles suivent la folie du monde, qui paraît dans les changements continuels de ses modes : *Stultus sicut luna mutatur*[2]. Car nonobstant leur dévotion, elles veulent suivre les vaines modes du monde, en leurs habits, en leurs meubles, en leur parler et en tout le reste. Maudites modes, qui sont les sources de mille et mille péchés, et qui attirent beaucoup de malédictions et de châtiments de Dieu sur elles et sur les autres, dont voici un horrible exemple tiré du *chapitre* 51 du *livre* 4 des *Révélations de sainte Brigitte*, approuvées de trois Papes, de deux Conciles, et même de toute l'Église, comme il a été dit ci-dessus.

Là il est rapporté qu'un jour Dieu fit voir à cette Sainte l'âme d'une malheureuse femme qui, étant présentée devant le tribunal de Dieu, s'accusait elle-même de ses crimes, et entre autres d'avoir suivi les modes du monde, et même d'en avoir inventé de nouvelles. « Malheur à moi, disait-elle, qui, depuis les pieds jusqu'à la tête, ai été revêtue de vanité et de superbe. Car j'ai suivi toutes les modes du monde, et j'ai inventé de nouveau quelques vains et superbes habits. J'ai lavé avec trop de soin et de curiosité mes mains et ma face, non pas seulement pour les conserver dans la netteté, mais pour attirer les yeux et l'estime des créatures[3] ». Ensuite de ces accusations,

1. « Si hominibus placerem, Christi servus non essem. » *Galat.* I, 10.

2. *Eccli.* XXVII, 12.

3. « Nihil fuit a vertice capitis mei usque ad calcaneum, quod nisi cum superbia vestivi. Quædam enim vana et superba portamenta ego de novo adinveni personaliter, quædam vero sequebar secundum patriæ consuetudinem. Lavi quoque manus et faciem, non ut solum mundarentur, sed ut ab homine laudarentur pulchra. » *Revel.* lib. 4, cap. 51.

sainte Brigitte entendit la divine Justice prononçant cet arrêt contre cette misérable : « Il est juste que tu sois livrée à Satan, afin qu'il te rende ce que tu as mérité, puisque tu as obéi à ses volontés en te parant et habillant ainsi qu'il t'a suggéré ; et lorsque les autres suivront tes vaines inventions, tes peines augmenteront[1]. »

Ce terrible arrêt ayant été ainsi prononcé, sainte Brigitte vit plonger cette misérable dans des tourments si effroyables, qu'il n'y a point de langue qui en puisse exprimer la moindre partie.

Je trouve dans le *chapitre* 41 du *livre* 6 de la même sainte Brigitte, que Notre-Seigneur lui dit un jour, parlant d'un roi, que, s'il désirait lui être agréable, « il devait quitter toutes les légèretés et vanités de ses mœurs et de ses habits, ne suivant point les modes nouvelles, mais les façons louables que ses prédécesseurs avaient établies[2]. »

Et au *chapitre* 57 du *livre* 8, la bienheureuse Vierge parlant encore sur ce sujet à la même sainte Brigitte, lui déclare qu'une des causes principales pour lesquelles Dieu châtiait alors le royaume de Suède, était la vanité et la superfluité des habits et des diverses modes et artifices qu'on y suivait[3].

Mais il n'y a rien de si épouvantable que ce qui est rapporté par saint Jérôme[4], l'un des quatre principaux Docteurs de la sainte Église, qui est une chose arrivée de son temps, dans une maison qu'il connaissait parfaite-

1. « Juris diaboli est retribuere tibi pro meritis, quia te ornasti et composuisti sicut ipse tibi inspirabat et dictabat... et propter adventum cujuslibet qui imitabatur adinventiones tuas, pœna tua augmentabitur. » *Ibid.*

2. « Debet deponere omnes levitates in moribus et vestibus, non attendendo ad consuetudines novas, sed ad illas laudabiles a prædecessoribus suis institutas. » *Revel.* lib. 6, cap. 41.

3. « Propter tria peccata, plaga venit super Regnum, scilicet propter *superbiam*, et incontinentiam, et cupiditatem... » *Revel.* lib. 8 cap. 57.

4. *In Ep. ad Lætam.*

ment, et au regard d'une dame romaine de grande condition, nommée Prétextate, qui était la belle-sœur de sainte Paule, fille spirituelle de ce grand Saint. Voici ce que c'est. Sainte Paule voulant quitter la ville de Rome pour aller visiter les lieux saints que notre Sauveur a honorés de sa présence dans la Judée, laissa sa fille Eustochium, qui avait dessein de se consacrer à Dieu, entre les mains de sa tante Prétextate, laquelle désirant la porter du côté du monde contre le dessein de sa mère, l'obligea, par l'ordre de son mari, de quitter son habit qui était simple et modeste, et d'en prendre un autre plus somptueux, lui peignant aussi et accommodant ses cheveux à la mode du monde. Qu'en arriva-t-il ? Vous allez voir un châtiment épouvantable. La nuit suivante, voilà un ange envoyé de Dieu, qui lui parle en cette façon : « Tu as donc été si hardie que de préférer le commandement de ton mari à Jésus-Christ ; tu as donc mis tes mains sacrilèges sur la tête de la vierge de Dieu, pour la parer mondainement. Voici la punition de ton crime. Tes mains qui l'ont commis deviendront sèches tout maintenant, de telle façon que tu ne t'en serviras plus. Et dans cinq mois tu seras jetée dans les enfers. Et si tu persévères dans ton crime, ton mari et tous tes enfants mourront[1]. » Tout cela, dit saint Jérôme, fut accompli de point en point ; et à la fin du cinquième mois elle mourut subitement et sans donner aucune marque de pénitence.

Après toutes ces choses, ne vous étonnez pas si saint Charles Borromée[2] défendait aux confesseurs de son diocèse de donner l'absolution aux femmes et aux filles

1. « Tune ausa es viri imperium præferre Christo ? tu caput Virginis Dei tuis sacrilegis attrectare manibus ? Quæ jam nunc arescent, ut sentias excruciata quid feceris ; et finito mense quinto ad inferna duceris. Sin autem perseveraveris in scelere, et marito simul orbaberis et filiis. » D. Hieron. l. c.

2. *Tract. de rat. admin. Sacr. Conf.*

qui ne portaient pas des habits modestes, mais qui étaient vêtues mondainement et pompeusement.

Je trouve dans la vie de ce grand Saint que, faisant un jour la visite dans son diocèse, et rencontrant une dame habillée mondainement, il lui parla en cette façon : « Misérable, lui dit-il, que ne pensez-vous à votre salut ; vous n'êtes pas assurée d'être demain en vie, que ne pensez-vous à votre salut ! » Chose étrange ! Que les jugements de Dieu sont terribles ! Le lendemain au matin, on trouva cette malheureuse femme morte dans son lit, qui est une marque évidente qu'elle ne tira pas le fruit qu'elle devait de ce charitable avertissement. Plaise à Dieu vous faire la grâce, à vous qui lisez ces choses, d'en faire un meilleur usage !

Plaise à Dieu d'ouvrir les yeux à celles qui veulent marier le monde avec Dieu, pour leur faire connaître combien elles sont éloignées de la vraie dévotion, et que le chemin qu'elles tiennent ne les conduira pas au ciel, si elles ne le quittent, mais dans l'enfer, parce que *personne ne peut servir deux maîtres*, dit notre Sauveur[1]. *Quelle société peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité*, dit son saint Apôtre, *entre la lumière et les ténèbres*, *entre Jésus-Christ et Bélial*[2] ? Ne vous trompez point, mes chères sœurs : *Vous ne pouvez pas boire en la coupe du Seigneur*, dit le même Apôtre, *et en la coupe des démons* ; *vous ne pouvez point être participantes de la table du Seigneur, et de la table des diables*[3].

Jusques à quand donc clocherez-vous des deux côtés ? (C'est le Saint-Esprit qui vous parle ainsi.) *Usquequo*

1. « Nemo potest duobus dominis servire. » Matth. VI, 24.

2 « Quæ enim participatio justitiæ cum iniquitate ? aut quæ societas luci ad tenebras : Quæ autem conventio Christi ad Belial ? » II *Cor*. VI, 14, 15.

3. « Non potestis calicem Domine bibere, et calicem dæmoniorum. Non potestis mensæ Domini participes esse, et mensæ dæmoniorum. » I *Cor*., X, 20, 21.

claudicatis in duas partes[1]? Si le monde est votre Dieu, s'il a répandu son sang et sacrifié sa vie pour vous et s'il a un paradis à vous donner, suivez-le entièrement. Mais si le Seigneur est votre Dieu, si c'est lui qui a versé son sang et immolé sa vie pour vous, si c'est lui qui peut vous envoyer dans les tortures de l'enfer ou vous donner un empire éternel, suivez-le parfaitement. Ne partagez plus votre cœur entre l'amour de Dieu et l'amour du monde, entre Jésus-Christ et l'Antéchrist ; mais donnez tout au tout, à l'imitation de la petite fille de Joachim et d'Anne, qui donne et qui emploie de tout son cœur tout ce qu'elle est, tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle peut, toute sa vie, tout son temps, pour la seule gloire de son Dieu. Donnez tout à celui qui vous a tout donné. Donnez tout, et vous aurez tout, et vous pourrez tout, et vous serez tout en celui qui est tout.

CHAPITRE XXX

Pour les Religieuses.

C'EST vous, mes très chères Sœurs, que je regarde et honore comme les images vivantes de notre divine Marie. Car je parle aux véritables religieuses, qui ne sont pas religieuses de nom et aux yeux des hommes seulement, mais qui sont religieuses d'effet et en vérité, devant Dieu et devant les hommes ; qui ont été choisies de la divine Bonté pour être appelées à la sainte religion ; qui n'y sont pas entrées par des considérations humaines et terrestres, mais par des motifs célestes et divins ; qui n'ont pas quitté le monde à demi, mais tout à fait, et qui n'en sont pas séparées de corps seulement, mais de

1. III *Reg.* XVIII, 21.

cœur et d'esprit ; qui font plus d'état de leur sainte condition, que de celle des princesses et des reines de la terre ; qui ne se contentent pas de porter l'habit extérieur de la profession religieuse, mais qui s'efforcent de se dépouiller entièrement d'elles-mêmes, et de se revêtir parfaitement de Jésus-Christ, selon ces paroles du Saint-Esprit : *Induimini Dominum Jesum Christum*[1] : « Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ », c'est-à-dire de ses saintes vertus et de ses divines perfections ; qui aiment leur sainte solitude, comme un vrai paradis terrestre ; qui craignent plus d'en sortir, que les poissons n'appréhendent de sortir de leur élément ; qui fuient les parloirs et la communication avec le monde, comme une chose fort périlleuse ; qui n'y vont que par charité et par obéissance ; qui y demeurent le moins qu'elles peuvent, et qui, pendant qu'elles y sont, ne manquent pas de porter les personnes qui les viennent voir à craindre et à aimer Dieu, à servir la bienheureuse Vierge et à opérer leur salut ; qui ne s'entretiennent jamais entre elles des nouvelles, des curiosités et des bagatelles du monde, mais des choses de leur profession ; qui mettent tout leur contentement à garder fidèlement et exactement leurs vœux et leurs règles, pour l'amour de celui qu'elles aiment plus qu'elles-mêmes ; qui mettent leurs délices à converser, dans l'oraison et dans la lecture des livres de piété, avec celui qui nous assure que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes[2] ; qui, étant bien persuadées que la malédiction de Dieu est inséparable de la désobéissance, que sa bénédiction est toujours attachée à l'obéissance, et que le souverain bien et l'unique moyen de plaire à Dieu est de n'avoir point d'autre volonté que la sienne, s'efforcent, autant qu'elles peuvent, d'écraser leur propre volonté comme un serpent, et de n'en avoir point d'autre

1. *Rom.* XIII, 14.
2. « Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. » *Prov.* VIII, 31.

que celle de Dieu, qui leur est manifestée par ses divins commandements, par ceux de son Église, par leurs règles et par la voix de leurs supérieurs et supérieures ; qui, se regardant comme les épouses de Jésus et comme les filles de Marie, s'étudient continuellement à se rendre agréables à leur très cher Époux et à leur aimable Mère ; qui enfin, sachant bien que tout leur temps est acquis au Fils de Dieu par le prix infini de son précieux sang, et qu'il leur en demandera compte jusqu'à un moment, fuient l'oisiveté comme la source de tous maux, et s'occupent toujours, à l'imitation de la sainte Vierge, en choses agréables à Dieu et utiles à leurs âmes. Voilà ce que c'est que de véritables religieuses, dont, grâces à Dieu, le nombre est aujourd'hui fort grand.

Mais il y en a aussi plusieurs qui sont plus religieuses de nom que d'effet ; qui sont de corps dans le monastère, mais d'esprit et de cœur dans le monde ; qui font plus d'état de leur naissance séculière, par laquelle elles sont nées dans l'ire et dans la malédiction de Dieu, que de leur profession religieuse, par laquelle elles sont faites épouses d'un Dieu ; qui sont très lâches et très infidèles en l'observance de leurs vœux et de leurs règles ; qui haïssent leur clôture comme une prison, et cherchent toutes sortes de prétextes pour la rompre ; qui ont aversion pour leur cellule, comme un criminel a pour son cachot ; qui ne savent pas ce que c'est que de garder le silence et de mortifier leur langue, quoique le Saint-Esprit leur déclare, par la bouche de saint Jacques : « Que celui qui s'imagine être religieux, et qui ne sait pas refréner sa langue, est un séducteur qui se trompe et séduit soi-même, *Seducens cor suum*, et qui n'a qu'une vaine et fausse religion[1]. »

1 « Si quis autem putat se religiosum esse, non refrenans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio. » Jacob. I, 26.

Qui, au lieu de s'appliquer à la lecture des livres de piété, passent une partie de leur temps à lire des romans et autres livres qui ne leur conviennent point, ce qui fait en elles des effets très pernicieux, dont j'ai vu des exemples funestes et horribles que je n'oserais mettre sur ce papier.

Qui n'ont point de lieux plus agréables que les parloirs, là où elles vont avec joie, où elles demeurent aussi longtemps qu'elles peuvent, d'où elles ne sortent qu'avec regret et avec une imagination pleine des curiosités, des vanités et des nouvelles du monde, dont elles entretiennent par après les autres religieuses ; lesquelles ensuite s'en vont à l'oraison, à l'office divin, à la sainte Messe avec la tête et le cœur pleins de ces sornettes, qui y étouffent l'esprit de la dévotion et du recueillement, et n'y laissent que de la dissipation, laquelle est une source de mille dérèglements ; qui se laissent encore aller à un autre désordre dans les parloirs, qui est d'y boire et d'y manger avec des personnes du dehors, chose très dangereuse et de fort mauvais exemple, et très préjudiciable à la bonne odeur que doivent répandre toutes les maisons religieuses, parce que, comme tout le monde sait que cela ne se fait jamais dans les monastères bien réglés, lorsqu'on le voit faire en quelqu'un, on juge que le dérèglement s'en est emparé ; qui, n'étant pas satisfaites d'avoir plusieurs parloirs en divers endroits de leurs monastères, en veulent avoir même dans leurs églises, ce qui est bien contraire à l'exemple qu'elles doivent donner aux séculiers, du respect et de la vénération qui est due aux lieux saints.

Qui, ne se contentant pas de mépriser leurs règles qui leur ordonnent d'observer le silence en certains temps et en certains lieux de leurs monastères, mettent sous leurs pieds les commandements même de Dieu, et les sacrés canons de tant de saints Conciles, qui ordonnent à tous les chrétiens de garder le silence dans la maison

de Dieu, qui est la maison d'oraison ; là où néanmoins elles se donnent la licence de discourir et de causer, comme en un lieu profane : ce qui fait voir qu'elles ont moins de religion, non seulement que les Turcs qui n'oseraient dire une seule parole, non pas même tout bas à l'oreille, dans leurs mosquées, mais encore que les démons qui tremblent en ces lieux-là devant la face de Dieu : *Dæmones credunt et contremiscunt*[1].

Qui sont sans amour vers Dieu, sans respect et sans soumission vers les personnes qui leur tiennent la place de Dieu, sans charité vers leurs sœurs, sans humilité au regard d'elles-mêmes ; mais pleines d'indévotion, de désobéissance, de murmure, de médisance, d'orgueil, de présomption et d'amour-propre, ne cherchant en toutes choses que leur intérêt et leur satisfaction ; qui, enfin, au lieu d'employer le temps qui leur reste après les exercices de la religion, à faire quelque ouvrage pour le service de Dieu et de l'Église, à l'imitation de la bienheureuse Vierge, le consomment ou en oisiveté, ou en vains et inutiles entretiens, ou en lectures profanes, ou à travailler en des choses vaines et inutiles, faisant des brasselets ou de certaines bourses qui ne servent qu'à la mondanité, ou en d'autres bagatelles semblables.

Dites-moi, mes chères Sœurs, ne savez-vous pas que toutes les choses qui sont dans un temple consacré à Dieu, ne doivent être employées que pour le service de Dieu et de l'Église, et que c'est une espèce de sacrilège de les appliquer à des usages profanes ? Ne savez-vous pas aussi que vous êtes le temple du Dieu vivant, et que vos âmes et vos corps mêmes ont été consacrés à sa divine Majesté par le saint Baptême et par votre profession religieuse, et d'une consécration plus auguste et plus sainte que celle des temples matériels, puisque celle-ci ne s'est faite que par des prières et des cérémo-

1. Jacob. II, 19.

nies, et que la vôtre s'est faite par un grand sacrement et par des vœux solennels? A raison de quoi il ne vous est point permis de faire aucun usage de tout ce qui est en vous, que pour le service et l'honneur de celui à qui vous êtes consacrées. Regardez donc vos mains comme une chose qui est dédiée et consacrée spécialement à celui qui vous les a données, et ne les appliquez qu'à des ouvrages nécessaires et utiles.

Souvenez-vous, mes chères Sœurs, que vous êtes religieuses et que le Fils de Dieu vous a honorées d'une faveur infinie, de vous avoir appelées à un état aussi relevé et aussi saint comme est l'état et la profession des saintes vierges.

« Vous êtes, dit saint Cyprien, la gloire et la fleur du » zèle ecclésiastique ; vous êtes l'honneur et l'ornement » de la grâce du christianisme : vous êtes la joie de l'É- » glise ; vous êtes le chef-d'œuvre de l'intégrité et de l'in- » corruption, digne d'un honneur et d'une louange im- » mortelle ; vous êtes la divine image de la sainteté du » Seigneur ; vous êtes la plus illustre portion du trou- » peau de Jésus-Christ[1]. »

J'ajoute à tout cela une parole qui comprend tout, c'est que vous êtes les épouses du Roi des rois, et par conséquent les filles bien-aimées de la Reine du ciel et de la terre. Voilà une dignité infinie, voilà une faveur incompréhensible, et qui est si grande, que si vous la pouviez connaître parfaitement, je suis certain ou que vous en mourriez de joie, ou que vous ne voudriez jamais cesser de dire : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus*[2] : « Grâces éternelles à Dieu pour le don inénarrable qu'il nous a fait. »

1. « Flos est ille ecclesiastici germinis, decus atque ornamentum gratiæ spiritualis, læta indoles, laudis et honoris opus integrum atque incorruptum, Dei imago respondens ad sanctimoniam Domini, illustrior portio gregis Christi. » *De disciplina et habitu virginum.*

2. II. *Cor.* IX, 15.

Mais des grâces si grandes demandent de vous choses grandes. Puisque vous êtes les épouses du Saint des saints et filles de la Reine de tous les saints, vous devez travailler à votre sanctification, en marchant par le chemin par lequel votre Époux et votre Mère ont marché. Mais si, au lieu de suivre la route que l'Époux et la Mère des vierges ont tenue, vous prenez celle des folles vierges, vous irez, avec les folles vierges, dans le lieu où elles sont allées, après que cet adorable Époux leur a fermé la porte de sa maison, et qu'il leur a déclaré qu'il ne les connaît point : *Amen dico vobis, nescio vos*[1]. Pourquoi est-ce qu'il les a ainsi réprouvées? Je tremble quand j'y fais réflexion ; car je ne trouve point dans l'Évangile que ce soit pour aucun péché de malice qu'elles aient fait, mais seulement pour la négligence qu'elles ont apportée à faire provision d'huile pour leurs lampes.

Et ma frayeur se redouble quand je lis, dans le même chapitre de l'Évangile où il est parlé de ces misérables vierges, ce qui est écrit immédiatement après, qu'un serviteur négligent est condamné par le souverain Juge à être jeté pieds et poings liés dans les ténèbres extérieures, où il y a pleurs et grincements de dents. Pourquoi ? Parce qu'il a été inutile, et qu'il n'a pas fait l'usage qu'il devait du talent que son maître lui avait donné : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores : illic erit fletus et stridor dentium*[2].

Mais qu'y a t-il de plus épouvantable que ce qui est écrit dans la suite, là où il est rapporté que Notre-Seigneur, après avoir condamné les réprouvés au feu éternel, n'en allègue point d'autre cause, sinon parce qu'ils n'ont pas fait de bonnes œuvres ?

N'avez-vous jamais lu ce qui est raconté dans le chapitre 21 de la vie de la bienheureuse Madeleine de Pazzy, Carmélite, qu'un jour Notre-Seigneur lui fit voir

1. Matth. XXV, 12. — 2. Matth. XXV, 30.

un grand nombre d'âmes religieuses qui brûlaient dans les feux de l'enfer, pour avoir mal usé des récréations que la religion donne? « O âmes religieuses, s'écriait-elle avec larmes, ô misère extrême, que ce qui est permis aux personnes religieuses pour une sainte récréation, leur donne la mort de l'âme, et leur cause une peine épouvantable et éternelle ! »

Ce qui est conforme à ce que le démon même dit à saint Dominique, ainsi qu'il est rapporté dans sa vie, qu'il gagnait beaucoup dans le lieu où les religieux prenaient leur récréation après le repas.

Si dans des récréations honnêtes et licites, il se commet des péchés qui perdent les âmes, comme des murmures, des railleries, des moqueries, des envies, des haines, des médisances : combien davantage dans les conversations et communications familières qui se font au parloir avec des personnes séculières ?

Je n'ignore pas que le diable est le père du mensonge ; mais je sais bien aussi que, quand l'autorité de l'Église lui commande dans les exorcismes de dire la vérité, il est forcé d'obéir, spécialement quand il est question d'une chose où il y va de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Or, je trouve dans la vie de saint Dominique, écrite par le Révérend Père Jean de Sainte-Marie, l'un de ses enfants, qu'exorcisant un jour un homme possédé du démon, et lui ayant commandé de dire de quelle condition il y avait davantage de personnes damnées, voici la réponse qu'il fit : « Nous avons, dit-il, dans nos cachots une grande quantité de princes et de potentats de l'un et de l'autre sexe. Nous possédons un nombre innombrable de prêtres. Et nous voyons tous les jours fondre à centaines dans nos gouffres, pour y brûler avec nous, des religieux et religieuses qui ne gardent pas leurs statuts et qui vivent lâchement dans leur profession. »

Certainement cela n'est que trop véritable. Je ne doute

point qu'il n'y ait un grand nombre de prêtres et de personnes religieuses dans l'enfer [1]; et je suis persuadé qu'il n'y a point de damnation si effroyable comme celle des prêtres, des religieux et religieuses damnés. Car le péché, et les supplices qui lui sont préparés, sont mesurés sur la quantité et la qualité des grâces que l'on a reçues de Dieu. C'est pourquoi, comme les grâces qu'il nous a faites surpassent infiniment celles qu'il a communiquées aux laïques et aux séculiers, nos péchés aussi sont imcomparablement plus énormes, et seront punis beaucoup plus sévèrement.

Aussi, ai-je lu dans la vie d'une sainte Carmélite, l'une des premières filles de sainte Thérèse, que Dieu lui ayant un jour fait voir les abîmes infernaux ouverts, elle y vit un nombre innombrable d'âmes malheureuses, qui souffraient des peines inconcevables en diverses manières; mais entre autres, elle y vit un religieux et une religieuse d'un même Ordre, et de l'un des plus saints et des plus austères Ordres de l'Église, qui étaient au plus profond de l'enfer, dans des supplices effroyables.

Mais il n'y a point de tourments semblables à ceux qui y sont préparés pour celles qui ont la charge et la conduite des autres, si elles n'ont un grand soin de maintenir la régularité et le bon ordre, et de conserver l'esprit de vertu et de piété qui doit être dans une sainte communauté. Oh! que la mort doit être formidable à celles-ci! Oh! que le compte que la divine Justice leur demandera sera rigoureux! Oh! que leur jugement sera terrible! Car il faut qu'elles rendent compte et qu'elles portent la punition, non pas seulement de leurs péchés, mais de tous les dérèglements qui seront arrivés et qui arriveront dans leurs monastères, par leur mauvais

1. Du temps du P. Eudes, bien des désordres s'étaient introduits dans le clergé et dans les Ordres religieux. Ce qu'il dit ici doit s'entendre des prêtres et des religieux de cette époque.

exemple ou par leur négligence, non seulement durant leur vie, mais encore après leur mort.

Pourquoi est-ce que je dis toutes ces choses tant aux supérieures qu'aux inférieures? Est-ce pour les jeter dans le découragement et dans le désespoir? Non, non, mes très chères Sœurs, ce n'est pas mon intention; mais c'est pour exciter celles d'entre vous qui vivent lâchement et négligemment dans la sainte religion, à opérer leur salut pour le moins avec crainte et tremblement. J'aimerais beaucoup mieux néanmoins, et il leur serait incomparablement plus facile et plus avantageux qu'elles voulussent vivre dans la maison de leur très bon Père et très aimable Époux, plutôt en épouses qu'en servantes et esclaves, c'est-à-dire, qu'elles voulussent le servir et honorer, garder exactement leurs vœux et leurs règles, et satisfaire fidèlement à tous leurs devoirs et obligations, plutôt avec amour et avec désir de lui plaire qu'avec crainte des rigueurs de sa justice.

Pour cet effet, ayez toujours devant les yeux, mes très chères Sœurs, le beau miroir que Dieu vous a donné en la personne de votre divine Mère. Regardez l'exemple admirable de sa vie et de ses vertus, spécialement du saint usage qu'elle a fait de son temps. Entrez dans le dessein d'employer désormais tout le vôtre à parler à Dieu dans l'oraison ; à entendre parler Dieu par ses inspirations, par la voix des prédicateurs et par la lecture des livres de piété ; à vous entretenir de Dieu avec le prochain ; à suivre en toutes choses son adorable volonté, qui vous est déclarée par ses commandements et ceux de son Église, par vos règles et par la voix de vos supérieurs et supérieures ; à travailler pour Dieu, et à faire tout ce que vous faites pour lui plaire ; à renoncer à vous-même et à touest choses, pour l'amour de celui qui s'est dépouillé de tout pour l'amour de vous ; à donner tout à celui qui vous a tout donné ; à souffrir tout pour l'amour de celui dont toute la vie n'a été qu'une conti-

nuelle souffrance pour l'amour de vous ; et enfin à mourir pour lui, si l'occasion s'en présentait.

Par ce moyen, le Roi du ciel vous regardera et vous aimera comme ses très chères épouses, et sa divine Mère comme ses bien-aimées filles. Vous serez selon le Cœur de Jésus et de Marie, et même vous serez le cœur du Fils et de la Mère : ils vous aimeront comme leur Cœur, ils vous chériront et protégeront comme la prunelle de leurs yeux.

SECONDE PARTIE

Contenant douze Excellences merveilleuses de l'Enfance admirable de la très sainte Mère de Dieu.

CHAPITRE PREMIER

Quelles sont ces douze Excellences.

La première est la très noble origine et l'extraction royale de cette bienheureuse Enfant.

La seconde, qu'elle est née d'un père et d'une mère très saints.

La troisième, qu'elle est le fruit miraculeux de leurs saintes prières.

La quatrième, que sa naissance leur a été révélée du ciel et annoncée par l'Archange saint Gabriel, qui était destiné pour être son Ange gardien.

La cinquième, la joie extraordinaire dont tout le monde a été rempli en sa naissance.

La sixième, la perfection et la beauté incomparable de son corps virginal.

La septième, la perfection admirable de sa sainte âme.

La huitième, la lumière et la science dont elle a été remplie en son Enfance.

La neuvième, la grâce prodigieuse dont elle a été ornée.

La dixième, la sainteté et la perfection merveilleuse de toute son Enfance.

La onzième, qu'elle porte la qualité de Reine du ciel et de la terre dans son Enfance.

La douzième, qu'elle y porte aussi la qualité de Mère de Dieu et des enfants de Dieu.

CHAPITRE II

La première Excellence de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est sa très noble origine et son extraction royale.

Comme l'état et la condition de la nature humaine, ensuite de sa création et lorsqu'elle était encore dans l'innocence, est très différent de l'état et de la condition de cette même nature, depuis qu'elle s'est perdue par le péché : il y a aussi grande différence entre la voie que Dieu avait donnée à l'homme dans l'état d'innocence, pour aller à lui, et le chemin par lequel il veut qu'il marche maintenant pour arriver au ciel.

Dieu avait mis l'homme, au commencement, dans les délices d'un paradis terrestre, dans la possession des biens et des commodités temporelles, et dans l'autorité et la puissance d'un souverain, ayant assujetti toutes les créatures à son empire. Et l'ordre de Dieu sur lui était qu'après qu'il aurait demeuré quelque temps en ce monde, lorsqu'il aurait plu à sa divine Majesté de l'en retirer, il serait passé d'un paradis à un autre paradis, du paradis de la terre au paradis du ciel.

Mais l'homme s'étant perdu dans cet état et dans cette voie, et la divine Miséricorde le voulant sauver, elle fait comme les médecins qui appliquent des remèdes contraires à la qualité du mal qu'ils veulent guérir : *Contra-*

ria contrariis curantur. Dieu veut qu'il mette désormais sa gloire, son trésor et son paradis en la croix, et qu'il aille au ciel, non plus par la voie des honneurs, des richesses et des plaisirs d'un paradis terrestre, mais par celle des humiliations, des dépouillements et des mortifications.

Voulez-vous voir la preuve de cette vérité ? La voici très évidente. N'est-il pas vrai que notre Sauveur est venu en la terre pour nous montrer, par son exemple et par ses paroles, le chemin qu'il nous faut tenir pour aller au ciel ? Or voyons, premièrement, l'exemple qu'il nous a donné et le chemin qu'il nous a tracé ; puis nous entendrons ce qu'il nous dit sur ce sujet.

N'est-il pas vrai qu'il a toujours marché par le chemin des ignominies, des souffrances et de la pauvreté, ayant voulu naître pauvre, prendre naissance dans une étable, et mourir sur un gibet ? Voilà l'exemple ; écoutons maintenant les paroles.

N'oyez-vous pas ce qu'il dit contre les grands et les grandeurs de la terre, contre les riches et les richesses de ce monde, contre ceux qui sont dans les joies et dans les plaisirs du siècle ? Tout ce qui est grand devant les hommes, dit-il, n'est qu'abomination devant Dieu : *Quod altum est hominibus, abominatio est ante Deum*[1]. *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation*[2]. *Oh ! qu'il est difficile que ceux qui possèdent les trésors de la terre, puissent entrer dans le royaume de Dieu*[3] ! *Malheur à vous, qui riez*, c'est-à-dire, qui vous plongez dans les fausses joies de la terre, *car le temps viendra que vous serez dans les pleurs et dans les larmes*[4].

1. Luc. XVI, 15.

2. « Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram. » Luc. VI, 24.

3. « Quam difficile qui pecunias habent in regnum Dei intrabunt ! » Luc. XVIII, 24.

4. « Væ vobis qui ridetis nunc : quia lugebitis et flebitis. » Luc. VI, 25.

Et, au contraire, n'entendez vous pas ce qu'il dit à l'avantage de ceux qui sont dans la pauvreté et dans les croix : *Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux est à eux? Bienheureux ceux qui pleurent, d'autant qu'ils seront consolés*[1]. *Réjouissez-vous*, dit-il, parlant par la bouche de son apôtre saint Jacques, *dans les afflictions, les regardant comme le plus grand sujet de joie qui vous puisse arriver : Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis*[2].

Toutes ces paroles du Fils de Dieu, jointes à l'exemple de ses actions, qui les a précédées, ne nous font-elles pas voir clairement le chemin par lequel il veut que nous marchions pour aller au ciel, qui est le chemin de la croix, c'est-à-dire, des humiliations, des souffrances, et de l'abnégation de nous-mêmes et de toutes choses? *Quiconque veut venir après moi,* dit notre très adorable chef, *qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive*[3]. *Celui qui ne renonce point à toutes les choses qu'il possède, ne peut point être mon disciple*[4].

C'est ici la voie que tous les Saints ont tenue. N'ont-ils pas eu les mêmes sentiments que le Saint des saints? N'ont-ils pas fui les honneurs, méprisé les richesses, abhorré les plaisirs? N'ont-ils pas fait profession d'aimer la pauvreté, le mépris, la mortification et l'abjection en toutes choses? N'oyez-vous pas saint Jérôme qui dit : *Que notre religion ne sait ce que c'est de l'acception des personnes ; qu'elle ne regarde point la condition de la naissance des hommes, mais leurs âmes ; qu'elle ne fait point de distinction entre le noble et le roturier, que par les*

1. « Beati pauperes spiritu : quoniam ipsorum est regnum cælorum. » Matth. V, 3. — « Beati qui lugent : quoniam ipsi consolabuntur. » Matth. V, 5.

2. Jac. I, 2.

3. « Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. » Matth. XVI, 24.

4. « Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus. » Luc. XIV, 33.

mœurs ; *que la vraie noblesse devant Dieu consiste à être illustre et recommandable par les vertus*[1] ? Et saint Ambroise, qui nous annonce que c'est la vertu et les ancêtres vertueux qui font la noblesse de l'extraction : *Probati viri genus, virtutis prosapia est*[2] ?

Je trouve au chapitre 14 du livre 2 de la *Vie de sainte Thérèse*, écrite par le Révérend Pere de Ribera, que cette Sainte ayant établi un monastère de son Ordre dans la ville de Tolède, il se présenta à elle un homme de condition médiocre, qui lui demanda une chapelle de son église pour y être enterré lui et ses successeurs. Mais plusieurs lui ayant dit qu'elle ne devait donner cette place, ni les autres semblables, qu'à des personnes nobles et illustres en naissance ; et elle se trouvant en peine de ce qu'elle devait faire, Notre-Seigneur la reprit fort de ce qu'elle avait écouté ceux qui lui avaient tenu ce langage, et lui déclara le peu d'état qu'on fait devant Dieu de la noblesse des extractions : *Ma fille*, lui dit il, *tu te travailleras beaucoup, si tu veux prendre garde aux lois du monde. Jette tes yeux sur moi, qui suis pauvre et méprisé de lui. Est ce que les grands du monde sont grands devant moi? Et vous autres devez-vous être estimées pour votre naissance ou pour votre vertu ?*

Enfin, je le dis encore une fois, voilà la Vérité éternelle qui crie : *Que ce qui est grand devant les hommes est abomination devant Dieu*[3].

Il est vrai néanmoins que le Fils de Dieu a voulu naître d'une Mère dont l'extraction est illustre par la dignité sa-

1. « Nescit religio nostra personas accipere ; nec conditiones hominum, sed animos inspicit singulorum : servum et nobilem de moribus pronuntiat. Sola apud Deum libertas est, non servire peccatis. Summa apud Deum est nobilitas, clarum esse virtutibus. » D. Hieronym. *In Epist. ad Celantiam.*

2. Lib. *de Noe et Arca*, cap. 4.

3. « Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum. » Luc. XVI, 15.

cerdotale et royale[1]. Car saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire de Nazianze, saint Hilaire, saint Épiphane et plusieurs autres saints Docteurs assurent que la très sacrée Vierge est sortie de la race royale de David et de la tribu sacerdotale de Lévi, de laquelle sa mère sainte Anne était descendue, selon la lignée maternelle, quoique, selon la paternelle, elle fût de la race de David aussi bien que saint Joachim. Car, encore qu'il fût défendu aux tribus de faire alliance ensemble, il était permis pourtant de s'allier avec celle de Lévi, qui était la sacerdotale.

Il est vrai aussi ce que dit saint Bernardin de Sienne : *Qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais dans tout le genre humain une créature si noble que notre royale Vierge et que toute la noblesse humaine et corporelle qui a été dans la race d'Adam est descendue en elle par plusieurs générations. Car, selon la généalogie de son fils Jésus, décrite par saint Matthieu, qui est aussi la sienne, elle compte dans sa lignée quatorze Patriarches, quatorze Rois et quatorze Ducs*[2].

Mais d'où vient que Notre-Seigneur qui est venu en ce monde pour condamner et pour détruire l'orgueil et l'ambition des enfants d'Adam, et pour nous conduire au ciel par le chemin de l'humilité, a voulu que lui et sa sainte Mère soient nés d'une extraction si illustre et si glorieuse, même devant les hommes? Il l'a voulu pour plusieurs

1. « Gregorius Nazianzenus et Augustinus dicunt quod *hoc nutu superno contigit, ut regium genus sacerdotali stirpi jungeretur, ut Christus, qui rex est et sacerdos, ab utrisque nasceretur secundum carnem* ». S. Thom., Sum. theol. 3, 31, 2 ad 2. Cf. Lépicier, Tract. *de B. V. Maria.*, p. 2, c. 2, a. 1.

2. « Fuit beata Virgo nobilius individuum, seu nobilior creatura omnibus individuis seu creaturis quæ in humana natura fuerunt, aut possunt, aut potuerunt generari. Equidem Matth. cap. 1 in fine... describit eam fuisse natam de 14 patriarchis, de 14 regibus, et de 14 ducibus. » D. Bern. Senens. *Serm. de Nat. B.* cap. 1. Cf. Vega, *Theol. Mar.* n. 919 ; Lépicier, l. c., n. 6.

grandes raisons, entre lesquelles j'en remarque cinq principales.

La *première* est, parce qu'il était convenable que notre Rédempteur, qui devait être prêtre et roi tout ensemble, et venir au monde pour faire tous ses enfants prêtres et rois : *Fecisti nos Deo nostro reges et sacerdotes*[1], prît naissance de la tribu royale et de la tribu sacerdotale.

La *seconde* raison pour laquelle notre Sauveur veut naître d'une race royale et glorieuse, même selon le monde, est afin d'humilier en sa personne le faste et la superbe de la naissance humaine, et ce que le monde a de plus illustre et de plus éclatant, qui est la dignité royale, laquelle ne peut pas être plus humiliée et confondue qu'elle l'a été dans les opprobres et ignominies de la passion et de la croix du Fils de Dieu.

La *troisième* raison est pour porter lui-même une plus grande confusion et humiliation. Car, plus celui qui est abaissé était élevé auparavant, plus son abaissement lui est honteux et ignominieux. C'est une grande confusion à un homme de basse extraction, de mourir dans un gibet ; mais c'est une très grande ignominie au Fils d'un grand roi, au Fils de David, de finir sa vie sur une croix, au milieu des larrons et des scélérats.

La *quatrième* raison est pour montrer qu'il est venu en ce monde non pas seulement pour le salut des petits et des pauvres, mais aussi pour sauver les grands, les princes et les rois ; et que son immense charité embrasse tous les hommes, de quelque qualité et condition qu'ils soient, et qu'elle n'exclut aucun de l'espérance du ciel, pourvu qu'on veuille coopérer avec elle, employant les moyens nécessaires pour y parvenir.

Il a voulu naître pauvre, vivre pauvre, mourir pauvre : avoir pour Mère une pauvre fille, et pour père nourricier un pauvre charpentier ; être envoyé de son Père éternel

1. *Apoc.*, V, 10.

pour évangéliser les pauvres ; donner pour preuve de sa mission que les pauvres sont évangélisés ; annoncer sa naissance aux bergers, et les attirer à lui auparavant que d'y appeler les rois ; choisir de pauvres pêcheurs pour en faire ses Apôtres ; commencer l'établissement de la religion chrétienne par les simples et les pauvres, qu'il y a fait venir les premiers. *Voyez votre vocation*, dit saint Paul, parlant aux premiers chrétiens : *N'est-il pas vrai que les sages et les savants du siècle ne sont pas en grand nombre parmi vous, ni les puissants, ni les nobles ; mais que Dieu a choisi ceux qui passent pour fous dans le monde, c'est-à-dire, les simples et les ignorants, pour confondre les sages, et qu'il a élu la faiblesse du monde pour confondre les puissants, et qu'il a pris ceux que le monde appelle roturiers et qu'il méprise comme gens de néant, afin d'abaisser et de détruire l'orgueil et l'arrogance des enfants de la chair*[1] *?*

Et il a fait tout cela pour honorer et sanctifier particulièrement l'état de la pauvreté, pour consoler et encourager les pauvres, pour leur apprendre à ne faire pas grand état des richesses et à ne porter point d'envie aux riches, et pour leur faire voir que leur condition étant plus conforme à celle du Sauveur, elle est plus agréable à Dieu, et qu'il est plus facile de s'y sauver qu'en celle des grands et des riches, dans laquelle il faut une grâce non commune, mais extraordinaire et comme miraculeuse, pour y opérer son salut. Ce que le Saint-Esprit, parlant par la bouche de l'Église, nous marque en ces paroles qu'elle adresse à Dieu, dans l'oraison qu'elle dit en la fête de saint Casimir, fils d'un roi de Pologne, qui avait été dans

1. « Videte enim vocationem vestram, fratres, quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles : sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes ; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret, ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus. » 1 *Cor.* I, 27

les honneurs d'une principauté temporelle : *O Dieu, qui avez armé et fortifié saint Casimir de la vertu de constance parmi les délices royales*[1]. Car ce sont les mêmes paroles qu'elle emploie dans l'oraison de la fête du grand saint Denys, apôtre de la France et martyr, pour montrer qu'il faut une grâce aussi forte et extraordinaire pour se sauver parmi les grandeurs du siècle, que pour vaincre les tourments les plus atroces du martyre, tels qu'ont été ceux que saint Denys a soufferts.

Mais ce même Sauveur, qui a eu tant d'amour pour la pauvreté, et qui l'a rendue si honorable et en tant de manières, pour les raisons susdites, a voulu aussi prendre naissance d'une race royale ; afin de ne jeter pas le désespoir dans les cœurs des princes et des rois de la terre, et de ne leur fermer pas entièrement la porte de l'espérance pour le ciel. S'il n'avait fait cela, ne semblerait-il pas que le paradis serait tout à fait fermé pour les grands et pour les riches du siècle ? Car si on considère que le Fils de Dieu, qui est venu en la terre pour nous montrer le chemin du ciel par ses paroles et par son exemple, nous a déclaré « qu'il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'un homme riche puisse entrer dans le royaume de Dieu[2] » ; et que lui, sa très sacrée Mère et tous ses Saints ont marché par un chemin tout contraire à celui par lequel ces personnes-là marchent ; et que toutes les maximes du royaume de Dieu, qui est le Christianisme, sont opposées à leurs maximes et à leurs sentiments ; et que tout l'Évangile ne prêche aux chrétiens que mortification, humiliation, abnégation de soi-même et de toutes choses, qui est un langage que les personnes riches n'entendent point du tout ; si, dis-je, on regarde bien ces choses avec les

1. « Deus qui, inter regales delicias et mundi illecebras, sanctum Casimirum virtute constantiæ roborasti... » *Brev. rom.* die 4 martii.

2. « Facilius est camelum per foramen acus transire, quam divitem intrare in regnum Dei. » Luc. XVIII, 25.

yeux de la foi qui ne peuvent se tromper, non plus que les yeux de Dieu même, quelle espérance pourra-t-il rester aux grands et aux riches de ce monde de parvenir au ciel ?

Mais notre très miséricordieux Sauveur, qui est venu en la terre pour ouvrir le paradis à tous les hommes, a voulu être grand selon sa naissance humaine et temporelle, pour faire entrer les grands dans l'espérance de se pouvoir sauver ; pour les animer et encourager à faire violence sur leurs passions, et à s'efforcer de surmonter les obstacles du salut qui se rencontrent dans leur condition, détachant leur esprit et leur cœur de leurs grandeurs et de leurs richesses, ne méprisant pas la condition des petits et des pauvres, ne les opprimant point par leur autorité ; mais se servant du pouvoir que Dieu leur a donné, non pas tant pour se faire redouter eux-mêmes, que pour faire craindre et servir celui qui a fait les grands et les petits ; se rendant les protecteurs des veuves, des orphelins et des indéfendus ; employant leurs commodités temporelles en aumônes et autres œuvres de piété ; surtout, se gardant soigneusement de la maladie des grands et des riches, qui est l'orgueil, la fierté et l'arrogance, qui leur enfle le cœur, qui les porte à mépriser les autres et à se préférer à tout le monde pour la noblesse de leur extraction, ne considérant point ce qu'a dit un ancien[1] : Qu'il n'y a jamais eu de rois en la terre qui ne soient descendus de quelques roturiers, et qu'il n'y a point de roturiers qui ne soient venus de quelque race royale ; et qu'il arrive ordinairement que celui qui est pauvre et petit devant les hommes, est grand et riche devant Dieu, et que celui qui est grand devant le monde, est très petit et très méprisable devant Dieu. C'est ce que le Saint-Esprit veut dire en ces pa-

1. Plato aiebat neminem regem non ex servis esse oriundum : et neminem servum non ex regibus. (Note de l'auteur).

roles : « *Glorietur frater humilis in exaltatione sua, dives autem, in humilitate sua*[1] *:* « Que le chrétien qui est dans une condition pauvre et abjecte, se glorifie en son exaltation, et que le riche s'humilie en sa bassesse et en son abjection. »

La *cinquième* raison pour laquelle notre Sauveur a voulu que lui et sa divine Mère soient nés d'une race royale et illustre, est pour montrer que le Fils et la Mère n'ayant aucune part au péché du premier homme, mais ayant été conçus et étant nés dans la justice originelle, ils avaient droit de jouir des privilèges et avantages de l'état d'innocence dans lequel était l'homme avant son péché, qui était, comme nous avons dit ci-dessus, un état royal et magnifique.

Mais remarquez, s'il vous plaît, qu'il ne se trouvera point que jamais Notre-Seigneur ni sa bienheureuse Mère aient parlé directement ni indirectement de leur extraction, ni qu'ils aient jamais dit une seule parole pour faire connaître tacitement ou expressément qu'ils fussent de la race royale de David. Il est vrai que le Saint-Esprit a inspiré aux sacrés Évangélistes d'écrire une généalogie de notre Sauveur, qui le fait descendre de quatorze rois ; mais cette description lui est plus ignominieuse que glorieuse. Car elle nous fait voir qu'il est sorti, selon la chair, de gens pour la plupart si méchants et si impies, qu'il y a grand sujet de croire qu'ils sont presque tous au rang des réprouvés et des damnés. Et même il a voulu qu'on ait mis dans cette généalogie les noms de quelques femmes qui étaient du nombre de celles qui sont l'opprobre de leurs familles.

O mon Jésus, que votre esprit est opposé à l'esprit du monde ! Car dans le monde on fait grandissime état, on fait sonner bien haut et on se vante partout de la noblesse du sang ; et je ne m'étonne pas si les hommes du monde,

1. Jac. I, 9, 10.

les enfants de la nuit, qui sont ensevelis dans les ténèbres de l'orgueil, sont dans ces sentiments et parlent ce langage. Mais c'est une chose pitoyable de voir que les enfants du jour et de la lumière, les ecclésiastiques et les religieux qui lisent l'Évangile, qui en prêchent les maximes aux autres, soient dans cet aveuglement. Oh! que nous sommes éloignés des sentiments et de l'esprit de notre adorable Chef! Ce n'est pas en cela que consiste la vraie gloire et la véritable noblesse. Les païens même nous font notre leçon sur ce sujet, et nous apprennent qu'il n'y a point de vraie noblesse que dans la véritable vertu. *Que le sage ou le savant ne se glorifie point en sa sagesse ou en sa science*, dit le grand Dieu, *et que le fort ne tire point gloire de sa force, et que le riche ne se vante point de ses richesses; mais que celui qui veut se glorifier, mette sa gloire en la science et en la connaissance de son Dieu*[1], qui le portera à le craindre, à l'aimer et à le servir, et à dire avec son Apôtre : *A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de mon Seigneur Jésus-Christ*[2].

Si nous voulons nous rendre recommandables par l'éclat de notre extraction et par la noblesse de notre naissance, gardons-nous bien de parler de cette infâme naissance par laquelle nous sommes nés enfants d'ire et de malédiction, enfants de Satan, esclaves de Lucifer, et en la possession du diable; mais glorifions-nous de notre seconde naissance, par laquelle nous sommes nés de Dieu : *Ex Deo nati*[3]. Nous sommes de la race de Dieu : *Genus Dei sumus*[4]. Nous sommes du sang royal de Jésus-Christ; nous sommes enfants de Dieu : *Sumus filii Dei*[5], frères du Fils de Dieu, héritiers de Dieu, cohéritiers de

1. « Non glorietur sapiens in sapientia sua, et non glorietur dives in divitiis suis : sed in hoc glorietur, qui gloriatur, scire et nosse me, quia ego sum Dominus. » Jerem. IX, 23, 24.

2. « Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. » *Gal.* VI, 14.

3. Joan. I, 13. — 4. *Act.* XVII, 29. — 5. *Rom.* VIII, 14.

Jésus-Christ : *Hæredes Dei, cohæredes Christi*[1]. Nous sommes enfants du Roi des rois ; nous avons pour Mère la grande Reine du ciel et de la terre ; et tous les Anges et tous les Saints du ciel, dont le dernier est un plus grand seigneur et un roi plus puissant que tous les rois de la terre, sont nos frères et nos intimes amis.

Oh ! la noble extraction ! oh ! la glorieuse naissance ! oh ! les admirables qualités ! Fi, fi de toutes les gloires du monde qui ne sont que fumée ! O enfants des hommes, qui avez tant de passion pour l'honneur et pour la gloire, pourquoi vous laissez-vous fasciner à un honneur qui n'est qu'imaginaire, et à une fausse gloire qui passe en un moment ? Que n'aimez-vous le vrai honneur, que ne cherchez-vous la véritable gloire, qui est solide, permanente et éternelle, et qui consiste à suivre le Roi de gloire, et conséquemment la Reine des Anges, qui est inséparable d'avec lui : *Gloria magna est sequi Dominum*[2].

CHAPITRE III

La seconde Excellence de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est qu'elle est née d'un père et et d'une mère très saints.

C'EST une maxime indubitable, dont tous les théologiens demeurent d'accord avec le Docteur angélique, que Dieu nous donne ses grâces d'une manière conforme et proportionnée à la qualité et à la dignité de l'état et de la condition à laquelle il nous appelle. C'est pourquoi sa divine bonté ayant choisi saint Joachim et sainte Anne pour être le père et la mère de celle qui devait être la Reine de tous les Saints, la Mère du Saint des saints et

1. *Rom.* VIII, 17. — 2. *Eccli.* XXIII, 38.

l'Épouse du Saint-Esprit, nous devons être persuadés qu'il les a remplis de tous les dons et grâces du même Saint-Esprit, et d'une sainteté extraordinaire. Le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation nous voulant donner par eux celle qui, après son Fils, est le plus excellent modèle de toute perfection, le plus haut trône de toutes les vertus et le plus riche trésor de toute sainteté, qui peut douter qu'il n'ait orné ceux qui devaient être la source et l'origine de cette mer immense de grâces, de toutes les vertus et perfections imaginables, et en un très haut degré ?

Aussi voyons-nous en eux une foi très vive, une espérance très ferme, un amour très ardent vers Dieu, une charité très parfaite vers le prochain, une piété et dévotion nonpareilles, une humilité très profonde, une abstinence extraordinaire, et une pureté merveilleuse.

Voyez la vigueur de leur *foi* et la fermeté de leur *espérance*. La considération de leur infécondité leur doit ôter toute croyance et toute espérance d'avoir des enfants ; mais on peut dire d'eux ce qui est dit de leur père Abraham : Qu'ils ont cru et qu'ils ont espéré contre l'espérance : *In spem contra spem* [1] ; ce qui les a rendus dignes d'être le père et la mère de la Mère de Dieu et de tous les enfants de Dieu. L'Ange leur annonce que Dieu leur donnera une fille qui sera la Mère du Sauveur du monde. S'ils regardent leur stérilité, ils croiront cela impossible, comme il l'est en effet naturellement. S'ils écoutent leur humilité, elle leur persuadera que leur indignité doit s'opposer à une telle faveur. Mais leur foi est si forte et leur espérance tellement inébranlable, que saint Épiphane, saint Grégoire de Nysse, saint Jérôme, saint Germain de Constantinople et saint André de Candie assurent qu'ils n'eurent jamais le moindre doute pour toutes les choses que l'Ange leur avait dites.

1. *Rom.* IV, 18.

Voulez-vous voir des preuves très certaines de leur *amour* très ardent au regard de Dieu ? En voici trois très considérables. La première est la sainteté de leurs mœurs et la pureté de leur vie, qui était, dit saint Jérôme, simple, innocente, droite devant Dieu et irréprochable devant les hommes. La seconde est la grande charité qu'ils avaient pour le prochain, comme nous allons voir, qui est la juste mesure de l'amour que nous portons à Dieu ; car si nous avons beaucoup de charité pour notre prochain, nous avons beaucoup d'amour pour Dieu ; si nous avons peu de celle-là, nous avons peu de celui-ci ; si la charité du prochain n'est point dans notre cœur, l'amour de Dieu n'y est point : *Celui qui hait son frère*, dit saint Jean, *et qui dit qu'il aime Dieu est un menteur* [1]. La troisième preuve du grand amour que saint Joachim et sainte Anne portent à Dieu, est de voir qu'ils se privent de leur bien-aimée fille, qui est tout leur trésor, leur gloire, leur consolation, leur cœur, leur amour et leurs délices, pour la donner à sa divine Majesté, et pour la lui donner dès l'âge de trois ans. Je sais bien qu'ils en ont fait vœu ; mais quand ils la garderaient encore quelques années avec eux, ils ne laisseraient pas de l'accomplir par après.

Pour ce qui est de la *charité* vers le prochain, le même saint Jérôme dit une chose qui est un témoignage signalé et de leur grande charité, et du parfait détachement qu'ils avaient des biens temporels de la terre, dont la plupart des hommes sont idolâtres. Car il assure qu'ils partageaient leur revenu en trois : qu'ils en employaient une partie à la nourriture des ministres du temple, une autre pour assister les pauvres, pour loger les pèlerins, pour secourir les affligés, et la troisième partie pour les besoins et nécessités de leur famille.

Si vous désirez savoir quelle était leur *piété* et leur *dé-*

1. « Si quis dixerit quoniam diligo Deum, et fratrem suum oderit, mendax est. » I Joan. IV, 20.

votion, jetez les yeux sur le fruit admirable qui en est sorti. Quel est ce fruit admirable? C'est notre merveilleuse Enfant, comme nous verrons ci-après. Je dirai ici seulement que le bienheureux André de Jérusalem nous déclare que l'exercice ordinaire de sainte Anne c'était la prière, et qu'elle offrait à Dieu plusieurs vœux et beaucoup de sacrifices. Et saint Épiphane en dit autant de saint Joachim, et ajoute que la très sainte Vierge fut accordée à leurs dévotions.

Que dirai-je de leur très profonde *humilité*? Je dirai premièrement que l'humilité étant la mesure de la sainteté, selon la parole du Fils de Dieu, qui a dit que celui qui s'humilie davantage est le plus grand, et par conséquent le plus saint au royaume des cieux [1] : la très éminente sainteté de saint Joachim et de sainte Anne nous font conclure que leur humilité est très profonde.

Secondement, que Dieu les ayant élevés à une des premières dignités du paradis, telle qu'est la dignité très sublime de père et de mère de la Reine du ciel, et d'aïeuls du souverain Monarque de l'univers, c'est une preuve infaillible qu'ils se sont beaucoup humiliés, puisque sa divine Majesté n'exalte que les humbles, et qu'elle les exalte autant qu'ils s'abaissent : *Qui se humiliat exaltabitur* [2].

Troisièmement, que l'opprobre et la confusion de leur stérilité, qu'ils ont portée l'espace de vingt ans, a beaucoup contribué à fortifier et accroître leur humilité.

Quatrièmement, que Dieu ayant choisi saint Joachim et sainte Anne pour être les aïeuls du Roi des humbles, et les père et mère de la plus humble créature qui fut jamais, il était convenable qu'il y eût beaucoup de ressemblance entre l'humilité des parents et l'humilité des enfants.

1. « Quicumque humiliaverit se, sicut parvulus iste, hic est major in regno cælorum. » Matth. XVIII, 4.
2. Luc. XIV, 1.

J'ajouterai encore à cela que l'humilité de la fille est un argument très puissant de l'humilité de son père et de sa mère, parce que celle-là est en partie un effet des exemples de celle-ci.

Si nous considérons maintenant l'*abstinence* de saint Joachim et de sainte Anne, nous y trouverons une chose bien extraordinaire, et qui ne se trouve que dans les plus grands Saints. C'est que saint Germain, patriarche de Constantinople, écrit que, pour obtenir de Dieu l'enfant qu'ils lui demandaient, ils jeûnèrent quarante jours entiers, aussi bien que Moïse et Élie [1]. Et saint Grégoire de Nysse dit que leur jeûne était accompagné de larmes continuelles.

Mais surtout leur *chasteté* est admirable. Car saint Vincent Ferrier nous annonce [2] qu'aussitôt que la stérilité de sainte Anne leur fut connue, ils se privèrent entièrement de l'usage du mariage, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu du ciel un commandement contraire. Et c'est ce que la très sacrée Vierge dit un jour à sainte Brigitte, comme il sera rapporté au chapitre suivant.

Enfin, saint Joachim et sainte Anne ont excellé en toute sorte de vertus : ce qui est marqué dans leurs noms, dont celui de Joachim veut dire : *La préparation du Seigneur*, et celui d'Anne signifie *Grâce*. Car il était convenable, dit saint Pierre Chrysologue, que la demeure de celui qui est le Saint des saints et la sainteté même, fût longtemps auparavant préparée en la personne même du père et de la mère de celle qui le devait concevoir et enfanter.

» O bienheureux couple, s'écrie saint Jean Damascène
» parlant à saint Joachim et à sainte Anne, tout le monde
» vous est obligé ; car c'est par votre moyen qu'il offre
» à son Créateur le plus excellent don qu'il lui puisse

1. « Cum esset solus (Joachim) in monte et jejunaret quadraginta dies, eadem a Deo supplex petebat. » *Orat. de Præsentatione B. V.*

2. *Serm. 2 de Nat. B. Virg.*

» offrir, c'est-à-dire, une fille digne d'être la Mère de son » Fils unique. O bienheureux Joachim, qui a mérité d'être » le père de la très sainte Mère de Dieu ! O dignes en- » trailles d'Anne, qui ont formé, nourri et produit un » fruit si saint et si merveilleux ! O bienheureux ventre » qui a enfanté un ciel vivant, plus vaste et plus étendu » que tous les cieux ! O bienheureuses mamelles qui ont » allaité la nourrice de celui qui nourrit tout le monde ! » O miracles des miracles ! ô les plus grandes merveilles » de toutes les choses merveilleuses ! O bienheureux » couple, Joachim et Anne, qui, en vivant chastement et » saintement, avez produit le trésor de la virginité[1] !

« Que sainte Anne se réjouisse, et qu'elle appelle tous » les habitants de la terre pour se réjouir avec elle, puis- » qu'elle a porté en son ventre stérile les prémices de » notre réparation, et qu'elle a nourri de son lait le fruit » de toute bénédiction. Qu'elle invite à cette fête publique » la vieille Anne, mère de Samuel, et qu'elles se con- » solent ensemble de ce que Dieu leur a fait une même » faveur, quoique d'une manière très inégale. Qu'elle » convie aussi la chaste Sara et toutes les femmes sté- » riles de l'antiquité, pour participer à la joie de son ad- » mirable fécondité. Que toutes les mères du monde ac- » courent, pour honorer la fille et la mère, et pour bénir » celui qui a donné une telle bénédiction au ventre sté- » rile. Que tous, jeunes et vieux, hommes et femmes,

1. « O par beatum Joachim et Anna ! vobis omnis creatura obstricta est. Per vos enim donum omnium donorum præstantissimum Creatori obtulit, nempe castam Matrem, quæ sola Creatore digna erat. O beatum Joachim, qui sanctissimæ Dei Genitricis pater effici meruit ! O præclaram Annæ vulvam, in qua tacitis accrementis ex ea auctus atque formatus fuit fœtus sanctissimus ! O uterum, in quo animatum cælum cælorum latitudine latius conceptum fuit !.. O ubera ejus lactantia nutricem a quo mundus alitur ! O miraculorum miracula, et rerum admirabilium res maxime mirabiles !.. O beatum par Joachim et Anna, immaculatum prorsus !.. Casta enim et sancta conversatione vestra Virginitatis monile protulistis ! » S. Joan. Damasc. *Orat.* 1 *de Nat. B. V.*

» viennent rendre honneur à la royale tige de David, d'où
» cette précieuse branche est sortie, et au sacré ventre
» où la vraie Arche d'alliance a été bâtie. O trois et quatre
» fois heureuse sainte Anne, digne mère de la Mère de
» Dieu, d'avoir donné au monde une Fille dont la nais-
» sance est honorable, et dont l'enfantement est le réta-
» blissement de l'univers ! Nous vous sommes tous très
» obligés, et à votre bienheureux époux saint Joachim,
» parce que nous avons commencé à respirer l'air d'une
» douce espérance, au lever de cette belle aube du jour,
» en laquelle et par laquelle nous vous offrons nos très
» humbles reconnaissances pour les faveurs inconce-
» vables que nous avons reçues de Dieu par votre moyen,
» avec un grand désir de vous honorer toute notre vie,
» autant que nous pourrons[1]. »

Voilà quelque chose de la très haute sainteté de ceux par lesquels Dieu nous a donné un trésor inestimable de toute sainteté en la personne de la sacrée sainte Vierge, fille unique et bien aimée de saint Joachim et de sainte Anne.

Qui pourrait dire maintenant l'amour et la reconnaissance de cette bienheureuse Enfant envers ses saints parents, puisqu'elle est le fruit de leur vertu et de leur sainteté ? Qui pourrait penser combien elle a agréable la dévotion qu'on leur porte ? Si donc nous désirons lui plaire, honorons-les d'une affection particulière, et reconnaissons les grandes obligations que nous leur avons, avec toutes les créatures et le Créateur même, s'il faut ainsi parler. Car saint Joachim et sainte Anne ont donné au Père éternel une Fille unique et très aimée, au Fils une très sainte Mère, au Saint-Esprit une très digne Épouse, à la très adorable Trinité un temple très auguste, aux Anges une Reine, aux hommes une Souveraine, aux

1. S. Joan. Damas., *Orat.* 2 *de Nat. B. V.* Cf. *Officium S. Annæ* in Brev. rom., die 26 Julii, in 2 Noct.

chrétiens une Mère, aux affligés une consolatrice, aux veuves et aux orphelins une protectrice, aux pécheurs une avocate, à tout le genre humain une médiatrice, à tout l'univers une réparatrice. Oh ! que le ciel et la terre, les hommes et les Anges, le Créateur et toutes les créatures vous bénissent incessamment et vous louent éternellement, ô admirable saint Joachim, ô merveilleuse sainte Anne, de nous avoir donné cette incomparable Enfant, qui renferme en soi tous les plus riches trésors du ciel et de la terre.

CHAPITRE IV

La troisième Excellence de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui consiste en ce qu'elle est le fruit miraculeux des prières, des larmes et des bonnes œuvres de saint Joachim et de sainte Anne.

Le Fils de Dieu étant la Vérité éternelle, qui ne peut se tromper, ni tromper personne, et ayant une puissance, une sagesse et une bonté infinies, pour pouvoir, pour savoir et pour vouloir accomplir ses paroles et ses promesses, il n'est non plus permis de douter de la vérité de celles qu'il nous a faites, quand il a dit : *Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira*[1] ; et : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera*[2], que de douter qu'il est Dieu. C'est pourquoi les serviteurs et servantes de Dieu ne doivent pas s'étonner ni s'attrister quand il semble qu'il rebute leurs prières, et qu'il n'a point d'o-

1. « Petite et dabitur vobis ; quærite et invenietis ; pulsate et aperietur vobis. » Matth. VII, 7.

2. « Amen, amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. » Joan. XVI, 24.

reille pour les écouter. Non, jamais il n'a rejeté ni rejettera aucun de ceux qui viennent à lui avec humilité et confiance : *Eum qui venit ad me non ejiciam foras*[1]. Il a trop d'amour et de bonté pour ceux qui l'aiment et qui le servent, quoique avec beaucoup d'imperfection, pour ne pas écouter leurs prières. C'est une vérité très constante que jamais les prières des amis de Dieu ne sont sans effet et sans fruit, soit qu'ils prient pour les autres, soit qu'ils prient pour eux-mêmes. Il est vrai qu'ils ne sont pas toujours exaucés quand ils prient pour autrui, parce qu'il arrive souvent que ceux pour lesquels ils prient y mettent empêchement et s'en rendent indignes. Mais, quoique leur prière soit sans effet au regard des autres, elle n'est pas sans fruit au regard d'eux ; parce que la charité qui les fait prier pour leur prochain, augmente la grâce qui est dans leurs âmes, et leur attire quelque bénédiction de celui qui est toute charité vers ceux qui exercent la charité.

Quand ils prient pour eux-mêmes, Dieu a tant de bonté qu'il leur donne toujours plus qu'ils ne demandent S'il arrive que, sans le connaître, ils viennent à demander une chose qui est préjudiciable à leur salut, il est trop bon pour la leur accorder ; mais au lieu de cela il leur fait quelque autre don, dont ils n'ont pas toujours la connaissance. S'ils demandent une chose qui est bonne, mais qui ne leur est pas si bonne qu'une autre que Dieu leur peut donner, il leur refuse le moins pour leur donner le plus. Il ne leur accorde pas une petite chose, pour leur en donner une plus grande ; il leur refuse un denier, pour leur donner un diamant ; il ne guérit pas leurs corps, pour sauver leurs âmes ; il leur dénie des choses temporelles, pour les enrichir des éternelles.

S'ils demandent une chose tout à fait bonne et utile à leur salut et à leur sanctification, il diffère quelquefois à

1. Joan. VI, 37.

entériner leurs requêtes, pour leur donner ce qu'ils demandent en un temps plus convenable, ou en une manière plus avantageuse, ou pour les obliger de la demander avec plus de ferveur, et de persévérer dans leurs prières, et d'accompagner cette persévérance de plusieurs autres actes de vertu, c'est-à-dire, d'humilité, de confiance, de dégagement de leur volonté, de soumission à celle de Dieu et d'autres semblables, comme aussi de joindre à leurs prières des bonnes œuvres, des jeûnes, des aumônes, des vœux et autres actions saintes.

Voilà pourquoi sa divine miséricorde diffère vingt ans à exaucer les prières que lui font saint Joachim et sainte Anne, pour obtenir de lui la bénédiction de la fécondité. C'est afin de leur donner beaucoup plus qu'ils ne demandent. Ils demandent d'être affranchis de la confusion de leur stérilité, et il les veut honorer de la plus glorieuse fécondité qui ait été en tous les siècles précédents. Ils demandent un enfant seulement : et il leur en veut donner un nombre innombrable, en les faisant père et mère de tous les fidèles qui seront dans la terre jusqu'à la fin des siècles, et dans le ciel à toute éternité. Ils demandent un enfant qui soit leur consolation et leur soutien dans les dernières années de leur vie : et il a dessein de leur donner une Fille qui sera l'honneur, la joie, l'amour et les délices du ciel et de la terre. Ils demandent un enfant semblable aux autres enfants d'Adam : et il désire leur donner une Fille qui sera semblable aux Anges en pureté et sainteté, voire qui dès le premier moment de sa vie sera plus ardente en l'amour de Dieu que le premier des Séraphins. Ils lui demandent un enfant pour le nourrir et élever en sa crainte, et pour le disposer à être du nombre de ses serviteurs, si c'est un fils, ou de ses servantes, si c'est une fille : et il leur donnera une Fille qui sera la Mère de son Fils unique, et la Reine de toutes les créatures. O bienheureux saint Joachim et sainte Anne, vous avez employé vingt ans

à prier, à pleurer, à jeûner : et Dieu, par une bonté admirable, a différé à vous accorder ce que vous lui demandiez, afin qu'on puisse dire, et que cela soit publié partout, au ciel et en la terre, que cette incomparable Enfant que vous avez tant désirée et tant demandée, est le fruit de vos désirs et de vos prières, et que tout l'univers vous ait éternellement l'obligation de lui avoir obtenu de Dieu celle qui est sa réparation, son ornement, son trésor et sa gloire.

Oui, cette divine Enfant est le fruit miraculeux des prières et des soupirs de saint Joachim et de sainte Anne. C'est le sentiment de saint Épiphane, de saint Jérôme, de saint Grégoire de Nysse, de saint Jean Damascène, et de saint Germain de Constantinople, qui dit[1] que ç'ont plutôt été les prières et les vœux qui ont fait naître la bienheureuse Vierge, que saint Joachim et sainte Anne.

Quand on veut faire une prière à Dieu qui lui soit très agréable et qui soit toute-puissante auprès de sa divine Majesté pour obtenir ce qu'on demande, il y faut joindre l'aumône ou quelques autres œuvres de charité, l'abstinence et le jeûne, quand on peut jeûner, ou quelque autre mortification, avec la pratique des autres vertus, spécialement d'une totale soumission à la très adorable volonté de Dieu, d'une défiance entière de nous-mêmes et de tout ce que nous pouvons faire, d'une parfaite confiance en la divine Bonté, et d'une profonde humilité.

Car, j'entends le Saint Esprit qui nous enseigne : *que la prière de celui qui s'humilie pénètre les nues et les cieux, et qu'elle ne s'arrête point jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au trône de Dieu, et qu'elle ne part point de là jusqu'à ce qu'elle ait obtenu du Très-Haut ce qu'elle demande : Oratio humiliantis se nubes penetrabit, et donec propin-*

1. « Precibus ipsorum annuens, concedit (Deus) sterili fœtum, quem præcedentia vota seminarunt, et conjugi fructum quem virtus precesque progerminarunt. » *Orat. de Nat. Virg.*

quet non consolabitur, et non discedet donec Altissimus aspiciat[1].

Telles étaient les prières de saint Joachim et de sainte Anne. Car elles étaient accompagnées d'aumônes, puisque, comme il a été dit ci-devant, ils employaient les deux parts de leur bien en œuvres charitables ; de jeûnes, puisqu'ils jeûnaient des quarante jours tout entiers, comme Moïse et Élie, ainsi que nous avons vu au chapitre précédent ; de soupirs et de larmes, et de l'exercice de toutes sortes de vertus, particulièrement d'une parfaite résignation à la très sainte volonté de Dieu, d'une totale défiance d'eux-mêmes et de toutes leurs bonnes œuvres, d'une entière confiance en l'infinie bonté de Dieu, et d'une très profonde humilité qui leur faisait porter avec grande patience l'opprobre de leur stérilité.

Ce sont ces prières, ces aumônes, ces jeûnes, ces larmes, ces saintes œuvres, ces exercices de vertu qui ont donné naissance à notre admirable Enfant. Car il était bienséant, disent les saints Pères, que quand il a été question de mettre au monde celle qui devait être la Mère de la grâce, la nature fût aidée et prévenue par la grâce, et que ses parents se disposassent à produire un tel fruit, par des désirs très ardents, par des prières très ferventes, par de saints jeûnes, par des œuvres charitables et par la pratique de toutes les vertus, entre lesquelles nous ne devons pas oublier la très singulière affection qu'ils avaient pour la chasteté, sur laquelle voici ce que la bienheureuse Vierge dit un jour à sainte Brigitte, ainsi qu'il est rapporté au chapitre neuvième du livre premier de ses Révélations[2] :

1. *Eccli.* XXXV, 21.

2. « Ipse Filius meus prius me dilexit, quam ego eum, quia Creator meus est. Ipse conjugium patris mei et matris tanta castitate conjunxit, ut tunc non inveniretur castius conjugium, et nunquam convenire vellent, nisi juxta legem solummodo causa susci-

« Mon Fils, lui dit-elle, m'a aimée avant que je l'ai-
» masse, parce qu'il est mon Créateur. Il a rendu le ma-
» riage de mon père et de ma mère si pur et si chaste,
» que c'était le plus saint mariage qui fût pour lors dans
» le monde. Car ils ne voulaient point vivre ensemble
» comme personnes mariées, sinon conformément à la
» fin pour laquelle Dieu a établi le mariage, qui est
» pour lui donner des enfants qui le servent en la terre,
» et qui le bénissent éternellement dans le ciel. Et
» lorsque l'Ange leur eut annoncé de la part de Dieu,
» qu'il leur donnerait une Fille qui, demeurant toujours
» vierge, serait la Mère du Sauveur du monde, ils au-
» raient mieux aimé mourir, que d'user du mariage par
» le motif de l'amour sensuel, qui était mort en eux. Ils
» n'y furent obligés que par le commandement du ciel,
» et contre leur inclination ; car l'amour divin eut sur
» eux un pouvoir que l'amour charnel n'y aurait jamais
» eu. De sorte que mon corps a été formé, non point
» par la volonté de la chair, mais par l'instinct de la
» divine charité. »

C'est ainsi que notre bienheureuse Enfant est le fruit merveilleux des prières, des larmes, des mortifications et des saintes actions de saint Joachim et de sainte Anne.

Voulez-vous, mon très cher frère, participer à cette faveur très signalée que Dieu leur a faite ? voulez-vous que la tout aimable Fille de Joachim et d'Anne, qui est déjà votre sœur et votre mère, soit aussi votre fille, comme son Fils Jésus veut bien être votre fils, puisqu'il déclare que celui qui fait la volonté de son Père est son frère, sa sœur et sa mère ? Travaillez par la ferveur de

tandi prolem. Et cum sibi nuntiatum esset ab Angelo quod Virginem parerent unde salus mundi procederet, magis voluissent mori quam carnali amore convenire, et voluptas in eis mortua erat. Tamen ex charitate divina et ex verbo Angeli nuntiantis convenerunt carne, non ex concupiscentia aliqua voluptatis, sed contra voluntatem suam ex divina dilectione. » *Revel.* lib. 1, cap. 9.

vos prières, par la vertu de vos instructions et par le saint exemple de votre vie et de vos actions, à faire naître et vivre son Fils Jésus dans les cœurs et dans les âmes où il est mort, qui sont en très grand nombre. Car là où le Fils est mort, la Mère y est morte aussi ; et là où vous ferez naître et vivre le Fils, vous y ferez aussi naître et vivre la Mère ; et le Fils et la Mère seront le fruit de vos prières et de vos travaux. Et, comme vous pourrez dire au Fils, selon le grand Gerson : *Filius meus es tu, ego hodie genui te*[1] : « Vous êtes mon Fils, aujourd'hui je vous ai donné naissance » dans une âme en laquelle vous n'aviez point de vie : vous pourrez aussi dire la même chose à la Mère. Et tous les Anges avec tous les Saints vous regarderont, vous honoreront et vous aimeront éternellement comme le père ou la mère de leur Roi et de leur Reine.

CHAPITRE V

La quatrième Excellence de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui consiste en ce que sa naissance a été révélée du ciel à saint Joachim et à sainte Anne, et qu'elle leur a été annoncée par l'Archange saint Gabriël, qui était destiné pour être son Ange gardien.

Nous avons vu ci-devant, au chapitre cinquième de la première partie de ce livre, comme la naissance de notre divine Enfant a été prédite et révélée aux Anges dès le commencement du monde, au premier homme ensuite de sa pénitence, et au saint patriarche Abraham. Il nous faut voir maintenant comme elle a été annoncée à saint Joachim et à sainte Anne, après avoir employé tant de

1. *Psal.* II, 7.

prières, tant de larmes, tant de bonnes œuvres, tant de jeûnes et tant de pratiques de vertu, pour obtenir cette faveur de la divine Bonté. Voici ce que j'en ai appris des écrits de saint Jérôme, de saint Épiphane, de saint André de Crète, de saint Germain de Constantinople, de saint Antonin et de plusieurs autres.

Saint Joachim et sainte Anne ayant été vingt ans sans avoir d'enfants, et ayant jeûné quarante jours et employé tout ce temps en prières très ferventes, accompagnées de larmes et de soupirs, pour obtenir de Dieu qu'il eût agréable, ou de les délivrer de l'opprobre[1] de la stérilité, ou de les retirer de ce monde, voilà un Ange envoyé de Dieu, environné d'une lumière fort brillante, qui paraît premièrement à saint Joachim, et qui lui parle en cette façon, au rapport de saint Jérôme[2] : « Ne craignez point, Joachim, et ne soyez point troublé de ce que vous voyez ; car je suis Gabriel, l'Ange du Seigneur, qui m'a envoyé vers vous pour vous assurer que le mérite de

1. « Quæ (Rachel) concepit et peperit filium dicens : Abstulit Deus *opprobrium meum.* » *Gen.* XXX, 23.

2. « Quadam die, cum esset solus (Joachim), Angelus Domini ei cum immenso lumine adstitit. Qui cum ad ejus visionem turbaretur, Angelus qui ei apparuerat timorem ejus compescuit dicens : Noli timere, Joachim, neque in visione mea turberis. Ego enim sum Angelus Domini, missus ab ipso ad te, ut annuntiem tibi preces tuas esse exauditas, et eleemosynas tuas ascendisse in conspectum ejus. Videns quippe vidit pudorem tuum, et audivit sterilitatis opprobrium non recte tibi objectum ; peccati namque, non naturæ ultor est Deus, et ideo cum alicujus uterum claudit, ad hoc facit ut mirabilius denuo aperiat, et non libidinis esse quod nascitur, sed divini muneris corgnoscatur. Prima enim gentis vestræ Sara mater, nonne usque ad octogesimum annum infecunda fuit, et tamen in ultima senectutis ætate genuit Isaac, cui promissa erat benedictio omnium gentium ?... Proinde Anna uxor tua pariet tibi filiam, et vocabis nomen ejus Mariam... Et hoc tibi eorum quæ annuntio signum erit : Cum perveneris ad auream in Jerosolymis portam, habebis ibi obviam Annam uxorem tuam, quæ de tuæ regressionis modo sollicita, tunc in aspectu tuo gaudebit. » *De Nat. Virg.* Ce livre que l'on trouve dans beaucoup d'éditions de saint Jérôme, sous ce titre *De Nativitate sanctæ Mariæ*, est faussement attribué au saint Docteur. Il n'a fait que le traduire du grec.

vos aumônes est arrivé jusqu'au trône de sa divine Majesté, et qu'il a exaucé vos prières. Il a vu la confusion et l'opprobre que vous avez souffert innocemment et sans l'avoir mérité, au sujet de la stérilité de votre femme ; et, touché de compassion, il a résolu de vous en affranchir. Car sa divine justice n'exerce sa vengeance que sur le péché, et non pas sur la nature. Dieu a rendu Anne stérile, pour lui donner une fécondité miraculeuse. Votre mère Sara ayant vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans sans avoir d'enfants, a enfin engendré Isaac, dans son extrême vieillesse, qui a été le père d'un peuple et d'une postérité immense. Ainsi votre femme, après avoir été longtemps stérile, vous enfantera une fille que vous appellerez Marie. En témoignage de quoi, voici un signe que je vous donnerai : c'est que, allant en Jérusalem, vous la rencontrerez à la porte dorée, là où, après le soin et la peine où elle est maintenant de votre absence, elle aura une grande consolation de vous voir. »

Voilà ce que l'Ange dit à saint Joachim. Qui pourrait penser la joie inconcevable qu'il reçoit de ces heureuses nouvelles? Qui pourrait dire les louanges et les actions de grâces qu'il en rend à la divine Bonté?

Après cela, saint Gabriel va trouver sainte Anne, selon le témoignage du bienheureux André de Jérusalem, et d'Eustachius, évêque d'Antioche, qui écrivent la chose en cette façon[1] : Environ l'heure de None, sainte Anne, étant assise sous un arbre dans son verger, et faisant cette prière à Dieu : « O Dieu de nos pères, exaucez ma prière, et bénissez-moi comme vous avez béni Sara, en lui donnant son fils Isaac » : voilà l'Ange du Seigneur

1. « Circa horam diei nonam, sub arbore in viridario suo (Anna) sedens, his verbis Deum obsecrabat : Deus Patrum nostrorum, benedic mihi et exaudi orationem meam, sicut benedixisti vulvæ Saræ, et dedisti illi filium Isaac... Et talia dicenti Angelus Domini apparens, liberorum annuntiat susceptionem..., » S. Eustach. Antioch. *Comment. in Hexameron.*

qui lui paraît, dont elle demeure troublée d'abord ; mais l'ayant rassurée, il lui annonce la même chose qu'il dit à son mari saint Joachim, que Dieu lui donnera une fille qui s'appellera Marie, et qui sera la Mère du Rédempteur du monde : ce qui la comble d'une joie inimaginable. Voilà ce que dit saint Eustachius, comme aussi saint Germain de Constantinople[1], Métaphraste, Nicéphore[2], Antiochus, abbé du monastère de Saint-Sabas[3], Pantaléon, diacre[4], et plusieurs autres[5].

C'est ainsi que la naissance de notre sainte Enfant a été annoncée à saint Joachim et à sainte Anne, et par un Ange, qui est un privilège qui n'appartient qu'à cette glorieuse Vierge entre toutes les femmes. Car il est bien vrai que la naissance du saint patriarche Isaac et celle de saint Jean-Baptiste ont été promises par des Anges à leurs parents ; mais entre les femmes, la Mère de Dieu est seule dans l'Écriture sainte dont la naissance a été annoncée par un Ange ; et cet Ange était saint Gabriel, qui, selon Eusèbe Émyssène, saint Pierre Damien et saint Épiphane, était destiné de Dieu pour être l'Ange gardien de la Reine des Anges[6]. Et cela est conforme à ces paroles que sainte Brigitte lui adresse, dans la première des oraisons qui lui ont été révélées divinement :

1. « Dominus flexus amborum precibus, misit Angelum, qui prænuntiaret filiæ conceptionem. « S. Germ. Const. in *Encomio Virg.*

2. Sed enim *divino nutu* ad eam quam petierat gratiam Anna confirmata atque roborata. » Nicephor. *Hist. eccles.* lib. 1, cap. 7.

3. In *Pandecte Scripturæ ad Eustachium*, homil. 107. *De Compunctione.*

4. « Gabrielem autem Archangelum D. Annæ Virginis conceptum nuntiasse scribit Pantaleon, apud Metaphrasten, in *Orat. de S. Michaele.* » Barradas, *Comment.* lib. 6, cap. 3.

5. Cf. S. Epiph. *Hæres.* 69 *contra Collyridianos ;* S. Joan. Dam. *Orat.* 1 *de Dormit. Virg. :* Fulbert. Carnot. *Serm.* 2 *de Nat. Virg.*

6. « Hunc autem Angelum (custodem B. Virginis) fuisse S. Gabrielem tradit S. Bernardus, qui ait (*Epist.* 67) : *B. Virgo Gabrieli Archangelo servanda ab initio tradita fuisse credenda est.* » Lépicier, *Tract. de B. V. Maria*, p. 2, c. 2, a. 1, n. 13.

« Gloire vous soit, ô Marie, Vierge sacrée, Mère de Dieu, ma très honorée Dame, dont la naissance a été annoncée à votre père et à votre mère par le même Ange qui vous a annoncé l'Incarnation de votre Fils[1]. »

Plusieurs Docteurs tiennent que ce saint Archange n'était pas seul dans cette occasion, mais qu'il était accompagné d'un grand nombre d'autres Esprits célestes, tant à raison de l'importance d'une ambassade si solennelle, que pour le très grand respect et la très ardente affection que tous les Anges portaient à cette admirable Enfant qui devait naître de saint Joachim et de sainte Anne, et que Dieu leur avait fait connaître dès le commencement du monde, ainsi qu'il a été dit.

O bienheureux Archange, vous êtes l'ange servant de Jésus, et l'ange gardien de la Mère de Jésus. Dieu vous a choisi entre tous les Esprits bienheureux, pour être employé dans les choses qui appartiennent au mystère de son amour et de ses bontés, qui est le mystère de l'Incarnation. C'est vous qui êtes envoyé au prophète Daniel, pour lui prédire le temps auquel ce grand mystère se doit accomplir[2]. C'est vous qui êtes envoyé à saint Zacharie, pour lui dire que sa femme Élisabeth lui enfantera un fils qui s'appellera Jean, et qui sera le précurseur du Messie. C'est vous qui êtes envoyé à saint Joachim et à sainte Anne, pour leur déclarer que Dieu leur donnera une fille qu'ils appelleront Marie, et qui sera la Mère du Sauveur du monde. C'est vous qui êtes envoyé à cette divine Marie, pour la saluer comme pleine de grâce, comme ayant le Seigneur avec elle, comme étant bénite entre toutes les femmes, et comme étant élue de Dieu pour concevoir et enfanter le Rédempteur du monde. C'est vous qui tirez saint Joseph de la

1. Gloria sit tibi, Domina mea Virgo Maria, quæ ab illo Angelo quo tibi Christus nuntiatus fuit, ab eodem etiam tu patri et matri tuæ nuntiata fuisti. » *Orat.* 1.

2. Dan., IX, 21.

peine où il est, lui disant qu'il ne craigne point de prendre Marie pour son épouse, et que ce qui est né en elle est du Saint-Esprit.

C'est vous qui annoncez la naissance du Sauveur aux pasteurs de Bethléem, et qui à ce sujet chantez avec une troupe innombrable d'Anges ce divin cantique : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*[1]. C'est vous qui marchez à la tête de tous les chœurs des Anges, lorsqu'ils sortent du ciel, et qu'ils viennent fondre dans l'étable de Bethléem, pour y adorer leur Roi : *Et adorent eum omnes Angeli ejus*[2].

C'est vous qui avertissez saint Joseph de prendre l'Enfant et la Mère, et de s'enfuir en Égypte pour éviter la fureur d'Hérode, et qui, après la mort de ce tyran, obligez le même saint Joseph de sortir de l'Égypte, et de retourner en Nazareth.

C'est vous qui êtes envoyé par le Père éternel pour conforter son Fils Jésus dans son agonie au jardin des Olives.

C'est vous qui êtes envoyé aux saintes femmes pour leur évangéliser la glorieuse résurrection du même Jésus, et à ses saints disciples sur la montagne des Olives au jour de son Ascension, pour les assurer que ce Jésus qu'ils ont vu monter glorieusement dans le ciel viendra ainsi en la consommation des siècles, pour juger tout le monde.

C'est vous, ô grand prince du ciel, qui avez servi, honoré et glorifié Jésus avec un zèle et un amour extraordinaire, dans tous ses états et mystères, et qui avez toujours accompagné, assisté et gardé la Mère de Jésus dans tous les moments de sa vie, mais spécialement durant le cours de sa sainte Enfance. A raison de quoi tous les hommes ont des obligations très spéciales de vous remercier et de vous honorer. Je vous en remercie de tout

1. Luc. II, 14. — 2. *Hebr.* I, 6 ; *Ps.* XCVI, 8.

mon cœur, au nom de tout le genre humain, et supplie tous les autres Anges de vous en remercier avec moi. Je rends grâces aussi et supplie tous les habitants du ciel de rendre grâces infinies avec moi à la très sainte Trinité, de vous avoir choisi entre tous les bienheureux Esprits, pour vous employer en des ministères si honorables, et de toutes les autres faveurs qu'elle vous a faites.

Je regarde et honore le bienheureux Archange saint Michel comme l'Ange de la sainte humilité, ainsi que son nom le porte, qui veut dire : *Quis ut Deus* : « Qui est comme Dieu ? » et parce qu'il a terrassé l'orgueil du prince de la superbe et de tous les anges apostats. Mais je vous révère et honore, ô glorieux saint Gabriel, comme l'Ange du saint amour, parce que vous avez annoncé le mystère d'amour, et que vous êtes l'Ange de la Mère du bel amour. Faites-nous donc participants de l'amour très ardent que vous avez pour Jésus et pour Marie. Allumez ce feu divin dans les cœurs où il est éteint ; enflammez-le dans ceux où il est allumé ; embrasez-le dans ceux où il est enflammé, mais particulièrement dans ceux qui ont une sincère et parfaite dévotion à cette divine Marie.

Car, étant l'Ange gardien de la Mère, vous êtes l'Ange protecteur de tous les enfants, mais spécialement de ceux qui font profession de la servir, honorer et aimer, comme des enfants bien nés et bien reconnaissants doivent servir, honorer et aimer la meilleure et la plus aimable Mère qui fut et qui sera jamais. Vous avez un zèle et un soin extraordinaire pour eux ; vous êtes plus fréquemment avec eux ; vous prenez un singulier contentement à converser avec eux, à les éclairer, à les conduire, à les garder dans les périls, à les défendre des ennemis de leur salut, à les fortifier dans les tentations, à les préserver du péché, à les consoler dans les afflictions. Vous les aimez plus tendrement ; vous les pro-

tégez plus puissamment ; vous priez Dieu pour eux plus ardemment ; vous leur procurez plus souvent des occasions et des moyens d'exercer le zèle qu'ils ont pour l'honneur et le service de leur Reine ; vous les traitez en tout et partout plus favorablement ; vous les assistez plus soigneusement à l'heure de la mort. Enfin, vous leur faites mille faveurs qu'ils ne connaîtront que dans le beau jour de la bienheureuse éternité, là où ils vous en rendront des grâces immortelles.

Cela étant ainsi, tous ceux qui ont une vraie dévotion à la Reine des Anges doivent mettre saint Gabriël au rang des Saints qu'ils sont obligés d'honorer et d'invoquer plus particulièrement, non pas tant pour la considération des assistances et des faveurs qu'ils en peuvent espérer, ce motif étant intéressé, comme à raison de ce qu'il est à leur très honorée Mère, des services qu'il lui a rendus en la terre et des louanges qu'il lui rend et rendra éternellement dans le ciel, auxquelles ce glorieux Archange nous veuille associer maintenant et pour jamais.

CHAPITRE VI

La cinquième Excellence de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est la joie extraordinaire dont sa naissance a rempli tout le monde.

Ce n'est pas sans sujet que l'entrée des enfants d'Adam en cette vallée de larmes est toujours accompagnée de pleurs et de gémissements. S'ils avaient l'usage de raison, et qu'ils pussent bien connaître le misérable état dans lequel ils naissent, non seulement ils gémiraient, mais ils fondraient en larmes et mourraient de douleur ; et si ce malheureux état était visible à tout le monde, leur naissance remplirait tout le monde de tristesse et

de désolation. N'est-ce pas un grand sujet de désolation de voir que tout enfant qui vient en ce monde, quel qu'il soit, quand ce serait le fils d'un prince et d'un monarque, naît ennemi de son Dieu, dans la rébellion contre son Créateur, les armes à la main pour lui faire la guerre, enfant d'ire et de malédiction, enfant du diable, dans la possession de Satan, membre de Lucifer, et en état de mort et de perdition ? Une telle naissance n'est-elle pas déplorable avec des larmes de sang ? n'est-elle pas digne des pleurs et des lamentations de tout l'univers ?

C'est l'état funeste dans lequel naissent tous les enfants d'Adam, qui est un effet du péché qu'ils apportent avec eux du ventre de leur mère ; et nous n'avons point de connaissance certaine qu'aucun soit préservé de ce malheur épouvantable, hormis la bienheureuse Vierge et saint Jean-Baptiste. Car le saint Évangile nous assure de celui-ci, qu'il a été rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère, trois mois avant sa naissance, et, par conséquent, qu'il est né non pas enfant d'ire et de malédiction, comme les autres, mais enfant de grâce et de bénédiction, dont la naissance a été suivie d'une joie extraordinaire qui s'est répandue par toute la terre, et qui durera jusqu'à la fin des siècles.

Pour ce qui est de la très sacrée Vierge, nous avons déjà vu que c'est le sentiment de toute l'Église qu'elle a été remplie du Saint-Esprit, non seulement trois mois avant sa naissance, mais dès le moment de son immaculée Conception ; et que plusieurs grands théologiens enseignent qu'elle est née dans une sainteté qui surpasse celle de tous les Anges et de tous les Saints ensemble. Et nous entendons la voix de la sainte Église, qui, au jour de sa naissance, fait retentir ces paroles par tout l'univers : *Votre naissance, ô Vierge Mère de Dieu, a rempli tout le monde de joie, car c'est de vous que le soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu, a pris naissance ; lequel, rompant les liens de la malédiction en laquelle nous étions*

engagés, nous a apporté la bénédiction, et, faisant mourir la mort, nous a donné la vie, et la vie éternelle[1].

C'est ce que la même Vierge dit un jour à sainte Brigitte : « C'est une vérité très constante, lui dit-elle, que je t'annonce, ma fille, que ma naissance a été le commencement et la source des véritables joies[2]. »

Ces joies ont été universelles ; car le ciel, la terre, l'enfer, les Anges, les hommes, le Créateur et toutes les créatures y ont eu part. Quelle fête, quelle jubilation pour tous les Anges, lorsqu'ils voient naître celle que Dieu leur a fait connaître, comme nous avons vu ci-dessus, dès le commencement du monde, par le moyen de laquelle les ruines que le péché a faites parmi eux doivent être réparées ! Quelle consolation, quels ravissements pour les âmes des saints Patriarches, des saints Prophètes et des autres saints Pères qui sont dans l'enfer des Lymbes, spécialement d'Adam, d'Ève, d'Abel, de Noé, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, de Moïse, de David, lorsqu'ils apprennent par leur bons Anges la naissance de celle par l'entremise de laquelle ils seront bientôt délivrés de ces prisons obscures dans lesquelles ils sont détenus !

Qui pourrait s'imaginer la joie inconcevable et les transports merveilleux de saint Joachim et de sainte Anne, voyant qu'après tant de soupirs, tant de larmes, tant de jeûnes, tant d'opprobres au sujet de leur stérilité, Dieu leur a fait cette faveur incomparable, de les choisir pour être le père et la mère de celle qui doit être la Mère de ce Messie, de ce Sauveur tant désiré, tant attendu, et si nécessaire pour le salut de l'univers. Cette divine Vierge dit un jour à sainte Brigitte[3], que lorsque sa

1. Office de la Nat. de la B. Vierge, Répons de la 6e leçon.

2. « Vere, filia, dico tibi quod Nativitas mea initium fuit verorum gaudiorum. » *Revel.* lib. 6, cap. 56.

3. « Cum autem anima sanctificaretur et corpori meo conjungeretur, tanta matri meæ advenit lætitia, ut impossibile esset dictu. » *Revel.* lib. 1, cap. 9.

bienheureuse âme fut sanctifiée et unie à son corps, sa mère sainte Anne fut remplie d'une si grande joie, qu'il serait impossible de l'exprimer. Si la joie de sainte Anne fut si grande en la conception de cette merveilleuse Enfant, qu'elle fut sa réjouissance et celle de saint Joachim en sa naissance ?

Mais voulez-vous savoir quelle est la joie du Créateur et de toutes les créatures en cette admirable naissance ? Écoutez ce que la glorieuse Vierge a dit sur ce sujet à sainte Mechtilde, dont les livres sont tant loués et recommandés par un grand nombre de Docteurs très signalés. Cette sainte, cherchant quelque moyen pour honorer notre sainte Enfant en la fête de sa Naissance, elle lui parla en cette façon[1] : « Réjouissez-vous avec moi, ma fille, et » m'offrez la joie que je possède maintenant, dans la vue » et dans la connaissance que j'ai de la joie ineffable que » la très glorieuse Trinité a eue sur mon sujet, et de la » divine complaisance qu'elle a prise en moi de toute » éternité, spécialement en la vue de ma naissance, qui » l'a comblée d'un si grand contentement, que l'abon- » dance de sa joie se débordant dans le ciel, dans la terre » et sur toutes les créatures, elles se trouvèrent toutes » pleines de consolation, sans savoir d'où elle procédait. » Car, comme un excellent ouvrier qui a dessein de faire » un chef-d'œuvre, prend un grand plaisir à y penser et

1. « Admone me gaudii quo nunc gaudeo, ex eo quod video et agnosco gaudium beatissimæ Trinitatis, quod habuit de me ex placentia qua sibi in me complacuit ab æterno ; specialiter in mea nativitate tantum exultavit, ut ex abundantia sui gaudii cælum et terra, et omnis creatura, licet causam nesciens, tamen exultaret. Sicut enim artifex, qui mirificum opus facere decrevit, magno studio præmeditatur, et in delectatione cordis sui præimaginatur : sic veneranda Trinitas delectabatur et gaudebat, quia me talem imaginem facere volebat, in qua totius sapientiæ et bonitatis suæ artificium elegantissime appareret. Insuper sciebat opus suum in me nunquam depravari. In tanta denique jucunditate et exultatione nativitatem et infantiam meam dignata est prævidere, ut omnis actus pueritiæ meæ coram eo delectabilis ludus videretur, juxta illud : *Ludens coram eo omni tempore.* » *Liber specialis gratiæ*, part. 1, cap. 29.

» à former dans son esprit les idées de son ouvrage, ainsi » la très adorable Trinité a pris un singulier contentement dans le projet qu'elle a formé en son cœur de » l'œuvre admirable qu'elle désirait faire en moi, tant » parce qu'elle y voulait imprimer une très belle et très » parfaite image de sa puissance infinie, de son immense » sagesse et de sa bonté incompréhensible, que d'autant » qu'elle savait bien que son œuvre ne souffrirait jamais » en moi aucun déchet, mais qu'il y recevrait toujours de » nouvelles perfections, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au » dernier point de sa consommation. Enfin, elle a pris » tant de complaisance. de toute éternité, en la vue de » ma naissance et de mon enfance, que toutes les actions » de mon enfance étaient comme un jeu très agréable » devant sa divine Majesté ; et c'est ce qui est marqué » par ces paroles : *Ludens coram eo omni tempore* [1].

O très aimable Enfant, que mon cœur a de joie de vous voir tant aimée de Dieu, auparavant même que vous soyez née ; que, comme vous êtes de toute éternité le premier objet de son amour, entre les pures créatures, vous êtes aussi le plus grand sujet de sa joie. Ce n'est pas merveille si vous êtes l'amour, la joie et les délices du ciel et de la terre, puisque vous êtes l'amour, la joie et les délices de celui qui a créé la terre et le ciel. Ce n'est pas merveille si votre présence comble les cœurs de tous les habitants du ciel d'une joie inénarrable, puisque la prévoyance que Dieu a devant tous les siècles, de votre naissance et de votre enfance, lui donne tant de contentement. Ce n'est pas merveille si vous remplissez les cœurs de ceux qui vous aiment ici-bas, parmi les misères de la terre, d'une certaine allégresse qui ne se peut exprimer, et qui est telle qu'il leur suffit de penser à vous pour être toujours joyeux et contents ; puisque la seule idée que la très sainte Trinité a eue, de toute éter-

1. *Prov.* VIII, 31.

nité, des plus petites actions de votre sainte Enfance, lui a donné une joie et une complaisance inexplicables.

Véritablement c'est avec grande raison que la sainte Église dit de cette glorieuse Vierge qu'elle est la cause de notre joie : *Causa nostræ lætitiæ.* Car, puisque son Enfance même est le sujet de la joie de notre adorable Père, elle peut bien être la cause de la joie de tous ses enfants. Et en effet, elle est la source de toutes les saintes et véritables joies du ciel et de la terre, des hommes et des Anges. D'où il faut inférer aussi qu'elle possède avec éminence toutes les joies et félicités du ciel et de la terre, puisque la fontaine contient excellemment tout ce qui est dans ses ruisseaux. De là vient qu'elle est appelée par saint Jean Damascène : Une mer inépuisable de joie : *Inexaustum gaudii pelagus* [1] ; et par le saint prêtre Chrysippus : Le trésor de toutes les joies, et l'origine de notre félicité : *Thesaurus omnis lætitiæ, et origo nostræ felicitatis* [2] ; et par saint Germain de Constantinople : La joie de tout le monde : *Gaudium universi mundi* [3] ; et par saint Méthodius, martyr : Le commencement, le milieu et la fin de nos saintes réjouissances [4].

Jamais personne n'a souffert en la terre, après son Fils Jésus, des douleurs si sensibles comme celles qu'elle y a endurées ; mais jamais personne n'y a possédé des joies si pures, si solides et si grandes comme celles qu'elle y a possédées ; entre lesquelles on en compte sept principales : dont la première est celle qu'elle a reçue en la salutation de l'Ange ; la seconde, en la visitation de sainte Élisabeth ; la troisième, en son divin enfantement ; la quatrième, en l'adoration des saints Rois ; la cinquième, lorsqu'elle a retrouvé son divin Enfant entre les Docteurs, après l'avoir perdu trois jours ; la sixième, lorsqu'il l'a visitée toute la première après sa résurrection ; la

1. *Orat. de Assumpt.* — 2. *De Laud. B. Virg.*
3. *In Psal.* XLIV. — 4. *Orat. de Hypap.*

septième, lorsqu'elle le vit monter au ciel, lorsqu'il envoya son Saint-Esprit à son Église, et lorsqu'elle fut transportée en corps et en âme dans le paradis. Car je mets ces trois ensemble pour en faire la septième.

Outre cela, les joies qu'elle possède dans le ciel sont inconcevables, entre lesquelles on en compte encore sept principales : dont la première est la joie qu'elle a de se voir si élevée dans la gloire et si proche du trône de la très sainte Trinité, qu'il n'y a que Dieu seul au-dessus d'elle, et que tout ce qui n'est point Dieu est sous ses pieds ; la seconde, de ce que, pour sa seule virginité, elle possède une couronne plus riche et plus précieuse que toutes les couronnes des habitants du ciel ; la troisième, de ce qu'elle est le second soleil du paradis, qui remplit de joie tous les cœurs des Anges et des Saints ; la quatrième, de ce que tous les citoyens de la Jérusalem céleste l'honorent et la louent incessamment comme leur Reine, comme leur Mère et comme la Mère de leur Rédempteur ; la cinquième, de ce que Dieu lui a donné une puissance absolue au ciel et en la terre, et sur toutes ses créatures ; la sixième, de ce qu'il lui a donné un pouvoir spécial de bénir, de protéger et de favoriser en toutes manières tous ceux qui lui ont une dévotion particulière ; la septième, de ce que toutes ces joies ne diminueront jamais, mais croîtront toujours jusqu'au jour du jugement, et seront éternelles.

De plus, elle jouit dans le ciel de quelques joies spéciales que son Fils bien-aimé lui donne, en récompense des douleurs et des angoisses qu'elle a souffertes ici-bas à son occasion, dont j'en remarque sept principales, qui sont les sept glaives de douleur dont son Cœur maternel a été transpercé : premièrement, lorsque saint Siméon lui dit dans le temple, que son âme serait percée de part en part du glaive de douleur ; secondement, lorsque, pour éviter la fureur d'Hérode qui voulait massacrer son adorable Enfant, elle fut obligée de fuir et de le porter

avec saint Joseph en Égypte ; troisièmement, lorsqu'elle perdit cet Enfant bien-aimé et qu'elle fut privée de sa très douce présence, l'espace de trois jours ; quatrièmement, lorsqu'elle le vit flageller, couronner d'épines, condamner à mort, et qu'elle le rencontra portant sa croix et allant au Calvaire ; cinquièmement, lorsqu'elle le vit crucifier ; sixièmement, lorsqu'elle le reçut entre ses bras, étant détaché et descendu de la croix ; septièmement, ses désolations extrêmes depuis la mort de son Jésus jusqu'à sa résurrection.

Il n'y a point de langue qui puisse dire le martyre très sanglant que cette divine Mère du Sauveur souffrit lorsque son Cœur maternel fut transpercé de ces sept glaives de douleur ; mais aussi il n'y a point d'esprit qui puisse comprendre les torrents de joies et de délices dont son Fils bien-aimé enivre continuellement ce même Cœur dans le ciel, en récompense des supplices qu'elle a portés en la terre à son occasion.

Désirez-vous, mon cher frère, faire une chose bien agréable à cette bienheureuse Vierge ? faites ce qu'elle dit à sainte Mechtilde : offrez-lui la joie qu'elle a dans le ciel, de ce que Dieu l'a tant aimée, même auparavant sa naissance, qu'il a pris une complaisance particulière dans toutes les actions de son Enfance.

Je trouve dans les Annales de Bencius [1], qu'en l'année 1608, la sacrée Vierge apparut à un hérétique, nommé Martin Guttric, natif de Comberg en Allemagne, et lui ordonna de renoncer à son hérésie, et de se réconcilier avec Dieu et avec son Église, et de se disposer à la mort par le sacrement de la pénitence et de la sainte communion, l'assurant que, par ce moyen, elle lui obtiendrait

1. François Benci ou Bencio, Jésuite, né à Aquapendente en Italie, mort à Rome en 1594, à l'âge de 52 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers, entre autres des *Annuæ litteræ de rebus Societatis Jesu*, dont parle ici le P. Eudes. Ces Annales furent continuées après la mort de Benci.

miséricorde ; et qu'aussitôt il fit appeler le père Frideric Fournier, qui prêchait alors en la cathédrale de Bamberg, et qu'ayant accompli ce que la Mère de grâce lui avait commandé, il mourut avec toutes les marques d'une sainte mort, dont il sera éternellement obligé à cette Mère de miséricorde qui lui fit cette faveur, parce que, ainsi qu'il le déclara à son confesseur, quoiqu'il fût engagé en l'hérésie de Luther, il ne laissait pas de dire la Salutation angélique tous les matins et tous les soirs, pour offrir à la bienheureuse Vierge l'honneur et la joie qu'elle avait reçue en l'Incarnation de son Fils.

Je trouve aussi dans les livres de sainte Mechtilde, qu'un jour cette sainte désirant offrir quelque chose à cette même Vierge, qui lui fût agréable, elle lui dit : « Ma fille, offrez-moi la joie que mon Cœur reçut lorsque le Fils de Dieu sortit du Cœur de son Père pour venir dans mon sein, et la joie dont je fus remplie lorsque ce même Fils, sortant de mes entrailles, me combla de douceur et de réjouissance[1].

Plusieurs graves auteurs rapportent que saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, disait tous les jours sept *Ave Maria* en l'honneur des sept joies principales que la sainte Vierge a eues en la terre, et qu'elle l'avertit d'y joindre aussi les sept principales joies qu'elle possède dans le ciel, l'assurant que cette dévotion lui était très agréable, et qu'elle assisterait, à l'heure de la mort, tous ceux qui la pratiqueraient, qu'elle remplirait leur cœur de consolation, qu'elle recevrait leur âme à la sortie de leur corps, et qu'elle la présenterait à son Fils[2].

Toutes ces choses vous faisant voir clairement, mon

1. « Admone me gaudii quod habui, cum Filius Dei, tanquam sponsus procedens de Corde Patris, in uterum meum venit, exultans ut gigas ad currendam viam. Secundo, gaudii quod habui, cum de virginali utero meo progrediens, factus est mihi Filius dulcedinis atque gaudii. » *Lib. spec. gratiæ*, part. 1, cap. 41.

2. *Cf. Cœur admirable*, livre VIII, chap. 3, sect. 4.

cher frère, que cette dévotion lui est très agréable : si vous désirez lui plaire, offrez-lui tous les jours les sept joies principales qu'elle a eues en la terre, et les sept joies principales qu'elle a dans le ciel, en disant sept *Ave Maria* ou une dizaine de votre chapelet à cette intention. Offrez-lui aussi les joies qu'elle possède dans le ciel, pour les sept glaives de douleur dont son Cœur a été transpercé en la terre, en disant encore à cette fin sept fois l'*Ave Maria*, ou une autre dizaine de votre chapelet.

Et puisque la très sacrée Vierge est la cause de notre joie, et que sa naissance est la source, après son Fils, de toutes les saintes et véritables joies du ciel et de la terre, offrez-lui encore toutes ces mêmes joies, avec un grand désir et une forte résolution de vous efforcer désormais de les accroître, en aimant et servant son Fils avec plus de ferveur et de fidélité que vous n'avez fait par ci-devant.

O très aimable Vierge, je vous offre toutes les joies que vous avez eues en la terre, et que vous aurez à jamais dans le ciel, avec toutes les saintes joies du ciel et de la terre. Oh ! si je possédais tous les contentements de tous les Anges et de tous les Saints, et tous ceux que vous possédez vous-même, que de bon cœur je voudrais m'en priver, pour vous les donner ! O ma divine Mère, faites, s'il vous plaît, que désormais je ne trouve que du fiel et de l'amertume dans les vaines et fausses joies de ce monde, et que je mette tout mon contentement, mes délices et mon paradis, à suivre en tout et partout la très adorable volonté de mon Dieu, à aimer et glorifier mon très aimable Jésus, et à servir et honorer ma très chère Marie, Mère de Jésus.

CHAPITRE VII

La sixième Excellence de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est la perfection et la beauté incomparable de son corps virginal.

Quoique les perfections naturelles du corps et de l'esprit humain ne soient pas mauvaises d'elles-mêmes, mais bonnes et louables, parce que Dieu en est l'auteur, des mains duquel il ne peut rien sortir qui ne soit bon ; néanmoins, eu égard aux maximes de l'Évangile, et à l'ordre que Dieu a établi dans le christianisme, et à la nature de la grâce chrétienne, c'est une vérité très constante que tous les avantages naturels du corps et de l'esprit de l'homme sont des obstacles à cette même grâce, et par conséquent au salut et à la sanctification du chrétien. Car tout l'Évangile ne nous prêche autre chose, sinon que quiconque veut être chrétien, il faut qu'il renonce non pas seulement au péché et à Satan, mais à soi-même : *Abneget semetipsum*[1]. Quiconque veut être incorporé dans le nouvel homme, c'est-à-dire, en Jésus-Christ, il doit renoncer au vieil homme. Quiconque désire être revêtu de Jésus-Christ, selon ce divin commandement : *Induimini Dominum Jesum*[2], il est nécessaire qu'il se dépouille de l'homme de péché et de tous ses avantages. Quiconque veut renaître et vivre en Jésus-Christ, hors lequel il n'y a que mort et damnation pour nous, il faut qu'il meure à sa première naissance. Enfin toute la vie chrétienne, dit saint Augustin, si on se conduit selon les règles de l'Évangile, est un martyre continuel.

C'est pour cette fin que la grâce du christianisme nous

1. Matth. XVI, 24. — *Rom.* XIII, 14.

est donnée par le Baptême et par les autres sacrements ; c'est l'effet qu'elle doit opérer en nous. Elle nous doit rendre conformes à notre très adorable chef, dont toute la vie a été dans les abaissements et dans les croix. Elle nous doit crucifier avec lui, nous faire mourir à nous-mêmes, nous faire haïr tout ce qui nous peut enfler le cœur et nous donner de l'estime, de l'amour et de la complaisance pour nous-mêmes, et nous faire aimer la pauvreté, l'abjection et la mortification. De là vient que plus elle trouve en nous de perfections naturelles ou acquises, plus elle y trouve d'obstacles qu'elle a bien de la peine à surmonter, à moins qu'elle ne soit très forte : tant parce que les avantages naturels ou acquis nous attachent à nous-mêmes, et nous remplissent d'estime et de complaisance pour nous-mêmes, que d'autant que la croix de Jésus-Christ, qui est l'origine et la source de la grâce chrétienne, est aussi sa fin, puisque cette même grâce nous est donnée pour nous crucifier avec lui. A raison de quoi le centre et l'élément de la grâce chrétienne est dans la croix, c'est-à-dire dans les humiliations, mortifications et dépouillements de toutes choses. C'est là qu'elle opère de merveilleux effets, c'est là qu'elle se conserve facilement ; et elle ne peut subsister dans les choses contraires que par miracle, c'est-à-dire, qu'il faut une grâce extraordinaire et miraculeuse pour vivre chrétiennement dans les avantages de la nature et de la fortune. C'est pourquoi Notre-Seigneur crie que tout ce qui est grand devant les hommes est abomination devant Dieu : grande beauté corporelle, grande force naturelle, grande naissance, grand esprit, grande science acquise, grands honneurs mondains, grandes richesses temporelles, tout cela est abomination devant Dieu [1] et empêchement au salut : à moins que l'esprit et le cœur n'en

1. « Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum. » Luc. XVI, 15.

soient détachés, et qu'on n'en fasse un saint usage par une grâce extraordinaire.

Voilà la règle générale du christianisme, mais qui souffre une exception au regard de la très sacrée Mère de Dieu, dans laquelle les perfections naturelles non seulement n'apportent aucun obstacle à sa grâce et à sa sanctification, mais au contraire elles y contribuent : dont je trouve deux raisons principales.

La première est, parce qu'ayant eu, dès le moment de son immaculée Conception, la justice originelle qui sanctifie l'homme dans ses perfections naturelles, elle a joui des privilèges de l'état d'innocence, dans lequel les avantages naturels ne mettent aucun empêchement à la sanctification de l'homme. Car la justice originelle ne l'obligeait point de sortir de lui-même, ni de renoncer à soi-même, ni de mourir à soi-même, pour être juste et saint ; mais elle le sanctifiait en lui-même, et en toutes les dépendances et appartenances de son état naturel.

La seconde raison, qui excepte la bienheureuse Vierge de la règle susdite, est parce que la grâce chrétienne était si abondante et si forte dans cette Mère de grâce, et y régnait si absolument, que non seulement il n'y avait rien qui fût capable de lui résister, mais elle faisait tout servir à ses desseins ; et les obstacles qui sont dans les autres, lui étaient des moyens pour arriver à sa fin et pour faire son œuvre. C'est pourquoi Dieu a donné à notre admirable Enfant tous les avantages naturels et toutes les perfections du corps et de l'âme avec excellence.

Voulez-vous voir les perfections dont il a orné son corps virginal? Écoutez ce que disent les saints Docteurs sur ce sujet. Le Docteur séraphique saint Bonaventure, saint Antonin, Richard de Saint-Victor, Denys le Chartreux, le docte et pieux Suarez et tous les autres théologiens sont d'accord qu'entre tous les corps humains, il n'y en a jamais eu de si parfait et de si beau, après le

corps adorable de Jésus, que le très pur corps de Marie. Les raisons en sont évidentes.

Car, premièrement, c'est un corps qui, selon saint Jérôme, saint Épiphane, saint Jean Damascène et saint Grégoire de Nysse, a été formé miraculeusement et par une vertu surnaturelle, et qui, par conséquent, est un ouvrage du Saint-Esprit, qui n'a omis aucune des qualités les plus excellentes dont il pouvait orner convenablement le corps virginal de sa très digne Épouse. C'est une statue taillée de la main de Dieu, dit saint André de Jérusalem : *A Deo sculpta statua*[1].

C'est un corps qui n'a rien de la malédiction du péché, dont tous les corps des autres enfants d'Adam sont frappés dès l'instant de leur conception.

C'est le corps de celle qui est destinée pour être la Mère du Sauveur, et qui, par conséquent, doit avoir une parfaite ressemblance avec le corps de son Fils, qui sera formé de son très pur sang. Aussi fut-il révélé à sainte Brigitte que le Fils et la Mère se ressemblaient si parfaitement, selon la figure et les traits du visage, et selon la forme, la grandeur et la composition du corps, que qui voyait l'un voyait l'autre[2].

C'est un corps qui a été fait pour être uni à la plus belle et plus sainte âme qui fut ni qui sera jamais, après l'âme déifiée du Sauveur.

C'est un corps dans lequel Dieu est beaucoup plus glorifié que dans le ciel empyrée.

C'est un corps qui est fait pour être le plus vénérable temple du Saint-Esprit et le plus auguste sanctuaire de la très sainte Trinité, après le corps adorable de Jésus, et pour être un ciel vivant, dans lequel toute la plénitude de la Divinité habitera un jour corporellement.

C'est un corps qui est fait pour servir à l'accomplisse-

1. *Orat.* 2 *de Assumpt.*
2. « Sic membra mea (ait Jesus) conformia fuerunt membris tuis in forma et facie. » *Revel.* lib. 1, cap. 51.

ment des plus grands desseins de Dieu, dans lequel et duquel sa toute-puissante bonté opérera le plus grand et le plus admirable de ses mystères, qui est le mystère inestimable de l'Incarnation.

C'est un corps dans lequel celui que les cieux des cieux ne sont point capables de comprendre, sera renfermé l'espace de neuf mois. Les bénites entrailles de ce saint corps seront la bienheureuse demeure du Verbe incarné. Son foie et son cœur prépareront le sang dont le corps déifié du Fils unique de Dieu sera formé. Ses sacrées mamelles seront sanctifiées de plus en plus par la bouche adorable d'un Dieu enfant, qu'on y verra un jour attachée. Son lait virginal donnera la vie à celui qui est le principe de toutes les vies des hommes et des Anges. Sa sainte poitrine sera un trône merveilleux, qui portera le Roi des Séraphins. Ses bras, ses mains et ses pieds seront employés à tous les offices que la Mère d'un Dieu peut exercer au regard d'un Enfant-Dieu.

Si l'Église a tant de respect et de vénération pour toutes les choses qui ont touché le divin corps du Sauveur, comme la croix, les clous, les épines, les suaires de son sépulcre, les petits drapeaux de son enfance et autres choses semblables, quel honneur mérite ce corps vénérable de la bienheureuse Vierge, dont le corps du Rédempteur est une portion ?

Après cela, ne vous étonnez pas si la sainte Église et les saints Pères disent tant de merveilles de la beauté et des autres perfections de ce corps incomparable. Votre beauté, ô Vierge sainte, surpasse toutes les beautés, dit la sainte Église : *Super omnes speciosa*. C'est une beauté admirable, et qui sera éternellement l'objet des admirations de tous les habitants du ciel : *Vale, o valde decora!*

« Vous êtes toute belle, dit saint Augustin, toute » agréable, toute aimable, toute glorieuse. Vous êtes sans » tache et sans macule, vous êtes ornée de toute beauté, » vous êtes enrichie de toute sainteté. Vous êtes plus

» sainte en votre chair virginale, que toutes les vertus » célestes. Vous surpassez toutes les femmes par la » beauté de votre corps, et tous les Esprits angéliques » par l'excellence de votre sainteté » : *Tu tota pulchra es, tota formosa, tota delectabilis et tota gloriosa. Tu macula nulla fuscaris, tu omni decore vestiris, tu omni sanctitate ditaris. Tu super omnes virtutes sancta in carne; tu cunctas fœminas vincis pulchritudine carnis, et omnes angelicos spiritus excellentia sanctitatis*[1].

« Cette sacrée Vierge est toute belle, dit Richard de Saint-Victor, belle de visage, belle de corps, et encore plus belle d'esprit, et très redoutable aux princes des ténèbres » : *Tota pulchra merito, quia pulchra facie, pulchra corpore, pulchra mente, quæ etiam principibus tenebrarum terribilis fuit*[2]. « Son visage est tout angélique, aussi bien que son âme », dit le même : *Vultu angelico, tam corpore quam mente*[3].

« Toute la nature se présenta au Saint-Esprit, dit le » savant et pieux Gerson, au moment de la conception » de Marie, pour recueillir toutes les beautés qui étaient » éparses en toutes les créatures, afin de les assembler » en la Reine de l'univers ; et toutes les vertus s'offrirent » à lui, pour faire un monde de sainteté de cette enfant : » la sagesse s'offrit pour organiser son corps ; la pureté, » pour l'en revêtir ; la grâce, pour l'animer ; la prudence, » pour disposer le cerveau ; la charité, pour mettre son » trône dans le cœur ; la pudeur, pour couvrir le front ; » la douceur, pour prendre sa place sur les lèvres ; » l'honnêteté pour se loger sur les joues ; la modestie et » la virginité, pour parer tout le corps d'une sainteté » non pareille[4].

1. D. Aug. *Sermo de Incarn. Christi.*

2. *Lib.* 2, *de Emmanuel.* — 3. *In Cant.* cap. 26.

4. « Natura accessit mox cum suis ancillis, quæ sunt influentiæ et causæ naturales, se offerens ad formationem hujus Dominæ et pulchræ Dei amicæ, et coram divina majestate admodum humiliter reve-

« Un certain éclat de beauté surnaturelle, dit Denys le Chartreux, rayonnait sur son visage, qui la rendait autant admirable qu'aimable, mais qui était si brillant, qu'il était nécessaire que Dieu le tempérât, afin qu'elle pût converser avec les hommes[1]. » De quoi il ne faut pas s'étonner, puisque la face de Moïse, après avoir traité avec Dieu sur la montagne, paraissait si lumineuse, que le peuple n'en pouvant souffrir l'éclat, il fût obligé de la couvrir d'un voile.

De là vient que, pendant que cette admirable Vierge était en la terre, les chrétiens venaient de tous côtés, selon le témoignage de saint Ignace martyr[2], pour voir la face merveilleuse de ce prodige de beauté et de sainteté.

« O divine Vierge », c'est saint Anselme qui parle, » votre beauté est si rare, qu'il semble que vous ne soyez » faite que pour être regardée et admirée. O Vierge uni- » quement admirable et admirablement unique ! » *O pulchra ad videndum ! o admirabilis ad contemplandum ! o Virgo mirabiliter singularis et singulariter mirabilis*[3] !

renterque se inclinavit... Hoc tibi notum sit nec me nec ancillas meas ulla useras fictione, quominus omnia demus, et plantemus in hac Domina omnem corporalem pulchritudinem... Expandam et inspirabo per faciem ejus luciditatem : quamdam pulchritudinem, dulcedinem plenam simplicitatis, honoris et benignitatis. Et taliter componam castum ejus aspectum, dicta sua, facta et mores, quod omnibus eam aspicientibus erit exemplar, liber et speculum pulchritudinis, nobilitatis, boni amoris et honestatis ..» Gerson, *Serm. de Concept. B. Virg.*

1. « Utique certum prorsus est excellentissimam illam gratiæ mentis suæ plenitudinem in corpus redundasse, præsertim in vultu resplenduisse... Verumtamen moderatione divina reor radiationem hujusmodi fuisse temperatam, ut conversationi hominum fuisset portabilis. » Dyon. Cart. *De præconio et dignitate Mariæ*, lib. 1, art. 40 ; *De laudib. B. V.* lib. 1, art. 36.

2. « Sunt hic multæ de mulieribus, Mariam Jesu videre cupientes, et quotidie a nobis ad vos discurrere volentes... Hæc talia excitaverunt viscera nostra, et cogunt valde desiderare aspectum hujus (si fas est fari) cælestis prodigii et sacratissimi spectaculi. » *Ep.* I *ad Joan.* Les lettres de saint Ignace à saint Jean l'Évangéliste, que l'on trouve au commencement de la *Bibliotheca veterum Patrum*, sont aujourd'hui regardées comme apocryphes.

3. *Lib. orat.*

« O beauté la plus ravissante de toutes les beautés ! s'écrie le bienheureux George, archevêque de Nicomédie : O Mère de Dieu, l'ornement nonpareil de toutes les beautés ! *O pulcherrima pulchritudo omnium pulchritudinum ! O Dei Genitrix, pulchrorum omnium summum ornamentum*[1] !

Enfin, cette beauté, tant du corps que de l'âme, est si admirable, dit saint Bernard, qu'elle est l'objet de l'admiration, non pas seulement des Anges, mais même du Roi des Anges, et qu'elle ravit son cœur. Car le souverain Monarque de l'univers, jetant ses yeux divins sur la beauté et corporelle et spirituelle de cette Reine des Vierges, il en parle en des termes de ravissement. *Quàm pulchra es*, ce dit-il, *amica mea*, *quàm pulchra es*[2] ! « Que votre beauté est merveilleuse, ô ma bien-aimée ! que votre beauté est ravissante ! » Il dit deux fois : *Quam pulchra es*, pour marquer la beauté du corps et la beauté de l'âme. Jugez quelle est cette beauté qui mérite d'être l'objet des admirations d'un Dieu, et de ravir son cœur, selon ces paroles du Saint-Esprit : *Concupiscet rex decorem tuum*[3] : « Votre beauté ravira le cœur et les affections du Roi des rois. »

Mais remarquez, avec saint Ambroise, saint Thomas et les autres théologiens, que c'est un privilège de cette beauté incomparable de la Reine des Anges, que tant s'en faut qu'elle donnât jamais occasion d'aucune pensée ou sentiment opposé à la pureté, qu'au contraire elle imprimait l'amour de la chasteté dans les cœurs de ceux qui la voyaient[4].

Voici encore un autre privilège du très pur corps de

1. *Orat. de Oblat. Virg.* — 2. Cant. IV, 8. — 3. *Psal.* XLIV, 12.

4. « Gratia sanctificationis non solum repressit in Virgine motus illicitos, sed etiam in aliis efficaciam habuit, ita ut, quamvis esset pulchra corpore, a nullo concupisci potuit. » D. Thom. *in* III *Sent.* dist. 3, quæst. 1, art. 2. — « Non solum Virgo aspectu suo lædebat neminem, verum tanta ejus erat gratia, ut iis quos viseret, integritatis insigne conferret. » D. Ambros. *De Institut. Virg.* cap. 7.

cette glorieuse Vierge, que j'apprends de Denys le Chartreux et de plusieurs autres graves auteurs, qui assurent que, depuis sa naissance jusqu'à sa triomphante Assomption, son saint corps a toujours rendu une odeur fort agréable[1]; ce qui est très-probable, car ce n'est pas merveille que le Saint-Esprit ait honoré de cette prérogative le corps vivant de la Mère d'un Dieu, puisqu'il l'accorde souvent aux corps morts de ses serviteurs.

Mais vous plaît-il encore entendre les beaux éloges que saint Jean Damascène donne à ce corps virginal de la bienheureuse Vierge? Voici comme ce grand Saint lui parle[2] :

« Vous avez une vie qui passe les lois ordinaires de la » nature. De quoi il ne faut pas s'étonner, puisque vous » ne l'avez pas reçue pour vous-même, mais pour Dieu, » pour qui vous avez été faite, afin de servir au salut de » tous les hommes, et de coopérer à l'accomplissement » du dessein qu'il avait de faire son Fils homme, et de » faire les hommes Dieux. La partie inférieure de votre

1. « Cur non putetur credibile quod virginea ejus caro dulcem sit sortita odorem?.. » Dionys. Cart. *in lib. 1 de Virg.* art. 36.

2. « Vitam natura potiorem habebis. Habebis autem non tibi ipsa; quippe quæ non tui ipsius causa genita sis. Quocirca Deo hanc habebis, cujus gratia in mundum prodiisti, ut orbis universi saluti obsequaris, Deique antiquum consilium, nimirum incarnationis Verbi ac nostræ deificationis, per te impleatur. Appetitus tuus divinis sermonibus nutrietur, hisque pinguesces... tanquam vitæ lignum quod fructum vitæ dedit præfinito suo tempore... Oculi semper ad Dominum, perenne et inaccessum lumen intuentes. Aures, ut divinum sermonem audiant, ac Spiritus cithara oblectentur... Nares unguentorum Sponsi odore deliniuntur... *Unguentum enim effusum nomen tuum,* inquit Scriptura. Labia Dominum laudantia, ipsiusque labiis adhærentia. Lingua et fauces Dei verba discernentes, divinaque suavitate ad satietatem usque perfruentes. Cor purum et labis expers, Deum videns omni labe carentem, ejusque cupiditate flagrans. Venter ejus domicilium quem nullus locus capit. Lactis ubera, quæ Deum aluerunt, nempe puellum Jesum. Manus Deum gestantes; ac genua thronus Cherubim sublimior... Pedes, Dei lege velut lucerna deducti, ac post eum irretorto cursu properantes, donec amatum ad amantem traxerunt. Tota thalamus Spiritus... tota pulchra, tota Deo propinqua. » S. Joann. Damasc. *Orat. 1 de Nat. B. Virg.*

» âme, qui est le siège des passions humaines, n'a jamais
» souffert le moindre dérèglement ; mais étant parfaite-
» ment soumise à la raison, elle n'a eu que des affections
» toutes saintes. Car vous êtes le vrai arbre de vie, qui
» ne peut porter que de bons fruits. Vos yeux sont faits
» pour regarder toujours le ciel, et pour être continuelle-
» ment attachés sur le bien-aimé de votre Cœur. Vos
» oreilles ne sont ouvertes que pour entendre la parole
» de Dieu et la voix du Saint-Esprit. Votre nez n'est, que
» pour flairer la douceur des parfums du céleste Époux,
» dont le nom est un onguent répandu. Vos lèvres ne
» sont employées que dans les louanges de Dieu. Votre
» langue ne sait point d'autre langage que celui du ciel.
» VotreCœur a toujours été fermé au péché, et n'a jamais
» été ouvert qu'à l'amour de son Dieu et à la charité du
» prochain. Vos sacrées entrailles sont faites pour être
» la demeure de celui qui comprend tout, et qui est in-
» compréhensible. Vos bénites mamelles sont destinées
» pour allaiter un Dieu enfant. Vos mains sont faites pour
» être le carrosse du Roi du ciel, et vos genoux pour être
» son trône, et un trône plus élevé que les Chérubins.
» Vos pieds ont toujours été éclairés de la lumière de la
» loi de Dieu, et jamais n'ont cessé d'avancer jusqu'à ce
» que vous ayez trouvé le divin Époux des âmes fidèles,
» et que vous l'ayez attiré en ce monde. Enfin, vous êtes
» le lit nuptial du Saint Esprit ; vous êtes toute belle et
» toute proche de Dieu. »

Après cela vous serez bien aise, mon cher frère, de savoir quelle était la forme et la figure du saint corps de la Reine du ciel. Voici comme les historiens ecclésiastiques et autres nous la dépeignent[1]. Sa taille était riche. ses cheveux bruns, ses yeux noirs et brillants, ses sour-

1. Le P. Eudes résume ici les descriptions de la sainte Vierge, qui se trouvent dans saint Épiphane, *Orat. de laud.* Virg. ; Nicéphore-Callixte, *Histor.* lib. 2, cap. 23 ; Cedrenus, in *Compend. Hist.* ; saint Anselme, etc.

cils doucement arrondis, son nez médiocre, ni trop court ni trop long, non pas aquilin, mais ayant une petite éminence au milieu, ses lèvres douces et vermeilles, sa face plus longue que ronde, son teint blanc et vermeil comme celui de son Fils Jésus, ainsi que nous allons voir ; ses doigts longs et ses mains belles et bien faites. Son maintien était agréable, son visage sans fard, sa conversation humble, sa robe nette et honnêtement agencée, mais toujours modeste et sans autre couleur que celle de la laine.

Mais voulez-vous voir le vrai portrait de la Mère de Jésus ? considérez celui qu'elle-même nous a donné de son Fils bien-aimé, en parlant ainsi à sainte Brigitte[1] : « Je veux, dit-elle, vous faire connaître ce que mon Fils était selon le corps, pendant qu'il vivait en la terre. Il était si beau de face, que tous ceux qui le voyaient, quoiqu'ils fussent opprimés de douleurs, en étaient consolés. Non seulement sa vue donnait de la joie aux bons, mais elle bannissait la tristesse du cœur des méchants pendant qu'ils le voyaient. A raison de quoi ceux qui étaient affligés s'entredisaient : *Allons voir le Fils de*

1. « Qualis erat secundum corpus in mundo cognosce : Ipse enim tam pulcher facie erat, quod nullus videbat eum facie, qui non consolabatur in aspectu ejus, etiam si præcordialiter dolorem haberet. Justi vero spirituali consolatione consolabantur ; sed et mali a tristitia sæculi, tanto tempore quo eum videbant, relevabantur. Unde et dolentes dicere consueverunt : *Eamus, et Filium Mariæ videamus, ut saltem tanto tempore relevemur.* Anno igitur vigesimo ætatis suæ, in magnitudine et fortitudine virili perfectus erat. Inter medios moderni temporis magnus, non carnosus, sed nervis et ossibus corpulentus. Capilli ejus, supercilia et barba crocee brunea erant ; longitudo barbæ palmo per traversum manus. Frons vero non proeminens, vel mersa, sed recta. Nasus æqualis, non parvus, nec nimis magnus. Oculi vero ejus tam puri erant, quod etiam inimici ejus delectabantur eum aspicere. Labia non spissa, sed clare rubentia. Mentum non erat proeminens, nec nimis longum, sed pulchro moderamine venustum. Maxillæ carnibus modeste plenæ. Color ejus erat candidus, claro rubeo permixtus. Statura ejus recta, et in toto corpore suo nulla macula erat ; nunquam super eum vermis venit, non perplexitas, aut immunditia in capillis. » *Revel.* lib. 4, cap. 70.

Marie, afin que nous soyons soulagés pour le moins autant de temps que nous le verrons.

« En la vingtième année de son âge, il avait la grandeur et la force d'un homme parfait. Il était grand, non pas charnu, mais bien fourni d'os et de nerfs. Ses sourcils et ses cheveux étaient bruns, aussi bien que sa barbe qui était longue comme la paume de la main. Son front n'était pas élevé ni enfoncé, mais droit. Son nez n'était ni trop petit ni trop grand. Ses yeux étaient si purs, que ses ennemis mêmes se plaisaient de les voir. Ses lèvres n'étaient pas épaisses, mais teintes d'un vermeil agréable. Son menton n'était ni trop long ni trop élevé, mais bien proportionné. Ses joues étaient modestement pleines de chair, blanches et vermeilles. Sa stature était droite, et il n'y a jamais eu aucune tache ni vermine en tout son corps, ni aucune immondice en ses cheveux. »

C'est ici le vrai portrait du corps du Fils unique de Marie, et par conséquent c'est la véritable description du corps vénérable de la Mère de Jésus : puisque, comme il a été dit ci-dessus, ce même Jésus dit un jour à sainte Brigitte, « qu'il y avait une parfaite ressemblance entre lui et sa sainte Mère, selon les traits et la forme du visage, et selon la figure et la disposition du corps[1]. »

Voilà donc quelque chose de la forme extérieure de notre divine Marie et des perfections éminentes de son corps virginal, dont il a été doué dès le temps de son Enfance.

A quoi j'ajouterai encore ceci qui fut révélé à sainte Brigitte, que, pendant qu'elle était en ce monde, personne ne la voyait sans en recevoir quelque consolation, tant son extérieur était plein de grâce et de bénédiction[2].

1. « Sicut semen ubicumque seminatur, tales flores germinat quale semen fuerit : sic membra mea conformia fuerunt membris tuis in forma et facie ». *Ibid.* lib. 1, cap. 51.

2. « Nullus fidelis in hoc tenebroso mundo te aspiciebat, qui non aliquam consolationem spiritualem a tua visione sibi infundi sentiebat. » *Orat. 4, B. Birg. revelata.*

Mais ce qui est encore plus digne de louange, c'est qu'elle a fait un très saint usage de toutes ces choses. Car elle a toujours employé tous les dons de Dieu et toutes les puissances de son âme et de son corps pour le service et pour la gloire de sa divine Majesté.

Elle a pratiqué très excellemment ce que le Saint-Esprit devait enseigner longtemps après à tous les fidèles, par la bouche de saint Paul, qui nous exhorte de porter en nos corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus soit manifestée en notre chair mortelle[1], et de nous comporter en sorte que nos corps soient des hosties vivantes, saintes et agréables à Dieu, qui soient immolées à sa gloire[2] ; et enfin, de porter et glorifier Dieu dans nos corps[3], par l'amour de la pureté et par le saint usage de nos sentiments.

Écoutons parler là-dessus le saint prêtre Épiphane de Jérusalem, qui nous déclare qu'il a appris ce qu'il va dire des écrits de plusieurs anciens auteurs d'entre les Grecs, qui ont traité de la bienheureuse Vierge. « Il n'y » avait rien, dit-il, de plus agréable à voir que le bel » accord de la douceur et de la gravité qui se voyaient » en cette jeune fille. Car, comme celle là obligeait tout » le monde de l'aimer, celle-ci imprimait un profond » respect dans les cœurs de ceux qui la voyaient. Ses » oreilles étaient toujours ouvertes pour ouïr les bonnes » choses ; mais sa bouche pour l'ordinaire était fermée, » sinon quand il était question des louanges de Dieu ou » de quelque utilité du prochain. Et quoiqu'elle se rendît » affable à tous, et d'une conversation très agréable, » c'était néanmoins avec une honnêteté si pleine de pu-

1. « Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. » II *Cor.* IV, 10.

2. « Exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. » *Rom.* XII, 1.

3. « Glorificate et portate Deum in corpore vestro. » I *Cor.* VI, 20.

» deur, qu'on découvrait facilement, à la couleur de son
» visage, la disposition intérieure de son âme. Elle était
» extrêmement éloignée de tout faste et de tout esprit de
» souplesse ; ce qui paraissait clairement en son maintien
» et en sa composition extérieure. Car son habit était
» toujours simple, quoique net, et sans autre teinture
» que celle qui était naturelle à la laine dont elle se
» vêtait. En un mot, vous eussiez dit que sa robe était
» la modestie même[1]. »

O ma divine Mère, je rends grâces infinies à mon Dieu de vous avoir donné un corps doué de tant de perfections, desquelles il a été orné dès les plus tendres années de votre sainte Enfance. Mais je loue et bénis encore davantage sa divine Majesté de vous avoir donné la grâce de faire un si saint usage de tous les dons qu'il vous a faits. Offrez-lui, s'il vous plaît, toute la gloire que vous lui avez rendue par le très parfait usage que vous avez fait de tous les sacrés membres de votre saint corps, en réparation de tout le mauvais usage que nous avons fait des sentiments de nos corps. Nous vous offrons ces mêmes corps : offrez-les, s'il vous plaît, et les consacrez entièrement avec le vôtre à la gloire de celui qui a sacrifié le sien pour notre amour.

CHAPITRE VIII

La septième Excellence de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est la perfection admirable de sa sainte âme.

La divine Bonté ayant donné un corps si parfait à notre sainte Enfant, ainsi que nous avons vu au chapitre précédent, on ne peut pas douter qu'elle ne l'ait parta-

1. *De Institut. vita et moribus Mariæ.*

gée d'une âme très excellente. Plusieurs raisons nous doivent persuader cette vérité.

Premièrement, parce qu'il doit y avoir une grande conformité entre deux choses qui sont unies si étroitement l'une avec l'autre, comme est le corps et l'âme. C'est pourquoi, comme Dieu a donné à notre divine Marie le plus beau corps qui fut jamais, après le corps adorable de Jésus, il lui a donné aussi l'âme la plus noble, la plus belle et la plus parfaite qui fut ni qui sera jamais, après l'âme déifiée du même Jésus.

Secondement, parce que l'âme de cette bienheureuse Enfant a été faite pour être le plus digne sanctuaire de la grâce divine, et le plus glorieux trône de toutes les vertus chrétiennes.

En troisième lieu, d'autant que l'âme de cette aimable Enfant a été créée pour être le plus noble instrument du Saint-Esprit, dans tous les exercices intérieurs de la contemplation de l'amour divin, de la sainte charité, de la vertu de religion et de toutes les autres vertus.

En quatrième lieu, parce que l'âme de cette admirable Enfant était destinée pour être le temple le plus auguste, le ciel le plus élevé et le paradis le plus délicieux de la très sainte Trinité.

En cinquième lieu, comme cette belle âme a été créée pour être l'âme de la Fille aînée du Père éternel, de la Mère du Fils de Dieu, de l'Épouse du Saint-Esprit, de la Mère de tous les chrétiens et de la Reine des hommes et des Anges, et, par conséquent, pour être la Reine, le modèle et l'exemplaire de toutes les âmes, elle doit être ornée de toutes les excellences qui sont convenables à des qualités si relevées.

De là vient que Dieu lui a donné, premièrement, une mémoire la plus excellente qui fut jamais ; un entendement le plus éclairé, le plus sage, le plus judicieux qui puisse être ; un esprit le plus vif, le plus pénétrant, le plus fort de tous les esprits ; une volonté qui, étant exempte

de la corruption du péché, était parfaitement soumise à tous les ordres de Dieu ; des passions en la partie inférieure, qui, ne tenant rien du désordre et de la rébellion que le péché a mise dans les passions des autres enfants d'Adam, étaient entièrement soumises à la raison. En un mot, toutes les autres facultés de la partie supérieure et inférieure de cette âme admirable étaient douées d'une droiture, d'une vigueur et d'une perfection qui n'ont jamais eu rien de pareil parmi les pures créatures.

Que dirai-je maintenant du très saint usage que cette précieuse Enfant a toujours fait de toutes les puissances de son âme, dès le premier instant de sa vie? C'est assez de dire que, comme elle a eu l'usage de raison dès le moment de sa Conception, et que dès lors elle a été remplie de grâce, et d'une grâce très éminente, et qu'elle a été possédée et animée du Saint-Esprit ; elle n'a aussi jamais usé d'aucune de ses facultés que pour plaire à Dieu, pour l'adorer, l'aimer et le glorifier, et ce, par le mouvement et la conduite de ce même Esprit, qui était l'esprit de son esprit, l'âme de son âme, et le cœur de son cœur.

Écoutons ce qu'elle-même dit un jour à sainte Brigitte[1] : « Sache, ma fille, lui dit-elle, que mon Fils m'a » honorée et exaltée par-dessus tous les Anges et tous » les hommes ensemble. Car il n'y a aucune perfection » en Dieu dont la vive expression ne paraisse en moi » avec un merveilleux éclat. Je suis sa créature à la- » quelle il a donné sa grâce à un degré beaucoup plus » éminent qu'à toutes les autres. Il m'a unie si étroite- » ment à sa divinité, que quiconque voit Dieu, il me voit » en Dieu, et il voit Dieu en moi. Et quiconque me voit,

1. « Facta sum Angelis et hominibus honorabilior, ita ut nulla sit virtus in Deo, quæ non fulgeat in me, licet ipse sit fons, et omnium Creator. Ego autem sum creatura ejus, cui gratiam suam concessit præ cæteris... Sic appropinquat Deus mihi, quod qui videt Deum, videt me, et qui videt me, Deitatem et humanitatem videre potest in

» il peut voir en moi, comme dans un très beau miroir, » la divinité et l'humanité de mon Fils. Car je suis telle- » ment renfermée et abîmée de corps et d'âme dans la » divinité, et Dieu m'a tellement revêtue et remplie de » ses divines vertus, que toutes ses excellences se » trouvent en moi, comme en leur abrégé. Il m'a donné » un corps et une âme qui sont plus purs que le soleil » et plus nets qu'aucune glace de miroirs; mais la pureté » dont il a spécialement orné mon âme est si grande et » si éclatante, que recevant en moi, comme dans un très » clair miroir, l'image vivante des trois Personnes di- » vines, je les représente aussi parfaitement qu'il est » possible à une pure créature. »

Grâces immortelles soient rendues à la très sainte Trinité, de vous avoir donné une telle âme, ô divine Enfant, et de l'avoir enrichie de tant de perfections; et louanges éternelles vous soient données pour la gloire que vous lui avez rendue, et que vous lui rendrez éternellement, par le très saint usage que vous avez fait, dès votre Enfance, de toutes les puissances de votre sainte âme. Offrez, s'il vous plaît, à sa divine Majesté tout cet honneur que vous lui avez rendu par ce moyen, en réparation du mésusage que j'ai fait en mon enfance de toutes les facultés de mon âme ; et m'obtenez la grâce de n'en faire plus aucun usage que pour son amour et pour sa gloire.

me, quasi in speculo, et me in Deo... Nam Deitas conclusit me in se, cum anima et corpore, et implevit me omni virtute, ut non sit virtus in Deo quæ non splendeat in me... Anima et corpus meum puriora sunt sole et mundiora speculo. Unde, sicut in speculo viderentur tres personæ, si adstarent, sic in puritate mea videri potest Pater, et Filius, et Spiritus sanctus ». *Revel.* lib. 1, cap. 42.

CHAPITRE IX

La huitième Excellence de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est la lumière et la science dont elle a été remplie.

C'est une chose très dangereuse que la science humaine qui s'acquiert par la force ou le travail de l'esprit humain, ou par la lecture des livres, ou par quelque autre moyen, quand elle n'est pas jointe avec une véritable humilité. Ce n'est pas une lumière qui éclaire l'esprit ; mais c'est une nuit obscure qui le remplit de ténèbres. C'est un venin qui enfle le cœur, et qui le fait crever et mourir d'une mort très funeste : *Scientia inflat*[1]. C'est le fiel du dragon infernal dont il a empoisonné le premier homme et toute sa postérité, lorsqu'il lui a dit : Si vous mangez de ce fruit duquel Dieu vous a défendu de manger, vous deviendrez savants comme des Dieux, vous connaîtrez tout, et le bien et le mal : *Eritis sicut Dii, scientes bonum et malum*[2]. C'est un poignard entre les mains d'un frénétique, dont il se sert pour poignarder tous ceux qu'il peut attraper, et pour se tuer soi-même. C'est une peste qui fait d'étranges ravages dans la maison même de Dieu, qui est son Église, car c'est la mère et la source des schismes, des hérésies, des apostasies et des innombrables malheurs qu'elles traînent après elle. C'est une flèche empoisonnée avec laquelle le monstre de l'hérésie fait périr un nombre infini d'âmes misérables. C'est ce qui a perdu les Arius, les Nestorius, les Eutichès, les Luther, les Calvin, et quantité d'autres semblables hérésiarques, qui ont fait et font continuellement une guerre si sanglante à l'Église, qu'on

1. I. *Cor.* VIII, 1. — 2. *Gen.* III, 8.

peut dire avec vérité qu'elle n'a point enduré une persécution si cruelle de la part des Néron, des Domitien, des Dioclétien, des Maximien et des autres tyrans, comme celle qu'elle a soufferte et qu'elle souffre tous les jours de la part des hommes savants et superbes. De sorte qu'on peut dire avec trop de vérité que la science humaine et naturelle, destituée d'humilité, est la racine de tous maux, et la cause de la perdition d'une infinité d'âmes.

Mais la science divine et surnaturelle qui est infuse par le Saint-Esprit, et qui est un de ses dons, inséparable du don de piété : *Spiritus scientiæ et pietatis*[1] ; cette science, dis-je, est la science de salut et la science des Saints, qui dissipe les ténèbres de l'enfer, qui éclaire l'esprit de l'homme des lumières du ciel, et qui remplit son cœur d'amour vers son Dieu, de charité vers son prochain, d'humilité au regard de soi-même, et de mépris au regard de toutes les choses du monde. Car cette lumière lui découvrant la grandeur et la bonté de Dieu, elle le porte à l'honorer et à l'aimer, lui faisant voir son prochain comme une image et comme un enfant de Dieu ; elle l'engage aussi à l'aimer, lui donnant la connaissance de son néant et de ses misères infinies ; elle l'oblige à s'humilier, et lui apprenant à connaître la bassesse et la vanité de toutes les choses de ce monde, elle lui imprime dans le cœur un grand mépris de tout ce qu'il estime. Et ainsi cette science, qui est infuse du Saint-Esprit, ne porte point le venin du péché, mais l'onction de la grâce ; elle n'empoisonne pas les âmes, mais elle les sanctifie ; elle n'enfle pas les cœurs, mais elle les humilie ; elle ne donne pas la mort à ceux qui la logent chez eux, mais elle les fait vivre de la vie des Anges, des Saints, et de Dieu même. C'est pourquoi elle s'appelle, selon la divine Parole, la science de salut, la science des Saints, la

1. Isa. XI, 2.

science de Dieu : *Vani sunt omnes, in quibus non subest scientia Dei*[1] : « Ce n'est que vanité et un tout pur néant, que tous les hommes qui n'ont point la science de Dieu. »

Telle est la science dont la très sacrée Vierge a été remplie dans sa sainte Enfance. C'est une science infuse et une lumière surnaturelle dont elle a été éclairée, dès le moment de son immaculée Conception, d'une manière extraordinaire. Car, outre ce que nous avons dit ci-devant sur ce sujet, plusieurs grands théologiens enseignent que, dès le premier moment de sa vie, elle a eu une connaissance de la très sainte Trinité plus claire que celle qui a été donnée aux Anges et au premier homme en leur première sanctification ; et que, si le petit Jean-Baptiste, étant encore au ventre de sa mère, a connu le Verbe incarné dans les sacrées entrailles de la sienne, on ne doit pas douter que notre sainte Enfant n'ait eu connaissance du mystère de l'Incarnation, dès lors même qu'elle était encore dans les flancs de sa bénite mère sainte Anne.

Mais saint Bernard dit bien davantage, car il assure qu'elle a été divinement et pleinement instruite de tous les mystères dès le commencement de sa vie[2].

Saint Bernardin de Sienne nous déclare[3] qu'étant encore au ventre de sa mère, elle a eu sept sortes de connaissances claires et distinctes, savoir est : de Dieu, des purs esprits, des esprits mêlés avec le corps, des choses ma-

1. *Sap.* XIII, 1.

2. « Quæ plene de omnibus a principio cælitus fuerat instructa mysteriis ». *Homil. 4 super Missus est*. De son côté, dans son Traité *super Missus est*, cap. 159, Albert Le Grand fait une longue énumération des connaissances infuses de la très sainte Vierge. Cf. Vega, *Theol. Mar.* n. 968.

3. « Tanta sapientiæ claritas a Deo superinfusa est, cum Maria interpretetur *illuminata*, quod hæc septem intelligebat, secundum quosdam : Primo, naturam creatam irrationalem ; secundo, naturam creatam rationalem ; tertio, naturam creatam spiritualem ; quarto, naturam increatam divinalem ; quinto, omnia quæ erant fugienda

térielles, de celles qu'il faut fuir, de celles qu'il faut embrasser, et des règles et moyens convenables pour faire l'un et l'autre.

Et l'on peut dire avec raison qu'elle avait toutes ces connaissances par le droit de sa souveraineté. Car Dieu lui ayant donné la qualité de Reine et de Dame souveraine de l'univers dès le commencement de sa vie, ainsi que nous verrons ci-après, il était convenable que, comme il fit connaître à Adam toutes les créatures qu'il assujettit à sa puissance, il donnât aussi à cette grande Princesse la connaissance de l'étendue de son domaine, mais d'une manière d'autant plus éminente que la dignité de mère est relevée par-dessus la qualité de serviteur.

Si cette merveilleuse Enfant a eu des connaissances si extraordinaires dès les premiers mois de sa vie, que peut-on dire de l'avancement qu'elle a fait dans la science de Dieu, en la suite des années de son Enfance, sa lumière croissant toujours de jour en jour par plusieurs moyens ?

Car, premièrement, elle a eu l'usage de raison dès le premier instant de sa vie, qui lui a toujours été continué ; et Dieu lui a donné un esprit très excellent, exempt de tout ce qui pouvait troubler sa paix et sa tranquillité, et toujours très disposé à recevoir les lumières du ciel, n'ayant rien en soi qui fût capable d'y apporter le moindre empêchement.

Secondement, l'exercice de la plus haute contemplation, qui lui était familier et ordinaire, la remplissait des plus belles lumières du ciel.

En troisième lieu, la conversation fréquente qu'elle avait avec les Anges, spécialement avec saint Gabriel, lui donnait de grandes connaissances des choses célestes et éternelles.

et aspernanda ; sexto, omnia quæ erant sequenda et amplectanda ; septimo, per quem modum et ad quantum gradum omnia essent odienda vel diligenda. » *Serm.* 4 *de Concept.* art. 1, cap. 2.

En quatrième lieu, saint Sophronius[1] et saint Grégoire de Nysse[2] écrivent qu'ayant appris, dès ses plus tendres années, la sainte langue, c'est-à-dire, la langue hébraïque, elle s'appliquait souvent, spécialement pendant qu'elle était dans le temple, à la lecture et à la méditation des divines Écritures, dont le Saint-Esprit lui donnait des intelligences si claires, que saint André de Jérusalem[3] dit qu'elle n'ignorait pas les mystères qui y sont contenus. Aussi saint Augustin lui parle-t-il en cette façon : « Souvenez-vous, ô Marie, de ce que vous avez lu dans les » Prophètes : car la connaissance des mystères qui sont » renfermés dans les Livres divins ne peut pas vous être » cachée, puisque vous devez enfanter celui qui contient » en soi la plénitude de toutes les lumières prophé- » tiques[4]. »

En cinquième lieu, l'esprit de prophétie, qui a été donné même à des vierges païennes, telles qu'étaient les Sibylles, ne pouvait pas manquer à la Reine des saintes Vierges. Témoin son admirable Cantique, dont toutes les paroles sont autant d'oracles de l'esprit prophétique qui la possédait. A raison de quoi saint Basile, saint Jérôme, saint Cyrille et saint Augustin lui attribuent le nom et la qualité de Prophétesse.

En sixième lieu, la grâce des divines révélations, qui est assez commune à plusieurs des fidèles serviteurs de Dieu, n'a pas été déniée à la Mère.

En septième lieu, qui pourrait comprendre les lumières admirables dont le Saint-Esprit, qui la possédait

1. *Sermo de Assumpt.* — 2. *Sermo de Nat*

3. *In Salut. Deiparæ.* — « Maria Dei Genitrix didicit Hebraicas litteras ». S. Anselm. in *Vita Virg.* — « Adhuc in ætate juvenili omnes libros prophetiales, sapientiales et totum vetus Testamentum perfecte scivit. » S. Epiphan. apud Pelbart. in *Stellario*, lib 5, p. 3, a. 2, c. 3.

4. « Revolve, Maria, propheticam lectionem ; neque enim te scientia divinorum potest præterire Librorum, quæ ipsam plenitudinem paritura es Prophetarum. » *Serm. 5 de Nativ.*

et animait parfaitement, remplissait continuellement son esprit et son Cœur?

Outre cela, souvenez-vous de ce qui a été dit ci-dessus, au chapitre huitième de la première partie de ce livre, que plusieurs Docteurs signalés tiennent que cette divine Enfant a été si remplie de lumière dès le premier moment de sa vie, qu'elle a vu la face de Dieu.

Après toutes ces choses, pensez, si cela se peut penser, quels progrès elle a faits dans les voies de la science et de la sagesse du ciel durant tout le cours de son Enfance. Et si son Enfance a été ainsi éclairée, que faut-il dire du reste de sa vie? Pour comprendre beaucoup en peu de paroles, il faut dire que c'est la Mère du Soleil éternel; que c'est une étoile qui a produit un soleil; que c'est un second soleil, *electa ut sol*[1], qui éclaire les hommes et les Anges; que c'est cette Femme admirable de l'Apocalypse, qui a la lune sous ses pieds, qui porte une couronne de douze étoiles et qui est revêtue du soleil, c'est-à-dire : qui est élevée par-dessus toutes les lumières et les sciences de ce monde; qui est couronnée de toutes les clartés des Anges et des Saints, mais avec une telle éminence qu'elles s'évanouissent devant elle comme les étoiles disparaissent devant le soleil; qui est environnée et revêtue du soleil même de la Divinité, et qui a conçu et enfanté celui qui est la lumière du monde; qui a fait naître dans son Cœur, dès le premier instant de sa vie, et qui a toujours porté dans ce même Cœur durant son Enfance et durant le reste de sa vie, et portera éternellement celui qui contient en soi tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ Dei*[2].

Il ne faut pas s'étonner, ensuite de cela, si cette Vierge incomparable est appelée par saint Jean Damascène, « la fontaine éternelle de la véritable lumière[3] »; et par

1. *Cant.* VI, 9. — 2. *Coloss.* II. — 3. *Orat.* de Dorm. Virg.

saint Grégoire le Grand, « la Maîtresse de tous les Docteurs[1] » ; et par saint Jean Damascène, « un trésor de sagesse[2] » ; et si saint Bernard nous assure qu'elle a pénétré jusques au plus profond des abîmes de la divine Sagesse : *Profundissimam Dei sapientiæ penetravit abyssum*[3] ; et qu'elle a été plongée et absorbée dans la lumière inaccessible de la Divinité : *Luce illi inaccessibili videtur immersa*[4].

O divine Marie, ce n'est pas sans raison que Dieu vous a donné ce glorieux nom de Marie, qui veut dire illuminée, illuminatrice et illuminante. Il s'appelle le Père des lumières et le Seigneur des sciences : *Deus scientiarum Dominus*[5], et il veut vous associer avec lui dans ces divines qualités, il veut que vous soyez la Mère des célestes lumières, et la Maîtresse des saintes sciences : dont il soit béni, loué et glorifié éternellement. Faites-nous donc participants, s'il vous plaît, de vos sacrées lumières et de votre divine science. Gardez-nous de la science pernicieuse qui enfle le cœur et qui empoisonne l'âme ; de cette science damnable, qui est la fille de l'orgueil, la sœur de la présomption, la nourrice de la curiosité, l'âme de l'arrogance, la mère de l'impiété et de l'apostasie, et la cause de la rébellion contre Dieu et contre son Église. Rendez-nous savants de la science de salut, de la science des Saints, de cette belle et désirable science qui est la fille de la charité, la mère de l'humilité, la sœur de la soumission, la compagne inséparable de la piété : *Spiritus scientiæ et pietatis*[6], le cœur de la sainteté, et la nourrice de toutes les vertus.

J'entends l'un de vos plus chers enfants, saint Bernard, qui dit qu'il y a cinq sortes de personnes qui veulent savoir. Premièrement, il y en a qui veulent savoir seu-

1. *Homil in Evang.* — 2. *Orat.* de Dorm. Virg.
3. *Sermo in Signum magnum.* — 4. *Ibid.*
5. I *Reg.* II, 3. — 6. Isa. XI, 2.

lement pour savoir, et c'est une dangereuse curiosité. Secondement, il y en a qui désirent savoir pour faire parade de leur science, et c'est une damnable vanité. En troisième lieu, il y en a qui veulent savoir pour vendre leur science, et c'est une honteuse avarice. Mais il y en a d'autres qui désirent savoir pour être capables d'instruire et d'édifier leur prochain, et c'est charité. Et il y en a d'autres qui veulent savoir pour s'instruire et s'édifier eux-mêmes, et c'est prudence : *Sunt qui scire volunt eo fine tantum ut sciant, et turpis curiositas est. Et sunt qui scire volunt, ut sciantur ipsi, et turpis vanitas est. Et sunt item qui scire volunt, ut scientiam suam vendant, et turpis quæstus est. Sed sunt quoque qui scire volunt, ut ædificent, et charitas est. Et item qui scire volunt, ut ædificentur, et prudentia est*[1].

Ne permettez pas, ô Vierge sacrée, que nous soyons du nombre des trois premiers, qui font un si mauvais usage de leur science ; mais faites qu'à l'imitation des deux derniers, nous ne fassions aucun usage de nos connaissances que pour donner des instructions salutaires à notre prochain, et pour nous rendre plus agréables à sa divine Majesté. Surtout rendez-nous savants en la connaissance de nous-mêmes, de notre néant, de nos défauts, de nos faiblesses, de nos misères infinies, afin que cette connaissance nous conduise à la véritable humilité, puisqu'il est très vrai, ce que dit encore le même saint Bernard, qu'entre plusieurs sciences qui sont parmi les hommes, il n'y en a point de meilleure que de se connaître soi-même : *Multæ sunt scientiæ hominum, sed nulla melior est illa, qua cognoscit homo seipsum*[2].

1. S. Bern. *Serm.* 36, *Sup. Cant.*
2. *Lib. de inter. domo*, cap. 29.

CHAPITRE X

La neuvième Excellence de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est la grâce prodigieuse dont elle a été ornée.

La très adorable Trinité ayant envoyé saint Gabriel à la très sacrée Vierge, pour lui annoncer que sa divine Majesté l'a choisie pour concevoir et enfanter le Sauveur du monde, la première qualité et le premier nom qu'il lui donne en la saluant, est celui qui est exprimé en ces paroles : *Gratia plena*, « pleine de grâce ». Toutefois, ce n'est pas cet Archange qui lui donne ce beau nom ; mais il lui parle comme à celle qui s'appelle ainsi. Au lieu de lui dire : Je vous salue, Marie, il lui dit : Je vous salue, *pleine de grâce*, pour nous donner à entendre que c'est son véritable nom, parce qu'elle est ce qu'elle a toujours été, et qu'elle sera toujours pleine de grâce, quoique cette plénitude soit différente en tous les différents moments de sa vie, à raison de la différente capacité de son âme, laquelle de moment en moment s'étendait et se dilatait toujours de plus en plus, à mesure que son amour vers Dieu s'augmentait.

Nous avons vu ci-dessus comme cette bienheureuse Enfant a été remplie de grâce dès le premier instant de sa vie, et comme la grâce doublant en elle de moment en moment, par le très parfait usage qu'elle en faisait, elle était arrivée à un si haut degré, dès les premiers jours de sa vie, qu'elle surpassait toutes les grâces des Anges et des Saints.

Si elle a été si remplie de grâce dès le commencement de sa vie, quel esprit pourrait comprendre, et quelle langue pourrait déclarer les trésors immenses de grâce qu'elle a amassés durant tout le cours de sa sainte En-

fance ? Car, premièrement, il n'y avait en elle aucun obstacle à la grâce, pour petit qu'il fût, ni de la part du péché, soit originel, soit actuel, soit mortel, soit véniel, qui n'a jamais eu d'entrée en son âme ; ni du côté de la partie inférieure de son âme, qui était totalement assujettie à la raison.

Secondement, tous les dons du Saint-Esprit avaient pris une entière possession de son Cœur, et toutes les vertus y avaient établi leur trône en souverain degré.

En troisième lieu, toutes ses pensées, paroles et actions, et tous les usages des puissances de son âme et de tous ses sens intérieurs et extérieurs n'avaient point d'autre fin que la seule gloire de Dieu.

En quatrième lieu, elle n'agissait en toutes choses que par le très unique motif du très pur amour de son Dieu, et par le seul désir de lui plaire.

En cinquième lieu, elle exerçait toutes les vertus, et faisait toutes ses actions selon toute l'étendue de la grâce qui était en elle, à raison de quoi cette grâce doublait de moment en moment.

C'est la commune opinion des Théologiens, que les Anges ayant été créés en grâce, se sont disposés, dès le premier instant de leur vie, par quelque acte de vertu, à la grâce qu'ils ont reçue, et que, par un second acte qu'ils ont exercé de toute l'étendue de leur volonté, ils sont arrivés à la plénitude et consommation de leur grâce, et à la perfection que Dieu demandait d'eux. Mais la Reine des Anges ayant reçu une grâce, dès le premier moment de sa vie, qui surpassait celle des premiers Séraphins, ainsi qu'il a été dit par ci-devant, et ayant fait une infinité d'actes de foi, d'espérance, de charité, de religion, d'humilité, d'obéissance, et de toutes les autres vertus, et selon toute l'étendue de sa grâce, et par le mouvement du très pur amour de Dieu, à raison de quoi cette grâce doublait en elle de moment en moment, durant le cours des douze années de son Enfance,

n'est-il pas vrai qu'il faut conclure nécessairement qu'elle est arrivée à un degré qui est incompréhensible à tout esprit humain et angélique, et qu'il n'y a que Dieu seul capable de le comprendre?

C'est pourquoi elle est bien appelée par saint Germain de Constantinople, la couronne des grâces : *Corona gratiarum*[1] ; par saint Bonaventure, un ciel et un firmament orné d'un nombre innombrable d'étoiles, c'est-à-dire, de toutes sortes de prérogatives et de grâces : *Firmamentum stellis innumeris adornatum*[2] ; par le bienheureux Raymond Jourdain, la trésorière des grâces : *Thesauraria gratiarum*[3] ; par saint Jean Damascène, un très profond abîme de grâce : *Abyssus gratiæ profundissima*[4] ; par le même, une mer de grâce : *Pelagus gratiarum*[5] ; par le bienheureux Albert le Grand, une immensité de grâces : *Immensa per gratiam*. La grâce de Marie, dit encore saint Bonaventure, c'est une grâce très immense : *Gratia immensissima*[6] ; car un vaisseau immense, dit ce saint Docteur, ne peut être rempli que par une chose immense. Or, Marie est un vaisseau très immense, puisqu'elle a compris celui que les cieux ne peuvent pas comprendre.

Enfin, c'est une grâce infinie, parce qu'elle est donnée à notre divine Enfant pour la disposer à être Mère de Dieu, qui est une dignité en quelque façon infinie. Je sais bien néanmoins que cette grâce est finie en elle-même, parce que c'est une chose créée, et que tout ce qui est créé est fini. Mais on la peut appeler infinie, parce que la dignité de Mère de Dieu, qui est en quelque manière infinie, est la racine et la mesure de tous les dons, grâces et prérogatives qui lui ont été donnés, même dès son Enfance. C'est la racine et la source d'où elles procèdent, avec laquelle, par conséquent, elles doivent avoir conformité. C'est la mesure sur laquelle leur grandeur et leur excellence

1. *Orat. de Nat. B. Virg.* — 2. *Serm.* 1 *de B. M.*
3. *In Prolog. Contempl.* — 4. *Orat.* 1 *de Nat. B. V.* — 5. *Ibid.*
6. *In Spec.*, cap. 5.

doivent être mesurées. C'est pourquoi la très haute éminence de ces grâces et la dignité immense de Mère de Dieu sont ineffables et inconcevables.

Mais souvenez-vous, mon très cher frère, de ce qui a déjà été dit ci-dessus, à savoir de la très grande part que vous avez en toutes ces grâces et faveurs dont Dieu a honoré cette très digne Enfant. Souvenez-vous qu'il ne lui a pas donné tous ces trésors pour elle seulement, mais pour vous aussi, et pour tous les hommes. Car il l'a ornée de tous ces dons et privilèges pour la préparer, par ce moyen, au très sublime état de la divine Maternité, pour la rendre digne de vous donner un Rédempteur, et de coopérer avec lui au grand œuvre de votre rédemption, et pour vous donner une Mère assez puissante, assez sage et assez bonne pour pouvoir, pour savoir et pour vouloir vous protéger, assister et favoriser en tous vos besoins. C'est pourquoi vous êtes obligé doublement de rendre grâces à Dieu de toutes les faveurs qu'il lui a faites : premièrement, pour la considération du seul intérêt de cette aimable Enfant, sans y regarder le vôtre ; secondement, pour la part très singulière que vous avez à tous les dons que la divine Bonté lui a communiqués.

Grâces immortelles et infinies vous soient rendues pour l'un et pour l'autre, ô très sainte Trinité! Que tous les Anges, tous les Saints et toutes les créatures vous en bénissent et glorifient incessamment et éternellement.

O admirable Enfant, que j'ai de joie de vous voir si pleine de bénédictions ! Certainement, si j'avais toutes les grâces que Dieu a versées dans votre âme durant le temps de votre sainte Enfance et pendant le reste de votre vie, et que vous ne les eussiez pas, je voudrais de tout mon cœur m'en dépouiller pour vous les donner. O Mère de grâce, vous voyez le mauvais usage que j'ai fait de tant de grâces que j'ai reçues de votre Fils, par votre entremise, en mon enfance et en toute ma vie, et l'empêche-

ment que j'ai apporté à celles qu'il avait dessein de me donner. Priez-le, s'il vous plaît, qu'il me le pardonne; offrez-lui tout le saint usage que vous avez fait de celles qu'il vous a communiquées, en réparation de mes manquements ; conservez en mon âme celles qui y sont. Faites enfin que je meure en la grâce et en l'amour de mon Dieu, afin que je le bénisse, que je l'aime et que je le glorifie avec vous, avec tous ses Anges et tous ses Saints dans la bienheureuse éternité.

CHAPITRE XI

La dixième Excellence de la bénite Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est la sainteté et la perfection merveilleuse de cette même Enfance.

Qui dit sainteté et perfection dans une âme chrétienne, dit trois choses principales : premièrement, séparation et éloignement du péché ; secondement, dégagement du monde, de soi-même et de tout ce qui n'est point Dieu ; troisièmement, union très étroite avec Dieu par la grâce sanctifiante, par la foi, par l'amour et par la pratique des autres vertus. De sorte que, plus un chrétien est éloigné du péché, détaché du monde, de soi-même et de toutes choses, et uni à son Dieu par les moyens précédents, plus il a de sainteté et de perfection.

Cela étant ainsi, je puis dire avec vérité que notre incomparable Enfant est ornée d'une perfection et d'une sainteté si admirable, que non seulement elle est plus parfaite et plus sainte, dès le premier moment de sa vie, que le premier de tous les Saints et le plus saint de tous les Anges, ainsi que je l'ai dit ci-dessus en plusieurs endroits de ce livre ; mais même j'ose dire, après plusieurs

grands théologiens[1], qu'elle a plus de sainteté dès ce premier instant que tous les Anges et tous les Saints ensemble. En voici les preuves.

Premièrement, le Docteur angélique nous déclare[2] que le Fils de Dieu l'ayant choisie dès le commencement de sa vie pour être sa Mère, elle a été douée dès lors d'une excellence, et élevée à une dignité qui surpassait toutes les excellences et dignités de tous les Anges et de tous les Saints. Ce qui est conforme à ces paroles de saint Jean Damascène qu'il a dites au jour de la Naissance de notre sainte Enfant, et qui se peuvent dire aussi au jour de sa Conception : *Aujourd'hui la très illustre montagne de Dieu est enfantée ; cette montagne, dis-je, qui est élevée par-dessus toutes les collines et toutes les montagnes, c'est-à-dire qui surpasse en dignité et en excellence tout ce qu'il y a de plus digne et de plus noble dans tous les hommes et dans tous les Anges*[3].

Secondement, le même saint Thomas dit qu'ayant été choisie du Fils de Dieu, dès le commencement de sa vie,

1. Vega, *Theol. Mar.*, n. 1158. Cette opinion a été également enseignée par Contenson, *Theol. mentis et cordis*, L. X, D. 6, c. 1 ; et, plus récemment par S. Alphonse de Liguori, *Gloires de Marie*, P. 2, disc. 2 sur la Nativité. Toutefois, d'autres théologiens la trouvent insuffisamment fondée. Cf. Lépicier, *Tractatus de B. V. Maria*, p. 2, c. 1, a. 4, n. 10.

2. *Opuscul.* 8 ; et in I, Dist. 44, a. 3, ad. 3.

3. « S. Thomas (*Opusc.* 8, et *in I*, dist. 44, a. 3, ad. 3) de dignitate maternitatis Dei sermonem attexens, longe excedere ait omnes Angelorum et hominum dignitates, non solum quando Mater Dei fuit, et quasi in actu exercito, sed etiam quando futura erat Mater Dei a primo suæ conditionis momento, et quasi in actu signato... Id etiam innuunt verba S. Damasceni (*Orat. de Nat. Virg.*), cum ab ipsa nativitate in Angelis dominatum et excellentiam auspicatam fuisse B. Virginem, docet ; eademque ratione a conceptionis instanti idem dici posset. Pergit S. Doctor et subdit : *Hodie clarissimus Dei mons paritur, Mons, inquam, ille qui collem omnem et montem, id est Angelorum et hominum sublimitatem exsuperat* ». Vega, *Theol. Mar.* n. 1158. Il est clair que le P Eudes n'a fait que traduire ce passage de Véga, et que c'est d'après ce théologien qu'il cite S. Thomas et S. Jean Damascène.

pour être sa Mère, il était convenable que dès lors elle eût en soi une plénitude de grâce qui fût correspondante à cette très importante élection, et qui la disposât à cette très haute dignité ; et qu'en effet elle a été plus remplie de grâce, en sa première sanctification, que tous les autres, c'est-à-dire, que tous les Anges et tous les Saints. Et ce saint Docteur n'est pas seul qui parle ainsi. « Il est constant, dit saint Laurent Justinien, que le Verbe éternel a aimé et choisi la bienheureuse Vierge pour sa Mère avant qu'elle fût née, et qu'il l'a remplie d'une grâce très-abondante lorsqu'elle était encore au ventre de sa mère. » « Lorsqu'elle a été élue pour être la Mère de Dieu, dit saint Jean Damascène[1], elle a reçu une plénitude de grâce conforme à cette très sublime dignité. » Elle a été plus aimée de Dieu, dit saint Bernard, dès le moment de sa Conception, que tous les autres Saints, parce que Dieu l'a regardée et aimée dès lors comme celle qui devait être la Mère de son Fils : *In illo instanti Conceptionis, plus amabatur a Deo quam cæteri Sancti, quia amabatur ut Mater futura*[2].

Or, si notre divine Enfant a été plus remplie de grâce, dès le premier instant de sa vie, que tous les Anges et tous les Saints ensemble, on ne peut pas nier que dès lors elle n'ait eu un plus grand éloignement du péché,

1. « Ex fine, ad quem Maria a Deo præelecta fuit, colligit S. Thomas, 3, 27, 5, jam in prima sanctificatione majorem præ cæteris gratiæ plenitudinem obtinuisse ; quamvis enim tunc adhuc Christo non esset conjuncta per maternitatem, divina tamen prædestinatione ad illam, ordinem habebat, ad quam opus erat jam ut a primo suæ conditionis exordio per gratiæ plenitudinem disponeretur... Quæ ratio confirmari potest ex Damasceno (*Orat.* 1 *de dorm. Deiparæ*) : *Prius cum ratione electa fuit ut Mater Dei esset, quam ad tantam gratiam : ergo ea gratiæ plenitudo ipsi fuit exhibita, quæ matrem decebat.* Idem etiam sonant verba S. Laurentii Justiniani (*Serm. de Nativ. Virg.*) : *Illam profecto adhuc in Matris utero decubantem adamavit Verbum, sibique in genitricem elegit, utpote superabundanti benedictione præventam, jamque S. Spiritus magisterio deputatam.* » Vega, *Theol. Mar.* n. 1158. Ici encore, le P. Eudes ne fait que traduire son auteur favori.

2. *Epist.* 174.

un plus parfait dégagement du monde, d'elle-même et de toutes choses, une plus intime union avec Dieu, un plus ardent amour pour lui, et, par conséquent, une plus grande sainteté que tous les Anges et tous les Saints ensemble. Car il est certain que là où la grâce est plus abondante, le péché en est plus éloigné, le détachement de la créature y est plus parfait, et l'attachement au Créateur y est plus étroit.

Que si elle a été plus simple et plus parfaite dès ce moment, que tous les Anges et tous les Saints ensemble, jugez à quel point de perfection et de sainteté elle est parvenue par une infinité d'actes de foi, d'espérance, de charité, de religion, d'humilité, d'obéissance, et de toutes les autres vertus qu'elle a exercées si parfaitement durant le cours des douze années de son Enfanee, puisque, comme il a été dit ci-dessus, sa grâce doublait de moment en moment, et qu'elle faisait toutes ses actions selon toute l'étendue de la grâce qui était en elle, et par un très pur et très ardent amour vers Dieu.

Si saint Bernard assure qu'elle a été plus aimée de Dieu, dès le moment de sa Conception, que tous les autres Saints, je puis dire aussi qu'elle a plus aimé Dieu dès lors que tous les autres Saints ; et on n'en peut pas douter, puisqu'elle l'a aimé selon toute la force de la grâce qui était en elle, qui surpassait toutes les grâces de tous les Saints.

De là vient que je n'ai pas de peine à croire ce que dit un illustre théologien [1], que cette aimable Enfant rendait plus de gloire à Dieu par ses actions enfantines, que les plus grands Saints ne lui en ont rendu par les actes de vertu les plus héroïques qu'ils aient exercés ; qu'elle honorait plus Dieu, reposant dans son petit berceau, que saint Laurent souffrant les tourments qu'il a endurés sur son gril ; qu'elle était plus agréable à sa divine Majesté,

1. Vega, *Theol. Mar.* n. 1159.

suçant le lait des bénites mamelles de sa mère, que les plus signalés Martyrs en répandant leur sang pour Jésus-Christ, parce qu'en toutes ces choses elle était plus embrasée d'amour vers Dieu que tous les Séraphins et tous les Apôtres, et qu'elle agissait toujours avec plus de grâce et de sainteté qu'il n'y en a dans tous les Saints. Voilà pourquoi elle déclara un jour à sainte Mechtilde, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, que toutes les actions de son Enfance étaient comme un jeu très agréable devant les yeux de la très sainte Trinité, selon ces divines paroles : *Ludens coram eo omni tempore*[1].

Mais afin d'avoir encore une plus grande connaissance de la sainteté et des perfections de son Enfance, écoutons ce que sainte Brigitte lui dit sur ce sujet, et ce qu'elle dit à sainte Brigitte ; puis nous entendrons parler les saints Pères.

« Bénite soyez-vous, ô très sacrée Vierge Marie, ma souveraine Dame, dit sainte Brigitte dans la première des oraisons qui lui ont été révélées divinement[2], de ce que, dans votre très sainte Enfance, aussitôt que vous avez quitté les mamelles de votre bienheureuse mère, elle vous a portée, avec votre père saint Joachim, dans le temple de Dieu, là où vous avez été commise à la garde du dévot pontife, avec les autres vierges. Louange vous soit donnée de ce que, sitôt que vous avez commencé à connaître votre Créateur, vous avez commencé aussi à l'aimer très ardemment et par-dessus toutes choses, et de ce que vous avez réglé et disposé votre temps avec une grande discrétion, le partageant entre plusieurs offices

1. *Prov.* VIII, 30 ; Cf. ci-devant, page 343, note 1.

2. « Benedicta sis tu, Domina mea Virgo Maria, quæ in tua infantia sanctissima, statim post ablactationem tuam, a parentibus tuis in templo Dei portata fuisti, et custodiæ devoti Pontificis cum aliis virginibus commissa fuisti. Laus tibi, quæ cum ad illam ætatem pervenisti, quod Deum intelligeres tuum existere Creatorem, confestim ipsum intime amare super omnia incepisti, et tunc diurna tua tempora et nocturna, per diversa officia et exercitia, ad Dei hono-

et exercices de piété et de charité, afin de l'employer tout pour sa gloire, et modérant tellement le repas et le repos que vous donniez à votre saint corps, que vous étiez toujours en état de vaquer à l'oraison et à tout autre exercice de vertu. »

« C'est une vérité que je vous annonce, ma fille, dit » la bienheureuse Vierge à saint Brigitte, qu'aussitôt » que j'ai eu la connaissance de mon Créateur, je l'ai » aimé d'un amour indicible et inconcevable, qui me » faisait sans cesse soupirer après lui, et qui allumait » dans mon cœur des désirs très ardents de lui plaire et » de l'aimer toujours de plus en plus. Car, outre que j'ai » toujours été préservée du péché par une grâce mer- » veilleuse, cet amour embrasé que je portais à mon » Dieu, le grand désir que j'avais de le connaître plus » parfaitement, le soin que mes parents prenaient de » mon éducation, et la conversation des personnes » pieuses, augmentaient et enflammaient sans cesse de » plus en plus dans mon cœur les désirs très véhéments » que j'avais de le contenter[1]. »

Ensuite la très pure Vierge, après avoir parlé de la merveilleuse pureté qui accompagnait le saint mariage de son père et de sa mère, se plaint beaucoup des femmes mariées qui ne vivent pas chastement dans leurs mariages, mais qui s'y comportent brutalement, se plongeant dans les immondices de la chair, comme des bêtes; et elle leur déclare que leurs plaisirs passeront, et qu'elles perdront les joies immortelles du ciel et seront abîmées dans les supplices éternels de l'enfer.

rem discretissime ordinasti, somnumque et cibum tui gloriosi corporis taliter moderabaris, quod ad serviendum Deo existeres semper apta. » *Orat.* 1.

1. « Postquam vero tantæ ætatis fui, quod aliquid intelligere potui de Creatore meo, tunc indicibili amore ad eum affecta sum, et desiderabam eum toto corde. Mirabili etiam gratia conservata fui, ut nec in tenera ætate consentirem peccato, quia charitas Dei, et sollicitudo parentum, educatio quoque honesta, et conversatio bonorum, et fervor sciendi Deum perseverabant mecum. » *Revel.* lib. 6, cap. 56.

Oyons maintenant les saints Pères parlant des rares perfections de notre très sainte Enfant.

« De quelles paroles me servirai-je, dit saint Jean Da-
» mascène[1], pour exprimer la gravité de votre marcher,
» l'honnêteté de votre habit, la bonne grâce de votre vi-
» sage, la prudence d'une sage vieillesse dans votre En-
» fance? La modestie de votre vêtement éloignait de
» vous toute sorte de luxe et de mollesse. Votre démarche
» posée et compassée était ennemie de toute légèreté.
» Toutes vos actions étaient accompagnées de douceur
» et de gravité. Vous fuyiez très soigneusement la hantise
» des hommes. Vous étiez très obéissante à vos parents.
» Il n'y avait rien de si humble que vous parmi vos très
» hautes contemplations, rien de si doux, de si affable et
» de si gracieux dans vos paroles et dans votre conver-
» sation. Enfin, vous n'avez jamais été autre chose que la
» maison et la demeure de la Divinité. »

Saint Ambroise, au livre second qu'il a fait des Vierges, où il décrit les excellentes qualités dont la très précieuse Vierge a été ornée, tant en son Enfance qu'au reste de sa vie, parle en cette façon[2] :

« Elle était vierge, dit-il, non seulement de corps, mais
» aussi de cœur et d'esprit, sans feinte et sans déguise-
» ment, mais pleine de simplicité et de sincérité. Elle
» était humble de cœur, tardive à parler, grave et sé-

1. « Quonam modo incessum tuum gravitate plenum describam? quomodo amictum? quomodo venustatem oris? senilem illam in juvenili corpore prudentiam? Honestus vestitus fuit, mollitiem et luxum omnem fugiens. Gressus gravis, nec præceps, nihil fractum ac molle habens. Mores severi, et hilaritate temperati, per quos nullus ad te viris accessus pateret... Parentibus morigera et obsequens eras. Animus humilis in sublimissimis contemplationibus... Quid demum aliud quam dignum Deo domicilium? » *Orat.* 1. *de Nat. Virg.*

2. « Virgo erat non solum corpore, sed etiam mente, quæ nullo doli ambitu sincerum adulteraret affectum. Corde humilis, verbis gravis, animi prudens, loquendi parcior, legendi studiosior, non in incerto divitiarum, sed in prece pauperis spem reponens ; intenta operi, verecunda sermone, arbitrum mentis solita non hominem,

» rieuse en ses discours, pleine de prudence et de sa-
» gesse, affectionnée à la lecture, amatrice de la pauvreté
» et des pauvres. Son travail était accompagné de dili-
» gence, ses paroles de pudeur, et ses actions d'une très
» pure intention de plaire à Dieu et non pas aux hommes.
» Elle ne savait ce que c'était que de nuire à personne ;
» mais elle était pleine de bienveillance envers tous, de
» respect envers ses supérieurs, et sans envie vers ses
» égaux. Elle fuyait la jactance, suivait la raison, aimait
» la vertu. Quand est-ce qu'elle a donné le moindre mé-
» contentement à ses parents ? Quand est-ce qu'on l'a vue
» en dissension ou froideur avec ses voisins ? Quand
» est-ce qu'elle a dédaigné les simples ou méprisé les
» faibles, ou qu'elle s'est retirée de la compagnie des
» pauvres ? Rien de hautain ne paraissait en ses yeux,
» rien d'offensant en son parler, rien de messéant en ses
» actions, rien de libre en ses gestes, rien d'affecté en sa
» démarche, rien d'immodeste en sa voix, rien en tout
» son extérieur qui ne portât une image de sa piété et
» sainteté intérieure. Que dirai-je de la rigueur de ses
» abstinences et de ses jeûnes très fréquents, et de la cha-
» rité avec laquelle elle s'efforçait de rendre service à tout
» le monde, sinon qu'en l'un et en l'autre elle excédait

sed Deum quærere, nullum lædere, bene velle omnibus, assurgere majoribus natu, æqualibus non invidere, fugere jactantiam, rationem sequi, amare virtutem. Quando ista vel vultu læsit parentes ? quando fastidivit humilem ? quando derisit debilem ? quando vitavit inopem ? eos solos solita cœtus virorum invisere, quos misericordia non erubesceret, neque præteriret verecundia. Nihil torvum oculis, nihil in verbis procax, nihil in actu inverecundum ; non gestus fractior, non incessus solutior, non vox petulantior: ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis, figura probitatis... Quid ergo exequor parcimoniam, officiorum redundantiam ? alterum ultra naturam superfuisse, alterum pene ipsi naturæ defuisse ; illic nulla intermissa tempora, hic congeminatos jejunio dies. Etsi quando reficiendi successisset voluntas, cibus plerumque obvius qui mortem arceret, non delicias ministraret. Dormire non prius cupiditas, quam necessitas fuit : et tamen cum quiesceret corpus, vigilaret animus... Domestico operosa secreto, forensi stipato comitatu, nullo meliore

» presque les forces de la nature? Elle ne prenait jamais
» ni son repas, ni son repos, pour la satisfaction de la
» nature, mais pour la seule nécessité ; et pendant que
» son corps dormait, son esprit veillait, qui était tou-
» jours attaché à quelque sainte pensée. Son contente-
» ment était d'être sous la conduite d'autrui, quoiqu'elle
» ne pût avoir une plus fidèle garde que la sienne, vu que
» tous ses pas étaient autant d'actes de vertu. Encore que
» toute sa vie fût un exemplaire de perfection pour tous
» ceux qui la voyaient, elle était néanmoins toujours prête
» d'apprendre d'un chacun, et de recevoir des instruc-
» tions de tous. Enfin, elle était extrêmement aimée de ses
» parents, estimée des externes, et si remplie de sainteté,
» qu'elle s'est rendue digne d'être Mère de Dieu. »

Voilà quelque chose de la très éminente sainteté de notre bienheureuse Enfant. Sur quoi je vous prie de remarquer ce qu'elle dit à sainte Brigitte du grand soin que ses parents avaient pris de son éducation ; ce qui sans doute avait beaucoup contribué à sa sanctification.

Plût à Dieu que les pères et mères voulussent considérer combien est grande l'obligation qu'ils ont de prendre un soin particulier de la bonne éducation de leurs enfants, et de les élever en la crainte de Dieu et dans l'esprit du christianisme. C'est ici une des choses du monde des plus importantes et des plus nécessaires, et de laquelle dépend le salut d'une infinité d'âmes. Oh ! les belles et saintes instructions que le grand saint Jérôme donne à une mère sur ce sujet et sur les choses qu'elle doit enseigner et faire pratiquer à ses filles ! Je conjure toutes les mères et toutes les autres personnes

tamen sui custode quam seipsa : quæ incessu affatuque venerabilis, non tam vestigium pedis tolleret, quam gradum virtutis attolleret .. Maria intendebat omnibus, quasi a pluribus moneretur... Quid enim in singulis morer, ut eam parentes dilexerint, extranei prædicaverint, quæ digna fuit ex qua Filius Dei nasceretur. » S. Ambr. *De Virginib.*, lib. 2.

qui sont employées à l'instruction des petites filles, de les lire plus d'une fois et de les imprimer dans les cœurs de ces enfants comme une sainte règle que la divine Enfant Marie a observée très parfaitement, et qu'elle leur donne afin qu'elles l'observent fidèlement, si elles désirent vivre en chrétiennes et être du nombre de ses véritables filles. C'est à une dame romaine de grande naissance, que saint Jérôme dit les choses suivantes, qui sont tirées de divers endroits de l'épître qu'il lui écrit sur la manière en laquelle elle doit élever sa fille [1].

« Qu'elle apprenne, dit-il, à n'entendre et à ne parler » que des choses qui regardent la crainte de Dieu. Que » les paroles lascives n'entrent jamais dans ses oreilles. » Qu'elle ignore les chansons mondaines. Qu'elle soit » sourde pour le son des harpes, des violons et d'autres » semblables instruments. Que la vue et la conversation » des hommes mondains lui soit interdite. Qu'elle » méprise les habits de soie et les vêtements pompeux. » Qu'elle ne sorte point avec Dina pour voir les filles » mondaines. Qu'elle ne sache ce que c'est que la danse. » Qu'elle ne porte point de jupes traînantes. Qu'elle » n'aille point aux festins publics, ni aux noces de qui » que ce soit. Qu'elle ne sorte jamais de la maison qu'a- » vec vous. Qu'elle ne voie rien en vous et en son père

1. « Nihil aliud discat audire, nihil loqui, nisi quod ad timorem Dei pertinet. Turpia verba non intelligat ; cantica mundi ignoret... Surda sit ad organa ; tibia, lyra, cithara, cur facta sunt nesciat... Nullus ei juvenis, nullus cincinnatus arrideat... Spernat bombycum telas, serum vellera, et aurum in fila lentescens... Ne egrediatur cum Dina, et velit videre filias regionis alienæ. Ne ludat pedibus ; ne trahat tunicas... Non vescatur in publico, id est in parentum convivio... Non intersit nuptiis servulorum, neque familiæ perstrepentis lusibus misceatur... Nusquam absque te procedat in publicum... Nihil in te et in patre videat, quod si fecerit, peccet... Talia vestimenta portet, quibus pellatur frigus, non quibus vestita corpora nudentur... Discat jam nunc et vinum non bibere, *in quo est luxuria...* Nunquam exeat foras, ne inveniant eam qui circumeunt civitatem, ne percutiant et vulnerent... » D. Hieron. *Epist. ad Lætam*, De Instit. filiæ. *passim.*

» qui ne la porte à la vertu. Qu'elle porte des habits qui
» la gardent du froid seulement, et non pas qui laissent
» son corps nu, quoiqu'il soit revêtu : *Talia vestimenta*
» *portet, quibus pellatur frigus, non quibus vestita corpo-*
» *ra nudentur.* Qu'elle apprenne dès maintenant à ne
» boire point de vin, qui est l'ennemi de la chasteté.
» Qu'elle aime la retraite et le silence, et qu'elle fuie les
» compagnies du monde, afin d'éviter toutes les occa-
» sions de péché et de perdition qui s'y rencontrent. »

Voilà les choses dont la bienheureuse Vierge s'est abstenue dès les plus tendres années de son Enfance, et dont une fille chrétienne, qui désire la suivre dans les voies de la sainteté, doit aussi s'abstenir. Voici maintenant les emplois et les exercices qu'elle doit aimer et pratiquer[1] :

« Qu'elle se plaise, non pas avec des compagnes qui
» soient parées et attifées mondainement, qui soient
» idolâtres de leur beauté, qui soient gaillardes ou en-
» jouées, qui aiment à chanter des airs mondains ; mais
» avec celles qui sont sages, modestes et pieuses. Qu'on
» lui donne pour sa gouvernante une vierge bien établie
» dans la foi, dans la pureté et dans la sainteté de la vie
» chrétienne, qui lui enseigne par ses paroles et par son
» exemple à rendre à Dieu ses adorations et ses louanges,
» et à lui offrir ses prières, à minuit, au matin, à tierce,
» à sexte, à none et à vêpres. Que le jour soit ainsi em-
» ployé ; que la nuit arrivant, la trouve dans le travail.

1. « Placeat ei comes non compta, neque formosa atque lasciva, quæ liquido gutture carmen dulce moduletur, sed gravis, pallens, sordidata, subtristis. Proponatur ei probæ fidei, ac morum et pudicitiæ virgo veterana, quæ illam doceat, et assuescat exemplo ad orationes et psalmos, nocte consurgere, mane hymnos canere, tertia, sexta, nona hora stare in acie, quasi bellatricem Christi, accensaque lucerna reddere sacrificium vespertinum. Sic dies transeat, sic nox inveniat laborantem : orationi lectio, lectioni succedat oratio... Discat et lanam facere, tenere colum, ponere in gremio calathum, rotare fusum, stamina pollice ducere... Jurare non discat, mentiri sacrilegium putet. Nesciat sæculum, vivat angelice... Sic comedat, ut

» Que la lecture précède l'oraison ; que l'oraison succède » à la lecture. Qu'elle apprenne aussi à travailler en » laine, à manier le fuseau et à filer à la quenouille. » Qu'elle ne jure jamais. Qu'elle abhorre le mensonge » comme un sacrilège. Qu'elle ne connaisse point le » monde. Qu'elle vive angéliquement. Que la sobriété » accompagne toujours son repas, de telle sorte qu'après » avoir mangé elle soit toujours en état de vaquer à la » lecture et à l'oraison. Que sa langue enfantine s'ac- » coutume de bonne heure à goûter le miel et la douceur » des psaumes ; que les saints livres soient ses perles et » ses précieux ornements ; qu'elle aime les ouvrages des » saints Docteurs, dans les livres desquels la pureté de » la foi et la piété de la religion chrétienne soient con- » servées en leur entier et sans aucune altération. Que » sa chambre et sa solitude soient le paradis de ses » délices. Qu'elle imite cette divine Vierge, de laquelle » il est dit que toute la gloire de la fille du grand Roi » prend son origine dans son intérieur et dans son » cœur. Qu'elle contemple, qu'elle aime, qu'elle admire » cette tout aimable et tout admirable Vierge dans les » premières années de son Enfance, la regardant et » l'étudiant comme celle dont le parler, le marcher, » l'habit, est une sainte école de toutes sortes de vertus. »

Voilà les divines leçons que ce saint Docteur donne aux mères chrétiennes qui ont des filles. Plaise à la divine Bonté de les graver dans leurs cœurs, et de leur faire la grâce de les goûter et de les suivre ! Si elles le font, elles en verront des fruits merveilleux et en re-

semper esuriat ; ut statim post cibum possit legere, orare et psallere. Discat primo psalterium, hisce canticis avocet... Pro gemmis et serico divinos codices amet.. Illorum (Doctorum) tractatibus, illorum delectetur ingeniis, in quorum libris pietas fidei non vacillet... Imitetur Mariam, quam Gabriel solam in cubiculo suo reperit.. ; æmuletur eam de qua dicitur : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus...* Illam videat, illam amet, illam primis miretur ab annis, cujus et sermo, et incessus, et habitus doctrina virtutum est. » Idem., *ibid.*

cevront des consolations indicibles ; si elles les méprisent, elles courront grand risque de se trouver un jour avec la misérable Prétextate, de laquelle saint Jérôme raconte, dans la même épître d'où les paroles susdites sont tirées, que pour avoir habillé mondainement sa nièce Eustochium, fille de sainte Paule, elle mourut misérablement cinq mois après, et fut précipitée dans les enfers[1].

CHAPITRE XII

La onzième Excellence de la Sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est qu'elle porte la qualité de Reine du ciel et de la terre dans cette même Enfance.

Ce n'est pas sans cause que le Saint-Esprit a prononcé ces paroles, il y a plus de deux mille ans : Malheur à toi, ô terre, qui as un enfant pour ton roi ! *Væ tibi, terra cui rex puer est*[2] ! Car un royaume qui serait conduit et régi par un enfant, lequel n'aurait ni esprit, ni jugement, ni prudence, ni expérience pour le gouverner, ni autorité pour en faire observer les lois et pour se faire obéir, ni force pour rompre les entreprises des mutins et des factieux, ni puissance pour combattre ses ennemis : un tel royaume, dis-je, deviendrait bientôt une forêt de voleurs et de brigands, une caverne de tigres et de dragons, un chaos de désordres et de confusions, un théâtre sanglant de séditions et de meurtres, et un abîme de toutes sortes de malheurs ; et ainsi on pourrait bien dire : Malheureuse la terre qui aurait un semblable roi !

Mais bienheureux le ciel et la terre qui ont pour leur Reine cette admirable Enfant dont nous parlons ici, qui

1. Voir ci-dessus, part. 1re, chap. 29, p. 294.
2. *Eccl.* X, 16.

a plus de lumière et de sagesse, plus de force et de puissance que tous les rois et les reines qui ont été et qui seront en ce monde et en l'autre ! Mais est-il vrai que cette Enfant soit Reine ? Oui, cette petite Marie est une grande Princesse et une très puissante Reine. C'est la Reine des hommes et des Anges, c'est l'Impératrice de l'univers, et elle est Princesse et Reine dès le ventre de sa mère et dès le premier instant de sa vie. En voici les preuves.

Peut-on dénier le nom et la qualité de Princesse à celle qui naît du sang illustre et royal de quatorze Patriarches, de quatorze ducs et de quatorze rois ?

N'est-il pas convenable à la gloire de celui qui est le Roi des rois, et qui a toujours été et qui sera toujours Roi, que celle qui le doit concevoir et enfanter soit telle qu'on puisse dire qu'elle a toujours porté la couronne royale, même dès le moment de sa naissance, et qu'elle la portera éternellement ?

N'est-il pas vrai que la très sainte Trinité l'a élue dès le moment de sa conception, voire de toute éternité, pour être la Reine du ciel et de la terre, selon ces divines paroles que le Saint-Esprit lui fait dire : *Ab æterno ordinata sum*[1], là où la diction hébraïque porte : *A sæculo inaugurata sum princeps ;* ou, selon une autre version : *A sæculo coronata sum :* « Je possède la qualité de Princesse et de Reine, et j'ai été couronnée avant tous les siècles. » Si l'élection des hommes peut établir un homme de néant, sorti de la lie du peuple, sur le trône impérial, comme elle l'a fait beaucoup de fois : combien davantage l'élection de Dieu peut-elle donner la qualité et les droits d'Impératrice de l'univers à celle qui est la plus noble et la plus digne de toutes les créatures ?

De plus, le Père éternel ne l'a-t-il pas choisie, dès le

1. *Prov.* VIII, 23.

premier moment de sa vie, pour être sa Fille aînée, voire sa Fille unique, en la manière qui a été dite ci-dessus[1], et pour être conséquemment l'héritière universelle de tous ses états ? Or, tous les Jurisconsultes assurent qu'encore que le fils d'un roi n'ait pas l'administration du royaume de son père pendant qu'il est en vie, il ne laisse pas de participer à l'honneur de la dignité royale, par le droit certain et constant qu'il a sur les états de son père. Concluez donc que notre sainte Enfant ayant été choisie du Père éternel, dès le moment de sa conception, et même avant tous les siècles, pour être sa Fille et son héritière d'une manière très éminente et très singulière, elle est entrée dès lors dans tous les droits qu'il a lui-même sur son empire, comme un enfant qui est encore en bas âge est le maître et le seigneur légitime de tous les biens de son père, quoiqu'il n'en ait non plus l'usage qu'un serviteur, selon ces paroles de saint Paul : *Quanto tempore hæres parvulus est, nihil differt a servo, cum sit dominus omnium*[2].

Davantage, le Fils de Dieu ne l'a-t-il pas élue, dès le moment de sa conception, pour être sa véritable Mère, et pour l'associer avec lui dans sa divine royauté et dans tous les droits qu'il a sur le royaume éternel que son Père lui a donné ? Ce qui fait dire à saint Pierre Chrysologue qu'elle porte le nom et la qualité de Souveraine dès sa naissance, par l'ordre et par l'autorité de celui dont elle devait être la Mère : *Hanc nasci et vocari Dominam ipsa sui germinis fecit et imperavit auctoritas*[3] : c'est-à-dire, que la puissance et la majesté de celui qu'elle devait un jour enfanter est si grande, qu'il a honoré sa Mère du titre et des droits de la royauté, non seulement lorsqu'il s'est incarné en elle, mais même dès le commencement de sa vie.

1. Part. 1, chap. 13, page 180.
2. *Gal.* IV, 1. — 3. *Serm.* 142.

Joignez à cela que l'épouse entre dans les qualités de son époux, et que, s'il est roi, elle est reine ; s'il est empereur, elle est impératrice.

Or, ne savez-vous pas que notre divine Enfant est réellement Épouse du Saint-Esprit, et d'une manière très excellente et qui n'a rien de pareil, ni au ciel, ni en la terre, et ce, dès le premier instant de sa vie : et, par conséquent, que dès lors elle est Reine et Impératrice de l'univers, puisque, dès lors, elle est Épouse du souverain Monarque de l'univers ?

Ajoutez à ce que dessus, que quand il plaît à Dieu de donner le nom à une créature, il sait bien lui donner un nom qui lui soit propre et convenable. Or, n'est-il pas vrai que c'est Dieu qui a donné le nom de Marie à notre glorieuse Enfant, et qu'il le lui a donné un peu après sa naissance ? N'est-il pas vrai que Marie signifie Dame et Souveraine ?

Reconnaissez donc que sa divine Majesté, en lui donnant ce très illustre nom, l'a déclarée et proclamée Dame et Souveraine du ciel et de la terre, des hommes, des Anges, des démons et de toutes les créatures. De sorte qu'elle est Reine, dès le commencement de sa vie, de quatre grands royaumes. Premièrement, elle est Reine de tous les hommes. Secondement, elle est Reine de tous les Anges. Troisièmement, elle a un empire et une domination absolue sur tous les démons. Quatrièmement, elle a une souveraineté et une puissance générale sur toutes les créatures ; et elle a cette royauté, cet empire et cette souveraineté par plusieurs titres.

En premier lieu, par le titre d'élection, ainsi qu'il a été dit, ayant été élue de Dieu de toute éternité, pour être la Dame souveraine de toutes choses.

En second lieu, par le titre d'héritière universelle, comme il a été dit aussi, de tous les états du Père éternel.

En troisième lieu, par le titre du décret certain, cons-

tant et irrévocable, qui a été fait dans le conseil éternel de la très sainte Trinité, qu'elle sera Mère du Roi des rois : décret en vertu duquel elle entre dans tous les droits de la divine Maternité dès le premier instant de sa vie, quoiqu'elle n'en ait pas encore l'usage.

Outre cela, elle est Reine de tous les hommes dès le premier moment de sa conception, tant parce qu'elle est choisie dès lors du Fils de Dieu, et destinée pour coopérer avec lui au salut de tous les hommes, que d'autant qu'elle est mise en la place d'Ève, pour être la Reine et la Mère de tous les Enfants d'Adam, et pour entrer dans tous les droits qui étaient attachés à la qualité que Dieu avait donnée à Ève, de reine et de mère de tous les vivants.

Elle est Reine de tous les Anges, tant parce qu'elle est épouse du Roi des Anges, que parce qu'il a été arrêté, dans le conseil éternel de Dieu, dit saint Anselme, qu'elle sera éternellement la Dame et la Reine de tous les Anges : *In æternitate consilii sui, eam Angelorum Dominatricem et Reginam fore statuit.*

Elle a un empire et une domination absolue sur tous les démons, parce qu'ayant écrasé la tête du serpent infernal, dès le moment de son immaculée conception, elle les a tous vaincus et a triomphé de tout l'enfer. De là vient qu'elle est si terrible et si formidable au prince de l'enfer et à tous les anges apostats, que le seul nom de Marie fait trembler et met en fuite toutes les puissances infernales. De là vient aussi que plusieurs saints Docteurs[1] remarquent qu'encore que Dieu ait permis plusieurs fois au démon de se transfigurer en ange de lumière, et de prendre la forme de quelques Saints et même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme on le voit en la vie de saint Martin et de saint Antoine, il ne se trouve point qu'il ait jamais paru en la forme de la très sainte

1. Cf. de Vega, *Theol. Mar.* n. 1662.

Mère de Dieu, tant parce que son Fils Jésus ne le lui permet pas, que parce que lui ayant brisé la tête, il la redoute comme un chien craint le bâton duquel il a été battu.

Enfin, notre petite Princesse a une souveraineté et une puissance générale sur toutes les créatures raisonnables, sensibles et insensibles, animées et inanimées, dès le premier moment de sa vie, par le même titre par lequel Adam était le roi de tout le monde avant son péché, c'est-à-dire par le titre de la justice originelle, outre tous les autres que nous avons produits ci-dessus. « Tout ce » qui est sous l'empire de la très sainte Trinité, dit saint » Bernardin de Sienne, est sous la domination de la glo» rieuse Vierge ; tous les Anges, tous les hommes, toutes » les choses corporelles et spirituelles, tous les cieux, » tous les éléments et toutes les choses qui sont au ciel » et en la terre, soit les bienheureux, soit les damnés, et » généralement toutes les choses créées qui sont sous la » puissance de Dieu, sont aussi sous la dépendance de » la Mère de Dieu[1]. »

Et il ne faut pas s'étonner de ce que toutes les créatures sont assujetties à sa puissance, puisque, par le titre de la divine Maternité, à laquelle elle est appelée et destinée par un décret irrévocable de la divine Volonté, elle a pouvoir et autorité sur le Créateur même, qui veut être l'un de ses sujets, selon ces divines paroles : *Et erat subditus illis*[2]. Voici une proposition qui est vraie, dit le même saint Docteur : Toutes choses sont asservies à l'empire de Dieu, et la Vierge même ; mais en voici une autre qui n'est pas moins véritable : Toutes choses

1. Tot creaturæ serviunt gloriosæ Virgini, quot serviunt Trinitati. Omnes enim creaturæ, quemcumque gradum teneant, sive spirituales, ut Angeli, sive rationales, ut homines, sive corporales, ut corpora cælestia, vel elementa, et omnia quæ sunt in cælo et in terra, sive damnati, sive Beati, quæ omnia sunt divino imperio subjugata : eadem gloriosæ Virgini sunt subjecta. » *Tom.* 1, *ser.* 61, *art.* 1, c. 6.
2. Luc, II, 51.

sont assujetties à l'empire de la Vierge, et Dieu même : *Divino imperio omnia subjecta sunt, etiam Virgo. Imperio Virginis omnia subjecta sunt, etiam Deus*[1].

C'est ainsi que notre merveilleuse Enfant est Reine et Impératrice de l'univers dès le moment de sa conception. Je sais bien que, durant son Enfance et pendant même le reste de sa vie, elle n'a pas l'usage et la possession parfaite des privilèges et des apanages de sa royauté, mais elle en porte justement et à bon titre le nom et la qualité, et elle en a les droits et l'honneur devant Dieu : et les Anges la reconnaissent et l'honorent pour telle ; et tous ses vrais enfants doivent s'unir et se joindre à eux, pour la saluer et honorer en cette qualité, et pour en rendre grâces à la très sainte Trinité.

Grâces infinies et éternelles vous soient rendues, ô Roi des rois, d'avoir fait cette divine Enfant participante de votre royauté éternelle dès le premier instant de sa vie, et de l'avoir constituée Reine et Impératrice de tout l'univers pour le temps et pour l'éternité ; et de lui avoir donné, depuis qu'elle est au ciel, la parfaite jouissance de tous les droits, honneurs, pouvoirs, privilèges et apanages qui doivent accompagner le souverain empire qu'elle a sur le ciel, sur la terre, sur l'enfer, sur les Anges, sur les hommes et sur toutes les créatures.

Oh ! que j'ai de joie d'avoir Jésus pour mon Roi, et Marie pour ma reine ! Mais il y a une chose qui m'afflige extrêmement, c'est que la plus grande partie des hommes et même des chrétiens, ne veulent point ce très aimable Jésus pour leur Roi, ni cette très douce Marie pour leur Reine. Au contraire, ils crient incessamment avec les perfides Juifs, par la voix de leurs méchantes actions : *Nolumus hos regnare super nos*[2] : « Nous ne voulons point

1. S. Bern. Senens. *ibid.*
2. Luc. XIX, 14.

que ceux-ci règnent sur nous. » Nous ne voulons point d'autre roi ni d'autre reine que le diable, le monde et la chair. O insensés enfants d'Adam ! est-il possible que vous aimiez mieux être esclaves du plus cruel de tous les tyrans, que d'être les sujets et les enfants d'un Roi et d'une Reine qui sont tout cœur et tout amour au regard de ceux qui les servent ? Est-il possible que vous choisissiez plutôt d'être asservis à la tyrannie du plus infâme et du plus enragé de tous les dragons, qui n'a que des supplices effroyables à vous donner, que de vous soumettre au très doux empire d'un Prince et d'une Princesse qui font toutes les personnes qui les aiment rois et reines pour une éternité, et qui les associent avec eux dans la jouissance parfaite du même royaume qu'ils possèdent ?

O Jésus, ayez pitié de ces pauvres aveugles. O Marie, ayez compassion de ces misérables. O Jésus, je vous adore comme mon Roi. O Marie, je vous honore comme ma Reine. O Jésus, ô Marie, je désire très ardemment que vous régniez absolument et parfaitement en moi, et en la manière qui vous sera la plus agréable. Pour cet effet, je vous donne mon corps et mon âme. Employez, s'il vous plaît, votre puissance pour en prendre une pleine et entière possession, pour y détruire totalement tout ce qui vous y est contraire, et pour y établir à jamais le règne de votre amour et de votre gloire.

CHAPITRE XIII

La douzième Excellence de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, qui est qu'elle porte la qualité de Mère de Dieu et des enfants de Dieu, dans cette même Enfance.

C'est un monde de merveilles que la très sacrée Vierge, c'est un océan de prodiges, c'est un abîme de miracles. Quelle merveille qu'une créature donne l'être à son Créateur, duquel elle l'a reçu, et qu'une fille d'Adam née dans le temps, donne la vie à celui qui est vivant de toute éternité ! Quel prodige qu'une mère soit la fille de son fils, et qu'une fille soit la mère de son père ! Quel miracle qu'une vierge conçoive et enfante un fils, demeurant toujours vierge, et un fils qui est Dieu ; qu'une étoile enfante un soleil ; qu'un ruisseau soit l'origine de sa source ; qu'une fontaine soit la source d'une mer !

Mais quelle merveille de voir une enfant qui est mère, une enfant d'un jour, d'une heure, d un moment, qui est Mère du Roi de tous les siècles ! Comment cela se peut-il faire ? En trois manières. Car je vois trois sortes de maternités dans cette bienheureuse Enfant : une maternité spirituelle, une maternité morale, une maternité corporelle.

Quelle est la Maternité spirituelle ? C'est celle dont le Fils de Dieu fait mention en ces paroles : *Quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère*[1] ; c'est-à-dire, je le regarde et l'aime comme mon frère, ma sœur et ma mère. Pourquoi est-ce que le Fils de Dieu donne cette glorieuse qualité de mère aux personnes qui font la volonté de son Père?

1. « Quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cælis est ipse meus frater, et soror et mater est. » Matth. XII, 50.

C'est parce que toute âme chrétienne qui aime son Dieu et qui accomplit sa divine volonté, forme et fait naître le même Fils de Dieu dans son sein, selon ces paroles de saint Paul : *Formetur Christus in vobis*[1] ; à raison de quoi elle est appelée, par saint Ambroise et par saint Jérôme, *Verbigena*, « la mère du Verbe éternel » ; et elle est tellement sa mère, que, selon le très docte et pieux Gerson, elle lui peut dire ce que le Père éternel lui dit de toute éternité : *Filius meus es tu, ego hodie genui te*[2] : « Vous êtes mon fils, aujourd'hui je vous ai engendré. »

C'est pour cette raison que notre petite Marie est Mère de Jésus dès son Enfance, parce que dès lors elle a accompli très parfaitement toutes les volontés de Dieu. Je sais bien que cela lui est commun avec saint Jean-Baptiste et avec quelques autres Saints. Mais voici deux choses qui lui sont particulières, et qui n'appartiennent qu'à elle seule : dont la première est, qu'ayant eu plus de grâce et plus d'amour vers Dieu, dans son Enfance, que tous les Saints, et ayant par conséquent accompli la volonté de Dieu plus parfaitement que tous les Saints, elle a formé et fait naître le Fils de Dieu dans son Cœur, d'une manière beaucoup plus excellente que tous les autres Saints.

La seconde est qu'elle lui a donné naissance dans son Cœur dès le moment de son immaculée Conception, qui est un privilège qui n'appartient qu'à elle seule. Elle l'a formé dans ses bénites entrailles étant âgée de quatorze ans ; mais elle l'avait conçu dans son Cœur dès le premier instant de sa vie : *Prius concepit mente quam ventre*, dit le grand saint Léon[3]. Et ainsi cette divine Enfant est Mère de Dieu dès lors qu'elle commence à vivre, et cette maternité spirituelle lui est plus avantageuse et plus glorieuse, dit saint Augustin, que la maternité corporelle. Voire celle-ci ne lui aurait profité de rien, dit ce

1. *Gal.* IV, 19. — 2. *Psal.* II, 7. — 3. *Serm.* 1 *de Nat. Dom.*

même Saint, si elle n'avait porté plus heureusement Jésus-Christ dans son Cœur que dans son ventre : *Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum Corde, quam carne gestasset*[1]. Voilà la maternité spirituelle de notre sainte Enfant.

Voulez-vous savoir maintenant quelle est sa Maternité morale? C'est celle dont le Saint-Esprit fait mention dans ces dernières paroles de l'Évangile qui se lit en la messe de la Conception et de la Nativité de notre sainte Enfant : *Jacob a engendré Joseph, l'époux de Marie, de laquelle Jésus est né*[2].

Remarquez que, par ces paroles, la sainte Église nous mettant devant les yeux la bienheureuse Vierge comme une enfant qui commence à vivre dans le ventre de sa mère, ou qui vient de naître, nous la représente au même temps comme celle de laquelle Jésus est né, et, par conséquent, comme Mère de Jésus ; et elle la regarde aussi en cette qualité dans ces deux fêtes de son Enfance, quand elle dit, dans le divin office : *Corde et animo Christo canamus gloriam, in hac sacra solemnitate præcelsæ Genitricis Dei Mariæ* : « Chantons d'esprit et de cœur les louanges de Jésus Christ en cette sacrée solennité de Marie, la très digne Mère de Dieu. »

D'où vient que l'Église regarde et honore cette Enfant comme Mère de Dieu? C'est qu'étant animée, éclairée et conduite de l'Esprit de Dieu, elle la regarde comme Dieu la regarde, c'est-à-dire, comme celle qui, ayant été choisie de Dieu de toute éternité, par un décret inviolable et irrévocable, pour être Mère de son Fils, est considérée de sa divine Majesté, dès le moment de sa naissance, voire de sa conception, en cette glorieuse qualité de Mère de Dieu.

Il est vrai qu'elle n'est pas encore actuellement et

1. *Lib. de S. Virginit.*, cap. 3.

2. « Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus. » Math. I, 16.

physiquement Mère de Dieu, mais elle l'est moralement, comme parlent plusieurs théologiens[1], parce que ce décret immuable qui a été fait dans le conseil de Dieu touchant sa divine Maternité, lui donne une excellence et une dignité, dès le premier moment de sa vie, qui surpasse presque infiniment toutes les grandeurs et toutes les dignités les plus relevées de la terre et du ciel, et qui fait que Dieu la regarde comme la plus noble et la plus relevée de toutes ses créatures, et qu'il commence à la traiter comme Mère de Dieu : l'enrichissant de plusieurs dons et excellences naturelles, la préservant du péché originel, la revêtant de la justice originelle, la comblant de lumières et de grâces nonpareilles, et l'honorant de plusieurs autres droits, honneurs et privilèges convenables à la qualité de Mère de Dieu.

C'est ainsi que la petite Marie est moralement Mère de Dieu dès son Enfance, parce que la très sainte Trinité la regarde dès lors, l'aime, l'honore et la traite comme si elle l'était effectivement. C'est pourquoi aussi elle veut qu'elle s'appelle Marie, et qu'elle porte ce glorieux nom dès le commencement de sa vie, parce que le saint nom de Marie, selon saint Ambroise, contient en soi la divine Maternité, puisqu'il signifie *Dieu né de ma race*[2]. De sorte que cette admirable Maternité étant inséparable du nom de Marie, comme notre divine Enfant a toujours porté ce saint nom, elle a aussi toujours été accompagnée de sa divine Maternité. C'est ce qui fait dire ces belles paroles à saint Pierre Chrysologue : *Mariæ nomen prophetiæ germanum est*[3] : « Le nom de Marie est un nom mystérieux et prophétique, parce qu'il contient et qu'il présage la divine Maternité. »

Cette incomparable Marie n'est pas seulement Mère de Dieu spirituellement et moralement dans son Enfance ;

1. Cf. de Vega, *Theol. Mar.* n. 195 et 110.
2. Voir ci-devant, Part. I, chap. 18, page 208. — 3. *Serm.* 146.

on peut dire qu'elle l'est aussi corporellement, parce qu'elle n'était encore, selon la commune opinion des saints Docteurs, que dans sa quatorzième année quand elle a conçu le Fils de Dieu, qui est un âge d'enfance. Car, si l'Écriture sainte, parlant de Joseph âgé de seize ans, dit qu'il était encore enfant : *Adhuc puer*[1], ne peut-on pas dire que notre divine Marie, n'ayant pas quatorze ans accomplis, était encore dans le temps de son Enfance ?

Quoi que c'en soit, on peut dire véritablement que tout le temps de sa sainte Enfance a été employé pour la préparer à être Mère de Dieu et pour la rendre digne de la divine Maternité ; et qu'elle s'est disposée durant tout ce temps, sans le savoir, par tous les saints exercices qu'elle a faits et par toutes les vertus qu'elle a pratiquées en souverain degré, à former et faire naître le Fils de Dieu dans ses bénites entrailles, et qu'elle l'y a formé en effet à la fin de son Enfance. A raison de quoi on peut dire certainement que cet adorable Jésus est le fruit de la divine Enfance de Marie, c'est-à-dire le fruit de l'amour, de la charité, de l'humilité, de l'obéissance, de la pureté et des autres vertus de cette très sainte Enfant.

Après cela, ne vous étonnez pas si la sainte Église, regardant la très sacrée Vierge dans son Enfance, en la fête de sa Conception et de sa Naissance, la salue et l'honore, au commencement de la sainte Messe, comme Mère du souverain Monarque de l'univers : *Salve, sancta Parens*, ce dit-elle, *enixa puerpera Regem, qui cælum terramque regit :* « Je vous salue, ô sainte Mère, qui avez enfanté le Roi du ciel et de la terre. »

C'est ainsi que cette admirable Enfant porte la qualité de Mère, et de Mère de Dieu, et en trois manières, dans l'état de son Enfance, et qu'elle commence dès lors à être ornée des grâces, des droits et des privilèges qui appartiennent à cette merveilleuse qualité.

1. *Gen.* XXXVII, 2.

Mais, outre cela, elle porte encore la qualité de Mère des enfants de Dieu. Car, premièrement, Dieu l'ayant créée pour être, avec son Fils, la réparatrice de la prévarication d'Ève, il l'a mise en sa place dès le commencement de sa vie, et il lui a donné la qualité de Mère des vivants, qu'Ève avait perdue par son péché, avec tous les droits, honneurs et avantages de cette qualité.

Secondement, le Père éternel l'ayant élue, dès le moment de sa conception, voire de toute éternité, pour être la Mère de son Fils, il l'a choisie aussi pour être la Mère de tous ses enfants, qui sont les membres de son Fils. Et comme il a commencé dès lors à la rendre participante de sa divine paternité, par laquelle il est Père de son Fils Jésus et de tous ses vrais membres, qui sont les vrais chrétiens : il a commencé aussi à lui communiquer l'amour paternel et infini qu'il a pour ce Fils bien-aimé et pour tous ses autres enfants.

Et comme ce même Fils est vivant dans le Cœur de cette divine Mère, dès le premier moment de sa vie, et que dès lors nous sommes tous présents devant ses yeux, et qu'il nous regarde et nous aime comme ses membres et ses frères, et comme les enfants de sa très sainte Mère : il imprime aussi dans son Cœur une participation de l'amour incompréhensible qu'il a pour nous. De sorte que, quoique cette sainte Enfant ne sache pas qu'elle est destinée de Dieu pour être notre Mère, son Cœur néanmoins est rempli d'un amour vraiment maternel, c'est-à-dire tendre, ardent et cordial au regard de tous les hommes.

C'est par cet amour qu'elle a commencé à nous porter dans son Cœur aussitôt qu'elle a commencé à y porter notre très adorable chef. C'est par cet amour qu'elle nous a portés avec lui dans ses entrailles maternelles. C'est par cet amour qu'elle nous a enfantés sur le Calvaire avec des douleurs inconcevables. C'est par cet amour qu'elle nous fait manger tous les jours à la table de son

Fils et à la sienne, là où elle nous fait un festin magnifique de sa propre chair et de son propre sang, puisque, selon saint Augustin, la chair et le sang de Jésus est la chair et le sang de Marie. C'est par cet amour, enfin, qu'elle nous porte continuellement et qu'elle nous portera éternellement, avec son Fils Jésus, dans son Cœur maternel, comme la meilleure Mère qui fut ni qui sera jamais.

C'est à nous aussi à la regarder et révérer comme notre véritable et très bonne Mère, et à lui rendre tous les devoirs d'honneur, de respect, d'obéissance et d'amour qui sont dus à une telle Mère, et surtout de nous efforcer de l'imiter en sa vie et en ses vertus, afin que les enfants aient quelque ressemblance avec leur Mère.

O Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, que nous sommes obligés à votre immense bonté de nous avoir donné votre Fille bien-aimée, la Mère de votre Fils, l'Épouse de votre Saint Esprit, et de nous l'avoir donnée en qualité de Mère !

N'était-ce pas assez d'honneur et de faveur pour nous qu'elle fût notre Dame et notre Reine ? C'était trop de grâce pour des ingrats et perfides comme nous sommes. Et cependant cela ne suffit pas à votre infinie charité ; mais vous nous la donnez en la qualité la plus honorable et la plus avantageuse pour nous qui puisse être, c'est-à-dire en la qualité de Mère, et de Mère que vous avez rendue toute bonne, toute sage et toute-puissante : afin qu'elle veuille, qu'elle sache et qu'elle puisse exercer vers ses enfants tous les offices de mère en la manière la plus parfaite et la plus utile pour eux qui puisse être ; dont vous soyez béni, loué et glorifié éternellement par tous les Anges, par tous les Saints, par toutes les créatures et par toutes les vertus et perfections de votre divinité : *Benedicite omnes virtutes Domini Domino*[1].

1. Daniel, III, 61.

O Jésus, Fils unique de Dieu, Fils unique de Marie. puisqu'il a plu à votre inconcevable bonté de nous associer avec vous dans votre qualité de Fils de Dieu et de Fils de Marie, afin que nous n'ayons qu'un même Père et une même Mère avec vous : faites-nous participants aussi de l'amour filial et indicible que vous avez pour un tel Père et pour une telle Mère, afin que nous les aimions et honorions avec vous comme vous les aimez et honorez.

Voici une autre chose qui est encore très avantageuse et pleine de consolation pour nous. C'est que notre divine Mère a un très grand désir de nous associer avec elle dans sa divine Maternité, par laquelle elle est Mère de Jésus, afin que ces paroles de son Fils s'accomplissent au regard de nous : *Quiconque fait la volonté de mon Père, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère*[1]. Comment cela se peut-il faire et par quel moyen. Par trois moyens.

Premièrement, mettons tout notre contentement à suivre en tout et partout la très adorable volonté de notre Père céleste : et son Fils bien-aimé nous aimera comme ses frères, ses sœurs, ses pères et ses mères.

Secondement, ayons grande charité pour les indigents et nécessiteux ; rendons-nous les protecteurs, les avocats, les procureurs et les pères et les mères des pauvres, autant que nous pourrons : et nous serons les pères et les mères de celui qui a dit : *Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites*[2].

Troisièmement, employons-nous, par notre exemple, par nos prières et par nos instructions, à former et faire naître le Fils de Dieu dans les cœurs de nos prochains : et il nous traitera et aimera sur la terre et dans le ciel

1. « Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, ipse meus frater. et soror, et mater est. » Matth. XII, 50.

2. « Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. » Matth. XXV, 40.

comme ses pères et ses mères ; et tous les Anges avec tous les Saints nous chériront et respecteront éternellement comme les pères et les mères de leur Sauveur. Celui-là fait naître le Fils de Dieu dans les cœurs des autres, dit le grand saint Grégoire, qui leur apprend à le connaître et à l'aimer : *Quasi parit Dominum, qui eum cordi audientis infundit*[1].

O Mère de Jésus, puisque vous désirez tant de nous associer avec vous dans votre divine Maternité, faites-nous participants aussi des vertus par la pratique desquelles vous vous êtes disposée à faire naître en vous ce très aimable Sauveur, spécialement de votre humilité, de votre obéissance, de votre pureté, de votre amour et de votre charité.

1. *Homil.* 3 in Evang.

TROISIÈME PARTIE

CONTENANT DOUZE VERTUS TRÈS ÉMINENTES DE CETTE INCOMPARABLE ENFANT, ET ENSUITE DOUZE MOYENS DE L'HONORER DANS SA TRÈS HONORABLE ENFANCE, ET PLUSIEURS MÉDITATIONS SUR CE SUJET.

CHAPITRE PREMIER

L'excellence merveilleuse des Vertus de la bienheureuse Vierge dans sa sainte Enfance.

Il est vrai que la dignité infinie de Mère de Dieu relève infiniment la très sacrée Vierge par-dessus toutes les pures créatures ; mais il est vrai aussi ce que dit saint Justin martyr, que les vertus par lesquelles elle a mérité d'être Mère de Dieu la rendent en quelque façon plus heureuse et plus glorieuse, que sa divine Maternité : *Beatior fuit ob virtutem quam habuit, propter quam meruit esse Mater Dei, quam ob ipsam Matris Dei dignitatem* [1].

Quelles sont ces vertus par lesquelles elle est arrivée à cette admirable dignité ? Ce sont toutes les vertus chrétiennes, qui ont été infuses en son âme avec la grâce sanctifiante, dès l'instant de son immaculée Conception, et qui de moment en moment y ont pris un tel accroissement, que, comme la grâce qui est dans cette divine En-

1. *Quæst.* 136 *ad Orthod.*

fant surpasse incomparablement toutes les grâces de tous les Saints, aussi en est-il de même des vertus qu'elle possède toutes elle seule en un degré plus éminent que tous les Saints ensemble.

Il y a cette différence, dit le Docteur angélique, entre la bienheureuse Vierge et les autres Saints, que chaque Saint excelle en quelque vertu ; mais la Reine des Saints possède toutes les vertus en souverain degré. A raison de quoi elle est appelée par saint Jean Damascène, la maison et le palais de toutes les vertus : *Virtutum omnium domicilium*[1] ; et par saint Anselme, le sanctuaire de toutes les vertus : *Sacrarium omnium virtutum*[2].

Mais spécialement ces grandes et admirables vertus qui ont été inconnues dans les siècles précédents, éclatent en elle d'une merveilleuse manière : comme la virginité, l'humilité, l'amour de la pauvreté, la dilection des ennemis, et autres semblables. Car c'est elle qui a commencé à les pratiquer, et qui les a pratiquées et enseignées par son exemple, même avant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et de là vient que le Saint-Esprit la nomme *Initium viarum Domini*[3], « le commencement des voies du Seigneur ».

Je passe outre, car j'ose dire, avec plusieurs saints Docteurs, que la moindre des vertus de notre sainte Enfant rend plus de gloire à Dieu et lui est plus agréable que toutes les vertus ensemble de tous les Saints, parce qu'elle exerce les plus petits actes de vertus avec plus de grâce et d'amour qu'il n'y en a dans tous les Saints, ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus.

Je passe encore plus avant, car je ne craindrai pas de dire, après le grand saint Jérôme[4], que, comme il n'y a point de bonté ni de sainteté comparable à celle de Dieu, il n'y a point aussi de vertu ni de perfection, pour émi-

1. *De fide orthodox.*, lib. 4, cap. 15.. — 2. *Orat ad B. V.*
3. « Dominus possedit me in initio viarum suarum : (*initium viarum suarum*, selon l'Hébreu.) *Prov.* VIII, 22. — 4. *De Ass. Virg.*

nente qu'elle soit, en comparaison de la vertu et de la perfection de notre incomparable Vierge.

De là vient que saint Grégoire de Néocésarée[1], saint Jean Damascène[2], et saint Eutychien patriarche de Constantinople[3], disent hautement de Marie Mère de Jésus, ce que l'Église chante de Jésus Fils de Marie. *Tu solus sanctus* : « Vous seul êtes saint », dit la sainte Église parlant au Fils de Dieu : *Tu sola sancta*, *sola pura*, *sola casta*, *sola humilis* : « Vous seule êtes sainte, vous seule êtes pure, vous seule êtes chaste, vous seule êtes humble », disent ces saints Pères, parlant à la Mère de Dieu.

Saint Anselme ajoute à cela une chose qui est remarquable. C'est, dit-il[4], que les vertus de la Mère nous donnent un exemple qui a je ne sais quoi de plus doux, de plus humain et de plus conforme à notre faiblesse, que les vertus de son Fils, parce que la hauteur et l'éclat de celui-ci nous effraye et nous éblouit ; mais la douceur et la suavité de celle-là nous attire, nous encourage à les imiter, spécialement quand nous les considérons dans l'exercice qu'elle en a fait durant le cours de sa sainte Enfance, qui est l'objet que je vais vous mettre devant les yeux au chapitre suivant.

CHAPITRE II

Douze Vertus principales de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge.

Entre toutes les vertus qui éclatent comme autant de belles étoiles, ou plutôt comme autant de soleils dans le ciel de la sainte Enfance de notre divine Marie, j'en remarquerai ici douze des plus considérables.

1. *Orat. 1 de Ann.* — 2. *Orat. 2 de Nat. B. Virg.*
3. *Orat. de pœnit. Theoph.* — 4. *Lib. de Excell. Virg.*

La première est son innocence.

La seconde, sa simplicité.

La troisième, son humilité.

La quatrième, son obéissance.

La cinquième, sa patience.

La sixième, son amour vers Dieu.

La septième, sa charité vers le prochain.

La huitième, le mépris et le dégagement du monde et de soi-même.

La neuvième, sa pureté virginale.

La dixième, son silence.

La onzième, sa douceur et mansuétude.

La douzième, sa modestie.

Si je m'étendais sur toutes ces vertus, je grossirais trop ce livre, et ne pourrais pas éviter de dire beaucoup de choses qui ont déjà été dites par plusieurs grands auteurs qui ont écrit sur ce sujet, entre lesquels je vous conseille de voir ce qui est sur la fin de l'excellent livre de Mgr Abelly, évêque de Rodez, intitulé : *La tradition de l'Église, touchant la dévotion de la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu.*

Afin, néanmoins, de vous marquer quelque chose brièvement sur chacune de ces vertus de notre bienheureuse Enfant, je vous dirai :

Premièrement, qu'elle est seule, après son Fils, qui ait été douée d'une très parfaite innocence, tant pour avoir été totalement exempte de tout péché originel et actuel, que parce qu'elle n'a jamais su ce que c'est que de nuire à qui que ce soit, ni en quelque façon que ce soit.

Secondement, qu'elle a excellemment pratiqué ces paroles que son Fils devait dire longtemps après : *Soyez simples comme des colombes*[1]. Car une des louanges que le Saint-Esprit, son divin Époux, lui donne, est celle-ci :

1. « Estote simplices sicut columbæ. » Matth. X, 16.

Vos yeux, ma sœur, mon épouse, sont des yeux de colombe[1]. Elle n'a jamais eu de curiosité ni de duplicité, qui sont contraires à la simplicité. Elle a fui la multiplicité en ses pensées, en ses desseins, en ses désirs, en ses intentions, n'ayant jamais eu qu'un seul dessein, un seul désir et une très unique intention en toutes choses, qui était de plaire à Dieu et d'accomplir parfaitement sa très adorable volonté.

Troisièmement, qu'elle a été si humble, qu'elle ne s'est jamais préférée à personne, mais qu'elle s'est toujours regardée et traitée comme la dernière de toutes les créatures. Elle dit un jour à sainte Mechtilde, que la première vertu qu'elle avait pratiquée, dès le premier instant de sa vie, c'était l'humilité[2].

Quatrièmement, qu'elle a été si obéissante, que regardant toujours Dieu en ses parents et en tous ses supérieurs et supérieures, elle leur a toujours obéi très parfaitement, et jamais ne leur a donné le moindre mécontentement.

Cinquièmement, que, comme jamais personne n'a souffert tant de travaux, tant de persécutions, tant d'opprobres et tant d'angoisses qu'elle, après son Fils : jamais aussi il ne s'est vu une telle patience que la sienne, qu'elle a pratiquée dès son enfance. Car dès lors, ayant connu que le Fils de Dieu devait venir au monde, et y souffrir des tourments très atroces et une mort très cruelle pour sauver les hommes : cette connaissance, jointe à l'amour très ardent qu'elle lui portait, lui a causé des douleurs inconcevables, qui lui ont fourni une très ample matière d'exercer une patience telle que la sienne.

Sixièmement, qu'elle n'a jamais rien aimé que Dieu ; qu'elle a commencé à l'aimer dès le premier instant de sa

1. « Oculi tui columbarum. » *Cant.* I, 14.

2. « O virtutum Regina, dic obsecro, quæ erat prima virtus in qua te in infantia exercuisti ? » At illa respondit : « Humilitas et obedientia atque amor. » *Liber. spec. grat.* pars I, cap. 29.

vie ; qu'elle n'a pas été un moment en toute sa vie sans l'aimer ; qu'elle l'a plus aimé elle seule dès son Enfance, que tous les Anges et tous les Saints ensemble ; qu'elle aurait mieux aimé être anéantie, que de donner à aucune créature la moindre étincelle de l'amour qu'elle devait au Créateur ; qu'elle a tout fait, tout quitté, tout sacrifié pour l'amour de lui ; qu'elle n'a jamais eu d'autre volonté que la sienne ; et que, comme le Père éternel appelle son Fils l'Homme de sa volonté : *Virum voluntatis meæ*[1], il peut bien aussi l'appeler « la Vierge de sa volonté » : *Virginem voluntatis meæ*, ou bien Ma volonté en elle, *Vocabitur voluntas mea in ea*[2]. Car la divine Volonté a toujours régné parfaitement en cette admirable Enfant, et elle a toujours mis sa joie et ses délices à vouloir tout ce que Dieu voulait, et à ne vouloir pas tout ce qu'il ne voulait point, qui est la souveraine marque du divin amour.

Septièmement, qu'elle a été si remplie de charité pour son prochain, que jamais elle n'a eu aucune pensée, ni dit aucune parole, ni fait aucune action contraire à cette même charité ; mais qu'elle a toujours fait tout le bien qu'elle pouvait à un chacun. Et que même elle a tant aimé ses plus cruels ennemis, c'est-à-dire ceux qu'elle connaissait, par la lecture des saints Prophètes, qui devaient crucifier le Sauveur du monde, pour lequel elle avait dès son Enfance un amour incomparable, que dès lors elle a commencé à demander miséricorde pour ces perfides, et à offrir pour eux au Père éternel le sang précieux qu'ils devaient tirer des veines sacrées de cet adorable Rédempteur.

Huitièmement, qu'elle a toujours, dès le commencement de sa vie, vécu dans un si grand mépris et dégagement du monde, qu'elle pouvait dire beaucoup mieux que saint Paul : *Omnia arbitror ut stercora*[3] : « Je regarde tout ce qui est dans le monde comme du fumier et de

1. Isa. XLVI, 11. — 2. Isa. LXII, 4. — 3. *Philip.* III, 8.

l'ordure » ; et qu'elle était entièrement morte à soi-même, à toutes ses volontés et inclinations, à son propre esprit, à son amour-propre, à tous ses intérêts et satisfactions, non seulement dans les choses corporelles, mais aussi dans les spirituelles : ne cherchant rien en tout et partout, que de contenter celui dans lequel et pour lequel seul elle vivait, respirait et faisait toutes choses.

Neuvièmement, qu'elle a tant aimé la pureté virginale, que dès le premier moment de sa vie elle en a fait vœu, selon le sentiment de plusieurs Docteurs ; et que les saints Pères assurent que, si on lui eût proposé d'être Mère de Dieu n'etant pas Vierge, ou d'être Viege n'étant pas Mère de Dieu, et que Dieu lui eût commandé de choisir l'un des deux, elle aurait préféré la Virginité à la divine Maternité ; et que c'était ce qu'elle voulait marquer en ces paroles qu'elle dit à saint Gabriel : *Quomodo fiet istud*, etc.[1] *Integritatem*, dit saint Grégoire de Nysse, *angelicæ demonstrationi indicat anteponendam.*

Dixièmement, qu'elle a tant aimé le silence, et qu'elle l'a gardé si exactement dans son Enfance, que nous ne lisons point, ni dans les saintes Écritures, ni dans les histoires ecclésiastiques, ni dans aucun auteur, qu'elle ait jamais dit une seule parole, soit pendant qu'elle était en la maison de ses parents, soit au jour de sa présentation dans le temple, soit durant le temps qu'elle y a demeuré.

Onzièmement, que jamais on n'a vu une telle mansuétude et débonnaireté, après celle de son Fils. Ce qui oblige son Époux, le Saint-Esprit, de lui parler ainsi : « Le miel et le lait sont sous votre langue » : *Mel et lac sub lingua tua*[2]. « Vos lèvres ne distillent que miel et que douceur » : *Favus distillans labia tua*[3]. Et le même Saint-Esprit la fait parler en cette manière : « Mon esprit est plus doux que le miel, et mon partage est plus rempli

1. Luc. I, 34. — 2. *Cant.* IV, 11. — 3. *Ibid.*

de douceur que le rayon de miel » : *Spiritus meus super mel dulcis : et hæreditas mea super mel et favum*[1].

Mais elle n'a pas été ainsi pleine de douceur dans son Enfance seulement, elle l'a toujours conservée et la conservera éternellement. Elle en est si remplie, même au regard des plus horribles pécheurs, que jamais elle n'en rebute aucun de tous ceux qui vont à elle pour invoquer son secours, spécialement dans ce qui regarde leur salut, en quelque temps que ce soit, et quand ils auraient commis tous les crimes imaginables. C'est ce que la sainte Église nous marque, quand elle dit qu'elle est notre vie, notre consolation, notre espérance : *Vita, dulcedo et spes nostra* ; et qu'elle est toute pleine de bénignité, de clémence, de miséricorde et de mansuétude : *O benigna ! o clemens ! o pia ! o dulcis Virgo Maria !*

Douzièmement, qu'enfin elle était revêtue d'une modestie angélique, et que son extérieur était si modeste et si bien composé, que vous l'eussiez prise pour un Ange incarné qui charmait et édifiait merveilleusement tous ceux qui l'envisageaient.

Louanges et grâces immortelles au Dieu des vertus, pour toutes les perfections dont il a enrichi cette admirable Enfant ! Honneur et bénédiction éternelle à notre divine Marie, pour toute la gloire qu'elle a rendue à la très sainte Trinité par la pratique de toutes les vertus qu'elle a exercées durant le cours de sa sainte Enfance !

1. *Eccli.* XXIV, 27.

CHAPITRE III

Les Vertus de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge sont le modèle et la règle des vertus que tous les fidèles doivent pratiquer.

Après avoir mis devant les yeux, dans le chapitre précédent, un petit abrégé des éminentes vertus de notre aimable Enfant, je vous dirai maintenant, avec le grand saint Ambroise : Que la vie de cette admirable Marie est une illustre école de sainteté et une excellente règle de perfection pour toutes sortes de personnes : *Talis fuit Maria, ut ejus vita omniúm sit disciplina*[1]. Voulez-vous donc être du nombre des disciples de cette divine Maîtresse ? Voulez-vous former votre vie et vos mœurs sur le sacré modèle de la vie et des mœurs de votre glorieuse Mère ? Efforcez-vous de marcher sur les pas qu'elle vous a tracés en sa bienheureuse Enfance, par une soigneuse et fidèle imitation. Pour cet effet :

1. Si vous désirez imiter son innocence, craignez le péché, fuyez-en les moindres ombres plus que la mort ; et vivez en sorte qu'on puisse dire de vous avec vérité, que vous ne savez ce que c'est que de nuire à personne, et qu'ainsi vous soyez véritablement *innocents*.

2. Si vous voulez imiter sa simplicité, gardez-vous de la curiosité, qui lui est fort contraire ; fuyez la multiplicité, qui la détruit, ne souffrant dans votre cœur qu'un seul dessein et une très unique prétention, à savoir, de plaire à Dieu et de vous attacher inséparablement à toutes ses saintes volontés. Mais surtout détestez et abhorrez le mensonge, la fourberie, le déguisement, la souplesse, l'artifice, comme les ennemis jurés de la simplicité chrétienne.

1. Lib. 2. *de Virg.*

3. Si vous désirez la suivre dans les voies de son humilité, ayez en horreur tout ce qui est contraire à cette sainte vertu en vos pensées, paroles et actions; étudiez-vous soigneusement vous-même, afin qu'en connaissant que vous n'êtes rien, que vous ne pouvez rien, et que vous n'avez rien de vous-même que néant, que péché, que perdition et qu'un abîme de toutes sortes de misères, vous appreniez à ne vous préférer jamais à personne, mais à concevoir une très basse estime de vous-même, à vous abaisser au-dessous de tous, à aimer l'abjection et le mépris comme une chose qui vous est convenable, et à vous humilier en tout lieu, en tout temps et en toutes choses.

4. Si vous avez désir d'imprimer en vous l'image de son obéissance, regardez et traitez votre propre volonté comme votre plus formidable ennemi, et vous efforcez de l'écraser comme un serpent. Anéantissez tous vos désirs aux pieds de Notre-Seigneur, et lui laissez vouloir et désirer pour vous tout ce qui lui plaira, faisant état de n'avoir point d'autre volonté que la sienne, et de mettre tout votre contentement, votre joie et votre paradis dans son contentement, et, par conséquent, dans sa très sainte volonté; car il prend un contentement infini en tout ce qu'il veut et en tout ce qu'il fait; et par ce moyen il vous appellera : *Virum voluntatis meæ*[1], « l'homme de ma volonté ».

Regardez, honorez et aimez vos supérieurs et supérieures comme personnes qui vous tiennent sa place, et auxquelles vous devez obéir promptement, aveuglément et avec joie, comme à lui-même ; gravant dans votre cœur cette vérité, que la bénédiction de Dieu accompagne partout l'obéissance, et que sa malédiction est attachée inséparablement à la désobéissance : de sorte que la bénédiction de Dieu est en tout ce qui se fait par obéissance, et sa malédiction en tout ce qui se fait contre son obéis-

1. Isa. XLVI, 11.

sance. C'est à vous de choisir, mon très cher frère : « Voilà la bénédiction, voilà la malédiction » : *Ecce proposui vobis hodie benedictionem et maledictionem*[1]. Choisissez donc.

5. Si vous avez dessein de suivre notre aimable Enfant en sa patience, travaillez fortement à dompter votre colère, vos chagrins, vos impatiences dans les accidents fâcheux qui arrivent souvent en cette vie : prenant toutes les choses de la main de Dieu, et les souffrant avec patience pour l'amour de lui.

6. Si vous souhaitez imiter son amour vers Dieu, bannissez entièrement de votre cœur l'amour du monde, l'amour des créatures, et l'amour désordonné que vous avez pour vous-même. Considérez souvent que vous n'êtes au monde que pour aimer Dieu ; que vous avez une infinité d'obligations de l'aimer ; que cet amour est le vrai centre de votre cœur ; que c'est là qu'il trouvera son repos, sa paix et sa parfaite félicité ; et que, hors de là, vous ne trouverez jamais autre chose que trouble, qu'amertume, qu'angoisse, que tribulation, que malédiction, qu'enfer. Et partant, donnez tout votre cœur à celui qui vous le demande il y a si longtemps ; ne faites plus rien que pour son amour ; rendez-vous fidèle à tous les devoirs et obligations de votre condition pour l'amour de lui, et à faire toutes choses avec perfection, d'un grand cœur et d'une grande affection, pour l'amour de celui qui est tout cœur et tout amour vers vous : *Corde magno et animo volenti*[2].

7. Si vous avez bien résolu d'imprimer sur votre cœur la ressemblance de la charité de notre très charitable Enfant, ne souffrez rien dans vos pensées, dans vos affections, dans vos paroles, ni dans vos actions, qui soit tant soit peu contraire à la charité fraternelle. Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; et faites pour un chacun ce que vous voudriez qu'on fît pour

1 *Deuter.* XI, 26. — 2. II *Mach.* I, 3.

vous. Surtout détestez l'envie, la médisanse, le murmure, la raillerie, et ne gardez jamais aucune froideur ni ressentiment dans votre cœur ; mais faites profession hautement d'obéir de tout votre cœur à la voix de votre très aimable Sauveur, qui vous commande d'aimer ceux qui vous haïssent, de bénir ceux qui vous maudissent, et de prier Dieu pour ceux qui vous calomnient et qui vous persécutent.

8. Si vous êtes bien résolu de n'être point du monde, comme votre Père et votre Mère Jésus et Marie n'en ont jamais été : *Non sum de mundo*[1], dit le Fils de Dieu : « Je ne suis point du monde » ; et sa très sainte Mère en a pu dire autant dès son Enfance : gravez dans votre cœur ces paroles de votre Sauveur, qu'il a dites deux fois en la veille de sa mort, parlant de ses enfants : Ils ne sont point du monde, comme je ne suis point du monde : *De mundo non sunt, sicut et ego non sum de mundo*[2] ; et celles-ci de son Disciple bien-aimé : *N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Quiconque aime le monde, ne peut aimer Dieu, ni être aimé de Dieu*[3]. *Et quiconque*, dit un autre Apôtre, *veut être ami de ce monde, est ennemi de Dieu*[4].

Comme aussi, si vous désirez imiter le Fils et la Mère dans l'abnégation qu'ils ont pratiquée au regard d'eux-mêmes, étudiez et pratiquez ces divines paroles du même Sauveur : *Quiconque veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive*[5].

9. Si vous aimez la pureté comme notre très sainte Enfant l'a aimée, qui en a fait vœu dès le premier moment

1. Joan. XVII, 16. — 2. *Ibid.*

3. « Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. » I Joan. II, 15.

4. « Quicumque ergo voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur. » Jac. IV, 4.

5. « Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. » Matth. XVI, 24.

de sa vie, et si vous craignez son ennemi, qui est le plus horrible de tous les monstres infernaux, et qui précipite davantage de personnes dans l'enfer : fuyez plus que la mort et que l'enfer même, tout ce qui la peut ternir par pensées, par paroles, par actions, ou en quelque manière que ce soit. Surtout, faites paction avec vos yeux, à l'imitation du saint homme Job[1], qu'ils ne regarderont jamais aucun objet, et qu'ils ne feront aucune lecture qui soit capable de jeter le venin de l'impureté dans votre cœur. Et ayez soin de vous mettre souvent sous la protection de cette très pure Vierge.

10. Si vous désirez vous garder des péchés de la langue, qui sont très pernicieux et en très grand nombre, ayez une affection particulière pour le silence, que notre glorieuse Enfant a observé si religieusement, vous souvenant de ces oracles du Saint-Esprit : Que « le beaucoup parler est la source de beaucoup de péchés » : *In multiloquio non deerit peccatum*[2] ; et que « celui qui se persuade avoir de la religion et de la vertu, et qui ne sait pas mortifier sa langue, est un séducteur qui se trompe et séduit soi-même, n'ayant que le masque de la vertu, et une fausse et imaginaire religion » : *Si quis putat se religiosum esse, non refrenans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio*[3].

11. Si la mansuétude et la débonnaireté de notre très douce Enfant vous charme et vous ravit le cœur, écoutez-la qui vous dit ce que son Fils vous dira aussi en son temps : *Apprenez de moi que je suis douce et humble de cœur*[4] *: et que mon esprit est plus doux que le miel*[5]. Et afin de vous exciter à bien apprendre cette sainte leçon, considérez souvent ces sacrées paroles de son Fils bien-

1. « Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine. » *Job.*, XXXI, 5.

2. *Prov.* X, 19. — 3. Jac. I, 26.

4. « Discite a me quia mitis sum et humilis corde. » Matt. XI, 29.

5. « Spiritus enim meus super mel dulcis. » *Eccli.* XXIV, 27.

aimé : *Bienheureux les débonnaires, d'autant qu'ils posséderont la terre*[1]. Et celles de son divin Époux le Saint-Esprit : « Le serviteur de Dieu doit être plein de mansuétude envers tous » : *Servum Domini non oportet ligitare, sed mansuetum esse ad omnes*[2]. « Une réponse douce et bénigne brise la colère, et une parole dure excite la fureur » : *Responsio mollis frangit iram ; sermo durus suscitat furorem*[3]. « Un parler doux et gracieux augmente le nombre des amis, et adoucit l'aigreur des ennemis » : *Verbum dulce multiplicat amicos, et mitigat inimicos*[4].

12. Outre cela, représentez-vous souvent la merveilleuse composition extérieure et la modestie plus qu'angélique de notre aimable Enfant, afin de vous animer à la pratique de cette sainte vertu que le Saint-Esprit ne cesse de vous prêcher et de vous recommander par cette voix apostolique : *Modestia vestra nota sit omnibus hominibus*[5] : « Soyez si modeste, que votre modestie soit connue à tous les hommes ».

Enfin, si vous avez une véritable volonté d'imprimer en vous une image des admirables vertus de la sainte Enfance de votre divine Mère, il est nécessaire que vous employiez trois moyens pour parvenir à cette fin : la prière, la mortification et la vigilance. La prière, pour obtenir les lumières et les grâces dont vous avez besoin pour cela. La mortification, pour mortifier en vous vos passions, vos mauvaises habitudes, et tout ce qui est contraire aux susdites vertus. La vigilance sur votre esprit, sur votre cœur, sur votre langue et sur tous vos déportements, afin de ne vous laisser pas aller, avec vue et réflexion, aux pensées, aux sentiments, aux paroles et aux actions opposés à ces mêmes vertus ; mais plutôt

1 « Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram. » Matth. V, 4.
2. II *Tim.* II, 24. — 3. *Prov.* XV, 1.
4. *Eccli.* VI, 5. — 5. *Philip.* IV, 5.

afin d'embrasser avec ferveur toutes les occasions de les pratiquer.

Saint Bonaventure écrit[1], que la bienheureuse Vierge déclara un jour à sainte Élisabeth, fille d'André, roi de Hongrie, que, hormis la première grâce sanctifiante que la divine Bonté avait versée dans son âme au premier moment de sa vie, elle n'avait eu aucun don de Dieu, ni grâce, ni vertu, qu'avec beaucoup de travail, une oraison continuelle, des désirs très ardents, une profonde dévotion, plusieurs larmes et plusieurs mortifications : employant toujours de son côté tout le soin, la vigilance et la fidélité possibles, pour plaire à sa divine Majesté, en ses pensées, en ses paroles, en ses actions et en toutes choses. A quoi elle ajouta ces paroles, parlant à cette Sainte : « Tu dois savoir une chose, ma fille, qui est très certaine, qu'aucune grâce n'est donnée à l'âme chrétienne que par le moyen de l'oraison et de la mortification tant du corps que de l'esprit. »

Après tout, néanmoins, il est toujours très véritable que la voie des vertus qui conduit au ciel, est beaucoup plus facile que le chemin des vices qui mène à l'enfer, et que ce que Dieu commande est toujours le plus aisé, et que les choses opposées à ses ordonnances sont les plus difficiles. A raison de quoi il nous assure que son joug est doux et sa charge légère : là où, au contraire, on peut dire véritablement que la tyrannie que le démon et les vices exercent sur leurs esclaves, est cruelle et insupportable. Enfin, voici un oracle du Saint-Esprit qui ne se peut tromper, et qui ne peut tromper personne :

1. « Filia, tu credis quod omnem gratiam quam habui, habuerim sine labore ; sed non ita : imo dico tibi quod nullam gratiam, donum vel virtutem habui a Deo sine magno labore, continua oratione, ardenti desiderio, profunda devotione, multis lacrymis, dicendo, cogitando semper placita sibi, sicut sciebam et poteram, excepta sanctificationis gratia qua sanctificata fui in utero matris. Et addidit : Pro firmo scias quod nulla gratia descendit in animam, nisi per orationem et corporis afflictionem ». *Medit. vitæ Chr.*, cap. 3.

Le partage de l'homme qui s'abandonne au vice, c'est la tribulation et l'angoisse ; et au contraire, l'héritage de celui qui suit la vertu, c'est l'honneur, la gloire et la paix : *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum ; gloria autem, et honor, et pax omni operanti bonum* [1].

CHAPITRE IV

Douze Moyens pour honorer la bienheureuse Vierge dans sa sainte Enfance.

L'ENFANCE admirable de la glorieuse Vierge étant consacrée par tant de saints mystères, enrichie de tant d'excellences merveilleuses, ornée de tant de vertus si éminentes, remplie de tant de grâces si extraordinaires; et la divine Bonté l'ayant comblée de toutes ces faveurs, pour la rendre digne, par ce moyen, de nous donner un Rédempteur, et de coopérer avec lui au grand ouvrage de notre rédemption : n'est-il pas vrai que nous sommes très obligés d'avoir une dévotion toute spéciale à cette incomparable Enfant, et d'employer toutes sortes de moyens pour lui rendre toutes les reconnaissances et tous les honneurs possibles ? En voici douze principaux, qui sont faciles et pleins de bénédictions pour ceux qui s'en serviront.

PREMIER MOYEN.

Exhorter les chrétiens à cette dévotion dans les prédications, dans les catéchismes et dans les entretiens particuliers. Je conjure tous les prédicateurs, tous les catéchistes et tous les ecclésiastiques et religieux, par le zèle très ardent que notre Sauveur a pour l'honneur de sa

1. *Rom.* II, 9.

très digne Mère, de ne perdre aucune occasion de faire cela dans leurs prédications, catéchismes et entretiens familiers, spécialement aux fêtes de la Conception de la très sacrée Vierge, de sa Nativité, de son saint Nom de Marie et de sa Présentation ; et même de faire quelquefois quelque prédication tout entière sur ce sujet, dont ce livre leur fournira une ample matière.

Je supplie particulièrement les prédicateurs missionnaires d'en faire toujours une, du moins dans les missions qu'ils feront au mois de Septembre, leur promettant que, si Notre-Seigneur me fait miséricorde, comme je l'espère de sa bonté infinie et de la charité indicible de sa très sainte Mère, je la supplierai dans le ciel, de leur obtenir quelque grâce particulière en ce monde, et la vie éternelle en l'autre, suivant cette sienne promesse : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt*[1].

Je supplie aussi tous les confesseurs, de tâcher de mettre cette même dévotion dans les cœurs de leurs pénitents, et de leur recommander pour cet effet la lecture de ce livre.

SECOND MOYEN.

Imprimer dans les cœurs des enfants, spécialement des petites filles, une affection singulière pour la petite et tout aimable Marie. C'est à quoi j'exhorte de tout mon cœur tous les pères et mères, tous les régents des collèges, tous les maîtres et maîtresses d'école, et toutes les religieuses qui sont appliquées à l'instruction des filles ; et de les porter à faire une dédicace et une consécration de l'état de leur enfance et de toute leur vie, à l'honneur de cette divine Enfant, en la manière qui sera marquée au pénultième chapitre de ce livre.

Voulez-vous voir combien c'est une chose utile aux

1. *Eccli.* XXIV, 31.

enfants, de leur graver de bonne heure dans le cœur la dévotion à la bienheureuse Vierge ? Lisez les chapitres trente-six et trente-septième du livre premier de la troisième partie des *Chroniques de l'Ordre de Saint-François*, et là vous verrez une très pieuse demoiselle qui avait si bien établi cette dévotion dans les âmes de ses enfants, qu'ils ne sortaient jamais de la maison qu'ils n'eussent auparavant récité la Couronne, c'est-à-dire, le chapelet de six dizaines, à deux genoux, devant l'image de la très sacrée Vierge.

Un jour, comme ils allaient à l'école, l'un deux passant par un pont, et s'amusant à regarder, à la façon des enfants, tomba dans la rivière. On court à la mère lui porter ces tristes nouvelles, laquelle, au lieu de remplir la maison et les rues de pleurs et de cris, s'en va droit devant l'image de la glorieuse Vierge, où ses enfants avaient coutume de prier, et ayant dit un *Ave Maria* pour lui recommander son enfant, elle prend le chemin du pont, où étant arrivée, elle le voit sur l'eau plein de vie, qui lui crie : « Ma mère, consolez-vous, je n'ai aucun mal, grâces à Dieu. » On le tire de l'eau sans être aucunement incommodé ; on le mène à la maison, où il déclare à sa bonne mère qu'il n'avait rien souffert, et que la Dame qu'ils priaient tous les jours lui avait apparu, et l'avait conservé et soutenu sur l'eau, pour l'empêcher de se noyer.

Voici encore d'autres miracles très signalés, faits en faveur de plusieurs enfants, par l'entremise de la bienheureuse Vierge, laquelle se souvenant qu'elle a été enfant, et qu'elle a l'obligation de sa divine Maternité à la divine Enfance de son Fils, (parce que, s'il n'avait point voulu être enfant, il ne serait point venu au monde par voie de naissance, non plus que le premier homme, et ainsi elle ne serait point Mère de Dieu), elle a un amour particulier pour les enfants, à l'imitation de son Fils Jésus, qui les embrassait avec tendresse, les bénissait et disait :

Laissez venir à moi les petits enfants, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux[1].

C'est le fameux Juste Lipse qui rapporte ce que je vais dire, dans l'histoire qu'il a écrite de Notre-Dame de Hault, en Flandre.

En l'année 1428, une femme nommée Firmine, dont le mari s'appelait Etienne Morel, de la paroisse de Saint-Hilaire, proche de Cambrai, se délivra d'un enfant mort, dont elle fut extrêmement affligée, parce qu'il n'avait point été baptisé. Il lui resta néanmoins, dans sa douleur, une certaine confiance que Notre-Dame de Hault, qu'elle avait coutume de visiter tous les ans, la consolerait dans son angoisse. Quinze jours après la mort de son enfant qu'on avait enterré dans un jardin, elle pria ses parents de l'exhumer, dans l'espérance qu'elle avait qu'on le trouverait vivant, dont elle ne fut pas confondue. Car ayant été déterré, après plusieurs instances qu'elle en fit, on le trouva tout vermeil, étant seulement un peu blessé sur une joue, où la terre l'avait un peu pressé. On le porte à un village voisin nommé Vertenguel ; on appelle le curé, en la présence duquel l'enfant ayant jeté du sang par le nez, et ayant ouvert les yeux et la bouche plus d'une fois, il lui donna le saint baptême, à la vue de plus de soixante-dix témoins. Après quoi il donna encore plusieurs signes de vie, l'espace de cinq heures ; ensuite de quoi il rendit l'esprit.

Je pourrais rapporter ici plusieurs merveilles que Dieu a opérées dans la chapelle de Notre-Dame de la Victoire, proche de Valognes, au diocèse de Coutances, en faveur de ceux qui y sont allés rendre les vœux qu'ils avaient faits pour implorer le secours de la toujours victorieuse et triomphante Reine du ciel, et nommément d'un enfant qui, étant tombé dans un étang, d'où il fut retiré mort,

1. « Sinite parvulos venire ad me, et ne probibueritis eos : talium est enim regnum cælorum. » Marc. X, 14.

après y avoir demeuré près de deux heures, fut ressuscité en un moment, sa mère s'étant mise à genoux pour implorer la faveur de la Mère de vie, et ayant fait vœu de lui aller rendre ses honneurs et ses reconnaissances en la susdite chapelle[1].

Je pourrais encore mettre ici plusieurs miracles signalés que Dieu a faits en faveur de ceux qui ont invoqué le secours de Notre-Dame de la Délivrande, qui est une chapelle de grande dévotion, dédiée à la Mère du Sauveur, à trois lieues de la ville de Caen.

TROISIÈME MOYEN.

Revêtir tous les ans une ou plusieurs petites filles, pour l'amour de la sainte Enfant Marie, ou, ce qui serait encore mieux, les vêtir et les nourrir tout à fait, et prendre soin de leur éducation et de les élever en la crainte de Dieu et en la dévotion de notre divine Enfant. C'est à quoi j'exhorte ceux qui ont la commodité de le faire, les pouvant bien assurer que tout ce qu'ils feront au regard de ces pauvres petites filles, pour l'amour de Marie Enfant, elle l'aura aussi agréable comme s'ils le faisaient à elle-même.

QUATRIÈME MOYEN.

Jeûner, ou du moins faire abstinence de viande aux veilles de la Conception immaculée, de la Nativité et de la Présentation de la très sacrée Vierge, qui sont les fêtes principales de sa sainte Enfance.

1. Cette chapelle que le P. Eudes avait relevée de ses ruines, durant une mission qu'il prêcha à Valognes en 1643, existe encore aujourd'hui ; mais elle est abandonnée et sert de remise. La statue miraculeuse de Notre-Dame de la Victoire a été transportée dans l'église de Notre-Dame d'Alleaume, où elle est toujours en grande vénération. Cf. *Notice historique* sur la chapelle de *Notre-Dame de la Victoire*, par M. l'abbé Adam, Valognes, 1891.

CINQUIÈME MOYEN.

Consacrer à l'honneur de la divine Enfance de Marie tout le temps qui est depuis sa Nativité jusqu'au huitième d'Octobre ; et, durant tout ce temps, faire toutes ses dévotions en son honneur. Mais se souvenir particulièrement de ce que cette sacrée Vierge recommanda un jour à sainte Mechtilde[1], qui est de dire autant de fois la Salutation angélique, durant l'octave de la fête de sa Nativité, comme elle a été de jours dans les bénites entrailles de sa mère sainte Anne ; et de ce qu'elle déclara à sainte Gertrude[2], que ceux qui pratiqueraient cette dévotion seraient rendus participants dans le ciel, d'une manière spéciale, de toutes les joies qu'elle a eues dans ce monde, et qu'elle aura éternellement en l'autre. Et afin d'obtenir l'effet de cette promesse, ou plutôt afin de faire une chose qui lui est bien agréable, puisqu'elle l'a ainsi recommandée, dire tous les jours, durant la susdite octave, trente-cinq *Ave Maria*. Car il se trouvera qu'au dernier jour on en aura dit autant qu'elle a été de jours dans les bienheureuses entrailles de sa sainte mère.

SIXIÈME MOYEN.

Durant le temps susdit, dédié à la sainte Enfance de la Mère de Dieu, dire tous les jours les Litanies de cette même Enfance que vous trouverez à la fin de ce livre[3], comme aussi le petit Office qui est encore à la fin de ce même livre[4] ; et donner tous les jours quelque aumône ou corporelle ou spirituelle à une petite fille, pour l'amour de notre divine Enfant.

1. *Liber specialis gratiæ*, 1 p. cap. 29.
2. *Legatus divinæ pietatis*, lib. 4, cap. 12 et 51. Voir ci-devant, page 205.
3. Voir, *Manuel*, p. 425, ce que le P. Eudes prescrit, en vue du mois de la Sainte Enfance de Marie, du 8 septembre au 8 octobre.
4. Le Vénérable avait placé à la fin de cet ouvrage ce petit Office qu'il a composé lui-même. Nous le reporterons au volume des *Œuvres liturgiques*.

SEPTIÈME MOYEN.

Comme le 25 de chaque mois est dédié à l'honneur de l'adorable Enfant Jésus, parce qu'il est né le 25 de Décembre, dédier aussi le 8 de chaque mois à l'honneur de l'aimable Enfant Marie, parce qu'elle a été conçue le 8 de Décembre, et qu'elle est née le 8 de Septembre ; et avoir soin de faire quelque chose ce jour-là en son honneur, comme de communier, de donner l'aumône, de dire les Litanies de sa sainte Enfance, ou de faire quelque autre action de piété et de vertu. Il faut en excepter néanmoins les huitièmes jours des mois qui tomberont dans une fête solennelle ; et quand cela arrivera, remettre cette dévotion à un autre jour.

HUITIÈME MOYEN.

Comme on dit un petit chapelet à l'honneur du divin Enfant Jésus[1], composé de trois *Pater* au commencement, et de douze *Ave Maria* ensuite, on peut dire aussi le même chapelet, et au même temps, en l'honneur de la sainte Enfant Marie, en cette façon :

Le premier *Pater* se dit en l'honneur de ces deux admirables Enfants, Jésus et Marie, et en se donnant à eux pour s'unir à toute la gloire qu'ils ont rendue à la très sainte Trinité dans leur Enfance, et pour les prier de nous rendre participants de l'esprit de leur divine Enfance.

Le second *Pater* se dit en l'honneur de Marie et de Joseph, et de toute la part qu'ils ont eue au mystère adorable de la divine Enfance de Jésus, et pour s'unir à tout l'honneur et à tous les services qu'ils ont rendus à cet aimable Enfant.

1. Ce chapelet, appelé la petite *Couronne du saint Enfant Jésus*, remonte à la Vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, carmélite de Beaune. Cf. Blanlo, l'*Enfance chrétienne*, 2e partie, à la fin.

Le troisième *Pater* se dit en l'honneur de saint Joachim et de sainte Anne, et pour s'unir à tout l'amour qu'ils ont porté à leur bienheureuse Enfant, et à toutes les louanges qu'ils lui donneront à jamais dans le ciel.

Les douze *Ave Maria* se disent par après, en l'honneur des douze vertus principales que ces deux incomparables Enfants ont pratiquées en leur Enfance, et pour les prier de nous rendre participants de ces mêmes vertus, qui sont leur innocence, leur simplicité, leur humilité, leur obéissance, leur patience, leur amour vers Dieu, leur charité vers le prochain, leur dégagement du monde et d'eux-mêmes, leur pureté divine, leur silence, leur débonnaireté et mansuétude, et leur modestie.

On dit chaque *Ave Maria* en l'honneur de chaque vertu, la regardant en même temps dans Jésus Enfant et dans Marie Enfant, sans séparer le Fils d'avec la Mère. Par exemple, on dit le premier *Ave Maria* en l'honneur de l'innocence de Jésus Enfant et de Marie Enfant, et pour les prier de nous rendre participants de leur innocence. On dit le second *Ave Maria* en l'honneur de leur simplicité, etc. ; et ainsi des autres vertus.

NEUVIÈME MOYEN.

Dire ou faire dire la sainte Messe en l'honneur de la sacrée Enfance de la Mère du Sauveur, pour remercier la très sainte Trinité de toutes les grâces qu'elle a faites à cette merveilleuse Enfant, et, par elle, à tout le genre humain, et pour la supplier de nous rendre participants des vertus de son Enfance. On peut dire à cette fin la messe que l'Église dit en la fête de sa Conception, ou de sa Nativité, ou de son saint Nom de Marie, ou de sa Présentation[1].

1. Le P. Eudes a composé pour sa Congrégation un office et une messe de la Sainte Enfance de la B. Vierge. On les trouvera au volume des *Œuvres liturgiques*.

DIXIÈME MOYEN.

Avoir dévotion spéciale à saint Joachim et à sainte Anne, qui nous ont donné cette précieuse Enfant ; et outre les honneurs particuliers que nous leurs devons aux jours consacrés par l'Église à leur mémoire, n'oublier pas de leur rendre nos louanges et nos reconnaissances aux fêtes de la Conception immaculée de leur sainte Fille, de sa Nativité, de son saint Nom de Marie et de sa Présentation. Vous trouverez, à la fin de ce livre, une Antienne, avec le verset et le répons, et une oraison de saint Joachim et de sainte Anne.

Avoir aussi une dévotion spéciale à saint Gabriel, l'Ange gardien de notre divine Enfant, et qui lui a été donné de Dieu dès le premier moment de sa vie.

ONZIÈME MOYEN.

Surtout entrer dans un grand désir et dans une forte et profonde volonté d'imiter cette bienheureuse Enfant dans les saintes vertus de sa divine Enfance ; car c'est en ceci que consiste principalement la vraie dévotion à cette même Enfance. La souveraine et parfaite dévotion, dit saint Augustin, c'est d'imiter les choses que nous honorons : *Summa devotio est imitari quod colimus.*

DOUZIÈME MOYEN.

Faire de bonnes méditations sur les mystères, sur les excellences et sur les vertus de cette sacrée Enfance, qui est un moyen puissant pour nous porter à pratiquer tous les autres, et pour nous en rendre la pratique douce, facile et utile. Je mettrai à cette fin ci-après plusieurs méditations sur ce sujet, dans lesquelles vous trouverez encore plusieurs choses qui n'ont pas été dites ci-dessus à la louange de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, et qui vous porteront à l'honorer.

CHAPITRE V

La manière la plus excellente de bien faire les choses qui sont contenues dans le chapitre précédent.

Ce n'est pas assez d'employer les douze moyens qui sont marqués dans le chapitre précédent pour honorer la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge ; mais l'importance est de faire ces choses, non pas par des motifs de propre intérêt, mais seulement pour plaire à Notre-Seigneur et à sa très sainte Mère. Sur ce sujet je rapporterai ici ce que la très sacrée Vierge dit un jour à sainte Brigitte.

« Il y a quatre sortes de personnes, lui dit-elle [1], qui me servent et qui m'honorent. Les premiers sont ceux qui ont une si grande confiance en moi, qu'ils mettent tous leurs desseins et toutes leurs volontés entre mes mains, et qu'ils m'abandonnent le soin et la conduite de

1. « Quatuor genera hominum sunt qui me salutant. *Primi* sunt qui omnem voluntatam suam et conscientiam relinquunt in manus meas, et quiquid faciunt, totum faciunt pro honore meo : horum salutatio est mihi quasi potus suavissimus et delectabilis. *Secundi* sunt qui timent pœnam, et ex timore abstinent se a peccato : his ego do, si in laude mea perseveraverint, diminutionem pravi timoris, et augmentationem veræ charitatis, et scientiam qua discant rationabiliter et sapienter Deum diligere. *Tertii* sunt qui satis in sublimi elevant laudem meam, sed nulla alia intentione et affectu, nisi ut honor temporalis et utilitas transitoria eis accrescat : et ideo, sicut Dominus cui aliquod donum mittitur, et ipse remittit donanti æquipollens aliquid, sic ego, quia ipsi temporalia petunt, nec aliquid charius desiderant, propterea do eis quod volunt, et remunero eos in præsenti. *Quarti* sunt qui simulant se esse bonos, et tamen peccatum habent in delectatione, peccant enim occulte cum possunt, ne videantur ab hominibus, cogitantes secum : Ipsa enim Virgo Maria pia est, et mox ut invocata fuerit impetrat veniam. Horum clamor sic placet mihi, sicut vas quod exterius est deargentatum, et intus plenum fœtidissimo stercore, quod nullus potest odorare ». *Revel.* lib. 6, cap. 37.

toutes leurs affaires, et qui n'ont point d'autre intention que de me plaire en tout ce qu'ils font pour mon service. Les devoirs de ceux qui sont ainsi disposés ne me sont pas moins agréables que serait un verre de breuvage très délicieux à une personne extrêmement altérée.

« Les seconds sont ceux qui se gardent d'offenser Dieu et de me déplaire, par la crainte qu'ils ont des châtiments de la divine Justice et des peines éternelles de l'enfer. Quand ceux-ci persévèrent à me servir, je leur ôte peu à peu cette crainte servile, mettant la filiale en sa place, et éclairant leur esprit pour leur faire connaître les bontés immenses de Dieu, afin qu'ils le servent par des motifs plus purs et plus relevés.

« Les troisièmes sont ceux qui m'honorent et me louent, n'ayant point d'autre but que d'acquérir, par mon moyen, quelque rang honorable parmi les hommes, ou quelque autre avantage temporel. De là vient que, comme celui qui a reçu un présent d'un autre lui en fait un semblable, de même ceux-ci ne cherchant que des choses temporelles, je leur accorde ordinairement ce qu'ils désirent, les récompensant en ce monde des petits services qu'ils me rendent.

« Les quatrièmes sont ceux qui, sous le manteau d'une vertu apparente, commettent secrètement plusieurs péchés, abusant de ma bonté et se persuadant que je leur obtiendrai facilement le pardon de tous leurs crimes. Les louanges et les services de ceux-ci me plaisent autant comme s'ils m'offraient un vaisseau d'argent plein d'une ordure et d'une puanteur insupportables. »

Voilà quatre sortes de personnes qui servent la Reine du ciel. Choisissez, mon cher frère, et voyez quel parti vous voulez prendre. Si vous êtes sage, vous prendrez le premier, et pour cet effet, vous ferez cette protestation à notre divine Enfant :

O très aimable Enfant, je vous proteste que je veux être tout à vous et vous servir de tout mon cœur, et ho-

norer votre sainte Enfance en toutes les manières qu'il me sera possible, moyennant la grâce de votre Fils. Mais je le veux faire de telle sorte que, quand il n'y aurait ni paradis, ni enfer, et que je n'attendrais de vous aucune grâce ni récompense, je ne laisserais pas néanmoins de chercher et d'employer tous les moyens imaginables de vous honorer et de vous plaire, pour la seule gloire de votre Fils et pour l'amour de vous.

Pour la conclusion de ce chapitre, je veux vous produire un exemple remarquable d'une petite fille qui avait un cœur tout plein d'amour, et d'un amour vraiment filial vers notre très aimable Vierge. C'est Thomas de Cantiprat, condisciple de saint Thomas, disciple d'Albert le Grand, évêque de Lusence, suffragant de l'archevêque de Cambrai, qui en fait le rapport, et qui atteste avoir parlé plusieurs fois à cette fille, et avoir appris de sa bouche ce qu'il écrit en cette façon :

Un riche Juif, dit-il, de la ville de Cologne, avait une petite fille, âgée de cinq ans seulement, nommée Rachel, qui avait beaucoup d'affection pour la religion chrétienne, et qui prenait grand plaisir à entendre parler de la Mère de Dieu, pour l'amour de laquelle elle donnait aux pauvres tout ce qu'elle pouvait trouver dans la maison. Son père l'ayant menée un jour avec lui à Louvain, lui fournit le moyen, sans le savoir, de voir un prêtre de rare vertu, nommé Reinier, qui lui donna toutes les instructions nécessaires pour être chrétienne.

Ce père ayant découvert ce dessein, par les inclinations qu'il voyait en elle au regard des chrétiens, la promit à un jeune homme de sa secte, quoiqu'elle n'eût pas encore atteint l'âge de sept ans, avec lequel il prit résolution de l'envoyer au-delà du Rhin.

Mais la petite Rachel en ayant senti le vent, par le moyen de la Reine du ciel qui l'éveilla le matin, s'en vint trouver son bon maître, et lui ayant représenté l'extrême

péril où elle était réduite, elle l'obligea de lui donner le saint baptême, où elle fut nommée Catherine, dans une église de religieuses de Saint-Bernard, qui est à demi-lieue de Louvain. Ensuite de quoi, se voulant consacrer entièrement au service de Dieu et de la glorieuse Vierge, elle fit tant par ses prières et par ses larmes auprès de ces bonnes religieuses, qu'elles la reçurent parmi elles et lui donnèrent le saint habit de leur Ordre.

Son père, averti de ce qui se passe, n'oublie rien de tout ce qu'il peut faire pour rompre les pieux desseins de sa fille. Il emploie les plus considérables de la ville pour parler à l'évêque, et pour écrire au pape Honoré III, afin qu'il lui soit permis de retirer sa fille et de la garder avec lui jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de douze ans seulement. Catherine s'oppose à cette ruse de Satan, et plaide elle-même sa cause devant l'évêque de Liège avec tant de force et avec des raisons si pressantes, que tous ceux qui l'entendirent jugèrent que c'était le Saint-Esprit qui parlait par sa bouche, et qu'elle avait le droit de son côté. Et, en effet, elle gagna sa cause, car il fut arrêté qu'elle demeurerait où elle était.

Ce qui augmenta tellement sa dévotion envers la très sacrée Mère de Dieu, à qui elle se tenait redevable de cette faveur, que, quand les autres religieuses étaient demandées au parloir par leurs parents, elle, qui n'avait personne qui l'y appelât, s'en allait se prosterner devant une image de la bienheureuse Vierge, et avec un cœur tout plein d'humilité, d'amour et de confiance, lui disait : « Très bonne et très charitable Vierge, vous ne rejetterez pas, s'il vous plaît, une pauvre orpheline qui vient à vous comme à sa Reine, à sa Mère, à sa tante, à sa sœur, à sa cousine, et enfin, qui n'a point d'autre parente que vous. » Et en disant cela, elle fondait en larmes de douceur et de consolation ; et oubliant heureusement toutes les créatures de ce monde, elle s'entretenait avec la Mère de son Créateur et la sienne, en des colloques si

pleins de suavité, qu'il n'y a point de langue qui la puisse exprimer.

O ma très chère Mère, ô la Reine de mon cœur, priez votre Fils bien-aimé qu'il me fasse la grâce d'oublier ainsi entièrement tout ce qui est en la terre, pour ne penser plus qu'à lui et à vous, pour n'aimer plus que lui et que vous, pour ne chercher plus de consolation qu'en Jésus et Marie, et pour ne plaire plus qu'à Jésus et à Marie.

CHAPITRE VI

Méditations sur la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge.

Vous trouverez assez de méditations dans les livres, sur les trois principaux mystères de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, c'est-à-dire, sur sa Conception immaculée, sur sa Nativité et sur sa Présentation.

Mais, outre cela, les douze privilèges de la même Conception, qui sont dans le chapitre huitième de la première partie de ce livre, sont des sujets de méditation sur ce mystère. A quoi vous pouvez ajouter les occupations de cette divine Enfant dans les bénites entrailles de sa sainte mère, dont il est parlé au chapitre neuvième.

Les chapitres 10, 11, 12, 13, et spécialement le 14e de la susdite première partie, vous fourniront une ample matière de méditation sur le mystère de sa Nativité ; et les chapitres 22, 23, 24 et 25, sur les mystères de sa sortie de la maison de ses parents, de sa Présentation au temple, de sa demeure et de ses occupations dans le temple.

Le chapitre 21 vous donnera de quoi faire votre méditation sur la demeure de trois ans de notre sainte Enfant dans la maison de son père et de sa mère.

Et généralement toutes les autres choses qui sont contenues dans ce livre, sont autant de sujets de méditation sur les autres mystères, excellences et vertus de sa divine Enfance.

Je ne laisserai pas pourtant de mettre ici quelques méditations tout entières sur le sacré Nom de Marie, sur les raisons pour lesquelles Dieu a voulu qu'elle ait passé par l'état de l'Enfance, sur l'innocence et sur la simplicité de cette aimable Enfant, sur son humilité, sur son obéissance, sur sa charité et mansuétude, et sur son silence. Et ces méditations serviront pour le huitième jour de chaque mois, qui sera dédié, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, à l'honneur de cette même Enfance, excepté quand il tombera dans quelque fête solennelle, ce qui pourra arriver plusieurs fois durant le cours de l'année. C'est pourquoi les sept méditations qui sont après celle qui suit, suffiront pour ce huitième jour, dans lesquelles vous trouverez encore plusieurs choses qui n'ont pas été dites ci-dessus, à la louange de la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge, et qui vous exciteront à l'honorer.

Si vous les trouvez trop longues, ne prenez que ce qui vous sera nécessaire pour vous entretenir avec Dieu durant le temps que vous destinerez à votre méditation, réservant le reste à une autre fois.

CHAPITRE VII

Méditation pour la fête du très saint Nom de Marie.

PREMIER POINT.

Considérez que le sacré Nom de Marie est venu du ciel ; qu'il est sorti du Cœur adorable de la très sainte Trinité, dans lequel il était caché de toute éternité ; qu'il a été apporté en la terre par l'Archange saint Gabriel, qui

l'a annoncé à saint Joachim et à sainte Anne, et que c'est un merveilleux trésor qui contient en soi des richesses immenses.

Car, premièrement, il renferme en soi la divine Maternité, puisque Marie veut dire, selon saint Ambroise, *Dieu né de ma race*.

Outre cela, Marie signifie *illuminée* et *illuminante*, et non sans cause. Car la petite Marie est si remplie de lumière dès le premier moment de sa vie, qu'elle connaît le Créateur et les créatures, et qu'elle a connaissance de toutes les choses qu'il faut fuir et de celles qu'il faut faire. Si elle a été si éclairée dès le commencement de sa vie, jugez ce que ç'a été dans le progrès des années de son Enfance, vu que sa lumière croissait et doublait, aussi bien que sa grâce, de moment en moment.

Rendez-en grâces au Père des lumières, et la suppliez de vous faire porter les effets de son Nom, qui signifie non seulement illuminée, mais aussi illuminatrice et illuminante. Priez-la qu'elle vous rende participant de ses lumières, et qu'elle vous fasse connaître les bontés infinies de Dieu pour l'aimer ; l'horreur effroyable du péché, pour le haïr ; la vanité des choses du monde, pour les mépriser ; et l'abîme de votre néant, pour vous humilier.

SECOND POINT.

Considérez que Marie signifie, selon un saint Docteur, qui a été évêque de Lorette, *imitatrice de Dieu*[1] ; et qu'en effet, la très sainte Vierge a imité Dieu si parfaitement, dès son Enfance, en l'amour qu'il a pour soi-même, en sa charité vers les hommes, en sa bonté, en sa libéralité, en sa miséricorde, en sa pureté, en sa sainteté et en ses autres perfections, qu'elle a porté en soi, dès son Enfance, une image plus accomplie de la Divinité, que tous les Saints ensemble. A raison de quoi elle est appelée

1. « Imitatrix Dei. » Rutil. Bensonius, *lib.* 2 *sup. Magnif.* c. 22.

par saint Thomas,, *une image très parfaite de la divine Bonté*[1]; par saint André de Crète, *un abrégé des incompréhensibles perfections de Dieu*[2]; et par saint Chrysostome, *un abîme des immenses perfections de la Divinité*[3].

Réjouissez-vous-en avec elle; rendez-en grâces à la très sainte Trinité ; offrez-lui tout l'honneur que cette divine Enfant lui a rendu par cette merveilleuse imitation. Pesez ces paroles du Saint-Esprit, parlant par la bouche de saint Paul : *Soyez imitateurs de Dieu, comme ses très chers enfants*[4]. Humiliez-vous de les avoir si mal pratiquées jusqu'ici. Entrez dans un grand désir de le mieux faire pour l'avenir, spécialement dans les perfections dont l'imitation vous est plus nécessaire ; et suppliez la très sacrée Vierge de vous y aider par ses saintes prières.

TROISIÈME POINT.

Considérez que Marie signifie *Dame*, et qu'en effet, la glorieuse Vierge est, dès son Enfance, Dame souveraine du ciel et de la terre, des hommes, des Anges et de toutes les créatures ; et qu'elle a une puissance absolue sur le ciel, sur la terre, sur l'enfer, sur les démons, sur les choses corporelles et spirituelles, et sur toutes les œuvres de Dieu, et ce par trois titres : Premièrement, par le titre de Fille aînée, et par conséquent d'héritière de tous les états du Père éternel. Secondement, par le titre de Mère de Dieu, ayant été choisie du Fils de Dieu, dès le premier moment de sa vie, pour être sa Mère. Troisièmement, par le titre d'Épouse du Saint-Esprit, qui entre conséquemment dans tous les droits de son Époux. Il est vrai qu'étant encore en bas âge, elle n'a pas l'usage parfait

1. « Imago divinæ bonitatis in qua Artifex valde ostendit magisterium pietatis suæ. » *Opusc.* 61, *De decem gradib. charit.* grad. 10.
2. « Summa incomprehensibilium perfectionum Dei. » *Orat.* de Assumpt.
3. « Abyssus immensarum perfectionum Divinitatis. » In *Hor. Ani.*
4. « Estote imitatores Dei, sicut filii charissimi. » *Ephes.* V, 1.

de cette puissance et des droits de sa souveraineté, quoiqu'elle en ait la dignité et l'honneur devant Dieu et devant les Anges.

Mais la plupart des hommes, et même des chrétiens, lui ravissent, autant qu'il est en eux, l'autorité et les pouvoirs que Dieu lui a donnés sur eux, pour les donner à son ennemi, qui est Satan. C'est ce que vous avez fait vous-même toutes fois et quantes que vous avez offensé son Fils mortellement.

Demandez-en pardon au Fils et à la Mère, et entrez dans un grand désir de les faire régner parfaitement dans votre cœur. Et pour cet effet, voyez ce qui y peut mettre empêchement, et prenez résolution de faire de votre part tout ce que vous pourrez pour le détruire, suppliant la bienheureuse Vierge d'y employer ses intercessions et le pouvoir que Dieu lui a donné.

Les chapitres 16, 17, 18, 19 et 20 de la première partie de ce livre, vous fourniront plusieurs autres sujets de méditation sur le saint Nom de Marie.

CHAPITRE VIII

Méditation sur les raisons qui nous obligent d'honorer et d'imiter la bienheureuse Vierge dans sa sainte Enfance.

PREMIER POINT.

Considérez que nous sommes obligés d'honorer la très sacrée Vierge dans son Enfance : Premièrement, parce que l'état de cette sainte Enfance ayant duré douze ans, contient en soi une infinité de choses très grandes et très saintes, qui méritent de très grands honneurs, et qui seront éternellement l'objet des louanges de tous les

habitants du ciel. Comptez tous les mystères, toutes les excellences, toutes les vertus, toutes les pensées, affections, paroles, actions et mortifications de cette divine Enfant, et tout le saint usage qu'elle a fait des puissances de son âme et de tous ses sens intérieurs et extérieurs, l'espace de douze ans, et vous compterez autant de raisons qui vous obligent d'avoir une dévotion singulière pour sa bienheureuse Enfance ; parce que, comme elle était toujours remplie de grâce et possédée du Saint-Esprit qui la conduisait en toutes choses, tout ce qui se passait en son intérieur et en son extérieur était rempli de perfection et de sainteté, et digne par conséquent d'une particulière vénération.

Secondement, nous devons révérer cette admirable Enfant, parce que tout l'état de son Enfance a été un exercice continuel d'adoration, de louange et d'amour vers Dieu ; et que, comme elle était plus remplie de grâce que les plus grands Saints n'en ont jamais eu dans la plénitude même de leur sainteté, et qu'elle agissait toujours intérieurement et extérieurement selon toute l'étendue de sa grâce, elle a plus glorifié Dieu dans les plus petites actions de son Enfance, que n'ont fait les premiers d'entre les Saints, par les plus héroïques vertus qu'ils ont pratiquées.

Troisièmement, nous devons rendre tout l'honneur possible à cette glorieuse Enfant, d'autant que toutes les vertus de son Enfance ont été employées pour la préparer à nous donner un Sauveur, et à coopérer avec lui à l'œuvre de notre salut. Que toutes ces raisons excitent en nos cœurs une dévotion toute singulière et un amour très particulier vers cette aimable Enfant.

SECOND POINT.

Voici d'autres considérations qui nous font voir que nous sommes obligés à la divine Enfance de Marie, et de trois grandes faveurs que Dieu nous a faites. Pour bien

entendre ceci, remarquez que le Fils de Dieu ayant à naître en la terre, il pouvait créer une Vierge dans un âge parfait, de laquelle, après s'être incarné en elle, il aurait pu prendre naissance. Mais son infinie bonté vers nous l'a obligé de choisir une Mère qui fût fille d'Adam, et par conséquent qui, étant venue au monde par voie de naissance, eût passé par l'état de l'Enfance, afin d'honorer, par ce moyen, toute la postérité d'Adam de trois faveurs signalées.

La première est que, par cette naissance de l'Enfant Marie, la divine Bonté nous donne deux trésors de sainteté, c'est-à-dire saint Joachim et sainte Anne, que nous n'aurions point sans cela, dans les qualités qu'ils ont de père et de mère au regard de Jésus et de Marie, et au regard de leurs enfants, et dans la haute sainteté qui accompagne ces éminentes qualités.

La seconde faveur est que, par la naissance de cette sainte Enfant, Dieu fait à la race d'Adam un autre don inestimable, qui est un trésor immense de toutes sortes de biens. Quel est ce trésor? C'est la très sainte et très précieuse Mère de Dieu. Car si le Fils de Dieu avait voulu naître d'une Mère qui ne fût point venue au monde par voie de naissance, comme la première femme, elle n'aurait point été fille d'Adam, et ainsi la race d'Adam n'aurait point été honorée d'une Mère de Dieu qui fût sortie de son sang, et la Mère de Dieu n'aurait point été notre sœur.

La troisième faveur est que, par la naissance de cette merveilleuse Enfant, nous possédons un quatrième trésor infiniment plus riche que les trois précédents, et ce trésor c'est l'Homme-Dieu, qui est notre frère, ce qui ne serait pas s'il était né d'une Mère qui ne fût pas venue au monde par voie de naissance, et par conséquent, qui ne fût pas fille d'Adam. Car cela étant, il ne serait pas lui-même de l'extraction d'Adam, et ainsi il ne serait pas notre frère.

Pesez bien ces trois grandes faveurs que Dieu nous a faites, par la naissance de cette divine Enfant, et que ces considérations excitent en vous un grand désir de l'honorer en toutes les manières qu'il vous sera possible.

TROISIÈME POINT.

Considérez que le Fils de Dieu a voulu que sa très digne Mère passât par l'état de l'Enfance, afin de nous donner par ce moyen un exemplaire et une règle de la vie que tous les chrétiens doivent mener, qui sont obligés par les lois de l'Évangile, d'être des enfants en innocence, en simplicité, en humilité, en obéissance, en pureté, en douceur, en mansuétude. *Je vous dis en vérité*, dit notre Sauveur, *que si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux*[1].

Rendez grâces au Fils de Dieu de la faveur qu'il vous a faite de vous avoir donné un exemplaire si noble et si charmant, et une règle si sainte et si douce. Ayez une singulière vénération pour ce divin exemplaire, et une cordiale affection pour cette aimable règle. Jetez souvent les yeux sur ce sacré modèle ; étudiez soigneusement votre règle. Voyez si vous l'avez suivie par le passé. Humiliez-vous et demandez pardon à Dieu des manquements que vous y avez commis. Entrez dans un grand désir de commencer tout de bon à la garder par une soigneuse imitation des vertus de la sainte Enfance de votre divine Mère ; et la suppliez instamment d'en imprimer en vous une parfaite image, et d'y anéantir tout ce qui y peut mettre empêchement.

1. « Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum. » Matth. XVIII, 3.

CHAPITRE IX

Méditation sur l'innocence et la simplicité de la bienheureuse Vierge dans sa sainte Enfance.

PREMIER POINT.

Considérez que qui dit une personne innocente, dit une personne qui ne sait ce que c'est que de nuire à personne, et par conséquent qui ne sait ce que c'est que péché, puisqu'il n'y a que le péché qui déshonore Dieu, et qui soit nuisible aux hommes, spécialement à celui qui le commet, à qui il cause des dommages incompréhensibles.

Considérez qu'entre toutes les pures créatures, la très immaculée Vierge est seule qui a été conçue, qui est née et qui a vécu jusqu'au dernier soupir de sa vie dans une très parfaite innocence ; puisqu'elle est seule qui a toujours été exempte de toutes sortes de péchés, et même qui a toujours été impeccable. Car la toute-puissante bonté de Dieu, selon le sentiment de plusieurs saints Docteurs, l'a mise, dès le premier moment de sa vie, dans une heureuse impuissance de pécher, par trois moyens.

Premièrement, par une faveur très singulière de sa divine Providence, qui éloignait d'elle tous les périls et toutes les occasions extérieures de toutes sortes de péchés, tant par sa protection immédiate, que par l'entremise d'un million d'Anges qui l'accompagnaient partout et la gardaient très soigneusement, ainsi qu'il était convenable à la dignité de celle qui était choisie de Dieu pour être la Mère du Saint des saints, et du souverain Monarque de l'univers.

Secondement, par la grande lumière intérieure dont son esprit était tellement éclairé, qu'elle voyait très clairement les plus petits atomes d'imperfections et les

moindres périls d'y tomber ; et par une très grande abondance de grâce dont Dieu l'a remplie, dès l'instant de sa conception, pour vaincre le péché en toute manière, dit saint Augustin : *Ad vincendum omni ex parte peccatum*[1].

Troisièmement, par le feu sacré de son divin amour, qui possédait et embrasait tellement son Cœur, qu'il était dans un exercice continuel de très pur amour vers sa divine Majesté, sans aucune interruption, et sans se fatiguer ni relâcher jamais ; ce qui tenait sa volonté dans une impuissance morale d'adhérer à aucune faute, pour petite et légère qu'elle fût.

Rendez grâces à Dieu de cette merveilleuse innocence dont il a revêtu cette divine Vierge dès son Enfance et dès le premier moment de sa vie. Entrez dans une forte résolution de l'imiter autant que vous pourrez dans cette même innocence, en vous gardant de toutes les choses par lesquelles vous pouvez offenser Dieu, votre prochain et votre âme. Et, pour cet effet, appliquez-vous tant que vous pourrez à l'exercice du divin amour : car plus vous aimerez Dieu, plus son amour éloignera votre volonté du péché. Offrez donc votre cœur à la Mère de belle dilection, et la priez d'y mettre une étincelle de cette fournaise ardente dont le sien a été embrasé dès son Enfance.

SECOND POINT.

Considérez que la simplicité chrétienne est une vertu si agréable à Dieu, que la divine Parole nous assure qu'il prend sa complaisance et ses délices dans ceux qui marchent simplement : *Voluntas ejus in iis qui simpliciter ambulant*[2]. C'est une vertu qui détruit la multiplicité dans les pensées, dans les desseins, dans les désirs, dans les affections, dans les paroles, dans les actions ; et qui fait qu'une âme vraiment simple n'a qu'une pensée, qu'un

1. *Lib. de Natura et Gratia*, cap. 36.
2. *Prov.* XI, 20.

dessein, qu'un désir, qu'une affection et qu'une très unique prétention, qui est de plaire à Dieu en toutes choses. C'est une vertu qui modère la langue et le parler, faisant qu'on s'abstient de la trop grande multiplicité des paroles. C'est une vertu qui règle les actions, retranchant celles qui sont inutiles, et qui ne servent qu'à dissiper l'esprit et à distraire le cœur de celui qui doit être l'unique objet de nos pensées et de nos affections. C'est une vertu qui hait la curiosité que l'esprit humain a de voir, d'entendre, de savoir des choses dont la connaissance n'est point nécessaire pour nous rendre meilleurs et plus agréables à Dieu. C'est une vertu qui est ennemie jurée de la duplicité, de l'artifice, du déguisement, de la souplesse, du mensonge et de la tromperie. C'est une vertu qui fait que l'on aime à marcher toujours droit, sans s'écarter de côté ni d'autre, dans le grand chemin de la candeur, de la franchise et de la sincérité colombine. C'est une vertu qui se plaît dans les choses simples et communes au parler, au manger, au marcher, aux habits, aux meubles et en toutes choses, et qui a en horreur toutes les nouvelles modes du monde, qui sont pleines de légèreté, de vanité et de superfluité.

Considérez que notre sainte Enfant a possédé cette vertu en souverain degré, ce qui est marqué dans ces paroles que le Saint-Esprit lui dit : Vos yeux sont des yeux de colombe : *Oculi tui columbarum*[1]. Rendez-en grâces à Dieu, et lui offrez toute la gloire qu'elle lui a rendue par la pratique de cette vertu.

TROISIÈME POINT.

Adorez le Fils de Dieu dans les pensées et desseins qu'il a eus sur vous lorsqu'il a prononcé ces paroles : Soyez simples comme des colombes : *Estote simplices si-*

1. *Cant.* I, 14.

cut columbæ[1]. Car il vous avait alors présent devant ses yeux, il vous portait dans son esprit et dans son cœur, qui étaient pleins d'un désir très ardent de vous voir orné de cette sainte vertu, pour la gloire de son Père et pour le salut de votre âme.

Entrez aussi dans un grand désir de la posséder. Examinez-vous soigneusement sur les fautes que vous y faites par la multiplicité de vos desseins, de vos désirs, de vos affections ; par l'excès de vos paroles et de vos actions ; par la curiosité de vos yeux, de vos oreilles, de votre esprit ; par vos déguisements, artifices, souplesses, mensonges, tromperies ; par l'aversion que vous avez pour les choses simples et communes, en votre manger, en votre parler, en vos meubles, en vos habits et en d'autres choses semblables ; par l'inclination que vous avez aussi à suivre les nouvelles modes du monde en vos vêtements et en tout le reste. En quoi vous êtes dans un esprit très opposé à la bienheureuse Vierge, dont les meubles, les habits, les façons de faire ont toujours été très simples et très modestes, n'ayant jamais porté de vêtements d'autre couleur que de celle qui était naturelle à la laine dont ils étaient faits.

Demandez pardon à Dieu de toutes ces fautes, et prenez une ferme et constante résolution de retrancher de vous tout ce qui est contraire à la simplicité chrétienne, et d'imiter si parfaitement la simplicité de notre divine Enfant, que vous soyez du nombre de ceux qui sont appelés par saint Paul, « les simples enfants de Dieu, qui sont sans reproche » : *Simplices filii Dei, sine reprehensione*[2], dans lesquels il met sa complaisance : *Voluntas ejus in iis qui simpliciter ambulant*[3] ; et que vous puissiez dire avec saint Paul : *C'est ici notre gloire, que le témoignage de notre conscience ne nous reproche point que nous*

1. Matth. X, 16.
2. *Philip.* II, 15. — 3. *Prov.* XI, 20.

ayons conversé en ce monde selon les maximes de la sagesse de la chair, mais en simplicité de cœur, et en la vérité de Dieu[1].

CHAPITRE X

Méditation sur l'humilité de la bienheureuse Vierge dans sa sainte Enfance.

PREMIER POINT.

Considérez les raisons pour lesquelles Dieu aime tant l'humilité et a tant en horreur l'orgueil, l'ambition et la présomption. Il y en a trois principales. Voici la première :

Dieu aime infiniment la vérité, parce qu'il est la Vérité essentielle ; et il hait infiniment le mensonge, parce que c'est l'ennemi de la vérité. Voilà pourquoi il a un amour infini pour l'humilité, et une haine incompréhensible contre l'orgueil ; d'autant que, comme l'humilité et la vérité ne sont qu'un, l'orgueil aussi et le mensonge ne sont qu'une même chose.

Car, qu'est-ce que l'humilité, sinon une très basse estime de nous-mêmes, dans la véritable connaissance que nous avons que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien, et que nous n'avons rien de nous-mêmes qu'un abîme de péché et de misères ? Et qu'est-ce que l'orgueil, sinon une grande estime de nous-mêmes, dans la croyance que nous avons d'être quelque chose, qui est une fausseté et une tromperie ? *Quiconque se persuade d'être quelque chose*, dit saint Paul, *c'est un séducteur qui se séduit et se trompe soi-même, vu qu'il n'est rien*[2].

1. « Gloria nostra hæc est : testimonium conscientiæ nostræ, quod in simplicitate cordis et sinceritate Dei, et non in sapientia carnali... conversati sumus in hoc mundo. » II *Cor.* I, 12.

2. « Si quis existimat se aliquid esse, quum nihil sit, ipse se seducit. » *Gal.* VI, 3.

Voici la seconde raison : Dieu aime infiniment la justice, parce qu'il est la Justice même ; et il hait infiniment l'injustice, parce que c'est l'ennemie de la justice, et de Dieu par conséquent. C'est pourquoi il aime l'humilité, d'autant que c'est une espèce de justice qui fait rendre à Dieu l'honneur et la gloire qui lui est due ; et il hait la superbe, d'autant que c'est une injustice qui dérobe à Dieu sa gloire pour se l'attribuer.

Voici la troisième raison : Dieu a l'idolâtrie en abomination, parce qu'elle rend à la créature les honneurs souverains qui ne sont dus qu'au Créateur ; et il aime souverainement la vertu de religion, parce qu'elle lui fait rendre les devoirs qui lui appartiennent. Voilà pourquoi il a en horreur l'orgueil, d'autant que la superbe s'idolâtre soi-même, se mettant en la place de Dieu, voire s'élevant au-dessus de Dieu, lorsqu'il veut que ses intérêts, ses satisfactions, sa volonté et sa gloire soient préférées à la volonté et à la gloire de Dieu : et il aime l'humilité, d'autant qu'elle est animée de l'esprit de religion qui lui fait renvoyer à Dieu l'honneur et la gloire de toutes choses.

Adorez dans le Cœur du grand Dieu cet amour infini qu'il a pour l'humilité, et cette haine immense qu'il a contre la superbe ; et le priez qu'il vous rende participant de l'un et de l'autre, et qu'il imprime ces deux sentiments d'amour et de haine dans votre cœur.

SECOND POINT.

Considérez que Dieu a imprimé dans le Cœur de notre divine Enfant ces deux sentiments d'amour pour l'humilité et de haine contre la superbe, plus profondément et plus parfaitement que dans tous les cœurs des Anges et des Saints ensemble. A raison de quoi elle a eu plus d'horreur de l'orgueil et de l'ambition, et plus d'amour pour l'humilité, dès son enfance, que tous les Saints n'en

ont eu dans la perfection de leur âge. C'est la première vertu qu'elle a pratiquée au premier moment de sa vie. Jamais elle ne s'est préférée à personne ; mais elle s'est toujours abaissée au-dessous de tous, et elle s'est toujours regardée et traitée, et a été bien aise d'être traitée comme la dernière de toutes les créatures.

Car la lumière dont elle était pleine, dès le moment de sa conception, lui a fait voir clairement qu'étant fille d'Adam, elle aurait contracté la coulpe originelle, si Dieu ne l'en avait préservée ; ensuite de quoi elle aurait été capable de tous les péchés de l'univers, dont la coulpe originelle est la source.

C'est cette humilité qui a attiré en elle toutes les grâces que Dieu y a versées, et qui l'a rendue digne d'être la Mère d'un Dieu, et la Reine du ciel et de la terre. Rendez-en grâces à celui qui résiste aux superbes et qui donne grâce aux humbles, qui humilie ceux-là et qui exalte ceux-ci ; et offrez-lui toute la gloire que cette très humble Enfant lui a rendue par la pratique de cette vertu, dans sa sainte Enfance et en tout le reste de sa vie.

TROISIÈME POINT.

Considérez que la pratique de l'humilité n'est pas une chose de conseil et de perfection seulement, mais de commandement et d'obligation ; puisque Notre-Seigneur nous déclare que, si nous ne sommes petits et humbles comme des enfants, nous n'entrerons jamais dans le royaume des cieux[1].

Considérez que les effroyables châtiments que l'ire de Dieu a exercés sur les Anges apostats, sur Coré, Dathan et Abiron, et sur plusieurs autres superbes, nous doivent porter à détester l'orgueil qui est si détestable devant Dieu ; et que les exemples merveilleux de l'humilité prodigieuse de notre Sauveur, de sa bienheureuse Mère et

1. Matth. XVIII, 3. Voir la note de la page 443.

de tous ses Saints nous doivent exciter à aimer l'humilité qu'il aime si ardemment.

Entrez donc dans un grand désir de pratiquer cette sainte vertu, et de fuir tout ce qui lui est contraire. Pour cet effet, faites un bon examen sur vos pensées, sentiments, affections, paroles et actions, pour reconnaître en vous les choses qui y sont contraires à l'humilité. Voyez quelle estime vous avez de vous-même ; par quel motif vous faites vos bonnes actions ; de quelle manière vous recevez les mépris et humiliations qui vous arrivent, les honneurs et les louanges qu'on vous rend, les avertissements qu'on vous donne et les corrections qu'on vous fait ; si vous n'aimez point à parler de vous et des vôtres avec avantage ; si vous êtes obéissant à vos supérieurs ; si vous ne murmurez point contre eux ; si vous ne vous préférez point aux autres ; si vous ne sentez point des atteintes d'envie ; si vous ne faites point ostentation de votre naissance, de votre science, ou des autres avantages naturels ou surnaturels que Dieu vous a donnés ; si vous ne faites point des actions pour paraître et pour attirer les yeux et l'estime des hommes ; si la vanité n'a point de part dans vos habits et dans vos meubles.

Humiliez-vous profondément, et demandez pardon à Dieu de toutes les fautes que vous avez faites jusques à présent contre l'humilité. Priez Notre-Seigneur et sa sainte Mère de les réparer, et d'offrir au Père éternel, en satisfaction, tout l'honneur qu'ils lui ont rendu par leur humilité ; et prenez une puissante résolution de vous en garder pour l'avenir, et de pratiquer ces paroles du Saint-Esprit : Humiliez-vous partout, en tout lieu, en tout temps et en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu, d'autant qu'il est honoré par les humbles : *Humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam, quoniam ab humilibus honoratur*[1].

1. *Eccli.* III, 20.

CHAPITRE XI

Méditation sur l'obéissance de la bienheureuse Vierge dans sa sainte Enfance.

PREMIER POINT.

Considérez que Dieu ne nous ayant mis au monde que pour faire sa sainte volonté, nous devons regarder et aimer cette adorable Volonté qui est notre premier principe, comme notre fin dernière, et par conséquent comme notre souverain bien, et comme notre centre dans lequel nous trouverons le repos de notre esprit, la paix de notre cœur, notre parfaite félicité et notre vrai paradis : Et qu'au contraire notre propre volonté étant tout à fait opposée à la volonté de Dieu, nous la devons regarder et haïr comme son ennemie jurée et la nôtre; nous la devons traiter, selon les sentiments de saint Bernard, comme une bête très méchante, comme une louve ravissante, comme une lionne très cruelle, comme la source de l'enfer, et sans laquelle il n'y aurait point d'enfer, comme la mère de toutes les abominations de la terre, comme un serpent plein de venin, comme une détestable homicide qui donne la mort à nos corps et à nos âmes, et même comme une exécrable déicide, qui tue Dieu, dit saint Bernard, autant qu'il est en elle : *Ipsum, quantum in se est, Deum perimit* [1].

Considérez que notre bienheureuse Enfant ayant connu très clairement toutes ces vérités dès le commencement de sa vie, par la grande lumière dont elle était remplie, a renoncé entièrement à sa volonté, quoiqu'elle ne fût pas corrompue et dépravée par le péché, comme la nôtre ; et s'est tellement attachée à la divine Volonté, que jamais depuis elle ne s'en est séparée pour peu que ce soit, mais

1. *Serm.* 3 in temp. Resurr.

qu'elle a mis toute sa gloire, son contentement et sa joie à la suivre en tout et partout, par une entière soumission et par une très parfaite obéissance.

Bénissez Dieu qui lui a fait cette grâce, et offrez à sa divine Majesté toute la gloire qu'elle lui a rendue par cette vertu, en réparation de toutes vos rébellions et désobéissances au regard de sa très sainte Volonté.

SECOND POINT.

Considérez que notre divine Enfant n'a pas été seulement soumise à Dieu immédiatement ; mais qu'elle a toujours été très obéissante à toutes ses divines volontés qui lui ont été manifestées par ses saints commandements, par la loi de Moïse, par ses parents et par tous ses supérieurs et supérieures, dans lesquels elle regardait et honorait Dieu, et à la voix desquels elle obéissait comme à la voix de Dieu. Elle était fort aise d'être sous la conduite d'autrui, et jamais n'a contristé le moins du monde les personnes qui la conduisaient. Non seulement cela, mais elle était disposée à obéir, selon Dieu et pour Dieu, à toutes sortes de personnes, suivant ces saintes paroles : *Subjecti estote omni humanæ creaturæ propter Deum*[1]. Enfin, on n'a jamais rien vu de si souple et de si obéissant ; et comme il n'y a jamais eu d'humilité si profonde, il n'y a jamais eu aussi d'obéissance si parfaite. C'était une obéissance aveugle, prompte, ponctuelle et joyeuse : car cette sainte Enfant n'avait point d'autre joie et d'autres délices qu'à suivre en tout et partout la très aimable volonté de Dieu, qui lui était déclarée par les personnes qui lui tenaient sa place.

Rendez-en grâces à sa divine Majesté, et lui offrez tout l'honneur que cette très humble Enfant lui a rendu par la pratique de cette vertu, en satisfaction des fautes que vous y avez faites.

1. I Petr. II, 13.

TROISIÈME POINT.

Considérez que tout votre salut, votre bénédiction, la paix de votre âme, le paradis de votre cœur et votre souverain bonheur consistent à suivre en tout et partout la très sainte volonté de Dieu, qui vous est manifestée par ses divins commandements, par ceux de son Église, par les règles et obligations de votre condition, et par toutes les personnes qui vous tiennent la place de Dieu : *Obedientia mater felicitatis*, dit un saint Docteur.

Que pour la suivre il faut nécessairement renoncer à la vôtre, parce que la divine Volonté et la propre volonté sont autant opposées comme Dieu et le diable, comme Jésus-Christ et l'Antéchrist, puisque notre propre volonté est toute pervertie, corrompue et empoisonnée par le péché.

Que pour vous exciter à y renoncer, vous la devez regarder comme l'ennemie jurée de votre salut éternel et de votre souverain bonheur en la terre et au ciel. Il n'y a rien, ni dans la terre, ni dans l'enfer, que vous deviez tant redouter, puisque c'est la mère du péché, et par conséquent la source de tous les maux et de tous les malheurs de la terre et de l'enfer. C'est un dragon qui vous étranglera, si vous ne l'écrasez. Vous devez en avoir une plus grande frayeur que de tous les dragons de la terre et de l'enfer, et vous êtes plus obligé d'y renoncer qu'à tous les démons. Car ce sont des chiens enchaînés qui ne peuvent mordre que ceux qui se jettent entre leurs dents ; mais la propre volonté est un serpent que vous portez dans vos entrailles.

Travaillez donc à l'écraser, en imitant la parfaite obéissance de notre divine Enfant. Examinez-vous sur les fautes que vous y avez faites en pensées, en paroles, en actions et en omissions. Demandez-en pardon à Dieu ;

priez-le qu'il vous fasse la grâce de vous en corriger, et priez la bienheureuse Vierge de vous l'obtenir.

Enfin, gravez cette vérité, qui est infaillible, dans votre cœur : *Que la bénédiction de Dieu accompagne partout l'obéissance, et que sa malédiction est inséparable de la désobéissance.* Et tâchez d'imiter tellement Jésus et Marie dans leur soumission à la divine Volonté, que le Père éternel puisse vous appeler, après son Fils, l'homme de sa volonté : *Virum voluntatis meæ*[1].

CHAPITRE XII

Méditation sur la charité et la douceur de la bienheureuse Vierge dans sa sainte Enfance.

PREMIER POINT.

Considérez que Dieu ayant choisi la bienheureuse Vierge, dès le premier instant de sa vie, pour la mettre en la place d'Ève, qui devait être la reine et la mère de tous les vivants, il lui a donné dès lors une charité universelle pour tous les hommes : charité aussi grande que la grâce sanctifiante qui a été infuse en son âme dès le commencement de sa vie ; vu même que, selon le sentiment de plusieurs théologiens, la grâce et la charité ne sont qu'une même chose. A raison de quoi, comme cette admirable Enfant avait plus de grâce, dès le commencement de sa vie, que tous les Saints, ainsi qu'il a été montré ci-dessus, elle avait aussi plus de charité que tous les Saints. Et comme sa grâce doublait de moment en moment, sa charité doublait aussi de moment en moment ; de sorte qu'elle était arrivée, sur la fin de

1 Isa. XLVI, 11.

son Enfance, à un degré si haut, qu'il n'y a que Dieu qui le puisse comprendre.

Considérez aussi que le Père éternel ayant choisi cette glorieuse Enfant, dès le moment de sa conception, pour lui communiquer sa divine paternité, et pour la rendre Mère de son Fils Jésus et de tous ses autres enfants, il a commencé aussi dès lors à la rendre participante de son amour paternel vers son Fils bien-aimé et vers tous ses autres enfants. De sorte que, quoiqu'elle ne sût pas encore qu'elle dût être Mère du Fils de Dieu et de tous les chrétiens, connaissant néanmoins qu'il devait s'incarner et être le Père d'un grand nombre d'enfants : *Pater futuri sæculi*[1], son Cœur était embrasé d'un amour très ardent vers lui, et enflammé d'une charité très fervente vers ses enfants : charité proportionnée à la dignité infinie de Mère de Dieu et des enfants de Dieu, à laquelle elle était appelée, et, par conséquent, charité en quelque façon infinie.

C'est cette charité qui l'a poussée, étant encore dans son Enfance, à demander à Dieu avec tant d'ardeur et d'instance la venue du Sauveur, qu'elle a mérité, selon plusieurs théologiens, d'avancer le temps de son Incarnation. C'est cette charité, jointe à son humilité et à sa pureté virginale, qui l'a disposée à être Mère du Rédempteur.

Rendez-en grâces à celui qui est tout charité, et lui offrez toute la gloire que cette aimable Enfant lui a rendue par tous les effets de son amour vers lui et de sa charité vers les hommes, en réparation des fautes que vous avez faites en l'un et en l'autre.

SECOND POINT.

Considérez que, comme la très sacrée Vierge est, entre les pures créatures, la personne la plus puissante, après

1. Isa. IX, 6.

le Père éternel, qui soit au ciel et en la terre, par une communication très singulière que ce Père adorable lui fait de sa puissance infinie ; et comme c'est la personne la plus savante et la plus éclairée, après le Fils de Dieu, qui soit au monde, par une participation très éminente de la sagesse immense de ce même Fils : aussi est-elle la plus douce, la plus bénigne et la plus débonnaire, après le Saint-Esprit, qui soit en l'univers, par une effusion très abondante que cet Esprit très suave et très bénin a faite de son incompréhensible douceur et débonnaireté dans son Cœur virginal, dès lors qu'il en a pris possession, c'est-à-dire, dès le premier moment de sa vie. Si bien que jamais on n'a vu et jamais on ne verra rien en la terre, après le très bénin Jésus, de si doux, de si affable, de si gracieux, de si miséricordieux que cette aimable Enfant. Sa très bénigne charité et sa très charitable bénignité s'étendaient, non pas seulement sur ses amis et sur les personnes indifférentes, mais même sur ses plus cruels ennemis, c'est-à-dire sur les ennemis du Sauveur du monde. Car elle savait dès son Enfance, par la lecture des Prophètes et par la révélation du ciel, que cet adorable Sauveur serait persécuté et crucifié par les perfides Juifs, qui exerceraient sur lui des inimitiés et des cruautés effroyables. Mais au lieu de demander à Dieu qu'il les punît, l'esprit de charité et de bénignité dont cette très douce Enfant était animée, lui faisait faire pour ces misérables la même prière que ce très miséricordieux Rédempteur devait faire pour eux en la croix : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt*[1].

O tout aimable Enfant, je ne m'étonne pas si votre divin Époux dit que vos lèvres ne distillent que miel et que douceur, que votre langue est tout abreuvée de miel et de lait, et s'il vous fait dire que votre esprit est plus doux que le miel[2] ; et si la sainte Eglise nous prèche tant

1. Luc. XXIII, 34. — 2. « Mel et lac sub lingua tua. » *Cant.* IV, 11. « Spiritus meus super mel dulcis. » *Eccli.* XXIV, 27.

votre bénignité : *Inter omnes mitis : o benigna ! o clemens ! o pia ! o dulcis Virgo Maria !* Grâces immortelles à cet adorable Esprit qui vous a tout enivrée du très doux nectar de sa divine charité, et qui vous a toute transformée en sa débonnaireté. Offrez, s'il vous plaît, au Père éternel tout l'honneur que vous lui avez rendu par votre douceur non pareille, en satisfaction de toutes les fautes que j'ai faites contre cette vertu.

TROISIÈME POINT.

Considérez que, si vous désirez être du nombre des vrais enfants du très bénin Jésus et de la très débonnaire Marie, et être selon leur Cœur, vous devez vous efforcer de les imiter en leur charité et en leur débonnaireté. Pour vous aider à cela, pesez souvent ces paroles du Saint-Esprit :

Sur toutes choses ayez en vous continuellement une vraie charité les uns vers les autres[1]. Et celles-ci : *Dieu est charité, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui*[2]. Et celles-ci encore : *Soyez pleins de douceur envers toutes sortes de personnes*[3]. Et ces autres : *La charité est patiente ; elle est bénigne ; elle n'est point jalouse, ni envieuse, ni superbe, ni ambitieuse ; elle ne cherche point son intérêt ; elle ne se met point en colère ; elle ne pense ni ne juge mal de personne ; elle n'est point aise des défauts d'autrui* ; *elle se réjouit sur ceux qui marchent dans la vérité ; elle souffre tout ; elle espère tout, et est fort facile à croire les choses dont elle peut tirer quelque instruction et édification*[4].

1. « Ante omnia autem, mutuam in vobismetipsis charitatem continuam habentes. » I Pet. IV, 8.

2. « Deus charitas est, et qui manet in charitate, in Deo manet et Deus in eo. » I Joan. IV, 15.

3. « Omnem ostendentes mansuetudinem ad omnes homines. » *Tit.* III, 2.

4. « Charitas patiens est, benigna est : charitas non æmulatur,

Surtout écoutez la voix de votre Sauveur, qui vous dit : *C'est ici mon commandement, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimé*[1]. Et : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*[2]. Et ces paroles de sa divine Mère : *Mon esprit est plus doux que le miel*[3].

Entrez dans un grand désir de faire un saint usage de toutes ces saintes paroles. Examinez-vous sur les fautes que vous y avez faites par le passé, en vos pensées, sentiments, affections, paroles, actions et omissions. Demandez-en pardon à Dieu ; priez le Fils de Dieu et sa très sacrée Mère de les réparer, de vous rendre participant de leur admirable charité et de leur incomparable douceur, et d'anéantir en vous, à quelque prix que ce soit, tout ce qui y est contraire.

CHAPITRE XIII

Méditation sur le silence de la bienheureuse Vierge dans sa sainte Enfance.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le silence est une chose merveilleusement agréable à Dieu, puisque le Fils de Dieu, qui est la parole éternelle du Père, et qui est venu en ce monde pour parler aux hommes, pour les prêcher et instruire, et qui avait des choses si grandes, si importantes

non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati : omnia suffert, omnia sperat, omnia credit. » I *Cor*. XIII, 4-7.

1. « Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. » Joan. XV, 12.

2. « Discite a me quia mitis sum et humilis corde. » Matth. XI, 29.

3. « Spiritus meus super mel dulcis. » *Eccli*. XXIV, 27.

et si nécessaires à leur dire, a passé néanmoins presque toute sa vie dans le silence, ayant observé très exactement la règle que son Père lui avait donnée de le garder dans son Enfance, dans sa vie cachée jusqu'à l'âge de trente ans, dans sa solitude au désert et dans sa sainte Passion, sans s'en être jamais dispensé, quoique ayant eu plusieurs fois de grandes raisons de le faire : comme lorsque les saints Rois vinrent de si loin pour l'adorer, et lorsque Hérode le cherche pour le massacrer. Et il ne s'est pas contenté de garder le silence dans sa vie mortelle et passible, il le garde encore depuis qu'il est dans l'état de sa vie glorieuse au très saint Sacrement de l'Autel, où il est dans un silence continuel depuis plus de seize cents ans.

Considérez les raisons pour lesquelles notre Sauveur s'est rendu si exact à garder ainsi le silence, qui sont trois principales :

C'est, premièrement, pour nous apprendre que Dieu est beaucoup glorifié dans le silence. Car le Fils de Dieu, qui est venu en la terre premièrement et principalement pour y honorer son Père, ayant très bien connu les moyens par lesquels il le pouvait glorifier davantage, et ayant choisi le silence, c'est une preuve infaillible que c'est un moyen très excellent d'honorer Dieu et de lui plaire.

Secondement, il a vécu dans le silence, pour réparer tout le déshonneur que les hommes rendent à Dieu par les péchés de la parole.

Troisièmement, pour nous mériter et acquérir la grâce de faire bon usage de notre langue.

Rendez-lui grâce de toute la gloire qu'il a rendue à son Père par son silence, et de l'exemple qu'il vous a donné en ceci ; et le priez de vous donner la grâce de le suivre.

SECOND POINT.

Considérez que la bienheureuse Vierge a été possédée et animée dès son Enfance, du même Esprit qui devait posséder et conduire celui dont elle devait être la Mère ; et qu'elle a commencé dès lors à pratiquer ce que ce divin Esprit devait enseigner à tous les fidèles par la bouche de saint Paul, en ces paroles : *Ayez en vous les sentiments de Jésus-Christ* [1]. Elle a aimé dès lors ce qu'il devait aimer ; elle a eu en haine ce qu'il devait haïr. C'est pourquoi elle a eu une singulière affection pour le silence, et une grande aversion pour le beaucoup parler.

Aussi ne lisons-nous point, ni dans l'Évangile, ni dans aucun historien ecclésiastique, ni dans aucun autre livre, qu'elle ait dit une seule parole durant son Enfance, soit pendant qu'elle a demeuré en la maison de ses parents, soit lorsqu'elle en est sortie pour s'aller présenter à Dieu dans le temple, soit pendant qu'elle y a fait sa demeure. Et nous ne trouvons point dans le saint Évangile qu'elle ait parlé que sept fois en tout le reste de sa vie, et encore fort peu à chaque fois.

O divine Vierge, je vous donne mon cœur et ma langue : prenez une pleine et parfaite possession de l'un et de l'autre. Faites que je n'aie point de cœur que pour aimer votre Fils et vous, et que je n'aie point de langue que pour parler le langage de mon très adorable Père et de ma très aimable Mère.

TROISIÈME POINT.

Considérez attentivement ces paroles du Saint-Esprit, parlant par la bouche de saint Jacques : La langue est un abîme d'iniquité : *Lingua universitas iniquitatis* [2]. C'est

1. « Hoc sentite in vobis quod et in Christo. » *Philip.* II, 5.
2. Jac. III, 6.

la source des blasphèmes, des impiétés, des malédictions, des calomnies, des médisances, des faux témoignages, des parjures, des mensonges, des tromperies, des railleries, des murmures, des paroles injurieuses et piquantes, des paroles lascives, et d'une infinité d'autres péchés. C'est pourquoi Dieu aime infiniment le silence, parce que le silence préserve les âmes de tous ces péchés, et de tous les maux qu'ils traînent après eux. De là vient que le même Saint-Esprit crie par la bouche du même saint Jacques : *Que celui qui ne sait point réfréner et mortifier sa langue, sait fort bien tromper et séduire son cœur ; mais qu'il ne sait pas ce que c'est que vertu et religion, n'en ayant point qui ne soit fausse et imaginaire seulement*[1]. Et au contraire, *que celui-là est arrivé au point de sa perfection, qui ne pèche point en ses paroles*[2].

Dieu aime encore le silence, parce que c'est un sacrifice que nous lui faisons de la passion et de l'inclination grande que nous avons de parler. C'est un sacrifice qui lui plaît tant, que même il a fort agréable que nous nous abstenions quelquefois des bonnes paroles : *Obmutui et humiliatus sum, et silui a bonis*, dit le saint Prophète[3] : « Je me suis tu, et me suis humilié, et me suis abstenu même de dire de bonnes choses. » C'est pourquoi Notre-Seigneur et sa sainte Mère se sont abstenus de dire tant de choses si saintes et si bonnes, car ils n'en pouvaient dire d'autres. C'est pourquoi saint Jean-Baptiste a été près de trente ans dans les déserts sans parler, et s'y est retiré : *Ne levi saltem maculare vitam famine posset :* « De peur de mettre quelque tache en sa vie, par quelque parole oiseuse. » C'est pourquoi encore on a vu tant de milliers de Saints qui ont passé toute leur vie dans la solitude et dans le silence. C'est pourquoi enfin

1. « Si quis autem putat se religiosum esse, non refrenans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio. » Jac. I, 26.
2. « Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir. » Jac. III, 2.
3. *Psal.* XXXVIII, 3.

tous les fondateurs des saints Ordres qui sont dans l'Église, ont tant recommandé le silence et la mortification de la langue, dans les règles qu'ils y ont établies : et avec grande raison ; car les louanges même que notre langue donne à Dieu ne sont qu'une hypocrisie, selon la parole de notre Sauveur[1], quand elles ne procèdent que de la langue seule, n'étant point unies avec le cœur. La voix de la langue, dit saint Augustin, n'est point écoutée de Dieu, si elle n'est jointe avec celle du cœur : *Cor hominis ad aures Dei;* et Dieu n'a point d'oreilles pour entendre la langue, si elle ne parle avec le cœur : *aures Dei ad cor hominis*[2].

Cela étant ainsi, quelle estime, quelle affection devons-nous avoir pour le silence ! Quel désir d'imiter en ceci notre divine Enfant ! Quel soin de mortifier notre langue, et de nous garder pour le moins des mauvaises paroles, des mensonges, des médisances, des moqueries, des railleries, des murmures, etc. Enfin, souvenons-nous que Notre-Seigneur a dit qu'il nous demandera compte, au grand jour du jugement, de toutes les paroles oiseuses que nous aurons dites.

Demandons-lui pardon de tous les péchés que nous avons commis par le mauvais usage de notre langue. Prions-le de les réparer, et prions la bienheureuse Vierge de nous obtenir la grâce d'imiter son Fils et elle, dans le divin usage qu'ils ont fait de leur très sainte langue, et dans l'amour très singulier qu'ils ont pour le silence.

1. « Hypocritæ, bene prophetavit de vobis Isaias dicens : Populus hic labiis me honorat : cor autem eorum longe est a me. » Matth. XV, 7, 8. — 2. D. Aug. *In Psal.* 119.

CHAPITRE XIV

Méditation sur la modestie de la bienheureuse Vierge dans sa sainte Enfance.

PREMIER POINT.

La modestie est une vertu qui règle et qui conduit si bien les actions extérieures de l'homme, qu'on ne voit rien en lui qui ne porte édification.

C'est un des fruits du Saint-Esprit, selon saint Paul[1] : De sorte que là où est la modestie, le Saint-Esprit y est ; là où est l'immodestie, il y a un esprit opposé à celui de Dieu.

La modestie, selon le même Apôtre, est une marque visible de prédestination. C'est un des caractères par lesquels on connaît les élus, les Saints et les bien-aimés de Dieu, selon ces paroles du Saint-Esprit : *Revêtez-vous comme les élus, les Saints et les bien-aimés de Dieu, des entrailles de miséricorde, de bénignité, d'humilité, de modestie*[2].

Autrefois, du temps de la primitive Église, lorsque la terre était encore pleine d'infidèles, on connaissait les chrétiens par leur grande modestie, qui édifiait tellement les païens, qu'elle en convertissait plusieurs.

Que ces considérations impriment en votre esprit et en votre cœur une haute estime et un grand amour pour cette vertu, avec un ardent désir de chercher les moyens de l'acquérir.

1. *Gal.* V. 23.
2. « Induite vos, sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam. » *Coloss.* III, 10.

SECOND POINT.

Représentez-vous le Fils de Dieu conversant avec les hommes sur la terre. Voyez la merveilleuse modestie qui éclate en son visage, en ses yeux, en son parler, en son marcher, en ses gestes, en ses habits et en tous ses déportements. La bienheureuse Vierge déclara un jour à sainte Brigitte qu'il était doué d'une beauté, d'une douceur et d'une modestie si charmantes, que son aspect donnait de la consolation et de la joie non seulement aux gens de bien, mais aussi aux méchants, et même à ses ennemis, et que les Juifs qui étaient dans quelque tristesse ou affliction, se disaient les uns aux autres : « Allons voir le fils de Marie, sa vue nous consolera[1]. »

Adorez votre Sauveur dans cette admirable modestie. Rendez-lui grâces de l'honneur qu'il a rendu à son Père, et de l'exemple qu'il nous a donné par cette vertu. Entrez dans un grand désir de la pratiquer avec lui et pour l'amour de lui. Priez-le de vous en donner la grâce, et d'anéantir en vous tout ce qui est contraire.

TROISIÈME POINT.

Mettez-vous devant les yeux la modestie angélique de la petite Marie. Jamais il n'en fut une semblable après celle de Jésus. A envisager son port et son maintien, à la voir marcher, à l'entendre parler, à considérer ses gestes et sa composition extérieure, soit quand elle est debout, soit quand elle est assise, soit quand elle travaille, soit quand elle prend son repos ou son repas, soit

1. « Ipse enim tam pulcher facie erat, quod nullus videbat eum facie, qui non consolabatur in aspectu ejus. Justi vero spirituali consolatione consolabantur. Sed et mali a tristitia sæculi, tanto tempore quod eum videbant, relevabantur. Unde et dolentes dicere consueverunt : Eamus et Filium Mariæ videamus, ut saltem tanto tempore relevemur. » *Revel.* lib. 4, cap. 70.

quand elle converse avec le prochain, soit quand elle prie Dieu dans le temple ou ailleurs ; et à regarder son visage angélique, ses yeux colombins, la simplicité de ses habits, qui n'avaient point d'autre couleur que celle qui est naturelle à la laine, et la sainteté de tous ses déportements, vous diriez que c'est un Ange visible, ou que c'est la modestie même incarnée[1].

La modestie de cette divine Enfant procède de trois causes : Premièrement, de la pudeur virginale qui paraît sur sa face et en tout son extérieur. Secondement, de ce qu'elle marche toujours en la présence de Dieu, étant continuellement unie avec lui d'esprit, de cœur, de pensée et d'affection. Troisièmement, de ce que le Saint-Esprit, qui la remplit et possède entièrement, et qui la règle en toutes ses actions, imprime en elle une image vivante et parfaite de la modestie adorable de celui dont elle doit être la Mère.

Rendez grâces à Dieu de l'avoir parée si avantageusement de cette sainte vertu. Offrez-lui tout l'honneur qu'elle lui a rendu par la pratique excellente qu'elle en a faite, en réparation des fautes que vous y avez commises. Écoutez et gravez dans votre cœur ces paroles du Saint-Esprit, et prenez résolution de les mettre en effet : *Que votre modestie soit connue de tous les hommes ; car le Seigneur est proche de vous*[2], qui vous regarde continuellement

Faites un bon examen sur la manière en laquelle vous

1. « Erat in rebus omnibus honesta et gravis pauca admodum eaque necessaria loquens, ad audiendum facilis et perquam affabilis, honorem suum et venerationem omnibus exhibens... Erat denique fastus omnis expers, simplex, minimeque vultum fingens, nihil mollitiei secum trahens, sed humilitatem præcellentem colens. Vestimentis quæ ipsa gestavit coloris nativi contenta fuit... Et ut paucis dicam, in rebus ejus omnibus multa divinitus inerat gratia. » S. Epiph. apud Niceph. *Hist.* lib. 2, cap. 23.

2. « Modestia vestra nota sit omnibus hominibus : Dominus prope est. » *Philip.* IV, 5.

vous comportez en marchant, en parlant, en travaillant, en buvant et mangeant, en prenant votre repos, en priant Dieu, en l'usage que vous faites de vos yeux et de vos autres sens extérieurs, quand vous conversez avec le prochain, quand vous êtes dans l'église, en vos habits, en vos meubles et en tout ce qui est de votre extérieur; afin de voir les fautes que vous y faites contre la modestie, d'en demander pardon à Dieu, de prendre résolution de vous en corriger, et de prier la bienheureuse Vierge de vous en obtenir la grâce, et d'imprimer en vous une image de sa sainte modestie pour la seule gloire de son Fils.

CHAPITRE XV

L'oblation et consécration des enfants, spécialement des petites filles, à la sainte Enfance de la bienheureuse Vierge.

Il n'y a point de langue qui puisse exprimer combien c'est une chose avantageuse aux enfants, pour leur salut et pour leur bonheur temporel et éternel, d'être offerts, donnés et consacrés, dès le ventre de leur mère, à la très sainte Mère de Dieu. C'est pourquoi je conjure de tout mon cœur tous les pères et mères de faire ce que je vais dire, et, par ce moyen, ils attireront de grandes bénédictions sur eux et sur leurs enfants.

Lorsqu'ils auront connaissance que Dieu leur aura donné un enfant, se mettre au meilleur état qu'ils pourront devant Dieu, par le moyen d'une bonne confession et d'une sainte communion; et après cela, offrir et donner leur enfant à la très sainte Vierge, afin qu'elle le présente à son Fils, auquel elle donne tout ce qu'on lui offre, sans se rien réserver.

Quand l'enfant sera né, le faire baptiser au plus tôt, afin de le tirer promptement du nombre des enfants de Satan, et de le mettre au rang des enfants de Dieu, et lui donner un parrain et une marraine qui vivent en chrétiens.

Quand il approche de l'âge auquel les enfants commencent à parler, lui dire et redire si souvent les saints noms de Jésus et de Marie, que les premières paroles qu'il prononcera soient *Jesu*, *Maria*.

Quand il est proche de l'âge auquel les enfants commencent à entrer dans l'usage de raison, lui apprendre à connaître et à craindre son Créateur et son Sauveur et sa divine Mère, et faire en sorte qu'il se donne à son Dieu, et qu'il s'offre et se consacre à la bienheureuse Vierge, afin qu'elle le donne et consacre à son Fils.

Si on le fait étudier, lui donner un maître qui, par son exemple et par ses instructions, lui mette la crainte de Dieu dans le cœur, et une dévotion spéciale à la très sacrée Mère de Dieu.

Quand il est capable d'entrer dans un collège, le mettre dans quelqu'un des collèges des RR. Pères Jésuites, là où il puisse être reçu dans la Congrégation de Notre-Dame, qui est une école merveilleuse de toute sorte de vertu et de piété.

Je connais un serviteur de Dieu qui a reçu de sa divine bonté un nombre innombrable de grâces très particulières, par l'entremise de la très sacrée Vierge, dont voici trois sources principales[1].

La première est que son père et sa mère ayant été plusieurs années sans pouvoir avoir d'enfants, et s'étant adressés à la Mère de Dieu pour en obtenir, ils firent vœu de l'aller visiter dans une chapelle dédiée à son honneur, là où ils allèrent effectivement pour y accomplir

1. Le Vénérable parle ici de lui-même. Voir ses biographies et son *Memoriale beneficiorum Dei*.

leur vœu. Ensuite de quoi sa mère étant devenue enceinte, retourna derechef en la même chapelle, pour remercier la Reine du ciel, et pour lui offrir et donner l'enfant qu'elle portait en ses entrailles. Voilà la première source des faveurs indicibles qu'il a reçues de la divine libéralité, par l'entremise de la Mère de grâce.

La seconde est que, quand il commença à étudier, il tomba entre les mains d'un ecclésiastique plein de vertu, dont le bon exemple et les saintes instructions contribuèrent beaucoup à fomenter et fortifier en lui les dispositions de grâce et de piété que le Saint-Esprit avait commencé à mettre dans son âme dès son enfance.

La troisième source de son bonheur est d'avoir continué et fait la plus grande partie de ses études dans un Collège des RR. Pères Jésuites, et d'y avoir été admis en la Congrégation de Notre-Dame, où Notre-Seigneur lui fit encore de grandes miséricordes par le moyen de sa très précieuse Mère.

Il serait à souhaiter que toutes les Religieuses de Sainte-Ursule et de la Congrégation de Notre-Dame, qui sont obligées par leur institut de vaquer à l'instruction des petites filles, établissent parmi elles des Congrégations de la très sainte Vierge, comme il y en a dans quelques monastères d'Ursulines, qui fussent dédiées à l'honneur de sa divine Enfance, dans lesquelles on observât à peu près les mêmes règles, et on fît les mêmes exercices qu'en celles des Jésuites.

Si cela ne se fait pas partout, du moins je supplie de tout mon cœur les susdites Religieuses, et toutes les autres qui sont appliquées à l'instruction des petites filles, d'apporter tout le soin et toute la diligence possible pour imprimer dans leurs cœurs une dévotion particulière à la très sainte Enfance de notre glorieuse Vierge, et pour les disposer à choisir un jour qui lui soit dédié, auquel, après une bonne confession et une sainte communion, si elles sont en âge de communier, elles fassent une obla-

tion et une dédicace ou consécration de l'état de leur enfance et de toute leur vie à la divine Enfance de la Reine des Anges, en disant l'oraison suivante, et tâchant de la dire plus du cœur que de la bouche.

ORAISON DES ENFANTS

A L'ADMIRABLE ENFANT MARIE, POUR S'OFFRIR ET SE CONSACRER A L'HONNEUR DE SA DIVINE ENFANCE.

Très sainte et très aimable Enfant, me voici d'esprit et de cœur à vos pieds, dans tout le respect et l'humilité qu'il m'est possible : là où, m'unissant à tout l'amour et à toute la dévotion de tous les cœurs qui vous révèrent et qui vous aiment, je vous salue et vous honore autant que je puis dans tout l'état de votre sacrée Enfance. Je me réjouis avec vous des innombrables faveurs que Dieu vous y a faites, dont je lui rends grâces infinies, vous louant et bénissant aussi de tout mon cœur de tout l'honneur que vous avez rendu et rendrez éternellement à sa divine Majesté, par tout ce que vous avez fait, dit, pensé et souffert pour son amour durant le cours de votre merveilleuse Enfance.

O admirable Enfant, Fille unique du Père éternel, Mère du Fils de Dieu, Épouse du Saint-Esprit, en union de l'amour infini avec lequel le Père vous a choisie, dès le premier moment de votre vie, pour sa Fille, le Fils pour sa Mère, et le Saint-Esprit pour son Épouse. Je, N., vous choisis aujourd'hui pour ma souveraine Dame et Patronne, pour ma très honorée Mère et pour la Reine de mon cœur ; et en l'union de l'amour incompréhensible par lequel le Verbe éternel s'est donné à vous pour être votre Enfant, et s'y est donné même dès le premier moment de votre vie, pour être l'Enfant de votre Cœur, puisque dès lors vous l'avez formé et fait naître dans

votre Cœur enfantin ; en union, dis-je, de ce même amour, je vous offre, vous donne et vous consacre l'état de mon enfance et de toute ma vie, à l'honneur et à la gloire de votre sainte Enfance, vous protestant que je veux que tout mon être, mon corps, mon cœur, mon âme, toutes mes pensées, paroles et actions, et toutes les appartenances et dépendances de ma vie soient entièrement et irrévocablement dédiés et consacrés à la louange de votre glorieuse Enfance.

O incomparable Enfant, employez, s'il vous plaît, tout le pouvoir que Dieu vous a donné, pour prendre une entière et parfaite possession de tout ce qui est en moi, et pour en disposer absolument, en la manière qui sera la plus agréable à votre Fils. Anéantissez totalement en moi tout ce qui vous déplaît, et imprimez en mon intérieur et en mon extérieur une image vivante de l'innocence, de la simplicité, de l'humilité, de l'obéissance, de la patience, de l'amour, de la charité, du mépris du monde, du dégagement de toutes les créatures, de la pureté, du silence, de la douceur, de la modestie et de toutes les autres vertus de votre bienheureuse Enfance ; et ce, pour la seule gloire et pour l'unique contentement de votre Fils bien-aimé, afin que je sois du nombre des enfants de son Cœur et du vôtre dans le temps et dans l'éternité.

Bienheureux saint Gabriel, bienheureux saint Joachim, bienheureuse sainte Anne, bienheureux saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'Évangéliste, tous les Anges et tous les Saints, aidez-moi, s'il vous plaît, par vos saintes prières, à obtenir de ma divine Mère l'effet de ma demande, afin que je sois digne de louer, aimer et glorifier avec elle et avec vous la très sainte Trinité, aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Il sera très bon de renouveler cette oblation et consécration tous les ans, au jour qu'on l'aura faite, et au huitième jour de chaque mois, qui est dédié spécialement à l'honneur de la divine Enfance de la très sacrée Mère de Dieu.

CHAPITRE XVI

La conclusion de ce livre, contenant une histoire mémorable arrivée en nos jours, qui fait voir les bontés incomparables de la très sainte Mère de Dieu.

Le désir très ardent que j'ai de faire connaître à tout le monde les bontés inconcevables de notre divine Mère, afin d'exciter tous les hommes à l'aimer et à la servir, m'oblige de conclure ce livre, par le rapport d'une chose très mémorable que j'ai lue dans un excellent livre qui porte pour titre : *Iconologia Mariana*[1], composé par un grand serviteur de la bienheureuse Vierge, le Révérend Père Honorat Nicquet, de la Compagnie de Jésus, qui assure avoir appris ce qu'il écrit par les lettres des Pères de la même Compagnie, qui étaient dans la ville de Naples lorsque la chose y est arrivée, dont voici le narré :

En l'année 1648, il y avait, dans une maison considérable de la dite ville de Naples, deux Turcs esclaves, tous deux d'une vie fort dépravée, mais l'un beaucoup plus que l'autre, qui néanmoins avait quelque chose de bon. C'est qu'il employait quelque partie de ce qu'il pouvait gagner pour acheter de l'huile, qu'il mettait dans la lampe qu'on allumait la nuit devant une image de la très sacrée Vierge, qui était dans le vestibule du logis. Car les Turcs ont beaucoup de respect pour la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'ils honorent comme un grand prophète. Quelques-uns, qui lui voyaient faire cette action, se moquaient de lui ; mais il se moquait de leurs moqueries, et leur disait : « Vous ne savez pas que j'espère de la bonne Marie (car il l'ap-

1. *Lib.* 3, *Cap.* 12, § 2.

pelait ainsi) qu'elle m'assistera et me rendra quelque bon office quand j'aurai besoin de son secours. »

Il ne fut pas frustré de son attente. Après avoir rendu ce petit service à la bienheureuse Vierge l'espace de cinq ans, le vingtième de juillet, comme il était couché et endormi, la nuit, dans un lieu qui était une remise de carrosse, voilà qu'il entend une voix qui l'appelle par son nom et qui l'éveille. Étant éveillé, il voit ce même lieu rempli d'une grande et merveilleuse clarté, au milieu de laquelle, et tout proche de lui, il aperçoit une Dame pleine de majesté, brillante comme un soleil, et auprès d'elle un vénérable vieillard tout environné de lumière. Cette grande Dame, qui était la Reine du ciel, parle en cette façon à ce pauvre esclave : « Tu as dit plusieurs fois que tu espérais de moi quelque bon office ; je ne t'en puis rendre un meilleur que de te porter à être chrétien. C'est à quoi je t'exhorte ; c'est pour cela que je te viens voir ; il faut que tu sois chrétien. Ne le veux-tu pas être ? »

Ces paroles de la Mère du Verbe incarné sont si efficaces, que ce pauvre esclave répond aussitôt : « Oui, je veux bien être chrétien. Mais comment ferai-je, dit-il, pour apprendre les prières des chrétiens, car je n'ai point de mémoire ni pour les apprendre, ni pour les retenir ? » — « Ne te mets pas en peine de cela, répliqua la glorieuse Vierge, je t'aiderai à les apprendre et à les retenir, et je te veux enseigner dès maintenant à faire le signe de la croix. » En disant cela, elle lui prend la main et lui fait faire le signe de la croix ; puis elle lui dit : « Va-t'en au Collége des Jésuites, demande à parler au Père de la Congrégation des Esclaves : il te donnera toutes les instructions nécessaires, puis tu recevras le saint baptême, auquel je veux que tu sois nommé Joseph, qui est le nom de mon époux que tu vois ici avec moi. »

Ayant dit cela, elle commence à se retirer. Mais l'esclave l'ayant suppliée de ne le quitter pas si tôt, ou

pour le moins de le revenir voir, cette Vierge très bénigne lui promit qu'elle le viendrait visiter quand il en aurait besoin. Cela dit, elle disparaît.

Alors ce pauvre Turc, rempli d'une consolation indicible, se lève promptement, va trouver son compagnon, auquel ayant raconté ce qui lui est arrivé, il en est touché si vivement, qu'il prend la résolution aussi d'être chrétien.

Là-dessus ils s'en vont ensemble trouver le Père de la Congrégation des Esclaves, au Collège des Jésuites, qui les catéchise et les instruit amplement et à loisir sur toutes les choses du christianisme. Ensuite, ayant demandé instamment le saint baptême, on prend jour pour les baptiser, qui fut le onzième jour d'Août.

Toute la ville, qui avait appris la merveille qui s'était passée, y accourut de toutes parts ; de sorte qu'ils sont lavés dans les sacrées eaux du Baptême très solennellement et en bonne compagnie, avec une joie universelle et incroyable de tous les habitants de Naples, qui ne se peuvent contenter de donner mille et mille louanges à la bonté nonpareille de l'admirable Marie.

Cependant, les deux esclaves s'en retournent très contents dans la maison de leur maître, et avec un grand changement de vie et de mœurs. C'étaient deux loups, ce sont deux agneaux ; c'étaient deux pourceaux, ce sont deux anges : c'étaient deux serpents pleins de venin, ce sont deux colombes sans fiel. En un mot, ils deviennent aussi bons qu'ils étaient méchants, aussi vertueux qu'ils étaient vicieux, et aussi pleins de dévotion qu'ils avaient d'impiété auparavant.

Mais ce qui est bien à remarquer, c'est que la très bonne Vierge ne manqua pas d'accomplir fidèlement la promesse qu'elle avait faite au premier. Car quand, depuis son baptême, il lui arrivait quelque peine ou affliction de corps ou d'esprit qui requérait un secours particulier de sa divine Maîtresse, il l'appelait confi-

demment, lui parlant ainsi : « Ma bonne Marie, il est temps que vous veniez m'assister, selon votre promesse. » Et aussitôt cette Mère de miséricorde paraissait, et lui disait : « Joseph, ayez patience. » Et ces trois paroles essuyaient toutes les peines de Joseph et le remplissaient d'une force et d'une consolation ineffable ; et elle lui fit cette faveur beaucoup de fois.

O charité immense de la Mère de Dieu, ô piété indicible, ô bénignité incroyable ! Voyez combien de miracles de sa bonté nonpareille. Elle prend la peine de descendre du ciel, avec son très digne époux saint Joseph, pour visiter un Turc, un ennemi juré de son Fils, et le sien aussi par conséquent ; un misérable esclave, un homme impie et détestable. Elle se manifeste à lui, elle lui parle, elle l'exhorte d'être chrétien. Elle l'adresse à un serviteur de Dieu pour l'instruire, elle lui aide à apprendre et retenir les prières des chrétiens. Elle fait en sorte qu'il reçoit le saint baptême, elle lui donne un compagnon de son bonheur et de sa joie, elle le délivre de l'esclavage de Satan, elle le met au rang des enfants et des héritiers de Dieu, elle le retire de l'enfer pour le transporter dans le paradis, elle l'honore du nom de son saint époux. Et depuis son baptême, elle le visite plusieurs fois, et le console et fortifie dans toutes ses afflictions.

Pourquoi tout cela ? Quel service ce Turc lui a-t-il rendu ? Il a mis un peu d'huile dans la lampe qui était devant son image. Cette action est-elle digne d'être regardée par une si grande Reine, étant faite par un homme qui, pour lors, était tout pourri de crimes, un membre de Satan, un tison d'enfer, un ennemi de Dieu et l'objet de son ire ? Non, sans doute, cette action faite par un tel homme ne méritait point d'être mise au rang des actions qui glorifieront Dieu éternellement. Mais c'est par un excès de bonté que cette très bénigne Vierge la veut considérer, et reconnaître si libéralement.

O Mère de grâce, si vous avez tant de charité pour vos ennemis, quel amour avez-vous pour vos véritables enfants ! Si vous reconnaissez si magnifiquement une telle action, de quelles grâces, de quelles faveurs, de quelles bénédictions comblerez-vous ceux qui s'efforcent tous les jours de vous servir et de vous honorer par toutes sortes de saintes œuvres !

Oh ! que les hommes ne connaissent-ils vos bontés ! Certainement s'ils en connaissaient comme il faut la moindre partie, ils vous consacreraient entièrement leurs cœurs, et vous les donneriez à votre Fils, et les mettriez au rang de ses enfants, et ainsi les âmes ne descendraient pas à milliers dans l'enfer, comme elles font tous les jours.

C'est pourquoi j'ai travaillé à mettre ce livre au jour, afin de vous faire un peu connaître à ceux qui le liront, et de contribuer par ce moyen au salut de quelques âmes. Je reconnais en la face du ciel et de la terre, que tout ce qu'il y a de bon je l'ai reçu, par votre moyen, de votre Fils unique qui est le très unique principe de tout bien ; et que je n'ai point eu d'autre intention que de lui rendre gloire en écrivant les louanges de votre admirable Enfance, parce que l'honneur de la Mère est la gloire du Fils. Oh ! que je me tiendrais heureux de signer de la dernière goutte de mon sang toutes les vérités qui sont dans ce même livre, à la louange du Fils et de la Mère.

Je puis dire véritablement que j'y ai plus travaillé du cœur que de la main ; aussi voudrais-je de tout mon cœur le pouvoir imprimer dans les cœurs de tous les habitants de la terre, aux dépens d'un million de vies, si je les avais. Mais je supplie votre divin Époux, le Saint-Esprit, de le faire lui-même, et de se servir des choses qui sont ici écrites, pour graver dans les âmes de ceux qui les liront, une dévotion spéciale vers votre sainte Enfance.

Si ce petit travail, qui pourtant m'a plutôt été un repos

délicieux qu'un travail onéreux, puisque, comme j'ai dit, c'est vraiment plus l'ouvrage de mon cœur que de ma main ; si, dis-je, ce petit ouvrage vous est agréable, ô la Reine de mon cœur, faites en sorte, s'il vous plaît, auprès de votre Fils, qu'il me fasse la grâce d'en achever un autre que j'ai commencé sur le sujet de votre très aimable Cœur, afin que je consomme le peu qui me reste de vie dans les louanges du Cœur admirable de ma très aimable Mère, des bontés duquel j'ai reçu des faveurs innombrables. Permettez-moi, ô ma toute bonne, de vous faire, à cette fin, la même prière qui vous a été faite par un de vos meilleurs enfants, en ces termes[1] :

« Impétrez-moi de votre Fils, ô très sacrée Mère de » Dieu, par vos prières continuelles, que j'emploie toute » ma vie à vous louer, à vous glorifier, à vous bénir, à » publier vos vertus et vos excellences, à annoncer vos » merveilles, à prêcher votre vie exemplaire et divine, à » manifester à tous les trésors immenses de bonté, » de miséricorde et de charité qui sont cachés dans » votre Cœur maternel, afin que je trouve la vie éternelle » dans vos louanges, selon vos paroles et vos promesses : » *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt*[2] » ; ou plutôt afin que je ne vive ni dans la terre, ni dans le ciel, que pour chanter incessamment et à jamais, par mes pensées, par mes paroles, par mes actions, par mes écrits, par tous les battements de mon cœur et de mes veines, et par toutes mes respirations, les louanges de mon très adorable Jésus et de ma très aimable Marie.

Enfin, je vous supplie de tout mon cœur, ô Mère de grâce et de bénédiction, de donner votre sainte bénédic-

1. « Impetra igitur, tuis assiduis deprecationibus, ut te laudem, te glorificem, te benedicam, tuas virtutes enarrem, tua mirabilia nuntiem, tuam sanctam et exemplarem vitam prædicem, scripta de te elucidem, ut habeam vitam æternam : quia scriptum est de te : *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt* ». Raymund. Jordan. *in Prolog. Contempl. B. V.*

2. *Eccli.* XXIV, 31.

tion à tous ceux qui liront ce livre, et de faire en sorte, auprès de votre Fils, qu'eux et moi soyons du nombre de ceux qui auront le bonheur d'entendre ces douces paroles de sa divine bouche, au terrible jour du jugement : *Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous est préparé dès la constitution du monde*[1]; et qui béniront, aimeront et glorifieront à jamais, avec vous et avec tous les habitants du ciel, la très adorable et très aimable Trinité, à laquelle soit honneur, gloire et empire aux siècles des siècles. Ainsi soit il.

1. « Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. » Matth. XXIV, 34.

VIVE JÉSUS ET MARIE

LE PETIT OFFICE

De la Conception immaculée de la Bienheureuse Vierge.

(Nous le reportons au volume des Œuvres liturgiques.)

LE PETIT OFFICE

De la sainte Enfance de la très sacrée Mère de Dieu.

(On le trouvera au volume des Œuvres liturgiques.)

LITANIES

En l'honneur de la sainte Enfance de la Bienheureuse Vierge.

Kyrie eleison ;
Christe eleison ;
Kyrie eleison ;
Jesus Infans audi nos.
Jesus Infans exaudi nos.
Pater de cælis Deus, miserere nobis.
Fili, Redemptor mundi Deus, miserere nobis.
Spiritus sancte Deus, miserere nobis.
Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.
Sancta Maria Infans, ora pro nobis.
Infans Filia Dei Patris,
Infans Mater Dei Filii,
Infans Sponsa Spiritus sancti,
Infans sanctæ Trinitatis sacrarium,
Infans fructus orationis parentum,
Infans patris divitiæ,
Infans matris deliciæ,
Infans patris honor,

Ora pro nobis.

Infans matris honor,
Infans miraculum naturæ,
Infans prodigium gratiæ,
In conceptione immaculata,
In nativitate sanctissima,
In præsentatione devotissima,
Principium Dei gratiæ,
Aurora solis justitiæ,
Nostrorum initium gaudiorum,
Nostrorum finis malorum,
Infans lætitia mundi,
Infans jubilum cæli,
Norma charitatis,
Exemplar humilitatis,
Infans potentissima,
Infans clementissima,
Infans purissima,
Infans pauperrima,
Infans obedientissima,
Infans mitissima,
Infans amabilis,
Infans admirabilis,
Infans incomparabilis,
Infans salus infirmorum,
Consolatrix afflictorum,
Refugium peccatorum,
Spes Christianorum,
Domina Angelorum,
Filia Patriarcharum,
Desiderium Prophetarum,
Magistra Apostolorum,
Fortitudo Martyrum,
Gloria Sacerdotum,
Gaudium Confessorum,
Puritas Virginum,
Regina Sanctorum omnium,

Ora pro nobis.

Infans Mater nostra,
Infans Regina cordis nostri,
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Infans Jesu.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, Infans Jesu.
Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis, Infans Jesu.
Jesu Infans, audi nos.
Jesu Infans, exaudi nos.

OREMUS.

OMNIPOTENS et misericors Deus, qui immaculata Infantis Mariæ corpus et animam, ut digna Filii tui Mater effici mereretur, Spiritu sancto cooperante præparasti, et ab omni labe præservasti : da ut cujus sanctissimam Infantiam toto cordis affectu veneramur, ipsius meritis et intercessione, ab omni immunditia mentis et corporis liberemur, ejusque humilitatem, obedientiam et charitatem perfecte imitari valeamus. Per eumdem Christum.

SALUTATION

A LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE ENFANT.

AVE Maria Infans, gratia plena, Dominus tecum : Benedicta tu in æternum : Et benedicti sanctissimi parentes tui Joachim et Anna, ex quibus immaculata processisti. Dei Genitrix, intercede pro nobis.

ANTIENNE.

SUB tuum præsidium confugimus, sancta et amabilis Infans Maria. Nostras deprecationes ne despicias in

necessitatibus nostris : sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta.

℣. Ora pro nobis, sancta Infans Maria.

℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

OMNIPOTENS Deus, qui immaculata Infantis, etc., *comme ci-dessus à la fin des Litanies.*

ANTIENNE ET ORAISON

EN L'HONNEUR DE SAINT JOACHIM ET DE SAINTE ANNE.

O PAR beatum Joachim et Anna, ex fructu ventris vestri immaculati agnoscimini : et omnis creatura vobis obstricta est. Per vos enim donum omnium donorum præstantissimum Creatori obtulit, nempe immaculatam Infantem Mariam, quæ sola Creatore digna erat.

℣ Potens in terra erit semen eorum.

℟ Generatio rectorum benedicetur.

OREMUS.

DEUS, qui amabilis Infantis Mariæ sanctissimos parentes Joachim et Annam, a quibus hæc immaculata Virgo et Unigeniti Filii tui Mater in lucem ederetur, præ omnibus Sanctis tuis eligere dignatus es : concede propitius, ut quorum memoriam colimus, eorum interventione, te cum ipsis et cum sanctissima eorum Filia, toto corde, ore et opere, hic et in æternum diligere et laudare mereamur. Per eumdem.

VIVE JÉSUS ET MARIE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME V

L'ENFANCE ADMIRABLE DE LA TRÈS SAINTE MÈRE DE DIEU

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE

CONTENANT LES RAISONS DU TITRE DE CE LIVRE, LES OBLIGATIONS QUE NOUS AVONS D'HONORER CETTE AIMABLE ENFANT, ET DOUZE MERVEILLEUX MYSTÈRES QUI APPARTIENNENT A SA SAINTE ENFANCE.

SECONDE PARTIE

CONTENANT DOUZE EXCELLENCES MERVEILLEUSES DE CETTE MÊME ENFANCE.

TROISIÈME PARTIE

Contenant douze Vertus très éminentes de cette incomparable Enfant ; et ensuite douze Moyens de l'honorer dans sa très honorable Enfance, et plusieurs Méditations sur ce sujet.

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE Frères.

